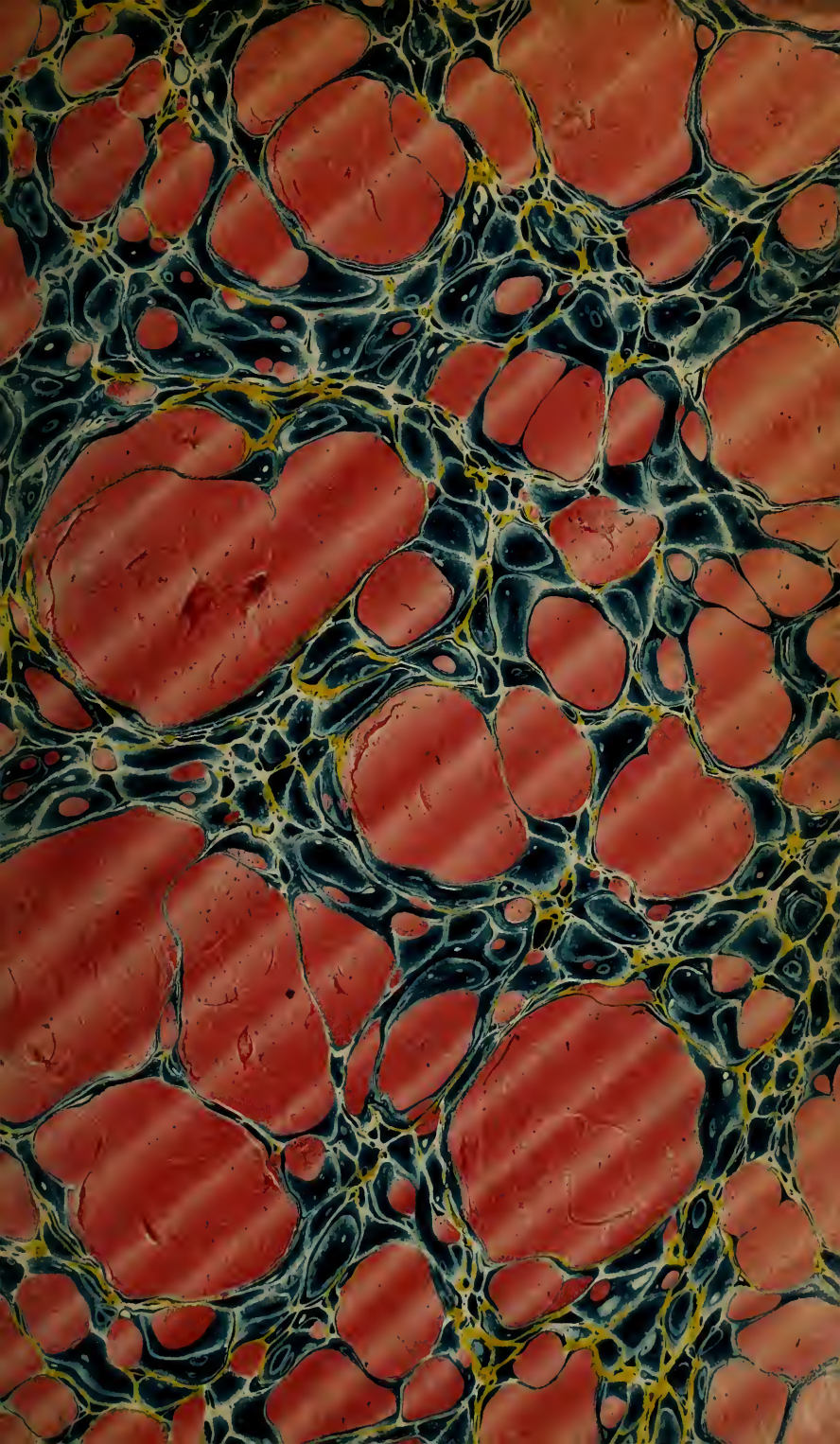
Ex Bibl. Dom.
AD S. PATRITIUM,
Quebec. C. SS. R.



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/delavieetdesvert01gayc

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

BX
2250
.S9
1975
v.2

# DE LA VIE

ET

# DES VERTUS CHRÉTIENNES

CONSIDÉRÉES DANS L'ÉTAT RELIGIEUX.

DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS.

# DE LA VIE

ET DES

# VERTUS CHRÉTIENNES

CONSIDÉRÉES DANS L'ÉTAT RELIGIEUX

PAR L'ABBÉ CHARLES GAY

CHANOINE THÉOLOGAL ET VICAIRE GÉNÉRAL DE POITIERS
SUPÉRIEUR DE PLUSIEURS COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES.

*Omnia et in omnibus Christus.*
SAINT PAUL.

Ouvrage approuvé par Mgr l'Évêque de Poitiers
et recommandé par Nosseigneurs les Archevêques de Malines, de Tours, de Perga
(coadjuteur de Son Éminence le cardinal Archevêque de Bordeaux)
et les Évêques de Tulle, de Mende,
de Saint-Claude, d'Angers, d'Autun, de Moulins
et d'Hébron (vicaire apostolique de Genève)

SECONDE ÉDITION
REVUE, CORRIGÉE ET PRÉCÉDÉE D'UN AVANT-PROPOS.

TOME Ier.

HENRI OUDIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR

POITIERS
4, rue de l'Éperon, 4.

PARIS
68, rue Bonaparte, 68.

1875

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

LETTRE

DE

# Mgr L'ÉVÊQUE DE POITIERS.

*Monsieur l'abbé,*

*J'ai lu en grande partie moi-même la série de traités dont se composent vos deux volumes :* De la vie et des vertus chrétiennes considérées dans l'état religieux.

*Assurément ce ne serait point « avoir travaillé pour « vous seul », que d'avoir servi aux âmes religieuses, dont le soin vous est confié, l'aliment exquis d'une doctrine si substantielle et si vivifiante. Le profit qu'elles en ont tiré se démontre par l'excellence même et la hauteur du langage qui leur est devenu accessible et familier. Le plus bel éloge d'un enseignement si relevé et si parfait, c'est qu'il ait su se créer un auditoire capable de l'entendre et de le goûter. Et parce que, selon la mémorable maxime de sainte Thérèse, « à mesure que Notre-Seigneur a tant d'ennemis et si peu d'amis, notre tâche est de veiller à ce que ce peu d'amis qu'il a soient bons », j'acquitte la dette de ma charge pastorale, autant que celle de mon cœur ami, en vous remerciant de tout le bien fait à des âmes qui me sont chères.*

*Mais le zèle et la charité exigent que ce bien s'étende*

*davantage, et que votre travail profite « à tous ceux qui « cherchent la vérité »* (*Eccli.*, XXIV, 47). *Tant d'âmes qui ne demandent qu'à grandir et à se dilater, languissent et se dessèchent faute de rencontrer le pain solide de la doctrine! N'est-il pas temps de quitter ces nourritures qui ne nourrissent pas? La sagesse ne crie-t-elle point : « Vous « qui avez soif, venez aux eaux, hâtez-vous, achetez et « mangez. Pourquoi dépensez-vous votre argent à ce qui « n'est pas du pain, et votre peine à ce qui ne rassasie « point? Écoutez, écoutez-moi, et votre âme se délectera « dans son opulence spirituelle »* (*Is.*, LV, 1, 2).

*Deux docteurs de notre Collége Théologique ayant examiné attentivement ces traités à mesure qu'ils s'imprimaient, je n'hésite point à en approuver la publication, soumise d'ailleurs par vous au jugement du Saint-Siége. J'en augure des fruits précieux et des progrès sensibles dans les voies de la perfection qui convient, non-seulement aux hôtes du cloître et aux hommes du sanctuaire, mais aux vrais fidèles vivant dans le monde.*

*Que Notre-Seigneur, Monsieur l'abbé, vous accorde l'abondance des grâces qu'il a promises à ceux qui enseignent à le connaître et à l'aimer!*

† LOUIS-ÉDOUARD, *évêque de Poitiers.*

*Poitiers, le 6 juillet 1874,*
*En l'octave des SS. Apôtres Pierre et Paul.*

# LETTRES ÉPISCOPALES

ARCHEVÊCHÉ
DE MALINES.

Malines, 19 juillet 1874.
Saint Vincent de Paul.

*Monsieur le Vicaire général,*

*J'ai été d'autant plus heureux de votre souvenir que je n'ai pas eu le plaisir de vous voir à Poitiers, d'où vous étiez absent quand je suis passé, me rendant à Lourdes.*

*Je n'ai pas eu de peine à reconnaître dans les deux volumes que vous avez eu la bonté de m'adresser, le penseur et l'écrivain que j'avais appris à connaître à Rome pendant le Concile, surtout dans la cellule du Collége belge où nous étions réunis avec le digne successeur de saint Hilaire, et Monseigneur de Paderborn qui souffre aujourd'hui pour la foi. En lisant ce que vous venez de publier sur* la vie et les vertus chrétiennes, *je me suis dit : Voilà de la théologie pratique et ascétique comme il en faut : c'est le fruit de vie sur l'arbre qui le porte, sur l'arbre divin de la vérité dogmatique. Laissez-moi vous féliciter :* exegisti monumentum.

*J'aurai soin de faire connaître votre œuvre aux maisons religieuses de mon diocèse, par leurs directeurs spirituels. Ceux-ci y trouveront le pain des forts, et sauront, au besoin, en tirer aussi le lait des faibles.*

*Veuillez donc agréer, Monsieur le Vicaire général, avec mes plus vifs remerciements, l'expression de mes sentiments les plus dévoués.*

† V. A., Archev. de Malines.

ARCHEVÊCHÉ
DE TOURS.

Tours, 16 octobre 1874.

*Monsieur et très-cher abbé,*

*Si je suis tant en retard pour vous remercier de l'envoi de votre livre* De la vie et des vertus chrétiennes, *n'en accusez que votre livre lui-même. Vous me disiez de le parcourir et de vous en donner mon avis. Or, votre livre ne souffre pas d'être parcouru ou feuilleté : il veut être lu posément, médité, approfondi : c'est une nourriture substantielle, et comme une moelle de lion qu'on ne peut déguster et savourer que lentement et à petites doses. Dans vos deux beaux volumes, vous avez réuni une série de traités spirituels dont chacun, à mes yeux, est un petit chef-d'œuvre et forme un tout complet, et qui en même temps se lient et s'enchaînent les uns les autres, de manière à composer dans leur ensemble un corps de doctrine ascétique admirablement propre à conduire les âmes, à travers les divers sentiers des vertus chrétiennes, jusqu'aux plus hauts sommets de la perfection. Tout y est non-seulement exact, solide, profond, mais encore exquis, suave, élevé, extrait de la plus pure substance des Livres saints et de l'enseignement théologique. Sur chaque point vous avez fixé et comme ramassé, avec autant de justesse et de précision que d'ordre et de clarté, tout ce que le plus riche trésor d'érudition et d'expérience a pu vous fournir de plus fondamental et de plus opportun.*

*Mais ce que je n'estime pas moins, c'est le cachet d'utilité pratique que vous savez imprimer à chacune de vos considérations. Après avoir fait ressortir et même resplendir avec une logique et une éloquence irrésistibles la nécessité et les beautés d'une vertu ou d'un point de perfection, vous indiquez immédiatement et* ex professo *les moyens les plus efficaces pour les acquérir et les pratiquer. Et en cela, comme en tout le reste, vous allez droit au fond des choses, vous entrez dans des détails précieux,*

*parfaitement appropriés à la diversité des personnes et des situations.*

*Telle est la sagesse de vos conseils, au point de vue de la conscience et de la direction, qu'en les suivant fidèlement, une âme sera sûre de ne s'égarer ni à droite ni à gauche, mais de marcher toujours dans* cette voie juste, *qui conduit infailliblement au royaume de Dieu. Tout plein de l'esprit de saint François de Sales, de sainte Thérèse, des meilleurs théologiens et auteurs ascétiques, vous savez, avec un juste discernement, faire la part à chaque chose, prémunir l'âme contre les illusions, le scrupule, le découragement, la tristesse, aussi bien que contre le relâchement, la dissipation ou l'excès de confiance.*

*Sur les matières les plus épineuses et les plus obscures vous tracez un sillon simple, droit, lumineux, celui du véritable amour montré dans le souverain modèle, Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

*Combien il est désirable qu'on vous lise, qu'on vous relise pour bien vous comprendre, et qu'on se fasse l'application de vos enseignements dans les communautés religieuses, dans les rangs du clergé, parmi les personnes soi-disant pieuses, qui veulent le devenir sérieusement et sûrement !*

*Combien la piété des uns et des autres y gagnerait en solidité d'appui, en vérité de sentiment et en puissance d'action ! C'est bien de votre livre que le démon peut dire* Timeo virum unius libri. *Je veux en faire mon livre privilégié de lecture spirituelle.*

*M'arrêterai-je à faire l'éloge des beautés de la forme ? Je les trouve égales à la solidité du fond. Rien de vulgaire ni d'incorrect dans l'expression comme dans la pensée. C'est bien avec cette pureté de goût, cette délicatesse exquise et ces grâces de langage qu'il convient de traiter des choses de Dieu et de la piété chrétienne. A des vérités sérieuses et parfois sévères, à des beautés anciennes, vous avez su donner, par l'élévation et la distinction de votre style, un charme inattendu et des splendeurs nouvelles.*

*Heureuses vos ferventes communautés que vous avez pu élever à ces hauteurs de doctrines, habituer à cette forte et substantielle nourriture !*

*Vous avez fait, Monsieur et très-cher abbé, une belle et grande œuvre qui sera l'honneur de votre nom, et une gloire de la religion.*

*Excusez mon retard, acceptez mes très-vifs remerciements et félicitations, et agréez, je vous prie, mon affectueux respect.*

† Félix, arch. de Tours.

---

Bordeaux, 23 novembre 1874.

*Mon cher Ami,*

*Permettez à ma vieille amitié de vous dire toute la joie que m'a causée la lecture de votre beau livre. Plus j'avais été initié à votre esprit, à votre cœur, à vos études, plus j'ai béni votre œuvre et le succès qu'elle obtient.*

*Vous avez su traduire les doctrines les plus élevées de la théologie catholique en un langage que les âmes pieuses savent goûter et comprendre, parce que la vraie piété a l'intelligence et l'amour de tout ce qui est grand et divin.*

*Tandis que, autour de nous, tant de livres fades et affadissants s'épuisent à exalter les misères et les hontes de notre pauvre nature déchue, vous, à la lumière de la foi, vous nous introduisez en un monde meilleur, un monde qu'on ignore beaucoup trop aujourd'hui et qui est pourtant le vrai monde, — le monde surnaturel, le monde de la grâce, de Jésus-Christ et de son Église. Vous nous en détaillez les incomparables merveilles ; et soit que vous décriviez simplement la vie chrétienne, soit que vous abordiez les hauteurs de la vie religieuse ou les divines prérogatives de l'Église, vous nous montrez toujours Jésus-Christ et sa grâce régénérant les âmes, leur communiquant la vie, la force, la beauté et les faisant germer et fleurir suivant la parole de nos saints Livres : « Fleurissez, ô*

« *fleurs, comme le lis, donnez tous vos parfums, et que la* « *grâce multiplie vos branches* » : Florete flores sicut lilium, et date odorem, et frondete in gratiam *(Eccli,* XXXIX, *18).*

*Si je me réjouis du livre, le succès me fait également grand plaisir. Il est à mes yeux, pour notre pauvre siècle, un bon et encourageant symptôme. Malgré tout ce qui se fait aujourd'hui pour abaisser l'intelligence, je vois que, dès qu'elle devient chrétienne, elle reprend goût aux nobles enseignements. Le bien que vous ferez, mon cher ami, sera du meilleur aloi. Plus on aimera votre livre, plus on aura gagné pour l'intelligence des saintes choses.*

*Ai-je besoin d'ajouter que j'ai lu votre bel ouvrage avec je ne sais quelle sympathie de pensées et de sentiments que je comprenais être les miens, mais dont vous me suggériez à chaque ligne l'expression qui m'aurait fait défaut ? La communion des amitiés chrétiennes participe un peu, n'est-ce pas, de la communion des Saints ? Oui, mêmes pensées, mêmes sentiments, et sinon même mérite et mêmes œuvres, du moins mêmes actions de grâces quand l'œuvre d'un ami glorifie le Seigneur et profite au salut des âmes.*

*C'est pour cela, mon cher ami, que je remercie Dieu avec vous de la grâce qu'il vous a faite en vous permettant d'écrire ces pages que j'ai lues avec délices et dont je vous félicite sincèrement.*

*Agréez, mon cher ami, ce nouveau et bien vrai témoignage de mon inaltérable affection.*

† FRANÇOIS, arch. de Perga,
Coadj. de Bordeaux.

---

ÉVÊCHÉ
DE TULLE.

*Mon bien cher Charles,*

*On représente Jean Duns Scot, le noble fils de saint François, agenouillé. Il a devant lui un volume ouvert :*

*sur la page, on lit ces mots qu'il traça de sa main, en tête d'un de ses commentaires : « Quand il s'agira de célébrer le Christ, j'aime mieux excéder que défaillir dans la louange qui lui est due, si jamais j'étais heurté par cette alternative :* In commendando Christum, malo excedere, quam deficere in laude ipsi debitâ, si propter ignorantiam, in alterutrum oporteret incidere. »

*Un autre volume est ouvert. La vierge Marie immaculée y est proclamée : « la gloire de Scot ». Et une figure gracieuse descend du ciel. C'est le Seigneur Jésus lui-même, sous forme d'un tendre enfant. Il porte des caresses au grand théologien, il touche sa lèvre, il la charge de syllabes d'or. D'un autre côté du tableau, la Vierge, les pieds posés sur un nuage étincelant, sourit au grand docteur ; elle apparaît immaculée : une guirlande est déroulée ; on y lit ces paroles : « Voici la gloire de Scot » :* Hæc est gloria Scoti.

*Quand je lisais vos pages doctes et parfumées, mon bien cher Charles, j'aimais à croire que vous aussi, agenouillé pieusement, aviez proféré de nobles protestations en l'honneur du Christ et de sa sainte Mère. Oh ! oui, votre lèvre a été caressée par le doigt du Verbe incarné, comme le fut celle de Scot. Votre plume a été chargée de paroles splendides ; vous les avez semées heureusement dans vos beaux volumes. Vous aidez vaillamment à la gloire du Christ et de la Mère. Je vous félicite, je vous remercie, bien-aimé Charles.*

† J.-B.-P. Léonard, év. de Tulle.

---

ÉVÊCHÉ DE MENDE.

Mende, le 31 juillet 1874.

*Cher Monsieur l'abbé,*

*Je viens de lire en entier vos deux volumes sur* la vie et les vertus chrétiennes. *Malgré le sérieux des sujets et l'abondance des recherches, je n'ai pu suspendre un ins-*

*tant mon attention, je suis allé jusqu'au bout malgré moi. C'est le plus beau livre de piété qui ait été fait dans ce siècle. Je vous félicite sincèrement, Monsieur l'abbé, d'avoir rendu ce grand service à l'Église.*

*Vos divers traités sont si consciencieusement étudiés, si clairement exposés, si nourris de doctrine, qu'après chaque lecture j'ai senti mon âme fortifiée, mon esprit complétement satisfait. Je défie les prêtres de vous lire sans profit pour leur instruction, les religieux sans avantage pour leur piété, les âmes du monde sans étonnement pour la beauté de vos aperçus, sans admiration pour les magnificences de la vie chrétienne.*

*Je recommande autour de moi votre travail à tous ceux qui ont quelque souci de la gloire des âmes ou de l'amour de Notre-Seigneur.* « Ecclesiam ditat, fidem conservat, hæreses destruit, vitia repellit, mores instruit et dat incrementa virtutibus. » *(Hugo Card. de laude Script. c. 1.)*

*Agréez, cher Monsieur l'abbé, mes plus tendres sentiments en N.-S.*

† Frédéric, év. de Mende.

---

évêché d'Angers. Angers, 5 septembre 1874.

*Cher Monsieur l'abbé,*

*Je suis bien lent à répondre à l'aimable attention que vous avez eue de m'envoyer votre bel ouvrage sur* la vie et les vertus chrétiennes..., *mais votre livre n'est pas de ceux auxquels on se contente de donner un coup d'œil. Je me suis fait un devoir de le parcourir dans son entier, et d'en lire attentivement quelques parties, me réservant bien d'étudier le reste à mes heures de loisir.*

*Je ne veux pas tarder davantage à vous exprimer la vive satisfaction que m'a causée cette lecture. Votre livre me paraît l'un des meilleurs qui aient été écrits dans ce*

*siècle. A la bonne heure : voilà au moins de la doctrine ; et, ce qui ne gâte rien, du vrai style.*

*Je ne manquerai pas de le recommander aux communautés religieuses, mais encore, mais surtout aux prêtres. Les gens du monde pourraient, eux aussi, en faire grandement leur profit ; mais comment obtenir d'eux qu'ils lisent autre chose que des journaux et des brochures ?*

*Agréez, cher Monsieur l'abbé, avec mes remerciements et mes félicitations, l'assurance de mes sentiments affectueux et bien dévoués,*

† Ch.-Émile, év. d'Angers.

---

ÉVÊCHÉ DE S.-CLAUDE.

Saint-Claude, 10 septembre 1874.

*Monsieur le Vicaire général,*

*Plus notre société s'agite à la surface de la terre, et déploie une insatiable activité à la poursuite du bien-être et des intérêts matériels, oubliant le ciel et Dieu, plus elle a besoin de la sainteté, de l'immolation des âmes religieuses, et de cette armée angélique qui combat pour les âmes dans le désert.*

*Votre beau livre est le manuel de cette stratégie surnaturelle ; il expose les lois de cette milice divine, il en prépare les victoires. A chaque page retentit comme un écho de l'appel doux et fort de celui qui est appelé* seminator casti consilii. *Je prie celui qui a inspiré ces pages de les bénir et d'en bénir l'auteur.*

*Je suis heureux de joindre, Monsieur le Vicaire général, mon approbation à celle de mes vénérables collègues, et je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments les plus sympathiques en N.-S.*

† Louis-Anne, év. de Saint-Claude.

---

ÉVÊCHÉ
D'AUTUN.

Autun, le 3 octobre 1874.

*Monsieur le Vicaire général,*

*Dans la retraite ecclésiastique du diocèse d'Autun terminée hier, j'ai recommandé très-particulièrement la lecture et la* méditation *de l'excellent ouvrage que vous venez de publier, et dont vous seront profondément reconnaissants et les pasteurs qui s'occupent des âmes, au point de vue pratique, et les théologiens fidèles aux grandes traditions de la science catholique.*

*Veuillez offrir mes respectueux hommages à Monseigneur l'Évêque de Poitiers et agréez l'assurance de mon très-humble dévouement en N.-S.*

† Adolphe-Louis, év. d'Autun.

---

ÉVÊCHÉ
DE MOULINS.

Moulins, le 24 novembre 1874.
En la fête de Saint Jean de la Croix.

*Mes remerciements viennent bien tard, mon cher Monsieur l'abbé, et je ne sais plus comment vous faire agréer mes excuses. Mais je lis lentement, surtout les bons livres ; c'est vous dire combien les excellents me retiennent, et en même temps la raison de mon long silence.*

*Les Carmélites de Poitiers sont grandement privilégiées d'écouter et surtout d'entendre de pareilles leçons ; mais votre modestie vous trompe, si elle vous persuade que c'est pour elles principalement que vous avez travaillé. C'est aux théologiens du dedans, c'est aux docteurs des âmes et très-particulièrement aux évêques que vos enseignements appartiennent. Et si vous avez servi utilement le cloître, c'est surtout en y introduisant l'ordre sacerdotal par l'étude et plus encore par l'émulation des vertus que l'on y pratique. Je suis depuis trop longtemps, Monsieur l'abbé, et trop décidément gagné aux causes où votre*

*nom est intéressé, pour me constituer juge de ce beau travail. Il me faudrait aveugler mon admiration et imposer silence à mon amitié. D'ailleurs mon suffrage n'ajouterait rien à celui de votre Evêque et à l'autorité des approbations qui font cortége à la sienne.*

*On m'assure que vous êtes déjà en mesure de nous donner une nouvelle édition de votre livre. Certainement vous y mettrez à profit les découvertes des petites imperfections qui ont pu vous être indiquées. Elles sont rares et d'une remarque facile dans une œuvre aussi achevée. Pour moi, je me hâte de retourner à l'abondance des eaux que le Saint-Esprit nous a versées par votre canal, et je m'acquitte, comme je puis, de ma reconnaissance en lui demandant de s'en charger.*

*Veuillez recevoir, Monsieur l'abbé, la nouvelle expression de mes sentiments bien particulièrement affectionnés et respectueusement dévoués.*

† Pierre, évêque de Moulins.

---

Fernex (Ain), le 30 novembre 1874.

*Cher et vénéré ami,*

*Le succès que vient d'obtenir votre ouvrage :* De la vie et des vertus chrétiennes, considérées dans l'état religieux ; *une première édition si rapidement écoulée ; les glorieux suffrages qui ont applaudi à son apparition, dispensent de tout éloge. Votre livre a déjà pris sa place dans cet ensemble d'ouvrages qui sont la tradition, la séve et l'honneur de l'Église. Mon cœur ne peut jouir en silence des grâces attachées à vos pages : il a besoin de vous parler tout haut pour la gloire de Dieu et l'intérêt des âmes.*

*Je sais que le R. P. de Ponlevoy, ce pieux et regretté fils de saint Ignace, si expert en fait d'ascétisme, a prononcé sur votre travail un jugement qui le caractérise en peu de mots : saint Ignace, a-t-il dit, nous prend à terre et nous fait peu à peu monter vers le ciel : ce livre des-*

*cend du ciel et nous enlève à la terre. Vous avez, en effet, appliqué à votre œuvre la méthode de l'Incarnation, si j'ose ainsi parler. Vous avez d'abord montré l'éternelle bonté, la miséricorde inépuisable se révélant sous les voiles de l'Humanité sainte, nous instruisant, nous vivifiant par ses clartés et ses tendresses. Jésus-Christ est, dans ce livre, l'alpha et l'oméga, le fondement où tout s'appuie, la loi unique de la construction, l'idéal incessamment proposé aux âmes. Vous le faites entrevoir avec juste raison, le christianisme n'est que la lutte de la vie contre la mort; l'Église n'est que l'épanouissement du Verbe incarné par amour. En vous lisant, les âmes se sentent en rapport avec le Dieu vivant et saisissent mieux l'universalité du mystère de Jésus. Je connais peu de livres qui donnent comme le vôtre le sens de la grâce et l'intelligence de l'ordre surnaturel; et cependant vous vous abstenez d'abaisser la nature, qui, bien que blessée par le péché, demeure au fond ce qu'elle est, l'œuvre de Dieu, le piédestal nécessaire de la grâce et de la gloire. Chacun de vos chapitres est un traité complet. Votre langage accessible et transparent fait pénétrer dans les beautés intimes de la vie chrétienne, quelle que soit l'élévation et la profondeur de la doctrine. Si parfois certains passages semblent d'abord difficiles à saisir, j'ose dire que même ce qu'on ne comprend pas tout de suite, on le sent. Je puis appliquer ici cette parole d'un paysan chrétien écoutant son évêque développer les grands mystères du christianisme et s'écriant :* l'âme entend. *Oui, l'âme entend; elle voit à travers vos pages la vie divine et humaine de Jésus, la vie chrétienne et catholique.*

*Parfois les ouvrages ascétiques ne sont que des théories plus ou moins ingénieuses ou arbitraires, sans rapport avec l'ordre doctrinal. Comme on s'est essayé à créer une philosophie isolée du dogme chrétien, on à trop souvent traité de la mystique comme d'une science à part. Vous, cher ami, vous lui rendez sa place légitime. Ce n'est qu'après de longues et persévérantes études dogmatiques que*

*vous avez entrepris d'écrire sur la vie divine dans les âmes. Jésus-Christ est bien dans votre livre ce qu'il est dans la sainte Église, lumière et chaleur, vérité, voie et vie.*

*Vous avez fait une des publications les plus opportunes et les plus nécessaires à notre époque. Ennemis et amis avaient besoin d'un livre lumineux, substantiel et vivant. Les outrages contre l'état religieux, l'inintelligence de nombreux chrétiens à l'endroit de la perfection évangélique, l'absence de doctrine dans bien des esprits, l'affaiblissement du sens théologique, l'amoindrissement des vérités, tout réclamait un livre qui vînt, avec une autorité magistrale, nous donner les forts et tendres enseignements de la sainte Église sur ce sujet capital.*

*Dieu vous a préparé, vénéré ami, avec un soin jaloux à ce travail d'apôtre et de docteur. Vous avez évangélisé et dirigé de ferventes communautés; vous avez multiplié les fortes études ; vous avez scruté les livres et les âmes, en contact quotidien avec la puissance doctrinale passée et présente du siége de saint Hilaire; vous avez travaillé à Rome dans les savantes commissions préparatoires du Concile; vous avez été un des auxiliaires les plus utiles de cette grande assemblée du Vatican. Voilà bien des titres à la publication de votre ouvrage. Je ne parle pas des dons exquis que Dieu vous a faits et qui sont le secret et la joie de l'amitié.*

*On a demandé à quelle famille d'esprits, à quelle école appartient votre livre. Il me semble que vous avez évité de vous inféoder à aucune. Vous puisez tour à tour dans les traditions dominicaines et dans les traditions franciscaines, dans saint Thomas, dans Duns Scot, dans saint Bonaventure. Le Carmel, saint François de Sales, le Cardinal de Bérulle, le Père de Condren, Olier, vous sont également familiers. Je suis frappé des témoignages de sympathie qui vous arrivent des rangs les plus divers. Les Pères Jésuites, dans leur savante Revue, mettent votre travail à côté du* Traité de la Perfection chrétienne

*par Rodriguez, ce livre sublime, simple et populaire. On a dit que vos pages respirent la poésie : en effet, le théologien, dans son langage exact et scientifique, devient souvent coloré et ardent.*

*Vous avez, cher ami, et en ceci mon affection ne me trompe pas, vous avez, avec le P. Faber, la gloire de relever la théologie ascétique. Je voudrais convier les gens du monde à vous lire : ils feraient avec vous le voyage le plus utile et le plus attrayant dans les régions de la vie mystique; ils ne jugeraient plus l'état religieux d'après les étroits préjugés dont les meilleurs esprits ne sont pas dépouillés. Les prêtres et les communautés religieuses feront de votre livre leur nourriture et leurs délices : ils y trouveront abondamment ce que nous demandons à l'Esprit-Saint, par les prières liturgiques, pour l'âme qui entre dans l'Église :* doctrinam sanam, scientiam veram, consilium rectum.

*Que Notre-Seigneur, vénéré ami, vous garde longtemps à son bon et doux service, afin que vous nous donniez les volumes que nous espérons et qui seront dignes de leurs aînés.*

† Gaspard, évêque d'Hébron,
Vicaire apostolique de Genève.

# AVANT-PROPOS

## DE LA SECONDE ÉDITION

Dieu a daigné bénir cet ouvrage. Plus de deux mille exemplaires écoulés en moins de quatre mois sont l'un des signes de cette bénédiction. Nous en avons des gages meilleurs. Plusieurs archevêques et évêques ont bien voulu joindre leur suffrage à celui de l'illustre évêque de Poitiers, notre juge premier et nécessaire, puisque, depuis près de vingt ans, nous avons l'insigne grâce de vivre à son école et sous son obéissance. Nous publions en tête de cette seconde édition ces lettres plus qu'encourageantes. Elles sont notre sûreté, notre honneur et déjà notre récompense : elles seront pour tous ceux qui nous ont lu ou nous liront une précieuse garantie.

En dehors de ces hauts témoignages, nous en avons reçu de plusieurs maîtres en la doctrine chrétienne et d'un grand

nombre d'ecclésiastiques ayant, à divers titres, qualité pour juger. Nous sommes heureux de ces suffrages; et ce qui met le comble à notre joie, c'est que tous ceux qui, prêtres, religieux ou laïques, nous ont écrit à propos de ce livre ou nous en ont parlé de vive voix, s'accordent à dire qu'il a incliné leur âme à un plus grand amour pour Dieu et son saint Fils Jésus.

C'était le terme de notre ambition; et si vraiment la bonté divine nous a permis d'y atteindre, nous n'avons plus qu'à passer le reste de notre vie dans l'adoration et l'action de grâces; une adoration active toutefois et une action de grâces laborieuse : car nous nous sentons plus obligé que jamais à employer tout ce que Dieu nous accordera de forces et de temps à continuer d'écrire pour le service de la sainte cause chrétienne et le bien spirituel de nos frères. Deux ouvrages terminés paraîtront dans le cours de l'année qui va s'ouvrir : c'est seulement après cette double publication que nous verrons, sous le bon plaisir de Dieu, à compléter, par un troisième volume, nos traités *de la vie et des vertus chrétiennes*.

Quoique le succès de ce premier travail ait dépassé toutes nos espérances, nous nous l'expliquons cependant jusqu'à un certain point par l'impérieux besoin qu'ont les âmes de trouver, de connaître et de posséder Jésus-Christ. Cette faim divine est de tous les siècles. Les illusions, les égarements et les malheurs du nôtre sont pour la rendre plus pressante, au moins parmi les âmes fidèles ; et, même en

dehors des fidèles, combien qui, sans le savoir, n'ont faim que de Jésus-Christ! Il y en a, et beaucoup, jusque dans cette foule insensée qui le blasphème et le persécute.

Or, en écrivant ces pages, nous avions tant cherché à y montrer partout Jésus-Christ, tel que lui-même se montre dans l'infaillible enseignement de l'Église, dans les Livres des deux Testaments et surtout dans le saint Évangile! Nous nous étions si fort appliqué à faire comprendre que Jésus-Christ est le centre, le fondement et l'appui de toutes choses, la somme et la clef de tous les desseins de Dieu sur le monde, le rendez-vous que Dieu assigne à toute sa création, l'abri commun, par suite, et la patrie universelle, la lumière des esprits, la joie des cœurs, la vie, la liberté, la dignité, la paix du genre humain, enfin ce bien suprême, total, indispensable auquel tout être vivant aspire! Sans doute ce n'était ni notre volonté, ni nos efforts qui pouvaient mettre Jésus dans un tel jour et lui gagner des âmes : il y fallait la toute-puissante miséricorde de Dieu[1]. Mais Dieu désire bien plus donner Jésus aux hommes que les hommes, fussent-ils fidèles et saints, ne désirent le recevoir; et quel temps plus propice aux grandes miséricordes que celui où il y a partout tant et de si grandes misères! Toujours est-il que le bien qu'a fait ce livre et tout celui qu'il pourra faire encore n'a d'autre cause que la vertu de Notre-Seigneur et la gratuite bonté du Père céleste.

1. Rom. IX, 16.

Profitant de plusieurs justes observations qui nous ont été faites, nous avons quelque peu retouché notre ouvrage au point de vue littéraire, nous efforçant d'en rendre la forme aussi irréprochable qu'il nous était possible. En outre, pour prévenir quelques malentendus, et rendre plus facile l'intelligence de certains points de doctrine plus élevés ou plus délicats, nous avons ajouté ici et là quelques notes fort brèves. A part ces légers changements, qui, à nos yeux, ne sont pourtant pas sans importance, cette seconde édition est la reproduction exacte de la première.

Quelques-uns ont regretté, nous dit-on, que le livre parût tout entier s'appuyer sur la grande doctrine Franciscaine selon laquelle le Verbe se serait incarné, même si Adam n'avait pas péché ; c'est-à-dire sur une opinion théologique, qui, pour autorisée qu'elle soit, n'est cependant qu'une opinion, et n'a point, dès lors, cette solidité immuable que réclame un fondement, et qui est le propre des dogmes de foi. Ce regret n'a pu évidemment venir que d'une méprise. Il est bien vrai qu'en ceci, l'opinion d'Alexandre de Halès et de Scot est la nôtre, et elle nous semble fondée sur les plus graves raisons [1]. Mais d'abord, loin d'établir ce sentiment comme une doctrine incontestée, nous avons plusieurs fois rappelé, et en termes tout à fait explicites [2],

1. Beaucoup de théologiens partagent cette opinion. Suarez. *(De Incarn. Disput. V)* en dresse déjà une liste fort respectable. Le nombre s'est accru depuis. De nos jours le très-docte, très-éclairé et très-pieux P. Faber a suivi en ceci le sentiment de Scot. Voir ses beaux livres : *Du précieux Sang* et : *Du Saint-Sacrement.*

2. Notamment dans la première partie du Traité de la douleur chrétienne. Tom. II.

que bon nombre de théologiens, et des plus haut placés, ne l'admettent point ; non pas tant, comme Suarez l'observe [1], parce qu'ils le jugent en lui-même insoutenable ou invraisemblable, que parce qu'il ne leur semble pas suffisamment prouvé par l'Écriture. De plus, et c'est là notre réponse, l'hypothèse de l'Incarnation du Verbe indépendamment du péché n'est à aucun titre la base de notre ouvrage. Notre fondement réel et unique, c'est celui dont saint Paul a dit : « Nul ne peut poser un fondement autre que celui qui est « posé », posé par Dieu, posé par l'Église, « à savoir le Christ Jésus [2] ».

Quoi qu'il fût advenu si Adam n'avait point failli, « le « Verbe s'est vraiment fait chair et a habité parmi nous ». Or, ce Verbe incarné, qui est le Christ, médiateur de religion aussi bien que de rédemption, tient *en fait* la tête des œuvres divines; il est l'aîné de toutes les créatures, l'alpha et l'oméga des voies de Dieu, le chef des anges et des hommes, résumant tout, couronnant tout, déifiant tout. Il est l'exemplaire de la perfection, la forme de la prédestination, le principe de la justification, la source enfin, la source incréée et créée de la grâce et de la gloire, c'est-à-dire de la vie surnaturelle en ce monde et en l'autre, de la vie chrétienne, par conséquent, et de toutes les vertus qui en découlent et la déclarent [3].

1. De Incarnat. Disput. v, sect. II.
2. I Cor. III, 11.
3. Conc. Trident. Sess. VI, c. 16.

Là, je le répète, est le fondement de notre livre, où nous ne disons rien qui ne parte de ce mystère du Christ, rien qui ne s'en déduise, rien qui ne s'y réfère, rien qui ne s'y termine. Or ce mystère n'est point un dogme seulement ; il est le dogme où s'appuient tous les autres et la substance même du christianisme.

Nous ne voulons pas terminer cet avant-propos sans témoigner notre reconnaissance à tous ceux qui, avec tant de zèle, de doctrine, de sagacité et surtout de bienveillance, ont aidé à faire connaître et à propager notre ouvrage en en rendant compte dans la presse catholique.

*Poitiers, le 8 décembre 1874,*

*En la Fête de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge.*

# PRÉFACE

Le livre que nous publions est le fruit d'un long ministère. Le prêtre n'est pas tout à fait libre d'écrire sur les sujets qu'il veut. La vie qu'il mène, les fonctions qu'il exerce, les besoins auxquels il est obligé de pourvoir, le caractère et la condition des personnes avec qui il traite, déterminent presque forcément le cours de ses pensées, le choix de ses études et la matière de ses travaux. Ce n'est point un désavantage. Sans parler de ce que l'expérience apprend, et que seule elle peut bien apprendre, le devoir, sans nul doute, conseille mieux que la fantaisie.

Le prêtre vit ici-bas entre le spectacle émouvant des nécessités de toute sorte qui tourmentent les créatures de Dieu, et l'évidence intime que la doctrine, dont il est personnellement le témoin et l'apôtre, contient tout ce qu'il faut pour apaiser leur faim et combler leurs justes désirs. Si, cédant à l'empire de cette double clarté, il se décide à dire publiquement ce que la miséricorde divine lui décou-

vre de cette vérité dont il sait l'infaillible vertu, il se trouve, même humainement, dans les conditions les plus favorables pour que sa parole soit vivante et produise des fruits de vie. Un écrit n'a pas les mêmes chances s'il ne va qu'à traduire les conceptions arbitraires d'un esprit isolé et soustrait à l'heureuse pression qu'exerce ordinairement sur nous l'occasion de procurer un bien ou de soulager une souffrance.

De plus, si l'homme est en droit d'espérer cette assistance d'en haut qui, soutenant et guidant l'ouvrier, fait la valeur et le succès de l'ouvrage, c'est, très-assurément, quand le travail entrepris acquitte une dette d'état, et tend, par sa nature, à la fin que Dieu lui-même se propose en tout ce qu'il fait, à savoir la gloire de Jésus-Christ, son Fils, et le salut des âmes.

L'infirmité de l'écrivain peut manifestement annuler tous ces avantages. S'il en était ainsi pour nous, nous en aurions plus de peine que de surprise. Quoi qu'il en soit, nous devions dire d'abord à nos lecteurs comment ce livre est né. Il renferme ce que, durant bien des années, en diverses rencontres et sous des formes différentes, nous avons enseigné ou rappelé aux âmes qui nous étaient confiées, nous efforçant par là d'éclairer leur foi, d'encourager leur espérance, d'aviver leur amour et de sanctifier leur vie. Exposées par fragments, ces doctrines ont nourri plus d'une intelligence ; elles ont touché, pacifié, dilaté plus d'un cœur. Avons-nous été téméraire en pensant que la grâce

dont elles semblaient alors accompagnées, ne s'en retirerait pas, quand, réunies ensemble, elles formeraient une sorte de théorie générale du dessein de Dieu sur le monde et de ce qu'on peut nommer la science de la sainteté ?

Le titre du livre en indique le sujet. On y traite *de la vie et des vertus chrétiennes*. La vie chrétienne, c'est cette vie excellente qui. ayant en Dieu son exemplaire et son principe, devient, en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, la forme de la vie humaine : forme sublime et pleine d'attraits, mais avant tout forme impérieuse, qu'on ne saurait, sans péché, refuser de subir, et qu'on ne répudie point définitivement sans se rendre méconnaissable aux yeux de Dieu et se perdre pour l'éternité. Les vertus ne se peuvent point séparer de cette vie ; elles en sont l'épanouissement naturel et le signe indispensable. Elles sont cette vie divine elle-même dans sa splendeur humaine et dans son action sanctifiante. Racines immédiates de nos bonnes œuvres, elles fondent ce mérite chrétien dont la gloire du ciel est le fruit suprême et le salaire. Chacune d'elles constitue en nous un trait particulier de ressemblance avec Jésus-Christ, et devient comme une force spéciale d'ascension vers notre Père céleste. La vie et les vertus chrétiennes, c'est donc, en somme, ce que l'Évangile appelle : l'*unique nécessaire*. Il n'y a pas de sujet qui, plus que celui-ci, soit digne de l'attention des hommes. Il ne devrait pas les intéresser seulement, mais bien les passionner ; d'autant que sa beauté et sa grandeur égalent son importance.

Mais les mêmes causes qui nous ont amené à traiter de la vie et des vertus chrétiennes, nous ont conduit à les considérer dans l'idéal le plus élevé où elles nous soient montrées sur la terre : je veux dire dans cet *état religieux*, où, embrassant par vœu les saints conseils évangéliques, on s'engage, pour sa vie entière, au travail de la perfection. Ce point de vue donne nécessairement un caractère très-spécial à notre livre, et lui assigne, avant toute autre, une classe déterminée de lecteurs. Nous nous adressons premièrement à la sainte famille des religieux, et plus particulièrement encore des religieuses : famille immense, quoiqu'elle soit une élite ; famille impérissable, malgré la haine de l'enfer et les iniques violences du monde qui, le sachant ou l'ignorant, se met au service de cette haine. C'est aux religieuses, en effet, que la douce Providence a principalement dévoué ce ministère dont nous parlions, et qui a donné naissance au présent ouvrage. En même temps que sa substance, c'était dès lors comme une nécessité qu'il prît là sa forme. Devions-nous modifier cette forme après coup, de manière à faire disparaître du livre les traces de sa première destination? Nous ne l'avons pas cru, et nous ne pensons même pas que cela fût possible. Il eût fallu changer le fond, c'est-à-dire faire un autre ouvrage. Rendu plus général, notre travail fût probablement devenu plus commun ; ce qu'il eût semblé gagner en visant plus de monde, il l'eût perdu, et au delà, en atteignant moins sûrement et moins profondément chacun de ceux qui l'auraient lu.

L'avouerons-nous, d'ailleurs ? Sans nous laisser indifférent, le nombre n'est pas ce qui nous touche le plus. Nous n'aurions obtenu, pour prix de notre travail, que d'augmenter tant soit peu l'humble troupeau des intimes de Dieu, ou même de faire un bien surnaturel à ceux qu'il a déjà, notre cœur déborderait de gratitude envers lui, et nous nous estimerions payé plus qu'au centuple.

Cependant, avons-nous, de parti pris, renoncé à la foule, et nous résignons-nous à ne publier qu'un livre impopulaire et réservé ? Telle n'est pas notre pensée, et nous avons une meilleure espérance.

Outre que, grâce à Dieu, et surtout dans notre chère France, les religieuses forment à elles seules une armée fort considérable, et plus considérable assurément que celle des religieux, n'est-il pas évident que ce qui convient aux unes, convient également aux autres par mille endroits ? Leur état est le même ; les mêmes vœux les obligent, ils font route vers la même fin et par les mêmes sentiers. Le pain qui nourrit les sœurs est donc l'aliment naturel et régulier des frères, et c'est d'une source unique que coulent les eaux qui les doivent abreuver. Si, dans l'enseignement qu'on leur donne, il se trouve quelque différence, elle ne porte jamais que sur des nuances. Saint Paul, inspiré de Dieu, n'a-t-il pas dit que « dans le Christ, comme il n'y a ni « Juif, ni Gentil, il n'y a non plus ni homme, ni femme » ? Est-ce que, depuis trois siècles, les innombrables *Théotimes* qui ont étudié et goûté ce chef-d'œuvre de saint Fran-

çois de Sales qu'on nomme le *Traité de l'amour de Dieu*, ont lu, médité, savouré cet autre chef-d'œuvre intitulé l'*Introduction à la vie dévote*, avec moins d'empressement et de fruit que la légion des *Philothées* à qui le saint Évêque de Genève a voulu l'adresser ? Et pour ces deux ouvrages, comme pour tant d'autres, parmi lesquels la correspondance spirituelle des saints occupe le premier rang, la réciproque n'est-elle pas vraie ?

Ce n'est même pas assez dire que ce livre nous paraît convenir aux religieux autant qu'aux religieuses. Si nous ne nous trompons, il devra être utile aux prêtres : sinon pour leur sanctification personnelle, ce que la grâce de Dieu peut pourtant faire aussi, du moins pour les aider dans l'étude si importante de la vie religieuse et dans la direction des âmes : soit de celles qui déjà sont vouées à la perfection, soit de celles que Dieu appelle à l'embrasser, non-seulement en entrant en religion, mais même, comme il y en a beaucoup plus qu'on ne pense, en restant dans le siècle et dans le saint état du mariage. Si, au courant de nos enseignements, nous avons cru devoir citer en note le texte latin des Écritures ou des saints Pères et des théologiens dont nous exposions la doctrine ou invoquions l'autorité, il est clair que nous l'avons fait surtout dans l'intérêt des prêtres, afin qu'ils pussent vérifier nos dires et remonter aux sources où nous avions puisé le premier.

Enfin, nous osons présumer que ce livre sera bienfaisant à toute personne ayant l'habitude et le goût de la piété, à

toute âme attirée vers la vie intérieure et désireuse d'y être initiée ou confirmée, à tous ceux même qui veulent connaître et pratiquer sérieusement la vie chrétienne.

Supposé qu'ils daignassent le lire, serait-il inutile aux mondains, aux asservis, aux irréfléchis, aux incrédules, à tant de cœurs qui ne sont séduits par les faux biens, que parce qu'ils ignorent les véritables, à tant d'esprits qui ne demeurent dans les ténèbres que parce que les rayons d'une certaine lumière ne les ont jamais frappés ? Il nous semble que non. La réponse à nos objections, la solution de nos difficultés les plus graves se trouve si souvent dans la simple exposition de cette harmonie divine et humaine qui se nomme le christianisme ! Tant de clartés s'échappent des sanctuaires, des clartés qui n'illuminent pas seulement les nefs du temple, mais encore ses parvis et jusqu'aux places publiques qui les précèdent ! Notre foi dans la vertu de la vérité catholique est sans bornes ; et à qui faut-il apprendre que, dans la volonté de Dieu, cette vérité est le patrimoine de tous ? Le grand malheur du monde est qu'après tant de siècles, où d'un bout de la terre à l'autre, l'Église ne cesse de l'enseigner, le christianisme soit encore inconnu et surtout méconnu d'un si grand nombre. Pour nous, ayant l'honneur, la grâce et le bonheur d'avoir à expliquer, du moins dans son côté pratique, cette grande doctrine chrétienne, nous gardons bien sans doute, au premier rang, ces auditeurs choisis que Dieu lui-même nous a donnés, mais nous avons la volonté formelle de n'exclure absolu-

ment personne, et, pendant que nous écrivions, il nous a paru bien des fois parler pour tout le monde.

Quand Notre-Seigneur prêchait sur les montagnes ou au bord des lacs de la Judée, les Apôtres formaient régulièrement son premier entourage. Appelés avant tous les autres, suivants fidèles du Maître pour qui ils avaient tout quitté, ses disciples du jour et de la nuit, destinés d'ailleurs à devenir, dans l'univers entier, ses témoins authentiques et ses mandataires officiels, ils avaient tous les droits possibles à cette place de choix dans l'heureux auditoire de la Sagesse faite homme. Mais derrière eux se tenait toujours la grande foule, une foule ouverte et indéfinie, dont faisait partie qui voulait, les lettrés, les simples, les riches, les pauvres, les justes, les pécheurs, les femmes, les enfants. Quant à elle, la parole allait et se donnait à tous, et non-seulement la parole, mais la grâce dont elle était pleine. Chacun recevait du don ce que sa vocation exigeait, ce que ses dispositions surtout comportaient ; il n'y avait à s'en retourner vides, que ceux qui s'étaient volontairement et obstinément fermés. Ainsi en va-t-il, proportion gardée, de toute parole chrétienne; et si Dieu a permis que nous fissions en réalité ce que, pour son amour, nous avons entrepris de faire, ce livre est une parole chrétienne. S'il est un bien quelconque, il est, à tous égards, un bien d'Église : c'est donc à tous les membres de l'Église qu'il appartient.

Quel a été en somme notre dessein ? Au treizième siècle, saint Bonaventure a composé un très-bel opuscule, sous le

titre d'*Itinéraire de l'âme*, ou plutôt *de l'intelligence à Dieu*. L'ouvrage porte naturellement l'empreinte du génie particulier, de la science et de la piété du saint docteur. Il correspond aussi à l'esprit propre de ce temps, où il excita une vive admiration et exerça une grande influence. Notre humble travail est aussi, à sa manière, une sorte d'itinéraire de l'âme à Dieu. Chacun des dix-sept traités qui le composent est comme une station dans cette route, un degré dans cette ascension. Nous prions qu'avant de lire le livre, on veuille bien jeter un coup d'œil sur la table analytique placée à la fin de chaque volume : on y verra rapidement le plan et l'ordonnance de ce voyage divin, et peut-être se sentira-t-on par là encouragé à nous y suivre.

Cet ouvrage, disions-nous, montre le christianisme sous son aspect *pratique*. C'est justement pourquoi nous nous sommes continuellement appliqué à fonder sur le *dogme* les préceptes que nous proposions, les affections que nous cherchions à exciter, et toutes les directions que nous nous efforcions d'imprimer à la conduite. Dans la famille de Dieu, la lumière est l'atmosphère même où l'on vit, et le principe de tous les mouvements. Nous sommes *fils de lumière* et divinement établis pour faire des *œuvres de lumière*. Notre Maître, c'est le Verbe ; notre première vertu, c'est la foi. Le christianisme est une *révélation*, et l'*illumination* est l'un des noms que toute l'antiquité a donnés à notre baptême. Rien n'est donc sûrement et efficacement *pratique*, s'il n'est très-solidement et de tout point assis

sur *la doctrine*. Dans bon nombre de livres spirituels, on a trop séparé, selon nous, la théologie dogmatique de la théologie ascétique ou mystique. Ce n'a été qu'un détriment et pour les livres et pour les âmes. La mystique n'est et ne peut être qu'un fruit; la dogmatique en est la séve naturelle et indispensable. Nous devions demander secours aux mystiques, et nous l'avons fait dans une ample mesure. Mais on verra aussi que, soit pour poser les fondements de nos devoirs, en en expliquant les raisons; soit même pour en déterminer la nature, en précisant exactement la notion des vertus, nous avons ordinairement et largement puisé dans les théologiens proprement dits, et surtout dans celui qui, de l'aveu de tous, est et demeure le prince des autres, l'incomparable saint Thomas d'Aquin. Après l'Écriture sainte, qu'encore on n'entend bien qu'à l'aide de la théologie, il nous semble que ces grands maîtres de la science sacrée restent les premiers maîtres de la vie spirituelle.

Ce que nous avons cherché par-dessus tout, c'est à rendre Jésus-Christ présent dans toutes les parties de ce livre. Nous voudrions très-ardemment que le mot, la substance et comme le tout de ce livre fût uniquement Jésus-Christ. La personne de Jésus ne doit jamais être isolée de sa doctrine. Si tout est vie dans sa doctrine, c'est qu'elle émane de lui qui est *la vie;* et que par les saintes paroles qu'il prononce, les préceptes qu'il établit, les conseils qu'il suggère, les attraits qu'il déploie, les avances qu'il fait, les secours qu'il présente et les gages qu'il donne, il ne tend qu'à

communiquer la vie à ses bien-aimées créatures : cette vie qui consiste dans une union réelle, intime, consommée, éternelle avec lui vie véritable, souveraine, absolue. On ne saurait trop le redire : la fin de toute la loi morale, de tous nos devoirs par conséquent, la fin de nos travaux, de nos progrès, la somme de notre perfection et de notre sainteté, c'est notre union vivante avec Jésus.

Beaucoup de choses, omises par nous, auraient certainement pu rentrer dans le cadre que nous nous étions tracé d'avance. Nous croyons avoir mieux fait de nous en tenir aux principales, qui sont les seules essentielles. Cependant, nous le confessons, quoique, dans son état présent, cet ouvrage forme un tout, il a, dans notre pensée, un complément naturel sinon nécessaire. Si Dieu nous prête vie et force, nous le donnerons un peu plus tard, et ce sera la matière d'un troisième et dernier volume. Plusieurs raisons nous ont décidé à ne point attendre qu'il fût composé pour publier les deux premiers.

Notre conscience nous rend témoignage que nous avons beaucoup travaillé et fait tout notre possible pour ne rien avancer qui ne fût vrai, exact, sage, discret, consolant, sanctifiant. Nous avons prié peut-être autant que travaillé, suppliant Dieu de nous garder de nous-même, et d'empêcher, pour son honneur et le bien de nos frères, que nous ne tombassions en quelque erreur. Nous n'avons point cessé d'invoquer la sainte Vierge, notre mère, à qui nous devons tout après Dieu, et aux pieds de qui nous déposons

humblement et amoureusement ce premier ruit écrit de nos labeurs. Toutes ces pages ont été soumises au contrôle de juges compétents, et, selon les sages et saintes lois de l'Église, ce livre ne paraît que revêtu de l'approbation ecclésiastique. Malgré tout, il demeure que, comme l'Esprit-Saint nous l'enseigne, « les pensées des hommes sont « justement timides et leurs prévoyances incertaines ». C'est pourquoi nous sentons le besoin, en terminant, de soumettre cet ouvrage, et tout ce qu'il renferme, au suprême et infaillible jugement du Saint-Siége, et c'est ce que nous faisons du cœur le plus filial.

*Poitiers, le 5 juillet 1874,*

*En la fête du Précieux Sang de Notre-Seigneur.*

# DE LA VIE CHRÉTIENNE

# DE LA VIE CHRÉTIENNE

On ne peut aborder le sujet que nous voulons traiter sans être intérieurement saisi d'une profonde et sainte émotion. Exposer quelque partie que ce soit de la doctrine chrétienne, expliquer, fût-ce à des enfants, un point quelconque de la révélation, c'est déjà poser le pied dans une région divine et marcher en un chemin trop haut pour n'inspirer pas quelque effroi. Le manque de foi ou de réflexion peut bien tenir l'âme au-dessous de cette crainte légitime; mais si l'âme sait et sent ce qu'elle fait, il n'y a qu'une très-grande confiance en la grâce qui la puisse rassurer.

Que ressentira-t-elle donc si elle essaie de pénétrer dans les profondeurs du dogme, ce sans quoi il semble impossible d'éclairer la voie des parfaits et de les conduire eux-mêmes au sommet où ils tendent? « Ne vise point à ce qui « te dépasse, nous dit le Saint-Esprit, et si quelque chose est « au-dessus de tes forces, ne prétends pas en avoir raison[1]. »

1. Altiora te ne quæsieris, et fortiora te ne scrutatus fueris. Eccli. III, 22.

Rempli de cette sagesse divine, l'humble et sincère David s'écriait : « Seigneur, il n'y a pas d'enflure en mon cœur « et je n'élève pas mes regards plus haut qu'il ne convient. « Je n'ai point essayé de marcher dans des voies transcen- « dantes, ni d'atteindre à ce qui était pour moi hors de « portée[1]. » Allons-nous conserver le droit de nous rendre à nous-même un pareil témoignage, et, rien que pour avoir conçu le dessein de cet ouvrage, ne méritons-nous pas d'être taxé de témérité?

Étudier la vie chrétienne à cette hauteur et dans cette perfection où les religieux la conçoivent et l'embrassent, ce n'est plus en effet demeurer simplement dans les champs du Père de famille, c'est entrer dans les jardins réservés de l'Époux[2]. Ce n'est plus se contenter de connaître « le « royaume de Dieu en paraboles[3] », c'est tenter de découvrir le sens caché des paraboles et de faire poindre en soi l'aube de ce jour surnaturel dont le midi se nomme l'éternelle vision. Ces doctrines sont le cellier du Roi[4] : lui seul en a la clef, lui seul y peut conduire. Sous peine de s'égarer, de se heurter, de se briser peut-être, il faut le suivre et de très-près, et ne le quitter point. C'est très-particulièrement ici que « sans lui nous ne pouvons rien faire[3] ». Il s'agit tout ensemble de voir des choses plus secrètes et de les voir dans une plus grande clarté. La science n'y suffit pas quoiqu'elle soit nécessaire; la sagesse y est indispensable. Il faut aller droit aux principes, et s'approcher le plus qu'on peut de ce principe premier qui seul résout tous les problèmes, parce que seul il éclaire les choses jusqu'en leur dernier fond. L'humilité de l'esprit, la pureté du cœur, la simplicité et la ferveur de la prière font beaucoup plus ici

1. Domine, non est exaltatum cor meum, neque elati sunt oculi mei; neque ambulavi in magnis, neque in mirabilibus super me. Psalm. CXXX, 1.

2. Cant. V, 1.— 3. Luc. VIII, 10.— 4. Cantic. I, 3. — 5. Joann. XV, 5.

que la sagacité. L'intuition y sert parfois plus que le raisonnement; on y va souvent par instinct, on y vit surtout d'influences : en somme la grâce y est la grande maîtresse ; le tout est de s'y bien livrer et de s'y tenir abandonné.

On comprend d'ailleurs que, dans un ordre si relevé et si exquis, tout est de conséquence. C'est un monde de questions délicates où l'on doit prendre garde, non-seulement à ce qu'on dit, mais encore à tous les termes qu'on emploie pour le dire. Si l'on se trompe dans une étude privée, supposé surtout la bonne foi, le mal peut n'être que médiocre ; mais si l'on se trompe en enseignant, l'erreur devient trop aisément dangereuse pour n'être pas ordinairement grave. D'autant qu'ici (et c'est le fait de tout enseignement chrétien) nous voulons formellement ne nous point borner à instruire. En étendant la connaissance dans les âmes à qui nous parlons, nous avons l'ambition de faire croître leur vie intérieure, de perfectionner en elles l'image de Jésus-Christ, et de les faire progresser dans l'union avec Dieu. Certes, c'est un grand bien de dévoiler aux hommes les spectacles célestes et d'exciter dans les cœurs des admirations saintes en faisant des fêtes aux esprits : cependant, si c'est là l'unique fruit d'une œuvre, cette œuvre reste à peu près vaine. Même quand la semence est divine, semer n'est décidément bon que si le germe n'avorte pas. La lumière produisant l'amour, l'amour s'épanouissant en sainteté, voilà l'ordre, voilà donc le but. C'est très-assurément le nôtre. Si nous n'y visions pas, nous serions insensé; si même en y visant nous n'y atteignons point, nous serions trop à plaindre. Que d'intérêts donc et quels intérêts sont engagés ici, et quel engagement l'on prend soi-même dès qu'on s'emploie à les servir ! Tout explique l'émotion et semble justifier l'inquiétude.

Ce n'est pas tout : quelles sont les mes dont nous cherchons à procurer le bien? A Dieu n plaise que nous en

excluions une seule : Dieu qui, dans sa famille humaine, fait tant de distinctions, n'y fait pas d'exclusion. Dès que nous nous décidons à publier ce travail, nous entendons sans doute parler même aux chrétiens du monde : nous les avons, nous les aurons sans cesse en vue. Même quand nous ne leur parlerons pas, nous parlerons pour eux et devant eux. Nous croyons que tout peut et doit les intéresser dans ce livre ; nous voudrions qu'il leur fût divinement utile ; nous avons l'espérance sérieuse qu'ils y trouveront mille profits. Cependant nous nous adressons d'abord et spécialement à vous, âmes heureuses et privilégiées, qui avez la grâce insigne d'être consacrées à Dieu par les saints vœux de religion. Or, par cela seul qu'elle vous regarde et vous appartient, quelle dignité prend cette œuvre et quelle en devient la portée ! Entre ces myriades d'êtres pour lesquels Jésus-Christ est mort, vous êtes aimées, singulièrement aimées, et par là même inestimablement précieuses. Immédiatement après le prêtre, la place est aux vierges sacrées. « O Marie, sainte entre les saints », chante l'Église, « secourez tous les misérables, venez en aide aux « cœurs défaillants, consolez ceux qui pleurent. » Vous l'entendez, c'est le peuple chrétien tout entier, c'est toute la foule humaine : elle est désignée là par ses traits principaux, ses traits incontestables, communs, universels, qui sont aussi ses titres aux compassions d'en haut. Mais de plus, ô divine élue, continue le cantique, ayez une prière de choix, et plus ardente, pour tous ceux que l'amour souverain a tirés de cette multitude ; « intervenez pour le « clergé, intercédez pour les religieuses [1] ». Vous voyez donc votre rang dans les sollicitudes de cette sainte mère Église dont le cœur fait au cœur de Dieu un écho infail-

1. Interveni pro clero, intercede pro devoto femineo sexu. Antiph. Eccles.

lible. Vous êtes excellemment les épouses du Christ : vous entrez plus avant dans sa vie, dans ses biens, dans ses œuvres, dans son sacrifice. Plus proche du centre, vous êtes en mesure de rayonner plus loin; plus pures, vous pouvez exhaler de plus suaves parfums; plus chastes, vous devez devenir plus fécondes : votre vie à chacune est un grave événement dans l'histoire de l'empire des âmes. Qui sait si, parmi vous, il n'y en a pas que Dieu destine à devenir la tête spirituelle de toute une génération et comme la mère surnaturelle d'un peuple? Or, si après ce privilége étonnant qu'a le prêtre de manier à l'autel le corps naturel de Jésus, il n'y a rien de plus solennel et de plus saint que de manier son corps mystique, qu'est-ce d'avoir à toucher les parties de ce corps les plus nobles et les plus délicates ? Certes Dieu est partout dans ce corps béni, comme dans le corps humain l'âme est partout. Cependant, qu'un opérateur ait à panser le pied blessé d'un de ses frères, ou qu'il ait à soigner l'un de ses yeux, n'est-il pas vrai qu'il est tenu à prendre des précautions très-différentes et qu'il procède diversement? Telle est à peu près la condition où nous met notre entreprise. Ce ne sont pas sans doute les yeux de l'Église que nous touchons ici, quoique par la contemplation, qui tient tant de place en votre vie, vous puissiez aussi mériter l'honneur d'être désignées sous ce symbole; mais c'est très-assurément une portion de son cœur.

Aussi, tel est en nous le sentiment de cette œuvre, de sa grandeur, de son importance, de sa difficulté, et de notre incapacité naturelle à la faire, que si nous nous écoutions, nous n'aurions pas le courage de commencer le travail. Mais nous nous sentons pressé par tant et de telles forces, que, sans trahir notre conscience et risquer de contrister Dieu, nous ne pourrions même pas tenter la résistance. Seulement, espérant et implorant avant tout l'assistance du ciel, nous éprouvons aussi le besoin de demander celle

de la terre : cette terre c'est vous, pieuse famille des religieuses, et après vous ceux qui liront ce livre. Dieu dit dans le prophète Osée : « J'exaucerai les cieux, les cieux « exauceront la terre et la terre, exaucera le froment, le vin « et l'huile[1] ». Vous êtes cette terre, encore un coup : et ces semences fructueuses qui, vous étant données d'en haut, vous implorent néanmoins, puisque sans votre concours elles ne peuvent rien produire ; cette huile qui adoucit tout, ce vin qui donne la force et dispose à la joie[2], ce froment qui entretient la vie, vous devinez assez que c'est la sainte parole divine. Recevez-la cette grande et bienfaisante parole, encore qu'elle se présente ici à vous sous des voiles fragiles et imparfaits ; recevez-la comme nous vous la donnons. Nous tâcherons de vous la donner dans l'esprit de Jésus ; recevez-la aussi dans cet esprit, c'est-à-dire avec foi, humilité, simplicité, docilité, amour. Priez tout en lisant. Jusque dans ses manifestations humaines Dieu reste un être saint, profond et dérobé ; même lorsqu'il parle au dehors, on ne l'entend bien qu'au dedans : c'est donc là que, sous peine de ne les point comprendre, il convient d'écouter ceux qui vous enseignent en son nom. Si vous lisez ce livre en enfants, il fera de vous, nous l'espérons, des êtres vraiment virils, contribuant à vous donner cette maturité spirituelle que saint Paul nomme si bien « la plénitude de « l'âge du Christ[3] ».

Ce qui importe par-dessus tout quand on veut édifier un palais ou un temple, c'est que la structure en soit bien établie, que tout y pose sur des bases solides et que les règles du bâtiment y soient partout observées. « Vous êtes l'édi- « fice de Dieu », dit saint Paul aux chrétiens : « or, selon « la grâce et la mission qui m'ont été données, j'ai dû,

1. Ose. II, 21. — 2. Psalm. CIII, 15. — 3. Ephes. IV, 13.

« comme un sage architecte, poser d'abord le fondement[1] ». On pourra élever par-dessus des parois d'or, d'argent ou de bois; mais hors du fondement rien ne saurait tenir. Et de même, ayant à vous parler de la vie religieuse, il est nécessaire avant tout de vous bien expliquer ce que c'est que la vie chrétienne qui en est le fondement premier et l'appui indispensable. Car il importe extrêmement de ne l'oublier jamais, et dans la matière que nous traitons c'est une sorte de premier principe, une religieuse digne de ce nom n'est qu'une chrétienne meilleure : donc avant tout elle doit être une chrétienne. Dans l'ordre de la moralité, elle va régulièrement plus loin que ses frères et ses sœurs du monde, mais elle ne suit pas une autre direction : elle part du même point qu'eux et tend au même but. Leur point de départ commun, c'est la révélation et la grâce ; le but suprême où tous aspirent, c'est la béatitude ; et le milieu par où ils passent, c'est sans doute une justice plus ou moins abondante, mais au fond c'est la même justice et l'accomplissement des mêmes devoirs essentiels. Que le baptême rende à Dieu trente pour un, qu'il lui rende soixante ou cent, il n'y a pourtant qu'un baptême. Que la religion lie les racines de l'être ou qu'elle lie l'être tout entier, elle re te une religion unique. Que l'amour fasse marcher, travailler et servir, ou bien qu'il fasse courir, voler et s'immoler. ce n'est pourtant qu'un seul et même amour. Enfin, il y a sans doute plusieurs degrés et vraiment plusieurs états de vie dans l'Église; mais l'Église n'a qu'une vie qui est justement cette vie excellente dont nous souhaitons d'abord vous parler, la vie chrétienne et catholique, la vie unique et universelle, la vie divine et humaine de Jésus.

1. I Cor. III, 9.

C'était donc l'ordre que ce premier traité eût pour sujet la vie chrétienne : nous garderons cet ordre, et pour faire en cette vaste question un jour plus clair et plus parfait, nous essaierons d'abord de vous dire ce que cette vie est en elle-même, et sa provenance sublime, et toute l'admirable histoire de son avénement ici-bas. Ensuite nous considérerons cette même vie dans la créature, recherchant ce qu'elle devient en nous, ce qu'elle y fait, et enfin ce qu'elle nous met nous-mêmes en mesure et de devenir et de faire.

## I.

Saint Paul parlant de la grâce, qui est un des noms authentiques et principaux de la vie chrétienne, dit qu'elle est « la vie éternelle dans le Christ Jésus Notre-Seigneur [2] ». C'est une phrase divine et qui contient en substance toute la doetrine que nous désirons vous exposer. Mais pour que vous compreniez bien la théologie du grand Apôtre, il est d'abord indispensable que vous ayez de la nature humaine une idée très-exacte.

L'homme, encore qu'il soit un, est un composé merveilleux de plusieurs sortes de vies dont la perfection va croissant, et qui, sans être jamais en lui ni séparées, ni confondues, se superposent les unes aux autres. Chacune de ces vies, si on la considère en elle-même, est, dans un sens très-vrai, surnaturelle par rapport à celles qu'elle domine. Il est clair, par exemple, que fleurir et fructifier

1. Gratia autem Dei vita æterna in Christo Jesu Domino nostro. Rom. VI, 23.

serait pour un minéral un acte surnaturel; que marcher, sentir et discerner en serait un pour un végétal, et que si la brute raisonnait et parlait, elle ferait là quelque chose de très-supérieur à sa nature. Or, l'homme est tout à la fois, et ce minéral qui fleurit, et cet arbuste qui marche, qui connaît, qui jouit ou qui souffre, et cette brute qui argumente, qui comprend, qui discourt. Sa nature, c'est précisément d'être le concert substantiel, vivant et permanent ds ces diverses vies. Ces vies d'ailleurs sont si étendues, si riches et si fécondes, qu'en dehors de cette créature pour qui Dieu les a faites, et à qui il les a toutes soumises, chacune d'elles forme le type d'une espèce tout entière: c'est-à-dire d'une immense catégorie d'êtres divinement déterminée et dans laquelle se rangent et se succèdent des individus semblables et innombrables.

L'homme est ainsi comme une maison animée où il y a plusieurs étages de vie. Ces étages sont en eux-mêmes assez solides, assez complets, assez pourvus pour servir de lieu régulier à une série particulière et indéfinie d'existences; de plus ils sont tellement distincts, que partout où ils sont séparés, les inférieurs restent naturellement sans communication possible avec les supérieurs; mais dans l'humanité, Dieu les a si intimement liés ensemble, qu'ils forment définitivement une demeure unique, tout entière possédée, habitée et gouvernée par un seul maître.

Ce maître, c'est l'âme. C'est d'elle que tout dérive; c'est elle qui anime, soutient et contient tout le reste. Elle est le siége non seulement premier, mais unique et, comme l'enseigne l'Église, « la forme substantielle » de toutes ces vies plus basses qui subsistent en nous[2], même de celles qui

1. Doctrinam omnem seu positionem temere asserentem aut vertentem in dubium quod substantia animæ rationalis aut intellectivæ vere ac per se humani corporis non sit forma, velut erroneam ac veritati catholicæ fidei inimicam, prædicto sancto approbante concilio reprobamus. Concil. Vienn. 1311. Labbe. Tom. XI.

fonctionnent par delà les phénomènes intimes dont nous avons conscience. Lorsque Dieu nous a faits, il n'a pas fait d'abord une poussière, puis une plante, puis un animal sans raison ; il a pris de la terre humide qu'il a pétrie et façonnée : soufflant ensuite sur la face de cette statue inerte, il lui a inspiré une âme, et par là il lui a donné d'un seul coup et la force qui fait penser, et celle qui fait sentir, et celle qui fait grandir, et celle qui fait qu'on se meut[1]. L'âme n'est pas l'efflorescence spontanée ou laborieuse de vies qui montent d'en bas et conquièrent plus ou moins rapidement des perfectionnements successifs : elle est une vie totale, supérieure et excellente, qui contient suréminemment toutes les vies qu'elle surpasse, et qui, dans son unité très-simple, fait plus qu'équivaloir à la multiplicité de leurs puissances et à la diversité de leurs fonctions. Malgré cela, rien n'est plus réel ni plus évident que ces différents degrés de vie dont l'âme est en nous la synthèse ; rien non plus n'est moins contestable que l'impuissance essentielle où demeure chacune de ces vies, prise en elle-même, de s'élever aux ordres de vie supérieurs, et partant rien n'est plus légitime que ce titre de surnaturel que nous avons donné à celles-ci par rapport à celle-là.

C'est une vie magnifique que celle dont Dieu nous dote en nous donnant cette âme : magnifique à cause de ce monde de vies, de puissances et d'états qu'elle résume en les couronnant ; magnifique surtout à raison de ce mode supérieur, spirituel et déjà divin au seuil duquel elle nous place et avec lequel elle nous met en relation. Il est clair que, constituée ainsi, cette vie humaine devient le rendez-vous commun de toute la création inférieure et comme son point d'appui pour communiquer intellectuellement,

1. Formavit igitur Dominus Deus hominem de limo terræ et inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ, et factus est homo in animam viventem. Gen. II, 7.

affectueusement et religieusement avec Dieu. L'homme est l'œil de tout ce qui ne voit pas, le cœur de tout ce qui ne sent pas, la langue de tout ce qui reste muet dans l'univers.

Quelle que soit d'ailleurs la manière dont cette science naît en lui, il connaît l'infini, il a l'idée de Dieu. Non-seulement il est rationnellement assuré de son existence, mais il conçoit quelque chose de sa nature et entrevoit ses perfections[1]. Il en voit les vestiges partout, il en saisit l'image en lui-même; et découvrant en cet être une majesté si souveraine, une beauté si ravissante, enfin une perfection si consommée, il comprend et sent tout ensemble que son premier devoir est de l'adorer, de l'aimer, de lui obéir, et que l'accomplissement de ce devoir étant l'honneur de celui qui le rend, est en même temps sa paix et sa félicité. Et non-seulement il est, par sa nature, en possession de se tenir à cette hauteur et d'y accomplir ces nobles actes, mais telles sont ses forces intrinsèques et telle est la carrière naturellement ouverte devant lui, que sous la conduite et avec l'aide nécessaire de Dieu, il peut y avancer toujours, c'est-à-dire y connaître toujours plus de choses, y mieux connaître toutes choses, y devenir continuellement meilleur, y croître enfin de toutes parts et s'y épanouir dans tous les sens.

Cet être royal et déjà si supérieur à tout ce qu'il domine, a donc quelqu'un au-dessus de lui. Sa raison elle-même le lui montre jusqu'à l'évidence. Il règne, mais par délégation, avec responsabilité et sans contrôle. Il est le dieu créé du monde visible; mais par cela seul qu'il est créé, il ne saurait être le Dieu suprême. Donc, ou l'on sort du sens commun, ou l'on ne prétend pas que nous soyons la première essence. Nous dépassons les autres, mais celle-ci

1. Sap. XIII, 5.— Rom. I, 20.— Concil. Vatican. Constit. *Dei Filius.*

nous dépasse incomparablement davantage, et même après qu'elle nous a créés, elle garde immuablement sur nous l'infinie supériorité de l'être sur le néant. Elle est donc, quant à nous, complétement surnaturelle, et pour peu qu'on y réfléchisse, on voit que l'étant pour nous, elle l'est au même titre pour toute nature créée ou même créable : ce qui revient à dire qu'elle est le surnaturel absolu.

Cela semble incontestable, et cependant une vraie difficulté se dresse devans nous : car enfin, je vous l'ai dit, et ni la raison ni la foi ne laissent ici la place au doute, nous connaissons cet être que nous appelons Dieu ; c'est même par notre nature que nous le connaissons, et c'est là justement notre note spéciale et notre gloire. Or, le connaître, n'est-ce pas l'atteindre ? d'autant que l'amour suit naturellement la connaissance et que l'union est la fin régulière de l'amour. N'est-on pas, dès lors, forcé de dire que pour surnaturel que Dieu soit en lui-même, il cesse de l'être absolument pour la nature intelligente ? Si dans nos rapports avec lui nous partons de bien bas ; si nous n'avons d'abord pour le saisir qu'une pure puissance dont l'exercice dépend du temps, est soumis à mille conditions et suppose au moins le travail, le bon usage de cette puissance nous permet cependant de le joindre à la fin : de sorte que si la nature ne suffit pas dans son état premier à nous unir à Dieu, elle y suffit du moins dans son développement final et normal.

Il est bien vrai; une connaissance de Dieu humaine, médiate, abstraite : l'amour de Dieu que peut produire cette science médiocre, et la mesure d'union qui peut naître d'un pareil amour, tout cela fait réellement partie de l'ordre où notre nature nous place : par cela seul que nous sommes raisonnables et libres, nous pouvons, nous devons atteindre Dieu ainsi. Mais ne vous y trompez pas, Dieu même ainsi atteint, c'est encore un Dieu étranger : et si tout se borne

là entre nous et notre créateur, non-seulement nous n'avons pas de part réelle à sa vie, mais nous n'apercevons même pas cette vie comme un lointain spectacle : à peine en voyons-nous le seuil ; elle est close et séparée de nous par un infranchissable abîme ; aucun rayon ne s'en échappe vers nous, elle ne rend pour nous aucun son, nulle senteur ne nous en arrive.

Une comparaison familière vous fera comprendre ceci. Donnez-moi l'œuvre d'un artiste, un poëme, une symphonie, un tableau, une statue : dès que j'ai vu ou entendu cette œuvre, l'artiste ne m'est pas inconnu. Je sais qu'il existe ou qu'il a existé ; je sais son génie, je sais son savoir-faire ; j'ai peut-être deviné quelques nuances de son caractère, peut-être même ai-je eu quelque pressentiment de son cœur. Mais cela, est-ce lui tout entier ? et même est-ce vraiment lui, et si je ne vais pas au delà, puis-je dire que je connais cet homme ? Que je regarde son œuvre vingt fois, que même après celle-là j'en voie vingt autres de même mérite, que j'en étudie tous les secrets, que j'en saisisse toutes les beautés, j'aurai de leur auteur une idée plus complète, je l'admirerai davantage ma sympathie pour lui pourra s'en augmenter ; mais tant que je n'ai pas vu son visage, reçu son regard, entendu sa voix, tant que j'ignore surtout sa vie intérieure, ses pensées, ses amours, ses joies, ce qu'il se dit quand il est seul, ce qui le repose, ce qui le dilate au dedans de lui-même, son âme enfin et la vie de son âme, je ne connais pas réellement cette âme, je n'ai aucun rapport vivant avec cet homme, je demeure étranger à cet homme et cet homme me reste étranger.

C'est là positivement l'histoire de nos rapports naturels avec Dieu, en observant toutefois cette différence énorme, qu'entre cet homme inconnu et moi qui vois ses œuvres, l'identité de nature ouvre un champ assuré et vaste à mes divinations, tandis qu'entre Dieu tel qu'il est et moi, pauvre

créature qui le cherche dans ses ouvrages, il y a une telle disparité, que je ne puis jamais conclure de l'un à l'autre si ce n'est par analogie, dans une très-petite mesure et avec une réserve excessive.

Il est clair, en effet, que Dieu a une vie propre. « Moi « qui fais enfanter les autres, dit-il en Isaïe, est-ce que je « n'enfanterai point [1] ? » Il pourrait dire de même : Moi qui donne à chaque être la vie qui lui convient, c'est-à-dire celle qui, aux yeux de ma sagesse, est pour lui la plus convenable, est-ce que je n'aurai pas ma vie à moi ? Il en a une ; mais quelle est-elle ? Là-haut, dans son éternité, en dehors de ce monde qu'il a fait en souriant et qu'il gouverne en se jouant, qui n'étend pas sa gloire, qui n'augmente pas sa joie, qui, sans lui causer l'ombre d'un appauvrissement ni d'un trouble, pourrait retomber demain dans le néant d'où il est sorti hier, que fait Dieu, que dit-il, qu'aime-t-il, de quoi jouit-il ? Est-il seul ? mais s'il est seul, comment est-il heureux ? Est-il plusieurs ? mais qui donc est plusieurs, et s'il l'est, comment est-il un ? La vie est au moins un mouvement ; comment se meut l'Immuable ? Mystère que tout cela, mystère pour l'homme, mystère pour l'ange, mystère pour toute nature, qui n'est pas celle de Dieu, mystère essentiel et éternel. Et si cette vie divine ne nous est pas même connue, quelle participation y pouvons-nous avoir ? Vous voyez donc comment, même en se développant indéfiniment dans son ordre, notre nature reste ici forcément confinée. Elle a bien des rapports avec Dieu : où est l'être qui n'en a pas ? Les siens surpassent même ceux des autres en excellence ; mais au fond, quant à la nature, Dieu et elle vivent à part, sans intimité, sans communauté ; il faut répéter le mot qui est le plus triste et le plus vrai, Dieu lui reste étranger.

1. Isai. LXVI, 9.

Dieu pouvait assurément faire qu'il n'en fût point ainsi. Il est vrai que pour cela il lui fallait, non pas troubler et encore moins détruire, mais outrepasser cet ordre fondamental qui constitue chaque nature en elle-même et la place à son rang. Peut-être fallait-il qu'il abaissât la sienne, il fallait certainement qu'il élevât la nôtre. Mais en définitive quoi de plus simple pour Dieu que de franchir, sans les annuler, ces limites élémentaires qu'il avait lui-même et lui seul établies : c'est-à-dire en somme d'abonder en puissance, en sagesse et en bonté à l'égard de sa chère création, de lui dire plus de choses, de lui parler de plus près, de l'étreindre avec plus de force, de se l'unir enfin par des liens plus intimes et plus saints et plus doux? Si moi, chétive créature, je puis pourtant dire à qui je veux et ne dire qu'à qui je veux ce mot intérieur et secret que ceux-là même ne connaissent pas qui vivent à mes côtés et voient chaque jour mon visage, ce mot qui contient mon âme, qui livre mon cœur et peut engager toute ma vie, est-ce que Dieu ne le pourra pas? Sans doute, quand il me plaît de me révéler ainsi, je trouve à mon niveau une intelligence préparée pour m'entendre. La personne de ce confident m'était tout à l'heure étrangère, sa nature ne me l'était point; il était mon semblable : or, Dieu n'a pas de semblable et nul esprit n'est à son niveau. Mais cette nécessité que je subis de ne pouvoir rien édifier si l'on ne m'a d'abord fourni une base, elle n'oblige pas Dieu : et si même le néant ne lui est pas rebelle, quelle résistance un être déjà créé fera-t-il à sa volonté décidée? Puis, quoique entre un esprit créé quel qu'il soit et ce mot que Dieu devra lui dire, s'il se décide à l'initier à sa vie intérieure, il y ait une disproportion infinie, d'où il résulte qu'en fait la créature n'est point par elle-même capable de l'entendre, cependant peut-on nier que si elle est déjà dotée d'intelligence, elle ait une certaine aptitude radicale à percevoir tout ce qui est intelligible et par-

tant Dieu qui sans contestation l'est au suprême degré? Car enfin se révéler à nous jusque-là, c'est sans doute, dit saint Thomas, élever à une perfection transcendante une capacité qui par ses propres forces n'y aurait jamais atteint : ce qu'on ferait, par exemple, en rendant l'œil d'un hibou assez ferme pour voir le jour; mais ce n'est pas du tout faire entendre un son à un œil, exposer à l'oreille un spectacle, faire parler ou chanter une pierre, choses qui, à force d'être irrégulières, pourraient nous paraître impossibles[1]. On n'en peut donc douter, Dieu qui en créant le monde a manifesté ses pensées, peut en se révélant manifester son être : lui qui nous a d'abord donné notre vie, il peut, si bon lui semble, répandre en nous la sienne.

Mais ce qu'il peut, le voudra-t-il? Et s'il le veut, le voudra-t-il pour un ou pour plusieurs, pour ceux-ci ou pour ceux-là, ou bien pour tous? Quelles questions, si jamais elles s'étaient posées dans le temps? Mais il n'y a pas un jour qui les ait vu soulever et un jour qui les ait vu résoudre : l'éternité les a spontanément décidées en elle-même, et c'est dans la clarté de cette décision adorable que le monde s'est éveillé sous le souffle créateur de Dieu. Dieu par un acte d'amour très-libre a éternellement résolu de communiquer sa vie propre, de dire son Verbe à la créature, de répandre en elle son Esprit. Car nous le savons à présent pour l'avoir appris de lui-même, sa vie propre et intime, sa vie essentielle et personnelle, c'est qu'étant infiniment simple et un, il est tout ensemble Père, Fils et Saint-

1. Divina substantia non sic est extra facultatem intellectûs creati quasi aliquid omnino extraneum ab ipso, sicut est sonus a visu vel substantia immaterialis a sensu : nam ipsa divina substantia est primum intelligibile et totius intellectualis cognitionis principium, sed est extra facultatem intellectûs sicut excellentia sensibilium sunt extra facultatem sensuum, unde et Philosophus dicit quod intellectus noster se habet ad rerum manifestissima sicut oculus noctuæ ad lucem solis. S. Thom. Summ. contra gentes, lib. III, cap. 54.

Esprit : Père qui engendre éternellement son Fils et lui donne toute sa substance ; Fils qui subsiste par cette génération et vit de cette communication substantielle; Esprit qui, procédant de ce Père et de ce Fils comme d'un principe unique, n'a avec eux qu'une même nature et une même divinité.

Cette formule demeure sans doute assez obscure pour nous, mais elle est infaillible et complète; et lorsque nous verrons sans ombre l'ineffable réalité qu'elle traduit, il nous sera évident qu'elle contenait toute vie, toute puissance, toute fécondité, toute gloire, toute vérité, toute beauté, toute raison, tout ordre, tout amour, toute bonté, toute sainteté, toute paix, toute béatitude, enfin la divinité tout entière.

Comme Dieu se dit et se donne au dedans de lui-même, il a donc décrété de se dire et de se donner au dehors : et nul chrétien n'ignore le moyen qu'il a pris. Il n'y a pas à chercher si autre chose était possible; tout est possible à Dieu, et la voie où il lui plaît de passer lui laisse toujours mille et mille routes ouvertes. Tout ce qui nous importe, c'est de savoir par où il passe; nous n'avons qu'à l'y suivre en le louant et en l'adorant. Donc, entre toutes les créatures à qui il pourrait, s'il le voulait, se dire, se donner et s'unir, Dieu choisit celle qui, placée au milieu, c'est-à-dire entre les esprits purs et la pure matière, emprunte quelque chose des deux extrêmes et les relie entre eux : il vient tout droit à cette somme d'être, à ce trésor de vies, à cet univers abrégé qui est la nature humaine. Il s'établit ainsi au centre de ses œuvres, sans doute afin de rayonner de là dans toute la sphère qu'elles forment; car ici l'absolue liberté du choix n'en diminue en rien la sublime convenance.

De plus, se disant et se donnant ainsi à la nature humaine, il ne se dit pas à elle à moitié, il ne se verse pas en elle avec mesure; tout ce qu'il est, c'est la parole qu'il lui

adresse; tout ce qu'il a, c'est le don qu'il lui fait. Son amour va d'emblée à son dernier possible, et son premier dessein, c'est de faire un homme Dieu[1].

Ainsi, Dieu le décrète, le Verbe qui naît du Père et de qui procède l'Esprit, se fera chair et vivra humainement. En fait là est le don de Dieu, là est la grâce, là est l'état surnaturel qui est le fond de l'état chrétien. Ce don de Dieu[2], dont Notre-Seigneur parlait à la Samaritaine avec un tel accent, qu'après vingt siècles, les âmes en sont encore divinement émues, il est là dans sa perfection, il a là toute sa plénitude. Dieu ne s'appartient pas plus à lui même qu'il n'appartient désormais à cette humanité sacrée. Là est la grâce, mais la grâce dans sa vérité la plus haute, dans son plus sublime exemplaire; la grâce dans sa substance, dans son déploiement, dans sa gloire. C'est ce que saint Augustin remarque après Origène[3]. La grâce est là, en ce sens que tout ce qui peut décorer, illustrer et embellir un être, tout ce qui fait que Dieu peut se complaire en quelqu'un, il le trouve ici réuni : et par suite, quels que soient la puissance et le besoin que Dieu mette en nous d'être charmés, attirés, subjugués, ravis, ce Verbe incarné est à ce besoin et à cette puissance un objet plus qu'équivalent, un objet inépuisable. Il est l'amabilité absolue et la grâce en personne[4].

1. Il faut lire dans les chapitres 4 et 5 du second livre du Traité de l'amour de Dieu l'admirable exposé que saint François de Sales fait de tout ce plan divin, « selon que par l'attention aux saintes Écritures et à la doctrine des anciens, écrit-il, nous le pouvons découvrir et que notre faiblesse nous permet d'en parler ».

2. Joann. IV, 10.

3. O si cognovisses Dei gratiam per Jesum Christum Dominum Nostrum ipsamque ejus incarnationem quâ hominis animam corpusque suscepit, summum esse exemplum gratiæ videre potuisses. S. August. De Civit. Dei Lib. X, cap. 29.— Magnum et principale exemplum gratiæ quâ nullis meritis homo efficitur Deus Christus est, et in ipso primordialiter manifestum est. Origen. in div. hom. III.

4. C'est ce que veut dire l'Épouse quand elle l'appelle dans le Cantique « totus desiderabilis ».

La grâce est là encore, en ce sens que le don infini qui s'y fait est complétement gratuit. Cette humanité n'a aucun titre par elle-même à ce que Dieu la choisisse ainsi. La date de son union personnelle avec Dieu, c'est la date de son existence; elle éclôt, pour ainsi dire, sur la divine personne du Verbe; elle s'éveille Dieu, dès qu'elle s'éveille. Il n'y a donc pas place ici à l'ombre d'un mérite, fût-ce celui d'une prière, d'un désir ou même d'un regard : c'est une grâce toute pure[1].

Là est aussi, et dans une éminence suprême, cet état, qu'avec toute la théologie nous appelons surnaturel. En effet, créature véritable, homme semblable à nous tous, restant comme tel dans l'inviolable intégrité de son être, dans la plénitude de sa vie, dans la liberté complète de ses actes, enfin dans l'entière perfection de son ordre, Jésus-Christ vit cependant et simultanément bien plus haut que cet ordre : il vit dans un ordre surhumain, transcendant, céleste, dans l'ordre de la vie personnelle et essentielle de Dieu où l'établit la grâce de son union avec le Verbe : il y demeure par une sorte d'extase régulière, tranquille, permanente, totale; non point seulement une extase de pensée et de sentiment, mais une véritable extase d'existence. On comprend que, par suite de cette grâce, Dieu est dans le Christ de deux manières inégales et à deux titres très-différents. Il y est, comme en nous tous, d'une présence nécessaire, élémentaire, naturelle à tout être créé, en ce sens que sans elle cet être n'aurait même pas l'existence; il y est comme cause première et libre, conservant ce qu'il a créé, le soutenant, le gouvernant, le dirigeant vers la fin qui correspond à sa nature; il y est faisant un homme et produi-

1. Quisquis in capite nostro præcedentia merita singularis illius generationis invenerit, ipse in nobis membris ejus præcedentia merita multiplicatæ regenerationis inquirat. Neque enim retributa est Christo illa generatio, sed tributa. S. August. de Prædestin. Sanct. cap. 15.

sant une vie humaine. Mais de plus il y est comme il n'est naturellement qu'en lui-même, d'une présence absolument surnaturelle pour tout être créé, y compris cette humanité qu'il possède. Il y est comme un des termes constitutifs de cette créature qu'il s'est hypostatiquement unie par son Verbe; il y est immédiatement, substantiellement, pleinement, avec les modes d'être qui découlent de son essence ; il y est enfin menant sa propre vie de Dieu, sous des formes empruntées, il est vrai, à un ordre de vie très-inférieur, mais qui la contiennent sans l'enfermer, qui la traduisent sans l'altérer, qui la transmettent sans la réduire. Vous n'avez qu'à y réfléchir, vous verrez jusqu'à l'évidence que c'est là l'exemplaire achevé de l'état surnaturel, de l'état de grâce, de l'état chrétien ; que c'est là dès lors la vie chrétienne dans sa substance et dans sa source [1].

Ce mystère est le chef-d'œuvre de Dieu; et parce qu'il est à tous égards la plus excellente de ses œuvres, quelles que soient d'ailleurs la date et les circonstances de sa manifestation dans le temps, c'est très-assurément celle qu'il a tout d'abord voulue et en vue de laquelle il a fait toutes les autres [2]. Saint Paul l'enseigne expressément [3]. Encore un

1. Appareat itaque nobis in nostro capite ipse fons gratiæ unde secundum uniuscujusque mensuram se per cuncta ejus membra diffundit. Eâ gratiâ fit ab initio fidei suæ homo quicumque christianus quâ gratiâ homo ille ab initio suo factus est Christus; de ipso Spiritu et hic renatus de quo ille natus. August. de Prædestin. Sanct. cap. 15.

2. La souveraine Providence faisant son éternel project et dessein de tout ce qu'elle produirait, elle voulut premièrement et aima par une préférence d'excellence le plus aimable object de son amour qui est notre Sauveur, et puis par ordre les autres créatures selon que plus ou moins elles appartiennent au service, honneur et gloire d'iceluy. S. Fr. de Sales, Traité de l'amour de Dieu. L. II, ch. 5.

3. Primogenitus omnis creaturæ et ipse est ante omnes. Col. I, 15, 17. Ces mots s'entendent sans doute et absolument de la *personne* de Jésus-Christ, c'est-à-dire du Verbe éternel. Mais il suffit, selon nous, de lire attentivement le contexte pour comprendre que l'Apôtre parle ici du *Verbe incarné*, « de ce Fils bien-aimé du Père, écrit-il, en qui « nous avons la rédemption par son sang et la rémission des péchés ». L'insistance très-réelle que les Saints Pères ont mise à prendre les

coup, en faisant tout ceci, Dieu n'a évidemment rien fait qui soit nécessaire à aucun titre; s'il est libre de créer ou de ne créer point, quelle force peut l'obliger à descendre lui-même au rang des créatures pour les élever jusqu'au sien ? Cependant qui ne voit aussi combien il était convenable que Dieu voulant créer, c'est-à-dire se donner une gloire extérieure et communiquer quelque chose de sa félicité, il prît soin avant tout de mettre hors de question le succès de son entreprise ?

Une création dépourvue d'êtres libres semblait assurément une création médiocre, d'autre part une création maîtresse de ses actes était visiblement une création risquée[1]. Le mystère du Christ une fois décrété, il est clair que tout était sauf. La créature restait bien placée « dans la « main de son propre conseil[2] » : c'est une vérité de foi que tout en étant impeccable, le Christ était libre et servait Dieu d'un plein consentement; mais aussi quels que pussent être ensuite les défaillances et les écarts des êtres créés, dès que le Verbe se faisait l'un d'entre eux et devenait leur tête, Dieu ne pouvait plus être finalement ni déçu ni frustré. On ne lui renverrait pas sa parole, on ne refuserait pas son don, on ne contredirait pas ses vouloirs, on satisferait ses désirs, on réfléchirait toutes ses perfections, on lui rendrait enfin la gratitude, l'obéissance, le respect, l'amour, l'adoration qui lui sont essentiellement dus. Et quand bien même ce mystère de l'union surnaturelle et de la grâce ne

mots : *primogenitus omnis creaturæ* dans le sens de : *unigenitus ante omnem creaturam*, est assez expliquée par la nécessité où ils se trouvaient de combattre l'abus intolérable que les Ariens faisaient de ce passage pour établir qu'étant, à la vérité, la première de toutes les créatures de Dieu, le Christ n'était cependant qu'une créature.

1. Cela ne veut pas dire qu'en dehors de l'Incarnation Dieu n'eût pas mille ressources pour assurer la persévérance dans le bien d'une création d'ailleurs libre et maîtresse de ses actes. Mais nous considérons ici la liberté en elle-même avec le péril qui en ressort pour toute créature *in viâ*.

2. Eccli. xv, 14.

franchirait jamais l'enceinte de l'humanité personnelle du Christ, il n'y aurait ni un vide dans l'ordre créé, ni une lacune dans les rapports mutuels de Dieu et de ses créatures, ni une réserve dans les munificences divines, ni une restriction dans le triomphe qu'elles font à cet amour souverain qui est le premier principe des choses. Tout ce que Dieu peut donner, même alors il le donnerait; il recevrait, même alors, tout ce que peut lui rendre une création quelconque.

Qu'est-ce donc que Dieu a ordonné? Cette sainte et béatifique vie de Dieu qui est d'abord versée tout entière en cet homme comme en un océan qu'elle emplit et dans lequel, tout infinie qu'elle est, elle se trouve à l'aise, bouillonnera-t-elle, montera-t-elle par-dessus les bords pour s'écouler au delà? Cet univers vivant, suffisant, éminent, qui est le Verbe fait homme, sera-t-il vis-à-vis de Dieu comme un serviteur exclusif, un adorateur solitaire, un fils unique gardant pour lui tout l'héritage : et pour le reste des créatures, si Dieu trouve bon qu'il y en ait, ne sera-t-il qu'un temple clos, un trésor mis à part et scellé?

Dieu décide que non. Vous entendez assez, et ceci porte sur tout le reste que nous avons à dire, vous entendez que nous parlons ici à la manière des hommes; que toutes ces questions, ces délibérations, ces déterminations successives ne se rencontrent point dans les usages de Dieu et qu'on ne les lui pourrait attribuer sans folie et sans inconvenance. Comme Dieu voit tout d'un seul coup d'œil, il décide tout par un seul acte et pourvoit à tout simultanément. Mais nous, nous le suivons pas à pas selon l'ordre qui nous apparaît et autant que le permet notre faiblesse.

Dieu conçoit donc et prédestine le Christ comme le principe des milliers de voies que sa toute-puissante sagesse entend parcourir en ce monde[1], comme le type et le fondement

1. Prov. VIII, 22.

d'ouvrages variés et innombrables[1], comme l'alpha d'un alphabet dont les lettres suffiront à former tous les mots que peut employer un Dieu qui parle[2], comme la tête d'un corps immense[3], comme l'aîné d'une famille dont les membres ne se pourront compter[4]. Unique comme il semblait séant à l'œuvre capitale d'un Dieu, le mystère du Christ est en même temps universel. En effet, dit saint Paul, « image de Dieu invisible, premier-né de toute créa-« ture, c'est en lui et sur lui que l'universalité des êtres est « fondée soit dans les cieux, soit sur la terre; non-seule-« ment les visibles, mais les invisibles; non-seulement les « hommes, mais les anges, les Trônes, les Principautés, « les Puissances », c'est-à-dire toutes les hiérarchies; de sorte que « ce Christ est avant tout, et toutes choses ont en « lui leur appui, leur stabilité, leur harmonie, leur consis-« tance »[5].

Toutefois, Dieu ayant conçu et résolu ce dessein dans l'ampleur de sa majesté, dans la magnificence de sa bonté, dans la libérale spontanéité de son cœur, une question formidable se dressait devant lui. Au-dessous de ce chef infailliblement possédé et infailliblement quoique très-librement fidèle, toute créature pouvait faillir, échapper à Dieu et se perdre. En fait, et sans parler ici de la prévarica-

1. I Cor. III, 11. — 2. Apoc. I, 8. — 3. Coloss. I, 18.

4. Rom. VIII, 29. — Sumus omnes in Christo..... Nam et novissimus Adam idcirco nuncupatus est qui naturæ participatione locupletat omnia ad felicitatem et gloriam, sicut primus Adam in corruptionem et ignominiam. In omnibus itaque Verbum habitavit per unum ut, uno constituto Dei Filio in virtute secundum Spiritum sanctitatis, in universam humanitatem dignitas illa redundaret, adeoque per unum ex nobis in nos quoque perveniret illud : « Ego dixi : dii estis et filii « Excelsi omnes. » S. Cyrill. Al. Lib. I, in Joann.

5. Qui est imago Dei invisibilis, primogenitus omnis creaturæ : quoniam in ipso condita sunt universa in cœlis et in terrâ, visibilia et invisibilia, sive Throni, sive Principatus, sive Potestates : omnia per ipsum et in ipso creata sunt et ipse est ante omnes et omnia in ipso constant. Coloss. I, 15, 17.

tion des anges, le premier de la race humaine, je dis le premier par la date et dans l'ordre des temps, mais non dans l'ordre de l'excellence, le premier sacrement du Christ, son premier précurseur et son premier prophète, celui qui, formé tout entier sur lui et déjà rempli de lui, était divinement chargé de l'annoncer et de le transmettre à tous, Adam devait un jour pécher et tomber. Il ne demeurerait pas sous la loi, il ne se maintiendrait pas dans la vérité, il mourrait à la vie divine : et comme il était l'unique source d'où sa race dût tout recevoir, quand il creuserait tout à l'heure le lit de ses ruisseaux, trahissant un mandat qu'il s'était mis par sa faute hors d'état de remplir, il n'écoulerait plus en eux l'eau divine. Son péché ne lui enlèverait pas la puissance qu'il avait naturellement d'enfanter, mais il lui rendrait impossible d'enfanter pour le ciel. Les fils de ce coupable porteraient bien encore l'image de leur père selon la chair, mais ils ne ressembleraient plus à leur père selon l'esprit. Des deux vies que Dieu leur voulait, ils n'en auraient plus qu'une, l'inférieure, celle qui ne suffisait pas pour atteindre les vraies destinées. Ils seraient donc ainsi tout à la fois vivants et morts : vivants dans l'ordre du temps, morts dans l'ordre éternel; vivants pour les hommes, morts pour Dieu. Et comme cette forme suprême était justement celle en laquelle Dieu les avait conçus, voulus et même posés en principe, privés d'elle à présent, ils ne seraient plus seulement à ses yeux ce qu'ils eussent été s'il les avait simplement établis et maintenus dans leur ordre, c'est-à-dire des êtres imparfaits; ils seraient des êtres défaits, faussés, mutilés, décapités, difformes : et dans l'ordre affectif, au lieu de n'être que des étrangers, ils seraient des êtres hostiles, des êtres de contradiction et d'antipathie, saint Paul dit « de colère [1] » ; des êtres défi-

1. Ephes. II, 3.

nitivement ruinés et perdus. C'est là la perspective qu'ouvrait fatalement devant Dieu la défaillance d'abord possible, puis effective des créatures, dès qu'il formait ce généreux dessein d'universaliser la grâce.

A quoi donc allait-il se résoudre, selon notre manière de concevoir et de parler? S'il consentait encore à ne retenir point tout à fait en lui-même cette effusion de sa vie personnelle qu'il avait décrétée avant tout, la maintiendrait-il du moins désormais dans ce vase unique et excellent de l'humanité de son Fils, d'où il voulait d'abord qu'elle s'épanchât sur tous ; ou, se gardant l'honneur d'une tentative dont l'insuccès prévu ne faisait que relever la générosité, laisserait-il le genre humain aux suites de son ingrate apostasie, se contentant pour sa propre gloire de la fidélité de Celui par qui seul la fidélité des autres eût eu chance de monter jusqu'à lui et de lui plaire ? Il ne le voulut point ; devant la mauvaise réponse du monde, il ne retira pas sa bonne parole à lui : la laissant d'abord plénière dans le Christ, il continua même de la dire sur nous par le Christ et d'en faire dériver jusqu'à nous les conséquences bénies. En un sens il nous l'a même donnée davantage, semblant devenir meilleur par cela seul que nous devenions méchants. Et c'est pourquoi l'Église, éperdue de reconnaissance, s'écrie que cette faute d'Adam, encore bien qu'en elle-même elle demeure un désordre, est une « faute heureuse », et que ce péché commis très-librement peut néanmoins, à cause des suites que Dieu y donne et des remèdes qu'il y oppose, passer pour nécessaire[1].

Qu'est-ce à dire et qu'a donc fait Dieu en face de cette coupable et effroyable catastrophe? Dieu, c'est-à-dire le Père, et le Fils que l'Écriture nomme « la Sagesse » et

1. O certe necessarium Adæ peccatum quod Christi morte deletum est! O felix culpa quæ talem ac tantum meruit habere redemptorem! Præcon. Pasch. in Sabb. Sancto.

qu'elle nous montre occupant le centre même des conseils divins, et intervenant d'office dans les profondes délibérations qui s'y tiennent[1]; Dieu le Père et Dieu le Fils ont réglé de concert avec leur Saint-Esprit, qu'un Dieu homme étant déjà posé comme principe et fond de toutes choses, il équivaut réellement à tout; que comme son éternité radicale fait face à tous les temps et son immensité à tous les lieux et sa simplicité à la diversité des êtres; de même son immutabilité répond à tous les accidents, sa puissance à toutes les possibilités, son amour à tous les obstacles; que dès lors l'humanité entière devînt-elle pécheresse, tout le premier dessein pouvait être maintenu. En effet, écrit saint Cyrille, « comme l'architecte habile pose d'abord un tel fondement que si l'édifice vient à crouler, toute la base au moins reste sauve, et, conservant son ordonnance en même temps que sa solidité, puisse servir à tout rétablir; de même le créateur de toutes choses, en posant dès avant la création cette universelle assise qui est le Christ, il l'a fait de telle sorte que, le péché survenant et mettant tout en ruines, le Christ, qui subsistait dans son intégrité, pût encore être la règle de la reconstruction et le soutien de tout l'édifice[2] ».

Ce n'est pas, vous le concevez, que les choses pussent aller désormais comme si le péché n'avait pas été commis

1. Ego sapientia habito in consilio et eruditis intersum cogitationibus. Prov. VIII, 12.

2. Necesse est ut accuratius investigemus quo pacto Sapientia Dei ante sæcula nobis præfundata fuerit. Quemadmodum si quis architectus ædificationem incipiens cogitans secum, ut par est, ne domus temporis successu vitium aliquod accipiat eorum quæ domibus accidere solent, firmissimum fundamentum jacet ac veluti radicem inconcussam operibus excogitat, ut si vitium fiat, quum principium seu fundamentum salvum sit, aliam rursus domum ei superstruere possit; eadem ratione omnium Creator Christum salutis nostræ fundamentum etiam ante mundi constitutionem fecit, ut quum per peccatorum labefactari contigerit, in ipso iterum fundemur. S. Cyrill. Alex. Thesaur. Vid. Thomass. De Incarnat. Verb. Lib. I, cap. 20.

ou comme si c'était un fait sans importance : cela était impossible. Du moment que l'homme a péché, il devra y avoir dans le premier dessein des modifications nombreuses, profondes, terribles; mais ô abîme de la sagesse et de la bonté de Dieu ! c'est d'abord et surtout au cœur même du dessein que ces modifications auront lieu. De l'ordre inférieur où les conséquences de nos fautes devaient être exclusivement subies en justice, puisque le désordre qui les causait ne le dépassait point, elles seront enlevées par l'amour jusqu'à la hauteur du principe; des membres coupables, elles remonteront au chef innocent : le Christ, tête universelle, les attirera spontanément à lui de toutes les parties du monde pécheur; il assumera librement la dette, la peine et vraiment le péché de tous : et alors faisant couler dans ses souffrances humaines la vertu infinie de la divinité, il absorbera dans le foyer splendide et tout-puissant de sa sainteté toutes ces ténèbres, toutes ces hontes et toutes leurs suites funestes.

Comprenez-vous cet ordre admirable, ce conseil qui persiste immuable et triomphant[1], et tout ensemble ce « changement de la droite du Très-Haut[2] » ? Le Christ même sans le péché eût été médiateur; restant d'abord cela il sera de plus rédempteur. Pour les grandes et suprêmes raisons que je vous ai exposées il eût pris la nature humaine; il la prendra encore, mais dans un état passible, infirme, abaissé et mortel, portant la ressemblance et l'état des pécheurs. Il eût obéi à Dieu; il lui obéira toujours, mais maintenant « jusqu'à la mort et la mort de la croix[3] ». Il eût été un roi doux, radieux, pacifique, beau de toutes les beautés, beau comme l'amour, n'ayant qu'à se montrer pour émerveiller les esprits, ravir les cœurs et faire adorer son empire;

1. Consilium autem Domini manet in æternum, cogitationes cordis ejus in generatione et generationem. Psalm. XXXII, 11.
2. Psalm. LXXVI, 11. — 3. Philipp. II, 8.

il sera un roi contesté, devant ceindre l'armure, engager de rudes combats et conquérir pied à pied son royaume. Il eût été un pontife glorieux et souriant, présidant une fête magnifique, et conduisant joyeusement le cantique d'actions de grâces que la création doit chanter à Dieu ; il sera une victime immolée dans un jour néfaste. Il eût été le don de Dieu, il sera de plus son pardon. Il eût été la vie du monde, il en sera la résurrection[1]. Enfin il eût été le Christ, il sera le Christ Jésus crucifié[2]. Mais ce sera là tout; et moyennant ce tour donné à son mystère, l'ordre sera réparé et maintenu : la vie aura raison de la mort, et la grâce du péché, et le ciel de l'enfer. La paix faite avec Dieu, nous aurons encore accès dans la gloire, nous boirons le bonheur à ses sources, le bonheur qui est la vérité, le bonheur qui est la justice, le bonheur qui est l'amour, le bonheur trois fois saint qui est Dieu même : nous serons dieux par participation comme Dieu est Dieu par nature. Et c'est ainsi, nous dit saint Paul, que Dieu a trouvé bon que la plénitude absolue résidant dans le Christ, toutes choses fussent réconciliées en lui et par lui, et que son sang pacifiât tout dans le ciel et sur la terre[3]. Gratuitement et avant tous les siècles, il nous avait d'abord prédestinés en lui pour nous introduire par l'adoption dans sa filiation éternelle. Nous étions ainsi établis pour louer par tout notre être la gloire de cette grâce dont il nous dote spontanément dans la personne de ce Fils bien-aimé : et maintenant nous avons en lui notre rédemption, par son sang, et la rémission de nos péchés par les richesses inouïes de cette grâce qui a surabondé en nous[4]. De sorte que, comme nous le disions en

1. Joann. XI, 24. —2. I. Cor. II, 2.

3. In ipso complacuit omnem plenitudinem inhabitare et per eum reconciliare omnia in ipsum, pacificans per sanguinem crucis ejus sive quæ in terris sive quæ in cœlis sunt. Coloss. I, 19.

4. Elegit nos in ipso ante mundi constitutionem ut essemus sancti et immaculati in conspectu ejus in charitate : qui prædestinavit nos

commençant, avec ou sans le péché, avant ou après notre chute, selon le plan éternel de Dieu réalisé malgré tout par sa volonté souveraine, la grâce, ce qui nous rend chrétiens, ce qui nous sanctifie, ce qui nous béatifie, ce qui nous déifie, c'est « la vie éternelle dans le Christ Jésus Notre-« Seigneur ».

Voilà la vie chrétienne. Vous savez à présent ce qu'elle est en elle-même, et le sanctuaire où elle a son premier séjour, et les hauteurs où elle prend sa source, et les incompréhensibles prodiges d'amour et de bonté par lesquels elle vient jusqu'à nous. Elle est la vie essentielle et intérieure de Dieu donnée d'abord au Christ en excellence dans l'adorable mystère de son incarnation, et donnée ensuite à tous par le Christ dans le mystère mille fois béni de son immolation. Elle est la lumière vivante dont Dieu s'éclaire lui-même se levant ici-bas comme une aurore miséricordieuse dans l'épouvantable nuit du Calvaire. Elle est l'amour intime de Dieu s'épanchant sur la création par le cœur humble, doux, tendre, navré et percé de Jésus. Elle est la joie infinie rayonnant à travers ses larmes, la paix éternelle s'écoulant dans les flots de son sang. Enfin cette vie, c'est vraiment Jésus-Christ lui-même, celui qui a dit : « Je « suis la vie[1] : je suis venu pour qu'ils aient la vie et en « aient la surabondance[2] » ; celui dont saint Paul écrivait : « Vivre pour moi, c'est le Christ[3] ; je vis, non plus moi, « mais c'est le Christ qui vit en moi[4] » ; et ailleurs : « Lors-« que le Christ apparaîtra, lui qui est votre vie, vous aussi « vous apparaîtrez avec lui dans la gloire[5] ».

in adoptionem filiorum per Jesum Christum in ipsum; secundum propositum voluntatis suæ, in laudem gloriæ gratiæ suæ in quâ gratificavit nos in dilecto Filio suo : in quo habemus redemptionem peccatorum secundum divitias gratiæ ejus quæ superabundavit in nobis. Ephes. I, 4, 8.

1. Joann. XIV, 16. — 2. Ibid. X, 10. — 3. Philipp. I, 21. — 4. Gal. II, 20. — 5. Coloss. II, 4.

Avant d'aller outre, et sans même regarder encore ce que cette sainte vie chrétienne fait en nous, âmes baptisées, mais vous surtout, âmes consacrées, adorez-la, aimez-la et louez-la dans le Christ de Dieu Jésus ; aimez-la pour sa beauté, pour sa bonté, pour sa valeur universelle. Je vous l'ai dit avec saint Paul, nous sommes créés pour louer cette grâce avant même d'être créés pour la recevoir, quoiqu'on ne puisse savoir qu'elle existe sans en recevoir déjà les prémices. Nous sommes ses serviteurs et ses adorateurs avant d'être ses possesseurs. Rendez-lui donc le culte qui lui est dû. Vous verrez de quelle liberté on jouit, dans quelle sérénité on entre, de quelles délices on est inondé quand, sortant spirituellement du monde et de soi-même, épris de Dieu et ne pensant qu'à Jésus-Christ qui est sa beauté, sa gloire et son bienfait, on s'emploie tout entier à crier comme saint Paul : « Grâce à Dieu pour son don iné-« narrable[1] ».

Mais c'est la vérité que de la plénitude du Christ ce don découle jusqu'à nous[2], et c'est en nous à présent que nous devons en étudier la présence, les effets et l'histoire.

## II.

Entre tant de tableaux ravissants que la sainte Écriture nous présente, s'il y en a un qui, charmant nos esprits, soit de nature à toucher profondément nos cœurs, c'est bien celui où l'auteur de l'Apocalypse nous montre Notre-Seigneur lui-même debout et humble devant une âme et lui disant : « Voici que je me tiens à la porte et que je frappe. « Si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre sa maison, j'en-« trerai chez lui et je souperai avec lui et lui avec moi[3] ».

1. II Cor. IX, 15. — 2. Joann. I, 16. — 3. Apoc. III, 20.

Le complément naturel et nécessaire de ce tableau divin se trouve au livre des Cantiques qui est, vous le savez toutes, le poëme des amours trois fois saintes de Jésus et l'exquise parabole de ses mystères les plus sublimes. « La voix de « mon bien-aimé qui frappe ! s'écrie l'épouse. Ouvre-moi, « dit-il, ma sœur, mon amie, ma colombe, mon imma- « culée, ouvre-moi. Ma tête est toute pleine de rosée, et les « pleurs de la nuit trempent ma chevelure [1]. » C'est bien le même ici et là, c'est bien Jésus : il n'y a pas à s'y méprendre : même sous la lettre inanimée l'âme entend l'accent de sa voix, et cet accent est incomparable. D'ailleurs, depuis ces gouttes de pluie qui tombent sur lui pendant qu'il frappe, jusqu'à ce souper réciproque et sacré qu'il promet et qui conclut tout, chaque mot qu'il prononce est un monde de doctrine et de grâce.

Or, cette proposition si discrète et à la fois si pressante que Jésus fait de lui-même à la créature libre, c'est le préambule régulier de la justification surnaturelle ; et le fond et la substance de cette justification, c'est l'entrée et le séjour de Jésus dans cette créature [2]. Quand il entre, la vie entre, et l'âme naît à Dieu : prenant séjour en nous, il s'y unit à nous et devient personnellement « notre sagesse, « notre justice, notre sanctification et notre rédemption [3] ».

On peut se demander comment Jésus entrait et résidait dans l'âme des anciens justes, le Verbe n'étant pas encore incarné. Leur union avec lui était sans doute imparfaite, et tout sauvés qu'ils fussent, s'ils mouraient en état de grâce, ils ne devaient cependant et ne pouvaient entrer au ciel qu'à sa suite et par son entremise. Saint Pierre enseigne qu'une des raisons pour lesquelles la très-sainte âme du Christ est

1. Cant. v, 2.
2. Beatus ille cujus pulsat januam Christus. Janua nostra fides est : per istam januam Christus ingreditur. S. Ambros. in Psalm. cxviii. serm. 12. — 3. I Cor. 1, 30.

descendue aux enfers, ce qui veut dire ici dans ces lieux bas et inconnus où ces âmes l'attendaient sans trouble et sans douleur, ç'a été de mettre pour ainsi dire le dernier sceau à leur justice en achevant de se manifester à elles. Il dit formellement que Notre-Seigneur les a « prêchées[1] ». Mais que dès l'origine une relation intérieure avec le Christ ait été possible aux hommes ; qu'une union avec le Christ ait été nécessaire et par là même obligatoire pour tous ; qu'elle ait été réelle dans les justes dont elle constituait précisément la justice, c'est ce qui ne se peut ni nier ni contester[2].

D'abord ce rapport était possible. Il suffit pour cela que, comme Verbe et Fils unique du Père, Notre-Seigneur soit éternel. Mais de plus existant, même comme Christ, dans la pensée et dans la volonté divines, il y était trop, à ce titre, le principe et le fondement des desseins de Dieu sur le monde, et spécialement sur le genre humain, pour n'exister pas toujours d'une certaine manière ici-bas. Lui qui est aujourd'hui et qui sera dans tous les siècles, dit saint Paul, il était déjà hier[3]. Et où donc était-il ? Il était dans les promesses surnaturelles ; il était dans les anges qui d'ordinaire les apportaient ou les confirmaient ; il était dans les patriarches, dans leur nom, dans leur vie, dans leurs actes, dans leur foi, dans leurs désirs, dans leur attente ; il était dans leurs amours, dans leurs mariages et vraiment dans leurs flancs. Il était dans tous les mystères, dans tous les sacrifices, dans tous les sacrements, dans toutes les formes du culte, enfin dans toute la religion dont il constituait la substance. Il était dans la Loi et dans toute l'Écri-

1. His qui in carcere erant spiritibus veniens prædicavit qui increduli fuerant aliquando, quando expectabant Dei patientiam in diebus Noe. I Petr. III, 19.

2. Antiqui justi ante incarnationem Verbi, in hâc fide Christi et in hâc verâ justitiâ quod est nobis Christus justificati sunt, hoc credentes futurum quod credimus factum. S. August. de Patientia. cap. 21.

3. Hebr. XIII, 8.

ture; il était dans la prophétie et jusque dans l'histoire. Il y était comme le jour dans l'aurore, comme l'épi dans la semence, comme l'enfant dans le sein de sa mère, il y était comme le but final et partant comme la raison qui déterminait tout. Il y était aussi avec tous ses titres, mais surtout celui de victime qui semblait donner le cours et l'efficace à tous les autres. Et il faut bien que d'une certaine manière il en pût déjà remplir les fonctions, puisque l'Esprit saint nous déclare « qu'il a été immolé dès l'origine du monde [1] ». Une relation avec lui était donc très-possible.

Mais de plus elle était nécessaire et par là même obligatoire. Plus ou moins explicite, selon les temps et les lieux, la foi qui nous sauve est unique. Avant comme après l'incarnation, cette foi est « la substance des réalités légitime- « ment espérées [2] ». La somme de ces réalités indispensables à croire, c'est-à-dire à posséder ici-bas dans leur germe avant qu'on les possède là-haut dans leur complet épanouissement, c'est la vie éternelle. Or, cette vie, Notre-Seigneur l'enseigne, « c'est de connaître Dieu et celui qu'il a envoyé, « Jésus-Christ [3] ». Pour les hommes quels qu'ils soient, il n'y a qu'un médiateur [4] : il n'y a qu'un « nom de salut » donné d'en haut [5]; il n'y a qu'une porte à la bergerie céleste [6], une voie pour arriver au Père [7], un sacrement pour

1. Apoc. XIII, 8.

2. Est autem fides sperandarum substantia rerum... in hâc testimonium consecuti sunt senes .. et hi omnes testimonio fidei probati non acceperunt repromissionem, Deo pro nobis aliquid melius proponente ut non sine nobis consummarentur. Hebr. XI.— S. Thomas dit expressément : Nullus unquam habuit gratiam Spiritûs sancti nisi per fidem Christi explicitam sive implicitam. Per fidem autem Christi pertinet homo ad Novum Testamentum; unde quibuscumque fuit lex gratiæ indita, secundum hoc pertinebant ad Novum Testamentum. 2da Quæst. CVI, art. I, ad 3 — 3. Joann. XVII, 3.

4. I Tim. II, 5. Sed nec sanctus quis unquam fuerit nisi eum prorsus deducente Christo, nec ipsi Deo ac Patri conjungatur nisi mediante Christo. S. Cyrill. in Joann. XV, 6.

5. Act. IV, 12. — 6. Joann. X, 9.— 7. Id. XIV, 6.

le connaître[1], une ouverture pour entrer dans son sein[2] : et qu'elle se nomme Adam et Ève, Noé et ses enfants, race d'Abraham et peuple élu; qu'elle soit famille patriarcale, synagogue ou Église, la société des saints ne forme qu'un corps unique dont Jésus-Christ est l'unique chef[3]. Il en résulte qu'en rapportant la divine parole de l'Époux à celle qu'il nomme « sa sœur, son amie et sa colombe sans « tache », l'auteur inspiré des Cantiques, faisant quant à nous tous une prophétie réelle, racontait en même temps une très-réelle histoire, une histoire qui datait d'Adam et qui depuis lors avait rempli les siècles. Ce point de doctrine touche de trop près la gloire de notre adoré Maître pour que nous ayons pu le passer sous silence; et du reste, sous peine de ne vous point donner une notion suffisante de la sainte et grande vie qui est en vous, il était nécessaire de vous montrer que si tout change en ce monde, et si cette vie elle-même s'accommode par un côté à ces vicissitudes inévitables, cependant elle est demeurée et demeurera invariable en son fond.

Jésus est donc présent et vivant dans le don qu'il vient faire[4]. La grâce est comme un fleuve dont la source même suivrait le cours et formerait les ondes; elle est comme un rayon dans lequel le foyer qui le lance passerait tout entier. Quand Dieu crée, il opère, il pense, il veut, il dit un mot; c'est assez, tout est fait[5]. Il en va de même quand il gouverne. Ici cela ne suffit point : son opération fait des hommes et des anges; elle ne peut faire des dieux qu'en communiquant la divine substance, et c'est pour nous y

1. Matth. XI, 27. — 2. Joann. X, 6.
3. Ephes. I, 22. — Coloss. I, 18; II, 10.
4. Si fides in nobis, Christus in nobis. S. August. in Joann. tract. 49. Quo ingreditur aqua, sancti videlicet baptismi, illic diversatur Christus. S. Cyrill. Al. in Luc. XXII, ap. Mai.
5. Psalm. XXXII, 9.

faire réellement participer[1] que Jésus personnellement vient habiter en nous[2].

Comment vient-il? Par mille moyens et sous mille formes : tout lui est bon et il a tout sous la main. Souvenez-vous qu'il est la Parole. Est-ce que notre parole à nous, je dis la première qui est l'intérieure, n'a pas mille formes à son service ? Sans rappeler tant de signes qu'elle peut emprunter au monde extérieur, sans mentionner non plus l'écriture, est-ce que le regard, le souffle des lèvres, le geste de la main, la physionomie du visage, l'attitude du corps tout entier, le silence même, est-ce que tout cela, si je le veux et quelquefois à mon insu, ne traduit pas ma pensée et n'a pas la vertu de révéler mon cœur ? Ainsi et davantage en est-il de Jésus, la Parole infinie, toute-puissante et éternelle. Il a pour s'exprimer des mondes de ressources, et il n'y a rien dans la création qui ne lui puisse servir à cette fin. Il y a les signes qui le traduisent authentiquement et l'écoulent officiellement dans les âmes : ce sont les sacrements; c'est même la sainte prédication. Mais aussi il y a les signes qui avertissent de sa présence et préparent son avénement. Ils sont indéfinis et innombrables ; c'est une aurore, c'est un couchant, c'est une nuit étoilée ou bien un jour d'orage ; c'est une fleur au bord du chemin, c'est un oiseau qui chante ou un ruisseau qui coule entre les herbes ; c'est un ombrage propice ou un fruit étanchant la soif; c'est une page d'un livre, un mot entendu par hasard et tombé d'une lèvre ignorante ou insouciante; c'est une joie intérieure, d'autres fois un ennui très-lourd et je ne sais quel dégoût du monde et de la vie; c'est un sol fuyant sous les pieds, une main amie qui se retire ou qui se glace, une

1. II Petr. 1, 4.
2. In cordibus eorum qui ipsum suscipiunt... naturam suam per communicationem et similitudinem sui ad archetypi pulchritudinem depingit. S. Cyrill. Thesaur.

ruine ou une séparation, une maladie ou un trépas : voilà ce qui paraît ; mais le vrai fond de tout cela, c'est Jésus qui « se tient debout et qui frappe à la porte ». Il ne réside point encore, dit le saint concile de Trente : tout proche qu'il soit, il est dehors ; mais il agit déjà, il remue, il presse, il insiste[1].

Pour l'enfant qu'on baptise, c'est l'Église qui fait tout : c'est en elle et par elle que Jésus parle et se présente : elle est l'épouse. C'est par elle également que l'enfant entend Jésus et s'ouvre à lui : elle est la mère. Dès lors, si les préliminaires ne sont point annulés ici, ils sont du moins très-abrégés ; tout va vite parce que tout va droit et sans l'ombre d'une résistance. Pour l'homme fait, la chose se complique, surtout lorsque Jésus étant déjà venu, on l'a volontairement chassé et qu'il offre de revenir. Qui dira combien de temps certaines âmes forcent Jésus à se tenir à leur porte ?

Mais quelle que soit l'âme où il entre et l'heure où il y entre, c'est pour elle le plus solennel et le plus précieux des moments. Il n'y a, à vrai dire, que la lumière de gloire qui nous pût découvrir la majesté, la beauté, la bonté de cet avénement du Christ dans l'âme humaine, et la puissance qui s'y emploie, et l'amour qui s'y manifeste. L'acte créateur est certainement moins magnifique, quoique par sa nature même il soit exclusivement divin : cet acte n'aboutit jamais qu'à faire une créature ; celui-ci fait de cette créature un dieu[2]. Et cette créature que fait l'un, c'est du néant qu'il la fait sortir ; le néant ne résiste point ; mais ce dieu créé que fait l'autre, il le tire du péché, c'est-à-dire d'un néant mêlé d'être, d'un néant volontaire, actif et armé, d'un néant qui dit non et qui lutte.

1. Non adhuc quidem inhabitantis sed tantùm moventis. Trid. sess. XIV, cap. 4.

2. Cfr. S. August. Tract. 72 in Joann et S. Thom. Summ. Ia 2dæ. Q. CXIII, 9, 10.

A raison de ceci, c'est toujours à titre de Rédempteur que Jésus se présente : c'est avec le bois de sa croix qu'il frappe aux portes de nos âmes; c'est dans la vertu de son sang qu'il y entre. Même s'il aborde un nouveau-né, c'est un pécheur qu'il trouve, ce qui revient à dire un mort; d'où il suit que son premier acte est forcément de le ressusciter. Pardon, résurrection, justification, c'est une seule et même chose. « Ignorez-vous, dit saint Paul aux « chrétiens, que nous tous qui avons été baptisés dans le « Christ-Jésus, nous l'avons été dans sa mort[1]?» Il en va de même à proportion de tous ces baptêmes laborieux qui suivent le premier et que la pénitence nous confère. Chacun d'eux est une pâque; nous y passons, comme dit l'Écriture, des ténèbres à la lumière, de la mort à la vie, de l'empire de Satan au doux royaume du Père céleste[2]; et le principe de ce passage béni, c'est le sang rédempteur de Jésus. Saint Paul dit que si notre Pontife est entré dans le Saint des Saints éternel, qui est le sein glorieux de son Père, c'est grâce au sang qu'il a versé[3]. Il ne faut rien de moins pour qu'il entre ici-bas dans la plus humble des âmes. O grandeur de la grâce! O bonheur de la créature! Mais surtout ô bonté de Dieu et bienfaisance victorieuse de l'amour !

Jésus entre dès qu'on lui ouvre; on lui ouvre dès que, croyant en lui, on commence de l'aimer d'un amour sincère et suprême; et dès qu'il entre, l'union se fait. C'est un vrai mariage et l'accomplissement partiel mais réel de ce qui est dit du Christ et de l'Église : « Le Royaume de Dieu « est semblable à un Roi qui fait des noces à son Fils[4] ». L'âme est la Rébecca de ce doux et saint Isaac, la Rachel

1. Rom. VI, 3. — 2. Joann. V, 24. — Coloss. I, 13. — 3. Hebr. IX, 12.
4. Matth. XXII, 2. — Anima desponsata Deo, Verbo innubit æterno ac Verbum illabitur animæ, non in apice, sed in ipso centro fundoque mentis illudque sibi adstringit. S. Ambros. ap. Corn. a Lap. in Cant. I, 1.

de cet Israël céleste, la Sarah de ce divin Tobie. Qui dira cette union? Celles de la terre n'y sont point comparables; et pour en trouver l'analogue, il faut remonter à cette union des deux natures du Christ qui fait le nœud de l'incarnation. C'est tout l'être de Jésus qui épouse ici l'âme tout entière et même en principe l'homme tout entier. Si l'âme se livre, ou du moins se laisse posséder sans réserve, comme il arrive dans l'enfant qu'on baptise, Jésus se verse en elle et la remplit; Jésus vérité et lumière, Jésus charité et grâce, Jésus vie et puissance, Jésus ordre, paix, sainteté, félicité. Ils sont deux dans un seul esprit et forment une communauté parfaite. La vie entière de l'Époux devient celle de l'épouse : ses états, ses mystères, ses titres, ses excellences, ses vertus, ses actions, ses souffrances, ses mérites, il donne et livre tout. C'est comme une fortune indivise dont chacun des conjoints est réellement le maître, quoique l'épouse n'en use que dans la dépendance de l'Époux. Et c'est là précisément le fond caché sous ces paroles divines : « Je « souperai avec lui et lui avec moi ». Ils s'unissent à ce point qu'ils deviennent l'un à l'autre une communion et un festin; ils passent l'un dans l'autre, et l'Évangile dit qu'ils y demeurent[1].

Et Jésus n'est pas seul : seconde personne de la sainte Trinité, il ne se peut séparer ni du Père qui l'engendre, ni du Saint-Esprit qui procède des deux : où est l'un de ces trois, c'est une nécessité qu'ils y soient tous les trois ensemble. C'est pourquoi Notre-Seigneur nous dit : « Si « quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père « l'aimera, et nous viendrons à lui », mon Père, Moi et notre amour qui est notre commun Esprit, « et nous éta- « blirons en lui notre séjour[2] ».

Et ces deux qui accompagnent Jésus ne sont pas là

1. Joann. VI, 57. — 2. Joann. XIV, 23.

comme de simples témoins de sa présence, de ses dons et de ses œuvres : ils opèrent avec lui et se donnent comme lui, chacun selon le caractère qui lui est propre. Par Jésus et en Jésus, nous entrons en relation avec l'un et avec l'autre ; et chose aussi vraie que merveilleuse, dans la même relation qu'ils ont avec Jésus. Je veux dire d'abord que par Jésus et en Jésus, nous devenons vraiment et réellement fils de Dieu[1] et nous avons le même droit que lui d'appeler Dieu notre Père. « Je vais à mon Père qui est votre Père, « dit-il aux siens en les quittant; je vais à mon Dieu « qui est votre Dieu[2]. » Le Père l'engendre, et nous engendre : il l'engendre éternellement, il nous engendre temporellement; il l'engendre par nature, il nous engendre librement par un acte de sa volonté[3] ; mais, vous le voyez, lui et nous sommes fils. Le Christ ne se mésallie point : nous n'avons pu l'épouser qu'en étant de sa race et en entrant dans sa parenté. « Ma sœur, mon épouse », dit-il dans le Cantique[4] : l'ordre de ses paroles nous montre celui de ses exigences. Mais de plus, par Jésus et en Jésus, l'Esprit saint devient notre esprit [5]. Jésus lui-même nous le donne[6] afin qu'ayant vivifié et dirigé le chef, il vivifie et dirige tous les membres, et qu'entre les membres et le chef il n'y ait qu'un seul et même Esprit, l'Esprit tout divin du Père et du Fils. Cet Esprit avait déjà préparé et formé notre bienheureuse union avec le Christ : il était personnellement mêlé à tous ces doux préliminaires dont nous avons parlé ; il était l'âme du bras de Jésus quand Jésus frappait à la porte ; quand Jésus nous parlait, il était l'ac-

1. Joann. III, 1. — 2. Joann. XX, 17. — 3. Voluntarie enim genuit nos verbo veritatis suæ. Jacob. I, 18. — 4. Cant. IV, 9.

5. Rom. VIII, 9, 14 et al. passim.

6. Dare gratiam aut Spiritum sanctum convenit Christo secundum quod est Deus *auctoritative;* sed *instrumentaliter* convenit etiam ei secundum quod est homo, in quantum scilicet ejus humanitas instrumentum fuit divinitatis ejus. Summ. 3a Pars. Q. VIII, art. 1, ad 1.

cent de sa voix, et c'était lui encore qui en portait les vibrations dans notre cœur[1]. Et maintenant il est le nœud de ce mariage qui a tout conclu, et il tend à en resserrer incessamment les liens jusqu'à ce que l'union elle-même soit éternelle et consommée.

Ainsi, grâce à Jésus, à sa vie, à sa mort, les trois Personnes divines habitent vraiment en nous et avec la ferme volonté d'y demeurer toujours[2]. Tel est le mystère de vie que chaque fidèle justifié porte en soi, et qui est le fond de l'état chrétien. La voilà donc cette union réelle et immédiate avec Dieu qui, non par un effet de notre instinct naturel, mais par suite de notre prédestination à la grâce et de la révélation qui nous en a été faite, a été le rêve universel, constant, obstiné de l'humanité, au point de devenir sa maladie partout où elle n'est restée pour lui qu'un rêve.

Mais, à raison de la résidence habituelle de la Trinité divine dans l'âme chrétienne, vous comprenez la dignité dont cette âme est investie et la valeur inouïe qu'elle acquiert. Elle est positivement un trône, un palais, une cité, un royaume; et parce que son souverain est Dieu, elle est un véritable temple. Elle est un paradis terrestre et déjà même un ciel. Unie à son corps, elle devient une extension de la sainte humanité du Verbe et comme une humanité secondaire que Jésus daigne relier à la sienne. Il s'ensuit que le mystère du Christ se reproduit ici en raccourci. Ce mystère est le type absolu ; régulièrement tout s'y conforme.

Mais lorsque le Verbe a pris l'humanité, il ne l'a pas prise, il ne l'a pas surtout laissée dans un état quelconque : il se

1. Trident. sess. XIV, cap. 4.
2. Per gratiam tota Trinitas habitat mentem. Summ. 1a p. Q. XLIII, a. 5. — Una est Patris gratia quæ per Filium in Spiritu sancto completur. S. Athan. ad Serap. I, 14.

l'est assortie autant que cela pouvait être. Qui donc n'assortit pas à sa condition et à ses goûts le lieu, même extérieur, où il lui plaît de résider? Combien plus le Verbe dut-il s'ajuster et se proportionner ce lieu vivant de son être humain qui ne lui pouvait servir de demeure qu'en devenant une portion de lui-même! Quand sa gloire ne l'eût pas exigé, l'amour sans nom qu'il portait à cette créature lui eût commandé de l'embellir.

L'époux se donne à l'épouse, et c'est là son grand don; mais il apporte aussi sa dot; et le premier emploi qu'il en fait, c'est de parer celle qui s'unit. Ainsi fit le Verbe; se donnant d'abord en personne à son humanité, il l'enrichit en outre par toutes sortes de présents, il la para des atours les plus magnifiques; il répandit en elle toutes les grâces, il la doua de toutes les vertus, il l'orna des qualités les plus excellentes: si bien qu'en dessous même de cette union hypostatique qui faisait de lui un Dieu, cet homme qu'on appelait le Christ était comme tel à tous égards le plus parfait et le plus divin des hommes. Or, c'est ce qui, proportion gardée, se passe dans notre justification. Par respect pour lui-même et par bonté pour nous, l'Époux divin apporte sa dot avec lui et nous fait mille largesses: il nous perfectionne humainement, il nous pare divinement.

C'est quelque chose d'ineffable que ce rayonnement actif et bienfaisant de Dieu dans la créature qu'il habite. Nous disons rayonnement, car telle est l'excellence de ces dons qu'encore bien que, dans celui qui les reçoit, ils soient, comme nous vous l'avons dit, le fruit créé d'une libre opération divine, cependant ils émanent en principe de la substance de Dieu et vont, selon les paroles des Pères, à l'imprimer et à l'insérer dans l'âme[1]. Tout se

1. Unio cum Deo non aliter in quoquam esse potest quam per Spiritûs sancti participationem inserentis nobis propriam sibi sanctificationem.... Idcirco transformans in seipsum quodammodo hominum

passe au plus profond et au plus intime de l'être, dans ce « dedans » qu'on peut nommer indifféremment notre cime ou notre centre, et que le saint Évangile déclare être le siége propre du royaume de Dieu[1]. C'est là que Dieu agit parce que c'est surtout là qu'il réside, et par suite c'est de là que jaillit toute la gloire dont il plaît au Père céleste d'illustrer son enfant[2]. C'est comme si le précieux sang, présent dans la coupe d'un calice, en façonnait, en dilatait et en dorait lui-même l'intérieur.

Avant tout, Dieu rayonne et opère dans l'essence de l'âme. Il y verse cette grâce radicale qu'on appelle sanctifiante, et qui étant à la fois la condition et l'effet premier de sa présence surnaturelle, devient en nous un titre et comme un passage à ses autres bienfaits, et livre l'âme tout entière à ses opérations, du moins en droit, en puissance et en principe. C'est par cette grâce foncière que Dieu la purifie en en chassant le péché, comme le soleil qui point à l'horizon fait évanouir les ténèbres. C'est par cette grâce qu'il la délivre, qu'il l'innocente, qu'il la fait neuve, jeune, candide, ouverte à toutes les influences auxquelles il la soumet, docile à toutes les impulsions qu'il lui donne. C'est par cette grâce qu'il tient, pour ainsi dire, les racines de cette âme, et, la greffant sur lui, fait qu'elle boit sa séve trois fois sainte, et devient capable de la projeter dans toutes ces magnifiques puissances par lesquelles elle s'étend elle-même comme l'arbre par ses rameaux. Ces puissances naturelles si nombreuses, si variées et déjà si admirables, sont

animas, divinam eis similitudinem imprimit et supremæ omnium substantiæ effigiem insculpit. S. Cyrill. Al. de Trinit. Dial. IV. — Formatur in nobis Christus sancto Spiritu nobis quamdam divinam formam per sanctificationem et justitiam indente : sic enim elucet in nobis character substantiæ Dei. Id. In Isai. Lib. IV, orat. 2. — Id quod substantialiter est in Deo, accidentaliter fit in animâ participante divinam bonitatem. Summ. Ia 2dæ Q. CX, art. 2, ad 2.

1. Luc. XVII, 21. — 2. Ps. XLIV, 14.

divinement perfectionnées par cette diffusion intérieure, chacune selon son ordre, sa fonction et sa fin. Toutes en reçoivent des qualités nouvelles, supérieures, essentiellement surnaturelles, qui sont tout à la fois des souplesses et des énergies, des docilités et des forces, des transparences et des foyers, rendant l'âme plus passive sous la main de Dieu et en même temps plus active à le servir et à faire ses œuvres. Ce sont d'abord ces vertus souveraines qu'on nomme théologales, la foi, l'espérance et la charité. L'expérience nous fait voir que l'unique lumière du soleil s'épanouit en plusieurs couleurs, et d'abord en trois principales. Il semble que ces trois grandes vertus soient l'épanouissement immédiat de la grâce sanctifiante. Ce sont ensuite les vertus infuses, soit intellectuelles, soit morales. Ce sont les dons du Saint-Esprit qui, dérivant des trois vertus théologales comme de leur source, mettent l'âme en état d'exercer divinement les vertus secondaires et deviennent les germes féconds des fruits que Dieu veut récolter en nous [1]. Sans doute le seul sacrement de la confirmation donne d'office l'abondance de ces dons sacrés; mais le simple état de grâce en implique la présence dans l'âme, et il n'y a pas un seul juste qui ne les possède tous dans telle ou telle mesure.

Vous le voyez, en se donnant à l'âme, Dieu la rend à elle-même, il la guérit, il la répare. Ce n'est pas qu'il la remette intégralement dans l'état paisible et uni de la justice originelle. Ce n'est pas même qu'il l'établisse d'emblée dans la perfection où il lui donne le pouvoir d'arriver ici-bas. Pour d'adorables raisons dans lesquelles sa justice peut entrer pour une part, mais que la sagesse et l'amour ont surtout inspirées, l'âme rachetée et déifiée garde encore en

1. S. Thom. Summ. 1a 2dæ Q. LXVIII, art. 4 et 8; — Id. ibid. 2da 2dæ Q. XIX, art. 9.

ce monde comme une extrême enceinte de misère. Saint Paul enseigne que Jésus, dans sa vie terrestre, fut « entouré « d'infirmité, tenté même et assiégé de mille manières, « sans que le péché s'y mêlât jamais [1]. » Par là, ose-t-il ajouter, le Sauveur faisait, lui aussi, « son apprentis- « sage d'obéissance, de miséricorde et de compatissante « bonté [2] ». Mais pour Jésus, tout cela restait comme dehors : sa chair pouvait être faible, son âme accablée et navrée dans sa partie sensible : ces états étaient sans nul doute humiliants et pénibles ; ils restaient absolument purs de misère morale. On n'en peut dire autant de ce foyer de corruption qu'on appelle la concupiscence et qui persiste en nos bas-fonds, même quand Dieu couronne notre tête ou plutôt est lui-même devenu notre tête. Sans être un vrai péché, cette convoitise ignoble est un stigmate et un appétit de péché, une trace du démon, un principe de rébellion et comme une racine détestable qui, si elle n'est plus taillée ou foulée, pousse des tiges difformes, des fleurs vénéneuses et des fruits tout à fait mortels [3].

Mais, dans l'état où l'âme est mise par ces splendeurs de vie dont son hôte divin la revêt comme d'une armure défensive et offensive, elle peut toujours et assez aisément tenir cette concupiscence en respect. Faisant alors tourner ses combats en triomphes, elle réduit son ennemie à n'être plus pratiquement que la coopératrice de ses vertus et la pourvoyeuse de sa gloire. De plus elle doit se souvenir que cette misère exerçante et honteuse l'affecte moins en elle-même qu'au regard de sa vie temporelle et terrestre. Ce qui le prouve, c'est que si l'enfant meurt tout de suite après son baptême, son âme, pure de toute tache et quitte de toute dette, entre tout droit au ciel et, sans délai aucun, s'épanouit dans la gloire. Et il en irait de même pour tout

1. Hebr. IV, 15; V, 2. — 2. Ibid. V, 8. — 3. Jacob. I, 15.

adulte qui sortirait de ce monde ayant gardé intacte la grâce de son baptême, ou en ayant recouvré l'intégrité par une pénitence suffisante. Saint Paul nous déclare donc une vérité certaine quand il écrit que « pour tous ceux qui sont « dans le Christ-Jésus, il n'y a plus un seul titre à une « damnation quelconque [1] ».

Quoi même ! telle est la plénitude et la force de la grâce rédemptrice déposée par Dieu dans cette âme, que, sans exempter de mourir ce corps qui lui est substantiellement uni et qui paiera dans le tombeau le déshonneur d'avoir servi de retraite, d'arsenal et trop souvent de complice à tant de convoitises méchantes, elle grave cependant sur lui comme une empreinte divine, et y laisse, en le quittant, je ne sais quel parfum d'Esprit saint qui devient en lui une semence de résurrection à la vie éternelle [2].

Vous comprenez maintenant ce que font là ces Trois à qui la foi a comme ouvert les portes, et qui maintenant demeurent dans l'âme dont ils font leur sanctuaire. Ils y disent comme au jour où ils créèrent Adam : « Faisons « l'homme à notre image et à notre ressemblance [3] » ; et ce qu'ils disent, ils le font. Ils répandent et « scellent « sur nous la lumière de leur face [4] ». Ils s'impriment non-seulement sur nous, mais en nous et nous moulent, pour ainsi parler, dans leur forme éternelle [5] : et c'est ainsi qu'ils font de nous cet homme nouveau et intérieur « qui est créé, dit saint Paul, dans la justice et dans la « sainteté de la vérité [6] ». Ils nous « bénissent, dans le

1. Nihil ergo nunc damnationis est iis qui sunt in Christo Jesu. Rom. VIII, 1.

2. Qui suscitavit Jesum Christum a mortuis vivificabit et mortalia corpora vestra propter inhabitantem Spiritum ejus in vobis. Ibid. 11.

3. Gen. I, 26. — 4. Psalm. IV, 7.

5. Per Spiritum conformati sumus ad Deum : species autem illa omnium suprema, nimirum Filius, per Spiritum sanctum nobis imprimitur. S. Cyrill. Alex. Dial. de Trinit. V. — 6. Ephes. IV, 3, 24.

« Christ, de toute bénédiction spirituelle et céleste [1]. » Ils nous « baptisent dans l'Esprit saint et dans le « feu [2] », c'est-à-dire dans l'amour. Ils nous sacrent de cette onction qui est une communication de leur essence. Ils nous nomment de ce nom qui est « une huile répandue [3] ». Ils forment le Christ en nous et nous forment dans le Christ [4]. Ils font de nous de vrais christs, chaque chrétien devenant un membre et une image abrégée de ce Christ total et souverain qui reste l'objet unique de toutes les complaisances, l'unique raison de tous les dons, l'unique moyen de toutes les opérations. L'âme ainsi plongée en Dieu participe réellement aux perfections divines, comme le fer jeté dans le feu emprunte les qualités du feu. Elle devient « lumière dans le Seigneur [5] », charité dans le Saint-Esprit, toute-puissance en celui qui est sa force [6], plus grande que le monde et digne de le juger [7], virginale, royale, sacerdotale, une et universelle, chrétienne et catholique, enfin semblable en tout à ce béni Jésus qui est devenu sa vie, sa tête, son esprit et, pour ainsi parler, sa personne de grâce.

Est-ce tout ? Non pas encore. Ce qui semble une fin et une fin très-sublime, n'est en fait qu'un point de départ et un commencement d'ascension [8]. « Celui qui a dit à la « lumière de jaillir des ténèbres, écrit saint Paul, celui-là « même a commencé de luire en vos cœurs [9] ». Encore bien que, dès qu'il y point, il y fasse un jour admirable, cependant ce n'est qu'un matin; il entend avoir son midi [10]. Comme Jésus a grandi ici-bas dans son humanité person-

1. Ephes. I, 3.
2. Act. I, 5. — 3. Cant. I, 2. — 4. Galat. IV, 19. — 5. Ephes. V, 8. — 6. Philipp. IV, 13. — 7. I Cor. VI, 2, 3.
8. Cum consummaverit homo, tunc incipiet. Eccli. XXXIV, 8.
9. II Cor. IX, 6.
10. Justorum semita quasi lux splendens, procedit et crescit usque ad perfectum diem. Prov. IV, 18.

nelle, il veut grandir en celle-ci, « grandir en âge, en grâce « et en sagesse devant Dieu et devant les hommes [1] ». C'est pourquoi la grâce de son avénement contient le principe d'un double et merveilleux progrès, le progrès de Dieu dans la créature et le progrès de la créature en Dieu. Si Dieu est vraiment le maître, si son nom est bien « sanctifié », si sa volonté s'accomplit dans la terre de notre conduite comme dans le ciel de ses desseins, dans la terre qui est nous-mêmes comme dans le ciel qui est Jésus, Dieu et l'homme iront se pénétrant de plus en plus l'un l'autre, s'unissant toujours davantage et se rapprochant incessamment de cette unité ineffable dont Jésus, le premier chrétien, disait : « Moi et mon Père sommes un [2] ». « Je me « promènerai et m'avancerai en eux », dit le Seigneur [3] ; et l'âme encouragée répond : « Faisant la vérité dans l'amour, « croissons en lui de toute manière par celui qui nous est « donné à cette fin et en qui tout nous est possible, Jésus-« Christ notre chef [4]. » Ainsi l'état premier, déjà si divin, va se divinisant toujours. « Le Seigneur est Esprit, et là où « est l'Esprit du Seigneur, là est la liberté », c'est-à-dire la puissance d'aller à sa fin énergiquement et sans obstacle. « C'est pourquoi, continue l'Apôtre, nous tous qui par la « sainte révélation évangélique, voyons à découvert cette « grande gloire de Dieu qui est Jésus, ne cessant pas de le « contempler, nous allons de clarté en clarté; et sous l'ac-« tion de son Saint-Esprit, nous nous transformons peu à « peu en son image qui est toujours la même [5] » : la même

1. Luc. II, 52. — 2. Joann. x, 30.

3. Inhabitabo in illis et inambulabo inter illos. II Cor. VI, 16. In te Deo ampla possessio in quo ambulare se dicit, hoc est laxæ spatia ambulationis inveniens.... Cui mundus angustus est, tu ei ampla domus. S. Ambros. in Psalm. CXVIII.

4. Veritatem autem facientes in charitate, crescamus in illo per omnia qui est caput Christus. Ephes. IV, 15.

5. Dominus autem spiritus : ubi autem spiritus Domini ibi libertas. Nos verò omnes revelatâ facie gloriam Domini speculantes, in eamdem

parce qu'elle est parfaite et absolument inaltérable; la même parce qu'elle est mise sous les yeux de tous sans exception, ni distinction ; la même parce qu'elle est celle de Dieu.

La condition et le moyen de cette transformation divine, ce sont les œuvres. L'état ici devient un principe d'action. La vie n'est donnée que pour vivre, les forces pour s'exercer, les semences pour fructifier. L'âme en grâce est un champ plein de germes divins. L'Adam céleste s'y établit comme en un paradis de délices [1]. Il vient là, lui aussi, pour défendre son domaine et le cultiver [2]. Le premier a failli à sa tâche; il n'y a pas de danger que le second soit en défaut. Mais il n'est pas tout seul, et il ne peut régulièrement rien faire ou du moins rien achever tout seul : l'âme qui est son jardin est en même temps son Ève, « son « aide semblable à lui [3] ». Elle ne le séduira pas, mais elle peut le trahir et faire par là avorter ses travaux : ce travail ne réussit que par l'opération de l'un et la coopération de l'autre. Il faut qu'ils soient unis en tout, c'est la loi : leur séparation, c'est immanquablement la stérilité et la mort. Jésus, sacrant et déifiant notre être, sacre donc aussi en principe et déifie nos œuvres. Il est toujours et essentiellement sauveur. Sauvant premièrement la nature humaine en lui-même, puis sauvant les personnes humaines, il entend finalement sauver toute leur vie, leur vie jusqu'à ses moindres actes, leur vie avec tous ses instants. Il peut et veut couler partout sa grâce, comme une séve efficace qui vivifie tout ce qu'elle pénètre, et ne reste nulle part sans y rendre la mort impossible.

Dans cette vie humaine où il est personnellement descendu et qu'il a menée si sincèrement, si réellement, avec une si courageuse et si patiente exactitude, des actes sans

imaginem transformamur de claritate in claritatem tanquam a Domini Spiritu. II Cor. III, 17.

1. Prov. VIII, 31. — 2. Gen. II, 15. — 3. Ibid. 18.

nombre et d'une diversité comme infinie ont ou peuvent trouver place : hors les mauvais et les déréglés, il n'y en a pas un seul avec lequel sa grâce ne soit pleinement compatible; pas un seul des surnaturels, cela va de soi, mais pas un seul, non plus, des naturels; pas un des intérieurs, ni un des extérieurs; pas un de ceux qu'on fait librement, pas un de ceux qu'on est forcé de faire. Les petits, les grands, les faciles, les difficiles, les rares, les habituels, les humbles, les vulgaires, tout peut servir à cette sainte grâce du Christ et d'asile et d'organe. Si noble est-elle, qu'au lieu de se profaner et de se vulgariser en devenant ainsi l'âme de nos bagatelles et de nos servitudes, elle leur confère une dignité sans nom et leur donne un prix sans mesure. De ce peuple à tant d'égards si bas et si grossier de nos actions terrestres, elle fait une aristocratie divine.

Oui, la vie si infirme, si terne, si nulle de ce petit enfant ; la vie si obscure et si insipide de ce manœuvre ; la vie si misérable de cet esclave; la vie si méprisée et apparemment si inutile de ce mendiant, si la grâce y est et y commande, c'est la vie chrétienne, la vie qui animait l'âme, le corps et les œuvres du Christ, la vie évangélique, la vie catholique, la vie surnaturelle et éternelle, la vie de celui qui vivifie toutes choses, enfin cette vie sainte, radieuse, bienheureuse, qui est l'ineffable circulation de la divinité entre le Père, le Fils et le Saint-Esprit. C'est adorable et c'est incontestable. L'homme peut et doit être un dieu et vivre, même ici-bas, à la manière d'un dieu ; mais il suffit pour cela qu'étant uni à Jésus-Christ, il soit un homme et mène la vie d'un homme, sans qu'il soit aucunement obligé d'être même l'apparence d'un grand homme.

Voilà la vie chrétienne ; voilà le fond divin, le trésor sans pareil, l'honneur insigne, la ravissante beauté, la force victorieuse qui sont dans l'âme unie à Dieu en Jésus-Christ par la grâce sanctifiante. Voilà ce que la sainte et

miséricordieuse Trinité nous accorde, ce que le sang de Jésus nous mérite; voilà ce que le baptême confère, ce que la confirmation perfectionne, ce que l'Eucharistie entretient, ce que le péché détruit, ce que la pénitence répare. Voilà ce que Satan jalouse, ce que le monde ignore, blasphème, déteste et persécute. Voilà ce qui étant d'abord ici-bas notre justice, notre honneur, notre paix et notre sainteté, devient là-haut notre gloire et notre béatitude.

Toutes les âmes, sans nul doute, ne possèdent point ce don au même degré; dans le firmament spirituel, comme dans celui qui est visible, une étoile diffère de l'autre en grandeur et en clarté [1]. Cette inégalité des parties, d'où naît l'harmonie de l'ensemble, subsistera même dans la gloire; il est simple qu'elle se trouve déjà dans la grâce qui en est l'ébauche et la préparation. « L'esprit souffle où « il veut [2] », dit l'Évangile, et par suite il donne à chacun dans la mesure que bon lui semble [3]. Mais celui de nous tous qui a le moins reçu de lui, dès qu'il a reçu la vie surnaturelle, possède en substance tous les biens dont je vous ai parlé et sans doute aussi beaucoup d'autres, car qui dira jamais « le don de Dieu » ?

Dans l'ordre de la vie divine et au regard de la fin dernière, cette première grâce n'est qu'un prélude; elle fait de l'âme un vrai petit enfant, et on peut dire avec vérité que par rapport à la plénitude de vie qui constitue l'état céleste, nous restons toujours sur la terre dans cet état d'enfance. Mais en être dans cet ordre à la période de l'enfance, c'est infiniment plus que d'en être dans l'ordre humain à la virilité, y eût-on même à soi seul toutes les perfections naturelles. C'est ce que dit le Sage : « Si quelqu'un est con- « sommé parmi les fils des hommes, mais que votre sagesse

1. I Cor. xv, 41. — 2. Joann. III, 8.
3. I Cor. XII, 11.

« lui manque, Seigneur, il a juste devant vous la valeur « du néant [1] ». Et au contraire, dit saint Paul, « ce qui « est insensé dans l'ordre divin est plus sage que les « hommes, et ce qui est faible dans l'ordre divin est plus « fort que les hommes [2] ».

Au reste, il importe de ne l'oublier point, tout ceci demeure très-caché en ce monde. Les sens n'en perçoivent rien; la raison même en peut à peine découvrir quelque chose; jamais elle n'en atteint le fond. C'est tout simple : il s'agit ici, nous l'avons dit, du divin essentiel : avec ses seules forces naturelles l'homme ne le saisira jamais. Comme dans l'humanité du Christ, comme dans l'Eucharistie, comme dans l'Église, comme partout où elle est sur la terre, la vie divine dans le chrétien est un « mystère de foi », c'est-à-dire une énigme, un néant, une folie, très-souvent un scandale à qui n'a pas la foi, et à ceux mêmes qui ont la foi, une épreuve et un exercice. « Mes bien-aimés, « écrit saint Jean, le monde ne connaissant pas le « Père, ne peut pas du tout nous connaître, nous qui « sommes les enfants du Père. Il est vrai que dès mainte- « nant nous sommes les fils de Dieu; mais ce que nous « devons être n'apparaît point encore. » Comme la semence jetée en terre, nous demeurons profondément cachés, cachés aux autres, souvent, et pour notre bien, très-cachés à nous-mêmes. « Mais quand le Christ apparaîtra, lui qui est « notre vie, nous lui serons semblables, car nous le ver- « rons tel qu'il est [3]. »

1. Si quis erit consummatus inter filios hominum, si ab illo abfuerit sapientia tua, in nihilum computabitur. Sap. IX, 6. — 2. I Cor. I, 25.

3. Propter hoc mundus non novit nos quia non novit eum. Charissimi! nunc filii Dei sumus et nondùm apparuit quid erimus. Scimus quoniam quùm ille apparuerit similes ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est : et omnis qui habet hanc spem in eo sanctificat se sicut et ille sanctus est. I Joann. III, 1, 3, et Coloss. III, 4.

Quiconque croit et garde en soi cette doctrine est en mesure de comprendre pratiquement la vie d'ici-bas, c'est-à-dire d'en connaître l'origine, la nature, la loi, la raison et la fin ; et quiconque (c'est la conclusion de l'Apôtre et la nôtre) « quiconque a en soi cette espérance, travaille à être « saint comme Jésus-Christ est saint ».

# DE L'ÉTAT RELIGIEUX

# DE L'ÉTAT RELIGIEUX

S'il y a dans les langues humaines un mot grand et puissant, c'est bien celui de religion. La chose qu'il signifie domine tout sur la terre. L'instinct le sent, la raison le prouve et le cœur, s'il est droit et pur, se réjouit qu'il en soit ainsi. Cette chose, quelle qu'elle soit d'ailleurs, est évidemment sainte. Parmi toutes celles dont on s'occupe, elle est placée à part et dans un lieu d'honneur. Tout ce qu'il y a ici-bas d'hommes éclairés et bons n'en parle qu'avec respect. Elle partage avec la vérité et la justice le privilége d'être alléguée , invoquée, honorée par ceux-là mêmes qui la méconnaissent et en transgressent les lois. Nul d'entre eux ne supporterait qu'on l'accusât de n'en avoir aucune. Étant si sainte , la religion est encore une chose tout à fait nécessaire et , par là même , très-populaire. Entre les hommes, dans leurs relations, dans leurs affaires, elle est toujours et indispensablement sous-entendue. Elle est la vie des sociétés, l'appui des États, le fondement des familles Aussi est-elle dans l'humanité une préoccupation incessante : elle y est même un besoin impérieux qui devient très-facilement une passion très-ardente.

L'histoire tout entière en fait foi; et dans l'ordre des faits privés, dont l'histoire ne saurait s'écrire, il n'est pas rare de voir ce besoin de religion se traduire soudainement comme par éclairs et par coups de foudre, même en des âmes d'ailleurs livrées à l'étourderie ou asservies par le péché. Les anciens ne se trompaient donc point quand ils définissaient l'homme : l'animal religieux. Il est religieux autant que raisonnable et, je pense, au même titre et par la même loi. Nous vivons de religion comme de pain et d'air.

Mais qu'est-ce que la religion dont tout le monde parle et dont beaucoup, surtout aujourd'hui, parlent sans science et sans intelligence?

La religion a deux aspects. On peut la considérer en elle-même, telle que Dieu l'établit et la propose à l'homme. On peut aussi la regarder dans l'homme en tant qu'y étant d'abord une disposition et un besoin, elle y devient, par la grâce et par l'exercice, une habitude éclairée et louable, c'est-à-dire une vertu.

En elle-même, la religion est l'ensemble des liens qui rattachent authentiquement la créature à Dieu. Si on l'entend parfois d'autres liens que de ceux-là, c'est après coup, par extension ou assimilation, et en tant que ces liens secondaires trouvent dans les premiers leur sanction, leur règle et leur base. Ainsi ce que Dieu nous dit, et partant ce que nous devons croire ; ce que Dieu nous promet, et partant ce que nous devons demander, espérer et poursuivre; ce que Dieu nous commande, et partant ce que nous devons faire, mais d'abord faire pour lui; le culte dont nous devons l'honorer et le service que nous devons lui rendre, c'est cela même qui est la religion.

Mais de plus, disons-nous, la religion est une vertu. L'homme qui reconnaît, respecte et aime les liens de nature et de grâce qui l'unissent à son créateur, qui ne craint rien tant que de les voir se rompre; qui, loin de les redouter

voudrait plutôt en augmenter le nombre et en resserrer l'étreinte; l'homme enfin qui, dans l'ordre de ses relations avec Dieu, est prompt à croire, ferme à espérer, fervent à servir, cet homme a la vertu dont nous parlons ici, c'est un homme religieux.

Cette vertu est nécessaire. Elle l'est en ce sens que le devoir qu'elle nous fait remplir est une dette sacrée, essentielle, et dont le créancier ne peut faire remise au débiteur : et de là vient qu'elle se rattache à la vertu cardinale de justice. Elle est, à tous égards, une justice éminente, et vraiment ce qu'il y a de plus excellent et de plus urgent dans la justice. Dieu se rend justice à lui-même en l'exigeant de nous, et, si parfaitement que nous le contentions sur ce point, nous ne faisons jamais qu'accomplir une justice.

La vertu de religion est encore nécessaire à ce titre que, comme il s'agit ici pour la créature de rendre à Dieu l'honneur et le service qui lui sont dus, c'est-à-dire en définitive d'ajuster, comme il est possible, ses sentiments et ses conduites aux perfections, aux droits et aux volontés de Dieu, on ne peut concevoir que l'âme en soit pratiquement capable sans une puissance appropriée, une qualité spéciale et supérieure, enfin ce que nous avons coutume de nommer une vertu.

Pour que cette vertu s'exerce d'ailleurs efficacement, c'est-à-dire pour qu'elle atteigne son but et profite à celui qui en accomplit les actes, il faut évidemment que la vérité la prévienne, l'éclaire et la dirige. Si le Dieu qu'on prétend honorer n'est pas le vrai, ou si le culte qu'on rend même au vrai Dieu n'est pas celui qu'il demande, il est clair que ce culte est vain. Il n'honore pas la divinité, il ne sanctifie point les hommes.

Chez les chrétiens ce mal n'est point à craindre. Nous avons devant nous, sous les yeux, dans la main, une

substance de religion authentique, infaillible et complète. Nous possédons intégralement la vérité religieuse, c'est-à-dire la vérité vivante à qui le culte va de droit, et le culte normal que cette vérité veut recevoir. Et en même temps nous avons en nous un principe de vertu religieuse, d'adoration, d'amour pieux et de service sacré qui, équivalant à son objet et n'étant pas épuisable, nous met plus qu'en mesure d'accomplir en ceci tous nos devoirs.

Cette substance de religion, cette religion objective et complète que Dieu nous propose ou plutôt nous impose, c'est personnellement Jésus-Christ. Après ce que nous vous avons enseigné du mystère de la grâce, ceci ne doit pas vous surprendre. La religion en elle-même, disions-nous, est l'ensemble des liens qui rattachent authentiquement la créature à Dieu. Or, Jésus-Christ, vous l'avez vu, est le lien qui unit pleinement et indissolublement Dieu et les créatures. Il est la parole intégrale par laquelle Dieu se révèle à nous : lumière de la raison comme Verbe créateur, substance de la foi comme Verbe incarné. Il est le fondement et la réalité des promesses : il accomplit toutes celles qui sont passées ; il est le garant et le gage de celles qui sont encore à venir[1]. Il est la Loi. Toute la morale surnaturelle et même naturelle se réduit à « le suivre », c'est-à-dire à lui obéir, à l'aimer et à l'imiter : et quand on le suit jusqu'au bout, on n'est pas seulement bon et juste, on est saint et vraiment parfait « comme le Père céleste est par-« fait[2] ». Il est également le culte, la louange, la prière, le temple, le prêtre, la victime, tout le sacrifice : il l'est depuis le commencement du monde, il le sera jusqu'à la fin, et dans le ciel, par delà le temps, il le sera encore. Ainsi vous le voyez, notre religion, et partant la religion, c'est Jésus lui-même et lui seul.

1. Quotquot enim promissiones Dei sunt in illo est : ideo et per ipsum amen Deo ad gloriam nostram. II Cor. I, 20. — 2. Matth. V, 48.

Mais en outre, chose admirable et qui se déduit naturellement de nos doctrines fondamentales, ce même Jésus qui est devant nous comme substance et corps de religion, il est aussi en nous, par son Esprit, comme principe de vertu religieuse; il est personnellement et immédiatement la source de cette puissance, de ces dispositions, de ces opérations qui nous font acquitter envers Dieu la première de toutes les justices, celle du culte sous toutes ses formes. Comme toute vertu surnaturelle (et à raison de l'objet auquel elle correspond en fait, celle-ci l'est éminemment), la vertu de religion ne peut naître que de la grâce, et cette grâce, c'est la présence et l'action surnaturelles du Saint-Esprit qui la produisent dans l'âme. Or, cet Esprit, vous le savez, c'est de Jésus qu'il procède : d'abord en Dieu, puis même en nous quand il y est; car c'est Jésus qui, nous l'ayant mérité sur la croix, nous l'envoie du haut de sa gloire; c'est comme Esprit de Jésus qu'il descend et réside en nos cœurs; et c'est lui nommément qui nous fait pousser ce cri : Père! Père[1]! où se résume toute la piété, laquelle n'est que la religion dans sa perfection et dans sa fleur. D'où vous voyez qu'ici comme partout, Jésus est l'alpha et l'oméga, le principe d'où tout part et la fin où tout se termine. Soit au dehors, soit au dedans, tout vient de lui, tout va à lui, tout repose sur lui, tout se résume en lui, et enfin, comme l'écrit saint Paul, il remplit vraiment tout et est le tout de toutes choses[2].

Dès qu'ils possèdent en eux l'esprit personnel de Jésus (et ils l'ont dès qu'ils sont en grâce), les chrétiens sont religieux. Ils le sont comme ils sont justes et saints, comme ils sont juges, rois, prêtres, victimes[3]. Car telle est l'unité de ce corps merveilleux du Christ, dont l'amour infini est l'âme, qu'il ne s'y trouve point un seul membre qui,

1. Rom. VIII, 45. — 2. Ephes. IV, 10. — 3. I Petr. II, 9.

en un sens et dans une mesure, n'y participe à tout.

Mais cette fondamentale et sainte communauté d'esprit établit-elle entre ces membres une égalité parfaite ? Est-ce au même titre et au même degré que tous les chrétiens portent devant Dieu ces noms sacrés et possèdent, dès lors, les sublimes réalités qu'ils expriment ? Et s'il est manifeste qu'il n'en est point ainsi, l'inégalité qui paraît en eux est-elle exclusivement l'effet de celle qui vient des dispositions plus ou moins parfaites de chaque individu et de sa correspondance plus ou moins active à une grâce qui, en elle-même, serait égale pour tous ? Non très-certainement. Ces dispositions différentes influent bien manifestement sur l'inégalité spirituelle qui se rencontre parmi les chrétiens ; mais elles n'en sont ni la seule, ni la principale cause. Les volontés souveraines de Dieu gardent ici la première place et par suite y jouent le grand rôle. Comme Dieu veut que dans sa famille certains biens soient communs, il lui plaît que d'autres soient réservés : et encore que ces priviléges divins profitent à la communauté créée et rejaillissent sur elle en flots de gloire et de bienfaisance, cependant, en eux-mêmes, ils sont de vrais priviléges ; et si les hommes qui en sont investis semblent tirés de partout, ils sont très-décidément mis à part, honorés d'une grâce toute de choix et installés dans un rang spécial. La foule donne cette élite à Dieu qui la rend ensuite à la foule ; mais c'est une véritable élite.

De là vient que comme par-dessus cette royauté et ce sacerdoce élémentaires que le baptême confère, il y a cependant ici-bas, et selon l'ordre exprès de Dieu, des royautés et des sacerdoces supérieurs et officiels ; de même par-dessus cette religion fondamentale qui est comme le souffle vital de toute âme en état de grâce, il y a une religion plus élevée, plus déterminée et plus parfaite : en un mot comme

il y a ici-bas un état sacerdotal et un état royal, il y a aussi un état religieux. .

Vous devez à une insigne miséricorde de Dieu que ce sublime état soit le vôtre; nous avons à vous en parler. Il entre dans notre plan d'en traiter immédiatement après la vie chrétienne. Il la suppose évidemment, mais il y ajoute quelque chose; ou du moins il est une des efflorescences exquises que l'ordre établi par Dieu empêche cette vie divine de produire en tous et partout. Vous n'auriez point compris le saint état de la religion si cette vie de la grâce, qui en est la racine et la séve, ne vous avait pas été d'abord expliquée. Mais cette base posée et éclairée, la science de votre état est votre fondement propre. Elle est comme le principe qui doit régir votre existence et lui donner son caractère; car tout en vous doit en avoir un. Non-seulement l'état religieux vous impose des vertus et des œuvres spéciales, mais de plus il n'y a rien dans votre vie morale qu'il ne marque d'un signe distinct et n'éclaire d'un jour particulier. En somme, cet état est ici-bas la forme la plus certaine et à beaucoup d'égards la plus complète des desseins éternels de Dieu sur vous. C'est pourquoi il y a pour vous une importance suprême à la bien connaître, et pour nous une grande obligation de vous la bien déclarer.

Vous ayant donc dit premièrement l'origine et la raison des divers états qui sont dans l'Église, je voudrais vous faire comprendre comment Dieu nous appelle à celui-ci ou à celui-là, et mettre ainsi pour vous en lumière cette grande et délicate question de la vocation religieuse. Je souhaiterais vous montrer, en second lieu, ce qui constitue précisément l'état où cette sainte vocation nous engage; sa nature, ses caractères, ses exigences divines, et par suite les devoirs auxquels on souscrit en l'embrassant. Après quoi, pour tout conclure, je devrai vous dire quelque chose des

fruits nombreux et merveilleux de cet état béni et des trésors sans nom qu'on y trouve.

## I.

Lorsque Dieu regarde le Christ, il voit le monde tout entier. Le Christ, dans la pensée de Dieu, c'est le concert universel des choses et la symphonie absolue. Il paraît simple qu'étant comme Verbe, la pensée essentielle, unique et infinie du Père, il devienne, en s'incarnant, et par la nature même en laquelle il s'incarne, l'expression éminente et sommaire de toutes les pensées libres de Dieu. Par le seul fait qu'il est hypostatiquement uni à une personne divine et qu'il est seul élevé à cette sublime union, son être d'emprunt devient naturellement un être *capital*. Or, cela revient à dire que, quelles que soient les créations diverses qui existent en dehors de lui, elles lui sont toutes subordonnées, il les domine, et selon le mot de saint Paul, il les *récapitule*[1]. Ce n'est pas là sans doute ce qu'il y a de principal en Jésus-Christ, et pour splendide que soit cette gloire, elle pâlit devant celle qu'il a d'être « le Fils unique « du Père[2] ». Les ouvrages sont merveilleux : résumés en un seul, ils paraissent plus beaux encore; cependant une distance infinie les sépare de l'ouvrier. Nul ne le sait comme Jésus, et s'il vous était donné d'apercevoir là-haut son attitude humaine, vous verriez que, devant Dieu, il n'est pas seulement humble, il est anéanti. Toutefois, vous le comprenez, l'universalité de cet être reste en elle-même

1. Ephes. I, 10. C'est la traduction littérale du texte grec.
2. Joann. I, 18.

une grandeur immense. On est peut-être même en droit de la nommer la grandeur suprême, puisqu'elle n'est dépassée que par Dieu, et que Dieu étant l'infini, échappe à toute mesure et dès lors n'est plus une grandeur à proprement parler.

Cette grandeur est dans le Christ dès qu'il existe comme tel dans la pensée divine. Elle y est même complète, indépendamment de toutes les suites de l'incarnation dans le reste des créatures : de telle sorte qu'en elle-même Dieu ne saurait l'augmenter. Mais il peut bien la déployer et la communiquer. Aucune irradiation n'accroîtra la splendeur de ce foyer ; cependant Dieu peut vouloir que ce foyer rayonne, et pour faire place à ces rayons, créer de vastes atmosphères. D'innombrables commentaires savants et éloquents ne suffiront point à déclarer ce texte incomparable ; Dieu peut néanmoins ordonner que ce texte soit commenté. Et tel est en réalité le système auquel Dieu s'arrête ; sans doute par amour pour nous, dont cet ordre fonde la gloire et la béatitude ; mais avant tout par amour pour son Fils Jésus et afin de le mieux honorer. Le Christ n'aura donc pas seulement une universalité de principe, d'éminence et de droit ; il s'épanouira réellement au dehors et remplira de lui l'univers. C'est là, vous l'avez vu, le mystère de son corps mystique ou de la sainte Église. Comme le Christ manifeste Dieu, l'Église manifestera le Christ. Seulement comme la lumière, qui est une, devient multiple en ses apparences dès que le prisme la transmet à nos yeux, de même ce qui en Dieu est absolument un, apparaît multiple en Jésus, et, bien davantage encore, ce qui est un et condensé en Jésus, apparaît divisé et épars dans l'Église [1]. L'humanité du Christ est le prisme de Dieu ;

1. Civitatem carnem quam assumpsit nuncupat, quia ut civitas ex varietate et multitudine consistit cohabitantium, ita in eo per naturam

l'Église est le prisme du Christ. De là, en elle, cette grande et merveilleuse diversité de grâces, de dons, de vocations, de missions, d'états, de ministères, dont saint Paul parle en ses Épîtres[1].

C'est la beauté de l'Église que cette diversité. Chef-d'œuvre, miroir, efflorescence du Christ, l'Église est essentiellement et parfaitement belle. Or, beauté, ordre, harmonie, variété florissant librement dans une unité inviolable, c'est une seule et même chose.

Rendant l'Église très-belle, cette prodigieuse diversité la rend aussi très-forte. « Tu es belle, ô mon amie, lui dit « l'Époux céleste, tu es belle comme Jérusalem et terrible « comme une armée rangée en ordre de bataille[2]. » Il est indispensable, en effet, que l'Église soit très-forte; pour se défendre assurément, puisque le péché lui crée des ennemis et l'oblige à la guerre, mais en tout cas et avant tout pour travailler comme Dieu le veut. Car, d'après la loi portée dès l'origine, l'épouse est encore autre chose que l'image, l'ornement et la joie de l'époux ; elle est « son aide semblable « à lui[3] ». L'homme est de droit un travailleur ; l'Adam céleste plus encore que l'Adam terrestre. L'Adam céleste a une œuvre à faire; il y veut être aidé. Sans doute sa première aide ici, c'est sa première épouse, c'est-à-dire son humanité personnelle. Mais entrant par surcroît de grâce dans le mystère de ces noces divines, l'Église, son autre humanité et sa seconde épouse, prend nécessairement une part de ses charges. Elle est son associée et sa coopératrice officielle : et même à présent que, remonté aux cieux, Jésus n'opère plus qu'au dedans et d'une manière tout invisible, c'est à elle, au dehors, que tout l'ouvrage est dévolu. Or, sans la division, la répartition et la hiérarchie du tra-

suscepti corporis quædam universi generis humani congregatio continetur. S. Hilar. in Psalm. LI. Cfr. in Matth. Can. IV.

1. I Cor. XII. — Ephes. IV. — 2. Cant. VI, 3. — 3. Gen. II, 18.

vail, elle n'y saurait suffire. Rien de social n'aboutit ici-bas sans cela; aussi ne trouve-t-on pas une seule société qui s'en passe[1].

Vous le voyez donc, tant pour manifester le Christ que pour continuer son œuvre en ce monde, l'Église a besoin d'une variété immense d'états, de pouvoirs, de fonctions, et cette variété, il est de foi qu'elle la possède[2]. La lumière prophétique montrait cette Église à David lorsqu'il chantait : « La Reine siége à votre droite, couverte d'un vête- « ment d'or et enveloppée d'un manteau tout diapré de « diverses couleurs[3] ».

Est-ce à dire que, même en se diversifiant ainsi dans ses membres, l'Église déclare Jésus-Christ tout entier et continue absolument tout ce qu'il a fait sur la terre? Nous ne le pensons point et il nous semble que c'est impossible. De même que la sainte humanité n'équivaut point à Dieu, encore qu'elle le déclare d'une manière si parfaite; de même, proportion gardée, l'Église, qui manifeste excellemment le Christ, n'équivaut point au Christ. Hormis Dieu, nul ne saura jamais tout ce que contient Jésus et dès lors ce qu'il pourrait produire. « Je suis le principe », dit-il[4] : et tellement l'est-il, que tout devient principe en lui. Ses états, même passagers, sont des types; ses moindres fonctions, des foyers; toutes ses grâces, des sources. Il n'y a pas un seul des mystères de sa vie intérieure ou extérieure, pas un seul de ses actes, pas un seul de ses ministères, pas un seul

1. Sicut in rerum naturalium ordine perfectio quæ in Deo simpliciter et uniformiter invenitur, in universitate creaturarum inveniri non potuit nisi difformiter et multipliciter : ita etiam plenitudo gratiæ quæ in Christo sicut in capite adunatur, ad membra ejus diversimode redundat, 1° ad hoc quod corpus Ecclesiæ sit perfectum. 2° Diversitas statuum et officiorum pertinet ad necessitatem actionum quæ sunt in Ecclesiâ necessariæ. 3° Ad dignitatem et pulchritudinem ejus. S. Thom. 2da 2dæ. Quæst. CLXXXIII, art. 2.

2. V. Suarez. De virtute et statu Religionis. Tract. III, lib. I, cap. 2. — 3. Psalm. XLIV, 10. — 4. Joann. VIII, 25.

de ses titres qui, contemplé à part, ne puisse, grâce à la vertu qu'il y met, devenir le soleil de tout un système et comme le centre d'un monde spécial, ayant sa physionomie, son influence et son mouvement particuliers dans ce système universel dont lui-même, comme Verbe incarné, est personnellement la loi, la raison et l'exemplaire. Rien qu'en parlant des discours et des actes historiques de Jésus, saint Jean a pu et dû écrire : « S'il les fallait raconter tous « en détail, je ne pense pas que le monde entier pût con- « tenir les livres où le récit en serait consigné [1] ». Quelle apparence alors qu'un lieu, un temps, une Église, une création quelconques pussent suffire aux développements complets de ces germes innombrables que la divinité elle-même amoncelle en Jésus, par cela seul que le Verbe est sa personne ?

Cependant si elle ne le déclare pas tout entier et ne continue pas tout ce qu'il a fait sur la terre, l'Église perpétue du moins l'essentiel de son œuvre et le manifeste lui-même dans des proportions magnifiques. Dieu règle tout cela dans sa sagesse, dont nul de nous n'a le dernier secret, et aussi, pour une très-grande part, d'après les besoins qu'il nous sait et que sa bonté le porte à satisfaire. Comme dans un édifice il y a les assises principales, et dans un arbre les fortes branches, et dans le corps humain les organes vitaux et les artères qui portent partout la vie avec le sang; de même il y a dans le Christ des réalités fondamentales qui, par rapport à nous, sont comme des types plus généraux correspondant à des catégories plus élevées, à des séries d'êtres meilleurs, à des nécessités plus pressantes, à des services plus importants. Là est la raison, l'appui et véritablement la séve des principaux états chrétiens usités dans l'Église.

1. Joann. XXI, ult.

Ces états sont des modes de vivre authentiques, officiels, réguliers, permanents [1]. Ils affectent la condition même de la personne qui les embrasse, la mettant avec la sainte Trinité, avec Jésus, avec Marie, avec l'Église, dans des rapports déterminés et fixes de dépendance et d'appartenance. Tous sont saints, mais non au même degré; et même en chacun d'eux il peut y avoir autant de degrés de sainteté qu'il s'y vient ranger de personnes. De plus tous sont des sources d'opérations glorieuses à Dieu, utiles à l'Église et par là même au monde. Si ces opérations sont régulières, si surtout elles vont à l'intérêt public et se rattachent à une institution positive, elles prennent le caractère d'offices ou de ministères; mais beaucoup restent propres à l'individu, naissant de ses rapports personnels et intimes avec Dieu, tels que l'état où cet individu lui-même est placé les suppose ou les rend possibles; et alors, si grands qu'ils soient, ils ne sortent pas de l'ordre des services privés. On comprend qu'en tout ceci il y a une variété comme infinie et des inégalités sans nombre. Mais tout repose sur les états, comme les tiges qui portent les fruits reposent sur les branches. Les états à leur tour reposent sur l'état général et fondamental des chrétiens, comme les branches reposent sur le tronc; et enfin, comme le tronc s'appuie sur la racine, cet état chrétien, qui porte tous les autres et en demeure la substance, a son appui en Jésus-Christ.

Vous savez le nom de ces états principaux dans lesquels l'état chrétien s'épanouit sur la terre. C'est d'abord, dans l'ordre laïque, le saint état du mariage et les états supérieurs de virginité ou de viduité qu'on embrasse par vœu, même sans quitter le siècle. C'est, au-dessus de l'ordre laïque, le saint état religieux, avec ses mille formes et ses mille fonctions; c'est enfin le saint état ecclésiastique, avec sa hiérar-

1. Confr. S. Thom. 2da 2dæ. Quæst. CLXXXIII.

chie et tous ses divins ministères. En ces états, sans exception, tout part du Christ; tout a dans le Christ et son principe et sa loi et son modèle; tout puise en lui sa grâce propre, lui emprunte sa beauté, sa bonté, sa fécondité; tout le déclare, le propage et le sert, et, en le servant, sert l'Église et toute la création.

Ces états sont donc comme des cadres formant, dans leur ensemble, le plan terrestre du Christ universel. Or, ces cadres, vous le devinez, Dieu ne les laisse pas vides; ces états, Dieu y assortit les hommes et par là même les y destine. Comme Dieu, qui est l'idéal même, est en même temps la réalité absolue, toutes les théories divines sont pratiques : de sorte que cet unique et immense dessein du Christ-Église, se traduisant d'abord par des desseins très-généraux, se termine nécessairement à des desseins individuels. Quand Dieu fit pour Adam le paradis terrestre, il n'en traça pas seulement l'ordonnance générale; il ne se contenta point d'y établir de grandes divisions; il y planta chaque arbre, il y sema chaque fleur, donnant à chaque plante sa nature, lui déterminant sa fonction, lui assignant sa place. L'ordre et la beauté du jardin, c'était précisément que chaque chose y fût là où l'ordonnateur divin avait jugé qu'elle devait être. Or, il en va ainsi dans le jardin de l'Adam céleste; d'autant que les plantes du premier paradis n'étaient pour l'homme qui l'habiterait que des embellissements à son séjour, tandis que les plantes de celui-ci sont les membres vivants de l'hôte divin qui doit y demeurer.

Vous comprenez donc ceci, qui est d'une importance capitale : dans la pensée et dans la volonté de Dieu, nous sommes, chacun pour notre part, un mot de ce discours, un vers de ce poëme, une note de cette symphonie, une pierre de ce temple, un astre de ce firmament, un trait de cette image, un citoyen de cette cité, un membre de ce

corps qui est le Christ-Jésus. « Avant l'établissement du « monde et la naissance du temps, dit saint Paul, Dieu, « selon sa volonté très-libre et toute-puissante, nous pré- « destine, nous choisit, nous bénit, nous agrée dans le « Christ, afin que devant lui nous soyons saints et purs dans « l'amour, et que nous devenions ainsi une louange et une « gloire à sa grâce[1] » : c'est-à-dire une manifestation vivante et immortelle du suprême et adorable mystère qui investit gratuitement Jésus, et nous tous avec lui, de la divinité.

L'acte qui nous crée et celui qui nous forme; les actes sans nombre qui suivent ceux-là et au moyen desquels Dieu nous mène à notre fin dernière; ces appuis, ces préservations, ces lumières, ces grâces, ces secours infinis ne sont que les effets et comme les irradiations de cet acte premier par lequel Dieu nous pose librement et gratuitement en son Fils. Ce sont des messagers divins venant nous dire les pensées secrètes de Dieu sur nous, comme le font quelquefois officiellement les bons anges. Ce sont des ouvriers célestes chargés par lui de nous ajuster à ses desseins; ce sont comme les mouvements de ces mains pleines d'intelligence dont parle le Psalmiste et dans lesquelles sont nos destinées[2]; mains de celui qui dit : « Mon « Père opère toujours, et moi aussi j'opère[3] ». On dirait volontiers de ces opérations bienfaisantes qu'elles sont les ondes d'un même ruisseau qui ne cesse de couler sur nous et en nous, depuis notre conception dans le sein de nos mères jusqu'à notre consommation dans le sein de notre

1. Benedictus Deus et Pater Domini nostri Jesu Christi qui benedixit nos in omni benedictione spirituali in cœlestibus in Christo, sicut elegit nos in ipso ante mundi constitutionem, ut essemus sancti et immaculati in conspectu ejus in charitate : qui prædestinavit nos in adoptionem filiorum per Jesum Christum in ipsum, secundum propositum voluntatis suæ, in laudem gloriæ gratiæ suæ, in quâ gratificavit nos in dilecto Filio suo. Ephes. 1, 3, 6.

2. Psalm. xxx, 16. — 3. Joann. v, 17.

Père céleste ; ruisseau de vérité, d'amour et de sainteté, qui nous porte et nous pousse à l'océan d'où il est d'abord spontanément sorti. Or, la source de ce ruisseau, c'est notre prédestination dans le Christ.

La vocation a là son origine, et je ne sais rien qui, en vous en donnant une idée plus haute et plus vraie, puisse vous inspirer pour elle un respect plus profond. « Ceux « que Dieu a prédestinés, dit saint Paul, il les a appelés[1]. » Ainsi, ce que la prédestination détermine, la vocation nous le signifie et nous l'intime ; et à vrai dire, ce sont moins deux actes différents que deux formes et, pour ainsi parler, deux phases d'un même acte : à peu près ce que sont entre elles la loi et sa promulgation. Donc, dans le sens et dans la mesure où chaque homme est prédestiné, chaque homme aussi est appelé.

Mais prenez garde : il y a trois vocations qui nous déclarent régulièrement l'éternel dessein de Dieu sur notre vie.

La première regarde l'état commun des chrétiens. « Dieu « veut le salut de tous[2] » ; et comme « il n'y a qu'un nom « dans lequel il nous soit donné d'être sauvés[3] », Dieu appelle tous les hommes à la connaissance, à l'amour et à la participation de ce nom vivant et vivifiant qui est Jésus. C'est là la vocation première, fondamentale, universelle. Tout homme, sans exception de temps, de lieu, de race, de condition, a cette vocation divine d'être *saint* dont parle si souvent l'Apôtre[4]. Les grâces qui mettent les âmes en mesure d'y correspondre ne sont certainement pas les mêmes pour tous ; mais tous ont la grâce qui suffit, et il n'y a que le péché qui retienne hors du Christ et fasse manquer la destinée.

1. Rom. VIII, 30. — 2. I Tim. II, 4. — 3. Act. IV, 12.
4. Rom. I, 7, et alibi passim.

La seconde vocation regarde le degré de sainteté où les âmes unies au Christ doivent un jour parvenir. En fait, il est manifeste que, parmi les chrétiens, tous ne montent point au même niveau de perfection morale. Or, ce niveau, quel qu'il soit, il est clair que Dieu l'a prévu ; il est également certain qu'il l'a voulu, le déterminant à l'avance par un de ces actes transcendants dont sa nature a le secret ; acte qui, loin de gêner notre liberté, en suppose la puissance, en maintient l'exercice et en contient tous les mouvements. De même donc qu'il y a une vocation dont l'effet est de planter, pour ainsi dire, les créatures en Jésus-Christ ; de même il y en a une dont la fin est de les y faire fleurir et fructifier dans telle ou telle mesure. Seulement, autant le mot de la première vocation est clair, autant le mot de celle-ci l'est peu. Dieu le prononce successivement, lentement et le plus souvent à voix basse. A vrai dire, Dieu ne finit jamais de le prononcer en ce monde : c'est un mot qui dure toujours et qui influe sur la vie entière. Dieu le dit pour nous faire monter, et il prétend que nous montions jusqu'au dernier soupir. C'est comme une semence incessante qui, si elle lève ici-bas, ne s'épanouit et ne mûrit que dans le ciel. Ce procédé de Dieu est d'ailleurs admirablement sage et bon; car qui sait si, en nous disant plus tôt ou tout à fait ce mot de notre vocation céleste, Dieu ne découragerait pas souvent notre faiblesse, ou n'encouragerait pas parfois notre lâcheté, sans parler de ce que notre humilité y pourrait courir de périls?

Enfin, il y a la vocation à un état spécial, qui est celle dont nous devons surtout nous occuper ici. Elle tient le milieu entre les deux dont nous avons parlé. Elle touche à la première, en laquelle elle a ses racines ; elle la développe, l'illustre, la féconde; ce qu'elle ne fait d'ailleurs jamais sans en augmenter la solidité et en assurer la persistance. Par là, elle sert directement et efficacement la

seconde : d'ordinaire même elle y importe essentiellement, l'état particulier où Dieu veut qu'une âme vive étant régulièrement un moyen au moins principal pour atteindre au degré de sainteté qu'il lui a destiné.

Tout homme qui vient au monde a donc cette triple vocation : d'être chrétien ou d'être saint, ce qui est une seule et même chose ; de l'être dans telle ou telle mesure ; et enfin d'arriver à son rang dans l'Église triomphante en embrassant tel ou tel état dans la militante.

Trop souvent, nous n'avons à ceci qu'une foi vague et médiocre. Encore croit-on volontiers à la vocation qu'a chacun d'être chrétien. C'est assez qu'elle soit générale et d'ailleurs formellement déclarée. Mais pour cette vocation qui regarde l'état, soit le céleste, soit le terrestre, comme elle est plus secrète et surtout personnelle, la plupart n'y croient pas, ou agissent comme n'y croyant pas. D'où vient cette incrédulité dont les suites sont si funestes ? C'est qu'à force d'être basses et grossières, les idées que nous nous faisons de Dieu finissent par devenir fausses. Est-ce que Dieu est emprisonné dans nos chétifs modes d'être, lui qui, de toutes parts, dépasse même nos conceptions ? Est-ce que le nombre l'encombre ? Est-ce que la masse le charge ? Est-ce que les détails le partagent ou le noient ? Saint Pierre dit que, « devant lui, mille ans sont « comme un jour, et un jour comme mille ans[1] » ; et de même une âme est pour lui comme un peuple, et un peuple comme une seule âme. Mon Dieu ! vous ne nous avez pas créés en bloc ; vous ne nous gouvernez pas non plus en bloc[2]. Vous pensez, vous aimez chacun de nous comme s'il était votre créature unique. L'Écriture nous dit tout en disant que, devant vous, chacun de nous a son nom. Les

1. II Petr. III, 8.
2. Finxit sigillatim corda eorum. Psalm. XXXII, 85. Ce qui faisait dire ailleurs à David : « Singulariter in spe constituisti me ». Ib. IV, 10.

étoiles ont le leur[1]; nous avons donc aussi le nôtre. Et avant de passer à la tête de vos brebis chéries, comme il vous plaît de dire, ô Pasteur éternel, avant de vous incarner pour leur montrer la route, avant même de les faire sortir de ce bercail béni qui est le sanctuaire de vos pensées et de vos adorables vouloirs, avant de les produire au dehors et de les lancer dans la voie, vous les appelez individuellement et chacune par son nom propre. « Le bon Pasteur, dites-vous, « appelle nommément ses brebis ; et quand il a fait sortir « devant lui ses brebis, il passe devant elles, et les brebis le « suivent parce qu'elles connaissent sa voix[2]. »

Chaque homme a donc sa vocation. Et comment, en dehors même de toute autre considération, pouvons-nous y voir autre chose qu'une grâce incomparable, une sûreté merveilleuse et une avance sans prix? Nous passons notre vie à nous chercher une position, à nous créer des relations, à assortir tout ce qui nous entoure à nos intérêts, à nos goûts, à notre caractère. C'est un problème au moins difficile. A vrai dire, Dieu seul en a la clef. Lui seul, en effet, nous connaît jusqu'au fond; lui seul voit et prévoit la série d'incidents fâcheux ou favorables qui nous attendent, selon que nous nous engagerons dans tel ou tel sentier; lui seul a le secret de notre fin particulière. Or, cette fin devient nécessairement notre loi ici-bas et doit régler toute notre conduite; d'elle dépendent et la perfection de notre être et la paix de notre vie: car tout se tient forcément ici, et comment l'ordre et partant le bonheur de notre vie présente consisteront-ils à semer par avance le désordre dans notre vie future? Sont-ce tellement deux vies, qu'on puisse

1. Qui numerat multitudinem stellarum et omnibus eis nomina vocat. Psalm. CXLVI, 4.

2. Proprias oves vocat nominatim, et educit eas; et cum proprias oves emiserit, ante eas vadit: et oves eum sequuntur quia sciunt vocem ejus. Joann. x, 3.

faire fleurir la première en déracinant la seconde ? Ce ne sont pas deux vies, mais deux états d'une même vie. La question pour nous sur la terre est donc de nous ajuster à un idéal presque entièrement inconnu. Le moyen, si Dieu ne nous y aide ? Or, la vérité est que lui-même nous prévient ici et se propose à nous pour guide ; et c'est par la vocation qu'il le fait. La vocation est l'étoile conductrice qu'il fait luire sur nos têtes ; la colonne de nuée et de lumière qui, sur son ordre, marche incessamment devant nous. Elle est sa main à lui-même, sa main rayonnante et aimante, qui trace la route à notre foi et sert de foyer à notre amour. Elle est la condition, le moyen et le prélude de la répartition des biens célestes. « Il appela ses servi-« teurs, dit l'Évangile, et il leur livra ses biens, leur « disant : faites-les valoir jusqu'à ce que je revienne [1] ». Elle est le sacrement de sa souveraineté, de sa puissance, de sa sagesse et de son amour, en tant que ces divins attributs daignent nous regarder et prendre souci de notre humble existence. Elle est le sceau de la vérité, de la beauté et de la bonté infinies, venant s'imprimer sur notre être ; la semence infaillible de notre perfection, l'élément de notre forme céleste, la substance de notre béatitude. Et elle est cela, quelle qu'elle soit d'ailleurs ; elle l'est, quelque chose qu'elle nous dise ; elle l'est, en quelque lieu qu'elle nous place.

Sans doute, Dieu est très-libre en nous appelant ainsi. Qui est libre comme un créateur ? Est-ce que l'argile dit au potier : Pourquoi m'as-tu donné cette forme ou assigné cet emploi [2] ? Encore, si elle pouvait parler, aurait-elle meilleure grâce à le dire au potier que nous à notre créateur. Mais cette liberté de Dieu devient-elle jamais un caprice ? Peut-elle être un abus de pouvoir ou causer le moindre tort à quelqu'un ? Est-ce que, rien qu'en ouvrant la main,

1. Luc, XIX, 13. — 2. Rom. IX, 20.

Dieu ne remplit pas de bénédiction toute créature vivante[1]? Que cette main fasse un archange ou bien un séraphin, qu'importe? Il vaut mieux à l'archange n'être pas un séraphin, encore que le séraphin soit si supérieur à l'archange. Le tout, pour une créature, est d'être à sa vraie place dans l'ensemble de la création, parce que c'est justement d'y être qui la met en harmonie avec tout; en quoi consistent sa beauté, son utilité et son bonheur. Or, c'est la vocation connue qui nous révèle cette place, et c'est la vocation suivie qui nous pose dans cette harmonie. Qui ne voit donc clairement que, comme cet appel spécial est de la part de Dieu l'acte d'une bonté immense, c'est de la part de l'homme, non-seulement une ingratitude, mais une inexplicable imprudence et vraiment une folie de ne s'en point enquérir, ou de ne s'y point soumettre après l'avoir entendu?

Que si cela est vrai d'une vocation quelconque, combien plus de celle qui nous fixe dans les états les plus excellents, et particulièrement dans l'état religieux! Oh! quelle grâce! Toute grâce procède du cœur de Dieu: aussi la moindre est-elle d'une valeur sans mesure: mais celle de la vocation religieuse vient très-assurément de la région de ce cœur la plus sainte et la plus aimante. Elle est un don exquis où il semble que toutes les perfections divines se soient dépensées davantage, et sur lequel l'amour infini se repose avec plus de joie. Et comme, depuis le péché, toute grâce est forcément le prix du sang de Jésus, et que là où la justice règle tout, il est rigoureux que ce qui vaut davantage soit aussi payé plus chèrement, il est clair que, descendant des cimes les plus hautes de la divinité, cette grâce de la vocation religieuse a dû jaillir des plus extrêmes et des plus douloureuses profondeurs de la passion de Jésus. Ce n'est

1. Psalm. CXLIV, 16.

donc point l'esprit de révolte, ni même de contention, qui doit répondre en nous à ce saint, à ce miséricordieux, à ce béatifiant appel. La résignation n'y est même pas une réponse assortie ; et s'il est vrai que, dans son humble et charitable condescendance, Dieu s'en contente, l'homme ne devrait jamais s'en contenter, C'est à genoux, le front dans la poussière, le cœur embrasé et empressé, qu'il faudrait recevoir la première signification d'une volonté si bienfaisante. Tous les autres droits de Dieu s'y tairaient, il n'y aurait, pour obliger, pour décider, pour entraîner, que l'amour inouï qu'il y montre, ce devait être pour l'homme la plus impérieuse des lois et la plus irrésistible des forces. Vous n'y réfléchirez pas sans être amenées à en convenir.

Eh bien ! il n'y a peut-être pas un seul point de ses rapports avec nous où Dieu ait dû se protéger contre nous davantage. Dès qu'il s'est résolu à tirer quelques âmes de ce que l'Écriture nomme si bien « le fumier[1] », par où il faut entendre, non-seulement l'ordure du péché, mais la paille de la vie mondaine ; dès que, les tirant de là, il a décrété de les placer d'office « parmi les princes de son peu-« ple », Dieu a dû poser son dessein au centre d'une vraie citadelle, armer cette citadelle en guerre, et accepter que, sur cent fois qu'il déclarerait sa volonté, ce fût pour lui quatre-vingt-dix-neuf fois l'occasion de soutenir un siége : siége contre la chair, contre le sang, contre l'esprit du monde ; siége contre ceux qui entourent l'élu, siége parfois contre l'élu lui-même. L'Évangile est tout plein de ces foudres de paroles par lesquelles Dieu défend la liberté de ses choix et la souveraineté de ses appels. A cela revient ce que lui-même, n'ayant que douze ans, répond à sa sainte Mère, lorsqu'elle le retrouve au temple après trois jours

1. Psalm. CXII, 7.

d'angoisses : « Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-« vous pas qu'il faut que je sois aux affaires de mon « Père[1] ? » C'est à quoi se rattachent toutes ces divines sentences : « N'appelez personne votre père sur la terre, car « vous n'avez tous qu'un père qui est votre Père céleste : « et ne donnez non plus à personne le nom de maître sur « la terre, car vous n'avez tous qu'un Maître qui est le « Christ[2]. » — « Qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède « ne peut pas être mon disciple[3]. » — « Qui aime son père « et sa mère plus que moi n'est pas digne de moi[4]. » Vous me dites que votre père est mort et vous me demandez d'aller d'abord l'ensevelir : « Laissez les morts ensevelir « les morts, et pour ce qui est de vous, suivez-moi[5] ». — « Qui met la main à la charrue et regarde ensuite en ar-« rière n'est pas apte au royaume de Dieu[6]. » — « Que si « votre œil vous scandalise, arrachez-le; et si votre main « vous scandalise, coupez-la[7]. » — « Je ne suis pas venu « apporter la paix sur la terre, mais le glaive et la séparation; car je suis venu séparer le fils du père, et la fille de « la mère, et le frère de la sœur[8]. » — « Et heureux ceux « pour qui je ne deviens point un sujet de scandale[9]. »

Je vous disais que les vocations religieuses jaillissent des profondeurs dernières du sacrifice de Jésus sur la croix : sortant de la croix, elles sont pleines de sa séve ; elles en exhalent le parfum, elles en poussent les fruits. Il est donc simple que, comme la croix elle-même, étant aux vrais fidèles « une vertu et une sagesse divines », elles soient « un scandale aux Juifs et une folie aux Gentils[10] » ; je veux dire à ceux des baptisés qui, en dépit de leur baptême, restent charnels comme les premiers et vains dans leur esprit comme les seconds. Le fait est que l'histoire

1. Luc, II, 49. — 2. Matth. XXIII, 9. — 3. Luc, XIV, 33. — 4. Matth. X, 37. — 5. Id. VIII, 21. — 6. Luc, IX, 62. — 7. Matth. V, 29. — 8. Id. X, 34. — 9. Id. XI, 6. — 10. Cor. I, 23.

humaine des vocations religieuses est une des plus évidentes, et, par là même, des plus effrayantes révélations de l'aveuglement où le péché a réduit notre nature, et de la malice, de l'impiété, de la cruauté, de la haine secrète de Dieu, qui sont le fond de l'esprit du monde.

Au reste, en protégeant si solennellement sa souveraineté personnelle, c'est aussi notre liberté que Dieu affirme et sauvegarde : et rien n'était de trop ici. Dieu règle donc qu'aucune puissance terrestre n'a le droit d'entraver une vocation religieuse ; non pas plus l'Église que le pouvoir domestique ou civil [1]. Les voies qui mènent les âmes à Dieu sont absolument inviolables. Sans doute, certains intérêts soit humains, soit ecclésiastiques, peuvent parfois et légitimement retarder l'entrée en religion d'une âme que Dieu y appelle ; mais s'il s'agit d'autre chose que d'un délai chrétiennement motivé, ou celui qu'on croyait appelé ne l'est point, ou ceux qui mettent opposition font une action coupable et détestable. Tous les théologiens sont d'accord là-dessus. Et que peut-on dire de plus que le saint concile de Trente qui, soumettant d'abord à l'anathème toute personne contraignant une vierge, une veuve ou une femme quelconque à entrer dans un monastère et à y faire profession, frappe d'un anathème semblable tous ceux qui, sans une juste cause, empêcheraient une vierge ou une autre femme de prendre le voile ou de se lier par des vœux, si elle avait cette sainte volonté [2] ? Le monde, même chrétien, ne connaît plus guère aujourd'hui cette sanction redoutable ; hélas ! même en la connaissant,

1. Non tenentur nec servi dominis, nec filii parentibus obedire de matrimonio contrahendo vel virginitate servandâ. S. Thom. Summ. 2da 2dæ. Quæstio CIV, art. 8.

2. Simili quoque anathemati subjicit eos qui sanctam virginum vel aliarum mulierum voluntatem veli accipiendi vel voti emittendi quoquo modo sine justâ causâ impedierint. Sess. XXV, de Regular. et Monial. cap. 18.

quelques-uns n'en ont plus grand souci : l'histoire contemporaine est là pour prouver que Dieu s'en souvient et se tient parole à lui-même.

Et cependant, chose admirable et vraiment adorable, de si haut qu'elle procède, si chèrement que Jésus l'ait payée, quelque amour qu'elle décèle, quelques grâces qu'elle contienne, quelle que soit son importance et pour l'âme à qui Dieu l'envoie, et pour l'Église, au bien de qui va nécessairement le bien des âmes ; quelle que soit aussi la faute, ou même le crime de ceux qui y mettent injustement obstacle, la vocation à l'état religieux n'oblige pas par elle-même à la façon d'une loi ; de telle sorte qu'en la négligeant, ou même en s'y refusant, on fasse nécessairement un péché, surtout un péché grave [1]. La vocation à professer les saints conseils évangéliques emprunte quelque chose de ces conseils eux-mêmes. Où il conseille, Dieu n'ordonne pas ; il n'oblige point quand il invite. Non qu'il n'y ait, même en ce cas, une certaine mesure d'obligation morale : on ne saurait admettre qu'un conseil de Dieu, et surtout de cette importance, puisse jamais licitement être trait comme rien. Néanmoins, cet appel ne lie pas l'âme avec la rigueur d'un précepte. Si on refuse de l'entendre ou d'y obtempérer, on fera peut-être soupirer Jésus, comme fit ce jeune homme de l'Évangile qu'il regarda, qu'il aima, qu'il appela, et qui ne voulut point venir [2]. Oui, Jésus soupirera, il pleurera peut-être ; souvent il se taira : c'est très-grave, très-douloureux ; cela peut devenir très-funeste ; mais d'ordinaire il n'ira pas outre ; il ne fera point de reproche, il ne châtiera pas positivement [3] ; et il n'est même

1. Negligere vocationem religiosam per se non est peccatum ; divina enim consilia per se non obligant. S. Ligor. Theol. mor. lib. IV, cap. I, dub. 5. — 2. Marc, X, 21.

3. Non cogo, non gravo : proficientem quidem coronabo ; non proficientem non punio. S. Chrysost. hom. 8, De pœnit. — Consilium

pas dit que, forcé de se taire sur ce point de sa prédilection, il ne continuera pas de parler à sa créature de toutes sortes de choses inférieures, au degré suffisant pour qu'elle demeure chrétienne et qu'elle se sauve.

Nul n'a sondé le cœur de Dieu ; nul n'a compté ses ressources. Outre qu'elles sont vraiment infinies, il les déploie très-volontiers pour les âmes qui, faute de lumière, de direction ou d'appui, se sont trompées de bonne foi sur la route qu'elles avaient à prendre; et dans une société telle que la nôtre, il y en a beaucoup. Cela même reste un vrai malheur, et les suites peuvent en être amères. Quelquefois Dieu reprend, comme en sous-œuvre, des âmes que d'abord il avait marquées pour lui appartenir exclusivement, et que la légèreté de l'âge, l'inexpérience complète de la vie, l'ignorance, l'infidélité ou les mauvaises passions des parents, faut-il ajouter les préjugés et la faiblesse de certains directeurs, ont empêchées de reconnaître en elles le signe divin. C'est par la croix que Dieu fait ces reprises. La croix est l'instrument royal et normal de toute réparation : il n'est rien qu'elle n'expie, rien même qu'elle ne restaure. Bien plus, Dieu semble parfois transporter à la génération qui naît de ces âmes dévoyées, l'honneur et le bienfait de cette vocation omise. Là où il voulait une religieuse, on ne lui a donné qu'une femme chrétienne; il s'en venge divinement, en faisant de cette chrétienne-là même, la mère de plusieurs enfants qui se consacreront à Dieu dans la religion ou dans le sacerdoce. Prenez garde cependant que cela n'arrive guère hors le cas où l'erreur a été innocente ; et encore se tromperait-on beaucoup si l'on croyait que Dieu accorde toujours ces magnifiques compensations.

Mais ceci dit pour la gloire de l'amour et la consolation

servatum habet majus præmium; non servatum, nullam pœnam. Bellarm. Controv. de monach. lib. II. cap. 7.

de plusieurs, ce qu'il faut ajouter, parce que c'est la vérité et qu'il importe extrêmement de le savoir, c'est que si, *par elle-même,* la vocation religieuse n'oblige pas sous peine de péché, elle peut néanmoins, à raison de certaines circonstances, moins rares peut-être que l'on ne pense, devenir, pour qui ne la suit pas, l'occasion d'un péché très-grave et à la fin d'une ruine absolue.

D'abord, dans cet ordre même, et sans que cela contredise en rien ce que nous venons d'enseigner, Dieu peut assurément faire entendre de tels appels, qu'y résister, les mépriser surtout, implique une faute considérable. Mais de plus, soit à cause de leur tempérament physique ou moral, et des passions ou des faiblesses qui en sont la conséquence forcée; soit à cause des milieux dans lesquels elles se trouvent placées, où par suite elles seront obligées de vivre en restant dans le monde, certaines personnes ne pourront être sauvées que sous la protection du cloître, et moyennant les grâces de choix réservées aux états parfaits. Si donc elles résistent à la voix qui les y appelle, elles mettent le pied sur une pente qui aboutit à l'enfer. Or, parmi les appelés, qui peut se flatter de n'être pas de ce nombre?

On risque donc de tout perdre en fermant l'oreille à cette voix; et si même on doit finir par arriver au dernier but, Dieu seul sait le chemin qu'on se prépare. On marchera gauchement toute sa vie : on dirait que la grâce n'arrive plus qu'obliquement dans ces âmes, et que Dieu n'y opère, pour ainsi dire, qu'à main forcée. Rien ne va droit pour elles; rien n'est simple, rien n'est aisé, hormis peut-être de faire moins bien, ou même de mal faire. Elles se trouvent, avec des assistances communes, en face de devoirs, d'obstacles, de tentations que Dieu, si on peut le dire, ne leur veut qu'après coup, et dans lesquels, encore bien que l'amour les y suive, la justice intervient cependant, et gêne d'autorité la liberté de l'amour. Où un souffle eût suffi, Dieu est

contraint d'employer la foudre. Où trois pas eussent mené au terme, il est nécessaire d'en faire mille. Oui, ces âmes seront sauvées, mais, comme l'écrit saint Paul, « en passant « par le feu [1] ». Nul ne peut dire le purgatoire qui les attend après la mort; mais, dès ce monde, que de mariages malheureux, de positions brisées, de viduités précoces, de maternités désolées, qui sont uniquement la suite des vocations manquées ! Suite miséricordieuse, mais suite très-douloureuse et qu'on n'eût jamais eu à subir si, avant de décider sa voie, on avait pris conseil de Dieu, et si, pour « ourdir sa toile », comme parle le prophète, on avait attendu le mouvement du Saint-Esprit [2]. En somme donc, lorsque Dieu daigne nous adresser l'une de ces saintes paroles dont il disait lui-même : « Qui a des oreilles pour « entendre, entende[3], et qui peut comprendre, comprenne [4] »; prenons garde, non-seulement « d'endurcir nos cœurs [5] », mais de ne pas prêter tout d'abord une oreille humble, attentive et pieuse. Il s'agit là, pour nous, du plus grave intérêt.

Qu'on examine toutes choses avec le plus grand soin; qu'on s'examine surtout soi-même; sans se faire toutefois une bien grande objection de ce que tout homme éclairé et sincère voit toujours en son fond, je veux dire sa misère et son indignité. Il semble que la fin de la religion étant si sublime, des âmes grandes et fortes puissent seules y être appelées, et que les seuls motifs recevables, sinon avouables, qui les y puissent porter, soient des raisons tirées d'un ordre supérieur. Oh ! que celui qui croirait cela connaîtrait peu le cœur de Dieu ! Qu'il aurait peu compris le mystère de Jésus, et qu'il serait mal instruit du tempéra-

1. II Cor. III, 15.
2. Væ filii desertores, ut faceretis consilium, et non ex me; et ordiremini telam, et non per Spiritum meum. Isaï. XXX, 1.
3. Matt. XI, 15. — 4. Id. XIX, 12. — 5. Psalm. XCIV, 8.

ment de l'Église! C'est des religieux, comme des premiers chrétiens, qu'on est en droit de dire : « Regardez votre voca-« tion, mes frères : il n'y a pas parmi vous beaucoup de « sages selon la chair, beaucoup de puissants, beaucoup « de nobles; mais Dieu s'est plu à choisir ce qui était sot « selon le monde, afin de confondre ce qui passait pour « sage; et il a choisi ce qui était infirme, afin de confondre « ce qui paraissait fort [1] ». Sans doute, les grandes âmes sont particulièrement propres à la vie religieuse; et dans toutes celles qui y sont appelées, il y a bien une certaine aptitude radicale à une élévation relative, en même temps qu'une mesure de courage et de magnanimité. Mais combien souvent aussi ce regard divin, qui est la vocation, tombe par choix sur de pauvres petites âmes, non-seulement simples (ce qui est une qualité et une disposition précieuse aux opérations de la grâce), mais faibles, sans grande portée d'esprit, incapables de science, fragiles de cœur, battues de bonne heure par toutes sortes de tentations, et parfois très-profondément blessées dans ces luttes! Sans doute, ce sont des âmes dociles, droites et de bon sens : Dieu préserve les communautés d'en recevoir jamais d'autres! Mais, même après avoir été divinement cultivées, elles resteront fort loin des âmes héroïques.

Quant aux motifs qui poussent soit les unes, soit les autres, à embrasser cette vie, il est clair qu'avant tout, ils doivent être surnaturels. Mais que souvent ceux-là mêmes sont d'abord enveloppés dans des raisons terrestres, comme le fruit dans sa cosse! Que souvent la Providence de Dieu se sert de la nature pour conduire à la grâce, tirant ainsi les âmes, comme lui-même a annoncé qu'il le ferait, « par des « lacets humains [2] »! Ainsi, c'est un dégoût, un dépit, un brisement, une ruine, un accident misérable qui, parfois,

1. I Cor. I, 26. — 2. In funiculis Adam traham eos. Ose. XI, 4.

servira de passage à la clarté d'en haut, et de sol à la divine semence. Dieu n'est point difficile pour ses berceaux, et le mystère de Bethléém dure toujours dans l'Église. Ce n'est donc point l'occasion, ni l'origine apparente qu'on doit considérer ici. La droiture de l'intention et la sincérité habituelle du caractère, l'aptitude, au moins première, au genre de vie et à l'œuvre spéciale de l'institut auquel on se destine; l'attrait sérieux et persévérant; non pas même un attrait sensible, mais un attrait de jugement et de conscience; l'attrait que donne, par exemple, le sentiment habituel d'une sûreté prudente qu'on prendrait contre le monde et contre soi, d'une justice plus parfaite qu'on accomplirait, d'une paix meilleure dont on jouirait, d'une vie qu'on emploierait à de plus beaux usages, d'une ressemblance plus grande qu'on aurait avec Jésus-Christ, d'une union avec lui plus intime, d'une entrée plus profonde dans ses mystères sacrés, dans ses intérêts, dans ses œuvres; et là-haut, une participation plus ample à sa gloire et à ses délices : ce sont des signes très-suffisants pour que l'âme qui les découvre en elle, se croie vraiment appelée de Dieu.

Qu'on porte d'ailleurs dans la prière les premiers sentiments qu'on en a; qu'on s'aide du conseil d'un prêtre éclairé et pieux; qu'on se soumette aux épreuves qu'il jugera nécessaires ou prudentes, mais à celles-là seulement. Cela fait, on peut, on doit suivre sa voie sans différer, fort que l'on est de ses droits qui sont ceux de Dieu même. Qu'on demeure très-fidèle à une grâce qu'il faut craindre de perdre et qu'il convient de traiter avec un grand respect; qu'on ne se laisse dès lors arrêter ni par la famille, ni par le monde, ni par le démon, aux assauts de qui l'on fera bien de s'attendre, toute vocation religieuse étant comme un feu qui le brûle. C'est l'heure d'ouvrir son âme toute grande à l'espérance, disant : « Ce ne sera pas moi, mais la grâce de Dieu

« avec moi [1]. C'est Dieu qui commence l'œuvre, c'est Dieu « qui l'achèvera [2] ». O Dieu ! vous l'avez dit : « Ceux qui « espèrent en vous verront grandir leurs forces. Il leur « poussera des ailes comme aux aigles ; ils courront sans « être fatigués ; ils marcheront jusqu'au but sans jamais « défaillir [3]. »

Au reste, de quoi s'agit-il ici tout d'abord ? d'un pur essai. Il n'est pas de profession religieuse qu'un noviciat ne précède, et l'on n'arrive au noviciat qu'après un postulat. Ah ! le monde n'en use point ainsi pour les états qui ont sa préférence : états plus laborieux, plus douloureux, et, à certains égards, plus irrévocables que celui-ci. Supposé même qu'avant de s'y engager, on pût prendre des sûretés analogues, le monde n'exigerait point du tout qu'on les prît. On n'est en garde que contre Dieu et il n'y a à se défier que si l'Église se mêle des choses. « Comme vous êtes de « vrais sages », disait saint Paul aux Corinthiens, « vous « souffrez volontiers ceux qui ne le sont pas : vous trouvez « simple et bon qu'on vous mette sous le joug, qu'on dé- « vore votre substance, qu'on s'empare de ce qui est à vous, « qu'on vous traite de haut, ou même qu'on vous frappe « au visage [4]. »

C'est toujours la même contradiction et la même injustice. Que le monde soit imprudent, insensé, tyrannique, c'est à peine si on s'en plaint. Mais que Dieu fasse des merveilles d'amour et de sagesse, que l'Église excède en égards pour notre liberté, en respect pour notre dignité, en précautions contre notre faiblesse, en prudence dans ses permissions, en patience dans ses initiations, on murmure néanmoins, on accuse et parfois l'on blasphème. Mon Dieu ! que vous serez donc aisément justifié, et quel triomphe

1. I Cor. xv, 10. — 2. Philipp. I, 6. — 3. Isaï. xl, 31.
4. II Cor. xi, 19.

vous fera le jour où l'évidence forcera l'homme à juger vos conduites [1].

C'est ce que nous souhaitions vous dire de principal sur cette grave et fondamentale question de la vocation religieuse. Quel est maintenant l'état auquel elle aboutit, c'est ce qu'il convient d'éclaircir.

## II.

Lorsque les mots sont justes, il n'y a qu'à les approfondir pour se rendre un compte exact des réalités qu'ils expriment. Or, un mot est toujours juste quand il est consacré par l'usage de tout le genre humain ; et cela est plus vrai encore des mots authentiquement adoptés par l'Église. C'est donc dans le mot même de religion que nous devons rechercher la véritable idée de l'état religieux.

Si la religion est le lien qui unit moralement la créature au créateur, un état si éminemment religieux que ce nom devient son nom propre, devra nécessairement être celui où des liens plus nombreux, plus serrés, plus indissolubles, relieront l'homme à Dieu. Et s'il est possible que l'homme se donne à Dieu au point de devenir son domaine exclusif; s'il lui dédie tout ce qu'il a, tout ce qu'il est, tout ce qu'il peut, réduisant toute sa vie à Dieu seul, à son culte, à sa gloire, à ses œuvres ; écartant dès lors pour jamais, comme chose profane et étrangère, tout ce qui viendrait distraire l'esprit, partager l'âme et diminuer le don, cet état sera évidemment un état *religieux*. Tel est, en effet, l'état qu'on nomme ainsi, et c'est parce qu'il est tel, qu'on lui donne unanimement ce nom vénérable.

1. Psalm. L, 6

Avant tout et dans son fond, c'est un état de consécration, de donation de soi-même et de totale appartenance à Dieu. Cela peut et doit sans doute avoir des conséquences multiples. Il est clair qu'en se livrant à Dieu jusque-là, l'homme aliène plusieurs de ses droits naturels, s'impose des surcroîts de sacrifice, et souscrit à bien des devoirs de surérogation. Il se met de plus visiblement dans des rapports nouveaux avec l'Église, avec la famille, avec la société civile, et s'établit, par suite, dans des conditions toutes particulières d'existence. Il pose le pied dans une carrière de perfection et plus haute et plus vaste ; il s'engage d'office à y marcher. C'est bien assez qu'il entre dans un ordre de service divin plus régulier et plus intime, pour être moralement tenu de devenir plus saint. Qu'il s'oblige même, par des promesses irrévocables, à l'emploi de certains moyens divinement établis pour assurer notre persévérance et nos progrès ; et, par exemple, qu'il se lie par des vœux à la pratique des saints conseils évangéliques, on le conçoit : encore y devra-t-on moins voir une prudence dont il s'arme contre soi-même, qu'une justice qu'il rend à Dieu. Mais ce ne sont là que des rayons : il y a d'abord un foyer d'où ils partent. Or, ce foyer, c'est justement ce lien qui unit plus parfaitement l'homme à Dieu ; c'est cette consécration officielle, c'est cette tradition intégrale qu'il lui fait de lui-même. Là est l'essence de l'état religieux. Ayant toutes sortes de conséquences, cet état peut aussi se produire en des formes multiples, et avoir des fins prochaines très-différentes les unes des autres. On peut s'y dévouer, par exemple, à des services divins ou humains très-divers ; mais le fond demeure identique, et c'est celui que nous avons dit.

Que l'hostie consacrée soit simplement offerte à Dieu, et consommée par le seul prêtre dont la puissante parole vient de la produire en l'immolant ; qu'offerte d'abord à Dieu,

elle soit ensuite exposée sur l'autel, pour y devenir tout à la fois un objet, un modèle et une source d'adoration : ou bien qu'elle soit portée à un clerc, à une vierge, à un soldat partant pour la bataille, à une mère de famille, à un enfant, à un vieillard, à un captif, à un malade ; qu'elle apporte ici une lumière, là une force, ailleurs une consolation, une préservation, un encouragement, un remède, la substance de tout cela, c'est qu'elle est une hostie. C'est là son état propre, le fondement de tous ses actes et la cause de tous ses effets.

Ainsi en est-il du religieux. Quelle que soit d'ailleurs la forme de sa vie religieuse et l'esprit de sa règle et la fin propre de son institut, ce qui prime tout en lui, ce qui fonde et vivifie tout, c'est qu'il est *religieux*, c'est-à-dire, consacré à Dieu par un acte authentique. C'est ce qu'enseigne formellement Suarez, en qui, comme dit Bossuet, on entend toute l'École : « On nomme cet état religieux, écrit-il, à raison de la fin dernière et principale à laquelle il tend ; et cette fin, c'est Dieu même. Le culte de Dieu et son service en sont le premier but. Ceux qui l'embrassent se consacrent spécialement et totalement à Dieu, et c'est pour cela même que le nom de *religieux* leur est donné par excellence[1] ».

Mais comme il n'y a qu'une religion, celle de Jésus-Christ ; comme aussi tous les états chrétiens ont nécessairement en lui leur racine, et ne sont jamais que l'extension et la prolongation des siens, l'état religieux

1. Dicitur hic status religionis ex habitudine ad finem ultimum ac principalem in quem tendit, qui est Deus ipse, cujus cultus principaliter in hoc statu intenditur, cuique homines specialiter et omnino in eo consecrantur, et inde per antonomasiam religio dicitur.— De virt. et statu religionis. Tract. VII, Lib. 2, cap. 1. Il ajoute au ch. 4 : Dominium suî in Deum transfert (religiosus). — S. Thomas avait déjà dit : Religio est quædam virtus per quam aliquis ad Dei servitium et cultum aliquid exhibet. Et ideo antonomastice religiosi dicuntur illi qui se totaliter mancipant divino servitio. 2a 2æ Quæst. CLXXXVI, art. 1.

ne saurait être non plus autre chose qu'une imitation plus expresse d'une des manières d'être de Jésus ; une entrée plus profonde dans le mystère de sa sainte vie, et spécialement dans sa religion, qui est comme l'âme de sa vie entière.

Non pas qu'il s'agisse ici de la religion de Jésus qu'on pourrait nommer officielle, et dont les actes constituent son ministère public : tels que sont, par exemple, son sacrifice sanglant sur la croix, son immolation mystique à la cène, l'établissement et le gouvernement de son Église, l'institution et l'administration des sacrements, la prédication de l'évangile, l'intimation des lois et autres actes religieux du même ordre. Envisagée ainsi, la religion de Jésus est le principe du sacerdoce chrétien, et c'est par lui exclusivement qu'elle se continue et s'exerce en ce monde. Mais nous voulons parler de cette religion radicale et intérieure de Jésus qui précède sa mission publique et qui, bien qu'elle y serve de fondement, subsiste indépendamment d'elle. Nous parlons de cette religion qui résulte du seul fait de son incarnation bénie, c'est-à-dire, de l'ineffable union de ses deux natures, et des relations qu'elle fonde entre son humanité et sa divinité, ou, comme lui-même aimait tant à le dire, entre lui et son Père. Il est clair en effet que, par cela seul que Jésus était le Verbe incarné, il était, il vivait, dans un état foncier de consécration, de tradition et d'appartenance à son Père : si bien que, par là, comme le disait excellemment l'École mystique de l'Oratoire français, dont l'admirable Olier a été l'un des plus éminents interprètes, il était constitué le *religieux de son Père*[1]. Là est,

1. Sans doute on voit bien déjà poindre ici un sacerdoce, et les actes, par lesquels cette religion intérieure de Jésus s'exerce nécessairement, sont de vrais actes sacerdotaux : nous allons le dire. Mais entre ce que nous nommons ici la religion de Jésus et ce qui constitue, à proprement parler, son sacerdoce, il y a, si nous ne nous trompons

selon nous, l'exemplaire tout divin, et partant la source-mère de l'état religieux. La raison d'être ici-bas de la vie religieuse, sa mission dans l'Église et dans l'humanité, c'est de perpétuer parmi nous la religion intérieure de Jésus envers Dieu. Elle peut servir et elle sert effectivement à d'autres fins, mais c'est là sa fin principale.

Du reste, avec l'humble respect et l'ardente piété qui convient, ouvrons ensemble quelques instants ce livre vivant, ce pontifical suprême et éternel, qui est la vie de ce grand consacré, de ce religieux absolu, de Jésus-Christ Notre-Seigneur : vous verrez, dans une grande lumière, ce que vous ne faites sans doute encore qu'entrevoir.

Et d'abord, remontez jusqu'au premier principe; regardez Dieu dans sa vie intime, telle que la foi nous la dévoile. Vous le verrez se contemplant, s'aimant, se possédant lui-même; se donnant et s'unissant éternellement à lui-même : vous le verrez retiré, reposé, consommé et immuablement scellé en lui-même. C'est là sa simplicité, son unité, sa félicité; c'est là sa sainteté. Elle le sépare infiniment de tout ce qui n'est pas lui; à tel point que lorsqu'il se communique au dehors, il reste encore tout intérieur; et que s'unissant à ses créatures, au point de s'écouler jusqu'en leur essence [1], il demeure absolument pur d'elles, et n'est rien de tout ce qu'elles sont.

C'est là le type de la vie de Jésus, laquelle est dédiée avant tout à réfléchir et à honorer cette vie divine. Jésus se réfère à Dieu par état. Il n'est qu'un œil pour le regarder, une oreille pour l'écouter, une main pour le saisir, un

et proportion gardée, le même rapport et la même différence qu'entre ce sacerdoce initial, intérieur et privé qui est inhérent à l'état chrétien, et ce sacerdoce supérieur, réservé, officiel, où il n'y a que la sainte ordination qui donne accès aux baptisés.

1. Per intrinsecam habitationem sola Trinitas menti illabitur. S. Thom. Summ. 3 p. Quæst. VIII, art. 8, ad 1.

cœur pour l'aimer, un organe pour s'adapter à lui, un instrument pour le servir. Il n'est qu'un trône où Dieu s'assied, un royaume dont il est le Roi, un temple dont il est le Dieu, une création où il exerce en liberté et en plénitude ses droits infinis de créateur. Jésus existe et vit premièrement pour cela. Mais il n'est pas seulement saisi par la main toute-puissante et tout aimante de la divinité : étant un être actif et libre, il se donne à Celui qui le prend, il embrasse Celui qui l'étreint, il se livre à Celui qui le possède, et l'on peut dire que, des deux parts l'énergie de l'acte est semblable. Cela forme une appartenance à laquelle rien ne se peut comparer.

Il naît d'ailleurs en cet état. Être ainsi ou exister, c'est pour lui une seule et même chose. Dieu le possède en l'engendrant ; et au premier instant où ce Verbe commence de vivre en son humanité, il est déjà, comme il sera toujours, Celui qu'éternellement Dieu engendre en lui-même.

Jésus naît donc tout consacré ; et c'est pourquoi l'Archange dit à Marie : « Ce qui naîtra de toi est Saint, ou plutôt « la Sainteté même[1] ». Dès l'origine, il appartient d'office et exclusivement à Dieu, à son culte, à sa gloire, à ses œuvres. Il est positivement religieux. Il a sa règle tracée d'avance et dont il ne se départira, dont il ne demandera dispense ni pour un point, ni pour un iota[2]. Elle lui est montrée dans son entier dès son entrée au monde, et il y souscrit d'un cœur ardent : « Me voici, mon Père, s'écrie-t-il ; je viens « pour accomplir en tout votre volonté[3] ». Cet engagement va très-loin, et l'on ne voit vraiment pas la fin des obligations qu'il implique. Il équivaut d'ailleurs à un vrai vœu ; et c'est en la personne du Christ que parlait le saint Prophète David, quand il disait : « Je rendrai mes vœux au « Seigneur à la face du peuple entier, et au milieu de toi,

1. Luc I, 35. — 2. Id. XVI, 17. — 3. Psalm. XXXIX, 9.

« Jérusalem [1] ». Jérusalem est le lieu régulier où tous les vœux s'acquittent [2]. C'est donc là que Jésus finira de tout payer à Dieu ; mais il commence dès le sein de sa bienheureuse mère.

Des attributs de Dieu, de ses droits, de ses desseins, de ses commandements, de tous ses bons plaisirs, il n'y en a pas un seul qui ne regarde Jésus ; il n'y en a pas non plus que Jésus ne regarde. Sa règle, c'est de donner toujours satisfaction à Dieu en toutes choses et de toute manière. Cela renferme des devoirs qu'on peut bien nommer infinis. C'est là qu'ont leur principe ces quatre grands ordres d'actes sacrés qui constituent le fond de toute religion, et sont, pour ainsi dire, la vie religieuse en exercice : à savoir, l'adoration, l'action de grâces, la réparation et l'impétration. Sans doute, c'est seulement dans son sacrifice extérieur, et à titre de prêtre, que Jésus finit de remplir envers Dieu ce quadruple devoir. Mais d'abord il le rend à titre de religieux, et d'une manière tout intérieure. Son état est de le rendre, et sa vie n'a pas définitivement d'autre emploi. C'est par ces actes, comme par quatre courants immenses, impétueux, continus, que cette vie s'écoule et se jette dans la source d'où elle jaillit sans cesse, c'est-à-dire dans le sein du Père. Ces actes persistent au fond de toutes les autres œuvres de Jésus. Ils en sont comme l'appui caché et la séve. Tout ce qu'il dit comme docteur, tout ce qu'il fait comme thaumaturge, comme législateur, comme sauveur, comme pontife, ou à quelque autre titre que ce soit, il le dit et le fait d'abord en religieux ; comme étant consacré, dévoué et livré à son Père, comme obéissant à son Père, comme s'acquittant d'un vœu fait à son Père. Et tout cela, vous le comprenez, est sans alternative, sans retour, sans repentir possible.

1. Vota mea Domino reddam in conspectu omnis populi ejus .. in medio tui, Jerusalem. Psalm. cxv, 8.

2. Tibi redditur votum in Jerusalem. Psalm. LXIV, 2.

Non-seulement ce que Jésus fait un jour, il le fait toujours ; mais engagé qu'il est, il ne peut même plus ne point le faire. C'est par son état même qu'il est lié, et son lien, c'est son état même. Après l'état propre de Dieu, il n'y a rien de plus fixe que cet état religieux de Jésus. Il tient à l'union hypostatique comme la tige tient à la racine ; c'est d'elle qu'il sort ; c'est sur elle qu'il se fonde ; il en tire quelque chose de divinement immuable ; et c'est ainsi que Jésus est consacré à Dieu.

Mais en l'appropriant si exclusivement à Dieu, cette consécration le sépare, sinon de tout ce qui n'est pas Dieu, du moins de tout ce qui ne se réfère pas à Dieu. Parce qu'il est le grand *consacré*, Jésus est le grand *séparé*. C'est un des caractères les plus saillants de sa vie au milieu des hommes, et un nouvel aspect sous lequel elle est le type de la vie religieuse.

Jésus est séparé d'abord par sa transcendante et incomparable excellence. Il est clair qu'elle le place hors ligne et tout à fait à part. Il l'est de plus par son ministère de médiateur et de pontife. Lui seul peut le remplir et, de fait, lui seul le remplit. Comme le pontife de l'ancienne Loi se séparait du peuple, en entrant seul dans le Saint des Saints, Jésus, laissant à ses pieds la foule, et ses bourreaux, et ses disciples, et même sa mère, monte seul sur la croix pour y accomplir son sacrifice. Il meurt extérieurement comme il a toujours vécu intérieurement, entre le ciel et la terre, à une hauteur où nul que lui ne peut atteindre. Mais, en outre, et c'est ici qu'il devient un modèle, entre lui et tout ce qui l'entoure, et surtout ce qui lui est inférieur, il y a toutes sortes de séparations volontaires et stables, qui le tiennent ici-bas à distance de tout ce qui est terrestre : pur, libre, dégagé et, comme disait si bien David, *unique* et divinement *pauvre* [1].

1. Psalm. XXIV, 16.

Il est séparé du péché; cela va de soi et prime tout le reste : « Il était séant, en effet, dit saint Paul, que nous « eussions un pontife tel que lui, saint, innocent, imma- « culé, séparé des pécheurs et plus élevé que les cieux [1].» Entre lui et l'ombre du mal, il y avait cet abîme qui s'appelle l'impossible. Il est de plus séparé du monde; il n'en est pas [2]. Loin de vouloir lui plaire, il vient, au contraire, l'accuser, le condamner, le maudire [3], le vaincre [4], l'excommunier; ce qu'il fait en l'excluant de sa prière [5]. Il vient en révéler le fond plein de malice, mettre à nu ses sophismes, rompre ses charmes, déjouer ses ruses, lui arracher ses proies, détrôner, chasser, exterminer son prince [6].

Il est encore séparé de tout ce qui plaît à ceux du monde, et de mille choses dont, en une juste mesure, le commun des hommes peut user licitement; et, par exemple, des biens, des honneurs, des plaisirs. Il est pauvre, pauvre de gré et de fait. Il naît dans une étable et meurt sur une croix : et dans le cours de sa vie, il peut dire, lui qui dit toujours vrai, « qu'il n'a pas même une pierre où reposer sa tête [7] ». Pour les honneurs, il n'en veut point. On conspire pour le proclamer roi, il s'échappe [8]. La seule gloire qu'il accepte, c'est celle qui revient à son Père [9]. Celle-là, il la cherche, la poursuit et l'exige; mais pour lui, il se tient humble, il s'efface, et meurt, par choix, saturé de mépris [10]. Quant à ce que l'on nomme plaisirs, vous savez s'il y renonce. « La joie lui était offerte », écrit saint Paul; il l'avait sous la main, « c'est la croix qu'il préfère [11] ». Il ne vit pas, pour ainsi parler, un instant sans souffrir; il est « l'homme de douleurs [12] », et la seule pensée qu'il s'arrête à goûter ici-bas le moindre plaisir sensible ou purement hu-

1. Hebr. IX, 26. — 2. Joann. XVII, 14. — 3. Matth. XVIII, 7. — 4. Joann. XVI, 33.— 5. Id. XVII, 9.— 6. Id. XII, 31. — 7. Luc. IX, 58.— 8. Joann. VI, 15. — 9. Id. VIII, 49; XVII, 4. — 10. Thren. II, 6. — 11. Hebr. XII, 2.— 12. Isaï. LIII, 3.

mais soulève toute âme chrétienne et l'affecte comme un blasphème.

Il vit, en outre, séparé des affaires et absolument libre des exigences de la famille. A peine sorti de l'enfance, il affirme, sur ce point, son inviolable liberté, laquelle n'est autre que le droit absolu de Dieu sur lui et le devoir sacré qui en découle. Et plus tard, dans sa vie publique, quand sa mère et ses frères, c'est-à-dire ses parents, le réclament : « Qui est ma mère, qui sont mes frères? dit-il. Celui « qui fait la volonté de Dieu, celui-là est mon frère, et ma « sœur, et ma mère [1]. » On le prie d'intervenir dans un débat humain, il refuse [2]. Il s'exempte de toute charge politique et civile. Ce n'est pas qu'il ne serve sa patrie; mais il la sert d'une manière transcendante, et sans en subir les servitudes communes, autrement que par condescendance, pour enlever un prétexte de blâme aux méchants et éviter un scandale aux faibles [3].

Il est même, en un sens, séparé de lui-même. En tant qu'homme, il n'est pas plus propriétaire au dedans qu'au dehors : il vit dépouillé de soi comme du reste. Il ne dispose en maître, ni de ses puissances, ni de ses actes ; non pas même d'une pensée, d'un regard, d'un soupir ou d'une larme. « De moi-même, je ne fais rien [4] », nous dit-il. Cela ne souffre aucune exception. En toutes choses il dépend, et il obéit toujours. Il n'est que l'*homme de Dieu ;* c'est purement Dieu qui vit et opère dans son humanité : quoiqu'elle aussi vive et opère, elle ne s'emploie qu'à servir Dieu et à lui donner passage. Au point de vue de l'intérêt propre, elle est comme n'étant pas : de sorte que Jésus est plus que séparé de lui-même, plus que mort à lui-même; pour lui-même, il est nul. Est-ce à dire qu'étant ainsi séparé de tout et de tous,

1. Matth. XII, 48. — 2. Luc. XII, 14. — 3. Matth. XVII, 24.
4. Joann. V, 30.

il oublie les créatures et se dispense de les servir? Est-ce à dire que sa sublime solitude, ou l'incline à l'indifférence, ou le condamne à l'inaction? Est-ce à dire que, pour être tout consacré à Dieu, il cesse de nous appartenir, et qu'enfin, pour le posséder, Dieu le confisque? Non pas, certes. Le soleil est solitaire aussi dans les hauteurs du firmament; c'est justement parce qu'il est là qu'il éclaire et échauffe toute la terre. Ainsi en va-t-il du religieux divin. C'est parce qu'il n'est qu'à Dieu qu'il est rendu capable d'être le bien de tous; c'est parce qu'il est l'Agneau de Dieu qu'il est l'hostie du genre humain. La sainte unité de sa vie la rend universelle. Et puisque, menant d'abord, en toute sincérité, la vie d'un voyageur, il va se rapprochant toujours de sa fin, qui est aussi son principe et qu'il appelle son Père; plus il monte à son Père, plus il se retire et se sanctifie en son Père, plus aussi il étend, plus il augmente sa toute bienfaisante influence; de telle sorte qu'il nous est plus utile à la croix qu'à la crèche, plus utile au ciel qu'à la croix [1].

Que venons-nous de faire, sinon de vous mener sur la montagne et de vous y montrer votre exemplaire divin? Cette histoire de la vie intime de Jésus, n'est-ce pas la théorie de la vôtre, et n'y reconnaissez-vous pas votre état? Vous aussi, comme Jésus, vous êtes des consacrées; comme lui, vous êtes des séparées; mais premièrement des séparées : c'est l'ordre. Jésus, qui vient d'en haut [2], est d'abord consacré, et c'est cela même qui le sépare. Pour vous, qui venez d'en bas, puisque, vous ayant tirées du néant, Dieu vous tire encore du péché, il faut d'abord vous séparer, afin de vous consacrer ensuite. Cet ordre se retrouve partout dans les rapports de la créature avec Dieu. Et c'est ce que saint Paul indique en disant : « Dieu nous a arrachés au

1. C'est quand il est remonté au ciel qu'il nous envoie son saint Esprit. Nondùm enim erat Spiritus datus, quia Jesus nondùm erat glorificatus. Joann. VII, 39. — 2. Id. VIII, 23.

« pouvoir des ténèbres, et il nous a transférés dans le « royaume du Fils de son amour [1] ».

Vous êtes donc séparées, et avant tout du péché. Vous l'êtes à titre de chrétiennes, mais davantage l'êtes-vous à titre de religieuses, et c'est pourquoi votre profession est unanimement regardée comme un second baptême [2]. Elle confirme le premier; on peut dire qu'elle le perfectionne. Elle est une mort plus radicale à toute la vie mauvaise, un ensevelissement plus profond du vieil homme, et, par suite, le principe d'une résurrection plus énergique et plus glorieuse.

C'est pour cela qu'elle vous sépare plus complétement du monde, non-seulement au dedans par l'esprit, mais encore d'une manière extérieure. Ces perversités, ces malices, ces mensonges, ces sophismes, ces piéges, ces illusions que l'Évangile appelle le monde, vous les avez répudiés quand, lavées par l'eau sainte, vous avez pris naissance en Dieu. Renouvelant d'abord ici cette répudiation nécessaire, vous la rendez plus absolue en quittant pour toujours, dans la mesure que la vie présente laisse possible, la masse des personnes les plus exposées par état aux influences mondaines. Vous quittez ce que l'Écriture nomme si bien *le siècle*, c'est-à-dire le multiple, le divisé, l'éparpillé, l'agité, le passager, le périssable; tout ce que le temps mesure, hache ou dissipe; la proie des heures, la vie humaine mise en poussière et tournant dans un tourbillon. Vous quittez le pays des asservis, des courbés, des affairés, de tous les partagés; vous fuyez, vous vous retirez; vous allez prendre séjour au fond du désert, sur la montagne, plus loin de la boue et du bruit, plus près du ciel et du soleil : c'est une séparation.

Vous en faites d'autres : vous rompez avec les affaires,

1. Coloss. I, 13. — 2. S. Thom. 2da 2dæ Quæst. CLXXXIX, art. 3, ad 3. — Suarez, loc. cit. Tract. VII, lib. 6, cap. 13.

non point certes avec le travail ; le travail est une loi, les affaires sont un esclavage. Vous brisez avec elles, et, prises en elles-mêmes, elles vous sont désormais défendues. Vous quittez votre famille, et, dans la mesure tracée par la main de l'Église, si sage, si sainte, si sûre, si discrète et si bonne pour tous, vous en demeurez temporellement dégagées. Quant à votre patrie, il en va de même. Vous ne la reniez point; c'est aussi une mère. Vous ne l'oubliez pas non plus ; vous la servez à votre manière, et mieux que ne le font beaucoup d'autres ; mais vous la dépassez et vivez plus haut qu'elle, dans la patrie intérieure, dans la Jérusalem mystique, dans la cité universelle, où il n'y a plus ni juif, ni gentil, ni grec, ni barbare, mais où tous sont un seul dans le Christ [1]. Où que vous soyez selon le corps, ce qui d'ailleurs vous importe peu, selon l'esprit c'est là votre séjour.

Vous faites plus encore : c'est jusqu'au dedans de vous que vous portez le glaive et que vous séparez ; vous atteignez en vous cette racine et cette séve de péché qui se nomment le vieil homme, la chair ou la concupiscence. Autant què vous le pouvez, vous coupez cette racine, et si vous ne tarissez point cette séve, vous l'empêchez du moins de jaillir et de pousser ses fruits. C'est le but de ce triple vœu qui vous fait à jamais pauvres, chastes et obéissantes.

Mais en mettant le comble à vos séparations, ce triple vœu pose la base de votre consécration divine. Ce vœu est un acte magnifique qui vous installe en un sublime état. Il est l'acte culminant de votre liberté, et le signe le plus éclatant de votre grandeur morale. Vous exercez, en le faisant, un étonnant pouvoir, celui de vous dépasser vous-mêmes et d'emprunter à Dieu ses modes d'être. Ce vœu soustrait votre vie aux vicissitudes, aux fragilités, aux

1. Gal. III, 28.

retours lâches, aux repentirs funestes. C'est un trône immobile du haut duquel vous dominez le temps et la terre et l'enfer. Jésus dominait tout du haut de l'union hypostatique ; vous, vous dominez tout du haut de cette promesse sacrée. Elle vous lie indissolublement à la vérité, à la justice, à la sainteté, à l'amour, et inaugure pour vous cette liberté du ciel où l'on est fixé dans le bien, de manière à ne pouvoir plus faire le mal. Vous rendant les captives de Dieu, elle vous affranchit de tout le reste. Vos vœux sont le mot sacramentel de votre pâque céleste, ou plutôt ils sont cette pâque même. Ils supposent votre passion et votre crucifiement; ils les contiennent, ils les concluent, et en même temps, ils commencent votre résurrection. Ils achèvent de vous faire mourir, ils vous tiennent dans cette sainte mort, qui est « précieuse devant Dieu [1] »; et du même coup ils vous font vivre « cachées en Dieu avec le « Christ [2] » ; vivre d'une vie nouvelle, supérieure, et sur laquelle la mort a de droit perdu tout empire [3]. Enfin, nous l'avons dit, ils vous *consacrent*.

Ne vous étonnez pas que, tandis qu'un simple prêtre peut vous donner l'habit religieux, votre profession, ou, du moins, l'imposition du voile, qui en est le signe public, demeure un acte pontifical, c'est-à-dire régulièrement réservé à l'évêque. L'évêque seul est le prêtre parfait ; c'est pourquoi il est le seul qui puisse faire les œuvres parfaites. Le prêtre prépare; il baptise, il bénit; l'évêque finit, il confirme, il ordonne, il consacre. Vous êtes donc des consacrées, et tout est consacré en vous : vos yeux, vos lèvres, vos oreilles, vos mains, vos pieds, vos genoux, tout votre corps; votre esprit, votre cœur, votre volonté, vos puissances, votre vie, vos forces, votre temps. Tout cela n'est plus à vous, ni à personne au monde; car ceux qui en dis-

1. Psalm. cxv, 15. — 2. Coloss. III, 3. — 3. Rom. VI, 9.

posent immédiatement, comme sont vos supérieurs, ne le font et ne le peuvent faire qu'au nom de Dieu et comme tenant sa place. Rien de vous n'est plus à vous; tout est aliéné, vendu et livré en principe aux mains du souverain propriétaire. Vous êtes le bien de Dieu, son bien propre et exclusif. Comme Jésus, vous vivez pour le Père [1] et ne vivez que pour lui; pour l'adorer, le louer, l'exalter, le bénir, lui rendre les mille devoirs que ses saintes perfections réclament. Vous vivez pour le remercier, le consoler, le dédommager, l'aimer, le servir; le servir en travaillant, le servir en souffrant, le servir en vous dépensant. Vous vivez par-dessus tout pour lui *appartenir*. Il y a dans ce seul mot des mondes de vie, de grandeur, de sainteté, de gloire et de félicité. Vous êtes comme le théâtre des droits de Dieu, une carrière libre et tout ouverte à ses manifestations volontaires, un firmament spacieux et pur où, semblables à des astres, ses desseins peuvent luire et circuler. Je ne dirai point autre chose en vous nommant des instruments de religion, des lampes vivantes, des encensoirs humains, des tabernacles intelligents et des autels aimants. Je dirai tout assurément en disant que vous êtes des hosties; des hosties que tient Dieu le Père, qu'immole Dieu le Fils, que consume Dieu le Saint-Esprit, et qui doivent être données en communion à la Trinité tout entière. C'est ce que les Pères enseignent en vous nommant des holocaustes [2]. Y a-t-il rien qui appartienne tant à Dieu qu'une hostie holocauste? C'est le titre spécial auquel vous lui appartenez. Aussi, ces mêmes saints Pères disent tous que

1. Joann. VI, 58.

2. Cum quis suum aliquid Deo vovet et aliquid non vovet, sacrificium est: cum verò omne quod habet, omne quod vivit, omne quod sapit, omnipotenti Deo voverit, holocaustum est... Sensum, linguam, vitam atque substantiam quam perceperunt, Domino immolant: quid est nisi holocaustum offerunt; imo magis holocaustum fiunt? S. Gregor. Magn. Homil. in Ezech. Lib. II, Homil 8, 15.

vous ne pouvez plus désormais soustraire volontairement quoi que ce soit de vous à Dieu, sans commettre un larcin céleste et un vrai sacrilége [1]. Le calice une fois consacré, n'est plus propre qu'au sacrifice : on ne peut, sans profanation, l'employer à aucun autre usage, cet usage fût-il d'ailleurs licite et bon en soi.

Si profonde est, au reste, votre consécration, qu'elle passe de droit à tous vos actes. Une séve de religion monte de votre fond, et vivifie divinement tout ce qui sort de votre âme. En tout, partout, pour tout, vous êtes des religieuses. Quoi que vous fassiez d'humain, fût-ce l'acte le plus vulgaire, cet acte peut et doit être sacré, et il n'y a pas jusqu'à votre sommeil qui ne soit une portion du culte que vous rendez à Dieu [2]. Enfin, je le répète, c'est la religion même de Jésus, sa religion intérieure et essentielle, qui passe en vous pour aller à son Père. Vous êtes à Jésus-Christ une humanité de surcroît, appropriée à la sainte et passionnée volonté qu'il a toujours de rendre à son tout divin Père ce devoir suprême, total et infini qui se nomme la religion.

Les créatures ont leur part ici, une part nécessaire et excellente. Il en est de vous comme de Jésus. Cet homme de Dieu, ce religieux de Dieu, est en même temps le don de Dieu au monde. Vous l'êtes aussi en lui. Plus vous entrez dans ses états, plus aussi vous participez à ses relations, plus vous contribuez à ses œuvres. En vous élevant par la sainteté, vous vous étendez d'autant par l'amour. De même que, parmi les maisons d'une cité, il n'y en a pas de plus ouverte, de plus sociale et de plus populaire que celle qui appartient à Dieu en propre, et qui s'appelle l'Église; de même il n'y a pas d'êtres sur lesquels les hommes aient,

1. Sacrilegium et furtum committitur, si res Deo sic dicata subtraha tur. — S. Basil. Reg. brev. 14. — Ita Cassian. Institut. Lib. II, cap. 8.

2. Omnes actus religiosi pertinent ad divinum cultum sicut quædam sacrificia. S. Thom. 2da 2dæ Quæst. LXXXVII, art. 6.

surnaturellement parlant, plus de droits, et dont ils tirent plus de profits, que ceux qui sont consacrés à Dieu, les prêtres, les religieux, les religieuses. Votre amour pour les créatures peut se traduire de mille manières; le service que vous leur rendez peut revêtir mille formes, je vous l'ai déjà dit : mais cet amour et ce service tiennent à l'essence de votre état, au point que leur seule absence le réduirait à n'être plus qu'une illusion ou un mensonge [1] : et tout cela a sa source dans votre consécration à Dieu. Comme c'est le prêtre seul qui donne l'hostie aux fidèles, c'est Dieu seul qui vous donne aux peuples, et c'est après vous avoir consacrées, et à titre même de consacrées, qu'il vous donne. Et voilà justement pourquoi, en vous donnant vous-mêmes aux autres, et quelquefois avec profusion, non-seulement vous demeurez saintes, mais vous sanctifiez ceux qui reçoivent votre don, usent de vos services, ou subissent votre influence.

Voilà le positif et comme la substance de votre état. Tout le reste en est l'accessoire, la préparation, la condition, la défense ou le moyen; mais là est l'essentiel, et c'est ce qui en demeurera dans le ciel, quand les labeurs seront achevés, les luttes disparues et les larmes taries.

Attachez-vous à ce positif : contemplez toujours cette substance à travers tous les accidents terrestres dont elle est forcément revêtue ici-bas; et que la splendeur, la sublimité et la béatifiante bonté de celle-là vous fasse, non-seulement accepter, mais aimer, mais embrasser avec ardeur l'obscurité, l'humiliation et le labeur souvent douloureux de ceux-ci. Ne prenez pas le moyen pour la fin, ni l'échafaudage pour le temple qu'il sert à édifier, ni le régime pour la santé qu'il procure ou qu'il entretient. Ne croyez pas que Dieu vous demande d'aimer ce régime pour lui-même,

1. Suarez, loc. cit. Lib. I, cap. 4, et Lib. II. cap. I.

et de trouver que cet échafaudage est beau, et de savourer ces moyens, comme si c'était une chose très-douce. Ce que Dieu ne vous demande pas, ne vous le demandez pas non plus à vous-même : mais estimez tant le fond et aimez-le d'un si grand amour, que, pour en protéger l'intégrité et en assurer la permanence, tout vous devienne facile à force d'être voulu.

En somme, dites-vous, répétez-vous sans cesse : par la grâce de mon Père céleste, pour sa gloire, pour sa joie et en union avec mon tout divin époux Jésus, je suis consacrée à Dieu, je suis livrée à Dieu, je lui appartiens sans partage, pour toutes choses et à jamais : dites-vous cela avec foi; et rendez-vous bien compte que là est le mot suprême de votre état, le cœur de votre Règle, l'âme de vos Constitutions, la raison de tous vos règlements, la justification de tous vos usages, l'explication de toutes les conduites extérieures et intérieures de Dieu sur vous, la substance de tous vos devoirs, l'aliment de toutes vos vertus, le principe de tous vos progrès, la source vive de votre sainteté; sans parler des défenses invincibles, des refuges inviolables et des consolations infinies qui s'y trouvent.

Qui voit l'astre en voit les rayons; je n'ai donc pu vous expliquer la nature de l'état religieux, sans vous faire entrevoir les fruits merveilleux qu'il produit et les inestimables biens qu'il renferme. Toutefois, quelques développements sont ici nécessaires, et nous vous les avons promis : ils formeront la conclusion de cet important entretien.

## III.

Le premier de tous les fruits de la vie religieuse, incontestablement, c'est la gloire particulière et excellente que

rend à Dieu toute âme qui s'y engage. La passion de cette gloire a dévoré le cœur des saints. Il n'y a pas, du reste, de félicité comparable à celle que donne cette passion satisfaite. Les meilleurs sentiments de l'âme entrent tous dans cette faim divine : ils s'y touchent par leur cime, ils s'y perfectionnent mutuellement, ils s'y concertent, ils s'y exaltent ; et pour peu qu'elle soit rassasiée, ils y passent à l'état de jubilation et de triomphe. La gloire rendue à Dieu, c'est la vérité confessée, la justice accomplie, l'ordre établi ; c'est le ciel rayonnant librement sur la terre, et la terre fleurissant dans le ciel, selon la suave énergie que le sang de Jésus lui donne en l'arrosant. C'est le succès de l'incarnation, le fruit de la rédemption, le repos de la création. C'est l'harmonie plénière du monde avec les pensées, les désirs, les attraits éternels. C'est l'être créé se plongeant dans sa source et s'épanouissant tout entier dans son centre. C'est l'enivrement des bons anges et la fête de la cité céleste ; c'est le joyeux tressaillement de la sainte Trinité. C'est aussi la consolation de l'ineffable gémissement que l'univers entier pousse vers la fin dernière [1], et le secret de sa patience à attendre les moments que son Créateur a fixés pour achever de l'affranchir et le consommer dans sa joie. C'est quelque chose de si grand, de si souverain, de si précieux, de si indispensable, de si urgent, que la certitude, ou même l'espoir sérieux d'y coopérer tant soit peu, est capable d'incendier l'âme chrétienne. Or, ce ne sont ni des gouttes, ni même des ruisseaux, ce sont de vrais torrents de gloire, qui, du cœur et de la vie d'une sainte religieuse, peuvent jaillir jusqu'au sein de Dieu, et inonder tous ses attributs.

En droit, votre vie n'est qu'une confession, une louange, un témoignage. Par le fait de votre profession, votre être

1. Rom. VIII, 26.

entier devient un hymne à la divinité. En quittant pour jamais tout ce qui rabaisse, asservit et divise, vous glorifiez la sublimité, la liberté et l'unité de Dieu. En renonçant à tous les biens terrestres, vous déclarez que Dieu suffit; que si on le possède, rien du reste n'est plus nécessaire ; et vous exaltez par là, non-seulement sa providence, mais encore et surtout son opulence intime et sa plénitude infinie. En épousant la chasteté, vous dites magnifiquement qu'auprès de sa beauté, et des délices où elle jette l'âme qui la contemple, tout pâlit ici-bas ; et que, méritant à peine un regard passager de nos yeux, toutes les beautés de la terre ne sont pas dignes d'inspirer même un désir volontaire à notre cœur. En vous liant à l'obéissance, vous honorez merveilleusement sa souveraineté. Ces vœux qui scellent tous vos engagements, sont une gloire manifeste à l'immuable fixité de son être. Vivant dans un état foncier et habituel de sacrifice, vous louez sans cesse sa sainteté. Formant une vraie famille, et demeurant régulièrement unies les unes aux autres, vous célébrez pratiquement ce que vous imitez, à savoir la société et l'ineffable union des trois personnes divines. Dédiées d'ailleurs, de manière ou d'autre, au service de l'Église et au bien spirituel ou même temporel de vos frères, vous rendez un honneur direct à la paternité de Dieu, à sa miséricorde et à sa bienfaisance. Il n'y a rien en vous qui ne réponde à quelque chose de lui, qui ne reflète une de ses clartés et ne la lui renvoie comme un miroir fidèle. En somme, dès que vous êtes d'office les sacrements et les organes de la sainte religion de Jésus, de son état intérieur et permanent de consécration, d'appartenance et de culte, il est clair que vous donnez à Dieu, d'une manière certaine et dans une très-abondante mesure, sa vraie gloire, sa gloire unique, sa gloire totale, qui est personnellement Jésus-Christ. Vous lui exhibez son Fils, vous lui dites son Verbe, vous lui êtes son Jésus et son Jésus exalté de terre,

attaché à la croix, sacrifié. Et cela ressort de votre état même. L'acte seul qui vous y établit implique cette glorification immense. Le souffle qui a terminé l'émission de vos vœux eût-il été le dernier qu'exhalât votre poitrine, vous auriez réellement donné à Dieu toute cette gloire, et vous seriez récompensées là-haut comme la lui ayant donnée. Mesurez dès lors celle qui lui vaut une vie de dix, de vingt, de cinquante années, passées dans l'esprit d'un si divin état, dans la fidélité à un si saint engagement, et dans l'épanouissement de ce merveilleux premier principe ?

Un autre fruit de ce saint et bienheureux état, c'est l'union spéciale, intime et féconde qu'il forme entre les âmes et Jésus-Christ.

On peut à peine prévoir quel sera dans le ciel le tempérament de l'amour. Ici tout le monde a remarqué qu'il est essentiellement rêveur. Il vit fort peu dans le présent. Qu'est-ce en effet pour lui qu'un présent qui passe ? En attendant l'éternité, qui est sa patrie première et dernière, il en cherche instinctivement l'ombre. Le présent lui échappant toujours, il vit dans le passé ; il vit surtout dans l'avenir : car, malgré cette magie, dont notre mémoire devient capable sous la double influence de la sensibilité et de l'imagination, et qui la rend si habile à transformer les choses, le passé reste trop lié au réel pour n'être pas très-limité par lui. L'avenir au contraire, c'est d'abord très-souvent le passé qui revient, mais qui revient plus beau et meilleur, et avec une sorte d'apparence de ne devoir plus passer jamais ; puis l'avenir, c'est le possible, et le possible n'a pas de bornes : aussi l'amour s'y plonge avec bonheur, et c'est alors qu'on dit qu'il rêve. Quiconque a tant soit peu aimé Jésus, a fait des rêves à son sujet. Est-ce qu'une partie de l'oraison ne consiste point à s'en faire ? On rêve d'être à ses pieds, sous ses yeux, sur son cœur ; de le contempler, de l'entendre, de vivre auprès de lui, de ne le quitter plus :

rêves permis, rêves saints, rêves heureux ; rêves d'ailleurs pour le sens humain, qui ne les verra jamais réalisés sur la terre ; mais rêves qui, pour la foi, sont tout autre chose que des songes, puisque la foi rend présent l'invisible, et nous donne la substance de ce que Dieu nous promet là-haut [1]. Eh bien ! jamais rêve d'âme blessée par l'amour ne lui a fait concevoir entre elle et Jésus-Christ une union plus divine que celle qui suit la sainte profession religieuse ; car cette union n'est rien moins qu'un mariage avec lui.

Sans doute, par cela seul qu'elle est en état de grâce, l'âme chrétienne est déjà l'épouse de Jésus-Christ. Je vous l'ai déjà dit : elle l'est juste comme elle est prêtre. Mesurez l'abîme qui sépare le sacerdoce dont investit la sainte ordination, de celui que le baptême confère, vous saurez de combien la religieuse surpasse officiellement la chrétienne dans l'ordre de l'union radicale avec Dieu. C'est pourquoi, comme on ne soulève ni contestation, ni question, quand, parlant spécialement de nous, on dit : les prêtres ; de même, on est compris de tous, et tout de suite, quand, prétendant vous désigner, on dit : les épouses de Jésus. Vous l'êtes par excellence.

Et du reste, comprenez bien qu'en ceci comme en tout, la nature n'est que l'ombre de la grâce, et que dès lors, tout ce qu'il y a de saint, de fort, de doux, dans les mariages humains, est inexprimablement dépassé dans celui-ci. Je le dis de l'intimité, je le dis de la réciprocité, et de celle des sentiments, et de celle des devoirs, et de celle des droits ; je le dis de la communauté des biens et de toutes choses ; je le dis de l'indissolubilité ; je le dis surtout de l'amour et de l'ineffable unité qui en résulte. « Car il est véritablement spirituel le contrat de ce saint mariage, écrit le pieux saint Bernard, si savant en cette science : et je dis bien

1. Hebr. XI, 1.

trop peu en parlant de contrat; c'est un vrai embrassement et comme une possession mutuelle, puisque l'unité constante des vouloirs fait que les deux esprits n'en sont plus qu'un. Et il n'y a pas à craindre que la disparité des personnes altère en rien l'union des volontés, car l'amour ne sait plus ce que c'est que le respect. Le nom d'amour vient d'aimer et non point d'honorer. Que celui-là honore qui tremble, qui a peur, qui hésite; toutes choses dont celui qui aime est parfaitement incapable. Car l'amour se suffit; il est sa propre et exclusive abondance : là où il vient, il se rend maître, et captive si bien tous les autres sentiments du cœur, qu'il les transforme et les absorbe. Il s'agit d'un époux et d'une épouse. Quelle relation et quelle union voulez-vous donc qui existe entre eux, hormis l'amour; mais un amour si fort, qu'il triomphe même de celui que la nature semble avoir enraciné le plus avant dans les âmes, celui des parents et des enfants?... Car c'est toujours une grande chose que l'amour; mais encore y a-t-il des degrés. Or, le plus haut de tous, c'est l'épouse qui l'occupe; surtout quand son époux n'est plus seulement une personne qui aime, mais l'amour en personne [1]. » C'est ainsi que parlent les saints, et quoi de meilleur pour le devenir, et comprendre les dons de Dieu, que de méditer leurs paroles ?

1. Si perfectè diligit, nupsit... Vere spiritualis sanctique connubii contractus est iste. Parum dixi, contractus : complexus est. Complexus plane ubi idem velle et nolle idem unum facit spiritum de duobus. Nec verendum ne disparitas personarum claudicare in aliquo faciat convenientiam voluntatum, quia amor reverentiam nescit. Ab amando quippe amor, non ab honorando denominatur. Honoret sane qui horret, qui stupet, qui metuit, qui miratur: vacant hæc omnia penes amantem. Amor sibi abundat; amor ubi venerit, cæteros in se omnes traducit et captivat affectus... Sponsus et sponsa sunt. Quam quæris aliam inter sponsos necessitudinem vel connexionem, præter amari et amare? hic nexus vincit etiam quod natura arctiùs junxit, vinculum parentum ad filios... adde quod iste sponsus non modo amans, sed amor est. S. Bern. serm. LXXXIII in Cant.

Il est clair qu'une pareille union est la source de mille services. L'amour a la passion de servir, et il n'y a que lui pour servir comme il fait. Le cœur aiguise tant l'esprit; il rend les yeux si clairvoyants, les pieds si rapides, les bras si fermes, les mains si délicates! Si l'enfant est le meilleur des serviteurs du père, combien plus l'épouse est-elle une servante exquise à l'époux! L'époux la sert sans doute : ce que Jésus devient à l'âme, ce qu'il fait pour l'âme et dans l'âme dont il s'est constitué l'époux, cette âme elle-même, qui en jouit, n'est pas capable de le dire. Il est vrai qu'en tout sens, il est et reste le maître; mais c'est surtout en amour qu'il est maître; et le premier des droits que cette primauté d'amour lui confère, c'est la primauté du service : il prétend bien n'en rien céder. Mais aussi comme l'épouse le sert à son tour, et quel est le prix d'un état qui assure à une pauvre créature le droit, l'aptitude et le loisir de servir Dieu à un tel titre!

Avant tout, c'est la personne du Christ que sert une religieuse; ce semble même être là sa part spéciale et réservée. Étant l'épouse, il y a mille choses qu'elle voit, qu'elle sait, qu'elle devine, qu'elle sent, qu'elle peut, et qu'elle est seule à voir, à savoir, à deviner, à sentir, à pouvoir. Il y a toutes sortes de devoirs secrets et sacrés qu'elle est, plus que toute autre, en mesure de lui rendre, et vraiment tous les devoirs que lui-même rend immédiatement à son Père : car il est un avec son Père, et l'objet régulier d'un même culte; et elle se trouve vis-à-vis de lui dans une union analogue à celle où lui-même, en tant qu'homme, se trouve à l'égard de la divinité. Elle contemple donc ses perfections et le suit dans tous ses mystères : elle l'y suit avec sa religion; elle l'y suit avec son amour. Elle l'épouse, pour ainsi parler, dans tous ses sentiments, et c'est par où elle finit d'épouser sa personne. Elle écoute ses confidences; elle s'ouvre à ses épanche-

ments ; elle vaque à ses plaisirs ; elle respecte ses retraites voulues, ses secrets, ses silences ; elle se prête à tous ses vouloirs ; elle compatit à toutes ses peines ; elle partage toutes ses joies ; elle entre dans ses ambitions, dans ses jalousies et, au besoin, dans ses colères. Au dedans, au dehors, elle lui tient fidèle compagnie ; elle le dédommage, elle le console, elle lui sourit, elle le caresse. Comme Marie, dans les jours où il était sur la terre, quoique d'une manière toute spirituelle et en des formes très-différentes, elle ombrage sa tête, elle protége son repos, elle lui prépare sa nourriture et lui présente à boire, elle lui lave les pieds et les oint de parfums, elle essuie ses sueurs et ses larmes ; il y a des heures où elle éponge son sang. Qui peut faire tout cela, hormis une épouse ou une mère ?

Servant sa personne adorée, elle sert en même temps et nécessairement ses desseins. Qui dit épouse, dit *aide*. Dès l'origine Dieu l'établit ainsi [1]. Elle aide donc Jésus en mille manières, mais d'abord par le seul fait de l'état où elle vit. Rien qu'en étant religieuse, elle rend témoignage à la foi, et démontre pratiquement la vérité du christianisme. Elle honore la grâce et fait un triomphe à la croix. Elle devient une page d'Évangile ; et ce que Dieu a écrit en elle, elle le prêche avec une éloquence où le discours n'atteint presque jamais. Elle concourt, pour sa part, à donner à l'Église cette note de sainteté qui la sépare si glorieusement de toute société infidèle ou hérétique, et qui la désigne à la foi et au respect de tous. Elle exhorte et encourage les âmes. En prenant, et pour toujours, le surcroît des conseils, elle montre combien est léger le fardeau des préceptes. Elle va crier aux Augustins ébranlés, mais non décidés : Quoi ! ce que je puis, moi, une faible femme, une jeune fille, une enfant, tu ne le pourras point [2] ! Elle inspire

1. Gen. II, 18. — 2. Irridebat me irrisione hortatoria, quasi diceret : tu non poteris quod isti, quod istæ ? Confess. Lib. VIII, c. 11.

à un grand nombre des hontes salutaires et fait sentir à plusieurs des aiguillons divins. Elle juge : son Époux est le juge-né des vivants et des morts, des anges et de toute créature; elle siége à son côté et prend part aux accusations qu'il formule, aux procès qu'il intente, aux sentences qu'il prononce [1]. Dans la vertu de ce divin Esprit, qui leur est commun à tous deux, elle aussi convainc le monde « tou- « chant le péché, la justice et le jugement [2] » : le péché, qui est l'état d'où Dieu veut le tirer, et où il s'obstine à vivre, ou plutôt à mourir; la justice, dont il refuse la grâce, parce qu'il ne veut point souffrir qu'elle soit la règle de ses actes; le jugement enfin qu'il a l'aveuglement de ne pas craindre, encore que ce soit une chose si redoutable, si inévitable et déjà commencée.

Le monde demande parfois à quoi sert cette femme. Question étrange et, de plus, étrangement impertinente quand c'est lui qui la fait; car si quelqu'un est passé maître dans la science de perdre le temps, de dépenser inutilement les forces, de faire avorter les dons de Dieu, d'annuler l'existence de l'homme et de le rendre lui-même stérile, soit pour le ciel, soit pour la terre, incontestablement c'est lui. En vérité, la vie d'une religieuse n'aurait-elle pas d'autre fruit que de le confondre, de le condamner et de multiplier par là les chances de délivrer les pauvres âmes qu'il trompe, cette vie serait très-suffisamment employée et devrait être rangée parmi les vies utiles. Mais c'est là, à vrai dire, une de ses moindres utilités, et celui-là seul qui vous a épousées, pourrait dire jusqu'où il vous a donné la vertu d'être fécondes.

Toutes, selon la fin et la forme de votre institut, vous faites régulièrement des œuvres : œuvres de religion et de

1. Amen dico vobis quod vos qui secuti estis me... sedebitis et vos super sedes duodecim, judicantes duodecim tribus Israel. Matth. XIX, 28. — 2. Joann. XVI, 8.

prière, œuvres d'éducation et d'instruction, œuvres de charité et de miséricorde ; en somme, des œuvres dont les hommes et toute la société profitent. A ne considérer même dans votre état que ses côtés humains, et par exemple, le temps qu'il vous donne, la liberté intérieure et extérieure qu'il vous assure, la direction et le concours qu'il vous apporte, il est évident qu'à tous égards, il vous met dans les conditions les plus favorables pour faire ces œuvres, et les faire mieux que personne. Mais, de plus, dans ce travail humain, quel qu'il soit, la bénédiction divine coule à flots, par cela seul qu'étant unies à Jésus comme épouses, vous opérez dans sa vertu et faites toutes choses de moitié avec lui.

Enfin, le fond de tout, c'est qu'à raison de ce lien tout divin, vous devenez de vraies mères dans l'ordre de la génération des âmes ; et c'est très-spécialement en ceci que vous êtes *des aides* à Jésus. Vous entrez, pour une part, dans la fécondité de Marie, et jusque dans celle de l'Humanité sainte, qui est l'organe suprême, équivalent et universel de la fécondité divine ici-bas. Convertir les pécheurs, garder les justes, former les saints, lors même que vous cultivez les esprits ou que vous assistez les corps, c'est à quoi vous visez toujours ; c'est à quoi vous pouvez atteindre, et à quoi vous atteignez toutes, dans la mesure où vous êtes fidèles à votre grâce d'état. Et de là vient qu'étant un si puissant secours et une source si abondante de gain spirituel à l'Église, votre état est encore, pour le genre humain tout entier, un véritable honneur, une sauvegarde et un insigne bienfait. « Et qu'en serait-il du monde », disait Notre-Seigneur à sainte Thérèse, « si je n'avais égard aux « religieux [1] ? »

Enfin, c'est pour vous-mêmes que cet état est un trésor.

1. Quid mundo, nisi ob religiosos?

Certes, il vous est bien permis de vous regarder ici : car vous, que Dieu aime tant, comment ne vous aimerez-vous pas aussi vous-mêmes? Ne faut-il pas imiter Dieu en tout? Du reste, c'est l'aimer en vous, que de vous aimer en lui et pour lui; et cet amour est plus qu'un besoin; c'est une vertu et un devoir.

Vous vous donnez à Dieu, et dans toute la mesure où, quant à ce qui est de l'état, une créature peut le faire : pensez-vous que Dieu se laisse vaincre? Lui qui aime tant à donner, comment ne sera-t-il pas jaloux de rendre? « Il est « magnifique en sa reconnaissance, dit l'Écriture, et il rend « sept pour un[1]. » Encore est-ce là la mesure de l'Ancien Testament. Ce qu'il rend sous l'Évangile, du moins à ses religieux, c'est le centuple[2]. Ce centuple, c'est toutes sortes de biens, mais c'est surtout une liberté admirable, une source toujours coulante de grâces, de progrès, de mérites; c'est, par suite, une sécurité toute divine, une paix sans pareille ici-bas, et une joie qui surpasse les meilleures joies du monde.

Votre état vous rend d'abord merveilleusement libres. « C'est la vérité qui délivre », dit Jésus[3]; et la vérité, c'est Jésus[4]. Vous ne seriez que ses servantes, déjà vous seriez affranchies : qu'êtes-vous, étant ses épouses? Nul n'est libre comme vous sur la terre. Le grand esclavage, c'est le péché; voyez jusqu'où votre bienheureux état vous en dégage! Lavées par ce baptême de religion et d'amour, qui est votre sainte profession, vous êtes des créatures toutes neuves. Votre passé vous est comme soustrait; non pas soustrait dans ce qui s'y trouve de méritoire, car ce qui est fait pour Dieu ne passe pas plus que Dieu; mais soustrait dans ce qui a pu s'y mêler de coupable. Votre profession

1. Da Altissimo secundum datum ejus... quoniam Dominus retribuens est et septies tantum reddet tibi. Eccli. xxxv, 12.
2. Matth. xix, 29. — 3. Joann. viii, 32. — 4. Id. xiv, 6.

est la mer Rouge de votre vie ancienne; fautes et dettes, tout y est englouti : et si quelqu'un est en droit de s'exempter de cette crainte que le Saint-Esprit nous conseille de garder de nos péchés, même après qu'ils ont été remis [1], assurément c'est vous. Les sources de ces péchés demeurent sans doute encore dans les bas-fonds de votre âme; mais comme il vous est aisé d'en retenir les effusions! Vos vœux sont ici plus qu'une digue : il en sort des rayons ardents qui vont tous à sécher ces sources; et si elles distillent encore quelques gouttes, ce n'est plus qu'un aliment à l'humilité, et l'une de ces infirmités salutaires dans lesquelles Notre-Seigneur déclare que « la vertu se « perfectionne [2] ». Parlerai-je des occasions? Pour qu'il n'y en eût plus, il faudrait être sorti tout à fait de ce monde; mais combien qui pour vous sont devenues impossibles! Combien qui sont pour jamais éloignées; et quant à celles qui demeurent, qu'elles sont relativement peu nombreuses, et surtout peu dangereuses! Saint Bernard le disait : « Vous vivez plus purement, vous tombez plus rarement, vous vous relevez plus vite [3] ». Qui peut chanter comme vous : Seigneur, « vous avez rompu tous « mes liens, je vous sacrifierai une hostie de louanges [4] »? En effet, qu'avez-vous quitté en quittant le siècle, sinon ces choses dont le même saint docteur dit si bien : « qu'elles oppriment ceux qui les possèdent, qu'elles souillent ceux qui les aiment et qu'elles tourmentent ceux qui les perdent [5] ». Le monde, pour vous, c'était l'Égypte. Israël

1. De propitiato peccato noli esse sine metu. Eccli. v, 5.

2. II Cor. XII, 9.

3. Religio sancta et immaculata in quâ homo vivit purius, cadit rarius, surgit velocius, incedit cautius, irroratur frequentius, quiescit securius, moritur fiducius! Serm. super *simile est regnum cœlorum.*

4. Psalm. CXV, 17.

5. Possessa onerant, amata inquinant, amissa cruciant. S. Bern. Epist. 103 al. 297. *ad fratrem Willelm.*

vivait en Égypte; il y avait ses maisons, ses aliments, ses relations, ses habitudes : en oubliant le passé, l'histoire, Abraham, Isaac et Jacob; en ne pensant plus à l'avenir, à la prophétie, à Jésus, il pouvait encore goûter là une mesure de bonheur : et cependant, ô mon Dieu! quand « votre « peuple sortait de cette terre d'Égypte, vous enleviez de « dessus ses épaules des fardeaux écrasants[1] ». Plus vous y réfléchirez, plus vous serez avancées dans l'expérience des hommes et de la vie, plus aussi vous verrez que c'est là votre histoire.

Et maintenant la carrière vous est si grande ouverte! Rien ne vous retient d'y courir; au contraire, tout vous y invite et vous y pousse. Les Pères vous ont souvent comparées aux oiseaux, et l'Écriture vous nomme volontiers des colombes[2]. De vrai, vos allures régulières rappellent bien moins celles des êtres qui cheminent dans les sentiers terrestres, que celles de ces charmantes et vives créatures, dont l'air est la patrie et qui s'y ébattent en liberté. De quoi les oiseaux sont-ils chargés? Quel est leur attirail, et quelles sont leurs barrières? Ils n'ont rien d'emprunté, pas même leur vêtement. Leurs yeux, leurs ailes, l'atmosphère inondée de soleil, et la providence du bon Dieu, c'est tout ce qu'ils possèdent, et cela leur suffit. Grâce à vos saints dépouillements, vous n'êtes guère plus chargées qu'eux, et vraiment vos âmes leur ressemblent. On se rend libre en se simplifiant, et votre état rend votre fond si simple! Au dehors, au dedans, tout vous est plus facile qu'aux autres. Livrées d'office aux saints labeurs de la perfection, vous vous jouez dans la justice commune des chrétiens, comme des maîtres dans des devoirs d'écoliers. Ce qui pour beaucoup de vos frères est une couronne, et une couronne à

1. Cum exiret de terra Ægypti... divertit ab oneribus dorsum ejus. Psalm. LXXX, 6. — 2. Cant. passim.

conquérir, pour vous, c'est comme un anneau d'or qui sert d'ornement à vos pieds. C'est presque sans y penser que vous accomplissez les préceptes; les vertus ordinaires semblent ne compter plus pour vous, et vous en faites les œuvres à peu près comme les ruisseaux coulent.

Et c'est encore un bien de votre état qu'il est une source incessante et toujours abondante de grâces, de mérites, de progrès. Dans le monde, presque tout induit l'homme à mal : il faut toujours s'y garder et souvent s'y défendre; on n'y est juste qu'en remontant le courant et au prix d'une violence. En religion, au contraire, c'est pour pécher qu'il faudrait faire effort : toutes les pentes vont au bien, celles où l'on est posé et celles que l'on voit suivre; il n'y a presque, pour devenir saint, qu'à se laisser porter comme une barque lancée sur un fleuve. David compare le juste à un arbre planté tout auprès d'un cours d'eau. Chaque flot qui passe en vient caresser et humecter les racines; de sorte que, non-seulement les fruits de cet arbre sont beaux et savoureux, mais ses feuilles même sont immortelles[1] : c'est l'image de ce que vous êtes. Tout vous est grâce, lumière, secours, encouragement. Votre soleil ne se couche point, et votre vie n'a pas d'hiver. Vous recevez sans cesse, et sans cesse vous pouvez donner. Vous donnez à Dieu plus de choses, et des choses bien meilleures, et vous les lui donnez beaucoup mieux[2]. Les séculiers lui donnent leurs fruits; heureux s'ils les lui donnent! Vous, vous donnez votre séve, vos racines, vos puissances, enfin vous donnez tout; et le donnant pour toujours, il y a régulièrement plus d'amour en chacun des dons innombrables qui dérivent du premier. Aussi, quel prix ils ont! quelles grâces ils supposent et quels accroissements de grâce ils produisent! Une religieuse fidèle, n'eût-elle

1. Psalm. I, 3. — 2. S. Thom. 2da 2dæ Quæst. LXXXVIII, art. 6.

même qu'une ferveur ordinaire, peut grandir d'instant en instant, et faire pousser aux anges ce cri d'admiration : « Qui est celle-ci qui monte du désert, semblable à une « vapeur d'encens[1] ? » En attendant son vrai climat, qui est le ciel, l'amour n'est nulle part aussi bien que chez vous. Et ce qui est vrai de lui en excellence, l'est, proportion gardée, de toutes les autres vertus. La religion leur est ce que sont aux fleurs des pays chauds, ces serres savantes où les gens du Nord les cultivent. C'est dans votre vie surtout que semblent divinement disposés ces « degrés d'ascension » dont parle le Roi-prophète, et qui, partant du fond de la vallée des larmes, ne finissent qu'en ces hauteurs où l'on voit la sainte face de Dieu[2]. Vous allez vous dilatant et vous épanouissant de plus en plus dans le sein de votre Père céleste. Vous êtes des réservoirs sacrés qui, sous l'action de ces torrents divins, qu'on nomme les effusions du Saint-Esprit, se creusent et s'élargissent sans cesse. Vous êtes des images toujours plus parfaites de Jésus, des miroirs toujours plus purs de la divinité.

Quelle est donc la sécurité de ceux qui mènent votre vie? Qui est mieux gardé et protégé ? Qui peut marcher d'un pas plus ferme ? Qui a de plus amples provisions ? Qui peut moins craindre de voir l'huile manquer à sa lampe ? Qui peut être plus certain d'arriver au but du voyage, et d'être prêt à recevoir la suprême visite de l'Époux ? Embrasser cet état, disent les saints, c'est une des marques les plus assurées qu'on est du nombre des élus[3]. En effet, qui est plus sûr qu'un religieux de cheminer toujours dans la voie droite, de ne sortir jamais de la sainte volonté de Dieu, d'être cette terre fidèle en laquelle cette volonté se fait comme dans le ciel ? Votre vie, Dieu seul l'a inventée,

1. Cant. III, 6. — 2. Psalm. LXXXIII, 6.
3. P. Jerom. Platus. De bono Relig. pars 1a, c. 32.

Dieu lui-même l'a fondée, et c'est celle que, de préférence, il a menée sur la terre. Vous demeurez d'ailleurs, en tout et pour tout, sous le contrôle de cette Église qui est son témoin et son organe. C'est elle qui approuve vos Règles et vos Constitutions; c'est elle qui, de manière ou d'autre, délègue vos supérieurs, elle qui les surveille et les juge. Qui mieux que vous, dès lors, peut pousser ce cri des vieux saints : « Ma part à moi, c'est le Sei-« gneur[1] »? Pour qui ce cri a-t-il des sens plus nombreux, plus profonds, plus étendus, plus magnifiques ? Qui mieux que vous peut dire encore : « Le Seigneur me conduit..... « rien ne me manquera[2] »? Oui, le Seigneur, celui-là même qui règne au haut des cieux, mais qui, dans sa miséricorde, se rend présent pour vous sur la terre, y revêt une forme humaine et s'y fait votre guide, votre gardien, votre serviteur, en s'y faisant votre père et votre mère. Y a-t-il donc quelqu'un comme vous, pour avoir des dieux si accessibles, si proches, si familiers[3]? Mettez la foi et l'amour dans votre obéissance, et voici que toute votre sainteté, et partant votre salut se réduisent à obéir en tout à ces dieux domestiques. Joignez-y ces assurances sans prix que vous donne votre saint entourage, les bons exemples, les prières échangées, la communication des pensées, des sentiments, des grâces, et ce soutien mutuel dont le sage écrivait : « Il vaut « mieux être deux ensemble qu'un seul, car chacun a le « profit de la compagnie qu'il s'est donnée. Si l'un tombe, « l'autre le relève ; si l'un a froid, l'autre le réchauffe ; si « l'un est trop faible pour résister, aidé de l'autre, il « triomphe ; et si la corde est formée de trois fils, ce n'est « pas aisément qu'on la rompt[4] ».

Jésus dit la même chose, mais avec un surcroît divin,

1. Portio mea Dominus. Ps. xx, 5; LXXII, 26; CXVIII, 57.
2. Ib. XXII, 1. — 3. Deuter. IV, 7. — 4. Eccles. IV, 9.

car « là ou deux ou trois seront rassemblés en son nom », il promet d'être au milieu d'eux [1]. Sainte Catherine de Sienne avait donc bien raison d'écrire : « cette vie est un navire très-sûr que le Saint-Esprit lui-même a construit, et que lui-même conduit au port [2] ». En vérité, une fidèle religieuse a déjà un pied en paradis, et c'est d'elle, très-excellemment, qu'on peut dire qu'elle converse et vit dans le ciel [3].

Aussi, quelle est sa paix, l'opulence et la fermeté victorieuse de sa paix, au milieu des agitations, des tentations et des traverses inévitables de ce monde ! « O Dieu ! je ne « craindrai rien », peut-elle dire, « parce que vous êtes « avec moi [4] ». — « O Dieu ! je me reposerai et je m'en- « dormirai en vous, qui êtes toujours le même ; car vous « m'avez établie dans une incomparable et unique espé- « rance [5] ».

Elle est donc très-heureuse. Il est de foi que la vierge est plus heureuse que la femme mariée [6]. Et si c'est déjà vrai d'une vierge dans le monde, combien plus de celle qui se consacre à Dieu tout à fait ! Elle a visiblement toutes les béatitudes ensemble. Elle fait certainement partie de ces pauvres d'esprit à qui le royaume des cieux appartient, et de ces doux qui possèdent la terre, et de ces pleurants divins qui seront divinement consolés, et de ces affamés de justice que Jésus rassasiera lui-même, et de ces miséricordieux à qui Dieu fera miséricorde, et de ces purs qui le verront, et de ces pacifiques qui sont ses fils [7]. Et si c'est déjà là l'héritage de chacune, que n'y ajoute pas cette vie commune, qui inspirait à David ce chant, si souvent répété

1. Matth. XVIII, 20. — 2. Dialogues, ch. 158.
3. Philipp. III, 20. — 4. Psalm. XXII. 4. — 5. Ib. IV, 9.
6. Qui matrimonio jungit virginem suam, bene facit ; et qui non jungit, melius facit... Beatior autem erit si sic permanserit. I Cor. VII, 40.
7. Matth. V.

depuis : « Ah ! qu'il est bon et doux pour des frères d'habiter « ensemble[1] ! » Oui, les vraies joies sont parmi vous, et, à la seule condition que vous les compreniez assez pour vous en rendre dignes, ces joies sont véritablement à vous : joies si splendides, qu'elles révèlent Dieu et nous découvrent jusqu'à son cœur ; joies si hautes, qu'elles détachent de tout; si pures, qu'elles sanctifient ; si fidèles, qu'elles ne trompent jamais ; joies si profondes, qu'elles sont inviolables ; si vives et si efficaces, qu'elles adoucissent toute amertume, et font couler d'ineffables délices dans les douleurs les plus navrantes ; joies si durables enfin, qu'elles sont immortelles, et ne commencent ici que pour se consommer là-haut.

Voilà votre centuple, quelque chose de votre centuple, car je ne me flatte point de vous l'avoir décrit : « Et après « cela, dit Jésus, vous aurez la vie éternelle[2] ». D'autres l'auront sans doute, grâce à Dieu ; mais vous, à quel degré, à quelle hauteur, dans quelles proportions l'aurez-vous ? Telle est là-haut votre part, que, tout fût-il ajourné jusque-là, et votre vie tout entière dût-elle, pour l'acquérir, se dépenser dans le travail et dans la peine, vous n'auriez pas payé la joie de savourer cette part une seule heure ; et c'est toujours, toujours, que vous la savourerez, que vous en serez enivrées ; avec un droit souverain, quoique ce soit une grâce ; avec une liberté que rien ne limitera, un loisir que rien ne troublera, dans une immensité de gloire et au sein d'un abîme de paix.

Vous comprendrez donc mieux à présent, et la grandeur, et la beauté, et la sainteté, et l'importance de votre état ; et l'immortel attrait qu'il n'a cessé d'avoir, et qu'il aura jusqu'à la fin pour une portion des âmes chrétiennes ; et la tendre prédilection que l'Église a pour lui, la protection dont elle l'entoure, les priviléges qu'elle lui accorde ; et en-

1. Psalm. CXXXII, 1. — 2. Matth. XIX, 29.

fin tant de louanges enthousiastes que les saints de tous les temps se sont plu à lui décerner. Je ne résiste pas à l'attrait de vous en citer une : je la choisis entre mille, non-seulement à cause de sa particulière beauté, mais parce qu'elle me semble à peu près résumer la doctrine de cet entretien. Je l'extrais d'une harangue admirable que saint Grégoire de Nazianze adressait à l'empereur Julien : « Vois-tu, lui disait-il, ces êtres posés sur la terre, et vivant au-dessus de tout ce qui est terrestre ? mêlés aux hommes, et plus grands que tout ce qui est humain ; assujettis et libres ; dépendants et souverains ; n'ayant rien dans le monde, et possédant ce qui est par delà le monde ? Vois-tu ces êtres que la mortification rend immortels, et que la mort unit à Dieu ? Étrangers à la convoitise, et brûlant de ce divin amour dont rien n'altère la quiétude ? Ils ont la lumière dans sa source et déjà la voient rayonner. Les cantiques des anges sont leurs chants : la nuit leur est encore un jour : ils y veillent, et leur esprit, déjà ravi dans le ciel, s'élance pour se perdre en Dieu. Ils sont purs, et sans cesse ils se purifient ; car ils n'assignent point d'avance un terme à leurs progrès ; ils ont même la prétention d'être déifiés sans mesure. A peine sont-ils couverts, et leur robe est incorruptible. On dirait qu'ils sont seuls, et ils ont une compagnie céleste. Les voluptés leur sont sévèrement interdites, et les délices où leur âme est plongée défient tous les discours. Leurs pleurs sont un déluge qui noie les péchés et lave les souillures du monde. Leurs mains étendues pour prier éteignent les incendies, endorment les bêtes féroces, émoussent les épées, mettent les armées en déroute, et finiront, sois-en sûr, ô empereur apostat, par vaincre même ton impiété[1] ».

Je n'ai qu'à me taire après ces éloquentes paroles ; mais

1. S. Greg. Naz. Orat. IV, contra Julian. cap. 71.

pour vous, qui avez la grâce, l'honneur et le bonheur d'être du nombre de ceux qu'elles célèbrent, ayez plus que jamais à cœur de marcher, comme disait saint Paul, d'une manière digne d'une telle vocation [1].

1. Eph. IV, 1.

# DE LA FOI

# DE LA FOI

Tous les rapports sacrés, que Notre-Seigneur vient établir entre nous et son Père, ont la foi pour fondement et partent d'elle comme de leur principe. On ne peut lire trois pages de nos saints Évangiles, sans y voir cette vérité formellement déclarée. Jésus demande la foi à tous, il la demande avant tout. Il ne la demande pas seulement par manière de désir, ou sous forme de conseil; il la réclame comme une chose due : elle a même, dans ses discours, tous les caractères d'un moyen nécessaire. Il y a des lois très-importantes dont il dispense dans certains cas. La grâce qu'en règle ordinaire, il attache à certains sacrements, il se réserve toujours le droit de la conférer sans intermédiaire : mais pour la foi, il n'en va point ainsi. Rien n'en exempte, rien n'y supplée : ni la bonne foi, ni aucune vertu morale; encore moins la science, le génie, et tout ce qu'on nomme la gloire humaine. Eût-on même reçu de Dieu n'importe quelle grâce, ou actuelle, ou gratuite; eût-on, à force d'éloquence et de miracles, converti des cités et baptisé des peuples, si cependant l'on n'a point la foi, on ne

saurait être l'objet des complaisances du Père, ni avoir accès près de lui [1].

Dieu peut sans doute toujours donner la foi ; la ressusciter dans l'âme où elle est morte, ou la produire dans celle où le germe n'en a point encore été déposé. Il le peut par des moyens quelconques, ou sans le secours d'aucun moyen. Il le peut quand l'homme est plein de vie, fût-ce en interrompant, comme par un coup de foudre, une carrière de péché et d'impiété : il le peut quand l'homme va mourir : mais s'il ne le fait point, cet homme, quel qu'il soit d'ailleurs, reste exclu de la vie divine, par une nécessité analogue à celle qui tient hors de la vie humaine tout être qui n'y est pas né.

Chose étrange! cette nécessité à laquelle il plaît à Dieu de nous soumettre, on dirait que lui-même la subit. Là où il trouve la foi, encore bien que, partout où il la trouve, ce soit lui qui l'y ait mise, il en est si ravi qu'il l'admire. « O femme! ta foi est grande », dit-il à la Chananéenne [2]. « En vérité, s'écrie-t il, en entendant parler le centurion, « je n'ai pas trouvé tant de foi en Israël [3]. » Et quand cette foi arrive à un certain degré, il semble qu'elle ne le laisse plus du tout à lui-même : elle l'entraîne, elle l'oblige et, pour ainsi parler, l'asservit. Quoi qu'elle demande, elle l'obtient de lui ; quoi qu'elle veuille, elle le lui fait faire, fallût-il arracher une montagne à sa base et la jeter dans les flots [4]. Et au contraire, là où elle fait défaut, lui qui peut toujours tout, paraît réduit à l'impuissance. « Il ne « pouvait pas », dit saint Marc, « faire en ce lieu beaucoup « de miracles à cause de leur incrédulité [5]. »

Il est simple dès lors que, si généreux et si empressé à nous donner cette opulence surnaturelle, que saint Paul

1. Hebr. XI, 6. — 2. Matth. XV, 28. — 3. Luc. VII, 9.
4. Matth. XVII, 19. — 5. Marc. VI, 5, 6.

appelait « les abondantes richesses de sa grâce [1] », Jésus s'occupe d'abord de nous fournir ce fonds indispensable. Aussi, est-ce manifestement le grand emploi de sa vie. Depuis l'origine du monde, Dieu y avait travaillé. En même temps que la raison, il avait mis la foi dans l'âme du premier homme. Le péché, sans l'y faire périr, l'y avait obscurcie et affaiblie. Incontinent, Dieu étaie cette vertu chancelante; il l'appuie d'une révélation nouvelle, et, à certains égards, plus étendue. Et parce que, malgré ce secours, elle menace toujours ruine, il ne cesse d'y mettre la main. Il se sert pour cela des patriarches, de Moïse, des pontifes, des juges, des rois, des écrivains sacrés, des thaumaturges, des prophètes ; il y emploie les anges : à vrai dire, il n'y a rien dans toute sa création qu'il n'applique à ce grand dessein. Enfin, il vient lui-même en la personne du Verbe [2]; et tout ce qu'il fait alors, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, tant de prédications, tant de prodiges, tant d'incomparables vertus qu'il pratique, tant d'insignes bienfaits qu'il répand, tant de travaux auxquels il se dépense, tant d'humiliations qu'il affronte et de douleurs inouïes qu'il endure, tout va à fonder, à illustrer, à propager la foi. Toute sa mission est là. Il vient rendre témoignage à son Père, et, si l'on reçoit ce témoignage, c'est assez. « L'œuvre du Père », lui-même l'affirme, « c'est que l'on croie en lui », vrai Fils du Père, et en ce Père divin qui l'envoie [3]. Il n'estime finie sa longue et pénible journée, que quand il a tout fait pour obtenir en droit cette foi du genre humain ; et, sorti vivant du tombeau pour confirmer la foi par un suprême miracle, il ne se décide à quitter le monde, qu'après avoir achevé de tout règler avec ses apôtres, de manière à ce qu'elle soit portée partout, et conservée jusqu'à la fin des siècles.

1. Ephes. II, 7. — 2. Hebr. I, 1. — 3. Joann. VI, 29.

Là est donc pour nous la grande question : celle de la vie ou de la mort, celle du ciel ou de l'enfer, celle de la destinée accomplie ou de la destinée manquée. « Qui croira et « sera baptisé, sera sauvé; qui ne croira pas, sera con- « damné [1]. » Quel que soit le sentier où l'on marche et l'état qu'on embrasse, c'est la foi qui doit tout précéder, tout ordonner, tout vivifier. Notre vie dans le Christ est semblable à un arbre dont les branches sont nombreuses, les feuilles touffues, les fleurs brillantes et parfumées, les fruits savoureux, durables, innombrables : or, la racine de cet arbre, c'est la foi; et l'état céleste lui-même n'est que le dernier épanouissement de la séve qu'elle contient. Dans l'ordre de la vie chrétienne, c'est-à-dire de la vie divine, la foi est notre premier principe : elle est tout ensemble la vertu qui nous y fait naître et la marque que nous y sommes nés. Elle nous caractérise, elle nous discerne, elle nous désigne. Aussi sert-elle à nous *nommer*. Nous sommes les enfants de Dieu; l'Église est sa famille. Toute famille a un nom qui se transmet avec le sang, et fait que les membres qui la composent, se reconnaissent entre eux et se distinguent des étrangers. Ce signe auguste du nom ne pouvait manquer à la famille chrétienne. Nous ne parlons plus ici, vous l'entendez, de ce nom individuel qui, se formant peu à peu dans la grâce, sous l'influence de la prédestination, doit devenir là-haut pour chacun son nom propre et éternel : nous parlons de ce nom commun, que nous portons tous comme chrétiens, et qui nous note parmi les hommes. Une espèce se désigne par ce qu'il y en a en elle de plus élevé; c'est son honneur, mais d'abord c'est son droit. Si, dans l'ordre de la nature, les hommes ont un nom spécifique, c'est celui de *raisonnables*, se distinguant ainsi, et des animaux qui ne raisonnent point, faute de raison, et des

1. Marc. XVI, 16.

anges qui ne raisonnent pas non plus, parce que leur intelligence va droit au fond des choses, sans le circuit laborieux de nos argumentations et de nos discours. Pour nous, chrétiens, nous ne nous appelons pas des raisonnables, quoique nous le demeurions assurément, et le soyons même en excellence : nous nous appelons des *fidèles;* et vous verrez que, dans l'ordre intellectuel, cela nous place bien au-dessus du niveau naturel, non-seulement des hommes, mais des anges.

Ce sujet de la foi est d'une importance capitale. Notre-Seigneur assimile son disciple à un homme qui, voulant construire une maison, l'assied sur la pierre ferme [1]. Cette pierre ferme, c'est la foi. « Fondée elle-même sur le fonde-« ment », comme il est dit dans Isaïe [2], elle emprunte toute sa solidité de cette autre pierre immuable, où toutes choses ont leur assiette, et qui est le Christ-Jésus [3]. Où que nous allions dans la suite, nous partirons d'ici. « C'est « faire une chose vaine », dit David, « que de se lever avant « l'apparition du jour [4]. » Et Jésus, complétant la leçon, nous dit : « Si quelqu'un marche en plein jour, il ne se heurte « point, parce qu'il voit la lumière de ce monde ; mais s'il « marche dans les ténèbres, il se heurte, car la lumière lui « fait défaut [5] ». En traitant ici de la foi, nous faisons lever le vrai soleil sur toute la sainte carrière que nous avons à parcourir. Nous ne risquerons plus désormais de marcher au hasard, d'un pas chancelant ou même timide ; car notre lumière ne sera point celle que saint Paul appelle « le jour « de l'homme [6] », jour plein d'ombre et d'incertitude : elle sera le vrai jour de Dieu, celui que Dieu fait luire sur tout ce qu'il regarde, le jour splendide et infaillible de ses pensées et de ses jugements.

1. Matth. VII, 24. — 2. Isaï. XXVIII, 16. — 3. I Cor. III, 1. Ephes. II, 20. I Petr. II, 4. — 4. Psalm. CXVI, 2. — 5. Joann, XI, 9.
6. I Cor. IV, 3.

Devant les théories si magnifiques de la vie chrétienne et de l'état religieux, vos âmes ont pu ressentir et un grand attrait et une grande crainte : attrait de dévouer votre temps et vos forces à réaliser un si bel exemplaire ; crainte de n'y pouvoir point réussir. Voici le grand secret qui, en apaisant la crainte, sinon en l'annulant, doit donner raison à l'attrait et assurer le succès de l'entreprise : la foi ! Procédant de la grande lumière, elle devient la grande force. Marthe, disait Jésus à la sœur de Lazare, tu me demandes un grand ouvrage, et voici que tu m'allègues un obstacle apparent. Tu me dis que ton frère est mort depuis quatre jours, et que son corps sent déjà mauvais. « Ne t'ai-je pas dit que, si tu crois, tu verras la gloire de « Dieu [1] » ? Ayez cette foi, vous aussi, « la foi de Dieu », comme dit Notre-Seigneur [2] ; et cette gloire que je vous ai montrée, cette gloire de la sainteté chrétienne et religieuse, vous la verrez en vous : car, c'est encore la parole expresse de Jésus : « A qui a la foi, tout est possible [3] ».

Nous essaierons de vous dire ce que c'est que la foi, de vous montrer son fondement, sa nécessité, sa nature, sa grandeur, sa portée merveilleuse. Il ne nous semble pas qu'il y ait un meilleur moyen de vous y attacher, de la confirmer, de la perfectionner en vous, que de vous en donner l'idée vraie et complète. Ensuite, nous tâcherons de vous faire voir comment, ayant reçu de Dieu ce don inestimable, vous en devez user pour toutes choses, et regarder tout à ses clartés.

1. Joann. XI, 40. — 2. Marc, XI, 22. — 3. Matth. IX, 22.

## I.

Il n'est personne de vous qui n'ait présent le souvenir de ce tabernacle dont Dieu lui-même avait fourni le plan à Moïse, et qui devint le centre extérieur de la religion juive. Ce plan, qui passait à bon droit pour sacré, fut très-religieusement suivi, et dans ce temple incomparable que bâtit plus tard Salomon, et dans l'autre qui, à plusieurs reprises, fut construit sur les ruines du premier, et qui subsistait encore à l'époque où parut Notre-Seigneur.

Ce tabernacle, ou ce temple, était divisé en trois parties, saintes toutes trois assurément, mais d'une sainteté inégale. D'abord, il y avait une partie extérieure, qui entourait complétement les deux autres, et qu'on nommait le *parvis*. Quant aux dimensions apparentes, c'était de beaucoup la plus ample; mais de beaucoup aussi, c'était la moins sacrée. Le peuple s'assemblait là pour rendre à Dieu les principaux devoirs de la religion et assister aux sacrifices. Dans la partie de ce parvis la plus rapprochée du sanctuaire, et en face de la Porte Orientale qui y donnait accès, était dressé l'autel des holocaustes. C'était le seul instrument de culte qui y fût régulièrement placé; et, encore dans le temple de Salomon, cet autel se trouvait dans le parvis spécial qu'on avait réservé aux prêtres, et où les laïques n'entraient pas [1].

Après le parvis, venait le sanctuaire dont nous parlons

1. Cfr. 3 Reg. VIII et IX. — Il y avait trois parvis : celui des gentils, celui d'Israël et celui des prêtres. C'était dans ce dernier que se trouvait l'autel des holocaustes. Les Israélites qui voulaient offrir des sacrifices, pouvaient amener leurs victimes jusque dans l'intérieur, mais pas au delà d'un petit mur de séparation qui coupait ce parvis en deux, et, leur offrande remise, ils devaient se retirer. V. Dom Calmet. Dict. de la Bible : art. TEMPLE.

et qu'on nommait *le Saint*, SANCTUM. C'est là que se conservaient le chandelier à sept branches, dont les lampes brûlaient jour et nuit, la table des pains de proposition et l'autel d'or, sur lequel on offrait des parfums. Les prêtres et les lévites pouvaient seuls pénétrer dans cette seconde enceinte.

Enfin, au delà de ce sanctuaire, était une partie plus sacrée encore, qu'on appelait, à cause de cela, *Saint des Saints*, ou, selon l'énergie de la langue hébraïque, *Sainteté des Saintetés*. Là, était déposée l'arche d'alliance, avec les tables de la Loi : c'est-à-dire le sacrement du pacte de Dieu avec son peuple, et les conditions authentiques qui en garantissaient le maintien. Un voile épais et magnifique, formé d'hyacinthe et de pourpre, et soutenu par de riches colonnes, fermait ce Saint des Saints, où nul n'entrait jamais, hormis le Grand Prêtre, et encore une seule fois l'année. Au septième mois [1], dans le jour marqué par Dieu même pour la grande expiation d'Israël, le successeur d'Aaron, paré de ses vêtements les plus précieux, après s'être purifié lui-même et avoir purifié les prêtres, le peuple et les diverses parties du temple en les aspergeant de sang, prenait en main l'encensoir d'or, et, entouré d'un nuage odorant, s'avançait seul dans ce lieu redoutable.

Or, ce temple dont Dieu lui-même s'était fait l'architecte, était l'image exacte du monde, tel que le Créateur l'a conçu dans sa toute sage bonté, et tel qu'il l'a réalisé dans sa très-libre toute-puissance [2]. On ne le saurait pas d'ailleurs, peut-être l'eût-on deviné ; car il est simple, et même inévitable, que le caractère de Dieu se retrouve en tous ses ouvrages ;

1. Lev. XVI. Hebr. IX 7.

2. Plus ou moins bien comprise, cette idée faisait déjà partie de la science sacrée des Juifs ; et nous lisons expressément dans Flavius Josèphe : « Cette division du Tabernacle (Temple) en trois parties était « une figure du monde : la plus intérieure (le Saint des Saints) était « comme le ciel où Dieu habite. » Antiq. Judaïques, L. III, ch. 5.

et, s'il y a dans la nature divine une note saillante et essentielle, assurément c'est l'unité et l'harmonie. En tous cas, il a plu à Dieu que le plan sur lequel il avait dressé l'univers, fût le même que celui d'après lequel on bâtirait son temple. Et il n'est pas besoin d'être bien docte en la science sacrée, pour comprendre que, paru plus tard dans la série des temps, le Temple précédait le monde dans l'ordre des conceptions divines. Dieu était l'exemplaire du Temple, et le Temple, l'exemplaire du monde.

En effet, prise dans son ensemble, la création a aussi trois enceintes : un *parvis*, un *sanctuaire*, et, au delà de tout, un *saint des saints*.

Le parvis, qui en est la partie la plus extérieure, la moins réservée, la moins noble, c'est tout le monde des corps. Vous savez s'il est étendu. Encore qu'il soit nécessairement borné, l'étude des corps célestes nous le montre confinant à l'illimité, et contenant presque l'innombrable.

Le sanctuaire est plus intérieur, plus auguste et incomparablement plus divin. Toutes les âmes sont là; car, pour liées qu'elles soient à des corps, elles gardent cependant leur nature, et dès lors demeurent à leur rang. Les anges sont là aussi, naturellement plus beaux, plus grands, plus puissants que les âmes, mais ne formant qu'une section plus élevée dans la catégorie des esprits. Dieu même est là, non-seulement, comme il est partout, par sa présence d'immensité, son action créatrice et sa providence; mais il y est comme objet de connaissance, d'amour et déjà de religion. Il y est comme principe dont on a conscience de sortir, comme fin à laquelle on a le devoir d'arriver; il y est comme créateur et comme seigneur, à qui l'on doit un pieux respect; comme législateur, ayant droit à la plus humble obéissance; comme bienfaiteur, réclamant une vive et sincère gratitude; enfin il y est comme juge et, par suite, comme rémunérateur et comme vengeur. Il s'y révèle par

ses ouvrages, et s'y communique par toutes sortes de dons. C'est un ordre purement naturel, où chaque être reste à sa place propre et dans les rapports essentiels qui résultent pour lui de sa condition native. Il y a là beaucoup de vie, de belles lumières, des mouvements magnifiques; il peut y avoir des progrès merveilleux; on y rencontre, dans une mesure, la justice, l'amour, le dévouement et la vertu. Chaque individu s'y développe, mais uniquement dans son espèce : il n'y vit que de sa propre séve, sous la bénédiction de celui qui la lui a donnée : il monte, il fleurit, il fructifie, mais en s'appuyant exclusivement sur sa racine première. C'est la nature humaine ou angélique, existant dans tel ou tel degré de perfection, mais c'est toujours et seulement cette nature.

Or, par delà ce second monde qui, bien qu'il soit splendide en lui-même, est déjà pour nous un monde invisible, il y en a, en fait, un troisième, infiniment plus retiré, plus haut, plus divin. C'est le *saint des saints* universel. C'est un lieu qui est rempli de mystères, le lieu même des plus grands mystères, le lieu propre du surnaturel; la source, le foyer, le cœur de la vraie religion, le trésor tout céleste de la gloire et de la grâce. C'est comme le seuil sublime, où l'adorable et inaccessible Trinité divine met librement le pied, pour se montrer, s'énoncer et se donner au dehors. Enfin, c'est la région éminente, le firmament suprême et le sanctuaire trois fois sacré où se pose, s'épanouit et se consomme l'inénarrable mystère de Jésus-Christ, qui est le mystère de la sanctification et de la déification universelles. Jésus occupe ce lieu, il le remplit. On peut dire, comme saint Ignace d'Antioche, qu'il y est tout seul; mais cela n'exclut rien, ni personne; car Jésus-Christ, vous l'avez vu, c'est Dieu qui embrasse le monde entier, et le monde entier qui embrasse Dieu[1].

1. Præstantior est summus Pontifex (Jesus Christus) cui soli credita sunt Sancta Sanctorum, cui soli secreta Dei sunt tradita, qui est ipse

Tel est le saint des saints du temple, et de là vient justement que l'univers est un vrai temple. En effet, dès que Dieu a résolu de devenir ainsi personnellement la tête et le fondement de son œuvre, il est clair que l'ensemble des choses en demeure singulièrement modifié. Non-seulement ce monde intime et secret, étant le plus excellent des trois, prime, et par là même soutient et contient les deux autres; mais, de plus, il a sur eux une influence souveraine, totale, incessante. Voyez le front de l'homme, ses lèvres, ses yeux; tout cela, pris en soi-même, a sa valeur et sa beauté propres. Mais quand le souffle du Créateur inspire une âme à ces organes, que deviennent-ils incontinent? Quelle majesté revêt ce front! Quelles grâces ornent ces lèvres! Quel feu sort de ces yeux! Rien n'est détruit, ni absorbé : tout est transfiguré. Or, ce n'est là qu'une faible image de ce que la présence du *saint des saints* produit dans l'édifice entier qui l'entoure et s'y coordonne; je veux dire de ce que l'institution surnaturelle amène de divines transformations dans tout l'ordre de la nature. Elle n'annule point cet ordre; elle ne l'amoindrit point; au contraire. Elle l'élève, l'étend, le perfectionne. Elle assigne à ceux qui y vivent une nouvelle fin, et infiniment plus sublime : elle leur impose une loi incomparablement plus sainte : elle leur confère une dignité et une valeur, où, d'eux-mêmes, ils n'auraient jamais pu parvenir : elle leur donne enfin une beauté toute céleste. Mais il s'ensuit qu'en fait, rien de ce qui est dans la nature ne reste plus purement naturel; que le surnaturel est au fond de tout, qu'il est même le fond de toutes choses, et que, comme nous vous le disions, l'univers est un lieu sacré et la création entière un vrai temple.

Or, si tel est le plan divin, on conçoit que dans les créa-

ianua Patris, per quam ingrediuntur Abraham et Isaac et Jacob et Prophetæ, et Apostoli et Ecclesia : omnia hæc ad unionem cum Deo. Epist. ad Philadelph. IX, Edit. Mign.

tures intelligentes et raisonnables, Dieu ait lui-même disposé des puissances exactement proportionnées aux trois ordres de réalités que ce plan suppose et renferme, et avec lesquelles ces créatures doivent entrer en relation. Et comme le fondement des rapports d'un être pensant avec une réalité quelconque est la connaissance qu'il en a, ce que Dieu a dû mettre en nous, avant tout, c'est le pouvoir de connaître ce que renferment ces trois enceintes.

Ainsi a-t-il fait. Les sens extérieurs et intérieurs sont la puissance qui nous fait naturellement percevoir ce qui est compris dans la première, celle que nous avons nommée le parvis, et qui est le séjour de la matière. La raison est la faculté qui nous ouvre la seconde, à savoir le monde naturel des esprits. Elle appréhende l'intime de ce que voient les yeux, et s'élève jusqu'à des réalités que rien de corporel ne saurait signifier, et qui n'ont même aucune analogie avec ce qui peut tomber sous nos sens. Est-ce tout? S'il n'y avait que deux parties dans l'œuvre universelle (et il en pouvait manifestement être ainsi, puisque l'institution surnaturelle est un acte libre et une pure grâce), comme il n'y aurait alors que deux objets à connaître, il n'y aurait non plus en nous que deux principes de connaissance. En effet, si Dieu ne manque jamais de procurer ce qui est nécessaire, on ne le voit jamais non plus rien faire d'inutile ni de vain. Supposé donc que, comme l'impiété l'affirme avec audace, parce qu'elle le désire avec passion, il n'y ait point de surnaturel, il est parfaitement clair que les sens et la raison suffiraient à l'humanité, à ses devoirs, à ses besoins; et non-seulement pour la vie de ce monde, mais encore pour la vie future. Oui, dans cette hypothèse, à la seule condition d'user toujours de ses sens et de sa raison en toute vérité, sagesse et justice, l'homme atteindrait sa fin. Mais si, comme il est bien certain, il y a un ordre sur-

naturel ; si, comme on n'en saurait, ni chrétiennement, ni raisonnablement douter, Dieu a voulu qu'entre cet ordre et nous, des rapports existassent ; s'il y a établi notre fin dernière, s'il en a fait, par suite, découler notre loi, s'il y a rattaché toute notre vie morale, il doit indispensablement ouvrir en nos âmes une nouvelle source de connaissance, un principe supérieur de perception et d'entendement, qui soit précisément à son sublime objet, ce que sont les sens et la raison aux objets qui leur correspondent. Or, cette source et ce principe, c'est ce qu'on nomme la foi.

Sans doute, cet ordre qui, en lui-même, est tout surnaturel, ne l'est pas dans son expression. Sans cela, il serait pour nous comme n'existant pas; ou il nous faudrait, pour l'atteindre, non plus seulement dépasser notre nature, ce qui est une perfection, mais la changer de fond en comble, c'est-à-dire la détruire, ce qui serait un désordre. Dès qu'en disant extérieurement le mot vivant de sa vie intime, c'est à nous que Dieu s'adresse, il parle nécessairement une langue que nous pouvons entendre. Ses pensées infinies, pour ne considérer ici que ses communications intellectuelles, il les met dans des mots finis, dans des mots connus, usuels, et dont le sens est parfaitement déterminé d'avance. A ce titre, quand Dieu s'en sert, chacun de nous peut les percevoir et en saisir le sens humain. Dieu fait plus, et il devait faire plus : car ce n'est point assez ici que nous sachions qu'on parle; il faut surtout savoir qui parle, et que celui qui parle est Dieu. Il parle donc en Dieu, c'est-à-dire qu'il revêt ses paroles de caractères inimitables. Il ne se contente pas d'y répandre cette beauté intrinsèque qui ne leur peut manquer, mais que son excellence même tient au-dessus de la portée du grand nombre ; il les illustre, les confirme et les accrédite, aux yeux de tous, par toutes sortes d'œuvres de sa droite, et principalement par

d'incontestables miracles : de telle sorte que, non-seulement on les peut raisonnablement tenir pour divines, mais que, sans mentir au bon sens et trahir sa propre raison, on ne peut les confondre avec celles qui ne le sont point. Il les inonde ainsi des clartés qui lui sont personnelles, et, en se montrant, il les démontre.

S'ensuit-il que les sens et la raison suffisent pour nous faire pénétrer dans ce dernier sanctuaire des choses ? Non pas certes. Ils peuvent bien nous donner, il est vrai, une connaissance physique ou historique des faits divins surnaturels; il faut même qu'ils le fassent, et c'est leur plus éminent emploi. Leur concours est ici indispensable ; sans eux, l'acte de foi serait radicalement impossible; ils sont le sol où cet acte germe et qui lui sert d'appui. Mais pour ce qui est de la perception réelle, commandée, méritoire du surnaturel révélé, les sens les plus exquis et la raison la plus exercée en demeurent tout à fait incapables [1]. La foi seule nous la peut donner; et non-seulement elle est nécessaire pour nous faire adhérer à l'intime de la révélation, c'est-à-dire à la réalité divine énoncée en langue humaine; mais encore nous ne saurions, sans la grâce qui l'inaugure en nous, nous rendre, comme il convient, aux preuves dont elle est appuyée, ni accepter, comme vraiment divins, et partant, d'une manière efficace, les miracles qui la corroborent. On peut dire comme les Juifs : « Ce prodige est

1. Sans la foi, l'homme le plus intelligent et le plus docte reste cet homme purement naturel que saint Paul appelle *animal*, et dont il dit qu'il « ne perçoit pas ce qui est de l'Esprit de Dieu ». Cet homme peut bien, il est vrai, percevoir quelque chose de Dieu : il suffit pour cela qu'il soit raisonnable; mais ce qui est de « l'Esprit de Dieu », c'est-à-dire le divin révélé, le divin surnaturel, dont l'apôtre dit au même endroit : « Comme nul ne peut savoir ce qui est dans l'homme, excepté « l'esprit de l'homme, de même, nul ne connaît ce qui est en Dieu, ex- « cepté l'esprit de Dieu » (I Cor. II, 11), tout cela lui est une sottise, une folie, un non-sens; enfin il n'y peut rien comprendre. *Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritûs Dei : stultitia enim est illi et* NON POTEST *intelligere.* Ibid. 14.

manifeste, il n'y a point à le nier », et, en même temps, ajouter comme eux : Menaçons donc les gens qui l'ont fait et forçons-les à se taire [1]. C'est là s'avouer vaincu ; ce n'est pas du tout croire, et encore moins être converti.

L'esprit humain fût-il d'ailleurs capable de cette adhésion complète au témoignage que Dieu rend, par le miracle, à sa propre parole, resterait encore le cœur, qui a forcément sa part ici, et vraiment sa très-large part. Car c'est un fait d'expérience, que nul ne croit qu'il ne veuille bien croire : et, quoique la foi soit spécialement un acte de l'intelligence, elle suppose à sa racine un acte de la volonté, et toute l'âme y doit concourir [2]. Donc, pour faire un acte de foi, il faut à l'homme une double grâce : l'une qui épure, éclaire, élève, dirige, soutienne et fortifie l'esprit ; l'autre qui touche, dégage et simplifie le cœur, l'inclinant à recevoir une vérité dont il a l'instinct qu'une obligation morale sort toujours. Et pour achever de faire un vrai croyant, un homme intérieurement capable de la parole de Dieu, et pouvant pénétrer par elle dans cet adorable saint des saints où se disent les derniers secrets et où se nouent les alliances célestes, il faut bien plus qu'une grâce accidentelle, si forte et si étendue qu'elle soit ; il faut une habitude de grâce infuse, une vertu permanente, une puissance vraiment divine, qui soit la source régulière et intarissable d'actes réellement divins. Et cette puissance divine, c'est la foi.

Je vous parlais de temple. Celui de Jérusalem n'était point le premier. Il était calqué sur un autre : un autre qui touchait Dieu de plus près, et n'était point fabriqué de main d'homme. Ce temple typique, c'est Jésus-Christ ; lui-même l'affirme dans l'Évangile [3]. Or, ce temple vivant a

1. Act. IV, 16. — 2. Actus fidei est credere, qui est actus intellectûs determinati ad unum ex imperio voluntatis. S. Thom. Summ. 2da 2dæ Quæst. IV, art. 1. — 3. Joann. II, 19.

aussi trois enceintes. Dans les jours à jamais bénis de son existence terrestre, les sens entraient de droit dans son parvis : chacun des contemporains de Jésus pouvait le voir, le toucher et l'entendre. La raison n'avait pas de peine non plus à pénétrer dans son sanctuaire. Il était clair pour elle qu'une âme vivifiait ce corps, qu'un esprit agitait ces lèvres et envoyait des éclairs par ces yeux. Elle pouvait même assez aisément constater que cet esprit dépassait singulièrement celui des autres; qu'il avait plus d'élévation, de profondeur, de pénétration, d'énergie; que cette âme était douée de facultés merveilleuses, qu'elle était un trésor immense et comme une harmonie de tout ce qui se peut admirer et aimer dans une âme; qu'enfin cette âme, qu'on appelait Jésus, était à tous égards et manifestement hors ligne. Mais, pour ce qui est de passer outre et de pénétrer jusqu'à son saint des saints, je veux dire jusqu'à l'union de son âme avec le Verbe, et par suite, jusqu'au mystère de sa divinité personnelle, c'était chose *impossible* à la raison toute seule. Et il y avait tant d'importance à ce que tout le monde connût cette impossibilité, que Jésus en voulut faire lui-même la déclaration solennelle.

Un jour, ayant assemblé ses disciples, il leur demanda ce que « les hommes » disaient de lui. Remarquez bien ce mot « les hommes ». Notre-Seigneur veut dire ceux qui ne sont que cela, qui ne vivent que dans leur nature, qui ne connaissent et n'apprécient rien que par les sens et la raison. Les disciples lui répondirent : Maître, ils disent que vous êtes Jean-Baptiste, ou Élie, ou Jérémie, ou quelqu'un des Prophètes; un homme divin par sa mission, divin par sa puissance et même par sa sainteté ; mais définitivement un homme et rien qu'un homme. « Et vous », reprit Jésus, « qui dites-vous que je suis ? » vous que j'ai tirés d'entre les hommes, vous qui voyez plus loin et vivez plus haut qu'eux ? Alors Pierre, premier témoin et premier

confesseur, chef de tous les croyants et docteur universel, Pierre, au nom de toute l'Église, s'écria : « Vous êtes le « Christ, Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde », c'est-à-dire le Messie promis à nos pères, le Verbe né avant tous les temps, et descendu dans le temps pour nous donner la vie éternelle. La foi avait conduit l'Apôtre où la raison n'avait point mené les autres. Elle lui ouvrait tout l'intérieur du mystère de Jésus, et, par là, le dernier fond des choses. Aussi, Notre-Seigneur prend acte de cette confession, il en félicite Pierre. Mais comme il faut que nul n'ignore que, si Dieu seul a pu poser devant nous un objet si excellent, lui seul aussi a pu créer en nous la puissance de le percevoir ; faisant remonter à qui de droit l'honneur du témoignage que son Apôtre vient de lui rendre, et rattachant à son vrai principe cette foi qui le lui a inspiré, « Tu es bienheureux, dit-il, Simon, fils de Jean, car ce n'est « ni la chair, ni le sang qui t'ont révélé ceci, mais bien « mon Père qui est dans les cieux [1] ».

Vous pouvez aisément comprendre à présent ce que c'est que la foi. Elle est le couronnement divin de notre intelligence ; un diadème de lumière céleste, dont la main tout aimante de Dieu ceint notre front invisible ; un supplément merveilleux à nos insuffisances mentales ; une immense extension de nos frontières spirituelles ; une énergie surhumaine ajoutée à nos énergies premières, et comme le prolongement en Dieu de notre être moral. Elle est notre proportion intellectuelle avec la vie intime de l'infini, notre participation réelle à la connaissance essentielle que Dieu a de lui-même, la clef des idiomes ineffables, le lieu et le moyen de nos entretiens immédiats avec la Très-Sainte Trinité.

Saint Paul, parlant de la Sagesse, qui n'est autre en réa-

1. Matth. XVI, 17.

lité que le Verbe incarné, Jésus-Christ, dit qu'étant une en elle-même, elle revêt des formes multiples [1]. La foi étant en nous le sens qui correspond à cette Sagesse divine, est, comme elle, une et multiple ; je veux dire que, dans sa transcendante simplicité, elle contient suréminemment les divers modes de perception que Dieu a partagés entre nos divers sens intérieurs et extérieurs. Ainsi, est-elle une vraie oreille qui, divinement ouverte dans l'âme d'une créature terrestre, lui permet de surprendre, ou plutôt lui donne le pouvoir radical et vraiment le droit d'entendre les secrets du ciel, et d'assister aux conseils d'en haut. Elle entend beaucoup plus que les paroles de Dieu ; je dis ces paroles qui créent et gouvernent le monde, et celles-là même qui créent l'Église et la dirigent dans toutes ses voies : elle entend la parole incréée et essentielle. Elle entend Dieu se dire lui-même à lui-même, se raconter en sa langue infinie, se chanter sur le mode innomé qui lui est propre : ce qui ne va à rien moins qu'à faire de chaque fidèle un témoin de l'inénarrable génération du Verbe.

Elle est un œil aussi. Cette parole, que Dieu dit à la foi, est une très-pure et vive lumière. Comme parole, elle veut une oreille ; comme lumière, elle demande des yeux. Le monde de la foi n'est pas seulement un monde sonore, c'est un spectacle magnifique. Sans doute, la foi n'en donne point encore la vision : la vision, c'est l'état du ciel : elle suppose, dans la créature, la lumière de la gloire ; mais cette lumière, et dès lors cette vision, la foi la mérite, la prépare et déjà la commence. Elle en est positivement l'aube. La raison n'est pas du tout l'aube de la foi. La raison d'un enfant est bien l'aube de la raison développée dans l'homme mûr : mais entre son plein midi et le premier crépuscule de la foi, il y

1. Ut innotescat Principatibus et Potestatibus in cœlestibus, per Ecclesiam, multiformis Sapientia Dei. Ephes. III, 10.

a un abîme, et tel, que l'amour tout-puissant de Dieu peut seul nous le faire franchir. La raison et la foi sont des jours tout à fait divers. Chacun a son principe particulier, sa nature spéciale, son objet, sa loi, son progrès et son terme. Ils peuvent se succéder et, pour ainsi dire, s'enchaîner. Dieu les lie souvent l'un à l'autre, avec cette suavité énergique qu'il met, dit l'Écriture, dans la disposition des choses [1]. Mais jamais le premier ne saurait engendrer le second. Il n'en va point ainsi entre la foi et la lumière de gloire. Ce sont deux états, deux degrés, et comme deux heures d'un jour unique. La foi est le matin de la gloire; la gloire est le midi de la foi. Nous apercevons donc déjà ce que nous dit le Verbe. Ce qu'il nous dit, il nous le *révèle :* le mot est consacré. Révéler, c'est ôter les voiles; partant, c'est exposer aux yeux. A la bonne heure, nous le répétons, des ombres se mêlent encore à cette apparition divine : elles ne viennent point du dogme qui est la parole de Dieu; en lui-même, le dogme n'est que lumière : mais elles viennent de l'état et du lieu où nous sommes, des brouillards qui nous environnent [2], et de l'infirmité relative de notre œil intérieur qui, pour être un œil tout divin, reste néanmoins toujours ici l'œil d'un dieu naissant ou enfant. Mais, quelles que soient ces ombres, elles ne font point la nuit; elles ne vont même jamais s'épaississant comme celles du soir : elles vont au contraire s'éclaircissant toujours, et c'est de quoi il est écrit : « Le sentier des justes « est semblable à une clarté qui va sans cesse croissant jus- « qu'à la splendeur du plein jour [3] ». Enfin, saint Paul l'écrit partout en ses Épîtres : l'Évangile, la parole de la foi, l'œuvre du Christ et de ses envoyés, c'est une illumination véritable : « illumination de la gloire de Jésus qui « est l'image de Dieu [4] »; illumination qui nous rend « sa-

1. Sap. VIII, 1. — 2. II Petr. I, 19. — 3. Prov. IV, 18. — 4. II Cor. IV, 4.

« vants dans la science de la clarté de Dieu » apparue sous une forme humaine [1]; illumination qui répand la vie, une vie inaltérable et immortelle [2]. Et c'est aussi pourquoi l'antiquité chrétienne a donné ce nom de *lumière* ou d'*illumination* [3] à ce grand sacrement du baptême par lequel Dieu a coutume de créer en nous « ces yeux illuminés du cœur » dont parle encore l'apôtre [4], et qui, nous rendant aptes à contempler toutes ces merveilles, ne sont autre chose que la foi.

On est également fondé à dire que la foi est une main qui saisit et s'empare; un pied robuste et hardi qu'aucune marche ne lasse et qu'aucune ascension n'effraie : ou, si on l'aime mieux, une aile étendue et puissante, qui permet à l'âme de franchir les espaces, et de planer sans vertige dans d'inaccessibles hauteurs.

Regardée du côté de Dieu, elle est comme la saisie qu'il fait de notre intelligence; envisagée par rapport à nous, elle est la main intelligente que nous mettons sur Dieu, sur sa nature, ses perfections, ses biens, pour les rendre légitimement et totalement nôtres. Saint Paul désirait sans doute la vision intuitive quand il disait : « Je ne suis point « encore au terme, et je ne sens point mon être achevé; « mais je marche et je travaille, m'efforçant de saisir dans « la mesure où j'ai été moi-même saisi par Jésus-Christ [5] ». Mais ce qu'il demandait d'abord, c'était la plénitude et la perfection de la foi. On ne saurait trop insister sur la réalité profonde de ces choses, encore si cachées, dont la foi nous rend maîtres. La plupart de nos péchés, et certainement le plus grand nombre de nos infirmités spirituelles, viennent de ce que nous n'en sommes point assez convaincus. Là est le principe de cette défiance, dont saint Paul signale le péril, disant qu'elle livre ceux qui s'y abandonnent

1. II Cor. IV, 6. — 2. II Tim. I, 10. — 3. S. Justin. Apolog. — Clement. Alex. Pædag. I, 6. — Cyrill. Hier. Catech. — Greg. Nyss. orat. cat. 32, et alii. — 4. Ephes. I, 18. — 5. Philipp. III, 12.

aux opérations de Satan[1]. Certes, notre point de départ est bien réel : ce terrain naturel qui nous porte est bien assuré ; le milieu visible qui nous contient, bien sincère. Mais combien l'est plus excellemment cette région des choses supérieures qui est le terme de notre voyage ! Sainte Thérèse ayant eu la grâce d'apercevoir quelques instants la main resplendissante de Jésus glorifié, trouvait depuis lors que la lumière solaire est pâle et artificielle[2]. Et de même, comme tout ici-bas paraît factice, superficiel et vain à une âme entrée par la foi dans la patrie surnaturelle ! C'est là qu'est la vraie substance, c'est-à-dire ce qui est au delà de tout, ce qui soutient et contient tout. Aussi saint Paul dit-il qu'étant, quant à sa forme, « la déclaration et la preuve « de ce qui n'apparaît point encore », la foi est, dans son objet, « la substance des réalités proposées à nos espé- « rances[3] ». C'est un monde de principes. Là sont tous les exordes de Dieu, et ce que l'Écriture nomme « les débuts de « ses voies[4] ». Là sont toutes les racines des choses ; ces racines qui plongent toutes en la divinité comme en un sol. De là jaillit la vie ; de là montent toutes les séves. Ce monde de la foi est un vrai ciel : il est ce firmament qui puise, comme dit David, toute sa fermeté dans le Verbe[5]. Il est « le « royaume immobile » dont saint Paul a parlé[6]. Et son immobilité est vraiment ineffable ; car elle est, pour ainsi parler, infinie à deux titres, étant établie tout ensemble, et sur la vérité divine des réalités révélées, et sur la véracité infaillible de celui qui nous les révèle[7]. Tout ici est donc

1. Ephes. II, 2. — 2. Sa Vie écrite par elle-même, chap. XXVIII.

3. Est autem fides sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium. Hebr. XI, 1.

4. Prov. VIII, 22. — 5. Psalm. XXXIII, 6. — 6. Hebr. XII, 28.

7. S. Denys la nomme : Fides divina quæ est permanens fidelium firmamentum, fundans illos in veritate et in ipsis veritatem, dum indissuasibili identitate simplicem veritatis cognitionem habet rerum credendarum. De divin. nomin. c. VII, 4.

affirmation, solidité, plénitude : tout y dit, tout y est *Amen;* tout y dure, tout y est immortel; car nous, « qui « avons en nous le divin esprit de la foi », écrit encore saint Paul, « nous ne contemplons pas les choses qui se voient, « mais les choses qui ne se voient pas; en effet, ce qui se « voit est purement temporaire, mais ce qui ne se voit pas « est éternel [1] ».

Et ce domaine dont nous nous sommes ainsi emparés par la foi, nous pouvons y avancer toujours. Elle ouvre devant nous un pays sans limites; déjà même elle nous le livre, de telle sorte qu'elle nous met tout à la fois en mesure et en demeure d'y voyager dans tous les sens. « Lève les yeux », dit Dieu à Abraham, père de tous les croyants, « et du lieu « où tu te tiens debout, regarde au nord et au midi, à « l'orient et à l'occident : toute cette terre que tu vois, je te « la donnerai à toi et à ta race ». Il s'agit d'une promesse. Le don est très-certain; Dieu ne rétracte pas ses dires; mais c'est un don futur : « je te la donnerai ». Et cependant, chose étonnante, c'est aussi un don présent, et Abraham peut commencer d'en jouir. « Lève-toi », continue Dieu, « et parcours cette terre dans sa longueur et dans sa lar- « geur, parce que je te la donnerai ». En effet, docile à la parole divine, le saint Patriarche plie sa tente, se met en route, et va prendre séjour au cœur de cette région bénie, dans la vallée de Mambré, où plus tard fut Hébron ; et en signe de religion, d'amour et de reconnaissance, il s'empresse avant tout d'y dresser un autel au Seigneur [2].

Ainsi sommes-nous, à l'égard de la terre promise des esprits, qui est le surnaturel révélé. Nous pouvons, nous devons y pénétrer de plus en plus, cheminant de clarté en clarté, sous l'influence et la direction de l'Esprit qui nous pousse, et décidés à ne faire halte que lorsque, enfin parve-

1. II Cor. IV, 13. — 2. Genes. XIII.

nus au sommet de l'Horeb céleste, nous y verrons sans voiles la face adorable de Dieu. Le travail est commandé ici, la confiance exigée, l'audace même permise. « J'exhorte ta foi à l'amour de l'intelligence », écrivait saint Augustin à un chrétien mal instruit; « sois passionné pour comprendre. Celui qui, ayant la foi, ne cherche pas à comprendre ce qu'il a commencé par croire, montre par là qu'il ignore à quoi la foi est bonne[1]. » A la condition de rester humble, et de ne jamais séparer la curiosité du respect, qu'est-ce qui nous fera peur, et de quoi ne serons-nous pas capables, ayant reçu « l'Esprit qui scrute tout, même les « profondeurs de Dieu[2] » ?

« Que feras-tu, épouse du Christ, âme croyante et aimante, disait le docte saint Bernard en commentant le Cantique; oseras-tu, pourras-tu t'avancer jusque dans ce sanctuaire si saint et si secret où l'on voit le Fils dans le Père et le Père dans le Fils? Oui, si tu peux croire, car « à « qui croit, tout est possible ». Crois seulement, et tu as déjà trouvé ce que tu cherches. En effet, continue-t-il, que ne trouve pas la foi ? L'inaccessible, elle l'atteint; l'inconnu, elle le découvre; l'immense, elle le comprend; l'extrémité des choses, elle a le secret d'y parvenir, et elle n'a qu'à dilater son sein, pour y enserrer même l'éternité[3] ».

C'est pourquoi l'on peut dire que la foi est aussi une

1. Hæc dixerim ut fidem tuam ad amorem intelligentiæ cohorter... Qui verâ ratione quod jam tantummodo credebat intelligit, profectò præponendus est ei qui cupit adhuc intelligere quod credit : si autem nec cupit, et ea quæ intelligenda sunt credenda tantummodo existimat, cui rei fides prosit ignorat... Intellectum verò valde ama. Epist. cxx ad Consent. — 2. I Cor. II, 10.

3. Quid facies, o sponsa? Putas, potes sequi eum illuc? Aut te ingerere audes vel vales huic tam sancto arcano, tamque arcano sanctuario ut Filium in Patre, Patrem intueris in Filio?... Si potes credere, « omnia « possibilia sunt credenti »... crede et invenisti... Quid non inveniat fides? Attingit inaccessa, deprehendit ignota, comprehendit immensa, apprehendit novissima; ipsam denique æternitatem suo illo vastissimo sinu quodammodo circumcludit. Serm. LXXVI, in Cantica.

bouche, cette bouche dont le Verbe disait à David : « Ouvre ta bouche, et je la remplirai [1] ». Elle fait plus que parcourir Dieu, elle le mange. Chacun sait que la foi fait parler, et avec une incomparable éloquence, une indomptable force, une efficacité vraiment triomphante [2]. Elle est l'âme de l'apostolat ; elle a changé la face du monde. Mais, avant de nous faire parler, elle nous fait respirer, savourer, manger, boire; enfin tout ce qu'une bouche peut faire. La sainte parole divine est un souffle qui passe et comme une atmosphère de vie qui enveloppe les âmes [3]. La foi aspire ce souffle et respire dans cette atmosphère. La sainte parole divine est aussi un aliment. Jésus la nomme, dans l'Évangile, une nourriture et un breuvage. L'humanité du Christ est la mamelle de Dieu : c'est par elle que nous arrive la substance invisible, et c'est à cet allaitement sacré que songeait l'Épouse des Cantiques, quand elle disait : « Tes mamelles sont meilleures que le vin [4] ». Partout, dans l'Écriture, la prédication évangélique est présentée comme un festin : Dieu s'y sert lui-même aux convives, et les convives, ce sont les croyants. L'acte de foi est donc une vraie manducation, et il se fait par la foi une communion réelle. Par elle, la lumière de Dieu devient notre lumière ; sa sagesse, notre sagesse ; sa science, notre science ; son esprit, notre esprit; sa vie, notre vie; et c'est pourquoi saint Thomas nomme la foi « le commencement en nous de la vie éternelle [5] ».

Si parfaite même est cette union, qu'elle devient un état et constitue un mariage. « Je t'épouserai dans la foi, et « notre union ne finira jamais », dit Dieu à l'âme fidèle [6].

1. Psalm. LXXX, 11. — 2. Credidi propter quod locutus sum... Psalm. CXV, 1. — 3. Verba quæ ego locutus sum vobis, spiritus et vita sunt. Joann. VI, 6. — 4. Cantic. I, 1.

5. Habitus mentis quo inchoatur vita æterna in nobis, faciens assentire intellectum non apparentibus. 2da 2dæ Quæst. IV, art. 1.

6. Ose. II, 20.

C'est par son Verbe, en effet, que Dieu devient l'époux des âmes. Jésus épouse au nom de son Père et dans la vertu unissante de son Saint-Esprit; mais c'est lui qui épouse. Il est personnellement l'Époux des Cantiques. C'est à lui, comme Fils, que le Père « fait des noces », auxquelles l'Évangile dit que le royaume de Dieu est semblable[1], et que saint Jean, dans l'Apocalypse, nomme « les noces de l'Agneau[2] ». La vision les consomme, mais la foi les commence, et dès ici, le lien conjugal est formé. Du reste, grâce à ce lien sacré, l'Époux n'est pas seulement à l'épouse, il est en elle, il y séjourne, il y vit, et saint Paul dit expressément que, « par la foi, le Christ habite en nos cœurs[3] ». C'est ce qui fait que Dieu nous enfante. La foi nous donne Jésus, et Jésus nous donne à son tour ce que son Père lui donne. « A « tous ceux qui l'ont reçu », dit saint Jean, « il a donné le « pouvoir de devenir enfants de Dieu[4] » Et saint Jacques : « Dieu nous a volontairement engendrés par son Verbe de « vérité[5] ». Être croyant ou être le fils de Dieu, c'est donc une seule et même chose : et être le fils de Dieu ou être dieu, c'est encore une seule et même chose. « J'ai dit : « vous êtes des dieux et les fils du Très-Haut », vous tous à qui Dieu a daigné adresser la Parole[6]. Ainsi, la foi nous divinise en faisant de nous des Christs, ou plutôt en nous incorporant à l'unique Christ de Dieu. Qu'est-ce que le Christ ? Une humanité possédée par le Verbe. Et qu'est-ce que le croyant ? Si sa foi est vivante, et surtout si elle est pleine et parfaite, c'est aussi un homme possédé et gouverné par le Verbe. O Dieu ! « augmentez notre foi[7] » ! O Dieu, « je crois, aidez mon incrédulité[8] » ! O Dieu ! faites que demeurant déjà en moi, votre Verbe y abonde[9] !

1. Matth. XXII, 2. — 2. Apoc. XIX, 7. — 3. Christum habitare per fidem in cordibus nostris. Ephes. III, 17. — 4. Joann. I, 12.
5. Jacob. I, 18. — 6. Psalm. LXXXI, 6; Joann. X, 34.
7. Luc. XVII, 5. — 8. Marc. IX, 24. — 9. Coloss. III, 16.

Certes, dans l'adorable mystère de Nazareth, l'archange remplit un ministère sublime. Il annonce, il propose, il prépare la descente du Verbe de Dieu et son incarnation dans le sein de la bienheureuse Vierge. Le semeur de la parole ehrétienne, l'apôtre, le pontife, le docteur, le prédicateur est chargé d'un plus haut mandat et investi d'un plus grand pouvoir. Il est plus qu'un ambassadeur, plus qu'un préparateur ; il est l'agent secondaire, mais l'agent très-réel d'une seconde et très-véritable incarnation de la parole de Dieu. Uni au Père, coopérateur du Saint-Esprit, et participant, dans une mesure, à la divine maternité de Marie, il forme le Verbe dans les âmes; il humanise ce Verbe, il déifie ces âmes, et c'est littéralement qu'il faut entendre ce que saint Paul dit aux Corinthiens : « Vous pouvez bien « avoir dix mille instituteurs, mais vous n'aurez pas plu- « sieurs pères, car c'est moi qui, par la prédication, vous ai « engendrés en Jésus-Christ [1] ». Il les avait enfantés dans le Christ et, par là même, il avait enfanté le Christ en eux, selon qu'il s'en explique ailleurs en disant : « Mes petits « enfants, que je suis encore en train d'enfanter, jusqu'à « ce que le Christ soit formé en vous [2] ».

Et comprenez que, l'âme étant une substance simple, et la foi une vertu unique, la foi donne à l'âme tout entière ces divers modes de perception divine que nous venons d'énumérer. Par la foi , c'est toute l'âme qui devient une oreille, toute l'âme qui devient un œil, toute l'âme qui est comme une main, un pied, une bouche affamée. Sous ces formes différentes, la foi reste le sens unique et total de la vérité surnaturelle, et toute l'âme est le siége de ce sens. C'est donc définitivement le tout de l'homme que la foi rend capable de l'infini tout de Dieu; et c'est ainsi qu'elle inaugure, entre lui et nous, cette union par-

1. I Cor. IV, 15. — 2. Galat. IV, 19.

faite, et par elle-même indissoluble, dont nous avons parlé.

« Qui est celle-ci qui monte du désert, inondée de « délices, appuyée sur son bien-aimé [1] ? » Tel est le cri de surprise et de félicitation que l'Esprit de Dieu fait pousser aux saints dans le livre des sacrés Cantiques. Il n'y a pas, dans la vie de l'Église, une seule heure où ce cri soit interrompu : et la raison en est, qu'il n'y a pas non plus une seule heure où cesse le merveilleux spectacle qui le provoque. Cette créature qui monte ainsi, c'est toute âme qui, ayant la foi, agit ici-bas dans l'amour et fait spirituellement son ascension vers Dieu. « Elle monte du désert. » Dès qu'elle est pleinement croyante, c'est ce que la terre lui devient. Le premier acte de foi qu'elle a fait a mis de droit sous son baptême ses sens, sa raison propre, et tout ce qui s'y réfère. Vivant dès lors plus haut qu'elle-même, et opérant suivant un mode très-supérieur à sa nature, elle commence de se transformer, et c'est d'abord ainsi qu'elle monte. Elle se dégage peu à peu de toute sa vie élémentaire ; elle échappe à ses ignorances natives, à ses erreurs survenues, à la tyrannie de son corps, de ses sensations, de ses imaginations, de ses rêves, et même à la captivité, souvent si étroite, de ses raisonnements humains. Elle prend du large et s'épanouit, éprouvant de plus en plus jusqu'où « la vérité délivre [2] ». Ses appétits se règlent, ses passions se réduisent à l'ordre : parce que son œil est simple, son cœur est innocent et sa vie entière lumineuse [3]. Le monde lui paraît ce qu'il est; et on la voit, en toute rencontre, aussi insensible à ses séductions que tranquille devant ses menaces. Elle triomphe de tout sans orgueil ; elle traverse et quitte tout sans dédain. Elle domine de si haut son homme extérieur, que toutes les fois que Dieu le veut, et dans la mesure où il le demande, elle livre très-volontiers

1. Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum ? Cant. VIII, 5. — 2. Joann. VIII, 32. — 3. Matth. VI, 22.

cet homme aux nuits, aux labeurs, aux combats, aux souffrances. Pour elle, elle habite au delà, tout occupée de ces choses célestes avec lesquelles seules elle aime à converser. C'est ainsi qu'elle est victorieuse, universellement et incessamment victorieuse : et ce qui, faisant d'abord sa force dans la lutte, devient ensuite le secret de sa victoire, c'est la fermeté de son assurance et la plénitude de sa paix[1].

Aussi est-elle heureuse. La foi est un trésor de joie aussi bien que de vertu. « Heureux le sein qui vous a porté, et « les mamelles qui vous ont allaité », disait à Jésus-Christ la femme de l'Évangile. « Heureux bien davantage », repartit Notre-Seigneur, « ceux qui entendent la parole de « Dieu et qui la gardent[2] » ; c'est-à-dire ceux qui ont vraiment et pleinement la foi. Croire à une créature peut être déjà si doux ! Qu'est-ce que croire au Créateur, abandonner toute son âme à Dieu en échange de sa sainte parole, et dormir, en rêvant du réveil éternel, sur le sein tout ouvert de la vérité absolue ? Oui, le Cantique dit bien que, sans parler même encore des ineffables joies qu'on mérite, qu'on espère et qui sont promises, c'est là de quoi *inonder* une âme de délices ; et l'ivresse en est telle parfois, que c'est à se demander si l'on peut encore souffrir en ce monde.

Or, toute cette vie sublime, épurée, délivrée, dilatée et déjà bienheureuse, cette vie, avec ses excellences, ses énergies, ses accroissements, sa fécondité, ses félicités, elle a son origine et sa substance en cet *appui* total que, par la foi, l'âme prend sur le Verbe, ce Jésus qu'elle appelle et qu'elle a le droit d'appeler son *bien-aimé*. Dieu l'a dit, Dieu me l'a dit, c'est ce qu'elle va répétant sans cesse. Elle vit de le redire encore plus que de respirer : et la conscience qu'elle a de pouvoir légitimement le dire, est la source de tout ce qu'elle a, de tout ce qu'elle est et de tout ce qu'elle fait.

1. I Joann. v, 4. — 2. Luc. xi, 27.

Voilà une esquisse très-imparfaite, mais pourtant une esquisse, de cette grâce et de cette vertu que nous nommons la foi. Elle est le principe des dons de Dieu. Aussi a-t-il voulu la poser dans les dernières profondeurs de notre âme. De même qu'ayant résolu d'incarner son Verbe ici-bas, il a voulu placer ce dessein en un lieu si intime et si inviolable, que le péché même du genre humain ne le pût ni ruiner, ni entraver; de même, quand il met ce Verbe en notre cœur, il l'y enfonce si avant, qu'à moins de bouleverser l'âme jusqu'en ses racines, on ne l'en puisse pas enlever. L'amour, qui est le fruit naturel de la foi, est beaucoup moins abrité qu'elle. Un seul péché mortel le tue ; et s'il meurt, l'âme meurt. Or, ce coup qui tue l'amour peut ne pas même blesser la foi. Elle subsiste dans ces âmes mortes et les peut, Dieu aidant, toujours ressusciter : comme une souche qui, laissée en terre après que l'arbre a été coupé, garderait la vertu de pousser un nouveau tronc, à la condition d'y être miséricordieusement aidée par le soleil. Le seul péché d'infidélité est capable de détruire la foi, et c'est pourquoi il est si effroyablement grave [1].

Mais voyant la grandeur et les biens infinis que la foi nous assure, vous pouvez apprécier le lamentable état de ceux qui ne l'ont point, et l'égarement, plus déplorable encore, de tant de baptisés qui se vantent de ne l'avoir plus. C'est se vanter, non-seulement d 'être inexprimablement coupable, mais en outre d'être découronné, tronqué, décapité, obtus dans l'ordre de la science céleste, inepte aux communications divines, étranger à la vie éternelle et mis au ban de Dieu. C'est là un acte au moins aussi étrange qu'eût été celui de Nabuchodonosor, si, réduit soudainement à l'état animal, il se fût glorifié de n'avoir plus de

1. Manifestum est quod peccatum infidelitatis est majus omnibus peccatis quæ contingunt in perversitate morum. S. Th. Summ. 2da 2dæ. Quæst. x, art. 3.

raison. Les fous font parfois de tels actes ; mais ce sont les seuls qu'on excuse, et Dieu sait s'il y a lieu de les plaindre!

Il nous reste à vous dire comment vous devez user de cette divine puissance, vous servir de votre foi, et regarder tout, désormais et toujours, aux clartés de ce Verbe qui, pour parler avec saint Paul, a commencé, grâce à la foi, de poindre dans vos cœurs [1].

## II.

Il y a trois mondes, pour ainsi dire, que nous devons considérer à ces clartés naissantes de la vision divine que la langue catholique nomme la foi : le monde des personnes, celui des choses, celui des événements. Et, selon ce plan universel dont la révélation nous a donné le secret, chacun de ces mondes a trois enceintes : un parvis, où les sens entrent de plain-pied ; un sanctuaire, où la raison peut nous faire parvenir ; un saint des saints, où la foi seule a la vertu de pénétrer.

Réserve faite des infidélités, dont l'âme humaine peut toujours se rendre coupable envers cette bienfaisante lumière qui luit en elle pour la guider sans la contraindre, il est aisé de constater que les différences, souvent énormes, qui se rencontrent dans la moralité des hommes, viennent presque toujours, en principe, des degrés très-inégaux où leur esprit s'avance dans la notion de ce qu'ils jugent, et de la diversité des points de vue où ils se placent avant d'agir. Le point de départ de la conduite, c'est, le plus ordinairement, le point de vue de l'esprit. Aussi est-ce le Verbe qui,

1. II Cor. IV, 6.

d'office, est venu changer les voies du monde, et c'est d'abord par la foi qu'il l'a fait. En nous, comme en Dieu, la sainteté procède à la sagesse, et notre sagesse n'étant jamais que l'union de notre âme à la raison infinie, qui est le Verbe divin, elle se résout finalement ici-bas dans la foi, par laquelle ce Verbe incarné entre en nous et y demeure. Il s'agit donc de ne se point arrêter en chemin, quand nous jugeons de ce qui touche à notre vie morale. Il faut ne se point laisser prendre au charme des surfaces, et ne pas s'endormir lâchement sur les seuils. Il faut même franchir la région plus élevée, plus intime et plus vaste des causes secondes et des réalités purement rationnelles. Il faut enfin arriver à ce dernier sanctuaire qui, tout en paraissant obscur, est toujours un foyer, parce que c'est là que Dieu dit son mot et fait radicalement son œuvre. Et comme là est, dès lors, la vérité suprême, c'est de là que la loi rayonne et que part le bon mouvement. Chacun peut se rendre compte que, comme l'homme trahit sa nature et en offense l'auteur, quand, ayant reçu de lui cette noble lumière de la raison, il y ferme les yeux pour ne se déterminer que d'après l'impression des sens; de même le chrétien trahit son baptême et va contre l'esprit de Dieu, quand, possédant, par grâce, la lumière souveraine de la foi, il la met ou la laisse volontairement sous le boisseau, pour régler ses pensées, ses sentiments et ses actes, je ne dis plus sur la seule impression des sens, mais même sur le jugement de la simple raison naturelle. Au contraire, si, pénétrant jusqu'au dernier fond, il y puise le mobile et la direction de ses œuvres, il est ce juste de Dieu qui « vit de foi [1] », ce fils de la lumière qui chemine dans la lumière, ce vrai spirituel enfin dont saint Paul a osé dire : « qu'il juge tout, et n'est lui-« même jugé par personne [2] ». Un tel homme, en effet, est

1. Hebr. II, 4. — 2. I Cor. II, 15.

toujours au point de vue de Dieu : or, ce point de vue n'est en lui-même ni faillible, ni discutable.

Nous disions que ce qu'il faut regarder avec l'œil de la foi, ce sont d'abord les personnes, et premièrement sans doute l'auteur de toutes les autres, Dieu, Trinité adorable, qui est en même temps une indivisible unité. Il vous semble probablement que vous ne manquez guère à ce devoir de regarder Dieu dans la foi. Bénissez-le, s'il en est ainsi, car ce devoir, très-sacré en lui-même, est capital pour nous. On y manque en réalité plus souvent qu'on ne pense, et c'est un des caractères les plus saillants de l'esprit du monde qu'il y manque toujours plus ou moins, et trop ordinairement d'une manière très-grave. Cela arrive toutes les fois que nous attribuons à Dieu nos vues, nos sentiments, nos manières d'être ou de faire, contrairement au témoignage qu'il rend de lui-même dans l'Écriture.

Rien n'est plus important, dans la vie spirituelle, que d'avoir sur Dieu des idées vraies, et de n'en avoir que de telles. C'est très-rare, même parmi les chrétiens ; et le fait est que, vu la faiblesse de notre esprit, l'impureté de notre cœur, la bassesse de notre condition, et les illusions dont la vie présente nous entoure, cette complète exactitude intellectuelle nous est très-difficile. Dieu est un être si transcendant, si incompréhensible ! C'est si vrai « qu'il habite une « inaccessible lumière[1] », et que, de là, comme dit l'Écriture, « il met notre science au défi[2] » ! « Espères-tu suivre « sa trace », s'écrie l'ami de Job, « et parvenir au centre d'où « rayonne sa toute-puissance ? Il est plus haut que le ciel, « comment l'atteindras-tu ? Il est plus profond que l'abîme, « où prendras-tu le secret de le découvrir[3] ? » La foi seule remédie à cette insuffisance et éloigne les dangers qui en résultent pour nous. « Ce que l'on doit penser de Dieu, dit saint

1. I Timoth. VI, 16. — 2. Job. XXXVI, 26. — 3. Job. XI, 7.

Hilaire, c'est de Dieu même qu'il faut l'apprendre : il est l'unique maître de la science dont il est l'objet[1] ». Mettant en nous ce témoignage et cette doctrine, la foi nous donne un Dieu certain et authentique ; mais il n'y a qu'elle qui nous le puisse parfaitement donner ; et quiconque ne fait pas d'elle sa règle suprême et constante, est presque forcément condamné à errer. Non qu'on se trompe beaucoup sur ceux des attributs divins qu'on nomme métaphysiques : l'esprit s'y exerce peu ; ils n'ont point d'influence directe sur notre vie pratique, et le cœur n'a aucun intérêt à les voir autres qu'ils ne sont. Mais facilement on s'égare sur les attributs moraux, et spécialement sur ceux qui sont comme les deux pôles de la moralité humaine : la sainteté et la justice, d'une part ; la bonté, l'amour et la miséricorde, de l'autre. Or, une erreur en cette matière peut avoir, au point de vue de la conduite et du salut, les conséquences les plus désastreuses.

Vous servant d'abord de la foi pour empêcher les écarts d'un esprit que l'imagination, la sensibilité et toutes sortes de passions plus ou moins aperçues risquent, ici, plus qu'ailleurs, de retenir ou de pousser hors du vrai, employez-la encore et surtout pour subvenir aux impuissances de votre raison, pour encourager ses efforts, féconder ses travaux et perfectionner ses conquêtes. Certes, la raison humaine peut, sans quitter son ordre, nous fournir sur Dieu et sur ses perfections des lumières, non-seulement assurées, mais déjà magnifiques. On ne saurait trop, selon nous, conseiller aux personnes spirituelles d'appliquer souvent leur pensée à ces précieuses données de la théologie naturelle. Elles trouveront là mille sources vives d'oraison, de connaissances élevées, de nobles aspirations, de salutaires dilatations, de

1. A Deo discendum est quid de Deo intelligendum sit, quia nonnisi auctore se cognoscitur. De Trinit. lib. v.

résolutions généreuses et vraiment de saintes œuvres. Et n'y auraient-elles pas tant de profit, elles feraient bien encore de s'y adonner, ne fût-ce que pour réparer tant de négations stupides et de blasphèmes épouvantables que le rationalisme forcené de notre temps, après avoir bafoué et crucifié le Dieu de la foi, inflige journellement au Dieu de la raison. Mais, cette dette payée et ce gain recueilli, allez outre et, dans la pleine conscience de la force surhumaine dont la foi investit votre âme, prenez pour ainsi dire votre esprit tout radieux de ces premières clartés, et poussez-le d'autorité jusqu'au foyer vivant qui est leur centre, je veux dire jusqu'aux affirmations personnelles de Dieu sur lui-même, et enfin jusqu'à cette affirmation primordiale, totale, unique, infinie, substantielle, qui est le Verbe éternel du Père. C'est là ce que saint Paul appelle « scruter les pro-« fondeurs de Dieu [1] ». C'est un incendie de lumière et comme une tempête de vérité, encore qu'à en regarder l'essence et même l'état, ce soit la simplicité même et la paix absolue. N'importe, avancez à travers cette tourmente et prenez pied dans ce brasier, vous couvrant de votre foi comme d'une armure impénétrable et inconsomptible. Si votre intelligence frémit, pensez que la mère aussi frémit quand elle enfante. Si votre raison a le vertige, croyez que c'est simplement le début d'une extase; et s'il vous semble qu'elle va périr, criez-lui « que Dieu n'est pas le Dieu des morts, « mais des vivants [2] », et que se perdre en lui jusque-là, c'est finir de sauver son âme.

Un exemple vous fera mieux comprendre ce que nous vous proposons ici et la manière de le réduire utilement en pratique. La vue rapide du monde, le souvenir actuel et général de l'histoire du genre humain, ou seulement de votre propre histoire, joints à quelques réflexions sur la

1. I Cor. II, 10. — 2. Matth. XXII, 32.

nature et le caractère de Dieu, ont un jour, je le suppose, réveillé en vous l'idée de sa sainteté et de sa justice. Exposez alors cette idée aux splendeurs de la révélation. Laissez-la pénétrer par ces éclairs ardents, par ces foudroyants effluves des perfections divines qu'on nomme la punition des anges rebelles, le salaire et les suites universelles du péché d'Adam ; l'enfer avec le dam, avec le feu, avec l'éternité et du feu et du dam ; la passion de Jésus, depuis Gethsémani jusqu'au dernier cri poussé sur la croix ; puis même, après cette passion réparatrice et rédemptrice, la vie des saints canonisés, les actes des martyrs, l'histoire entière de l'Église et le purgatoire des justes après la mort. Non-seulement, vous le comprenez, il ne restera plus une place possible en votre esprit à l'idée de ce Dieu bonasse, que le monde aime à se forger et que Bossuet nomme quelque part une idole ; mais vous aurez de Dieu, envisagé sous cet aspect, de telles pensées et des sentiments tels, que, pour devenir des saintes, vous n'aurez plus qu'à vivre fidèlement, totalement et persévéramment sous leur influence.

Faites de même pour ce que vous avez pu naturellement concevoir de cette bonté, de cet amour, de cette compatissante miséricorde, qui est comme le fond de la nature de Dieu. Portez ce fruit élémentaire de vos méditations dans cette région céleste où brillent, sous le regard ravi des complaisances divines, l'Incarnation, les trente-trois années de la vie terrestre de Jésus, le crucifix, l'Eucharistie, Marie, l'Église, le sacerdoce, les sacrements, le ciel avec ses gloires inénarrables et ses enivrements sans fin. Livrez votre âme entière à ces paroles éblouissantes : « Dieu a tant aimé le « monde qu'il lui a donné son Fils unique[1] » ! — « Ayant « aimé les siens, qui étaient dans le monde, il les aima jus- « qu'à la fin[2] ».— « Il m'a aimé et il s'est livré pour moi[3] ».

1. Joann. III, 16. — 2. Ibid. XIII, 1. — 3. Galat. II, 20.

Non-seulement vous aurez chassé de vous pour jamais ce sentiment fatal qui se nomme la peur de Dieu; non-seulement vous aurez étouffé en vous le germe de toute défiance, tari la source de la pusillanimité, mis à néant mille tentations subtiles et redoutables, redressé dans votre âme presque toutes les pentes qui mènent à la tiédeur; mais, en outre, vous aurez fait de votre cœur un trône solide, large, digne, précieux, où Dieu siégera avec délices, d'où la vie, l'onction et la joie couleront souvent à flots; sans compter que vous vous serez mises, du même coup, dans la condition la plus favorable pour attirer, consoler, animer, réjouir et sanctifier vos frères.

Vous pourrez continuer de vous exercer ainsi, quoique peut-être avec plus de labeur, sur tous les attributs de Dieu. Mais du moins, n'omettez point d'appliquer très-souvent et très-énergiquement votre foi à ce mystère qui, parce qu'il est le plus profond de tous, contient la notion de Dieu la plus parfaite et la plus efficace : je veux dire le mystère de la Sainte Trinité. Vous comprendrez, sans beaucoup de peine, ce qui en ressort pour nous de lumières inappréciables et de ravissantes certitudes touchant la perfection absolue, l'indépendance souveraine, la plénitude intérieure, l'harmonie essentielle, la gloire, la fécondité et la béatitude de notre aimable et adorable Dieu : c'est-à-dire sur ce qu'il y a, sans comparaison, de plus important et de plus doux à savoir. Allez en ceci jusqu'au bout de la puissance que contient votre baptême, la développant simultanément par la science et par l'oraison. Réduisez tout votre être à votre sens chrétien, et appliquez ce sens aux trois Personnes divines, les contemplant chacune à part, avec ses beautés propres et ses excellences distinctives, pour les mieux contempler ensuite dans leurs relations admirables et dans leur très-unique unité. Dépassez successivement ici toutes vos conceptions successives. A mesure

qu'elles sont plus hautes, faites-en un nouveau marchepied à votre foi qui, par sa nature même, doit toujours monter plus haut qu'elles : car là où votre entendement est déjà en train de défaillir, elle a des forces encore toutes fraîches, et elle seule définitivement possède ici-bas la vertu de percevoir l'inconnu de Dieu et d'embrasser son incompréhensible essence [1].

Du reste, communiez souvent, par la foi, à la vision béatifique de ce Jésus que cette foi rend votre hôte intérieur, et avec qui la charité vous fait une seule et même vie. Sa sainte âme a eu cette vision dans les jours de sa vie terrestre : elle l'a maintenant dans le ciel ; elle l'a même au Saint-Sacrement. Communiez-y spirituellement par l'oraison et sacramentellement par l'Eucharistie. Tout ce que Jésus voit de Dieu et qui vous est caché, affirmez-le ; comme le peuple, en disant *Amen*, affirme et s'approprie tout ce que le prêtre dit à l'autel, encore que souvent il ne le comprenne pas et soit même hors d'état de le comprendre. Tout ce que vous affirmez ainsi, honorez-le, adorez-le, inondez-le

1 S. Denys l'Aréopagite paraît indiquer cette pratique quand il écrit : « Est item divinissima Dei notitia quæ per nescientiam accipitur, secundum illam quæ suprà intellectum est unionem, quando mens ab omnibus rebus recedens, ac demum semetipsam deserens, desuper refulgentibus radiis unitur quibus in illo inscrutabili sapientiæ profundo collustratur. » De divin. nom. cap. VII, 3. — S. Léon dit aussi : Nemo ad cognitionem veritatis magis propinquat quam qui intelligit, in rebus divinis etiamsi multum proficiat, semper sibi superesse quod quærat. Nam qui se ad id in quod tendit pervenisse præsumit, non quæsita reperit, sed in inquisitione deficit. De nativit. Dni. Serm. IX. — Citons encore S. Jean de la Croix. « L'âme s'élève à Dieu au moyen de la foi vive, cet escalier secret et dérobé, dont tous les degrés l'abritent sous un mystère impénétrable aux sens et à l'intelligence. Aussi, l'âme renonce-t-elle à leurs secours impuissants, pour s'attacher uniquement à la foi qui pénètre les profondeurs de Dieu ; de là son déguisement. *Elle transforme le principe de ses connaissances :* de là aussi la sûreté de son passage, qui s'effectue sans qu'elle ait rien à craindre des objets temporels, de la raison ou du démon. » — Montée du Carmel, L. II, ch. Ier. — Explication de la strophe : « J'étais en sûreté ; grâce « aux ténèbres et à mon déguisement, je me suis échappé par un « escalier secret. »

de louanges, de religion et d'amour. Ce sera faire le plus digne usage de votre foi et pratiquer d'une manière excellente le précepte capital d'aimer Dieu « de tout votre esprit ». Ce sera aussi nourrir cet esprit par toutes ses racines, l'emplir de séve théologique, d'aptitude à la science sacrée, de vie sainte et céleste ; et je ne sais pas si quelque chose vous mettra plus à même de juger, par votre expérience, jusqu'où saint Jean dit vrai en écrivant : « La force qui nous fait « triompher du monde, c'est notre foi[1] ».

Vous y aurez de plus l'avantage d'exercer votre foi sur la personne de Jésus-Christ, ce qui est un grand devoir et une joie ineffable. Voyez bien Dieu en Jésus ; Dieu dans ce petit enfant contenu, sans que rien en paraisse encore, dans le sein de cette jeune vierge que Joseph appelle son épouse et que tout Nazareth nomme Marie. Voyez Dieu dans ce même enfant, qu'elle enveloppe de langes et qu'elle allaite ; Dieu dans cet adolescent, qui croît en âge, en grâce et en sagesse ; qui d'ailleurs vit comme tout le monde et travaille pour gagner son pain. Voyez Dieu dans cet homme qui, prosterné la face contre terre, pleure, sue du sang, agonise et demande grâce. Voyez-le dans cet homme garrotté, souffleté, publiquement fouetté ; dans ce condamné qu'on insulte, qu'on crucifie et qui meurt saturé d'opprobres. Voyez-le dans ce corps sans vie qu'on emporte au sépulcre. Voyez-le, et de plus voyez sa sainte humanité, sous ces voiles étonnants de notre Eucharistie ; sa double gloire dans cet abaissement, sa toute-puissante parole dans cet abîme de silence, son tout dans ce rien. On ne tirera jamais de la méditation des mystères de Jésus toute la vivifiante substance qu'ils renferment, si, au travers de leur forme humaine et variable, on ne tient pas très-fermement l'œil de sa foi ouvert sur cette personne divine, et partant sur ce

1. I Joann. v, 4.

Dieu qui en est immuablement le principe et le support. Ces mystères n'ont pour nous, sans cela, ni leur beauté, ni leur saveur, ni leur vertu. Si, au contraire, on les contemple ainsi à l'extérieur et à l'intérieur, on peut mieux sentir qu'exprimer jusqu'à quel point ces deux aspects s'éclairent et, si on peut le dire, se font valoir l'un l'autre. D'abord tous ces états, si sincèrement humains, de ce grand et unique Dieu devant qui l'univers entier n'est pas même comme un grain de sable ; ces petitesses, ces infirmités, ces vraies larmes, ces soupirs, ce cœur qui bat, ces mains qui bénissent et qui parfois caressent, ces genoux qui ploient, cette vie enfin si humble, si simple, si laborieuse, si traversée, et de tout point si pareille à la nôtre; tout cela, avec Dieu derrière, avec Dieu dedans; tout cela, affectant Dieu personnellement et totalement, pris par lui à son compte, c'est un spectacle si sublime, une harmonie si merveilleuse, et un si délicieux festin, que la foi n'eût-elle pas d'autre effet que de nous donner le pouvoir et le congé d'en jouir, nous la devrions préférer à tout et tout vendre pour l'acquérir.

Mais de plus, envisagée à travers cette humanité, qui est nôtre à tant de titres, la divinité revêt à nos yeux des caractères si touchants, je dirai si enivrants, que, tout en sachant très-bien que rien ne se peut ajouter à Dieu, et que tout ce qui paraît lui revenir d'ailleurs sort d'abord et nécessairement de lui comme de sa source; cependant, on ne peut s'empêcher de le trouver plus beau encore et meilleur que si on le contemplait hors de ce cadre créé qui est Jésus. Et vraiment est-il rare que, si du sein d'une demeure aimée et familière, on regarde paisiblement, par une fenêtre ouverte, un paysage immense, tout baigné dans l'azur et inondé de lumière, on y trouve plus de charme et l'on y goûte une joie plus exquise que si on le voyait en pleine campagne? Oh! je pense qu'en contemplant la mer par la fenêtre de la maison d'Ostie, Augustin et Monique l'admirèrent et

l'aimèrent, comme jamais ils ne l'avaient fait quand, portés sur ses flots, ils avaient perdu de vue tout rivage!

On serait infini si l'on voulait tout dire en cette question si capitale et si pratique de la vue des personnes aux clartés de la foi. Ainsi convient-il évidemment de regarder la très-sainte Vierge. Marie qui, pour la foi, est une genèse admirable, un psautier tout divin, un incomparable cantique, un évangile vivant, une éblouissante apocalypse, n'est pour le sens et la raison qu'un livre scellé de sept sceaux. L'Agneau seul a, par lui-même, la puissance de l'ouvrir : mais dès que la foi met l'Agneau en vous, vous avez part à son pouvoir. Ouvrez donc ce livre, lisez-le, méditez-le, et, puisque Dieu l'a dit le premier d'un livre, moins beau sans doute et moins saint que celui-ci, je puis bien vous dire après lui : mangez-le [1]. Le nombre est grand des saints du paradis qui ont dû très-spécialement leur sainteté à l'intelligence supérieure que l'ardeur et la vivacité de leur foi leur ont donnée ici-bas du mystère de la Vierge-Mère.

Tenez ce même œil ouvert sur les personnes ecclésiastiques, sur le Pape, qui est un objet indispensable et éminent de foi; sur les Évêques et tout le corps des pasteurs, sur vos supérieurs, sur les prêtres, enfin sur toute personne qui, à un titre ou dans un degré quelconques, est revêtue de l'autorité et a la charge de vous régir. Nous aurons plus d'une occasion de vous reparler de ce devoir, à propos de telle ou telle de vos obligations, ou des vertus qui y correspondent [2]. Mais, quelle que soit la créature avec qui vous traitez et la nature du rapport que vous avez avec elle; qu'elle soit au-dessus, au-dessous, ou à côté de vous; qu'elle soit sainte ou pécheresse, riche de qualités ou pleine de défauts, favorable ou mal disposée, amie ou ennemie;

1. Ezech. III, 1.
2. Voir spécialement la seconde partie du premier Traité sur la charité fraternelle. Tom. II de cet ouvrage.

que vous ayez à lui obéir ou à lui commander, ou à l'instruire, ou à la corriger, ou à la soulager, ou à la supporter; commençant par ne la point « juger sur l'apparence », selon la recommandation expresse de Notre-Seigneur [1], faites comme saint Paul, et « ne la connaissez plus selon « la chair », c'est-à-dire d'une manière terrestre et purement humaine [2]. Dépassez fidèlement, non-seulement cette première enceinte de son être physique, sa physionomie, son attitude, sa démarche et tout son extérieur; mais encore cette enceinte supérieure de son être moral, son esprit plus ou moins vif, étendu et orné; son cœur plus ou moins sensible et affectueux; son caractère plus ou moins aimable, sa nature enfin, telle qu'elle l'a reçue, développée, réformée ou même déformée. Allez au saint des saints, au fond caché, au centre surnaturel, à l'image vive de Dieu, au baptême, à la grâce; à ce qui, s'il n'est point venu encore, peut et veut certainement venir; à ce qui, s'il a été dépossédé après coup, est en train de heurter à la porte, pour rentrer et tout reconquérir. Allez là, tenez-vous là; jugez de là, et partez invariablement et exclusivement de là pour penser, parler et agir. Et je ne veux point omettre la recommandation, très-importante, de vous appliquer cette règle à vous-mêmes, c'est-à-dire de vous regarder ainsi principalement des yeux de la foi et dans votre fond de grâce. Rien n'est plus nécessaire pour vous bien diriger dans vos voies, comme aussi pour conserver en vous l'accord de deux sentiments également indispensables, la conscience théorique et pratique de votre dignité divine, et cette profonde humilité sans laquelle on n'est pas chrétien. Vous y trouverez en outre le secret de vous maintenir parfaitement chastes et pures, fortes contre les tentations, libres de respect humain, patientes avec vos misères, fidèles enfin à persé-

1. Joann. VII, 24. — 2. Cor. V, 16.

vérer jusqu'au bout; ce sans quoi tout le reste demeurerait inutile.

Il en va exactement pour les choses comme pour les personnes, et des devoirs analogues en résultent pour vous. Les choses aussi ont trois enceintes, et la dernière est un saint des saints. La foi seule y pénètre et elle y doit pénétrer. Il y a une présence surnaturelle de Dieu dans les corps. En s'incarnant, le Verbe a prétendu déifier toutes les créatures, et il les a réellement déifiées en principe : les âmes d'abord, puis même les corps, autant qu'ils en sont susceptibles; et non-seulement ceux qui ont une âme, mais ceux qui sont inanimés, fût-ce la fleur du champ ou le grain de sable de la rive. Si Dieu a créé le grain de sable, pourquoi Jésus ne le déifiera-t-il pas ? S'incliner jusqu'au néant, élever le néant jusqu'à soi, ce sont pour Dieu deux actes qui se valent. Puis, qu'est-ce que le grand et le petit ? Pour qu'il y eût aux yeux de Dieu quelque chose de petit, il faudrait avant tout qu'il y eût quelque chose de grand. Rien n'est grand pour l'immense, rien surtout n'est petit pour l'amour. Du reste, qu'est cette poussière que nos pieds foulent, sinon la sœur jumelle de ce limon dont Dieu a fait sa chair ? La gloire de l'un assure la gloire de l'autre, ou plutôt la renferme. L'humanité du Christ n'est que le sacrement de cette glorification universelle que saint Paul annonce en disant : « Dieu sera tout en toutes choses[1] ». Ce qu'un sacrement signifie, il le contient; ce qu'il contient, il le confère. « Comme un fleuve » qui déborde, inonde toute la contrée, ainsi, dit l'Écriture, « la bénédiction de « Dieu a inondé le monde[2] ». Sa bénédiction, c'est sa « bonne parole », c'est son Verbe essentiel, et partant, c'est

1. Cum autem subjecta fuerint illi omnia, tunc et ipse Filius subjectus erit ei qui subjecit ei omnia, ut sit Deus omnia in omnibus. I Cor. xv, 28.

2. Benedictio illius quasi fluvius inundavit. Eccli. xxxix, 27.

Jésus. Le péché a sans doute opposé mille digues à ce miséricordieux déluge; mais, en droit, la croix les a toutes renversées. Et s'il en reste encore à présent, c'est bien plus dans le monde des personnes que dans celui des choses. Les meilleurs êtres ici deviennent précisément les pires, et il n'y a d'ingrats que les préférés. Il est vrai, et c'est une de leurs plus méchantes ingratitudes, il est vrai que ces préférés peuvent, dans une mesure et pour un temps, soustraire à Dieu et à son Christ ces créatures inertes et sans défense. Ils ne les profanent que trop, en faisant d'elles les instruments de leurs iniquités. Et c'est là le secret de cette plainte ineffable, que saint Paul entendait s'échapper de partout[1]. La matière souffre violence : elle aspire, elle aussi, à la liberté des enfants de Dieu; elle a faim de sainteté, elle a soif de paix et de gloire. Elle aura tout cela : elle l'a éminemment dans l'humanité béatifiée de Jésus; mais, de plus, elle l'aura en elle-même.

Asservie malgré elle au péché, il est clair qu'elle demeure parfaitement innocente; et comme rien ne saurait altérer sa bonté essentielle, rien non plus ne pourra obscurcir sa splendide prédestination. « Toute créature de Dieu est « bonne », écrit saint Paul, « et elle est sanctifiée par le « Verbe de Dieu[2]. » Or, cette sanctification commence dès ce monde. Il en est pour ceci des êtres inanimés comme de nous, autant du moins que la chose est possible. La grâce les atteint, les enveloppe, les pénètre; et la grâce, c'est la gloire à l'état de semence. Le sang de Jésus arrose notre sol par mille canaux. Les uns sont visibles, les autres sont cachés, mais tous ont leur action. Il suffirait pour cela de la présence ici-bas des chrétiens. Sacrés par Dieu en Jésus-Christ, les chrétiens sacrent le monde. « Ce lieu-là est « saint », dit l'Église, « d'où le prêtre fait monter vers Dieu

1. Rom. VIII, 22. — 2. I Tim. IV, 4.

« sa prière[1]. » Or, cette prière sacerdotale monte ici-bas de partout ; d'autant que, pour ce qui est de prier, tout chrétien est déjà prêtre. Mais la Messe, qui se dit en tout lieu et à toute heure; mais nos tabernacles incomparables, nos vases sacrés, nos églises ; tout ce que nos évêques consacrent, tout ce que nos prêtres bénissent, et vous savez qu'ils peuvent tout bénir, quelles sources de sainteté et quelles prémices de gloire !

Cela n'apparaît point encore sans doute : comme tout l'ordre surnaturel, c'est un mystère profond, mystère pour les sens, mystère pour la raison, mais mystère qui, pour la foi, est une région ouverte et éclairée. Ah ! si nous avions de la foi gros comme un grain de sénevé ; si notre baptême était bien libre ; si, étant nous-mêmes dans un si grand honneur et investis d'un si haut pouvoir, nous n'en perdions pas trop souvent la conscience et l'intelligence[2] ; si nous vivions enfin en vrais fidèles, en vrais spirituels, sous l'action et dans la dépendance de ce saint et clairvoyant Esprit qui anime, dit saint Paul, tous les enfants de Dieu[3], Dieu seul sait ce que nous apercevrions de clartés dans nos ombres, ce que tant d'apparentes discordes nous révèleraient d'harmonies, et ce que nous goûterions de délices au milieu de nos amertumes.

Pénétrez-vous de ces vérités, et regardez toutes choses avec foi, mais d'abord les choses saintes, et avant tout nos divines Écritures. Les saints aimaient à les lire tête nue et à genoux ; ils en baisaient les pages : faites comme eux. On le raconte spécialement de saint Edmond, de saint Charles Borromée et de saint Vincent de Paul. Saint Paulin tenait la Bible enfermée dans un tabernacle à côté de celui où il gardait le Très-Saint-Sacrement. Ne traitez du moins ce

1. Locus iste sanctus est in quo orat sacerdos. Brev. Rom. Offic. Dedicat. Eccles. — 2. Psalm. XLVIII, 13. — 3. Rom. VIII, 14.

livre qu'avec le plus profond respect. J'en dis autant de vos livres d'office et de tout ce qui vous sert pour le culte ; autant des lieux sacrés, du chœur où vous chantez, des oratoires où vous priez ; autant des saintes reliques, des saintes images, des cloches et des objets bénits ; vous recommandant, en particulier, de rendre l'honneur voulu à vos vêtements religieux, qui sont des sacramentaux véritables. Portez le même esprit de foi dans les cérémonies ecclésiastiques ou religieuses, et soyez pleines de révérence envers ces règles de l'étiquette divine qu'on appelle les rubriques. Encore un coup, outrepassez toujours la lettre, allez en tout au delà de la forme ; cherchez sans cesse et partout le divin, étant assurées qu'il y est, et que la foi vous le fera découvrir.

Étendez même cela à tout ce qui frappe vos sens. Tout ce qui est dans la nature se rapporte à Jésus ; tout lui appartient, tout l'exprime, tout est son ouvrage : humainement même, tout lui a servi. N'a-t-il pas emprunté à ce merveilleux monde des corps, toutes les figures, toutes les comparaisons, toutes les paraboles de son doux Évangile ? Lui-même ne s'est-il pas nommé la lumière, le feu, l'eau vive, la pierre, le chemin, la vigne, la fleur, le fruit, le froment, le pain, le vin, le vêtement, la maison, le temple ? Heureuse et savante et sage est l'âme assez fidèle pour que tout ce qui paraît ne lui soit plus que ce qu'il est dans les pensées de Dieu, c'est-à-dire un sacrement du Christ et une porte donnant sur le ciel.

Ceux qui contemplent le monde extérieur au point de vue de l'art, peuvent atteindre déjà un idéal élevé : les formes s'éclairent pour eux du reflet des pensées divines. On aurait tort de dissuader les religieuses, au moins en règle générale, de considérer les choses ainsi : il pourrait même être à propos d'en donner à plusieurs le conseil positif, et je ne crois pas qu'il y eût lieu de le restreindre à celles qui,

ayant la charge d'élever les enfants, doivent tâcher de leur former le goût. Les échelons peuvent être utiles même à ceux qui ont des ailes; et comme, en dehors de tout profit personnel, le culte extérieur de Dieu est fort directement intéressé dans ces questions, il peut y avoir ici, sinon un devoir, du moins une convenance. Mais quoi que vous trouviez bon de faire en ceci pour vous-mêmes, sachez que la foi vous mène à un idéal incomparablement plus haut que celui de l'art; et que, posé l'ordre de Dieu, vous y pouvez monter d'emblée, sans être aucunement astreintes aux développements intermédiaires. Je veux dire qu'étant baptisées, vous pouvez regarder le monde à la manière des saints, sans avoir à le considérer d'abord comme le ferait un artiste, et sans même avoir en vous la capacité élémentaire d'une semblable considération. J'imagine que l'âme de Raphaël était remplie de formes et d'idées admirables quand il se promenait dans la sublime campagne de Rome. Mais que pensez-vous qu'il y eût dans l'âme de saint François, quand, plein de l'esprit de Jésus et haletant d'amour pour Dieu, il souriait aux fleurs, aux herbages et aux ruisseaux des environs d'Assise? Vous avez l'œil de saint François : tâchez d'être assez pures pour avoir son regard, et vous saurez, par expérience, quelque chose de ce que David a voulu dire, quand il chantait dans le Saint-Esprit : « Seigneur ! Notre-Seigneur ! Que votre nom est admirable « dans toute la terre [1] ! »

Enfin, cette même doctrine est vraie des événements : elle donne, par rapport à eux, naissance aux mêmes obligations et motive les mêmes conseils. Tout hasardeux et tumultueux qu'ils semblent, tout variés et souvent tout contraires qu'ils paraissent les uns aux autres, les accidents qui se succèdent autour de nous subissent un ordre et mar-

1. Psalm. VIII, 1

chent suivant une loi. Tout ce qui arrive dans le monde est nécessairement contenu dans le plan général du monde : tout s'y ajuste, tout le reproduit. Or, ce plan, vous le connaissez. Ici, comme partout, nous retrouvons la triple enceinte. Comme toute personne et comme toute chose, chaque événement a son parvis, son sanctuaire et son saint des saints ; ou, ce qui revient au même, son corps, son âme et son esprit ; son corps sensible ou sa forme extérieure ; son âme ou sa cause rationnelle ; enfin son esprit tout divin, qui est son principe suprême et comme son essence surnaturelle. Il faut donc, ici encore, parvenir jusqu'au dernier fond, et la foi seule y mène. Aussi est-elle seule à donner, avec la vraie intelligence des faits, la vraie sagesse pratique. De même qu'étudier et traiter les maladies du corps sans tenir compte de l'âme, c'est se réduire soi-même à une science incomplète et fatalement fausse en partie, et condamner le malade à un traitement plus qu'aventureux ; de même, ne juger des événements que sur les apparences et d'après leurs effets sensibles ; ou même ne les regarder que dans leurs causes prochaines et secondaires, c'est se mettre hors d'état de rien comprendre aux voies de Dieu ; et, par suite, au point de vue chrétien du moins, c'est cheminer dans des ombres, et courir chance d'y faire continuellement des faux pas. Derrière les choses qui se meuvent, et derrière toutes les volontés créées qui les meuvent, il y a la science, la sagesse, la toute-puissante souveraineté de Dieu ; il y a son amour infini, d'où sort son grand et miséricordieux dessein de sanctifier et d'unir toutes ses créatures dans le Christ ; il y a toutes les splendeurs qui rayonnent de cette volonté, et toutes les merveilleuses grâces qui en jaillissent. Quand on part de la source, souvent si humble, de nos fleuves, et qu'on descend leur cours, on aboutit toujours à la mer ; de même, en sens inverse, si, partant du moindre accident qui survient, nous remontons le cours des causes

qui le produisent, nous arrivons toujours à Dieu; à Dieu faisant cette œuvre unique, à laquelle Jésus-Christ déclare que son Père et lui travaillent incessamment[1]. Comprenez-vous qu'un baptisé puisse et doive, en toute rencontre, s'élever jusqu'à cette vision? Comprenez-vous aussi qu'une fois en face de cette vision divine, tout change d'aspect pour lui; qu'il porte lui-même des jugements tout autres; qu'il ait des sentiments nouveaux et prenne enfin des décisions et des directions très-différentes? David pécheur, pénitent, puni, chassé, quittait Jérusalem qu'Absalon venait d'envahir. Entouré de quelques serviteurs fidèles, il fuyait par ces mêmes chemins qui l'avaient vu si souvent revenir victorieux. Soudain, un homme de la famille de Saül, Séméï fils de Géra, paraît aux portes d'une ville qui dominait la route; et voici que, lançant des pierres au roi et à sa troupe : « Va, va », crie-t-il, « homme sanguinaire, fils de Bélial ! « Le Seigneur fait retomber sur toi tout le sang de la mai- « son de Saül dont tu as usurpé le trône, et maintenant le « Seigneur fait régner Absalon à ta place! » Un des chefs de la milice royale s'offrit tout de suite à châtier l'insolent. Ah ! si David n'avait été sensible qu'aux pierres lancées; si même il n'avait regardé que l'offense gratuite du misérable qui l'insultait, lui, l'oint du Seigneur, le vrai roi d'Israël, et dans un tel moment, pensez-vous qu'il n'eût pas permis, encouragé, ou même ordonné une si juste vengeance ! Mais David qui était fils d'Isaï, était d'abord fils d'Abraham. Même au temps de ses tristes écarts, sa foi n'avait jamais cessé d'être vive : elle était singulièrement augmentée alors par le sentiment de ses crimes, l'intensité de son repentir, et ce je ne sais quoi de vrai, d'humble, d'énergique et d'abandonné que met, dans une âme droite, la conscience d'être actuellement sous la main de la justice de Dieu. Aussi, dépassant d'un bond l'ordre humain, se posant

1. Joann. v, 17.

tout de suite en pleine lumière surnaturelle, confessant publiquement ce que cette lumière lui découvre, et en tirant généreusement la conséquence pratique : « Laissez-le faire, « fils de Sarvia », dit-il à Abisaï, « laissez Séméï me mau- « dire : car c'est la volonté du Seigneur qu'il maudisse au- « jourd'hui David; et qui osera demander à Dieu pourquoi « cela lui plaît ainsi ? » Puis, joignant à un acte de foi héroïque, un sens profond des procédés divins et une très-sublime espérance : « Et qui sait », continue-t-il, « si cette « malédiction n'est point un moyen secret dont Dieu se sert « pour pouvoir ensuite me bénir [1] ? » Le grand exemple et la précieuse leçon !

C'est au centre même de ce sanctuaire des conseils éternels de Dieu, que Marie a constamment tenu ses yeux intérieurs attachés, à mesure que se déroulait, dans le temps, la vie humaine de son saint Fils. Parmi tant d'ombres qu'elle dut traverser pour le suivre, et surtout durant la passion, elle tenait dans sa main, elle portait tout radieux dans son cœur le flambeau de sa foi ; et c'est de là que lui vint la force de rester debout au Calvaire. Là est le fondement de l'abandon à Dieu dont nous aurons plus tard à vous entretenir, et qui, étant la perfection de l'amour, occupe le haut sommet de la vie spirituelle.

Du reste, ce regard de foi pénétrant, ferme et habituel, est une vertu trop élevée pour qu'une âme la possède sans de très-grands labeurs. Il faut prier beaucoup ici, s'armer d'un grand courage et s'exercer sans relâche. Les perfections de Dieu sont des abîmes : ses conduites tiennent de son essence, et il y en a de telles, que personne ici-bas n'est capable de les sonder. Rien n'est moins rare que de le voir tout diriger, ce semble, à contre-sens. On dirait qu'il prend plaisir à désorienter notre esprit, à désappointer notre cœur,

1. II Reg. XVI.

à décourager notre patience, à scandaliser même le bon vouloir que nous avons de compter sur lui pour toutes choses, de l'approuver quand même, et de le justifier obstinément aux yeux de quiconque attaque sa Providence ou doute de sa bonté. Il garde un silence opiniâtre lorsque tout crie en nous qu'il est grand temps de parler et de manière à ce que tous entendent. Il s'abstient et paraît dormir quand, depuis des années, nous trouvons on ne peut plus urgent qu'il agisse. Il est sévère, et parfois jusqu'à la rigueur, pour ceux qui travaillent à lui plaire, et que l'on voit d'ailleurs qu'il aime avec tendresse : il semble au contraire tout passer à ceux qui ne le servent point et demeurer comme insensible aux actes de ceux qui le trahissent ou le blasphèment. Ainsi fait-il dans le secret de la vie de chacun, et plus encore dans le gouvernement de sa chère Église. Sans doute, il a annoncé mille fois qu'il en userait ainsi, et l'Évangile nous fait comme une loi de nous y attendre. Malgré cela, on ne s'y habitue point, et chaque fois qu'il reparaît, le mystère des voies de Dieu nous renverse.

La foi seule ici fait la paix, parce que seule elle fait la lumière. « Veillez donc », écrivait saint Paul, « tenez-vous « droit, agissez virilement et soyez pleins de force[1]. » « Le feu éprouve l'or », continue l'apôtre saint Pierre : « votre foi, bien plus précieuse que l'or, sera donc éprouvée « aussi. Mais qu'elle soit trouvée telle à la fin, qu'elle vous « devienne un titre de louange, d'honneur et de gloire, « quand apparaîtra ce Jésus que vous aimez, quoique vous « ne l'ayez pas vu ; en qui vous croyez, quoique vos yeux « ne le puissent apercevoir ; mais en qui vous ne croyez « pas sans ouvrir dans vos cœurs la source d'une joie iné- « narrable et toute glorieuse ; car la fin et le salaire assuré « de cette foi, c'est le salut de vos âmes[2]. »

1. I Cor. XVI, 13. — 2. I Petr. I, 7.

# DE LA CRAINTE DE DIEU

# DE LA CRAINTE DE DIEU

Une des idées qu'impose le plus impérieusement à notre esprit l'œuvre que Dieu a faite en tirant le monde du néant, c'est celle de puissance et de force ; et si nous cherchons à nous représenter l'idéal d'une volonté ferme, il peut paraître que nous le trouvons dans ce vouloir souverain qui a mis en jeu les perfections divines pour l'exécution, l'ordonnance et le maintien d'un si prodigieux ouvrage. Cependant, si l'on regarde cette volonté créatrice sous son aspect pratique, et dans son rapport immédiat avec l'univers qu'elle produit, il est facile de voir qu'elle n'est point en Dieu une volonté première et radicale. Dieu veut sans doute tout ce qu'il fait, mais il le fait en vue d'une fin, et, dès lors, c'est cette fin qu'il veut d'abord et plus que tout le reste. La création n'est pour lui qu'un moyen. La fin qu'il poursuit, c'est sa propre gloire extérieure; ce qui revient à dire l'entier accomplissement de ses éternels desseins sur le monde, et par suite, la perfection, la très-glorieuse béatitude et la consommation en lui de tous les êtres qu'il a créés.

Rien ne se peut comparer à l'énergie de l'acte par lequel

Dieu veut cette fin. Assurément cette volonté n'est point nécessaire; mais, naissant au cœur même de Dieu, on dirait qu'elle s'imprègne de la nécessité de son être. Il était bien possible qu'elle ne se produisît point; mais dès qu'elle existe, elle est souveraine. Elle passe à travers tout, par-dessus tout et malgré tout : son mouvement est irrésistible et ses effets sont immanquables. Dieu, qui est partout présent, ne se met lui-même nulle part comme dans la volonté qu'il a de faire aboutir son œuvre.

C'est du sein de cette volonté que sort le mystère du Christ. En même temps que ce mystère en est le fruit suprême, il en est, pour ainsi dire, la première éclosion. C'est définitivement en Jésus que cette volonté se concentre. Jésus en est la paix, le succès, le triomphe. Et cependant, chose étonnante autant qu'adorable, si l'on regarde la part de grâce que Dieu nous fait dans ce mystère d'amour, si l'on envisage l'institution chrétienne au point de vue de notre salut, Jésus lui-même y apparaît comme moyen : la tête passe au service du corps; elle le rachète, le sanctifie et le sauve. La volonté qu'a Dieu de nous avoir pour fils est incontestablement secondaire; elle l'est par sa nature et de toute nécessité; malgré cela, il semble qu'en pratique, elle domine celui-là même qui domine absolument tout dans les conseils et les prédilections du Père. C'est peu que la volonté divine soit un chrême qui sacre Jésus notre Pontife; elle le marque pour être notre victime; elle devient la chaine qui l'étreint, le glaive qui l'immole, le feu qui le consume : et c'est après l'avoir fait mourir ainsi sur une croix, que, délivré désormais et joyeux, l'amour s'élance et va partout, criant à tous et à toute heure et en toute langue : « Dieu « veut que les hommes soient sauvés[1] » ; la volonté de « Dieu, c'est que vous deveniez des saints[2] ».

1. I Tim. II, 4. — 2. I Thessal. V, 18.

Tout homme qui vient au monde, se trouve donc en face de cette majestueuse et aimante volonté. Rien ne saurait la précéder : elle nous sourit avant notre mère; elle nous entoure plus vite, plus totalement et plus immédiatement que l'atmosphère où nous naissons : et l'enfant qu'elle accueille ainsi, elle le couve et le tient embrassé tant qu'il marche parmi les hommes [1].

Sans doute , cette volonté divine revêt pour nous mille formes : les transformations sont chose familière à l'amour : rien ne rend le cœur souple et l'esprit ingénieux comme une volonté obstinée; et qui est obstiné comme l'amour? Puis, l'être qu'il s'agit ici de gagner est si multiple, si complexe, si changeant, souvent si fantasque ! Inventions d'une sagesse infinie, ménagements d'une inépuisable patience, rien n'est de trop pour nous conquérir. Mais avant tout, cette volonté qu'a Dieu de nous sauver, se présente à nous sous la forme auguste de la loi. C'est la plus digne de lui, et pour nous la plus salutaire. C'est celle qui, tout à la fois, dit le mieux sa souveraineté et sert le plus efficacement sa bonté.

C'est donc une loi pour tous de communier, par Jésus-Christ, à la béatitude divine. Ce n'est point une simple proposition, ni une invitation, ni un conseil; ce n'est pas non plus un règlement disciplinaire, un précepte relatif, local, temporaire et comportant dispense : non, c'est un commandement absolu et qui tient au fond même des choses. Il y va de la vie ou de la mort. La liberté créée a bien ici l'alternative, ou de vivre en obéissant, ou de mourir en se révoltant, mais elle n'en a pas d'autre. Toute âme qui anime un corps mortel, oscille nécessairement entre le ciel et l'enfer. Il n'y a ni voie intermédiaire par où se glisser, ni retraite

1. Etenim misericordia ejus subsequetur me omnibus diebus vitæ meæ. Psalm. XXII, 6.— Usque ad senectam ego ipse et usque ad canos ego portabo : ego feci et ego feram, ego portabo et salvabo. Isaï. XLVI, 4

où se dérober, ni issue pour s'enfuir. La fin attire, la fin oblige. Qu'on la choisisse, suivant son gré, bonne ou mauvaise, heureuse ou malheureuse, irrésistiblement le temps y pousse, fatalement la mort y précipite, et le jugement, qui suit la mort, y fixe pour jamais. Du reste, il est aisé de voir que cette terrible sanction de la loi n'est qu'une des énergies de la volonté qu'a Dieu de partager avec nous ses délices. La loi nous prend par le dedans, et c'est ce que Dieu commence toujours par faire : la sanction nous serre par le dehors ; c'est la dernière ressource de Dieu, et, par suite, c'est aussi la nôtre. Au fond, le même amour fait simultanément les deux actes. L'enfer, considéré comme sanction de la loi du salut, n'est que l'œuvre de l'amour agissant au rebours. Encore, ce rebours n'existe-t-il que pour nous : nous le faisons, nous le créons en nous retournant, et nous nous retournons en allant contre l'ordre. Pour Dieu, tout est dans le droit sens et y demeure éternellement.

Vous le voyez donc, nous naissons et nous cheminons tous ici-bas sous l'empire de cette volonté sainte et de la loi qui nous la déclare. C'est ce qui rend la vie si sérieuse, si noble aussi, si douce enfin, et vraiment si heureuse pour quiconque veut bien obéir. C'est un grand jour dans la vie morale, que celui où l'on comprend nettement l'identité foncière de cette loi extérieure, qui nous oblige à devenir saints, avec la loi intérieure, qui nous pousse à être heureux. Lorsque l'homme est bien convaincu que Dieu et le bonheur sont une seule et même chose, il a déjà un pied en paradis.

La foi ne nous laisse ignorer, ni cette identité lumineuse, ni cette loi qui nous régit tous, ni cette fin que Dieu nous assigne. Elle nous met même en mesure et en demeure de tirer les conséquences pratiques de cette identité, de nous soumettre cordialement à cette loi, d'atteindre cette fin, et de contenter ainsi pleinement notre miséricordieux Père

céleste. Une des grâces de l'état religieux, c'est qu'il donne aux âmes qui y vivent plus de clairvoyance et plus de loisir pour contempler ces vérités. On peut dire de la fin dernière, qu'elle est le soleil de la vie religieuse. L'âme fidèle y est vraiment livrée aux influences les plus actives de cette bienheureuse fin. Sans en avoir toujours conscience, cette âme en subit l'attrait. Le vide de tout le reste, qu'elle a fait autour d'elle-même, la force, pour ainsi dire, à se tourner de ce côté, comme vers son refuge unique; et elle y trouve d'autant plus toutes choses que partout ailleurs elle n'a plus rien. C'est ainsi que son état même lui donne soif de Dieu. Peut-on imaginer, en ce monde, une condition plus salutaire ?

Mais quand, religieuse ou non, l'âme est saisie par ces pensées; quand elle lit l'Évangile et entend la secrète voix de Jésus qui le lui interprète; quand, à force d'inonder son esprit de clartés, la foi lui échauffe le cœur et la lance en avant, elle sent naître aussitôt en elle deux impressions diverses et qui semblent contraires. Ce ne sont point des sentiments vagues, éphémères ou superficiels, comme il s'en produit tant en nous : plus l'âme y réfléchit, plus ceux-ci deviennent vifs; plus il est clair aussi qu'ils sont profonds. La foi ne les justifie pas seulement, elle est leur cause et leur racine, et à mesure qu'elle grandit, ils acquièrent plus d'autorité. L'âme voit donc que tous les deux sont parfaitement légitimes; que Dieu ne les reçoit pas seulement comme un encens, mais qu'il les réclame comme une dette : de sorte que les principales actions qui en découlent sont des devoirs, et que, s'il y a une force capable de maintenir habituellement ces sentiments dans l'âme, on ne serait point téméraire de nommer cette habitude une vertu.

Deux mots connus et populaires, très-vastes, très-pleins, très-rayonnants, traduisent ces sentiments dont l'âme est affectée, quand, ouvrant les yeux de sa foi sur la longue car-

rière de sa vie, elle voit que Dieu lui-même en est l'extrémité, qu'il nous appelle comme notre maître et nous tend les bras comme notre père. La crainte est l'un de ces mots, et l'autre est l'espérance. S'il y a beaucoup à dire sur les choses que ces mots signifient dans la sainte langue chrétienne, il n'y a pas à parler longtemps pour les expliquer eux-mêmes. Les comprendre ou avoir commencé de vivre ici-bas, pour nous, c'est tout un. La crainte, c'est ce qui resserre, ou, du moins, ce qui saisit et retient d'avancer. L'espérance, c'est ce qui dilate, excite et donne l'élan. La grâce garde ce fond que la nature lui livre. Elle le suppose toujours, mais elle le transforme étrangement; elle y insère un principe plus saint, elle y coule une séve plus active, et, par suite, elle en tire des effets tout nouveaux. Dans la grâce, la crainte et l'espérance demeurent, il est vrai, très-diverses, mais elles ne sont pas du tout contraires. Loin de là, elles s'impliquent l'une l'autre, se complètent l'une par l'autre et se perfectionnent mutuellement. L'Écriture les associe partout, et il serait impossible de dire celle des deux qu'elle loue davantage. La vérité est que toutes deux sont indispensables. Unies comme elles doivent l'être, elles sont la réponse pratique de l'âme à la révélation que Dieu lui fait de ses destinées : elles inaugurent ce qu'on peut appeler sa mise en marche vers sa fin dernière.

De là vient que c'est ici le lieu propre pour en parler. L'âme juste est souvent comparée à l'oiseau, surtout à la colombe. La foi est le regard de cet oiseau sublime; la charité est sa vie et le principe de cet essor qui la doit emporter jusqu'à son nid céleste; mais encore est-il nécessaire que l'oiseau déploie ses ailes et les agite régulièrement : or, ses ailes, ce sont justement la crainte et l'espérance.

Y a-t-il un ordre entre ces deux vertus? Oui sans doute; mais il change avec les points de vue où l'on se place pour le découvrir. Dans l'ordre de leur généalogie céleste, l'es-

pérance précède la crainte, comme la loi précède la sanction : d'autant que l'amour de Dieu pour nous (amour dont le pressentiment, sinon l'assurance, est au fond de toute âme qui espère), l'amour, dis-je, précède éternellement la loi, et en demeure l'essence la plus intime. Dieu cherche premièrement à produire l'espérance ; c'est elle d'abord qu'il a inspirée aux anges dans leur vie voyagère, et à notre premier père en le plaçant au paradis terrestre. En fait, depuis le péché, il n'en est plus toujours ainsi, et la crainte reprend souvent le pas sur l'espérance. Le Saint-Esprit lui-même la nomme « le commencement de la sa-« gesse [1] » ; et la loi ancienne, où elle tient tant de place qu'elle lui donne son caractère spécial, la loi ancienne précède la nôtre, l'annonce et la prépare. Dans la nouvelle alliance, au contraire, la grâce et l'amour abondent trop, pour que l'espérance ne recommence pas à l'emporter de beaucoup sur la crainte. Mais encore arrive-t-il souvent que, dans le cours d'une vie chrétienne, c'est la crainte qui, la première, arrache l'âme au mal et la ramène vers Dieu. Du reste, l'espérance est une vertu théologale, ce que la crainte n'est pas : à ce titre encore, on doit dire que l'une est supérieure à l'autre [2]. Mais, d'autre part, la crainte est un des sept dons de l'Esprit-Saint, ce qui la rend supérieure à toutes les vertus morales et la classe très-haut dans la hiérarchie de la grâce. Enfin, si on la regarde en son état parfait, et si on la juge d'après les actes dont elle devient alors la source, elle paraît n'être plus qu'une des formes de la charité, et, comme telle, elle surpasse de beaucoup l'espérance. Aussi, tandis que celle-ci s'arrête de force, avec la foi, au seuil de la Jérusalem céleste, celle-là y entre de droit avec l'amour, et elle y reçoit comme lui la per-

1. Psalm. cx, 10.
2. Cfr. S. Thom. Summ. 1a 2dæ. Quæst. LXVIII, art. 1, 6 et 8.

fection de sa beauté, la plénitude de sa liberté et sa stabilité éternelle. C'est ce qu'enseignait et célébrait David, en disant : « La crainte du Seigneur est sainte, elle demeure aux « siècles des siècles [1] ».

Nous parlerons d'abord de la crainte.

Il y a trois sortes de craintes de Dieu, toutes trois justes, bonnes, sanctifiantes, et procédant du Saint-Esprit ; mais n'ayant ni la même beauté, ni la même valeur morales. La première est la crainte du châtiment que Dieu inflige au pécheur ; la seconde est la crainte du péché qui offense Dieu ; la troisième n'est plus autre chose que le sentiment éclairé, profond et pratique de l'infinie majesté divine et de l'ineffable révérence à laquelle elle oblige. La première crainte va diminuant à mesure que la seconde augmente. Le progrès de la seconde suit très-exactement celui de l'amour, et, comme saint Jean l'enseigne [2], quand l'amour est parfait, il finit par détruire complétement la première : non pas, si l'on veut, dans son essence et dans son principe, au moins ici-bas, mais certainement dans son exercice. Pour ce qui est de la troisième, non-seulement elle croît, comme la seconde, avec la charité, mais, en un sens, nous venons de le dire, elle est cette charité-là même, en tant qu'elle voit et sent que son objet la dépasse de toutes parts, de toute manière et infiniment. Aussi, avons-nous ajouté que cette crainte demeure en paradis, et c'est seulement là qu'elle est parfaite.

Nous devons vous expliquer successivement ces trois sortes de crainte.

1. Timor Domini sanctus, permanens in sæculum sæculi. Psalm. XVIII, 10.

2. Perfecta charitas foràs mittit timorem. I Joann. IV, 18.

## I.

Avant tout, observez qu'il y a une crainte indigne. Ce n'est point la crainte de Dieu ; c'est la crainte que, sans égard à Dieu, la créature a de son propre mal. Je ne parle pas ici d'une crainte instinctive ; on ne s'occupe pas en morale de ce qui n'est pas libre : je parle d'une crainte aperçue, consentie, dominante et décidant principalement, soit nos dispositions, soit nos actes. Dans l'état que cette crainte suppose, l'âme aime positivement ce que Dieu commande qu'elle n'aime point ; elle est éprise d'un désordre ; elle désire avec passion ce qu'elle sait être un vrai péché. Cet acte, qui est la contradiction formelle des pensées, des amours et des vouloirs de Dieu, cet acte, dont on peut dire qu'il est comme un enfer aux perfections divines, elle le regarde comme un paradis. Mais elle a peur de Dieu. Si même elle n'a plus bien le sentiment de sa sainteté, elle a celui de sa justice, et plus encore celui de sa toute-puissante souveraineté. Elle redoute donc un coup de foudre : entre son paradis menteur et elle, elle pense qu'il peut y avoir un chérubin armé ; enfin, plus ou moins vaguement, l'enfer lui apparaît derrière les fantômes divers qui l'obsèdent. Ainsi saisie et terrifiée, elle s'arrête et se contient. Mais cette terreur, qui glace sa volonté, n'échauffe aucunement son cœur et n'y étouffe pas l'amour de ce que Dieu déteste. Cette âme regrette profondément que le mal soit le mal, et surtout que Dieu le punisse. Supposé Dieu absent, aveugle, oublieux, insouciant, et surtout impuissant à châtier, elle n'hésiterait point à commettre le crime. L'amour

du péché est donc là tout vivant ; par suite et fatalement, l'amour de Dieu y est mort. Le monstre ne sort pas, il est vrai, du sein qui l'a conçu ; mais il y subsiste, et tout en le cachant, ce sein le couve encore.

Mieux vaut sans doute avoir cette crainte que de n'en point avoir du tout : c'est un ignoble frein, mais enfin c'est un frein : c'est une moralité en ruines ; il reste là pourtant quelque vestige de moralité. On ne peut donc pas dire que cette crainte soit de tout point mauvaise ; mais elle laisse l'âme dans le mal ; dans un mal tel, que, si elle n'en guérit pas, elle sera nécessairement perdue. D'autant que l'âme, si cette seule crainte la retient, n'en reste pas d'ordinaire à un état négatif envers Dieu. L'absence d'amour en elle implique presque toujours une certaine haine, sinon de Dieu lui-même, du moins de ses volontés et des lois par lesquelles il nous les impose. C'est un des plus effrayants effets du péché, qu'on ne le puisse guère commettre sans en vouloir à Dieu de l'avoir défendu. Dieu apparaît presque inévitablement au pécheur comme une sorte de trouble-fête, un être envieux de nos joies, jaloux de notre liberté, exigeant, tyrannique. Porter ce jugement, avoir du moins ce sentiment de Dieu, n'est-ce pas avoir déjà commencé de le haïr ? Le moins qui arrive ici, c'est qu'on lui soit intérieurement amer, et quel état est-ce là pour une créature ? Oh ! comme l'enfer est déjà dans le péché ! Il y est sans doute comme l'épi est dans le germe, mais qu'il est donc aisé de l'y apercevoir, et de constater qu'en définitive, l'enfer n'est que le péché mûr et épanoui [1] !

La crainte n'est pas moins lâche, ou plutôt elle l'est davantage, quand, au lieu de ce mal qui vient de Dieu, c'est le mal humain qu'on redoute ; je dis le mal d'un œil qui

1. Peccatum, cum consummatum fuerit, generat mortem. Jacob. 1, 15.

voit, d'une lèvre qui peut parler, raconter, publier ; d'une main qui peut sévir. Hélas ! combien qui pécheraient, s'ils n'avaient que Dieu pour témoin, et qui s'abstiennent parce qu'un homme est là, ou pourrait soudain apparaître ! Pauvre cœur humain, fils prodigue de Dieu ! Quelle lamentable et honteuse histoire tu commences, le jour où, sans dire ni adieu, ni au revoir, tu franchis le seuil de la maison de ton Père !

En somme, cette crainte est indigne et ne sied qu'à des esclaves : à ce titre, elle n'est pas chrétienne.

La crainte devient chrétienne, quand, désirant posséder Dieu, que par là même on commence d'aimer, on a peur de le perdre ou d'encourir du moins sa colère ; ce qui fait que l'on s'abstient de ce qui pourrait, ou compromettre le salut, ou attirer sur soi les vengeances divines. On n'est point désintéressé ; on pense sans doute à Dieu plus qu'à soi-même ; on estime du moins sincèrement qu'il convient de le regarder plus que soi ; mais on pense aussi beaucoup à soi. On craint très-vivement son propre mal ; non-seulement le mal de l'enfer, mais toutes sortes de maux, que la miséricordieuse justice de Dieu a coutume d'infliger aux hommes ici-bas. Ce n'est plus une crainte d'esclave ; ce n'est point encore une crainte d'enfant ; c'est une crainte de serviteur : serviteur incomparablement plus aimé qu'aimant, serviteur aimant néanmoins.

On ne saurait assurément prétendre que cette crainte de Dieu soit héroïque. Mais encore moins pourrait-on soutenir qu'elle n'est pas bonne et sanctifiante. Dieu la recommande, et vraiment la commande, en cent endroits des Écritures. Le Saint-Esprit lui-même l'inspire, et si excellente est-elle déjà, que lui seul la peut inspirer. Elle est ordinairement le premier succès de ce doux Esprit dans l'âme humaine, quand il s'efforce de l'arracher au mal. Le saint concile de Trente en fait l'un des degrés de l'ascension du pécheur

vers Dieu [1]. Et quand l'âme est rentrée en grâce, elle se donne garde de congédier cette amie, un peu austère peut-être, mais fidèle et précieuse, et qui l'a trop poussée à pénétrer dans ce sanctuaire de paix où elle réside, pour n'avoir pas encore quelque secret qui l'aide à s'y maintenir.

Beaucoup ne s'élèvent point ici-bas au-dessus de cette crainte. Beaucoup montent plus haut, mais seulement par élans, dans des moments de grâce spéciale et de surexcitation intérieure. D'habitude, sans être insensibles à l'idée de l'offense de Dieu, ces âmes demeurent très-sensibles à leur propre peine. La crainte les retient plutôt d'offenser Dieu, que l'amour ne les pousse à le servir. A bien des égards, il est triste d'en rester là, et l'on ne peut qu'exhorter les chrétiens, et surtout les religieuses, à tendre énergiquement vers des régions plus hautes. Cette tendance tient d'ailleurs certainement aux obligations essentielles de l'état religieux. Malgré cela, à quelque degré que vous en soyez, vous à qui je m'adresse, ne méprisez jamais cette crainte élémentaire. Que voulez-vous ? Dieu s'en contente. Je ne vous dis pas, encore un coup, de vous en contenter ; mais n'oubliez pas non plus que, pour pardonner, Dieu s'en contente. Vous l'avez vu, cette crainte suppose non-seulement la foi, mais l'amour. Si grossier et, je dirai, si humide encore que soit le bois dont cet amour se sert pour entretenir son feu, dès qu'il brûle, il est un vrai feu ; et dès lors, il rejoindra sa sphère : il retournera à ce Dieu qui s'appelle « le feu consumant [2] » ; et plus ou moins tardivement, plus ou moins glorieusement, cet amour sauvera cette âme. La doctrine de l'Église sur l'attrition est, sans

1. Disponuntur ad justitiam, dum excitati divinâ gratiâ et adjuti, fidem ex auditu concipientes, liberè moventur in Deum... et dum peccatores se esse intelligentes, a divinæ justitiæ timore, quo utiliter concutiuntur, ad considerandam Dei misericordiam se convertendo, in spem eriguntur. Sess. VI, de justificat. cap. VI.

2. Hebr. XII, 29.

contestation, l'une des plus éloquentes pages de la théologie catholique, parce qu'elle est une révélation inexprimablement touchante de l'infinie bonté de Dieu et de la compatissante indulgence du cœur de Notre-Seigneur. N'est-ce pas, en effet, une ravissante merveille et un éternel sujet de gratitude et de jubilation, que Dieu, qui nous aime tant et qui est mort pour nous, s'estime suffisamment payé par un si médiocre retour? Ce n'est pas certes le cœur humain qui tient quitte à si bon marché.

Ne dédaignez point cette crainte en autrui. Telle âme que vous y voyez actuellement en proie, montera dans l'amour incomparablement plus haut que vous. Sainte Thérèse raconte en sa vie, que, si elle se fit religieuse, ce fut d'abord par la peur qu'elle avait d'être damnée, au cas où elle ne céderait pas à l'appel intérieur de Dieu [1]. Ne dédaignez pas non plus cette crainte en vous-mêmes. N'en abandonnez pas légèrement, ni promptement la culture. Il est bon de n'être plus novice dans la science du divin amour et dans la pratique de la croix, pour se donner le congé de passer toujours, ou même habituellement, sur la considération de l'enfer, du purgatoire et des suites douloureuses du péché. Je ne dis pas que cette règle soit absolue; elle est certainement générale. Et ceux-là même qui marchent dans des voies différentes, et qui ont raison d'y marcher, feront acte de sainte prudence en remettant de temps en temps le pied dans celle-ci. De plus, et sans aller si loin dans la méditation des effets de la justice de Dieu, il est souvent très-salutaire de réfléchir sérieusement aux suites temporelles et secondaires du péché, ses suites fréquentes, ses suites possibles : telles que sont, par exemple, la soudaineté de certaines maladies, sinon de la mort; la violence de certaines douleurs physiques, la pro-

1. Sa vie écrite par elle-même, chap. III.

fondeur et la durée de certaines infirmités, l'horreur de certaines humiliations, la lourdeur de certains ennuis, enfin ces fléaux de tout genre qui sont dans la main de Dieu, et dont, au témoignage des Écritures, il flagelle volontiers ses enfants les plus chers [1] : quelquefois pour les éprouver, le plus souvent pour les punir, mais toujours pour les sanctifier. Oh ! nous sommes ainsi faits, que l'imminence d'une rage de dents a parfois plus de vertu, pour nous retenir sur une pente, que le souvenir de la présence de Dieu ou la vue de notre crucifix.

Que, dans votre stratégie spirituelle, cette crainte soit maintenue à l'arrière-garde, comme une réserve, à la bonne heure ! Ne la faites donner que si le gros de l'armée a commencé de plier ; mais, dès qu'il en est besoin, hâtez-vous de recourir à elle ; et pour être en mesure, à l'occasion, d'y recourir sûrement, entretenez-la, nourrissez-la. Vous pouvez ne pas faire de grands frais pour cette nourriture. Que cette crainte ait de quoi vivre, c'est assez, mais qu'elle vive. A tout prix, sauvez Dieu en vous ; son honneur, sa liberté, sa paix, sa vie, qui sont aussi les vôtres. Ah ! qu'est-ce que l'humiliation d'en être réduit à se défendre par des moyens si peu relevés, auprès de l'odieuse humiliation d'une seule défaite, c'est-à-dire du moindre péché ? Combattez en désespérées. Vous savez l'énergie guerrière que les peuples trouvent immanquablement, quand leurs autels et leurs foyers sont décidément menacés. Partout on a jugé qu'il était simple de défendre à prix de sang des biens si saints et si indispensables. Il y a ici, pour vous, plus et mieux à sauvegarder ; car l'autel attaqué, c'est votre âme, et le foyer qu'on y voudrait éteindre, c'est votre part du Saint-Esprit.

1. Quem enim diligit Dominus, castigat; flagellat autem omnem filium quem recipit. Hebr. XII, 6.

On dit souvent, et avec vérité, que les extrêmes se touchent. Il arrive donc que, dans des âmes très-pures, très-aimantes et, par là même, très-saintes, cette crainte élémentaire des châtiments de Dieu se fait sentir d'une manière très-vive. Sans doute, à raison de l'état de ces âmes, elle revêt en elles des caractères particuliers qu'on chercherait vainement dans des personnes moins avancées. Elle semble y être l'effet d'une sorte d'envahissement divin, et à ce titre, elle est une vraie grâce, souvent une grâce insigne. On a reçu, par exemple, une lumière intérieure sur les perfections de Dieu, spécialement sur sa sainteté et sur sa tout aimable, quoique très-effrayante justice : c'est là le foyer d'où sort la crainte dont on est tout à coup ému. L'âme sait d'ailleurs très-bien que cette justice même qui l'effraie, n'est qu'un des noms, une des beautés, une des vertus de l'amour qui la charme. De plus, dès que Dieu opère ainsi en elle, c'est qu'elle l'aime déjà beaucoup, et c'est cet amour-là même qui, en provoquant l'action divine, rend capable de la supporter. Il résulte de cette lumière, jointe à cette charité, que, pour grande que soit la crainte dont nous parlons (et elle peut l'être à l'excès), elle laisse le fond de l'âme doux, humble, docile, livré, paisible, presque joyeux. Néanmoins, elle reste une peine amère; et comme ce sont les châtiments divins qui en sont le motif spécial, elle appartient à l'ordre de crainte dont nous traitons présentement.

Comment pourrons-nous dire l'état de l'âme qu'elle a saisie? Cependant il faut essayer de le dire, pour l'instruction et la consolation de ceux qui y passent. L'âme est alors devant Dieu, à peu près comme les Israélites au pied du Sinaï, quand, de sa cime enveloppée de nuages, jaillissaient sans interruption des éclairs et des foudres. Dieu lui apparaît surtout comme juge, avec cet autre caractère évident qu'il est le maître absolu de tout, et qu'il n'y a rien dans

l'univers entier qu'il ne puisse faire servir à exécuter ses sentences. On est sous le coup du rayon sombre qui frappait l'esprit de saint Paul, quand il disait : « C'est quelque « chose d'horrible de tomber entre les mains du Dieu vi- « vant[1] ». D'autant plus que l'âme en proie à ces terreurs voit plus que jamais en elle toutes sortes de points ténébreux, où elle a mille raisons de soupçonner que se cachent des produits ou des germes mauvais, qui irritent Dieu et légitimeraient surabondamment sa vengeance. Elle n'a ordinairement conscience d'aucune faute, mais elle a appris de l'Apôtre que cette absence de remords laisse encore, jusqu'à un certain point, son innocence douteuse[2]; et le silence même de sa conscience se tourne souvent pour elle en angoisse, car elle est comme poussée à y voir la preuve de son aveuglement et un signe manifeste de sa complète disgrâce. En somme, cette âme souffre, et quelquefois inexprimablement.

Que doit-elle, que peut-elle faire alors? Plier, s'abaisser, se taire, adorer, se livrer, se laisser consumer comme l'encens sur les charbons ardents de l'encensoir; puis prier du fond même de ces profondeurs, espérer contre toute espérance, affirmer l'amour malgré tout, l'amour qu'elle reçoit de Dieu, l'amour même qu'elle lui rend, et elle lui en rend, dès qu'elle a la volonté sincère de lui en rendre. Qu'elle s'efforce donc de sourire à celui qui la fait trembler; et si elle ne peut tout à fait lui sourire, du moins qu'elle se tienne volontairement à ses pieds, sous ses pieds même; qu'elle s'y tienne humble, patiente, confiante. C'est sa ressource, c'est son devoir, et, si elle y est fidèle, ce sera son profit, un profit admirable; car il n'y a peut-être pas un creuset d'où l'âme, qui s'y est ainsi tenue, sorte plus pure

1. Horrendum est incidere in manus Dei viventis. Hebr. x, 10.
2. Nihil enim mihi conscius sum, sed non in hoc justificatus sum. I Cor. IV, 4.

que de celui-ci, plus haineuse du péché, plus crucifiée au mal, plus libre pour servir Dieu et plus animée à le faire.

Beaucoup passent par ce feu; quelques-uns y demeurent, les uns plus, les autres moins; pour plusieurs, l'épreuve est réservée aux moments qui précèdent la mort. On en voit, dans la vie des Pères du désert, de nombreux et émouvants exemples; et il semble, en effet, que ce soit là le temps où cette crainte est le plus naturelle. C'est là peut-être aussi qu'elle est le plus redoutable; en tout cas, soyez-en bien sûres, c'est là surtout que l'âme y est divinement assistée.

Du reste, et je vous montre ici la lumière et la consolation suprêmes, on ne peut point douter que, dans la sincérité et la profondeur de ses états humains, Notre-Seigneur n'ait ressenti cette crainte des châtiments dus au péché, châtiments qu'il allait lui-même encourir, comme chargé du péché de tous. Cette crainte est entrée pour une part, part subordonnée et restreinte, mais part réelle, dans ce prélude de son agonie que l'Esprit-Saint décrit en trois mots qui sont trois abîmes : « Alors Jésus commença à « avoir peur, à s'ennuyer et à navrer son âme de tristesse[1] ». Cette peur, en lui, ne regardait point le mal éternel, quoique, si je ne me trompe, Jésus ait dû, dans l'excès de sa charité, se pousser de lui-même aux confins de ce mal, impossible pour lui, il est vrai, mais possible pour tous ceux qu'il aimait, qu'il rachetait, dont il faisait ses membres, et dont, hélas ! un si grand nombre aurait ce mal pour dernier sort. Oui, je crois que Jésus a daigné éprouver, et dans son âme, et dans son corps, tous les ressentiments de damnation compatibles avec sa sainteté; de sorte que, même là, dans ces terreurs extrêmes des maux divins et absolus, nous pouvons le contempler devant nous et prendre appui sur son sacré cœur. Quelles que fussent la nature et l'étendue de sa

1. Et cœpit pavere et tædere et mœstus esse. Marc. XIV, 33.

peur, vous entendez qu'il ne s'y rencontrait rien de bas, de timide, d'infirme ni d'imparfait. Comme l'Esprit, à l'origine, était porté sur les grandes eaux [1], la force de Jésus, son inaltérable patience, son obéissance invincible, son amour triomphant, planaient majestueusement sur les ondulations immenses et les inénarrables tempêtes de son âme. Mais aussi, étant homme comme nous et portant l'image des pécheurs, tenant leur place, se faisant leur caution, étant pour eux pontife et victime, payant rigoureusement nos dettes, nous méritant toute grâce, et nous donnant l'exemple de toute vertu, il ne s'est point épargné nos craintes : il a vraiment tremblé, et son cœur, comme eût fait le nôtre, s'est serré et glacé en voyant fondre sur lui les torrents des vengeances célestes. Cela est d'ailleurs prophétiquement écrit en mille endroits des psaumes, et avec une clarté, une vigueur, un détail qui, ne laissant aucune place au doute, émeuvent l'âme chrétienne jusqu'en son dernier fond.

## II.

Au-dessus de cette crainte déjà bonne, il y a une crainte meilleure. Le grand mal du péché, ce n'est point la peine qu'il mérite. Cette peine n'est en définitive que l'affirmation active et toute-puissante des droits de Dieu. C'est une reprise de sa justice, un acte de sa souveraineté, un rayonnement de sa sainteté. C'est son inévitable triomphe sur le mal, et l'effet très-glorieux du caractère absolu de son être.

1. Gen. 1, 2.

La peine, c'est l'ordre s'opposant au désordre. Il y a là une telle nécessité, une telle beauté, une telle bonté morales, que les âmes divinement éclairées s'en éprennent. Dès qu'elles se sentent coupables, on les voit affamées d'être punies, et elles se livrent avec passion à une justice qu'elles provoquent en l'invoquant sur elles. On a dit de la douleur qu'elle est un lustre et comme un ornement au pécheur. C'est la vérité. Sans la douleur, le pécheur serait incomparablement plus désordonné qu'il n'est, et, partant, plus difforme. Un pécheur toujours pécheur et toujours impuni, ne peut même pas se concevoir. Il serait pire qu'une monstruosité, il serait un triomphe vivant remporté sur Dieu même. C'est donc encore quelque chose de divin dans le damné, que cette damnation qui l'étreint, lui et son mal. Et si Dieu n'était pas là, en la seule manière qui est possible, comment la joie du ciel ne serait-elle pas troublée par le fait éternellement patent de la damnation d'un grand nombre? En somme, si en enfer il n'y avait rien de Dieu, il n'y aurait point d'enfer.

Le grand mal du péché, ce n'est donc point la peine du pécheur, c'est l'offense de Dieu. Ces deux mots contiennent le plus incompréhensible et le plus étourdissant des mystères. Aucun conflit d'ennemis luttant à outrance et corps à corps, aucune juxtaposition d'objets incompatibles, aucune proposition formée de termes contradictoires, aucune dissonance imaginable, ne représente le choc que produit l'horrible rencontre de cet acte qui constitue une offense, et de cet être, mille fois adorable, que nous appelons Dieu. Offenser Dieu! Mais comment? mais pourquoi? Que cela se puisse faire, et surtout que cela se fasse, c'est manifestement un mystère. Si le moindre péché pouvait entrer en paradis, il y causerait instantanément une révolution dont aucune catastrophe terrestre ne pourrait nous donner l'idée. L'anéantissement subit de toutes les créatures, y compris

la sainte Vierge et même l'humanité du Christ, serait *en soi* un moindre mal que la plus petite offense faite à Dieu. Et puisque l'occasion se présente de vous le dire, partez de ce principe, pour apprécier le fardeau que notre doux Rédempteur a porté. Ce principe, l'Église l'enseigne; et quoique l'esprit humain en demeure écrasé, la raison même, bien écoutée, le lui impose. Nous disions que la doctrine catholique sur l'attrition est une révélation merveilleuse de l'indulgente bonté de Dieu : la théologie du péché véniel est une déclaration équivalente de sa sainteté ineffable.

David a pu porter ce défi à toutes les créatures : « Qui « comprend ce que c'est qu'un péché[1] ? » En effet, la science de l'offense suppose ici celle de l'offensé. Celle de l'offenseur, qui a bien aussi son importance, nous dépasse déjà de beaucoup. Qui de nous est capable de sonder le néant de l'homme? Mais l'offensé! Mais Dieu! Qui l'a vu? Qui le connaît? Qui a sa mesure? la mesure de sa dignité, la mesure de son autorité, la mesure de son excellence?

Malgré cela, ce que Dieu seul connaît tout à fait, ce que les bienheureux connaissent selon l'étendue de leur gloire, cette gloire matinale, qui est la foi, commence de nous le découvrir; et la crainte que certaines âmes ont du péché, fait assez voir jusqu'où Dieu leur en a montré l'effroyable laideur. Je ne sais pas si, après l'amour de Dieu, il y a rien que nous devions plus ardemment désirer que la lumière d'où naît cette crainte : car elle est bien un fruit de la lumière, et elle suppose la doctrine comme la branche suppose le tronc. « Venez, mes enfants », dit Dieu par le Psalmiste, « je vous enseignerai la crainte du Seigneur[2] ». « En effet, écrit saint Hilaire, cette crainte est la matière d'un enseignement divin, et il est nécessaire de l'apprendre.

1. Delicta quis intelligit? Psalm. XVIII, 3.
2. Venite, filii; timorem Domini docebo vos. Psalm. XXXIII. 12.

Elle ne consiste point dans une terreur que l'on subit, mais dans une doctrine qu'on accepte; et ce qui y mène les âmes, ce n'est point l'émotion de la nature sensible, mais l'obéissance aux lois, les œuvres d'une vie innocente et la connaissance de la vérité[1] ». Au fait, cette crainte a son principe dans cette splendeur de la sainte face de Dieu, que l'Écriture nous montre « apposée sur nous comme un « sceau[2] ». Prise à sa source, elle est une communion réelle de notre âme à l'idée que Dieu a du mal, au jugement qu'il en porte, au traitement qu'il lui inflige, enfin, à ce qui se pourrait nommer l'attitude de Dieu vis-à-vis du péché. « Dieu ne craint rien », dit saint Thomas[3]; non pas plus le péché qu'autre chose : mais il hait le péché; il l'a en horreur et en abomination. Or, cette haine divine, passant en nous, y demeure bien, sans doute et d'abord, une vraie haine, mais elle y devient aussi une crainte, parce que le péché, qui ne saurait atteindre Dieu, peut toujours nous souiller.

C'est, du reste, parce qu'elle est ainsi fondée sur une parenté d'esprit et de cœur avec Dieu, que l'Écriture la loue partout comme une sagesse. Si elle est encore naissante, ou du moins, si elle en est dans l'âme au début de son œuvre; si elle travaille principalement à rompre les attaches mauvaises et à fonder la conversion, l'Esprit-Saint dit qu'elle est « le principe de la sagesse[4] ». Si elle va grandissant, si elle épure et sanctifie la vie, il dit qu'elle est « l'éduca- « tion que la sagesse nous donne[5] ». Enfin si, ayant achevé

1. Discendus Dei timor est, quia docetur. Non enim in terrore est, sed in ratione doctrinæ. Neque ex trepidatione naturæ, sed præceptorum observantiâ et operibus vitæ innocentis, et cognitione veritatis ineundus est... Nobis timor Dei omnis in amore est; metum ejus dilectio perfecta consummat. S. Hilar. in Ps. CXXVII, 2.
2. Signatum est super nos lumen vultûs tui, Domine. Psalm. IV, 7.
3. Deus nihil timet.
4. Timor Domini principium sapientiæ. Proverb. I, 7.
5. Timor Domini disciplina sapientiæ. Ibid. XVI, 33.

sa tâche, elle a atteint sa perfection, il déclare qu'elle est « le comble même et la plénitude de cette sagesse « divine[1] ».

C'est ce qui fait aussi qu'elle est toute filiale. Cette lumière, dans laquelle l'âme s'unit à Dieu pour concevoir la crainte; cette sagesse, qui en est la racine et qui lui donne la séve, dans sa réalité première et essentielle, c'est le Verbe, le premier-né de Dieu, l'éternel engendré du Père. Or, être uni à ce Verbe dans l'ordre de la grâce, c'est entrer dans sa filiation, c'est recevoir de ce qui est à lui, c'est partager son héritage. Aussi, plus nous avons en nous l'Esprit qui fait pousser vers Dieu ce cri : « Mon Père, mon Père[2] »! plus nous craignons le péché. Cette crainte est même le signe des enfants de Dieu sur la terre. « Elle a été créée avec eux », dit le Sage, « dans le sein qui les a conçus : elle chemine « avec toutes les femmes que la divine élection fait marcher « dans les voies célestes; on la reconnaît dans tous les justes « et dans tous les fidèles[3] ». Elle sert même à les faire reconnaître entre tous : elle est leur note caractéristique au milieu des enfants du monde. Le monde n'est que l'assemblage de ceux qui ne craignent point d'offenser Dieu. Aux yeux du monde, en effet, le péché n'est rien ou presque rien : et je me demande si l'impiété déclarée de ceux pour qui il n'est rien, est à Dieu un plus grand outrage, que l'inqualifiable légèreté de ceux pour qui il est si peu de chose, qu'ils en parlent comme en souriant et se font un jeu de le commettre.

Pour vous qui, par état, devez être la contradiction active et énergique du monde, estimez souverainement et gardez précieusement cette crainte d'offenser Dieu. L'Écri-

1. Plenitudo sapientiæ est timere Deum. Eccli. I, 20.
2. Rom. VIII, 15.
3. Cum fidelibus in vulvâ concreatus est, cum electis feminis graditur, et cum justis et fidelibus agnoscitur. Eccli. I, 16.

ture dit qu'elle est « tout l'homme[1] ». Elle est certainement la substance du religieux, et quels que soient vos autres trésors, il est indispensable qu'elle les garantisse. Si Jésus, votre juge, ne la voyait point en vous, y vît-il d'ailleurs les plus rares qualités morales et mille vertus réelles ou apparentes, vous n'auriez à attendre de lui que cette terrible sentence : « Tu dis que tu es riche et opulent, et « que tu n'as besoin de rien ; et tu ne t'aperçois pas que tu « es indigent et misérable, et pauvre, et aveugle, et nu[2] » ! Avec elle, au contraire, je ne sais pas ce qui vous manque, et d'elle, comme de la sagesse, on est en droit de dire qu'elle ne vient nulle part sans y apporter tous les biens[3].

Je ne puis certes compter ces biens : je vous dirai du moins les principaux ; et Dieu veuille que de si beaux fruits vous donnent goût à cultiver l'arbre !

La crainte est la source-mère de cette délicatesse de conscience qui est comme la sensibilité divine de l'âme, et sans laquelle, non-seulement il n'y a pas de sainteté, mais il ne saurait y avoir qu'une piété et une vertu illusoires. Elle produit cet esprit de vigilance qui est sans cesse et si fortement recommandé dans l'Évangile. Elle est comme une tour élevée, du haut de laquelle l'âme embrasse autour d'elle un horizon immense. Non-seulement elle nous tient intérieurement éveillés, mais, dominant et réglant les affections du cœur, elle contribue à cette pureté qui rend nos yeux limpides et notre vue perçante. L'âme saintement craintive voit tout de suite, et de très-loin, les plus légers nuages qui montent de la mer, et les moindres poussières que le vent soulève dans la plaine. Elle pressent les menaces, devine les dangers, déjoue les ruses et prévient les sur-

1. Deum time et mandata ejus observa, hoc est enim omnis homo. Eccles. XII, 13.
2. Apocal. III, 17.
3. Venerunt autem mihi omnia bona pariter cum illa. Sap. VII, 11.

prises. Elle est prudente, discrète, réservée. On pourrait croire qu'elle est timide et même pusillanime : il n'en est rien. Si la crainte reste en nous ce qu'elle doit y être, bien ordonnée et pure d'alliage ; si, d'ailleurs, elle y est entourée des autres vertus qui la complètent, je veux dire la simplicité, la confiance, et ce que je nommerai le sentiment pratique du caractère honorable et paternel de Dieu, loin de nous jeter dans la perplexité, la minutie et le scrupule, elle corrige peu à peu la tendance naturelle que nous y pourrions avoir. Nous avons dit qu'elle naît de la lumière : elle est par conséquent elle-même une lumière : or, le lit de mort des scrupules, c'est sans doute la confiance en Dieu, mais la lumière est leur sépulcre.

Cette divine crainte est aussi sœur germaine de l'humilité. Elle étouffe dans son germe l'esprit de présomption, qui pousse un si grand nombre d'âmes en des chemins non frayés, où elles courent trop d'aventures pour n'avoir pas à y redouter mille périls. Elle donne l'amour des voies communes : elle fait plus qu'incliner à prendre en tout ses sûretés, elle y oblige. Il n'y a pas de risque que celui qu'elle accompagne se dérobe au contrôle. Elle porte irrésistiblement à la mortification intérieure et même extérieure. Le Psalmiste crie à Dieu : « Seigneur, faites de votre crainte « un clou pour arrêter ma chair [1] ». Clou béni, clou précieux, clou sauveur, qui a blessé tous les saints, et dont tout fils de l'homme a besoin de sentir la pointe. Elle fait pousser dans les jardins de l'Époux ces bienheureuses épines qui y protégent les lis, et servent à les faire croître, en maintenant loin d'eux tout ce qui arrêterait leur progrès [2]. Elle est à Dieu dans l'âme, ce que le saint précurseur était à Jésus-Christ : elle lui prépare les voies, en rendant tous ses

1. Confige timore tuo carnes meas. Ps. CXVIII, 120.
2. Cant. II, 2.

sentiers droits [1]. Si elle est le premier des dons du Saint-Esprit, c'est sans doute parce qu'elle ouvre la route à tous les autres. Elle est la porte par où ils passent, et le titre de leur liberté.

La bonne et féconde grâce ! Il n'est pas une vertu à laquelle elle n'anime, dont elle ne dégage l'action, et dont elle ne nous rende, par suite, la pratique plus facile. Elle sert très-particulièrement la vertu d'espérance. « La source « de la ferme confiance », dit le Sage, « c'est la sainte crainte « de Dieu [2]. » Elle est un principe très-actif de zèle : « Bienheureux l'homme qui craint le Seigneur », est-il écrit ; « il aime les commandements de Dieu jusqu'à l'ex- « cès [3] ». Un tel homme, en effet, se donne garde de rien négliger [4]. Il apporte à tout ce qu'il fait cette attention, cette exactitude, ce sérieux, cette ferveur qui donnent à nos œuvres leur beauté et en assurent le succès céleste. La crainte, d'ailleurs, a cela de commun avec l'amour, qu'elle est de mise partout ; et peut-être, vu l'état de l'homme sur la terre, doit-elle moins encore s'absenter de notre vie que l'amour. On peut faire une bonne œuvre par un autre motif que celui de la charité : il n'y a ni acte, ni rencontre, où nous ne puissions déplaire à Dieu par quelque endroit, et où nous n'ayons dès lors ce déplaisir à craindre.

Un des grands biens de cette crainte, c'est encore la liberté qu'elle procure à l'esprit. La salutaire captivité où elle réduit l'homme extérieur fait justement que l'intérieur se peut dilater et mouvoir à son gré. De même qu'un roi circule très-librement dans son palais, quand il en sait les portes et les avenues gardées par des troupes éprouvées et fidèles ; de même, l'âme qui craint le péché par-dessus tout

1. Luc. III, 5. — 2. In timore Dei erit fiducia fortitudinis et filiis ejus erit spes. Prov. XIV, 26. — 3. Beatus vir qui timet Dominum : in mandatis ejus volet nimis. Psal n. CXI, 5.

4. Qui timet, nihil negligit. Eccli. VII, 9.

marche partout ici-bas sans frayeur. Ne plus craindre Dieu, c'est fatalement s'asservir à mille craintes vaines, puériles ou lâches. « La crainte de Dieu n'est plus devant leurs « yeux », disait David; « aussi là où il n'y avait nul sujet « d'avoir peur, on les a vus trembler d'effroi [1]. » Au contraire, l'âme qui ne craint que d'offenser Dieu, demeure invinciblement vaillante et paisible. Il est de foi qu'elle est heureuse [2]. Il est comme impossible qu'elle n'ait pas l'esprit de joie. La plupart des tristesses que ressentent les personnes pieuses, viennent du sentiment, plus ou moins fondé et accusé, qu'elles ont d'avoir contristé l'Esprit-Saint. En coupant ces racines mauvaises de nos infidélités et de nos indélicatesses, la crainte supprime nécessairement toutes ces sombres fleurs de chagrin.

A la vérité, comme il n'y a pas ici-bas de crainte si parfaite qu'elle bannisse tout péché de l'âme et de la vie, il n'y en a pas non plus qui produise une parfaite joie. Quoi même ! la crainte a de merveilleux secrets pour plonger l'âme pécheresse en des ennuis profonds, la piquer de mille dards, la navrer de douleur, et lui faire verser des flots de larmes. Mais, outre qu'elle n'use jamais de ce pouvoir qu'après coup, malgré elle, et comme pour venger saintement le refus qu'on a fait de se rendre à ses premiers avis, on n'a pas même besoin d'attendre que ces pleurs soient séchés pour s'écrier : « Qu'elle est grande, ô Seigneur, qu'elle est « nombreuse et abondante la douceur que vous faites « secrètement goûter à tous ceux qui vous craignent [3] » !

La vérité est que l'Écriture, nommant d'abord cette

1. Non est timor Domini ante oculos eorum : illic trepidaverunt timore ubi non erat timor. Psalm. XIII, 35.

2. Beatus vir qui timet Dominum. Ps. CXI, 1. — Beatus cui donatum est timere Deum : qui tenet illum, cui assimilabitur? Eccli. XXV, 13.

3. Quam magna multitudo dulcedinis tuæ, Domine, quam abscondisti timentibus te! Psalm. XXX, 20.

crainte une gloire, une joie et une couronne d'allégresse [1], finit par l'appeler « un paradis de bénédiction [2] ». Et en effet, établissant l'homme spirituel en une sorte de paradis terrestre, elle devient en même temps pour lui un titre suffisant et certain à entrer pour jamais dans le paradis des bienheureux. Dieu lui-même semble y avoir engagé sa parole, en déclarant que, « si quelqu'un a vécu dans cette « crainte, il sera consolé dans ses derniers moments et béni « au jour de sa mort [3] ».

Mais il faut obtenir cette crainte ; il faut la conserver et la perfectionner. Pour cela, certaines conditions sont requises, et il y a plusieurs moyens à employer. « Si tu invoques « la Sagesse », dit Salomon, « si tu lui apportes un cœur « humble et soumis, si tu la cherches comme les hommes « cherchent l'argent, si tu la fouilles comme on a coutume « de fouiller un trésor, alors tu comprendras ce que c'est « que la crainte de Dieu, et tu auras trouvé la science di- « vine [4] ». Vous l'entendez ; il parle d'abord d'invocation. C'est la prière ; et le prix du bien qu'il s'agit de demander fait assez deviner que la prière doit être suppliante et persévérante. Il parle ensuite de dispositions humbles, de docilité intérieure, de bon vouloir sincère, qui soit comme une promesse de correspondre à la grâce, aussitôt qu'on l'aura reçue. Enfin, il parle de recherche, de travail, d'effort ; mais de recherche passionnée, de travail courageux, d'effort opiniâtre. Il n'y a ni excès dans les recommandations qu'il

1. Timor Domini gloria et gloriatio et lætitia et corona exultationis. Timor Domini delectabit cor et dabit gaudium et lætitiam et longitudinem dierum. Eccli. I, 11, 12.

2. Timor Domini sicut paradisus benedictionis. Ibid. XL, 26.

3. Timenti Dominum bene erit in extremis et in die defunctionis suæ benedicetur. Ibid. I, 13.

4. Si sapientiam invocaveris et inclinaveris cor tuum sapientiæ, et quæsieris eam quasi pecuniam, et sicut thesauros effoderis eam, tunc intelliges timorem Dei et scientiam Dei invenies. Prov. II, 3.

fait, ni exagération dans les figures dont il se sert. Il paraît donc assez que cette crainte est régulièrement le salaire d'un grand labeur. Or, quel est ce labeur ?

Tout est si harmonique dans la vie spirituelle, qu'on ne peut cultiver une vertu sans les faire toutes grandir, et que tout acte vertueux tend à produire le progrès simultané de tout l'être moral. Tout ce que nous faisons de bon et de saint contribue donc à augmenter en nous la crainte du péché. Mais ce qui se conçoit ici de plus direct et de plus efficace, après la prière et les sacrements, c'est la méditation du péché lui-même, soit mortel, soit véniel ; la connaissance approfondie de sa nature, de sa malice, de ses caractères à la fois hideux et odieux, enfin de ses suites épouvantables en ce monde et en l'autre. C'est, par-dessus tout, la contemplation intelligente, affectueuse, assidue de la Passion de Notre-Seigneur Jésus. Là est la grande école de la crainte, parce que là est la suprême révélation du péché. On y voit, et bien mieux qu'en enfer, ce que le péché ose et peut, et aussi jusqu'où Dieu le déteste et de quelle manière il le punit. Oh ! qui nous donnerait de comprendre, à quelque degré, la vision intérieure que la sainte Vierge eut du péché, pendant l'agonie de Jésus au jardin des Olives, et dans la suite inouïe de ses tourments ! Rien n'est comparable aux sentiments de terreur et d'horreur que le péché inspira alors à cette immaculée créature, hormis la compassion sans nom et sans bornes dont son cœur, plus que crucifié, était rempli pour les pécheurs, à commencer par ces scélérats qui blasphémaient et tuaient son divin Fils. La conclusion de ceci, c'est que nous devons souvent implorer la sainte Vierge, pour que, nous donnant part à ses divines lumières, elle daigne encore nous associer à ses inénarrables sentiments. Aussi bien, l'Esprit-Saint, nous disant « qu'elle est la mère du bel amour », ajoute incontinent qu'elle est aussi « celle de la

crainte [1] »; et je pense que si, à certains égards, ce sont là deux fruits différents, c'est par l'acte d'un seul enfantement que Marie les produit dans nos âmes.

## III.

Nous avons approprié à la crainte du péché les louanges nombreuses et magnifiques que les écrivains sacrés donnent à la crainte de Dieu. C'était notre droit, et nous n'avons pas cessé de marcher dans la vérité. Cependant, nous devons en convenir, si l'on veut voir ces louanges complétement vérifiées, il faut monter plus haut encore que la crainte du mal fait à Dieu, et s'élever jusqu'à la crainte que Dieu lui-même inspire. Dieu, objet de tant d'amour, est aussi un objet de crainte, et l'amour n'y perd rien.

Dieu a beau nous aimer et nous faire mille tendresses, il a beau se réduire pour se proportionner à nous, il est Dieu. Jésus en croix est Dieu, Jésus enfant est Dieu, Jésus Eucharistie est Dieu. Dans tous les états où il se met, sous toutes les formes qu'il emprunte, il est l'abîme infini de l'être, l'unique qui remplit tout, qui contient tout, qui porte tout, l'immense, le tout-puissant, l'éternel, l'incompréhensible. Sa simplicité nous confond, sa gloire nous éblouit, sa souveraineté nous écrase. On ne peut, sans être épouvanté, contempler sa justice, et quiconque entreprend de considérer sa sainteté, est contraint de se voiler la face. Le craindre, c'est définitivement la même chose que le connaître; être ému devant lui jusqu'au saisissement, c'est simplement être sûr qu'il est là. Comment l'aborder

1. Ego mater pulchræ dilectionis et timoris et agnitionis et sanctæ spei. Eccli. XXIV, 24.

autrement qu'à genoux ? L'entrevoir seulement donne faim de s'abîmer, de disparaître et de se perdre. Et le redouter ainsi, c'est l'honorer, c'est lui payer une dette. Du reste, on y est bien forcé, si vraiment on l'aborde. Il y a le tremblement que la terreur inspire ; les démons y sont condamnés [1]. Il y a le tremblement que produisent l'évidence de la majesté, l'excès de la révérence, la profondeur du culte, et l'ivresse même de la dilection : les Puissances si robustes, et les Trônes si bien affermis, le ressentent au sein de la gloire [2]. Une telle crainte, vous le voyez, et je vous l'avais dit, demeure même dans le ciel, là où il n'y a plus ni péché, ni risque de péché, ni châtiment, ni douleur. Elle est indépendante de tout ce qui tient au temps : elle est le tressaillement de la créature en face de l'absolu. Ici-bas cette crainte est nécessairement imparfaite ; mais, même en cet état d'inévitable imperfection, elle est un signe de notre noblesse, un gage sublime de notre destinée, un germe précieux de notre béatitude. Elle est une perfection pour l'âme et tend à perfectionner toute la vie.

Il n'est pas admissible qu'une vie sérieusement chrétienne en soit totalement dépourvue. Mais il est clair qu'elle est surtout indispensable dans une vie dont tous les actes font régulièrement partie d'un culte, et telle est celle des religieux. La religion est leur état : leurs actes sont voués à Dieu comme l'est leur personne. Or, la crainte sacre, pour ainsi dire, ces actes. Elle les ajuste à Dieu en les pénétrant tous du sentiment de sa grandeur : elle les lui adresse et leur donne la vertu d'arriver jusqu'à lui. Notre-Seigneur, rappelant une prescription du rituel judaïque, dit dans son Évangile, « que toute victime devra être

1. Dæmones credunt et contremiscunt. Jacob. II, 19.
2. Tremunt Potestates. Præfat. Miss.

« salée » ; et il ajoute que « ce qui la salera, c'est le feu [1] ». Toute œuvre que fait une religieuse doit être, comme la religieuse elle-même, une hostie offerte à Dieu en communion. Or, le feu qui sale cette hostie, c'est l'amour qui craint, et ce sel qui la brûle, c'est la crainte qui aime. Dieu demande à son peuple le sentiment religieux le plus élémentaire lorsqu'il lui dit: « Ayez peur quand vous touchez « du pied le seuil de mon sanctuaire [2] ». Il dit ailleurs : « Si je suis le Seigneur, où est la crainte que je vous ins- « pire [3] ? » On méconnaît donc Dieu si, même en se jetant dans ses bras comme dans ceux d'une mère, on oublie qu'il est un maître dont on n'est jamais digne de regarder les pieds. Or, plus l'état où l'on vit est élevé en perfection, plus cette crainte religieuse doit vivre et abonder dans l'âme. On est bien forcé de convenir qu'il n'y a pas assez d'amour dans les communautés : peut-être que la sainte crainte y fait plus défaut encore que l'amour ; et qui sait si ce n'est pas justement parce qu'elle y fait défaut, que l'amour y reste souvent si médiocre ?

Il y a sur ce sujet des choses très-délicates à dire. Certes, il ne nous semble pas qu'on puisse être plus incliné que nous à ouvrir, à conseiller les voies dilatées, simples, confiantes. Nous serions désolé de resserrer tant soit peu des cœurs que le service de Dieu doit d'autant plus épanouir, qu'il est mieux entendu et plus parfaitement rendu. Mais nous ne pouvons nous empêcher de dire que si, parmi les sentiments qu'inspire à une âme l'amour tendre et ardent qu'elle a pour Jésus-Christ, celui d'une profonde révérence envers Dieu ne se rencontre pas ; si un saint et religieux respect n'est pas au fond de ces tendresses, si la crainte, en

1. Omnis victima igne salietur, et omnis victima sale salietur. Marc. IX, 48. — Levit. II, 13.
2. Pavete ad sanctuarium meum. Levit. XXVI, 2.
3. Si Dominus ego sum, ubi est timor meus ? Malach. I, 6.

un mot, n'est pas un des foyers où ces ardeurs s'allument, cette âme doit se défier de son amour, et elle ne sera que prudente en examinant sérieusement ses voies. Mettez donc un soin scrupuleux à ce que votre intimité, je dirai même, si vous voulez, votre familiarité avec Dieu ne dégénère point en sans-façon.

Une certaine familiarité avec Dieu est assurément la chose la plus naturelle à un chrétien. Une religieuse y a des titres particuliers et supérieurs, l'épouse étant de droit plus familière avec l'époux que l'enfant ne l'est avec le père. Au fond, rien n'est plus honorable pour Dieu que cette manière simple et enfantine de traiter avec lui. Rien n'est plus selon son cœur, rien ne va plus à son caractère ; rien ne répond mieux à sa grâce, aux avances qu'il nous fait, aux procédés dont il use avec nous, aux noms dont il nous nomme, enfin à l'esprit de piété qui est le fond même du christianisme. Un des buts principaux de l'Incarnation a été de révéler la possibilité de cette familiarité sublime entre la créature et le créateur, d'en poser la doctrine, d'en apporter la grâce, d'en instituer la forme, et d'y inviter tout le genre humain. L'Eucharistie nous dit suffisamment jusqu'où Dieu entend qu'on la porte. On n'est donc pas assez pieux, on n'a pas assez compris l'Évangile, ni profité des sacrements, tant qu'on n'est pas saintement et naïvement familier avec Dieu.

Mais si la familiarité bien comprise est un état si désirable, mal comprise et mal pratiquée, elle n'est plus que le sans-façon, et le sans-façon avec Dieu est quelque chose d'horrible. Déjà entre hommes de condition et de valeur inégales, il est malséant au point d'être insoutenable. Entre la créature et Dieu, comment le qualifier? L'âme qui s'y laisse aller se flattera toujours vainement de devenir parfaite. Quels que soient ses dehors, quelques vertus même qu'elle pratique d'ailleurs, ce seul

fait de traiter Dieu sans façon prouve qu'elle est, dans une large mesure, ignorante, dissipée, immortifiée, grossière.

Prenez donc garde à ce défaut, et premièrement dans vos discours. Et, par exemple, ne prononcez jamais légèrement, étourdiment, et même sans raison suffisante, ce nom adorable de Dieu que l'Écriture ose appeler « terrible [1] ». Si, quand vos lèvres l'articulent, vous ne vous inclinez pas extérieurement, ce qui serait fort louable, du moins tirez de votre cœur quelque sentiment de respect, de religion, d'amour, et que ce nom trois fois sacré ne sorte jamais de votre bouche qu'entouré d'une splendeur de piété. Songez un peu à la splendeur de vie, de sainteté et de joie dans laquelle, de toute éternité, Dieu l'énonce en lui-même : car, vous le savez, énoncer ce nom, pour Dieu, c'est engendrer son Fils. Ne parlez non plus jamais de Dieu simplement pour parler, et surtout par manière de badinage [2]. On dit communément, et avec grande raison : Traitez saintement les choses saintes. Comment donc devons-nous traiter le Saint des saints? Évitez encore le sans-façon dans vos relations officielles avec votre souverain Maître et Seigneur. Hélas! c'est si souvent qu'il s'en glisse dans la prière, dans la psalmodie, dans la réception des divins sacrements, dans les cérémonies et dans les divers actes du culte, dans la manière dont on entre à l'église ou au chœur, dans celle dont on s'y tient, dans celle dont on en sort! Enfin, qu'il n'y en ait pas de trace non plus dans votre conduite. C'est être sans façon avec Dieu dans la conduite, que d'agir, surtout en choses considérables, sans l'implorer, ni le consulter; que de se donner de soi-même des libertés indiscrètes, que

1. Sanctum et terribile nomen ejus. Psalm. cx, 9.
2. Nominatio Dei non sit assidua in ore tuo et nominibus sanctorum non admiscearis; quoniam non eris immunis ab eis. Eccli. XXIII, 10.

de se risquer aisément dans des voies hasardeuses, que de se placer facilement dans l'exception en s'attribuant de vains priviléges, et en attendant sans fondement, sinon des miracles, du moins des grâces plus qu'ordinaires. L'esprit de crainte est manifestement un sûr remède à tous ces maux, dont le moindre est encore très-grave.

Une des choses qui certainement entravent le plus l'oraison, c'est le manque habituel ou même actuel de ce précieux esprit. Une révérence pleine de foi, un hommage intérieur rendu à la souveraineté divine, nous semble faire essentiellement partie de cette préparation, sans laquelle l'Écriture déclare que celui qui prie « tente Dieu [1] ». Souvenez-vous que dans le saint sacrifice, qui est l'exemplaire suprême de la prière, la partie la plus haute, la plus efficace, et à tous égards la plus divine, s'ouvre par cette invocation sublime qui, dans le ciel et sur la terre, est l'expression inspirée et comme la formule officielle du religieux respect dont nous parlons : « Saint ! Saint ! Saint ! est le Seigneur, « Dieu des armées ! » Et combien de fois l'oraison, commencée dans la crainte, se terminera dans la dilatation et l'allégresse du cœur ! Le mouvement presque naturel de cette crainte est de s'épanouir en tendresse. Puis, si Dieu a mis dans nos âmes ce besoin général et profond de nous incliner avec bonté vers quiconque s'abaisse humblement devant nous, n'est-ce pas que c'est là aussi sa manière d'être et d'agir ? Concluez-en que, pour recevoir ses plus chères faveurs, le mieux est de confesser qu'il ne nous les doit point, et que sa nature même l'empêche de jamais nous les devoir, encore bien qu'elle le pousse à nous les accorder.

Du reste, faites de cette crainte comme le prélude de toutes vos œuvres, en pensant rapidement à quelques-unes des perfections de l'être infini devant qui vous les faites, et

1. Ante orationem præpara animam tuam, et noli esse quasi homo qui tentat Deum. Eccli. XVIII, 23.

pour qui vous les devez faire. Une fidélité entière et constante à cette seule pratique nous rendrait saints en peu de temps. C'était là, je pense, l'un des secrets de ces géants de sainteté qui furent les Patriarches. L'Écriture, en effet, semble résumer leur vie, leurs œuvres et leurs vertus, quand elle dit de chacun d'eux : « Il marcha ici-bas devant la « face du Seigneur [1] », c'est-à-dire, sans nul doute, en regardant toujours cette sublime majesté qui toujours nous regarde et nous voit.

Rien n'a la vertu de cette crainte pour nous tenir tout entiers dans l'ordre. L'Esprit-Saint dit : « Dieu est dans le « ciel et toi sur la terre ; sois donc sobre de paroles [2] ». C'est une conséquence trop profonde pour n'être pas assez inattendue, mais elle est d'une justesse frappante. Jamais, en effet, une personne bien pénétrée de la présence de Dieu n'excédera en discours : elle sent trop, rien qu'en pensant à lui, ce qu'il faut de hardiesse à une créature, quelle qu'elle soit, pour oser parler devant le Créateur. Une telle âme est, par suite, volontiers silencieuse : et quelle épargne est-ce là au compte des péchés, quel bénéfice aussi pour la vie religieuse, quel gain pour l'édification commune ! Ce même sentiment de la majesté divine règle d'ailleurs merveilleusement toute l'attitude : celle du dedans, celle du dehors. Il rend l'âme doucement sérieuse, modeste en toutes choses, constamment maîtresse d'elle-même. Il la retire de l'extérieur et la recueille ; il la dégage et la simplifie. Il la remplit d'onction ; il la baigne dans la grâce ; il l'embaume de Dieu : il l'établit comme en un sanctuaire, et l'y entoure de cette atmosphère ineffable qui est celle de tous les lieux où Dieu daigne habiter.

1. Gen. v, 22 ; vi, 9 ; xvii, 1 ; xxiv, 40.
2. Ne temerè quid loquaris, neque cor tuum sit velox ad proferendum sermonem coram Deo. Deus enim in cœlo, et tu super terram : idcircò sint pauci sermones tui. Eccles. v, 1.

L'âme que cette crainte possède est par là même, et comme nécessairement, une de ces « vraies adoratrices » que le Père cherche toujours [1]; mais qu'il cherche surtout dans les monastères, parce qu'il a un droit spécial, et par suite un espoir plus fondé, de les y rencontrer. L'adoration, nul ne l'ignore, est le comble de la religion, le dernier fruit de la piété, le suprême possible du culte. L'amour y entre assurément; il s'y répand à flots, il s'y dilate, il y triomphe. Mais quand même, ce qui est rare, il y entre d'abord tout seul, il n'y reste jamais longtemps sans la crainte : et le moment précis où il devient de l'adoration, est justement celui où un rayon, jaillissant de la sainte face de Dieu, est venu toucher l'âme dont l'amour s'exhalait en prière, et la faisant frissonner jusqu'au plus intime d'elle-même, l'a forcée de s'anéantir devant ce Dieu qu'elle invoquait.

Prompte à l'adoration, parce qu'elle est habituellement pleine du sentiment de la divinité, l'âme qui a reçu à ce degré le don de crainte, vit au-dessus des vicissitudes. Elle sent bien, comme ses frères, les contre-temps de la vie, mais elle garde la paix quoi qu'il arrive. Elle ne se scandalise de rien ; jamais elle ne murmure. Elle connaît à l'avance les profondeurs des voies de Dieu : elle sait que Dieu est un abîme d'inconnu et que l'incompréhensible est son essence. Elle trouve donc très-simple que ses desseins et ses procédés empruntent quelque chose de son caractère. Il lui est très-familier de voir ses pensées personnelles dépassées, ses plans bouleversés, ses conduites déroutées ; mais ce qui dépasse son sens humain, n'excède pas plus sa foi qu'il ne trouble son espérance, ne lasse sa patience et ne surmonte sa charité.

Jésus, l'intime de Dieu, le Fils unique de Dieu, si égal à son Père qu'il est un avec lui [2], Jésus a vécu ici-bas dans

1. Joann. IV, 23. — 2. Joann. X, 30.

l'habitude de cette sainte crainte. Cette crainte a été l'une des beautés, l'une des vertus, l'une des grâces principales de son âme déifiée. Nul ne s'est tenu si abaissé que lui devant la toute sainte majesté de son Père ; nul ne s'est tû comme lui, nul n'a adoré comme lui. Cette révérence sans bornes et cet état sublime d'anéantissement intérieur étaient en Jésus-Christ le fruit premier et comme la splendeur naturelle de l'union hypostatique. En effet, éclairée qu'elle était par la lumière de cette divine union, l'âme de Jésus voyait dans une évidence immuable le tout de Dieu, le rien de la créature et la gratuité absolue de l'amour qui unissait en lui ce tout avec ce rien.

Demandez en grâce à Notre-Seigneur une participation abondante à cet état de sa très-sainte âme. Priez-le de vous initier à ces éblouissantes perfections de la divinité dont la plénitude est en lui, mais dont son humanité veut bien être pour nous l'organe, le sacrement et « la porte », comme lui-même l'enseigne.

Vous aurez, du reste, à exercer aussi à l'égard de cette humanité le devoir de la sainte révérence. Il faut ne point négliger cette pratique. Vous n'auriez pas envers la sainte humanité de Jésus la mesure de piété qui convient, si vous ne lui rendiez pas ce culte divin de la crainte. Que si vous ne le faisiez jamais, si surtout vous aviez à le faire une sorte de répugnance, ce serait simplement la preuve que vous êtes peu avancée dans la science du Christ. Sa gloire de « Fils unique de Dieu [2] » fait essentiellement partie de son mystère. Voilée aux yeux des hommes dans les jours qu'il passa ici-bas, cette gloire est maintenant tout épanouie dans le ciel, où elle inonde de ses clartés les yeux affermis des élus. Aussi, lorsque saint Jean, exilé à Patmos, aperçut, de ses yeux mortels, cette humanité glorifiée de son

1. Joann. x, 9. — 2. Joann. i, 14.

Maître, lui qui pourtant avait vu Jésus de si près et si profondément, lui qui avait été l'un des trois témoins du Thabor, lui, le disciple vierge, le disciple aimé et préféré, lui, jugé digne de recevoir Marie en héritage, lui, le prophète au regard d'aigle, il tomba comme frappé de la foudre[1]. Je n'ai pas à vous rappeler que, rien qu'en se montrant, et sans doute de moins près, et surtout moins brillante qu'à saint Jean, cette toute divine humanité renversa et aveugla Paul sur le chemin de Damas[2]. Nous la verrons un jour paraître tout éclatante, quand, environnée d'anges et portée sur les nuées, elle reviendra juger les vivants et les morts. En attendant, nous ne voyons sa gloire que dans la lumière encore bien obscure de la foi : contemplons-la ainsi néanmoins , laissons-nous pénétrer des rayons qui en émanent. Notre tendresse pour Jésus en deviendra plus sainte, et par là même elle acquerra le droit d'être encore plus ardente et de se témoigner avec plus de simplicité.

1. Et cum vidissem eum, cecidi ad pedes ejus tanquam mortuus. Apoc. I, 17. — 2. Act. IX.

# DE L'ESPÉRANCE CHRÉTIENNE

# DE L'ESPÉRANCE CHRÉTIENNE

L'espérance est l'âme de la vie humaine. Il semble que si le soleil n'éclairait plus notre atmosphère, l'existence en ce monde nous deviendrait impossible. Nous vivrions plutôt cependant sans soleil que sans espérance. L'espérance est notre besoin le plus profond, le plus impérieux, le plus constant, le plus universel. Où elle naît, tout s'anime ; où elle persiste, tout se maintient; où elle languit, tout s'affaisse; où elle meurt, tout se glace et s'arrête. Elle est l'aiguillon de toutes nos entreprises, le soutien de tous nos travaux, le secret de notre patience, et l'arôme sans lequel nos joies même tournent en chagrin. Si elle ne souriait pas à nos naissances, on maudirait la venue du nouveau-né; et si son doux rayon ne dorait point la pierre de nos sépulcres, hormis ceux de nous qui auraient vécu sans avoir inspiré d'affection (c'est presque dire hormis les monstres), nul ne mourrait tout seul. Nous voulons toujours l'espé-

rance; il nous la faut partout. Nous aimons jusqu'à son fantôme, et plutôt que de n'en avoir plus, nous acceptons même celle que l'illusion nous propose. Triste ressource assurément qu'une espérance vaine, moins triste pourtant qu'un désespoir complet. D'autant que s'il s'agit de la racine même de nos espoirs, je veux dire de cet instinct foncier et invincible qui nous fait croire au bien et attendre le bonheur, ce n'est jamais, absolument parlant, quelque chose de trompeur ni de faux. Cet instinct a raison en droit; il répond à une loi, il est l'écho en nous d'une volonté divine; et si l'homme, en quelque état qu'il fût d'ailleurs, le suivait régulièrement jusqu'au bout, les choses étant providentiellement disposées telles qu'elles sont, il remonterait jusqu'à ce bienheureux sommet où Dieu a placé notre fin dernière. Le fait est que l'espérance tient à l'essence de notre vie terrestre, et le lieu d'où elle est décidément bannie, ce n'est plus la terre, mais l'enfer.

Il était impossible que l'espérance ne tînt pas, dans le christianisme, une très-large place et n'y jouât pas un rôle très-important. L'ordre naturel ne renferme aucune force que le christianisme ne reconnaisse, n'agrée, ne consacre et n'emploie. Quelle apparence qu'il eût négligé celle-ci, qui est comme le ressort intime de toutes les autres ? Mais il a fait pour elle ce qu'il a fait pour toutes choses : en se l'appropriant, il l'a divinement transformée; il en a rehaussé l'objet, élargi l'horizon, affermi les fondements, augmenté la portée. Il y a mis Dieu partout. La substance même de Dieu, ce qui revient à dire sa vie, sa gloire, sa béatitude essentielle, est devenue, par Jésus-Christ, le pain régulier et quotidien de cette faim de bonheur qui nous presse. Se constituant ainsi lui-même l'objet propre de nos espérances, Dieu s'en est de plus établi le garant. Se posant devant nous comme la félicité parfaite où tous nos désirs doivent à la fin trouver leur quiétude, il a voulu ensuite

que nous prissions appui sur lui, afin de puiser directement en lui et l'audace de nous élancer vers des destinées si sublimes, et le courage d'y tendre toujours malgré la longueur et les difficultés du chemin, et la force d'y parvenir.

Puis, chose heureuse autant qu'admirable! Dieu nous a fait une loi de l'espérance. Cet irrésistible besoin de notre cœur, il l'a élevé à la hauteur d'une obligation de conscience. Il pouvait paraître suffisant que Dieu nous permît d'espérer en lui, et quelle grâce c'eût été déjà qu'une permission pareille! Aucun mérite moral, aucun héroïsme humain, aucune vertu angélique, ne paierait la faveur de pouvoir espérer sans folie une part quelconque de vie divine. Dès que la joie personnelle de Dieu était offerte à l'homme, non-seulement le désir devait, ce semble, jaillir partout des âmes comme les jets de feu d'un volcan, mais l'espérance devait naître naturellement de cette offre qui nous était faite. Dieu ne s'y est pas fié cependant, et il nous a intimé sur ce point un précepte formel. La teneur n'en est pas, il est vrai, dans ce sommaire authentique de la Loi que nous nommons le Décalogue; et il en est pour ceci de l'espérance comme de la foi, dont le Décalogue ne formule pas non plus expressément l'obligation[1]. Mais ce que le Décalogue ne mentionne pas, Dieu le déclare en mille endroits des Écritures; l'Église l'a toujours enseigné; et de même que nous devons croire en Dieu et aimer Dieu, nous devons aussi espérer en Dieu; et cela, sous peine de le perdre, ce qui est absolument tout perdre et se perdre soi-même.

Que cette forme impérative dont Dieu revêtait ainsi sa

1. S. Thomas (2da 2dæ Quæst. XXII, art. 1) en donne cette raison que les dix grands préceptes supposent nécessairement ceux-ci, lesquels sont « le préambule » et comme la base des autres. La loi, en effet, n'est régulièrement reçue comme telle que si l'on croit au législateur, et elle ne saurait être suffisamment gardée par les hommes, si elle était dépourvue de sanction.

volonté en fit mieux éclater la majesté souveraine, c'eût été sans doute à ses yeux un médiocre profit : sa bonté y a trouvé son compte encore plus que sa dignité, et dans une entreprise dont tout notre bonheur dépendait, il n'a rien eu tant à cœur que de prendre les plus grandes sûretés contre notre faiblesse. Non, si certaine et si large qu'eût pu être ici la permission, fût-elle devenue une invitation, se fût-elle transformée en prière, elle ne nous aurait point réellement suffi. Et comment en douter, quand si souvent, hélas! la loi même est insuffisante ?

A vrai dire, la loi l'est toujours, si elle reste isolée. Elle n'a point en elle-même, dit saint Paul, la vertu de conduire quoi que ce soit à terme[1]. Nous parlions de l'immense besoin que l'homme a d'espérer, et de l'inclination que, par suite, il a naturellement à l'espérance. C'est une chose incontestable : mais une autre qui ne l'est pas moins, c'est que dans l'homme, tel qu'il est, il y a mille pentes à la défiance. Dieu avait donc d'abord à redresser ces pentes, à empêcher du moins les âmes d'y glisser. Encore y fût-il probablement parvenu sans trop de peine, si le bonheur qu'il nous propose était principalement naturel et sensible ; mais dès qu'il nous assigne pour but une félicité spirituelle, transcendante, céleste, et qui plus est, future, ce n'était plus qu'en triomphant de nous qu'il pouvait réussir en nous. Il fallait, de toute nécessité, que Dieu modifiât notre nature, la tournât vers sa fin, l'ajustât à sa loi : il fallait qu'il créât en elle des aptitudes et des goûts supérieurs ; enfin, et pour tout dire d'un mot, il fallait qu'une grâce accompagnât, vivifiât et perfectionnât le précepte.

Or, cette grâce est venue : Dieu l'a donnée à l'homme

1. Nihil enim ad perfectum adduxit lex. Hebr. VII, 19. Il l'entend spécialement de la Loi juive, mais on le peut et doit entendre de toutes les lois, et surtout des lois positives.

en lui intimant la loi, et, pour nous du moins qui appartenons à la loi Évangélique, il l'a mise dans la loi même. C'est cette grâce qui, s'écoulant en nous dans le doux et saint mystère de notre justification, y devient précisément la vertu d'espérance. Ainsi, cette espérance surnaturelle que Dieu nous ordonne d'avoir en lui, il la crée dans nos âmes. La belle, la bienfaisante, la précieuse création! Quel épanouissement de la foi! Quelle racine et quelle séve à l'amour! Quel lien magnifique et solide avec Dieu! Quelle sûreté pour une vie exposée comme la nôtre! Quelle avance pour notre salut! Quel gage de notre dernière victoire! Quelle créance sur le paradis!

Je vous disais, en commençant, que l'espérance naturelle est l'âme de la vie humaine. Celle qui naît avec nous au baptême est donc l'âme de la vie chrétienne; car la première de ces deux vies est l'ombre prophétique de l'autre. Tout ce qui se fait ici-bas de chrétien suppose l'espérance chrétienne. Sa mesure dans nos âmes est celle de notre activité de grâce, et, partant, de notre fécondité céleste. Il n'y a pas un péché qui n'implique un défaut d'espérance; pas un écart, pas une halte, pas un regard jeté en arrière. Oh! quelle vertu! quel monde de vertus, pour mieux dire! Quel trésor de devoirs! Quelle source de mérites! Mais aussi que cette vertu est rare! Que rares du moins sont les âmes en qui elle est ferme et pleinement développée! A la regarder en théorie, elle paraît simple autant que sublime: on dirait que tout y doit couler de source; en pratique elle est difficile, et l'on ne s'y exerce pas de manière à contenter Dieu, on n'y excelle pas surtout sans un immense labeur.

L'état religieux est sans contredit un des champs les plus riches et les plus vastes que Dieu ait ouverts ici-bas à cette noble vertu. C'est déjà manifestement faire preuve d'une grande espérance que d'embrasser ce saint état.

On en montre bien davantage si l'on s'y fixe par des vœux ; et l'une des beautés principales de ces vœux, un des titres les plus considérables de leur valeur morale, c'est justement l'espérance, on peut dire héroïque, qu'ils supposent en ceux qui les font. Mais s'il faut tant et si bien espérer pour poser ce fondement, combien le faudra-t-il pour monter l'édifice ? D'autant que Dieu vous honorant d'une vocation si haute, et vous donnant, dans cette faveur, un signe si éclatant de sa prédilection, vous devenez pour les esprits de ténèbres l'objet d'une jalousie furieuse ; et c'est dès lors une sorte de nécessité que, les bénédictions divines tombant incessamment sur vous comme une pluie, la tentation gronde souvent autour de vous comme une tempête. Or, votre fermeté pour résister, comme votre vigueur pour opérer, avant tout, c'est votre espérance.

Il est donc nécessaire de vous entretenir de cette vertu qui, avec la sainte crainte de Dieu, doit soutenir et régler le mouvement intérieur de votre vie vers la perfection de votre état, et par suite vers la fin dernière. Il n'y a peut-être aucun sujet dont nous souhaitions plus vous parler exactement, dignement et efficacement. Il s'agit ici, en effet, de vous communiquer la grande force surnaturelle, et d'allumer en vous le feu sacré. Sans doute, ce feu, c'est définitivement l'amour ; mais l'amour, ici-bas, ne vit que d'aspiration, de recherche, d'effort, de conquête ; et l'espérance est le secret de cette activité conquérante ; c'est pourquoi je la nomme un feu. Au fond, nous avons à vous révéler le cœur de Dieu, car c'est au centre de ce cœur que l'espérance chrétienne a ses racines : et qui sommes-nous, grand Dieu ! pour révéler votre cœur, nous qui nous sentons indigne de lever même les yeux pour entrevoir l'extrémité adoucie des rayons qui, de ce foyer trois fois saint, descendent miséricordieusement dans nos ombres ? Et cependant il faudrait si bien révéler ce cœur adorable, il

faudrait dire si clairement sa bonté sans mesure, sa fidélité sans vicissitude, sa tendresse sans nom, enfin ses perfections sans nombre et sans limites, qu'après nous avoir lu, il fût comme impossible de ne pas compter sur lui pour toutes choses et en toute rencontre. Mais plus cette grâce est grande, plus nous voulons l'attendre fermement ; car où convient-il mieux d'espérer que là où l'on entreprend de faire connaître, aimer et pratiquer l'espérance ?

Nous essaierons de montrer les vrais appuis de l'espérance chrétienne; après quoi, résumant les qualités que cette vertu doit avoir en nous, nous exposerons par là même les devoirs nombreux, variés et exquis qu'elle implique ou qu'elle fait naître, et l'état divinement paisible et heureux où elle pose et maintient régulièrement les enfants de Dieu sur la terre.

## I.

Il importe, avant tout, de bien préciser la question et de déterminer exactement l'objet de l'espérance chrétienne. L'objet de l'espérance chrétienne, c'est d'abord et par-dessus tout cette participation réelle, plénière, définitive et partant éternelle à la vie essentielle de Dieu, que la sainte langue catholique nomme indifféremment la béatitude, la gloire, le ciel, le salut ou la fin dernière. Ce sont, en second lieu, tous les moyens qui nous sont nécessaires ou utiles pour parvenir à cette divine félicité : moyens divers et innombrables, dont les uns appartiennent exclusivement à l'ordre surnaturel, et dont les autres, sans y appartenir, s'y rapportent néanmoins par la bénédiction que Dieu répand sur eux et la direction qu'il leur imprime. Voilà ce

que la loi divine nous commande d'espérer, ce que nous fait espérer la vertu d'espérance ; et c'est de Dieu personnellement, vous l'entendez assez, que nous devons espérer et cette fin où tout aboutit, et ces moyens qui nous y conduisent.

Ceci posé, nous disons qu'il y a trois appuis divins à l'espérance chrétienne : la nature de Dieu, sa parole, ses gages : sa nature, qu'il faut surtout envisager ici, comme inspirant et réglant ses conduites extérieures, et constituant, par rapport à nous, ce que l'on peut nommer son caractère moral ; sa parole, qui revêt en cette question la forme spéciale de la promesse ; ses gages, enfin, qui sont comme les prémices déjà livrées de tous les biens qu'il nous a promis.

Nous sommes des créatures ; cela revient à dire que nous avons avec Dieu des relations essentielles, immédiates, incessantes. Tout notre être dépend de lui et se réfère à lui ; et il en est pour ceci de nos puissances comme de notre essence, et de nos actes comme de nos puissances. Vivre, vivre surtout moralement, c'est avoir affaire avec Dieu. Si l'on se place spécialement au point de vue du salut, chaque vie d'homme, qui éclôt ici-bas, est une entreprise qui commence. Dieu et l'âme y sont engagés. A ne regarder que l'intérêt, l'âme y est plus engagée que Dieu : à regarder, soit l'amour qui commence tout, soit la gloire qui couronne tout, Dieu y est plus engagé que l'âme. Mais, définitivement, Dieu ne fait rien tout seul ici ; et si l'âme manque à Dieu, ce dont sa liberté, doublée de sa faiblesse, la rend toujours capable, toute l'entreprise avorte inévitablement. La gloire finale de Dieu n'en sera pas sans doute frustrée ; mais quant à cette âme lâche et infidèle, elle sera frustrée à jamais de la part qu'elle pouvait avoir à cette gloire.

Malgré cela, il est évident que, dans cette entreprise du salut de ses créatures, Dieu demeure l'agent suprême et

principal : et, s'il n'y a pas d'irrévérence à lui appliquer des qualifications qui, même chez nous, sont si vulgaires, on peut dire qu'il est là tout ensemble inventeur, fondateur, bailleur de fonds, gérant et collaborateur. Lui-même trace tout le plan de l'entreprise, lui-même en fixe les conditions, il en fournit les éléments, il en règle toute la conduite, il y exerce la haute surveillance : il est plus que de moitié dans le travail ; lui seul en peut assurer le succès ; il n'y a jamais que lui qui en estime la valeur, et il se réserve exclusivement d'en payer le salaire. Vous n'avez qu'à y réfléchir, vous verrez que dans cette capitale affaire du salut, c'est là, entre nous et Dieu, la situation véritable.

Or, ce que l'on considère d'abord en toute entreprise faite à deux ; ce qu'on a besoin de savoir, soit pour la commencer, soit pour la continuer ; ce qui y donne le zèle, le courage, la patience, la confiance enfin, ce sont les ressources dont dispose celui à qui l'on s'associe, c'est aussi, c'est surtout son caractère moral. Cet homme, à l'égard de qui je m'engage ou suis déjà engagé, pourra-t-il ce qu'il veut ? Voudra-t-il ce qu'il peut ? Et ce qu'il a pu et voulu un jour, le pourra-t-il, le voudra-t-il toujours ? Est-il riche, entendu, fidèle ? Enfin, peut-on complétement se fier à lui ?

Toutes ces questions se dressent naturellement entre nous et notre Créateur, dès que, de concert avec nous, il s'institue notre Sauveur. Si la réponse à ces questions est pleinement satisfaisante, il est clair que nous pouvons, que nous devons espérer : et, si elle fait plus que nous satisfaire ; si, contenant des affirmations absolues, elle nous apporte en outre des sécurités infinies, notre espérance doit manifestement monter à son comble. Qu'en est-il donc ?

J'ai dit que la nature de Dieu est le premier appui de l'espérance chrétienne. Dans l'homme, autre chose est la nature, autre chose est le caractère, autre chose aussi sont

les ressources. Mais ce qui est divisé dans l'homme, est parfaitement un en Dieu. Dieu n'est dans ses conduites que ce qu'il est par son essence; et ce qu'il a, ce qu'il peut, c'est encore ce qu'il est; car en lui tout est être, et cet être, c'est lui. De sorte que, pour savoir ce qui nous intéresse ici, nous n'avons qu'à considérer ce que Dieu est par sa nature.

On manquerait peut-être envers la raison de discrétion et d'indulgence, si on l'interrogeait catégoriquement sur le degré de confiance qu'inspire aux hommes le Dieu qu'elle leur propose, quand, pour le leur expliquer, elle s'en tient à ses propres lumières. Nous savons tout ce qu'on peut écrire de vrai, de beau, de touchant sur la divinité, sans sortir des données purement philosophiques. On peut aller très-loin en ceci, spécialement dans le cas où, tout en faisant abstraction de la révélation positive, soit par une hypothèse assurément permise, soit par une exclusion réelle qui ne se fait point sans péché, on demeure forcément imprégné de la lumière surnaturelle. C'est le cas de tous les modernes; car même chez l'apostat, le baptême rayonne encore en toutes sortes de clartés chrétiennes, et notre milieu social, à l'influence duquel nul ne se soustrait complétement, renferme, grâce à Dieu, une quantité énorme de ces splendeurs divines. Toutefois, si étendues que puissent être les concessions dans l'ordre de la théorie, quelle est pratiquement, en matière d'espérance, l'efficacité, sur les âmes, du Dieu de la raison pure? On tomberait sans doute dans l'excès, si l'on disait que cette efficacité est nulle : on sera plutôt en deçà qu'au delà de la vérité, en affirmant qu'elle est médiocre. Et vraiment, posé le monde tel qu'il est, avec ces dessous profonds qu'y crée le fait surnaturel; surtout avec ces courants sombres, douloureux, effrayants, qui, depuis le péché, le traversent dans tous les sens, la raison se trouve en face de problèmes insolubles pour elle. Et quand, s'aidant des faits patents, constants,

universels, inexpliqués, inexplicables, qui servent régulièrement de base à ses inductions, elle cherche à découvrir le caractère de cet être invisible qu'elle salue du nom de cause première, et à qui paraît dès lors remonter la responsabilité radicale de tout ce qui se passe chez nous, elle reste très-impuissante à rassurer complétement nos cœurs, et encore moins est-elle en mesure de les épanouir. Non, le mot pratique de la raison pure, dans la question de nos relations morales avec Dieu, n'est pas un mot de paix, ni de filiale confiance [1].

Combien est différent le mot de la révélation ! Notre Dieu n'est plus secret. Gardant sa profondeur impénétrable, et sa hauteur inaccessible, et sa toute majestueuse et nécessaire incompréhensibilité, il se raconte, il se décrit en langue humaine. Son confident éternel devient son témoin parmi nous. Jésus nous dit son Père, qu'il contemple toujours et qu'il voit jusqu'au fond. Il vient, il vit, il meurt pour nous le dire. Or, que nous dit-il de lui? Avant tout, que ce Père est une souveraineté infinie ; ce qui signifie, non-seulement une domination absolue sur toutes choses, mais encore une puissance sans bornes : et c'est ce qui répond à la question des ressources. Le Dieu de Jésus est plus grand que tout, plus haut que tout, plus fort que tout. Rien ne le lie, rien ne l'influence, rien ne le détermine. Il établit un vaste sys-

1. Voici ce que je trouve dans un opuscule protestant : « Une fois le terrain de la révélation abandonné, on est forcé de reconnaître que, ni la nature, qui est autour de nous, ni notre raison, ne nous obligent à croire en un Dieu amour. Ce ne peut être qu'une affaire d'imagination; tout ce que disent les théologiens à cet égard n'est que du charlatanisme. » Busken-Huet, pasteur de Harlem. *Avis non demandé.*— Un malheureux et trop fameux apostat de notre temps a écrit cette phrase abominable : « Ceux-là seuls arrivent à trouver le secret de la vie, qui savent étouffer leur tristesse et SE PASSER D'ESPÉRANCE ». E. Renan. — Le livre de Job, p. 88. — Cela revient à dire que le secret de la vie, c'est de savoir renoncer à vivre. Peut-on mieux déclarer qu'on est l'esclave, l'apôtre et l'instrument de cet éternel désespéré qui « régit l'empire de la mort » ?

tème de lois, ou peut-être une seule loi universelle, pour régir sa belle création. Multiple ou unique, cette loi qui oblige tout, laisse Dieu entièrement libre. Il y a des lois qu'on nomme essentielles, parce qu'elles sont les rayons projetés sur les créatures par la splendide et suprême harmonie de l'être divin, et que, par suite, elles ne peuvent pas n'exister point dès que les créatures existent; mais pour Dieu, ces lois-là même ne sont pas de vraies lois, c'est-à-dire des règles distinctes de lui et affectant son être. Il ne relève de rien, son indépendance est complète. Il veut ce qu'il veut, uniquement parce qu'il le veut; et ce qu'il veut, il lui est toujours très-aisé de le faire. Rien ne le force à reculer, rien n'est capable de l'arrêter, rien ne le trouble, rien ne le gêne. Tout échoue contre sa sagesse, tout cède à son autorité, tout fléchit sous son bon plaisir. Il y a plus : ce qu'on dresse devant lui comme obstacle, il le change en moyen; et d'ordinaire, nul ne sert plus efficacement ses desseins que ceux qui les contredisent et travaillent pour les entraver. Il fait de la nuit la messagère du jour; il contraint les démons à l'aider dans le salut des hommes; il se fait adorer en revêtant un manteau d'opprobres; il conquiert le monde par une croix. Tel est d'abord celui de qui dépend décidément notre salut, celui de qui nous avons à recevoir toute grâce, celui enfin qui nous fait un précepte d'espérer en lui. Si entre lui et nous quelque ombre de défiance se lève, jamais du moins elle ne devra venir de la crainte de le trouver impuissant. « O Dieu! » lui dit le Sage, « si vous voulez, pouvoir vous est facile [1]. Et qui « résistera à votre volonté, si vous avez décrété de sauver « Israël [2]? »

Mais de plus, étant cette souveraineté absolue, notre Dieu

1. Subest enim tibi, cum volueris posse. Sap. XII, 18.
2. Non est qui possit tuæ resistere voluntati, si decreveris salvare Israel. Esth. XIII, 9.

est encore une bonté sans limites, ou plutôt la bonté elle-même. C'est une autre perfection de son être, un second trait de son caractère, et par suite une nouvelle raison que nous avons d'espérer en lui. Dieu est bon en ce qu'il est tout bien, tout ce qui peut se concevoir et désirer de bien. Il est bon en ce que, sans même sortir de lui, il est le plus expansif, le plus donnant, le plus donné des êtres. Il est bon en ce que, se donnant ainsi au dedans par essence et de toute éternité, il se donne en outre librement au dehors, et en des degrés innombrables, qui sont les diverses mesures de vie, de beauté, de félicité départies à ses créatures. Tout cela fait qu'il est bon comme nul ne saurait l'être. Comparée à la sienne, la bonté de la très-sainte Vierge ne mérite plus le nom de bonté, et celle du cœur humain du Christ, qui est vaste à embrasser le monde et mille mondes, n'a même plus la grandeur d'un atome. C'est ce que Jésus voulait nous faire entendre, quand, répondant à ce jeune homme qui l'appelait « bon maître », il disait : « Pourquoi m'ap-« pelles-tu bon? Personne n'est bon que Dieu [1] ».

Dieu est plus encore que bonté; saint Jean le dit : « il est « amour, il est l'amour [2] ». Au fond, c'est la même chose; mais pour nous, l'idée d'amour ajoute à l'idée de bonté. L'amour assigne pour ainsi dire un terme à la bonté; elle l'applique, elle l'approprie. La bonté est un trésor; l'amour est la main qui y puise pour le dépenser. Saint Denys l'Aréopagite exprime magnifiquement cette différence : « L'amour divin, écrit-il, est le premier auteur de tout ce qu'il y a de bon dans les êtres. Eternel comme la bonté, au sein de laquelle il vit excellemment, et ne pouvant souffrir qu'elle laissât inactive la fécondité qui est en elle, il lui a persuadé d'exercer sa souveraine puissance, et, provoquée par lui, la bonté a produit l'univers [3] ». La bonté de Dieu

1. Luc. XVIII, 19. — 2. Marc. X, 18.
3. Ipse enim amor divinus qui bonitatem in iis quæ sunt operatur,

est donc aimante. Elle l'est tant, qu'elle lui inspire d'aimer même le néant, et de là vient qu'il y a des créatures. Mais si Dieu est tellement l'amour qu'il aime même ce qui n'existe pas, ce qu'il a une fois fait exister, de quelle dilection l'inonde-t-il ? Avec quelle ardente énergie le veut-il voir achevé, parfait, heureux, répondant de tout point à la conception éternelle qu'il en a, et atteignant le but en vue duquel il lui a tout d'abord conféré l'existence ? O mon Dieu ! le doux mystère; mystère qui, expliquant tout, demeure lui-même inexplicable, et qui, défiant toute explication, éblouit néanmoins comme la plus resplendissante évidence ! Dieu aime, Dieu nous aime : il nous aime parce qu'il est l'amour ! Exister, aimer, et, maintenant que nous existons, nous aimer, c'est pour lui une seule et même chose, une seule et même nécessité. L'espérance n'est-elle pas dès lors un devoir pour nous tous ? Une mesure quelconque d'espérance peut-elle être un excès ? Et si la défiance nous reste encore possible, est-elle raisonnable ? Est-elle excusable ?

On dira : il y a le péché. Hélas ! il est trop vrai, le péché est partout, et partout où il est, il pose un problème, il amène une complication, il soulève un obstacle : problème pour nous, complication en nous, obstacle devant nous : mais pour Dieu, est-ce qu'il y a des problèmes ? Est-ce que l'on peut embarrasser ses voies, ou lui opposer quelque barrière ? Il s'arrête s'il le veut, mais uniquement parce qu'il le veut; et partout où il lui plaît de passer, il passe. Le pé-

qui prius existit in bono superlatè, non sivit ipsum sine fœtu manere; sed potiùs movit eum ad operandum secundum excellentiam virtutis suæ omnium rerum effectricis. De divinis nomin. Cap. IV, 5, 10. Plus loin, parlant encore de l'amour, il dit : « C'est ainsi que le divin amour « fait voir qu'il n'a ni fin, ni commencement; semblable à un cercle « éternel, dont la bonté est tout ensemble le plan, le centre, le rayon « et la circonférence; cercle que décrit, dans une révolution invariable, « la bonté toujours identique à elle-même, allant et revenant, sans sor- « tir jamais d'elle-même ». Ibid. § 14.

ché atteint Dieu en ce sens qu'il l'offense; jamais il ne l'atteint en ce sens qu'il le modifie. Il modifie ses actes; mais, loin de modifier son essence, il ne change même rien à sa disposition primordiale et foncière envers nous, c'est-à-dire à l'amour qu'il nous porte. Comme en face du néant sa bonté devient l'amour; vis-à-vis du péché, son amour devient la miséricorde, et tout est dit. Oui, tout est dit; à une seule condition toutefois, c'est que le pécheur espère. Et, à certains égards, nul n'a tant de titres que le pécheur à espérer en Dieu. Sans doute la sainteté divine a tant d'horreur pour le péché, qu'elle oblige la justice à le punir de peines effroyables; mais c'est précisément pourquoi la miséricorde en est incomparablement plus émue que de tous les autres malheurs qui nous pourraient frapper. Car enfin, si on le regarde du côté de la peine qu'il mérite, le péché est la perte de Dieu; c'est donc un mal suprême et vraiment la misère absolue. Où ira régulièrement la plus grande compassion, si ce n'est à la plus grande misère? Telle est donc la raison pour laquelle la miséricorde divine s'excite elle-même ici plus que partout ailleurs, afin que, provoqué et librement décidé par elle, le pécheur se repente, se confie, obtienne son pardon et se sauve. D'où vous voyez que l'ardeur même de la colère est en Dieu une source nouvelle et plus vive de pitié et de bonté, et devient dès lors, pour nous tous, un fondement nouveau d'espérance.

Du reste, il n'est pas nécessaire de beaucoup raisonner sur ce point; et malgré l'utilité de tout ce que nous venons de dire, nous pouvions nous en taire, et vous fournir tout de suite l'appui que nous vous avons promis, en vous donnant le mot réel et intégral du caractère de Dieu, c'est-à-dire de sa nature, en tant qu'il nous regarde et traite avec nous. Il suffisait d'ouvrir l'Évangile et de vous dire: Voyez Jésus! Ce doux enfant, passant docilement des mains de la Vierge qui l'allaite aux bras des bergers et des

mages ; cet adolescent si pur, si profondément silencieux, si paisible; ce docteur si simple, ce thaumaturge si humble, ce médecin si compatissant, ce bon samaritain, ce bon pasteur, ce père du prodigue, ce protecteur des petits enfants, ce frère des pauvres, cet ami des publicains, ce compagnon assidu des pécheurs, ce défenseur de la femme adultère; cet indiscutable saint qui entretient familièrement la femme coupable de Samarie, et abandonne ses pieds aux baisers de Madeleine l'indigne et la déshonorée ; ce roi méconnu qui pleure sur sa patrie ingrate, ce trahi incomparable qui tend la joue au traître et lui dit : « Mon ami » ; enfin, cette tendre, cette innocente, cette tout obéissante victime qui se laisse conduire comme un agneau ; qui, sans même adresser un reproche ou exhaler une plainte, se livre aux fouets, aux soufflets, aux crachats, à toutes les hontes, à toutes les douleurs, et finit par mourir sur une croix pour ceux mêmes qui l'y clouent, voilà Dieu ! Non pas même Dieu traduit, car « qui voit Jésus, voit son Père [1] », mais Dieu *apparu*, Dieu, tel qu'il est dans son fond intime, tel que lui-même se voit dans la clarté infinie de sa science, encore qu'il ne se montre à nous que dans la mesure où nos yeux mortels sont capables d'un tel spectacle : d'où vient que pour toutes ses perfections, et même pour sa bonté, la réalité dépasse infiniment tout ce que l'inestimable vision de Jésus nous donne d'en concevoir. Encore un coup, voilà celui qui gère nos intérêts, celui qui tient dans sa main la part de paradis que son cœur nous destine. Il n'eût rien promis de spécial, il se fût contenté de nous dire ce qu'il est, nous révélant d'ailleurs la fin pour laquelle il nous a créés, convenez que l'espérance en lui aurait son fondement, et que toute défiance de lui serait une vraie injure.

1. Qui videt me, videt et Patrem meum. Joan. XIV, 9.

Mais, je vous l'ai dit, il a fait autre chose encore que de se révéler à nous. Il est riche, il est magnifique, il est prodigue, il aime. « O Dieu », lui dit David, « vous avez revêtu « vos témoignages d'un excès de crédibilité [1] ! » Ce qu'il a fait pour la vérité proposée à la foi, il l'a fait pour la béatitude offerte à l'espérance : il l'a entourée de garanties qui n'ont plus de mesure.

Sur ce point de notre salut et des grâces qui nous le procurent, Dieu s'est lié envers nous, il nous a donné sa *parole*. Vous savez ce que c'est parmi nous que de donner parole à quelqu'un : c'est presque se donner soi-même. Et l'on dit avec raison : Tant vaut l'homme, tant vaut la parole. La parole, en tant qu'elle engage, est ce qu'il y a ici-bas de plus sacré. C'est la base de tous les contrats, l'appui social par excellence : aussi l'on croit à la parole de l'homme ; ses écarts n'y font rien. L'homme a menti cent fois, il a fait pire encore que violer des promesses, il a trahi même des serments. A la bonne heure, dans certains cas particuliers, on en gardera le souvenir, et l'on prendra en conséquence les précautions voulues : on exigera que la parole revête des garanties extrinsèques, et, par exemple, qu'elle soit prononcée devant témoins, signée, scellée, enregistrée par l'officier public ; mais à un certain degré d'affirmation et d'authenticité, on aura toujours foi en elle, et l'on agira d'après elle. Avant même que la raison nous oblige à agir ainsi, car elle nous y oblige, l'instinct nous y pousse. Naturellement l'enfant croit à sa mère, et le disciple à son maître. Il y a sans doute dans cette parole de l'homme quelque ombre majestueuse du mystère qui est en Dieu, et cette ombre agit sur les âmes.

Mais, si c'est là l'empire et l'efficacité de l'ombre, quelle vertu aura la lumière ? Une parole de Dieu, qu'est-ce en

1. Psalm. XCII, 5.

soi ? Une parole que Dieu donne à l'homme, qu'est-ce pour l'homme ?

S'il y a un caractère saillant et divin dans l'univers visible, c'est la stabilité : stabilité dans les êtres qui le constituent, stabilité dans les lois qui régissent ces êtres, stabilité dans les phénomènes qui se succèdent sous le régime des lois. Depuis des milliers d'années, le jour se lève après la nuit et la nuit descend après le jour ; le printemps suit l'hiver et l'été le printemps. « Qu'est-ce qui a « été dans le passé, dit le Sage, c'est ce qui sera dans l'avenir. « Une génération s'écoule pour faire place à une génération; « mais la terre est toujours la même et demeure assise sur ses « bases [1] » : le même firmament l'inonde de ses clartés et la pénètre de ses influences. Quelle fixité ! Quelle certitude ! Quelle paix dans ce cours soixante fois séculaire de toutes choses! Si je m'endors le soir, je ne suis point assuré de me réveiller le matin, moi qui, par l'âme, suis immortel. Mais à l'heure où les ombres nocturnes s'abaissent aujourd'hui, puis-je douter que le soleil ne se lève demain sur le monde, encore que le soleil et le monde doivent un jour périr [2] ? Or, le secret de cette stabilité et l'assiette intime de ce bel ordre, c'est la parole de Dieu. « Il a dit, et tout a été fait [3]. » Il dit encore, et tout subsiste. Son Verbe fait la solidité des cieux [4], et porte par sa vertu toutes les créatures [5] : non-seulement les visibles, mais les invisibles; non-seulement les âmes, mais les anges. Quelle merveille d'ailleurs est-ce là que cette parole ait la force de tout affermir ! Elle est l'affirmation substantielle et éternelle de Dieu ; elle est la Divinité s'affirmant elle-même, l'Être absolu disant : Je suis. Toute créature est flottante, comparée à l'immutabilité de cette parole divine. L'humanité du Christ, qui est le trône même

1. Eccles. I, 4, 9. — 2. II Petr. III, 10. — 3. Psalm. XXXII, 9.
4. Verbo Domini cœli firmati sunt. Ibid. 6.
5. Portans omnia verbo virtutis suæ. Hebr. I, 3.

de Dieu, et, par suite, ce qu'il y a de plus ferme en tout l'univers, n'a pourtant qu'une fermeté empruntée, et c'est du Verbe qu'elle l'emprunte.

Or, cette parole, Dieu nous la donne, elle fait pacte entre lui et nous. Elle est une lumière qui nous le montre, et ainsi elle établit la foi; elle est un titre qui nous l'assure, et par là elle fonde l'espérance. Elle est doctrine, elle est promesse. Et comme promesse, que contient-elle ? Tout ce dont nous avons besoin; tout ce que, en dehors du péché et du délire, nous pouvons désirer ou rêver; bien plus, tout ce que Dieu rêve pour nous, les doux et infinis rêves dont l'amour qu'il nous porte emplit, en la charmant, sa quiétude éternelle. Depuis la délivrance, d'abord progressive, puis absolue du mal, jusqu'à la possession relative et à la fin plénière et inamissible du bien suprême, tout nous est divinement promis. Certes notre vie ici-bas est multiple et diverse. On compterait plus aisément les brins d'herbe d'une prairie touffue et immense, que les circonstances dont est semé le chemin qui va pour nous du berceau à la tombe. Mais comme, l'automne venu, le ciel se plaît à donner chaque matin une goutte de sa rosée à chacun de ces brins innombrables, Dieu se fait comme un jeu ravissant d'approprier une promesse spéciale à chacune de ces circonstances, et par là même à chacune des situations qu'elles font naître pour nous. C'est ce qui se peut aisément vérifier dans nos saints Livres. Les promesses couvrent donc notre vie tout entière et la pénètrent dans ses moindres détails. L'éponge noyée dans l'océan n'y est pas plus imbibée d'eau, que l'existence de l'homme, sur la terre, ne l'est des assurances de notre Père céleste. Et toutes, sans exception, tendent directement au salut, toutes y aboutissent, toutes le préparent.

Cela n'est pas d'ailleurs le privilége exclusif des fils de l'Évangile, quoique depuis Jésus, en qui tout prend

substance et monte au comble de la perfection, la promesse se dépasse trop elle-même pour n'amener pas, dans nos espoirs, une vraie surabondance et une sorte de débordement. Ce régime est celui que l'amour créateur a voulu faire à toutes les créatures. Il date de l'origine des choses, et loin que la chute y ait rien changé d'essentiel, elle en a plutôt, quant à ce monde, perfectionné les conditions. Devenues plus nombreuses, les promesses, depuis lors, ont été surtout plus touchantes. Le fait est qu'elles sont partout, qu'elles sont formelles et qu'elles s'adressent à tous.

Au milieu de tant de pleurs amers qui ruisselaient de leurs yeux, Adam et Ève coupables, châtiés, chassés, sachant qu'ils avaient dépouillé et, autant qu'il était en eux, perdu toute leur race, ont cependant pu lire dans le cœur blessé, mais non fermé de Dieu, ce dogme souverain, éblouissant, indestructible : « Dieu ne veut pas la mort du « pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive[1]. » — « La « volonté de Dieu, c'est que tous les hommes soient sau- « vés[2] ». Et ce qu'ils lisaient ainsi, leurs fils purent le lire à leur tour, Caïn tout comme Abel, et tous les autres qui vinrent après. La *Parole* était un soleil, et ce soleil brillait pour tout le monde. Il éclairait le champ du juste, mais aussi celui de l'injuste[3] : jamais il ne se couchait, jamais il ne subissait d'éclipse ; et si des nuages le couvraient quelquefois, ce n'était jamais lui qui en était la cause.

Cette parole, vous le savez, remplit nos Écritures : l'Écriture a été instituée pour la contenir[4]. En effet,

1. Ezech. XXXIII, 11. — 2. I Timoth. II, 4. — 3. Matth. V, 45.

4. La Bible est avant tout « le Livre des promesses ». C'est dans le sentiment profond qu'il en avait, que Jonathas écrivait aux Spartiates ces fières et douces paroles : « Il y a longtemps qu'Arius, un de vos « rois, a envoyé des lettres à notre souverain Pontife Onias, pour lui « dire que vous êtes nos frères, et contracter alliance avec nous. Pour « nous, quoique nous n'ayons nul besoin de ces choses, ayant pour « consolation les Saints Livres qui sont dans nos mains, nous avons « agréé ce pacte fraternel ». I Mach. XII.

bien que la parole divine ait en elle-même toute sa vertu, et ne puisse rien emprunter d'ailleurs, néanmoins Dieu a voulu, dans sa compatissante et sage bonté, l'entourer à nos yeux de toutes les garanties imaginables. Il en a fait un monument sacré, et comme un acte public. Il l'a posée au milieu de nous, dans la splendeur d'une authenticité sans pareille. Il l'a signée lui-même, en la revêtant de marques incontrefaisables. Il y a mêlé partout la prophétie ; il l'a scellée du sceau de mille miracles. Il a établi, pour la garder et la transmettre, d'abord la synagogue, si jalouse ; puis l'Église, si fidèle. Il a créé l'apostolat pour la prêcher, le pontificat pour l'interpréter, le martyre pour la confirmer. Tous ceux qui ont vécu dans l'ordre de la grâce, tous ceux qui ont saintement agi, travaillé et souffert, l'ont fait au profit de cette parole divine, et il en sera ainsi jusqu'à la fin des temps. Le ciel et la terre sont ses témoins : je dis les saints du ciel et de la terre [1] ; car, pour ce qui est du ciel visible et de la terre que nous foulons aux pieds, ils passeront dans leur forme présente ; « mais la parole de Dieu ne « passera jamais [2] ».

« Dieu aime tout ce qui existe ; et dans l'immense « famille de ses créatures, son cœur ne fait point d'exclu- « sion [3]. Est-ce qu'une femme peut jamais oublier son « enfant ? Est-ce qu'elle sera sans compassion pour le fruit « de ses entrailles ? Or, quand bien même elle l'oublierait, « moi, je ne vous oublierai point, dit le Seigneur [4]. J'aurai « pour vous des miséricordes, inconnues même au cœur « des mères [5]. Je créerai des mamelles pour que vous y col-

1. Nubes testium. Hebr. XII, 1. — 2. Matth. XXIV, 35.
3. Diligis omnia quæ sunt et nihil odisti eorum quæ fecisti; nec enim odiens aliquid constituisti, aut fecisti. Sap. XI, 25.
4. Numquid oblivisci potest mulier infantem suum, ut non misereatur filio ûteri sui? Et si illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tuî. Isaï. XLIX, 5.
5. Miserebitur tuî magis quam mater. Eccli. IV, 11.

« liez vos lèvres, et des genoux pour qu'on vous y caresse[1] ». Bien plus, « je vous porterai moi-même, et cela jusqu'à la « vieillesse, jusqu'à l'âge où vos cheveux blanchiront : « comme c'est moi qui vous ai créés, c'est moi aussi qui « vous porterai et, en vous portant, vous sauverai[2] ». Vous avez peut-être commis tant de péchés que, « de la « plante de vos pieds jusqu'au sommet de votre tête, il n'y « a plus rien de sain en vous. Cependant, lavez-vous, ôtez « le mal de vos pensées, faites trêve à vos œuvres perverses, « présentez-vous alors humblement, invoquez-moi avec « confiance; citez-moi même à comparaître », car j'accepte d'être confronté avec vous, de discuter avec vous, et presque d'être jugé par vous; « quand cet amas d'ini- « quités vous aurait rendus rouges comme la pourpre, « moi, votre Dieu, je vous rendrai blancs comme la neige[3] ». « Sa rédemption est un trésor[4] », et dès qu'il s'agit de pardonner, « il abonde, il est innombrable », il est inépuisable[5]. Je ne fais, vous l'entendez bien, que vous citer ses propres paroles, et je serais infini si je voulais vous rappeler toutes celles qui viennent à ce sujet. Au fait, que dire de plus que ce que je vais ajouter, et lui-même pouvait-il s'engager davantage? Tout ce qu'on veut, tout ce qu'on peut vouloir de vrai, de juste, de bon, de saintement heureux, on n'a qu'à le demander pour l'obtenir : plus ce qu'on demande a de prix, plus on est sûr d'être exaucé; et si c'est le bien infini qu'on demande, le succès de la prière devient tout à fait infaillible. L'Évangile est exprès sur ce point, et Jésus-Christ n'y dit rien de plus clair. « En « vérité, en vérité, *tout ce que vous demanderez* à mon

1. Ad ubera portabimini et super genua blandientur vobis. Is. LXVI, 12. — 2. Usque ad senectam ego ipse, et usque ad canos ego portabo et salvabo. Ibid. XLVI, 4. — 3. Ibid. I, 6, 16.

4. Copiosa apud eum redemptio. Psalm. CXXIX, 7.

5. Multus est ad ignoscendum. Isaï. LV, 7.

« Père en mon nom, *je le ferai :* il y va de la gloire que « le Père veut avoir dans le Fils [1]. Et si vous demeurez en « moi, et que mes paroles demeurent en vous, *tout ce que « vous voudrez, vous le demanderez, et il vous sera « accordé* [2] ». Ainsi, non-seulement il s'oblige envers nous, mais c'est par serment qu'il s'oblige. « En effet, dit « saint Paul, Dieu voulant faire voir, avec plus d'évidence, « aux héritiers de sa promesse l'immuable constance de « son dessein, a joint le serment à la parole, afin que, pre- « nant appui sur ces deux choses inébranlables, par les- « quelles il est impossible que Dieu nous trompe, nous « ayons une consolation invincible, nous qui nous réfu- « gions dans la fidélité à notre espérance, laquelle est à « notre âme comme une ancre assurée et ferme, qui « pénètre jusque derrière le voile, là où Jésus, notre précur- « seur, est entré le premier pour nous, étant établi pontife « éternel, selon l'ordre de Melchisédech [3]. »

Enfin, je vous l'ai dit, il y a autre chose encore que la nature de Dieu pour appuyer notre espérance, autre chose même que sa parole : il y a ses gages. Dieu ne trouve point suffisant de s'être obligé lui-même envers nous. Est-ce parce qu'il voit notre faiblesse, et le danger de tant de séductions qui nous entourent et nous assiégent ? Est-ce parce que son propre amour le pousse à devancer les temps marqués par sa sagesse ? Toujours est-il qu'il semble ne pouvoir point contenir les bouillonnements intimes de son cœur, et que, du vaste océan de sa vie, dont l'éternité est la rive naturelle, de grandes vagues passent par-dessus les bords et découlent sur nous en ruisseaux. Oui, dès ce monde, pendant que tout se forme et demeure en question,

1. Quodcumque petieritis Patrem in nomine meo, hoc faciam, ut glorificetur Pater in Filio. Joann. XIV, 13.

2. Si manseritis in me et verba mea in vobis manserint, quodcumque volueritis petetis, et fiet vobis. Joann. XV, 7.

3. Hebr. VI, 16, 20.

quand chacun de nos pas peut nous faire glisser dans l'abîme, au milieu de nos ombres, de nos combats, de nos défections, de nos odieux péchés, Dieu nous livre les prémices de tous les biens promis ; il nous sauve autant qu'il le peut, et sème vraiment la substance du ciel en nos cœurs.

Nous parlons des gages divins : il y en a mille, il n'y en a qu'un. Il n'y en a qu'un, mais qui a mille formes, mille états, mille vertus, mille opérations. Dans son unité, il dépasse tout ce qui se nombre; dans sa simplicité, il équivaut à tout. Il assure tout, il contient tout. C'est ce gage vivant, décisif, absolu, dont saint Paul a écrit : « Comment en nous le donnant, Dieu ne nous a-t-il pas donné « toutes choses[1] ? » C'est Jésus, « le don de Dieu[2] ». Car c'est la vérité que « Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a « donné son Fils unique[3] ». Au reste, depuis que nous avons commencé à traiter de l'espérance, nous n'avons parlé que de Jésus. Il est personnellement « le caractère de « Dieu[4] », et la révélation plénière de sa nature. Il est personnellement « sa parole » : vous voyez maintenant qu'il est personnellement son gage. Or, dès qu'il nous est donné à ce titre, il devient pour nous, dans l'ordre du salut, un monde de certitude, car il est en lui-même un monde de réalité. En effet, dit l'Apôtre, « Jésus-Christ « n'est pas tel que le oui et le non se puissent rencontrer « en lui; mais tout ce qui est en lui est oui », c'est-à-dire positif et affirmatif; « et tout ce que Dieu nous a jamais « fait de promesses, a en lui sa totale et définitive « existence[5] ».

1. Rom. VIII, 32. — 2. Joann. IV, 10. — 3. Joann. III, 16.
4. Hebr. I, 3. Texte grec.
5. Dei enim Filius Jesus Christus... non fuit Est et non, sed Est in illo fuit. Quotquot enim promissiones Dei sunt, in illo Est : ideo et per ipsum Amen Deo ad gloriam nostram. II Cor. I, 19.

En somme, Jésus est lui-même « notre salut », c'est son état de l'être; on peut dire que c'est son essence; non son essence de Fils de Dieu, mais son essence de Dieu fait homme; et c'est précisément pourquoi il se nomme Jésus. Jésus est son vrai nom, son nom total, son nom unique. Mais qui dira jusqu'où ce Verbe fait chair est Jésus? Il est un océan de salut, une source intarissable de pardon, une fontaine publique de sanctification, un déluge de grâce, de lumière, de paix et de vie céleste. Saint Paul dit : « qu'en « lui sont enfouis et comme amoncelés tous les trésors des « perfections divines [1] ». Et de même en lui sont entassés tous les mérites, par la vertu desquels nous pouvons et devons être sauvés. Chaque pas qu'il a fait sur la terre, chaque soupir qu'il a jeté vers le ciel, chaque battement de son Sacré Cœur a été un signe nouveau de l'ardente volonté qu'il a toujours de nous posséder en paradis, et tout ensemble une nouvelle valeur déposée dans les mains du Père pour nous acheter la gloire de cette possession béatifique. La succession de ses mystères n'est, à ce point de vue, que l'accumulation des créances qu'il prend en notre nom sur ce Dieu opulent qui, étant naturellement le créancier de toutes ses créatures, se laisse réduire par son amour à être leur débiteur. Un seul titre signé par Jésus et présenté par nous à son Père suffirait pour payer toutes les délices du ciel. L'homme nanti de ce titre unique devrait donc avoir de son salut une espérance sans bornes. Or, ce n'est pas un titre que Jésus met entre nos mains, ce sont des titres sans nombre : le dénombrement en serait du moins impossible pour nous, et lui-même semble ne les point compter. Toute sa vie intérieure et extérieure se dépense à solder le prix de notre béatitude. Nous chantons cela dans notre symbole, et c'est pourquoi il n'y a pas pour l'humanité de gloire

1. Coloss. II, 3.

pareille à celle dont le symbole catholique l'investit. « C'est « pour nous autres hommes », y disons-nous, « c'est pour « nous et pour notre salut, que le Fils unique s'est incarné, « qu'il est né de la Vierge Marie, qu'il a souffert, qu'il a « été crucifié, qu'il est mort, qu'il a été enseveli, qu'il est « ressuscité le troisième jour, qu'il est monté aux cieux, et « qu'il y siége à la droite du Père[1] ». Ainsi sa crèche, sa croix, son tombeau, qui n'est que le tombeau de la mort, mais qui, pour lui et pour tous ceux qui l'aiment, est le berceau d'une vie radieuse, divinement heureuse et impérissable ; cette gloire qui l'environne sur la montagne des Oliviers et finit par le dérober aux yeux éblouis des apôtres ; cette ascension au-dessus des anges, des archanges, des principautés, des dominations, et de tout ce qui a un nom ici-bas ou là-haut ; cette séance maintenant éternelle sur le trône même de la Divinité, au niveau de son Père, dont il partage l'autorité et la puissance, encore bien qu'il reste là notre médiateur, notre avocat et notre frère, tout cela, c'est pour nous, c'est à nous. Et non-seulement c'est la propriété du genre humain pris dans sa masse, mais c'est le bien propre de chaque individu. Aucun homme n'a passé et ne passera sur la terre qui, en regardant le crucifix, n'ait le droit et le devoir de s'écrier avec l'Apôtre : « Il « m'a aimé, et il s'est livré pour moi[2] ». Que dites-vous de ce gage ? Qu'a pu faire Dieu qu'il n'ait pas fait[3] ? Quelle défiance ne viendra expirer au pied de cette croix ? Quelle espérance ne s'édifiera pas sur la pierre renversée de ce sépulcre vide ? Qu'est-ce qu'un marchand refuse à celui au nom de qui la marchandise a été d'avance achetée et payée ? Et qu'est-ce que vous pouvez désirer, demander, réclamer, qui ne soit déjà intégralement payé à Dieu par Jésus ? La

1. Symb. Nicæn. — 2. Galat. II, 20.
3. Quid ultra debui facere vineæ meæ, et non feci ei? Isaï. V, 4.

grâce, c'est le don que Dieu nous a fait de Jésus : il est clair que ce don est d'une gratuité absolue ; mais de Dieu à Jésus notre Sauveur, notre hostie, notre chef, la grâce, notre grâce et notre gloire, c'est une vraie justice. « Les saints « attendent », dit Jésus à son Père, « que vous finissiez de « me payer en eux mes services [1]. »

Et la messe ! ce rayonnement substantiel, universel, incessant, du sacrifice sanglant accompli par Jésus au Calvaire ; ce trophée, toujours vivant, de l'invasion que l'amour immolé fait dans le monde, pour y assujettir et plier à son gré tout ce qui s'impose le plus souverainement à toutes les créatures, le nombre, le temps, le lieu ; la messe, venant remettre sous nos yeux cette victime, depuis dix-huit cents ans disparue de la terre, et reproduisant à chaque instant, dans tous les âges, sous tous les cieux et simultanément, non-seulement la mort de cette victime sacrée et adorée, mais sa vie tout entière, vie divine, vie humaine, avec tous ses états, toutes ses phases, toutes ses beautés, toutes ses efficacités prodigieuses ; la reproduisant pour Dieu qu'elle glorifie, qu'elle apaise, qu'elle ravit, qu'elle maîtrise ; la reproduisant pour nous à qui elle livre, si nous le voulons, la substance de tout ce qu'elle a obtenu de ce Dieu séduit et enchaîné ; la messe enfin, venant crier tout le long de la durée du monde, crier en toute langue, et à tous les hommes sans exception, au petit, au grand, au saint, au pécheur : vois comme Dieu t'aime, car voici que Jésus-Christ s'immole encore pour toi ! Ah ! convenez que la messe est un tel gage, qu'après l'avoir reçu, que le recevant surtout chaque jour, nous devrions non plus seulement espérer, mais vivre enivrés d'espérance. Sainte Thérèse, écrasée sous le poids des bienfaits de Dieu, lui demanda un secret pour lui payer sa dette de gratitude. Le Saint-Esprit lui mit au

1. Me expectant justi donec retribuas mihi. Psalm. CXLI, 8.

cœur d'entendre une fois la messe, après quoi elle serait quitte. Ah ! l'enfer tout entier se fût-il rué en vous comme un torrent de désespoir, et Satan vous soufflât-il, comme à Judas, mille raisons apparentes de ne vous plus confier en Dieu, assistez une fois à la messe, méditez profondément ce que c'est que la messe : la lumière pleine d'amour qui jaillira de l'hostie exterminera ces noirs fantômes, et, faisant taire le grand calomniateur de Dieu, ramènera dans votre cœur cette sainte clarté qui pacifie parce qu'elle fait croire, et qui dilate parce qu'elle fait espérer.

D'autant que la messe est autre chose encore qu'un sacrifice : elle est un sacrement. Ce même Jésus, qui s'y livre pour nous en victime à son Père, s'y donne à nous en communion. « O le festin sacré », chante l'Église avec saint Thomas, « où le Christ est reçu par nous en nourriture, « où la mémoire de sa Passion est renouvelée et célébrée, « où l'âme est tout emplie de grâce, et où la gloire future « nous est donnée en gage[1] ! » La communion eucharistique n'étant que l'appropriation faite à chacun de l'œuvre totale du Christ, celui qui communie reçoit personnellement la rédemption du monde entier. Saint Paul écrit que : « communier indignement, c'est manger et boire son juge- « ment et sa condamnation[2] ». C'est donc à dire que communier dignement, c'est manger et boire son acquittement et son salut. Qui mange la chair du Christ et boit son sang, demeure dans le Christ, et le Christ demeure en lui ; l'Évangile en fait foi[3]. Les deux se trouvent unis par là, non-seulement dans un seul esprit, mais même dans une seule chair, de manière, dit saint Cyrille, à ne former plus entre

1. O sacrum convivium in quo Christus sumitur, recolitur memoria Passionis ejus, mens impletur gratia et futuræ gloriæ nobis pignus datur. Antiphon. in festo Corp. Christi.

2. I Cor. XI, 29.

3. Qui manducat carnem meam et bibit meum sanguinem in me manet, et ego in eo. Joann. VI, 57.

eux qu'un seul corps[1]. Saint Léon, parlant du chrétien, enseigne qu'il n'est plus le même après le baptême qu'auparavant; mais telle est alors, dit-il, son union avec Jésus-Christ, qu'elle ressemble à l'identité, et que « la chair du baptisé devient la chair du crucifié[2] ». Que faut-il dire du chrétien sortant de la sainte table, puisque la communion eucharistique est la consommation terrestre de l'union commencée au baptême ? Si donc la grâce et les sacrements nous unissent à Jésus jusque-là que, sans usurpation ni mensonge, nous puissions nous présenter à Dieu comme étant Jésus-Christ lui-même, je vous demande ce que Dieu nous refusera et pourrait jamais nous refuser dans l'ordre de notre sanctification, qui est celui de sa gloire en nous. C'est bien plus que de la sympathie qui l'oblige alors à nous accueillir; c'est bien plus que de la tendresse : c'est le respect qu'il doit à son propre Fils éternel, c'est l'amour infini qu'il lui porte, c'est la nécessité même de sa nature et la force invincible de sa divine Paternité. Gardez donc seulement ce que vous avez reçu, demeurez ce que la grâce vous a faites, soyez les branches vivantes de ce cep qui vous a volontairement poussées, et qui vous porte comme votre racine; votre gloire peut bien être encore différée ; celle de votre chef l'a été tant qu'il a vécu dans la condition où vous êtes; mais elle est assurée, infailliblement assurée. Et c'est ce qui faisait dire à saint Paul que « nous sommes déjà « sauvés en espérance[3] » et que, « dans le Seigneur », c'est-à-dire en Jésus, « nous pouvons, nous devons nous réjouir « toujours[4] ».

1. Uno corpore, suo nimirum, omnes fideles benedicens per mysticam communionem, cum eos sibi, tum inter se concorporales efficit. S. Cyrill. Alex. Lib. II, in Joann.

2. Susceptus a Christo, Christumque suscipiens, non idem est post lavacrum qui ante baptismum fuerat, sed caro regenerati fit caro crucifixi. Serm. XIV, de Passione.

3. Rom. VIII, 24. — 4. Philipp. IV, 4.

En réalité, la joie absolue, la source de toute béatitude créée, la joie intime et personnelle de Dieu, l'Esprit-Saint est déjà en nous, et il y est à l'état régulier et fixe ; car, nous vous l'avons dit dès le début, sa présence en nous est le fondement essentiel de notre état constitutif, à savoir de l'état chrétien. En lui-même, vous le savez, ce doux et sublime Esprit est le dernier terme de la vie divine : il la conclut, la consomme et la scelle, pour ainsi parler. Dans le monde et parmi les hommes, il est la conclusion de la vie de Jésus, le fruit de ses mérites et de son sacrifice, l'amoureuse efficacité de son installation dans la gloire, enfin son don suprême. Or, vous avez reçu ce don : vous possédez le Saint-Esprit, non pas encore, il est vrai, de manière à ne le pouvoir plus perdre : c'est un trésor qu'il vous faut garder « dans des vases grossiers et fragiles[1] » : c'est un dépôt que vous pouvez vous laisser enlever, un germe qui, par votre faute, peut toujours ici-bas s'altérer et périr. Vous le possédez, dit l'Écriture, à l'état « d'arrhes et « de prémices[2] » : néanmoins vous le possédez. Il est votre bien propre, et, tant que vous le voudrez, votre bien permanent; car pour ce qui est de lui, il vient pour vous rester toujours, et jamais il ne s'en va le premier. En un sens, il n'y a pas au monde un seul bien qui soit tant à vous, car tout le reste que Dieu vous a donné dans la nature ou dans la grâce, il ne vous l'a donné que pour vous rendre définitivement dignes et capables de ce don principal. Le baptême vous a tout d'abord livré ce Saint-Esprit, et tous les autres sacrements ne vont qu'à affermir en vous sa présence, à y perfectionner son empire, à y développer son action. Il est lui-même cette « charité du Christ qui vous presse » sans relâche et avec tant d'instance[3]. Il vous sanctifie inces-

1. II Cor. IV, 7.
2. Spiritus qui est pignus hereditatis nostræ. Ephes I, 14. — Nos autem primitias Spiritûs habentes. Rom. VIII, 23. — 3. II Cor. V, 14.

samment, et par là même il vous sauve sans cesse, et vous n'avez presque plus qu'à vous laisser faire. Il est l'eau qui jaillit d'elle-même à la vie éternelle[1]. Comme il a poussé Jésus dans ses voies, le menant toujours à son Père, il vous pousse, vous aussi[2], et dans les mêmes sentiers, et vers la même fin, et, proportion gardée, avec la même vigueur. Nulle chose ne va à son centre comme ce Saint-Esprit de Jésus va en vous au paradis. C'est d'y tendre, et avec cette passion, qui fait qu'étant la joie, il devient, dans nos âmes, « un gémissement inénarrable[3] » ; qu'étant la paix, il s'y déclare par un effort violent[4], qu'étant enfin l'amour qui béatifie, il s'y change en zèle qui dévore. Ah ! votre salut, votre sainteté par conséquent, c'est le besoin essentiel de ce tout-puissant et fidèle Esprit, c'est sa mission d'y travailler, c'est son honneur d'y réussir.

Et voyez que, non point par indigence, mais par magnificence, et pour nous mieux traduire l'ardeur de sa bonté, il y emploie vraiment toutes choses ! C'est lui qui vous a donné la Sainte Vierge, un autre merveilleux fondement à l'espérance chrétienne, un autre gage de la volonté qu'a Dieu de vous sauver, mais gage si étonnant, si éloquent, que, fût-il seul, il suffirait. L'Esprit emplit Marie de dilection pour vous, mais d'une dilection telle, qu'elle est la surabondance même et l'extension de celle dont il inonde son cœur pour Jésus, le Fils qu'elle a conçu de lui.

Et l'Église où vous êtes et dont vous êtes, l'Église dont cet Esprit est l'âme, l'Église avec ses anges[5], ses bienheureux, sa hiérarchie terrestre, ses pouvoirs, ses sacrements, ses vertus, qu'est-ce autre chose qu'une sorte de conjuration

1. Joann. IV, 14. — 2. Qui spiritu Dei aguntur, hi sunt filii Dei. Rom. VIII, 14. — 3. Ibid. 26. — 4. Matth. XI, 12.

5. S. Paul dit en parlant des anges : Ne sont-ils pas tous des *Esprits ministres,* que Dieu députe officiellement en faveur de ceux qui doivent devenir héritiers du salut ? Hebr. I, 14.

universelle ourdie par Dieu pour nous sauver ? Pourquoi vit-elle, l'Église du Christ ? Pourquoi travaille-t-elle ? Pourquoi souffre-t-elle ? Pourquoi meurt-elle ? Car elle, qui donne continuellement la vie à tout, comme saint Paul, « elle meurt chaque jour[1] ». N'est-ce pas pour vous et pour votre salut ? L'Église, mais c'est le ciel descendu pour vous sur la terre, le ciel qui se revêt pour vous de formes sensibles et « d'attraits humains[2] » ; le ciel qui vous poursuit, qui vous exhorte, qui vous adjure, qui vous assiége, et qui, dès que vous le voulez, vous pénètre et vous envahit.

Ainsi, vous le voyez, Dieu est lui-même ici son gage ; il est en vous la semence dont il entend tout à l'heure récolter la moisson. Eh ! Seigneur, qu'elle est déjà blanche, et que cette chère semence a fait monter d'épis ! Vous n'auriez rien, vous à qui je parle, que votre titre commun et tout élémentaire de baptisées, je vous dirais, j'aurais le droit de vous dire : Vous êtes sauvées en principe ; le principal de votre salut est fait. Car, fussiez-vous prédestinées à égaler en sainteté saint Michel, saint Joseph, ou même Marie par impossible, il y aurait infiniment moins de distance entre l'état de grâce où vous êtes et cette gloire où vous devriez arriver, qu'entre l'état de péché, d'où Dieu vous a tirées, et l'état de grâce où vous êtes. Si donc Dieu a déjà fait en ceci le plus considérable, douterez-vous qu'il fasse le moindre ? Ah ! lisez-le, votre salut, lisez-le écrit, de main divine, à toutes les pages de votre vie : pages publiques, pages secrètes, pages joyeuses, pages douloureuses, j'irai jusqu'à dire pages honteuses, à cause des gloires que Dieu a spécialement tirées pour lui de celles-là, en en faisant sortir tant de gains pour votre âme. Lisez-le, ce salut, dans ces prévenances toutes spontanées, dans ces préservations savantes, dans ces assistances opportunes, dans ces pardons répétés,

1. I Cor. xv, 41. — 2. In funiculis Adam traham eos. Ose. xi, 4.

généreux, infinis, dans les effets évidents, incessants, innombrables, de cet amour miséricordieux qui, pour parler avec David, « vous a escortées partout et suivies pas à « pas tous les jours de votre vie[1] ». Enfin, et par-dessus tout, lisez-le dans votre vocation. Il y a des âmes ainsi affectées que, lorsque elles réfléchissent à cet insigne honneur qu'elles ont d'avoir été appelées à la religion ou au sacerdoce, et par suite d'être consacrées à Dieu comme religieuses ou comme prêtres, elles se prennent subitement d'effroi, à cause de la sublimité, de la gravité et du nombre des devoirs qui en découlent pour elles, et du compte rigoureux qu'il faudra rendre de tout. Certes, ces âmes ont rairon à mille titres, et qui s'avisera de les blâmer? Mais celles-là semblent plus éclairées, mieux inspirées peut-être, qui, se livrant d'avance, et avec une paix joyeuse, à toutes les reprises prévues ou imprévues de la justice de Dieu, voient surtout, dans leur vocation, le signe d'une vraie prédilection divine, et y posent dès lors le fondement d'une espérance plus ferme et d'une plus tendre confiance envers leur créateur.

Je vous ai dit les grands appuis de l'espérance chrétienne : il nous reste à vous exposer les qualités qu'elle doit avoir pour assurer le salut en sanctifiant la vie.

## II.

Quoique nous ayons surtout parlé jusqu'ici des fondements de notre espérance, l'ensemble de cette doctrine a dû produire en vos esprits une notion exacte et à peu près

1. Et misericordia ejus subsequetur me, omnibus diebus vitæ meæ Psalm. XXII. 6.

complète de cette admirable vertu. Vous l'avez donc compris, l'espérance est le cri intérieur de notre baptême, et comme l'activité de la conscience que ce baptême nous donne de nos incomparables destinées. Elle est la faim et la soif de notre être de grâce, le mouvement régulier de ces ailes surnaturelles que Dieu ajoute à notre âme au moment où il la justifie. Elle est le rayonnement pratique de la foi. Entre la gloire céleste et cette foi qui commence de nous en rendre capables, elle est ce qu'est la tige entre le germe qui la pousse et l'épi mûr qui la couronne; elle est notre vertu d'ascension dans les clartés et les puissances divines, étant d'abord comme une magie sacrée exercée sur notre cœur par les attraits de Dieu, et une participation réelle de notre âme à sa force victorieuse. Elle tient par là à l'essence de notre culte et nous ajuste de plus en plus à cette Trinité adorable qu'elle nous fait, tout ensemble, honorer et conquérir. Elle est encore une sorte de communion à la vie voyagère de Jésus et à sa marche vers son Père céleste. Enfin, elle est la vie élémentaire et temporaire de l'amour. Évidemment elle n'a qu'un temps : l'amour seul ne meurt point[1]. Mais dans le temps, l'amour ne saurait se concevoir sans elle. Car l'union, qui est la fin nécessaire de l'amour, n'étant jamais consommée ici-bas, là où notre amour n'aspire plus, il expire, et aspirer pour lui, c'est espérer. Sans doute, il y a, dès à présent, pour les âmes qui cheminent, des moments de divin repos : il y en a, parce que l'union avec Dieu est déjà réelle sur la terre, et que cette union peut y devenir assez intense pour donner à la pauvre créature le sentiment d'être comblée. Mais ces quiétudes célestes, qui sont pour enivrer, ne sont pas pour durer; et leur fruit ordinaire, comme le plus saint de leurs effets, c'est que, laissant en nos esprits une con-

1. I Cor. XIII, 8.

naissance plus élevée de l'ineffable excellence de Dieu, et, par suite, une vue plus nette de la distance qui nous sépare encore de lui, il en résulte en nous un sentiment plus vif de notre exil et un désir plus ardent de le voir enfin terminé. Or, en tout cœur fidèle, ce désir et ce sentiment équivalent à une plus parfaite espérance. Il est clair que dans les âmes saintes, et surtout aux moments sacrés dont nous parlons, l'amour entraîne l'espérance bien plus que l'espérance n'entraîne l'amour; quelquefois même l'amour n'a plus du tout conscience d'être en cette compagnie; mais les deux vont toujours ensemble en ces âmes, et, pouvant s'y endormir, l'espérance n'y peut point mourir.

Pour énumérer maintenant les qualités qu'elle doit avoir, il faudrait, ce semble, multiplier presque indéfiniment les adjectifs. Toutefois nous réduirons ces qualités à trois principales, et nous croirons vous avoir dit tout ce qui importe sur ce sujet, si nous vous faisons bien entendre que votre espérance doit être éclairée, laborieuse, invincible.

Et d'abord éclairée. Nous vous le répétons souvent : c'est notre sûreté, notre gloire, et notre joie aussi de le redire : nous sommes « fils de lumière[1] ». La vérité est le principe de nos vertus, la source première de nos mérites, la racine de notre sainteté. Le jour, un jour divin préside à tous nos actes; et c'est seulement quand ces actes sont lumineux, que Dieu les reconnaît, les agrée et les récompense. Notre espérance doit donc être éclairée. Elle le sera si, sachant bien exactement ce que nous avons à espérer, en qui nous devons espérer, et à quelles conditions nous pouvons espérer, nous faisons de cette triple science la règle constante de nos pensées, de nos sentiments et de nos œuvres en matière d'espérance.

1. Ephes. v, 8.

Ce que nous devons espérer, nous l'avons dit en commençant, c'est par-dessus tout la *béatitude*. Non point une béatitude quelconque, comme serait une félicité humaine ou angélique, ou même quelqu'autre béatitude créée, mais la béatitude incréée elle-même, c'est-à-dire Dieu, en tant qu'il est sa béatitude propre, et que, par un acte d'amour inouï, il se communique à ses créatures pour être immédiatement et personnellement leur bonheur. Sans doute, c'est bien un fait créé que cette libre communication du bonheur absolu ; et si on le considère précisément dans les créatures qui en jouissent, il faut bien convenir que ce bonheur aussi est créé. Il a une mesure, il a donc une date. Mais il reste qu'en lui-même, dans sa substance, dans sa source, dans sa donation radicale, ce bonheur est sans date, sans mesure, incréé; qu'il est l'état intime de Dieu, et vraiment Dieu lui-même, et c'est justement pourquoi l'espérance est une vertu théologale.

Ah ! vous qui êtes filles de Dieu, vous ses vierges, vous ses épouses, ne laissez point s'obscurcir en vous cette splendeur de la fin dernière, et faites que votre espérance y demeure inviolablement attachée. Ne rabaissez jamais le niveau de votre espérance, n'en restreignez point l'étendue. N'espérez pas moins que Dieu : car, comme l'explique magnifiquement saint Thomas, cette bonté qui rend Dieu bienfaisant à ses créatures, n'est pas moindre que son essence. Il est simple dès lors qu'elle le porte à ne nous donner rien d'inférieur à lui [1]. En haut donc, et jusque-là, vos esprits et vos cœurs. Ce bonheur trois fois saint est l'ambition de Dieu pour vous ; ajustez la vôtre à la sienne. Et avant tout, comprenez bien que c'est là l'immuable point de vue où il se met pour diriger votre vie et façon-

1. Non minus ab eo sperandum est quam sit ipse, cum non sit minor ejus bonitas, per quam bona creaturæ communicat, quam ejus essentia. 2da 2dæ Quæst. XVII, art. 2.

ner votre âme. Si vous ne vous y mettez pas, vous aussi, les conduites de Dieu sur vous vous seront inintelligibles ; vous y trouverez même souvent des sujets de scandale. Si au contraire vous vous tenez toujours à ce point de vue divin, si surtout vous vous y affectionnez, si en un mot vous faites uniquement du paradis votre espérance suprême, tout lieu vous deviendra clair en ce monde, toute voie s'y aplanira sous vos pieds, et votre vie tout entière, avec ses ombres, ses vicissitudes, ses déceptions, ses ruines, ses misères et ses mille douleurs, ne sera plus qu'un festin que Dieu lui-même servira d'heure en heure à votre espérance. Vous sentirez, et avec quelles délices! que tout vous pousse en avant, que tout prépare la délivrance finale, que tout hâte l'apparition de ce jour sans couchant où vous posséderez tous les biens en un seul. Au reste, travaillez-y vous-même, en traversant chastement et énergiquement tous ces fantômes de paradis qu'on nomme les joies de la terre. Dépassez tout ce que vous voyez, portez vos pensées et vos désirs au delà de tout ce que vous sentez, vous faisant de tout un marche-pied, et d'autant plus que la joie offerte, ou même forcément goûtée, est plus haute et plus vive. Ce sont là ces *nuits* saintes, dont les saints parlent tant[1]. Ce sont là encore ces *deuils* volontaires, dont Jésus dit dans l'Évangile que bienheureux sont ceux qui s'y vouent[2]. La jouissance est ici-bas la grande ennemie de l'espérance. L'une ne va qu'à s'arrêter; l'autre chemine toujours. L'une dit: je suis rassasiée ; l'autre crie : je meurs de faim. Donnez raison à l'espérance contre sa trop séduisante adversaire. Soyez-lui courageusement fidèles, et, toutes livrées à

1. S. Jean de la Croix traite savamment de cette pratique, du chapitre 16e au chapitre 26e du troisième livre de la montée du Mont-Carmel.

2. Beati qui lugent. Matth. v, 3. Luctus est de amissione charorum. S. August. de Serm. Dom. in monte.

son action, cherchez sans cesse ce que saint Paul nomme si bien «la meilleure substance[1] »; et marchez d'un pas continu vers cette « cité future[2] » que Dieu lui-même a bâtie pour vous ; ou plutôt qu'il n'a pas bâtie, qu'il vous a seulement ouverte, car c'est son propre sein bienheureux, aimant et immuable. Je ne sais rien qui, plus vite et plus décidément, puisse briser vos liens intérieurs, vous guérir des vains désirs, des vaines curiosités, des vaines craintes, des vains ennuis; vous rendre enfin vraiment et totalement pauvres, désintéressées, vaillantes, saintement indifférentes, et suavement patientes. Mais si je ne sais rien qui vous puisse plus efficacement sanctifier que l'espérance (et c'est ce que l'Écriture dit partout), je ne sais pas non plus, pour cultiver cette espérance elle-même, un procédé plus simple et plus puissant, que d'occuper souvent, habituellement et ardemment votre âme du sublime objet qu'elle espère. C'est sans doute ce que David appelait : « avoir dans « l'esprit les années éternelles[3] ». Ayez-les surtout dans le cœur : car on ne peut, sans une vraie confusion, constater l'état ordinaire de nos désirs à l'endroit de la vision béatifique. Leur déplorable rareté, leur injustifiable froideur ne donnent que trop à connaître jusqu'où notre foi est infirme et notre espérance imparfaite. Hélas ! et c'est même de beaucoup de religieuses, même de beaucoup de prêtres, qu'il faut dire avec le Prophète : « Cette terre des vrais « vivants », cette patrie où tous ont un berceau et où nul n'a de tombe, parce que le berceau de chacun est la vie infinie se donnant dans sa source; ce lieu « de la paix « opulente[4] » et des rassasiements éternels, ce ciel enfin, qui devrait être la grande passion des hommes et leur

1. Rapinam bonorum vestrorum cum gaudio suscepistis, cognoscentes vos habere meliorem et manentem substantiam. Hebr. x, 26.
2. Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus. Ibid. XIII, 14. — 3. Psalm. LXXVI, 6. — 4. Isaï. XXXII, 18.

préoccupation continuelle, « ils l'ont regardée et traitée « comme rien [1] ».

Qu'attendons-nous encore, et quels autres biens que le ciel la lumière de la foi offre-t-elle à notre espérance ? Je vous l'ai dit aussi : tout ce qui nous conduit à la fin, tout ce qui nous corrige, nous épure et nous hausse ; tout ce qui nous fait croître en Jésus, le faisant grandir lui-même en nous ; la grâce enfin sous toutes ses formes et avec toutes ses vertus. Nous devons espérer la grâce, et avant tout, vous le sentez, l'indispensable de la grâce. Vous savez toutes ce mot si vrai, si net, si docte, si simple et si profond de notre admirable Augustin, mot que l'Église a rendu sien en l'insérant au texte même du concile de Trente : « Dieu ne « commande point l'impossible, mais en nous commandant, « il nous avertit de faire ce que nous pouvons, de deman- « der ce que nous ne pouvons pas, et il nous aide à le pou- « voir [2] ». Ah ! qu'il vous faille travailler, lutter ou souffrir, qu'il vous faille même mourir, et mourir sur une croix, dès que c'est Dieu qui le veut, ne doutez point qu'il ait déjà pour vous dans sa main, s'il n'a déjà mis dans la vôtre, la grâce de mourir, de souffrir, de combattre et d'agir. Le doute ici serait l'aveuglement, l'oubli, l'injure ; ce serait une blessure faite au Cœur de Jésus, et peut-être beaucoup plus qu'une blessure faite au vôtre.

Mais je ne vous dis point seulement d'attendre ici de Dieu l'indispensable. Avez-vous jamais surpris Dieu ne donnant que l'indispensable ? Il le pourrait certainement, et s'il le faisait, il ferait quelque chose de juste, de saint et d'adorable. Mais le fait-il jamais ? L'a-t-il fait avec vous ? Ah ! s'il y a quelque apparence qu'il l'a fait, je vous en dirai le jour

1. Pro nihilo habuerunt terram desiderabilem. Psalm. cv, 24.

2. Deus impossibilia non jubet, sed jubendo monet et facere quod possis, et petere quod non possis et adjuvat ut possis. S. Aug. De naturâ et gratiâ. c. 43. — Trident. Sess. vi, cap. 11.

et l'heure : c'est au jour et à l'heure où votre espérance en lui a faibli. David a osé dire de Dieu : « Vous êtes pervers, « Seigneur, à l'égard des pervers [1] » : c'est-à-dire avec qui vient à vous obliquement, vous ne marchez plus droit. A plus forte raison peut-on dire : avec qui se resserre, vous aussi, vous vous resserrez, ô mon Dieu, et tout cœur qui se défie rend votre main avare. Attendez donc fermement de Dieu l'abondance de la grâce. C'est comme de foi qu'il vous la veut donner ; car la grâce, en son dernier fond, c'est cette vie dont Jésus a dit : « Je suis venu pour qu'ils aient « la vie, et qu'ils l'aient en grande abondance [2] ». Du reste, est-ce que, même dans la création naturelle, l'abondance n'apparaît pas comme le signe caractéristique de Dieu ? La magnificence est partout dans ses œuvres et la prodigalité dans ses dons. Combien plus dans l'ordre de la grâce, dont celui de la nature n'est que l'ombre et le préambule ! Espérez donc l'abondance, espérez la surabondance. Je vous ai dit, avec Isaïe, que Dieu est « nombreux à pardonner [3] ». Il est nombreux aussi à consoler, nombreux à assister, nombreux en toutes choses. Et si David aime tant à redire qu'il a *surespéré* en Dieu, c'est donc que la grâce de Dieu surabonde [4]. Notre-Seigneur l'enseignait un jour à sa servante Melchtilde : « autant une âme se fie en moi et présume pieusement de ma bonté, autant, et infiniment plus encore, elle obtient de moi : car il m'est impossible de refuser à l'homme ce que la foi lui a fait saintement espérer [5] ».

Espérerez-vous de Dieu, même les biens temporels ? Oui, dans la mesure où ils importent à votre sanctification et à

1. Cum perverso perverteris. Psalm. XVII, 27.
2. Joann. X, 10. — 3. Isaï. LV, 7. — 4. Psalm. CXVIII.
5. Quantum quis mihi credere et de bonitate meâ piè præsumere potest, tantum et infinitum ampliùs obtinebit : quia impossibile est hominem non percipere quod sancte credidit et speravit. Cité par Louis de Blois. De consolat. pusillan. Cap. XXXIX.

votre salut. Il est clair que, par eux-mêmes, ces biens ne peuvent être l'objet de l'espérance surnaturelle : ils le deviennent néanmoins par tous les côtés qui, plus ou moins directement, les peuvent rattacher à notre fin. C'est pourquoi, quand il s'engage solennellement à exaucer nos demandes, Notre-Seigneur ne fait ni catégorie ni réserve ; il dit : « Tout ce que vous demanderez, il vous sera accordé, et « tout ce que vous aurez voulu, vous le verrez s'accom- « plir [1] ». Et vraiment dans cette sublime et universelle prière que lui-même nous a enseignée, et qui, manifestement, trace la route à nos espérances, sur sept demandes qui la composent, il n'y en a pas moins de quatre qui regardent les biens de la terre et du temps. C'est la remarque de saint Augustin [2]. Mais prenez garde aussi, et vous surtout qui êtes religieuses, prenez garde que ces biens n'ont jamais pour les chrétiens qu'une valeur relative, et relative à la vie éternelle; que, par suite, les considérer en dehors de ce rapport, c'est se rendre victime d'un mirage; que les désirer et les demander pour eux-mêmes, c'est mettre le pied dans une voie fausse, périlleuse, ruineuse; et que, même pour qui les désire en vue de biens supérieurs, ils doivent invariablement conserver ce caractère de « surcroît » que Jésus-Christ leur donne expressément dans l'Évangile. C'est par-dessus le marché, pour ainsi dire, que Dieu nous les accorde; et nous en devons être tellement persuadés, comme aussi de sa fidélité à nous départir ceux qui nous sont nécessaires ou utiles, que, tout en les lui demandant avec une humble simplicité, nous nous en remettions complétement à lui sur ce point, sans l'ombre même d'une inquiétude [3].

1. Joann. XIV et XV. — 2. Enchirid. cap. 114.
3. On peut relire, pour s'en convaincre, le discours de N.-S. sur la montagne, spécialement du 25e au 34e verset du chap. VI, de S. Matthieu.

Mais pour que la pleine lumière se fasse ici en nous, il ne suffit pas de savoir ce que nous devons espérer, il faut encore connaître en qui nous devons espérer. Or, je vous l'ai déjà enseigné, mais il s'agit présentement d'en voir les conséquences pratiques : celui en qui nous devons placer notre espérance, et le seul, à proprement parler, c'est Dieu même. « L'espérance atteint Dieu, écrit le Docteur angélique, en ce que le bien que nous espérons (c'est-à-dire la gloire et la grâce), ne nous saurait venir que *de lui* et *par lui* [1]. » Vous ne devez donc, dans cet ordre, espérer ni en vous, ni dans les créatures.

Et d'abord, pour tout ce qui touche votre salut, pour le fruit de vos bons désirs ou de vos sages résolutions, pour le succès de vos efforts, pour votre progrès dans la sainteté, pour votre persévérance dans la justice, ne comptez aucunement sur vous-mêmes. Je dis, ne comptez, ni sur vos qualités naturelles, ni sur vos dons de grâce, ni sur vos habitudes vertueuses, ni sur vos triomphes précédents, ni sur tant de preuves d'amour que vous avez sans doute déjà données à Dieu. Je ne veux point prétendre assurément que tout cela ne soit rien, et que vous deviez vous en défendre le souvenir. Outre qu'il paraît nécessaire de vous le rappeler, pour vous mettre tout à fait à même de payer à Dieu la dette sacrée de votre gratitude, ce souvenir peut vous être particulièrement utile ici, en vous inspirant à propos plusieurs motifs très-efficaces de vous dilater intérieurement, de vous réjouir spirituellement, et par suite de vous confier en Dieu avec plus d'énergie et de ferveur. Mais le grand bien est justement que cette constatation renouvelée des infinies bontés de Dieu envers vous, vous conduise comme naturellement à espérer en lui davantage. Il sera sage d'ailleurs de joindre

1. Spes Deum attingit, in quantum speramus bonum quod a solo Deo et per solum Deum possibile est haberi. 2da 2dæ Quæst. XVII.

à ce doux souvenir, cette réflexion aussi fondée que salutaire, qu'étant réellement et purement des choses divines, en tant qu'elles viennent de Dieu, ces grâces et ces vertus empruntent aussi quelque chose de vous, par cela seul qu'elles sont en vous : à ce titre elles deviennent fragiles, corruptibles, amissibles, et à ce point, que Dieu vous les ayant données pour vous sauver, votre faiblesse toujours subsistante et votre malice qui n'est qu'étouffée, pourraient les faire tourner pour vous à scandale et à perte. C'est même ce qui arriverait inévitablement, si Dieu vous abandonnait à vos propres ressources. Prenez donc garde que, la vanité se mêlant plus ou moins subtilement à cet acte de votre mémoire, n'engendre en votre cœur la moindre présomption, et qu'en altérant la pureté de votre espérance, l'amour-propre n'en énerve secrètement la vertu. Pas de présomption avant d'agir, pas de présomption en agissant, pas d'exaltation intérieure ni de complaisance en votre œuvre après l'avoir faite. Autant qu'il est possible, chassez-vous de votre espérance, et tâchez que Dieu seul y soit tout; car nul n'espère bien s'il ne reste profondément humble.

Dieu seul est toute votre espérance. Ne lui alléguez donc pas outre mesure votre indignité, vos misères, vos impuissances, et n'en tirez ni une objection formelle à ses volontés déclarées, ni la raison d'un trouble consenti dans votre âme. Ah! sans doute, s'il s'agit d'emplois, d'honneurs surtout (et il y en a même dans la religion), tant qu'ils ne vous sont point imposés par l'obéissance, vous pouvez bien vous récuser. Encore y a-t-il manière de le faire ; car la vraie humilité ne dégénère jamais en lâcheté ; et encore moins empêche-t-elle d'être simple, c'est-à-dire de parler naïvement comme on pense. Mais quand Dieu a manifestement signifié ce qu'il veut, il n'y a plus qu'à espérer en lui, à se livrer à lui, à se dévouer pour lui en se surmontant, en s'oubliant et, s'il le faut, en se

niant soi-même; cela aussi est de l'humilité, et une humilité souvent plus vraie et presque toujours plus sainte que celle qui soulève des difficultés, inspire des excuses, et fait décliner les fardeaux[1]. Oui, espérez alors en celui qui peut tout; d'autant que cette loi dure toujours, ou plutôt cette coutume, selon laquelle Dieu se plaît à préférer, pour ses desseins, des instruments « infirmes » ou même « méprisables[2] », afin de se mieux réserver toute la gloire, et d'éloigner plus sûrement des pauvres et chères créatures qu'il honore, le danger mortel de l'orgueil.

Ne faites pas fond non plus sur les créatures en matière d'espérance divine. Il est évident que, pareilles à vous en ceci, elles ne peuvent absolument rien par elles-mêmes. Tout dépend de Dieu en principe; par suite, tout repose définitivement sur lui, et il n'y a que lui d'infaillible. Est-ce à dire que vous entrerez dans cet esprit chagrin plutôt qu'austère, qui pousse quelques âmes malavisées à faire hautement profession de ne plus compter ici-bas sur rien ni sur personne? Assurément la vie humaine est trop triste pour que la vie religieuse soit toujours bien gaie; mais pour la rendre comme intolérable aux membres d'une communauté, ce serait bien assez qu'il s'y trouvât une demi-douzaine de personnes ayant ce caractère, j'allais dire cette maladie. En tous cas, c'est là une manière d'être beaucoup trop désagréable au prochain, pour qu'on se puisse flatter qu'elle plaît à Notre-Seigneur. Ces sortes de sentiments outrés sont juste à la vertu ce que la déclamation est à l'éloquence. Il ne faut pas, au reste, pratiquer longtemps ni sonder bien avant ces âmes prétendues détachées, pour

1. S. Vincent de Paul écrivait à l'un de ses prêtres, effrayé d'une mission qu'on venait de lui confier : « Vous vous sentez enclin au « mal! Croyez que Dieu se porte sans comparaison davantage à faire « du bien, et à le faire même en vous et par vous ». Sa Vie, par Abelly, Liv. III, ch. 3.

2. Infirma.... et contemptibilia elegit. I Cor. I, 27.

découvrir en elles, ou un orgueil caché, ou un secret dépit, ou une amertume radicale, entretenue par une susceptibilité jalouse et honteuse; en somme, et pour tout dire d'un mot, un égoïsme démesuré, se dérobant à lui-même sous le masque d'une vertu illusoire. Ah ! cette défiance universelle et presque dédaigneuse, ce désespoir préconçu et âpre de tout ce qui est humain est, si je ne me trompe, plus éloigné encore de l'esprit du saint Évangile et de la grâce de Jésus-Christ, que ne le serait la tendance à s'appuyer un peu trop sur les créatures, à force de bien présumer d'elles. Ce qui est dit en Jérémie : « Maudit soit l'homme qui se confie en « l'homme [1] », est dit par Dieu, et dès lors n'admet pas l'ombre d'une contestation. Mais on ne le prendrait point dans le bon sens, si on l'entendait autrement que d'une confiance qui omet Dieu, qui l'exclut, et qui par suite implique une négation pratique de sa toute-puissante fidélité, et une violation flagrante du précepte de l'espérance. C'est d'ailleurs le commentaire que Dieu donne lui-même à ces mots redoutables ; car ayant dit : « Maudit « soit l'homme qui se confie en l'homme », il prend soin d'ajouter : « et dont le cœur s'est retiré de son Seigneur ». Saint Thomas dit la vérité, et partant établit la bonne règle : « Il n'est certainement point permis, écrit-il, d'espérer en un homme ou en une créature quelconque, comme s'ils étaient la cause première qui peut nous mener à la béatitude. On peut néanmoins mettre son espérance dans l'homme, comme en un agent secondaire, et un instrument capable de nous aider à acquérir les biens coordonnés à notre fin [2] ».

1. Jerem. XVII, 7.
2. Non licet sperare de aliquo homine vel de aliquâ creaturâ sicut de primâ causâ movente in beatitudinem : licet autem sperare de aliquo homine vel de aliquâ creaturâ sicut de agente secundario et instrumentali, per quod aliquis adjuvatur ad quæcumque bona consequenda in beatitudinem ordinata. 2da 2dæ Quæst. XVII, art. 4.

C'est sur ce principe que se fondent et la confiance que nous avons aux saints du ciel, et les prières que nous leur adressons ; mais de plus, proportion gardée, cela se doit entendre aussi des saints de la terre, puisque, dans une large mesure, Dieu demeure et opère en eux, et avec le dessein évident de rayonner, d'influer et d'agir par eux sur leurs frères. On le doit même affirmer, quoique dans une proportion toujours décroissante, des justes, des simples chrétiens, et vraiment de toute créature : car en toutes, mais très-spécialement dans l'homme, il y a pourtant, il y a toujours, en ce monde du moins, quelque chose de divin, c'est-à-dire quelque chose de bon, de bienfaisant, de ferme ; quelque chose par conséquent sur quoi il est licite, sage et même requis de compter, pour autant que cela peut valoir. Et n'est-ce pas à cet appui précieux, quoique imparfait et relatif, que notre bon Maître nous renvoie tous, quand il nous dit : « Qui d'entre vous, s'il demande du « pain, ou un poisson, ou un œuf à son père, reçoit de lui « une pierre, un serpent ou un scorpion ? » Et voyez la divine conclusion qu'il en tire : « Si donc, vous en qui il y « a encore tant de méchanceté, vous savez cependant vouloir « et faire du bien à vos enfants, combien davantage votre « Père céleste accordera-t-il à vos prières, et le bon Esprit, « et les biens infinis dont cet Esprit divin est la source et « le gage [1] ! » Mettons le pied sur l'échelon, à la bonne heure, et montons jusqu'à Dieu : mais qui osera prétendre que l'échelon offert ici par Jésus-Christ est un appui vain et menteur? Ah ! la pauvre nature humaine a bien assez de défauts, elle est assez chargée de misères : n'en augmentons

1. Quis ex vobis patrem petit panem, numquid lapidem dabit illi ? aut piscem, numquid pro pisce serpentem dabit illi? aut si petierit ovum, numquid porriget illi scorpionem ? Si ergò vos, cum sitis mali, nostis bona data dare filiis vestris, quantò magis Pater vester de cœlo dabit Spiritum bonum petentibus se ! Luc. XI, 12. — S. Matthieu (VII, 11) dit : quantò magis dabit bona.

pas arbitrairement et injustement le nombre : ne la calomnions jamais, et, dans l'ordre de la vertu, ne redoutons rien tant que de manquer de mesure. Restez donc sages dans votre confiance ; il faut l'être partout : mais aussi demeurez confiantes ; et, avec discrétion, mais en même temps avec simplicité, témoignez que vous l'êtes là où il y a lieu de l'être. Si ce n'était point avant tout une justice (et je dirai volontiers une justice envers Dieu, puisque c'est lui, en fin de compte, que cette confiance honore), ce serait encore une grande charité à l'égard du prochain ; car rien n'ouvre tant les âmes, rien ne répand si abondamment la paix, rien ne favorise mieux l'esprit de joie, rien ne va si sûrement à produire cette union qui est la gloire de Dieu dans les monastères. Vous pouvez donc savoir d'avance que, dans vos meilleurs appuis créés, vous rencontrerez cent lacunes auxquelles cent défaillances viendront plus que probablement se joindre : il n'y a rien de plus déraisonnable, et vraiment de plus injuste, que de demander à une créature plus que ne peut donner une créature : vous ne serez même pas tout à fait téméraires, si vous vous attendez à quelque infidélité positive : hélas ! quelle vie en est exempte, et qui, hormis d'oublier ce qu'il a été soi-même pour Dieu, sinon pour les hommes, osera être sévère aux autres sur ce point ? Toutefois, croyez-moi, ne vous arrêtez guère à ces prévisions ; n'y pensez que d'une manière générale, et même quand vous y appliquerez ainsi votre esprit, ne manquez point de plonger intérieurement votre cœur infirme dans le Sacré Cœur de Jésus, pour y puiser, avec ce trésor de tranquillité patiente qui vous est nécessaire, un trésor de compassion, d'indulgence et de bonté à l'usage de votre prochain. Si la peine prévue ou non prévue vous arrive, soyez sûres qu'elle apportera sa grâce avec elle et par là même aussi son profit. Jusque-là, prenez bonnement et candidement les soutiens que Dieu vous donne, soutiens d'affection, soutiens

d'édification, soutiens de direction. Usez-en avec une grande pureté d'intention, une parfaite liberté de cœur, un complet désintéressement de volonté ; vérifiant d'ailleurs et confirmant ces saintes dispositions par quelques sacrifices volontaires, mais surtout par une soumission constante et cordiale à tous les sacrifices qui vous seront ménagés par la douce Providence. Tenez-vous ainsi toutes prêtes à bénir Dieu, s'il vous enlève ces chers appuis, comme vous l'avez béni de vous les avoir donnés ; et faites-lui l'honneur de penser que, si sous le coup d'une privation d'ailleurs acceptée, aimée et adorée, vous versez quelques larmes, son amour, tout jaloux qu'il est, ne vous les reprochera pas.

Enfin, ce qui achèvera d'illuminer votre espérance, c'est de la maintenir toujours et de l'exercer inviolablement dans les conditions expresses que Dieu lui-même a établies, car il en a établi. J'omets celles dont j'aurai à vous entretenir tout à l'heure, en exposant la seconde qualité que votre espérance doit avoir. Mais il y en a une qui prime les autres, et dont c'est ici le lieu de vous parler. L'Évangile la mentionne partout, et partout comme essentielle. Cette condition est que votre espérance, et par suite, les prières et tous les autres actes qu'elle inspire, se fondent positivement sur Jésus-Christ et aient en lui leur racine. Jésus-Christ est en effet toute la raison de l'espérance chrétienne, et il n'y a pas, en dehors du sien, « un autre nom « donné aux hommes pour obtenir le salut », et d'abord les grâces qui y conduisent [1]. Nul ne vient au Père que par le Fils [2] : c'est une loi absolue. Il est la voie [3], il est la porte [4], la voie unique et l'unique porte. Il peut toujours nous sauver, mais seulement si nous passons par lui, parce qu'il n'y

1. Act. IV, 12. — 2. Joann. XIV, 6. — 3. Ibid.
4. Ibid. X, 9.

a que lui qui nous donne accès près du Père[1]. Il fera tout ce qu'on demandera à son Père, et le Père agira en ceci de concert avec lui, à la condition toutefois qu'on aura prié « en son nom »; et cela, « afin que le Père ait sa gloire dans « le Fils[2] », ce qui rattache cette condition à un ordre de choses nécessaire et immuable. L'Église connaît cet ordre, elle l'enseigne et en fait sa règle constante. Elle qui ne prie jamais qu'à la clarté, par le mouvement, et sous la direction de l'Esprit-Saint, ne demande rien au Père céleste, si ce n'est « par Notre-Seigneur Jésus-Christ, son Fils, qui vit et « règne avec lui dans les siècles des siècles ».

Et comprenez ce que veut dire espérer ou demander « au « nom de Jésus-Christ ». C'est sans doute alléguer Jésus-Christ à Dieu comme un titre ; il en est un, et sa valeur est infinie. C'est encore s'appuyer sur lui comme sur un intercesseur fidèle et toujours exaucé, comme sur un avocat dévoué et assuré de gagner toutes les causes qu'il plaide. C'est se présenter à Dieu sous son couvert et en sa compagnie. Mais surtout, c'est porter ce nom de Jésus en soi-même ; c'est posséder régulièrement ce nom vivant de « Fils « de Dieu », que la grâce nous communique et qui nous fait entrer en participation réelle de l'éternelle filiation du Verbe. C'est être tout rempli de cet « esprit filial » qui procède en nos âmes de cette génération de grâce, et crier à Dieu, dans la vertu de cet Esprit sacré, crier de paroles, crier de cœur, crier d'action et de disposition : « mon Père, « mon Père[3] ! » Et si, comme cela est aussi légitime que naturel et doux à des chrétiens, c'est personnellement à Jésus qu'on adresse sa prière, c'est encore « en son nom propre », c'est-à-dire en s'appuyant sur ses paroles, sur ses souffrances, sur ses mérites, sur les titres qu'il nous a conférés; c'est

1. Salvare in perpetuum potest accedentes per semetipsum ad Deum. Hebr. VII, 25. — 2. Joann. XIV, 13. — 3. Rom. VIII, 15.

comme ses membres vivifiés par son Saint-Esprit que nous le devons implorer. Et lui-même veut qu'il en soit ainsi, nous disant dans son Évangile : « Si vous me demandez « quelque chose en mon nom, je le ferai [1] ».

Ce n'est pas que ceux-là même qui ont chassé d'eux le Saint-Esprit, en y détruisant la charité par le péché mortel, ne puissent encore espérer et prier : ils ont mille raisons, comme aussi mille moyens de le faire, et ils y sont positivement obligés. Mais il demeure que Jésus est toujours leur espérance unique ; que demandant la miséricorde, ils la doivent demander en son nom, et que, s'ils invoquent ce nom avec confiance, ce ne sera jamais que par l'impulsion de cet indulgent et généreux Esprit, qui ne cesse pas jusqu'à la fin de frapper aux portes des maisons qu'on lui ferme et d'en émouvoir l'habitant [2]. Malgré cela, il est évident que, dans une âme en état de grâce, l'espérance, ayant plus de titres, a sans comparaison plus de vertu. Jésus, vivant alors en nous, y devient, pour ainsi parler, une lumière à Dieu lui-même. Il fait que le Père reconnaît ce que nous sommes, entend ce que nous disons, sourit à ce que nous désirons, et met avec effusion sa toute-puissance à notre service. C'est à quoi se rapportent ces consolantes paroles du divin Maître : « Si quelqu'un demeure en moi et moi « en lui, il porte beaucoup de fruit ; car sans moi vous ne « pouvez rien faire ; mais si vous demeurez en moi et que « mes paroles demeurent en vous, tout ce que vous vou- « drez, vous n'aurez qu'à le demander, et vous l'aurez [3] ».

Nous avons dit qu'en second lieu l'espérance doit être laborieuse. Pourrait-elle ne l'être pas, quand l'amour en ce monde est lui-même contraint au travail ? Qui dit vertu, dit force, mais ici-bas force opérante et conquérante. Il y a

1. Si quid petieritis me in nomine meo, hoc faciam. Joann. XIV, 14.
2. Nemo potest dicere Dominus Jesus nisi in Spiritu sancto. I Cor. XII, 3. — 3. Joann. XV, 7.

des forces qu'on peut avoir en soi comme une sorte d'apanage naturel. Elles sont à l'être qui les possède une signification de sa propre excellence, une majesté, une gloire, une joie, et cela indépendamment même de tout exercice qu'il en fasse. Telle est en Dieu la force créatrice, force essentielle et qui est en lui de toute éternité, quoiqu'il ne l'exerce que librement et lorsque bon lui semble. Je pense qu'au paradis, nos vertus auront ce caractère : ce seront des vertus consommées, des puissances à jamais acquises, possédées sans défaillance et sans contestation, des forces que leur plénitude rendra absolument tranquilles, et qui emprunteront quelque chose de la sainte immutabilité de Dieu. Si elles ont une action, ce dont il ne semble pas qu'on puisse douter, cette action coulera de source, et l'on n'y saurait concevoir l'ombre même d'un effort. Ces pieds du Fils de l'homme que saint Jean vit dans l'île de Patmos, et qui avaient à ses yeux l'apparence de l'airain embrasé [1], peuvent bien symboliser ces vertus divinement affermies par la gloire. En effet, les démarches des saints sont royales ; leurs pas sont souverains, leurs pieds ressemblent à des bases de colonne, ou plutôt à des trônes. Quoi qu'il en soit, telle n'est pas la condition des vertus de la terre ; et quand il en serait ainsi pour quelques-unes, ou même pour toutes les autres, l'espérance resterait encore laborieuse par sa nature même. C'est ce qui fait d'ailleurs qu'elle est temporaire et finit, pour nous tous, avec la vie terrestre. Elle est essentiellement une vertu qui soupire, qui lève les yeux, qui tend les bras, qui gravit, qui s'efforce. Le travail est plus que sa loi, c'est sa vie.

Il faut travailler pour espérer, il faut travailler pour gagner les biens qu'on espère.

1. Et in medio candelabrorum aureorum similem Filio hominis, vestitum podere... et pedes ejus similes aurichalco in camino ardenti. Apoc. 1, 13, 15.

Et d'abord, il est nécessaire de travailler pour espérer, je veux dire pour conserver, maintenir, cultiver et développer en soi l'espérance ; travailler pour qu'elle produise les actes qu'elle doit produire, et pour que ces actes eux-mêmes soient corrects, opportuns, aussi parfaits, aussi féconds que possible. Tout cela exige un vrai labeur et suppose plus d'une victoire. Toute vertu surnaturelle est un don que Dieu confie à notre liberté, et, comme dit l'Évangile, un talent qu'il faut faire valoir. Je vous l'ai dit, et nul ne l'ignore, tout peut se perdre en nous, tout s'y peut altérer ; et, par exemple, l'orgueil y détruit tout, et tout s'y gâte par la négligence. La constance, pour ne pas parler du progrès, sans lequel, à vrai dire, elle est plus concevable que réelle, la constance, dis-je, implique déjà pour nous un effort répété, sinon continu. Prenez donc soin de votre espérance. Elle a ses racines dans la foi ; les pensées de la foi sont sa séve : veillez à ce que cette séve lui vienne abondamment. La méditation habituelle, la connaissance de plus en plus intime et savoureuse du mystère de Jésus, la nourrira et la fortifiera plus qu'aucune chose au monde. Je ne parle point, parce que cela va de soi, de la prière, des sacrements, et de l'exercice général des vertus. Tout s'enchaîne ici, tout concourt, et il n'y a rien d'harmonique comme la vie spirituelle. Cependant je ne saurais omettre de vous recommander très-spécialement l'esprit de mortification. Prise dans son sens le plus large, la mortification est pour l'espérance un moyen de culture assuré, puissant, j'oserai dire indispensable. Et le secret de ceci est dans un mot que je vous ai dit plus haut, à savoir que la jouissance est l'adversaire-né, hélas ! et obstiné de cette vertu céleste. En vous coupant les pieds, s'il est permis de le dire, la mortification vous réduit à ne plus vous servir que de vos ailes : vous rendant moins terrestres, elle fait que vous volez plus librement, que vous planez plus aisément, et que vous vous

élevez plus vite : ce qui embrasse tous les mouvements propres à l'espérance.

Travaillez donc en vous cette précieuse vertu ; et parce que le développement des vertus vient surtout de leur exercice, et que leurs forces grandissent exactement en proportion des fruits qu'elles donnent, appliquez-vous à faire souvent des actes d'espérance en Dieu. Faites-en quand vous priez, faites-en avant d'agir, faites-en en agissant, faites-en quand c'est l'heure de souffrir, heure qui sonne si souvent sur la terre. Faites-en pour en faire, parce que c'est une chose bonne en soi, et dont vous tirerez des gains inappréciables. Faites-en pour honorer Dieu, son inénarrable beauté, sa bonté sans pareille, son excellence unique, sa fidélité infinie, sa puissance et sa providence. Faites-en pour vous approcher de lui. Faites-en pour délivrer le Saint-Esprit, qui est toujours plus ou moins prisonnier dans votre âme, et pour le consoler des tristesses que, même sans le vouloir, vous lui infligez si souvent. Que, comme ce bienheureux dont parle le Psalmiste, « votre cœur soit « toujours prêt à espérer en Dieu ». Et vraiment c'est là ce qui fait la béatitude de cet homme ; car cette disposition constante à l'espérance lui assure une telle fermeté, que, jusqu'à ce que le dernier de ses ennemis soit terrassé et détruit, il reste lui-même imperturbable [1].

Travaillez en second lieu pour obtenir les biens proposés à votre espérance. On se tromperait étrangement et très-dangereusement si l'on regardait le christianisme comme une substitution que Dieu ferait de lui-même à l'homme, ou de son action à celle de l'homme. Rien n'est plus faux, rien ne serait moins moral, rien n'est plus impossible. A quelque point de vue qu'on l'envisage, le christianisme

1. Paratum cor ejus sperare in Domino ; confirmatum est cor ejus ; non commovebitur donec despiciat inimicos suos. Psalm. CXI, 7.

n'est que le perfectionnement de l'humanité par Dieu. On ne perfectionne que ce qui subsiste. Loin de nous annuler, en daignant vivre et opérer en nous, Dieu nous confirme ; loin de nous absorber, il nous développe. Nul n'est plus vraiment homme que le chrétien, hormis le Christ qui est l'homme parfait, justement parce qu'il est personnellement Dieu lui-même. Ne l'oubliez jamais : quand Dieu nous donne des grâces, il nous donne surtout *de quoi faire*. La grâce est une avance et une provocation divines, un principe nouveau et supérieur de puissance et d'activité. L'Écriture la désigne partout sous les noms de germe et de semence. Tous ces mots disent des choses qui, pour être inestimables ici, à cause de l'ordre suréminent auquel elles appartiennent, sont cependant imparfaites, ou du moins n'ont encore qu'un état imparfait. La grâce, oui, dit saint Paul, « c'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis ; mais « sa grâce n'a point été vaine en moi » ; elle n'a point avorté, elle n'est point restée stérile, « car j'ai tra- « vaillé plus abondamment que les autres ; non pas moi, mais la grâce de Dieu avec moi [1] ». Voilà la loi, voilà la formule. Dans l'enfantement sacré de notre salut, Dieu est l'époux, l'âme est l'épouse : ou leur union reste inféconde, ou le fruit qui en naît est commun. « Dans le « Seigneur », écrit encore saint Paul, c'est-à-dire dans le mystère du Christ, dans son histoire, dans son dogme, dans sa morale, dans ses sacrements, « ni l'homme n'est sans la « femme, ni la femme n'est sans l'homme [2] ». De là vient aussi que dans tout l'Évangile, le « royaume de Dieu », qui signifie la chose et l'œuvre chrétiennes tout entières, nous

1. Gratia Dei sum id quod sum, et gratia ejus in me vacua non fuit, sed abundantius omnibus illi laboravi : non ego autem, sed gratia Dei mecum. I Cor. xv, 10.

2. Neque vir sine muliere, neque mulier sine viro in Domino. I Cor. xi, 11.

est invariablement montré sous deux aspects : l'un de suavité, l'autre de force ; l'un de grâce, l'autre de loi ; l'un de secours qui prévient et qui facilite, l'autre de travail impliquant la peine et allant même jusqu'à la lutte. « Travaille « comme un soldat », écrit saint Paul à Timothée[1]. Le ciel est tout ensemble un centre qui nous attire et une cime très-ardue qu'il faut escalader. Il est, comme dit l'Apôtre, « paix et joie dans le Saint-Esprit[2] », et en même temps, Jésus nous déclare qu'on ne l'emporte que «par violence[3]». De là vient aussi que la gloire, qui manifestement n'est que le comble de la grâce, qui, dès lors, reste toujours de la part de Dieu un don radicalement gratuit[4], la gloire, dis-je, est cependant appelée partout dans nos saints Livres un salaire, une rétribution, une couronne : un salaire qui paie un ouvrage, une rétribution par laquelle on reconnaît un service, une couronne qui ceint le front de ceux qui ont combattu et vaincu.

Il faut donc travailler pour obtenir les biens promis : si on ne le fait point, l'espérance est tout à fait vaine. Vous recevrez, dit l'Évangile, mais commencez par demander. Vous trouverez, mais prenez avant tout la peine de chercher. La porte vous sera ouverte, mais d'abord frappez-y. Sans risquer de perdre l'esprit en scrutant plus qu'il ne convient l'insondable mystère de votre prédestination, rappelez-vous et méditez ces paroles si pratiques de

1. Labora sicut bonus miles Christi. II Tim. II, 3.

2. Rom. XIV, 17. — 3. Matth. XI, 12.

4. On sait que nous ne pouvons mériter, à proprement parler, ni la première grâce qui est la justification, ni la dernière qui est la persévérance finale. « Munus perseverantiæ », dit le Concile de Trente, « ali- « unde haberi non potest, nisi ab eo qui potens est eum qui stat « statuere ut perseveranter stet, et eum qui cadit restituere : nemo sibi « certè aliquid absolutâ certitudine polliceatur ; tametsi in Dei auxilio « firmissimam spem collocare et reponere omnes debent : Deus enim, « nisi illius gratiæ defuerint, sicut cœpit opus bonum, ita perficiet, « operans velle et perficere. » Sess. VI, cap. 13.

saint Pierre : « Ayez grand souci », écrit-il, « d'assurer « votre vocation et votre élection par vos bonnes œuvres[1] ». Il faut savoir et se redire sans cesse qu'ici tout dépend de Dieu, et en même temps agir toujours comme si tout dépendait de nous seuls. On a singulièrement abusé de ce mot : Aide-toi, le ciel t'aidera. Pour plusieurs, il n'est rien de moins que la négation formelle de la grâce. Aussi, à certains égards, parlerait-on plus exactement en disant : Le ciel t'aidera, aide-toi. Cependant cette parole a un sens catholique; car si, dans nos œuvres surnaturelles ou même naturelles, Dieu commence toujours et doit indispensablement tout commencer, la vérité est qu'il ne finit rien en nous ni pour nous, que si nous nous livrons volontairement à son action, et la secondons en y concourant. « Espère en Dieu », dit le Psalmiste, espère en lui parce que sans lui tu ne saurais rien faire ; espère en lui parce qu'il est toujours là, te prévenant, t'excitant, te soutenant, te dirigeant : « fais ensuite ce que tu pourras de « bien », au moins le bien que Dieu te commande, et pour lequel tu es sûr d'être assisté par lui ; et alors « tu habi- « teras la terre », la terre des justes, des saints, des bienheureux, et même avant la mort, mais surtout après ton passage, « tu te nourriras » en liberté « de ses ineffables « délices[2] ».

Ce que Dieu vous demande au fond dans tout ceci, c'est d'abord d'enlever les obstacles, et ensuite d'employer les moyens.

Souvent on se lamente, et particulièrement en religion, du peu de progrès qu'on fait dans la vertu et de l'insuccès visible de tant de prières qui ne manquent pourtant ni de

1. Fratres, magis satagite ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis. II Petr. I, 10.

2. Spera in Domino et fac bonitatem; et inhabita terram et pasceris in deliciis ejus. Ps. XXXVI, 3.

sincérité, ni de ferveur ; et l'on ne s'aperçoit pas qu'on est soi-même et soi seul l'obstacle à l'entière possession des grâces qu'on implore. Et, par exemple, on demande le pardon plénier de ses fautes, et l'on garde contre le prochain une rancune secrète. On supplie Dieu de faire qu'on l'aime enfin de toute son âme, et l'on reste intérieurement rétrécie et froide pour ses sœurs. On assiége son crucifix pour obtenir un peu d'humilité et de douceur, et l'on n'a jamais le courage de réprimer ses impatiences ni d'abaisser son amour-propre. Alors qu'arrive-t-il? Dieu entend le désir et agrée la prière : la grâce sort même de son sein, car toute prière chrétienne a la vertu d'ouvrir ce sein du Père céleste; mais au lieu de trouver un cœur vacant, et d'y écouler paisiblement ses eaux bienfaisantes, la grâce rencontre un cœur tout obstrué et s'y brise comme un flot sur une digue. Toute espérance est déréglée, et partant téméraire, qui se flatte d'arracher à la miséricorde de Dieu une concession quelconque faisant l'ombre d'une ombre à sa véracité, à sa justice, à sa sagesse, à sa sainteté. Purifiez donc votre âme, au moins par un repentir sérieux et un désir sincère et actuel de donner pleinement gloire à Dieu, en correspondant à cette grâce que vous sollicitez. Tenez libres vos avenues intérieures ; nettoyez et videz le vase où vous voulez que Dieu fasse pleuvoir sa manne ; et soyez assurées alors que, plus ou moins prompte et abondante, la manne y descendra. Souvenez-vous, au reste, que dans les relations élevées et exquises que vous devez par état entretenir avec Dieu, des causes qui semblent petites peuvent avoir de graves conséquences, annuler des grâces importantes et entraver de grands desseins. Il faut, sans doute, un bruit considérable pour empêcher un cri d'arriver à l'oreille; un son, même très-léger, suffit pour qu'on n'entende pas un souffle qui passe dans l'atmosphère. Or, d'habitude, les grâces que Dieu vous fait, quels que soient d'ailleurs leur

nature et leur but, ressemblent beaucoup moins à un cri qu'à un souffle. Dieu daigne parfois crier à l'oreille des pécheurs; mais avec ses intimes, sa coutume et son goût est de parler tout bas; et je n'ai point à vous apprendre que, très-spécialement dans l'ordre de l'affection (et tel est l'ordre des relations de Dieu avec les âmes), ce qui se dit tout bas vaut infiniment plus que ce que l'on dit tout haut.

Enlevez les obstacles, mais aussi prenez les moyens. Veillez, activez-vous : vivez comme le serviteur évangélique, les reins ceints, les pieds chaussés, les bras dispos [1]. Soyez semblables à celui qui disait : « Je ne me crois pas « du tout parfait et ne me flatte aucunement d'avoir tou- « ché le terme; mais, oubliant tout ce qui est derrière moi, « je m'étends à ce qui est devant, et je m'efforce de con- « quérir la palme qui m'est offerte, la palme de cette voca- « tion céleste » dont Dieu m'honore en Jésus-Christ [2]. A l'exemple de l'Apôtre, ne travaillez pas en l'air, et n'allez point à l'aventure [3]. Observez fidèlement, constamment, parfaitement votre Règle, qui est pour vous, ici comme partout, le moyen des moyens. Profitez d'ailleurs avec zèle de tant de secours spirituels dont vous êtes régulièrement pourvues. Faites tout tourner à votre bien, cueillant à chaque pas, et quelles que soient les plantes qui poussent sur votre route, une fleur de progrès, de vertu pratiquée, de grâce augmentée, de gloire méritée. Soyez courageuses, soyez généreuses, pensant toujours que vous « pou- « vez tout en Jésus, qui demeure en vous et qui s'y fait « lui-même votre force [4] ». Echauffez-vous au feu de ses doctrines, enivrez-vous du vin de ses souffrances, prenez et mangez les viatiques qu'il vous a lui-même préparés.

1. Luc. XII, 37. — 2. Philipp. III, 12, 14. — 3. I Cor. IX, 26.
4. Omnia possum in eo qui me confortat. Philipp. IV, 13.

Reprenez chaque matin votre croix qui est sa croix ; soyez très-décidées à la porter pour lui jusqu'au soir, et à la reprendre encore le lendemain, pour la porter ainsi avec lui jusqu'à la mort, ayant appris de lui que « celui-là seul « sera sauvé qui aura persévéré jusqu'à la fin [1] ». Que n'osera pas demander, que ne méritera pas, que n'obtiendra pas votre espérance appuyée d'un pareil travail? Sans doute vous ne vous sentirez jamais autorisées par là à vous présenter devant Dieu avec des airs de créancier : ces airs, Dieu les déteste, il raille ceux qui les prennent [2], et vous-mêmes en auriez horreur. Vous l'aborderez néanmoins avec simplicité, avec assurance, avec un cœur épanoui et souriant : vous lui direz avec David : O Maître, ô Père, « voyez comme j'ai sincèrement aimé vos préceptes! Vivi- « fiez-moi donc maintenant dans votre miséricorde [3] ». Et vous jugerez alors, par votre propre expérience, si le même Roi-Prophète était divinement inspiré quand il chantait : « Le jour où toute déception me sera devenue impossible, « ô mon Dieu, c'est celui où j'aurai étendu à tous vos « commandements mes yeux pour les considérer », mon cœur pour les aimer, ma volonté pour y obéir [4].

Enfin, vous vous en souvenez, et c'est par quoi nous allons finir, votre espérance doit être invincible. Cela suppose qu'elle sera victorieuse, et d'abord qu'elle est attaquée. Tout est attaqué ici-bas. La vie terrestre n'est

1. Matth. XXIV, 13.

2. Voici comme Dieu leur parle : Me etenim de die in diem quærunt et scire vias meas volunt, quasi gens quæ justitiam fecerit et judicium Dei sui non reliquerit. Rogant me *judicia justitiæ :* appropinquare Deo volunt : quare jejunavimus et non aspexisti? Humiliavimus animas nostras et nescisti? Ecce in die jejunii vestri invenitur voluntas vestra. Ecce ad lites et contentiones jejunatis. Isaï. LVIII. 2.

3. Vide quoniam mandata tua dilexi, Domine; in misericordiâ tuâ vivifica me. Psalm. CXVIII, 159.

4. Tunc non confundar cum perspexero in omnibus mandatis tuis. Ibid. 6.

qu'un combat [1]. On y est vainqueur ou vaincu, mais nul n'a le secret de s'y soustraire. Or, j'ose bien dire que sur ce vaste champ de bataille qui s'appelle la vie chrétienne, il n'y a pas un seul coin de terrain où la lutte soit plus vive et plus acharnée que sur le terrain de l'espérance. On comprend qu'il en soit ainsi, car, à bien y regarder, c'est là que toute l'affaire du salut se décide. Il s'agit bien, pour être sauvé, de croire en Dieu et de l'aimer; mais c'est par l'espérance que la foi fleurit en amour. Sans elle notre arbre spirituel n'est qu'une racine sans tige et par là même sans fruits. Aussi, pour une tentation que les âmes ont contre la foi, elles en ont dix et vingt contre l'espérance. Il n'y a guère non plus de péchés sur lesquels on se fasse plus facilement illusion que sur ceux qui la blessent. On y tombe de bien des manières, et bien plus souvent qu'on ne croit; bien plus souvent dès lors qu'on ne s'en accuse. La triste légion de ces péchés « cachés et ignorés » dont David conjurait Dieu de purifier son âme [2], reçoit de nos fautes contre l'espérance un contingent énorme. Certes, Satan sait bien ce qu'il fait, en nous livrant sur ce point de si furieux assauts; car si, dans les profondeurs d'un cœur qui se reposait habituellement en Dieu, il parvient à jeter, à maintenir surtout un ferment de défiance, il gagne aisément le reste; et alors saint Paul dit que, de ce pauvre cœur, il fait à peu près ce qu'il veut [3], ce qui est quelque chose d'épouvantable. Est-ce parce qu'il est lui-même et à jamais privé d'espérance, qu'il enrage partout où il en voit? N'est-ce pas plutôt parce que l'espérance contenant le salut dans son germe, la détruire dans une âme est pour son impiété et sa malice une joie analogue à celle qu'il eût ressentie en étouffant Jésus dans son berceau? Toujours est-il qu'il n'a rien

1. Job. VII, 1.
2. Ab occultis meis munda me. Ps. LXVIII, 13.
3. Spiritus qui... operatur in filios diffidentiæ. Ephes. II, 2.

tant à cœur que de l'anéantir. Et pour y arriver, tout lui est bon. Nulle part plus qu'ici il ne cherche à se transfigurer en ange de lumière [1]. Il se fera contre vous une arme de toutes les perfections divines. Au nom de la sainteté, au nom même de l'amour, il s'efforcera de vous convaincre qu'après tant de grâces méprisées et perdues, le découragement n'est qu'un acquiescement raisonnable à la vérité, et qu'en vous désespérant, vous ne ferez que reconnaître et honorer la justice. Il citera l'Écriture, il réveillera dans votre mémoire je ne sais quel trait ou quelle parole d'un saint, ou quelque passage d'un ascétique, auxquels depuis des années vous n'avez pas pensé une fois; il en faussera le sens, mais avec tant d'impudence et d'habileté, que son interprétation vous semblera la pure doctrine de l'Évangile, et comme un arrêt d'avance prononcé contre vous. Démasquez cet ange de ténèbres : dites-lui qu'il ment et qu'il n'est tout entier que mensonge. Fermez les yeux à ses fantômes; rendez-vous sourdes à ses propos, surtout s'il vous engage dans des argumentations théologiques; et en général ne redoutez aucun démon à l'égal des démons théologiens. Ne raisonnez pas du tout ici, priez. N'admettez pas que là où il s'agit d'espérance en Dieu, il y ait même une question pour vous : espérez, espérez encore, espérez toujours; et prenez garde aux pentes, car c'est là principalement que les piéges de notre ennemi sont tendus. Les pentes, c'est l'abus de l'examen de conscience et la manie du retour sur soi-même. C'est la considération imprudente, c'est-à-dire non approuvée du directeur, ou prolongée outre mesure des vérités de la foi qu'on nomme effrayantes, telles que sont le péché, la mort, le jugement, l'enfer éternel. Les pentes, c'est l'inquiétude habituellement consentie, c'est l'esprit scrupuleux, c'est la mé-

1. II Cor. XI, 14.

lancolie non combattue, c'est le découragement après les fautes, c'est le retard des confessions, c'est l'éloignement systématique et opiniâtre de la sainte Table. Je le répète, défiez-vous de ces pentes, ne restez jamais sur ces pentes. Elles mènent à des gouffres d'où il n'y a que des miracles qui puissent tirer ceux qui y sont tombés.

Eussiez-vous gravement péché (hélas ! même en religion cela est possible), fussiez-vous seules à avoir commis tous les péchés du genre humain, faites pénitence sans doute, une pénitence sérieuse, mais aussi une pénitence pleine d'espoir, vous souvenant que c'est une erreur contre la foi de croire qu'un pécheur, quel qu'il soit, s'il vit encore sur la terre, est hors d'état de se convertir : et n'oubliez jamais que si Judas s'est perdu, ce n'est point pour avoir vendu Jésus trente deniers, mais pour avoir désespéré de la miséricorde divine.

Au reste, le démon a d'autant plus de force dans sa guerre à notre espérance qu'il a le monde extérieur et la vie présente pour complices, complices involontaires, et par là même très-innocents, mais véritablement complices. Il est en outre assuré à l'avance de trouver, en nous tous, des échos naturels à ses propositions. La vie n'est appelée par l'Écriture « une tentation » que parce qu'elle peut servir à nous séduire, et par suite à enchaîner notre cœur, et à le garder décidément au préjudice de Dieu. Les Juifs disaient à Jean-Baptiste : Êtes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous « en attendre un autre[1] » ? C'est la question qu'instinctivement la nature humaine pose à tous les bonheurs d'ici-bas. Et bien que, depuis le péché (et il en faut remercier Dieu), de graves et nombreuses misères se mêlent aux joies présentes, nous devons pourtant convenir que l'homme peut dès ce monde goûter de vraies et délicieuses joies. Or,

1. Matth. XI, 3.

à chacune de celles qui se présentent, l'instinct dit : Es-tu la félicité que je cherche, ou bien dois-je en attendre une autre? Es-tu l'aube d'un jour naissant, ou le midi du jour unique dans la clarté duquel ma vie doit s'épanouir? Jean-Baptiste répondait aux Juifs : Je ne suis qu'un précurseur, un prophète, une voix, un témoignage; et celui à qui je rends témoignage existe longtemps avant moi; je l'annonce et je le précède; mais c'est lui qui m'a créé et qui m'a envoyé : si bien que je ne suis pas même digne de délier les courroies de sa chaussure [1]. C'est dans le même sens que la grâce répond à l'instinct, toutes les fois qu'il l'interroge touchant les plaisirs d'à présent, par rapport au bonheur suprême. Elle dit que ces plaisirs sont des signes infirmes de la bonté de Dieu, des ombres et tout au plus des préludes du vrai bonheur, mais qu'ils ne sont pas le vrai bonheur; qu'ils le font pressentir, mais ne le donnent point; que le vrai bonheur est plus loin et plus haut, qu'il ne viendra qu'après la mort; que jusque-là il faut l'attendre, et en l'attendant, le mériter; car c'est un bonheur digne aussi bien que complet, un bonheur qui n'existerait point s'il n'était une gloire; et tel est-il d'ailleurs que « l'œil de l'homme ne l'a jamais vu, que « son oreille ne l'a point entendu, et que son cœur même « demeure impuissant à le comprendre [2] ». Mais que la voix de la nature est forte ici en nous! Qu'elle est émouvante! Qu'elle est éloquente! D'autant que, comme je vous le disais, le démon pèse sur cette nature, exploite ses côtés faibles et enfle encore sa voix. Il est plein de ruse et de malice. Il produira soudainement dans l'imagination tout un ensemble fantastique de félicité terrestre, élevée quoique sensible, légitime jusqu'à un certain point, légitime du moins pour certaines personnes et à certaines conditions; possible assurément, et même, insinue-t-il, assez proche pour que, si on

1. Joann. I, 27. — 2. I Cor. II, 9.

le voulait bien, on pût en jouir sur l'heure et sans beaucoup de peine. Très-souvent même il choisira, pour faire briller ce mirage aux yeux de l'âme, le temps où elle est haletante, harassée, déroutée; où elle est en lutte contre elle-même et contre tout ce qui l'entoure ; où elle marche dans la vertu comme dans un désert sablonneux, dévorant, monotone et sans bornes ; où elle a l'oraison à charge, la vie religieuse tout entière à ennui, les sacrements presque à dégoût ; quoique peut-être elle n'ait pas cessé de les recevoir avec piété et d'en tirer profit, mais un profit caché et dont elle n'a aucunement conscience. Ce sont des phases terribles, mais que l'espérance peut faire, doit faire impunément, tranquillement, triomphalement traverser. Les Livres saints sont une forteresse où se trouvent « mille boucliers », comme parle le Cantique; boucliers sacrés et impénétrables [1], sur lesquels tous les traits enflammés du malin viendront s'éteindre et s'émousser [2]. Puisez dans ce saint arsenal, et armez-vous divinement pour ces nobles combats. Dites avec Salomon : que le « rire mondain est une erreur, et que la « joie des sens n'est qu'une trompeuse[3] ». Dites avec David : « Les impies m'ont conté des fables, mais il n'y a rien dans « toutes leurs inventions qui soit beau, bon, fidèle et doux « comme votre loi, ô mon Dieu [4] ». « Votre parole est une « lampe suffisante à mes pieds » ; elle est l'unique flambeau dont je veuille me servir pour éclairer ma route. « J'ai juré « de garder vos justices », et je ne trahirai point mes serments [5]. Qu'y a-t-il d'ailleurs pour moi sur la terre, et « dans le ciel même qu'est-ce que je veux, hormis vous,

1. Cant. IV, 4. — 2. Ephes. VI, 16.

3. Risum reputavi errorem, et gaudio dixi : Quid frustra deciperis? Eccles. II, 2. — 4. Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua. Ps. CXVIII, 85.

5. Lucerna pedibus meis verbum tuum et lumen semitis meis. Juravi et statui custodire judicia justitiæ tuæ. Ibid. 105.

« mon Seigneur, vous ma part éternelle [1] ? » « J'estime que, « comparé à Jésus-Christ, tout gain me serait un dom- « mage [2] »; pourvu donc que je possède Jésus, je laisserai « volontiers et sacrifierai tout le reste. « Non ! je ne tiens pas « à être consolé [3] » : je trouve meilleur, et plus juste, et plus doux, de n'être pas consolé en un lieu où mon Maître n'a voulu savourer que la peine. Donc, ô mon Dieu ! non pas la joie, mais la justice et la sainteté ! Plus tard la joie, plus tard, quand je serai là où vous êtes, dans le pays des choses qui ne finissent jamais. J'entends n'être « rassasié que quand « apparaîtra votre gloire [4] ».

La patience en ceci est tout à fait indispensable; car cette œuvre dont la foi est le principe, et dont l'espérance attend la fin, est sublime, difficile, et par là même fort longue. Notre être dans toute son étendue (et elle est vaste), dans toute sa profondeur (et il n'y a que Dieu qui la puisse sonder), notre être tout entier en est le théâtre et le sujet. De plus, le grand ouvrier qui y travaille a des desseins trop transcendants pour que ses procédés ne soient pas souvent de vraies énigmes. Je le dis du dessein qui regarde la vie du plus petit de la famille divine; mais combien est-ce plus vrai des prédestinations élevées, comme sont celles des pontifes, des prêtres, des religieux, des religieuses ! Dieu lui-même intervient donc ici. Il ne permet pas seulement que l'âme soit éprouvée, il l'éprouve personnellement et donne, à l'espérance surtout, un exercice où, sans sa puissante grâce, toute vertu humaine succomberait. Notre espérance lui cause tant de joie, semble-t-il, et une joie si exquise, que

1. Quid enim mihi est in cœlo? et à te quid volui super terram? Ps. LXXII, 25.

2. Quæ mihi fuerunt lucra, hæc arbitratus sum propter Christum detrimenta. Verumtamen existimo omnia detrimentum esse... et arbitror ut stercora ut Christum lucrifaciam. Philipp. III, 7.

3. Renuit consolari anima mea. Ps. LXXVI, 4.

4. Satiabor cum apparuerit gloria tua. Ps. XVI, 15.

souvent il ne s'arrête de nous en demander, que quand nous lui en avons donné assez pour qu'elle l'enivre.

Aussi le voit-on parfois pousser ici les choses au dernier bout, presser les âmes à outrance, et n'exiger rien de moins que l'holocauste de notre sens et de notre cœur humain. On en a un exemple illustre dans l'histoire d'Abraham. Dieu va rarement à cet excès, mais il est ordinaire qu'il nous tente; et, comme le dit l'archange Raphaël à Tobie, plus nous lui sommes chers, plus il nous a donné, plus il attend de nous, plus aussi la tentation s'étend loin, plus elle est lourde et difficile[1]. Souvent elle prend les caractères les plus étranges. Et, par exemple, Dieu nous montre un but, et incontinent il semble nous contraindre à y tourner le dos. Il nous ouvre un chemin, et, dès les premiers pas, ce chemin se ferme ou se perd. Tout indique que lui-même a pris jour avec nous, ce jour-là précisément il s'absente. Il nous commande une entreprise, et du même coup il nous enlève tous les moyens sur lesquels nous devions naturellement compter pour y aboutir. On dirait qu'en tout ce qu'il fait, comme dans l'œuvre de sa création, c'est une nécessité pour lui de partir du néant. Il y tient et paraît s'en faire une sorte de point d'honneur. Que de fois même il a toute l'apparence d'un être qui se contredit, qui revient sur ses pas, et change d'idée comme ne le ferait point chez nous un homme raisonnable!

O sagesse inscrutable, qui vous jouez dans tout l'univers, mais qui n'y jouez nulle part comme avec ces enfants d'Adam, en qui vous daignez, dites-vous, prendre vos plus chères délices[2]! Qui les racontera vos jeux? jeux savants, jeux saints, jeux bienfaisants, même quand ils nous font peur! Qui les dira vos voies? qui en aura l'intelligence et en révèlera les secrets? Se livrer à vos jeux avec un abandon candide

1. Et quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te. Tob. XII, 13.
2. Prov. VIII, 21.

et vous sourire toujours; vous suivre en adorant, dans vos voies les plus imprévues, les plus sombres, les plus périlleuses, nous le pouvons, nous le devons; mais nous ne le ferons jamais que dans la force victorieuse de votre Saint-Esprit, source et substance en nous de la sainte espérance. Comme autrefois votre ange avec Jacob, vous luttez vraiment corps à corps avec nous[1]. Mais même ici, mon Dieu, ici surtout, nous devons être invincibles. Et comment le serons-nous? Nous n'avons qu'une ressource, mais elle est infaillible : opposer Dieu à Dieu, ses perfections à ses actes, la parole de ses lèvres à l'œuvre de ses mains, les besoins de sa miséricorde aux exigences de sa justice, enfin son amour immense et immuable à tout ce que sa sainteté veut qu'on souffre de lui ou pour lui. David en était là lorsqu'il chantait : « Quand bien même je marcherais au plus « épais des ombres de la mort, je ne craindrai aucun mal, « ô Dieu, parce que vous êtes avec moi[2] »! Job aussi, quand il s'écriait : « Oui, si même Dieu me tuait, j'espére- « rais encore en lui[3] ». C'est là ce que saint Paul appelle « espérer contre l'espérance[4] ». Espérez jusque-là, vous aussi. Rien n'affermit tant cette vertu, qui ensuite affermit tout le reste, que ce qui lui est naturellement un scandale; et elle doit le plus souvent sa perfection en nous à une épreuve suprême où elle a risqué de périr. Saint Paul l'enseignait aux Romains, quand il leur écrivait : « Nous nous « glorifions certainement dans l'espoir de la gloire que nous « vaut pour le ciel notre titre d'enfants de Dieu; mais, de « plus, nous nous glorifions dans nos tribulations, sachant « que la tribulation produit la patience; la patience, la

1. Gen. XXXII, 24.
2. Si ambulavero in medio umbræ mortis, non timebo mala, quoniam tu mecum es. Psalm. XXII, 4.
3. Etiam si occiderit me, in ipso sperabo. Job. XIII, 15.
4. Rom. IV, 18.

« probation, et la probation, cette espérance qui n'a plus « de déception à craindre [1] ».

Si vous suivez la route que nous avons tracée, si vous ne cessez pas de vous appuyer sur Dieu, sur son caractère, sur ses promesses, sur tant de gages qu'il vous a donnés; si votre espérance est d'ailleurs éclairée, laborieuse, invincible, il en résultera dans votre âme un état de sécurité et de dilatation qui deviendra le caractère propre de votre vie intérieure. Votre espérance s'épanouira en confiance, et cette confiance deviendra elle-même le fond, la règle, et comme l'âme de tous vos rapports avec Dieu. Vous ne serez plus jamais affectées comme si vous aviez à vivre ici-bas sous le gouvernement d'un maître sévère, inquiétant, fâcheux, difficile. Vous ne marcherez plus tristement, mais toujours avec cette joie sereine qui n'est pas, il est vrai, celle de la patrie, mais qui est le sentiment habituel et normal de ceux qui s'y acheminent sous la douce et assurée conduite de Jésus. Tout ce que Dieu fera ou permettra, vous le prendrez en bonne part. Vous présumerez toujours bien de lui[2]; et ne calomniant jamais le présent, vous ne préjugerez pas l'avenir, et surtout vous ne vous en défierez point. Saint Paul a décrit cet état en disant de la charité : « elle supporte tout, « elle croit tout, elle espère tout, elle souffre tout[3] ». Ah! la confiance! c'est beaucoup plus que l'espérance, c'est le fruit déjà céleste d'une espérance ancienne et mille fois justifiée. C'est l'inestimable expérience de Dieu, et la certitude profonde, affectueuse, pratique de sa fidélité, de sa bonté, de son inépuisable tendresse. C'est le sentiment toujours

1. Gloriamur in spe gloriæ filiorum Dei; non solùm autem, sed et gloriamur in tribulationibus, scientes quod tribulatio patientiam operatur, patientia autem probationem, probatio vero spem; spes autem non confundit. Rom. v, 2.

2. Sentite de Domino in bonitate. Sap. I, 1.

3. Omnia suffert, omnia credit, omnia sperat, omnia sustinet. I Cor. XIII, 7.

actuel de sa paternité et le culte le plus parfait qu'on lui puisse rendre [1]. C'est la fleur de la vraie piété et le parfum même de la grâce. L'âme confiante donne à Dieu une moisson qui le paie de tous ses labeurs. Il se repose en elle comme le vendangeur au milieu de sa vigne, après qu'il en a récolté les raisins. Dieu est content de cette âme, car il est libre désormais de la contenter elle-même comme il veut. Il est si sûr de nous, dès que nous sommes tout à fait sûrs de lui! Car ici tout est réciproque, et il n'y a rien comme la confiance pour mettre l'âme et Dieu en sympathie complète. Une vraie confiance en Dieu suffit pour rendre saint : car la sainteté d'une créature, c'est la plénitude du règne de Dieu en elle. Or, la confiance attire Dieu dans sa créature; elle l'oblige à y demeurer, et, en la lui livrant sans réserve et sans mesure, elle fait qu'il y est souverain et l'emplit jusqu'au comble. En somme, l'âme chrétiennement confiante participe à ce qu'il y a de plus profond dans l'état filial de Jésus à l'égard de son Père. Elle entre de plus en plus dans les intimes et ineffables communications de Jésus avec son Père et du Père avec son Jésus : ce qui, à ne considérer que l'intérieur de la vie qui en sort, vaut mieux pour nous qu'une réinstallation au paradis terrestre.

1. Dans son beau livre des Conférences spirituelles, le P. Faber a écrit sur ce sujet quelques pages pleines de vérité, de finesse et de charme; voir la conférence intitulée : *Pas de vraie adoration sans confiance.*

# DE L'HUMILITÉ

# DE L'HUMILITÉ

L'homme éclairé par la foi connaît sa fin dernière. Il sait, et d'une science divinement certaine, que Dieu l'aime, l'appelle et l'attend ; qu'il l'aime au point de vouloir partager avec lui sa vie personnelle, qu'il l'appelle à sa gloire, qu'il l'attend dans sa joie. Il sait que, dès ce monde, Dieu lui donne cette vie dans son germe ; que, versée d'abord tout entière en Jésus, chef de la race divine et tête de l'Église, cette vie se répand ensuite sur quiconque reçoit le témoignage du Christ et accepte sa loi. Il sait enfin qu'une fois riche de ce premier don, et à la seule condition de s'y maintenir fidèle en craignant Dieu comme il convient, il peut et doit espérer toute grâce, éviter tout péché, acquérir toute vertu, accomplir toute justice, et par là, réalisant avant tout sa vocation terrestre, remplir ensuite la destinée en vue de laquelle Dieu l'a créé.

Mais alors, et de toute nécessité, une question se présente. Il n'est point d'homme qui ne se la fasse, au moins implicitement. Elle s'impose d'elle-même, et dès l'instant

où notre raison étant formée, notre conscience s'éveille. Cette question regarde le point de départ.

Le point de départ, c'est l'état naturel de l'homme. Vous l'avez vu déjà : à la considérer purement en elle-même, la nature est l'œuvre de Dieu, et par suite elle est bonne. Cela est vrai de toute nature créée ; cela est particulièrement vrai de celle qui nous est propre. Notre nature a donc le droit de vivre, et tous les droits qui naissent de celui-là. Elle est digne de respect, elle commande l'amour. D'autant que, si haut que Dieu trouve bon d'élever l'édifice de notre vie morale, la nature en demeure l'indispensable fondement. Sans elle, la grâce n'a plus où se poser, encore moins où se prendre, et la gloire devient impossible.

C'est là le droit. En fait, cette nature est profondément altérée. Elle ne l'est pas dans son essence : le mal n'atteint pas les essences ; elle l'est dans son état. Sans doute, on ne saurait prétendre que Dieu n'eût pu la créer dans l'état où elle se trouve [1] : mais réellement, il l'a créée dans un état fort différent et à tous égards supérieur. De sorte que notre condition présente est une déchéance, et par là même un mal. Le mal est vraiment en nous ; contraire à la nature, comme tout mal l'est nécessairement ; et néanmoins, entré dans notre nature, en ce sens qu'il commence avec nous dans le sein de nos mères et que, jusqu'au tombeau, il ne nous quitte plus. Car nous ne parlons pas seulement ici du péché d'origine ; chacun sait que le baptême l'efface. Nous parlons encore et surtout de ce que le baptême n'efface point, de la triple convoitise qui est la fille et en même temps la mère du péché ; mal vivant, mal actif, mal opiniâtre, que nous pouvons réduire, mais qu'ici-bas nous ne saurions complétement détruire. Ce mal-là

1. Le St. Siége a condamné la 55e proposition de Mich. Baïus, ainsi conçue : Deus non potuisset ab initio talem creare hominem qualis nunc nascitur.

est en nous ; ce mal, hélas ! c'est nous. Comme l'âme avec son intelligence et sa volonté libre, c'est l'homme, la convoitise avec ses bas instincts et ses ardeurs impures, c'est l'homme aussi. Si bien qu'en chacun de nous il y a vraiment deux hommes : l'inférieur et le supérieur, le charnel et le spirituel, le fruit et l'image de l'Adam terrestre, le fruit et l'image de l'Adam céleste, enfin, selon le langage si profond de nos Écritures, le vieil homme et l'homme nouveau.

Tel est, en réalité, notre état naturel. Dans l'ordre de la moralité, c'est de là que nous partons toujours. Nous ne pouvons avoir le moindre rapport moral avec Dieu, faire un acte qu'il puisse agréer ou simplement juger, faire dès lors un seul pas dans la voie qui mène à notre fin, sans avoir à prendre un parti à l'égard de cet état fondamental, c'est-à-dire, vous l'avez compris, à l'égard de nous-mêmes. Notre personne est ici forcément en question : à vrai dire, elle est seule à y être ; car toutes nos relations avec les créatures, tout ce que nous pouvons leur donner de nous par l'attention ou l'affection ; tout ce que, en échange, nous pouvons tirer d'elles de joie et de services, tout a sa racine et sa raison dans notre cœur. Tout part de là, tout y revient, tout s'y pose, s'y débat, s'y décide. Nous sommes donc toujours, nous sommes nécessairement et uniquement en cause. De plus, ce n'est pas seulement au début de la voie que cette cause ouvre en nous un procès et réclame une sentence ; elle se représente à chaque pas ; elle est le préambule obligé, l'inévitable condition de chacun de nos actes. Le parti pris aujourd'hui ne saurait suffire pour demain ; demain il faudra le reprendre, et le reprendre encore après, et il en sera ainsi jusqu'à notre dernier soupir.

Donc, que penser de nous-mêmes, tels que nous nous voyons, tels que nous nous sentons, tels que nous sommes ?

Comment nous juger, et surtout comment nous traiter ? Dans quel rapport théorique et pratique devons-nous régulièrement nous établir avec nous-mêmes ? Voilà ce que nous avons nommé la question, ce que nous aurions pu nommer le problème du point de départ.

Évidemment, dès que l'homme connaît sa fin dernière, il n'ignore plus la loi de sa vie. Il est en mesure de diriger ses mouvements et de régler toute sa conduite. Toutefois il semblait convenable qu'un jour direct fût fait, qu'un mot spécial fût dit sur ce rapport si délicat de l'homme avec lui-même. Laissé à ses propres ressources, l'homme n'eût point vu ce jour, ou du moins ne l'eût pas assez bien regardé pour le voir d'une manière utile : et s'il avait trouvé ce mot, il n'eût pas eu la force de le dire, et surtout de se l'appliquer. Il se trouve pris ici par trop et de trop puissants intérêts. Un juge engagé si avant dans la cause où il doit prononcer, cesse d'être dans une situation régulière, et pour y demeurer simplement impartial, il lui faudrait être un héros ou un saint. C'est trop pour notre faiblesse.

Dieu ici, comme partout, nous a miséricordieusement aidés. Lui-même a fait ce jour, lui-même a dit ce mot : il a fait l'un en disant l'autre; et ce mot lumineux, c'est celui-ci qu'on lit dans l'Évangile : « Si quelqu'un veut venir « après moi, qu'il se renonce ou plutôt se nie lui-même[1] ».

L'abnégation est donc la solution divine de ce problème complexe et sans cesse renaissant de nos rapports avec nous-mêmes.

Apparemment c'est un devoir étrange. Comment se peut-il, pourquoi faut-il surtout qu'un être se nie lui-même ? Ne semble-t-il pas plus vrai, plus juste, meilleur de s'affirmer ? Dieu s'affirme au dehors : « Je suis celui qui suis[2] ». Avant

1. Si quis vult venire post me, abneget semetipsum. Matth. XVI, 24.
2. Exod. III, 14.

même de s'affirmer ainsi, il s'affirme au dedans. Cette affirmation intérieure, vous l'avez déjà deviné, c'est la génération de son Verbe; et vous savez que cet acte tient à l'essence même de sa vie, qu'il est une nécessité naturelle de son être. Engendrer ce Verbe ou exister, pour Dieu c'est tout un. Si Dieu s'affirme, comment la créature doit-elle se nier? car sa loi est d'imiter Dieu [1], de lui ressembler en tout et toujours, d'être « parfaite enfin comme son Père cé-« leste est parfait [2] ».

Nous devons raisonner de cette affirmation de soi comme de l'amour de soi; car on ne peut aimer que ce qu'on affirme, c'est-à-dire ce qui est et qu'on sait exister. Il y a un précepte de s'aimer soi-même. La nature l'insinue, l'Évangile le promulgue : « Tu aimeras ton prochain comme toi-« même [3] ». Et tout ensemble, il y a un précepte non moins formel de se haïr. La nature, si on l'écoute bien, nous l'indique peut-être, mais si obscurément et si timidement, que, sans la déclaration expresse de l'Évangile, il serait pratiquement nul. « Si quelqu'un ne hait sa propre « âme », dit Jésus, « il ne peut être mon disciple [4] ». Mais jusqu'où la haïr, cette âme? Jusqu'à la perdre, et c'est le seul moyen de la sauver [5]. Est-ce contradictoire? Non, par cette raison très-simple qu'il y a en nous quelque chose qu'il faut aimer, et quelque chose aussi qu'il faut haïr. Or, cette portion de nous qu'il faut aimer, nous devons l'affirmer; et cette autre portion qu'il faut haïr, nous devons y renoncer, la répudier, la nier.

En somme, ce que nous devons aimer et affirmer en nous, c'est ce que Dieu même y affirme et y aime : ce que nous

1. Ephes. I, 5. — 2. Matth. V, 48. — 3. Id. XXII, 39.
4. Si quis venit ad me et non odit... adhuc autem et animam suam, non potest meus esse discipulus. Luc. XIV, 26
5. Matth. XVI, 26.

devons au contraire y haïr et y nier, c'est ce qu'il y déteste, y condamne et y damne.

Qu'est-ce que Dieu affirme et aime en nous ? ce qu'il y a mis et ce qu'il y veut mettre : notre être naturel, tel qu'il est sorti de ses mains, et notre être de grâce, tel qu'il a jailli de son cœur; son ouvrage et son don ; ce qui fait que nous lui ressemblons et lui sommes unis; notre forme idéale et céleste ; enfin la vérité de notre être, sa beauté, sa justice, sa bonté, sa fécondité, son bonheur. Cela, nous pouvons l'affirmer et l'aimer : jamais nous ne serons trop énergiques dans cette affirmation, jamais trop passionnés dans cet amour.

Mais qu'est-ce que Dieu déteste et nie en nous ? Précisément ce qui le nie lui-même. Ce *non* affreux, subsistant, obstiné, qui, écho plus ou moins lointain du premier *non* jeté par Lucifer à la face du Très-Haut, gronde toujours en notre fond, et, s'il n'y est étouffé violemment, constamment, ne cesse point d'éclater en révolte. Ce que Dieu nie en nous, c'est cette force aveugle et perverse qui s'applique à ruiner ses desseins, à contredire ses enseignements, à méconnaître ses droits, à calomnier ses perfections, à violer ses préceptes, à repousser ses dons, à lutter contre son amour, à chasser de nous son Saint-Esprit. Ce que Dieu déteste et nie en nous, c'est donc définitivement ce qui nous trompe, nous fausse et nous dépravе, ce qui nous tue, ce qui nous perd en ce monde et en l'autre. Voilà ce que Dieu nie, et ce que, sous peine d'être tout entiers reniés par lui au dernier jour, nous devons nier avec lui et comme lui; nier théoriquement, nier pratiquement, nier inexorablement.

Dieu s'égare-t-il ici dans ses amours ou dans ses haines ? Et quand il nous enjoint d'épouser les uns et les autres, nous opprime-t-il, nous trahit-il ? L'orgueil incrédule le prétend. De tous les principes de la morale évangélique, il n'y en a pas un seul qui le soulève et le scandalise autant que

celui-ci, qui, du reste, est une sorte de racine aux autres. Hélas! il en doit être ainsi. La loi de l'abnégation suppose la chute originelle et le schisme qu'elle produit en nous. Avant le péché d'Adam, il y avait bien dans l'homme quelque chose qu'il fallait aimer moins et subordonner par là même; il n'y avait rien qu'on dût haïr, et rien dès lors qu'on dût renier. Or, bien que, historiquement, rien ne soit mieux prouvé que cette chute de notre premier père; bien que, pour quiconque veut réfléchir sur soi, les traces qu'elle a laissées en nous soient moralement évidentes, c'est à quoi l'orgueil humain refuse absolument d'adhérer et d'entendre. Mais pour les vrais chrétiens, c'est-à-dire pour quiconque a gardé en soi la foi de son baptême, quoi de plus juste et de plus simple que cette loi du renoncement? N'est-ce pas le cri de la sainteté de Dieu, de sa sagesse, de sa bonté, de toutes ses perfections, et spécialement de son ineffable amour pour nous? N'est-ce pas la formule même de notre affranchissement, la garantie de notre dignité, la sauvegarde de notre paix, le secret de notre perfection morale, l'indispensable condition de notre béatitude?

« Nous nous renonçons, dit saint Hilaire, quand nous prenons à tâche de haïr ce que nous avons été, et que nous commençons d'aimer ce que nous devons être : c'est-à-dire, continue-t-il, que nous faisons acte d'abnégation toutes les fois que, nous dépouillant de notre vétusté extérieure, nous revêtons cette verte jeunesse qui est l'état propre de l'homme nouveau et le privilége exclusif de ceux qui servent Dieu [1]. »

Origène avait mieux dit encore, en écrivant que tout re-

1. Abnegamus nos cum studemus odisse quod fuimus, et amare incipimus quod esse debemus. Ergo toties nos negamus, quoties ad meliora convertimus, quoties exteriori vetustate depositâ, in Domini servitute novi hominis alacritate juvenescimus. S. Hilar. de Trinit.

noncement consiste à répudier, à nier ce qui est péché en nous, c'est-à-dire le mensonge, le mal et le néant, pour y affirmer, pour « y attester le Christ[1] », à savoir cet être vrai, vivant, saint, céleste, éternel, qui, subsistant d'abord en Dieu, descend vers nous par la révélation, entre en nous par la foi, y demeure par l'amour et veut si bien y vivre, que chacun puisse dire comme saint Paul : « Vivre pour moi c'est le « Christ, et la mort m'est un gain [2]. Je vis, non plus moi, « mais le Christ vit en moi [3] ».

La lumière faite sur cette question, il semblerait logique et opportun d'aborder tout de suite l'étude des trois vertus dont le propre est de réduire ces trois concupiscences qui sont toute la vie du vieil homme, et dans lesquelles se résume dès lors tout ce que le chrétien doit nier en lui : la pauvreté opposée à la concupiscence des yeux, c'est-à-dire avant tout, à l'amour du luxe et des richesses ; la chasteté opposée à la concupiscence de la chair ; l'obéissance enfin opposée à l'orgueil de la vie, dont l'effet premier et nécessaire est l'amour de l'indépendance, l'esprit d'insoumission et de révolte, la propriété de soi-même, et cette terrible et obstinée passion que les ascétiques nomment la volonté propre. En effet, de même que l'arbre pousse ses fruits par ses branches, de même aussi l'abnégation fait ses actes et produit ses œuvres par le moyen de ces trois vertus.

Mais parce que ces vertus sont précisément la matière des trois vœux de religion, nous aimons mieux retarder encore l'étude que nous en devons faire, et nous occuper préalablement de deux vertus fort capitales qui, se rapportant aussi à cette question du point de départ, sont par là

1. Omne colloquium nostrum et cogitatio, omnis sermo et actio ita fiat, ut nobis quidem ipsi renuntiemus : Christum autem et in Christo testemur. Sic enim persuasum habeo omne hominis perfecti opus Christum testari ; et omnis peccati abstinentiam esse suî ipsius renuntiationem quæ post Christum deducat. Origen. Comment. in Matth. tom. XII, n° 24. — 2. Philipp. I, 21. — 3. Galat. II, 20.

même des effets, des formes et des exercices du saint renoncement.

La première est l'humilité ; la mortification est la seconde. Comme la foi, la crainte de Dieu et l'espérance, ces deux vertus obligent tous les chrétiens, quel que soit leur état. Toutes deux sont les manifestations essentielles et générales de la grâce sanctifiante ; toutes deux sont l'indispensable fondement de la perfection chrétienne et de la sainteté. Si nécessaires d'ailleurs sont-elles aux religieux, que sans elles ni la pauvreté, ni la chasteté, ni l'obéissance n'auraient leur vérité, leur sincérité, leur efficacité contre la triple convoitise, et partant leur mérite surnaturel et leur valeur aux yeux de Dieu.

La première de ces deux vertus aide surtout l'homme à porter sur lui-même le jugement qui convient, et par suite elle pose les bases du traitement auquel il doit être régulièrement soumis en ce monde. La seconde donne à l'homme la lumière et le courage pour suivre ce traitement, soit que lui-même se l'impose, soit que d'autres causes que sa volonté l'obligent à le subir.

Nous parlerons d'abord de l'humilité, et nous diviserons en deux parties ce qu'il nous semble utile de vous en dire. La première contiendra les principes et les explications : les directions et les conseils rempliront la seconde. La première ira donc à vous donner la connaissance de cette vertu ; le but de la seconde sera d'en régler en vous la pratique. Toutes deux aboutiront, j'espère et je le demande à Dieu, à vous en inspirer l'amour, sans lequel votre science demeurant imparfaite, votre pratique elle-même ne serait ni féconde, ni bien assurée.

# I.

L'humilité est une vertu qui, sous l'empire de la lumière dans laquelle Dieu révèle à ses créatures ce qu'il est et ce qu'elles sont, les porte à s'abaisser.

S'il existe ici-bas une doctrine qui élève l'homme, assurément c'est le christianisme. Nous relevant d'abord de l'état de péché dans lequel il nous trouve toujours, il nous élève ensuite au-dessus du monde et de la vie présente, et il ne nous permet ni arrêt, ni repos jusqu'à ce que nous soyons parvenus à la cime même des choses, c'est-à-dire dans le sein de notre Père céleste. Le christianisme n'est en définitive que le dogme, la loi et le fait de la déification des créatures. Or, qu'a à faire ici l'abaissement? Avant tout, comment l'abaissement peut-il être jamais une chose louable [1]? A quel titre est-il bon d'en acquérir le goût et d'en contracter l'habitude? Comment surtout peut-il être pour les chrétiens la matière d'un précepte ou même d'un conseil? L'humilité, le nom l'indique, c'est quelque chose qui met à terre [2]. Qu'a à faire de ceci un être à qui tout crie d'aller au ciel? Et cependant, il est manifeste que dans ce code évangélique qui, sous peine de réprobation, oblige l'homme à monter jusqu'à Dieu, l'humilité est proposée partout comme une vertu, et imposée à tous comme une loi sans dispense. Cette loi même y est tellement essentielle, que si elle n'est pas d'abord observée, il ne sert à peu près

1. Humilitas in suâ ratione importat laudabilem dejectionem in ima. S. Thom. Summ. 2da 2dæ Quæst. CLXI, art. 1, ad 2.

2. Humilis dicitur quasi humi acclivis, id est imis inhærens. S. Isidor. Hispal. ap. S. Thom. ibid.

de rien d'observer toutes les autres; et si nécessaire y paraît aussi cette vertu, que là où elle fait complétement défaut, on déclare qu'il n'y a plus de vertu véritable[1]. Qu'on lise les Écritures, qu'on suive la tradition des docteurs et des saints, l'humilité y est constamment montrée comme la condition absolue de la grâce[2], comme le lieu propre des dons de Dieu[3], et comme l'inévitable atmosphère de toute vie surnaturelle.

Nous avons, dès le début, résolu la difficulté, en disant ce qui donne naissance à ce besoin, à cet amour étrange qu'ont régulièrement les chrétiens d'être abaissés, de se tenir inclinés, de vivre, intérieurement du moins, prosternés et comme agenouillés. Le berceau de l'humilité, c'est la lumière, la pure et infaillible lumière qui jaillit de la sainte face de Dieu et qui, grâce à Jésus, luit miséricordieusement dans nos ombres. Après de fort belles pages où il loue cette vertu, saint Jean Climaque raconte qu'un serviteur de Dieu, lui-même probablement, eut un jour une vision dans son âme. L'humilité lui apparut dans sa beauté. Éperdu et ravi, le saint lui cria : Dis-moi le nom de ton père. Alors la vierge, lui souriant avec grâce et sérénité, lui répondit : Tu veux savoir le nom de celui qui m'enfante; mais c'est précisément l'être qui n'a point de nom : aussi ne te le révèlerai-je que quand tu verras Dieu, à qui soit toute gloire dans les éternités des siècles[4]. Et la vision s'évanouit. Si ce

1. Humilitas virtutes alias accipit, servat acceptas, quia non requiescit Spiritus Sanctus nisi super quietum et humilem (Isaï. LXVI, 2) : servatas consummat, quia virtus in infirmitate, id est in humilitate perficitur. S. Bernard. Epist. XLIII, ad Henric. Archiep. Remens. De moribus et officio Episcoporum.

2. Deus humilibus dat gratiam. Jacob. IV, 6.

3. Locus gratiæ Dei. Richard. a S. Victor. In cant. XXVI.

4. Illa gratum ac serenum subridens : Et quomodo, inquit, genitoris mei nomen scire studes, cum sit anonymus? Non prodam illud tibi donec Deum possideas, cui omnis gloria in sæculorum æternitates. S. Joann. Clim. Scala Parad. Grad. XXV, in fin.

n'est pas là une histoire, c'est du moins une sainte parabole qui couvre et signifie une toute divine réalité.

L'apôtre saint Jacques a écrit : « Toute grâce excellente « et tout don parfait descendent du Père des lumières en « qui il n'y a ni changement, ni ombre de vicissitude[1] ». S'il y a des dons parfaits et des grâces excellentes, ce sont sans doute les vertus chrétiennes, puisqu'elles finissent de rendre l'homme semblable à Dieu et lui méritent la gloire du ciel. Saint Jacques nous raconte donc ici la généalogie des vertus, celle de l'humilité par là même.

L'humilité naît de Dieu, mais surtout en tant que Dieu est « le Père des lumières ». La lumière est le principe spécial de cette sublime vertu ; elle en est la raison, la loi et la mesure. Or, préalablement à toute explication, ceci vous est déjà une preuve que l'abaissement dont il s'agit n'est et ne saurait être qu'un mouvement très-régulier, très-raisonnable, très-saint, imprimé à la créature; un mouvement qui tend à la mettre à son rang, à la maintenir dans l'ordre et par suite dans la vérité. La vérité, c'est ce que Dieu pense, ce que Dieu veut, ce que Dieu aime. Être dans la vérité, c'est donc être dans les pensées, dans les regards, dans les amours de Dieu. Rien n'est plus nécessaire, rien n'est meilleur, rien n'est plus haut.

Or, ce jour unique et divin où l'humilité prend sa source, nous éclaire à la fois deux mondes : le monde infini qui est Dieu, puis ce monde nécessairement borné, mais néanmoins vaste et profond, qui est nous-mêmes : et c'est pourquoi nous avons dit que l'humilité est une vertu qui, sous l'empire de la lumière dans laquelle Dieu se révèle à nous et nous révèle aussi à nous-mêmes, nous porte à l'abaissement. Mais parce que, dans son inconcevable amour, Dieu a voulu réunir ces deux mondes en un seul qui est

1. Jacob. I, 17.

Jésus, vrai Dieu et vrai homme, et que Jésus forme ainsi, à lui seul, une sorte de monde nouveau, ayant son existence spéciale, quoiqu'il ne puisse réellement pas s'isoler des deux autres, il en résulte que le foyer triple et un d'où sort l'humilité, le sein où elle puise la vie, le livre où elle lit sa loi, le sanctuaire où elle s'inspire, c'est la lumière divine éclairant à nos yeux ces trois mondes, Dieu, l'homme et Jésus-Christ.

Quand l'âme contemple Dieu à la double clarté de la raison et de la foi, qui est le jour régulier où vit l'intelligence chrétienne, ce qu'elle découvre est ineffable, ou pour mieux dire, ou moins mal dire, c'est l'ineffable; car elle voit bien que cet ineffable est quelqu'un, et quelqu'un qui est tout, quoiqu'il soit distinct de toutes choses. Mais ce qui l'en distingue, c'est justement cette propriété exclusive qu'a son individualité d'être tout. Il est son propre tout à lui, et par là même il est le tout de tout ce qui existe. Sans lui, rien ne serait. S'il était seul à être, il n'y aurait cependant ni vide ni lacune. Et de ce qu'il y a d'autres êtres que lui, il n'est lui-même ni augmenté, ni diminué. Il donne sans s'appauvrir, il partage sans se diviser.

Il est la plénitude et toute plénitude : plénitude d'être, plénitude de perfection, plénitude de droits.

Il est la plénitude de l'être. Il l'est en ce sens qu'il est lui-même plein d'être, qu'il n'y a rien en lui qui ne soit, mais qui ne soit nécessairement, absolument, infiniment. Il n'a rien, il ne peut rien avoir. Rien ne l'orne, rien ne le modifie, rien ne l'affecte. Tout ce qu'il paraît avoir, il l'est : de sorte que tout ce qui est en lui, c'est toujours et uniquement lui-même. Il est encore la plénitude de l'être en ce sens que, s'il y a quelque part des êtres qui ne soient pas lui, outre qu'il n'y en a et ne peut y en avoir que parce qu'il trouve bon qu'il y en ait, ces êtres empruntent tout de son

être ; et de quelques biens qu'il les comble, ils ne possèdent jamais que ce qu'il leur a spontanément donné. Ainsi, lui et ses œuvres, lui et ses dons, c'est tout ce qui est, et tout ce qui peut être. Hors de lui et de ses dons, rien n'est possible que le néant.

Il est la plénitude de la perfection. C'est la même chose en réalité que la plénitude de l'être; mais cet aspect de Dieu forme, dans notre esprit, une conception nouvelle et nous affecte différemment. Tout ce que l'intelligence peut concevoir de vrai, de beau, de grand, de bon ; tout ce qui peut enrichir, illustrer, perfectionner un être, tout cela est en Dieu ; et, dans sa vérité la plus haute, dans son état absolu et son premier principe, tout cela est Dieu même. Les langues humaines employées tout entières à le dire seraient à bout de leur vocabulaire ; les anges, le voulant raconter, auraient épuisé le pouvoir qu'ils ont reçu de traduire ce qu'ils pensent, Dieu ne serait encore ni exprimé, ni décrit. Chacune des perfections dont nous avons l'idée est comme un monde ; et dès que nous l'attribuons à Dieu, dès que nous la contemplons en Dieu, elle devient plus qu'un monde. Or, nous voyons très-bien que ses perfections sont innombrables : et quand nous avons parcouru chacune d'elles, quand nous les avons ensuite jointes ensemble, ou plutôt concentrées dans cette unité parfaite qui est le cadre obligé et la forme impérieuse de toute conception divine régulière, ce qu'il y a de plus clair pour nous, c'est que tout ce que nous avons conçu n'est rien encore ; et sachant de lui tant et de telles choses, y compris celles que lui-même a daigné nous apprendre, si néanmoins nous comparons cela à ce qu'il sait de son être, et partant à ce qu'il est, notre science n'est plus qu'ignorance et notre jour devient une nuit. O abîmes de l'incompréhensibilité! O saintes ténèbres de la divinité! O plénitude de l'être et de la perfection !

De cette double plénitude résulte la troisième, essentiellement identique aux deux autres, mais qui, revêtant dans notre esprit une forme particulière, appelle logiquement un autre nom. Dieu est la plénitude des droits. Sans doute, ces droits ne s'exercent que s'il y a des créatures et quand il y en a : mais en eux-mêmes ils sont éternels et tout aussi nécessaires que les perfections dont ils dérivent et que l'essence sur laquelle ils s'appuient. Ces droits ne sont jamais en Dieu à l'état de simple puissance : il n'y a rien de tel en lui. De toute éternité ces droits sont tous à l'état d'acte ; et si complets, que lorsqu'il y a des créatures, que ces droits regardent et obligent, ces créatures en sont, il est vrai, modifiées, mais l'être immuable de Dieu ne l'est point. Dieu est donc éternellement créateur, quoiqu'il crée dans le temps ; il est éternellement et essentiellement souverain, quoique ses sujets lui surviennent ; il est toujours le maître, toujours la loi, toujours le droit.

Or, c'est d'abord sous l'empire, la vertu, l'influence sainte et bienfaisante de la lumière où nous voyons cette triple plénitude divine, que naît l'humilité, c'est-à-dire le besoin tout à la fois raisonné, senti et pratique de s'abaisser. Et à chacune de ces trois plénitudes adorables correspond, dans la créature, une sorte d'abaissement et comme une forme particulière d'humilité. Que s'il y faut donner des noms, nous appellerons la première, humilité de soumission : c'est celle qui se réfère à la plénitude des droits de Dieu. Nous nommerons la seconde, humilité d'adoration ; elle regarde la plénitude des perfections divines. Enfin nous dirons que la troisième est l'humilité de confession, ou mieux encore de glorification, et c'est par où nous honorons en Dieu la plénitude de l'être.

Si Dieu a sur nous tous la plénitude des droits, quel droit s'opposera jamais aux siens ? Y a-t-il même un droit devant les siens ? Est-ce une idée possible à un esprit rai-

sonnable, qu'une créature quelconque puisse alléguer à Dieu un droit sur lui? Je dis un droit premier, radical, essentiel. Car il est vrai que nous avons en main des titres; il veut que nous les lui présentions et entend bien les reconnaître. C'est adorable, mais cette suave et savante industrie de son amour ne saurait changer l'essence des choses; il est manifeste que ces titres eux-mêmes sont un don, et que toute la justice ici est fondée sur la grâce. Quelle volonté se dressera donc contre la volonté de Dieu? Quelle créature lui dira: non, ou peut-être, ou plus tard, ou pourquoi, ou comment? Je ne parle pas, vous l'entendez, d'une interrogation respectueuse, encore moins d'une question filiale. Ces questions sont plus que permises. Dieu les provoque souvent; il les inspire, les bénit, les exauce; elles honorent sa paternité, elles réjouissent son cœur. Mais je parle de ce qui traduirait un sentiment d'incrédulité, ou un scandale, ou un murmure, ou une défiance, enfin une ombre quelconque d'insoumission. Au contraire, n'est-il pas juste et bon et nécessaire que, devant ces droits augustes, la créature plie, s'abaisse, se taise, obéisse, et que tout en elle demeure ainsi abaissé et humilié? Ce n'est pas même assez qu'un acte de soumission docile réponde à l'exercice actuel que Dieu fait sur nous de ses droits; il faut que l'âme entière passe dans cet acte, qu'elle y mette tout son amour et y déploie toute son énergie. Il faut de plus que cette soumission devienne sa disposition habituelle et comme son attitude constante devant Dieu. Si elle en sort, même un instant, elle s'écarte de l'ordre, elle n'est plus dans la vérité, elle échappe à son créateur et cesse d'être d'accord avec lui. Elle doit par conséquent aimer cette sujétion, se complaire en cette dépendance, savourer la justice, la convenance, la beauté de ce rapport, et juger dans son cœur que, pour une créature, la perfection de la liberté, comme aussi le comble de la gloire, est dans cette divine

servitude[1]. Si l'âme est vraiment humble, tout cela lui sera clair, facile et ineffablement doux. Cette sorte d'humilité est pleine de révérence. Elle est le fruit pratique et l'expression normale de notre religion envers Dieu. Elle met la créature sous la main de son créateur[2]. Le mot propre de cette première humilité, celui qui dit l'état où elle tient l'âme, le sentiment qu'elle lui inspire et toutes les œuvres qu'elle lui fait faire, c'est ce mot à jamais béni de la Vierge bénie entre tous : « Voici la servante du Seigneur : qu'il me soit fait selon votre parole[3] ».

Par cette habitude de sujétion affectueuse et totale, cette première sorte d'humilité confine à la seconde, que nous avons nommée humilité d'adoration, et qui répond à la plénitude des perfections divines. En face de cet océan dont chaque flot est un océan ; en face de cette beauté qui, éternellement contemplée, est éternellement neuve à l'œil qui la contemple; en face de cet abîme sans fond, où vit, dans une simplicité et une unité infinies, tout ce qui se peut admirer, aimer et désirer, l'âme sent trop vivement qu'elle est devant celui qui est tout, pour ne pas sentir du même coup que le reste n'est rien. Quelle sagesse, par exemple, peut tenir devant la sagesse qu'elle regarde ? Quelle science se poser devant cette science ? Quelle force s'affirmer devant cette force ? Quel amour devant cet amour ? Le moyen de trouver désormais qu'une créature est belle ou bonne ! « Personne n'est bon que Dieu », dit Jésus[4] on n'a plus à le croire ici, on le voit. Plus vite et plus com

1. Veritas liberabit vos. Joann. VIII, 32. Gloria magna est sequi Dominum. Eccli. XXIII, 36.

2. Humilitas secundum quod est virtus specialis, præcipue respicit subjectionem hominis ad Deum. S. Thom. 2da 2dæ Quæst. CLXI, art. 1. Humilitas facit hominem ordinationi (divinæ) subjectum quantum ad omnia; cæteræ autem virtutes, quantum ad aliquam materiam specialem. Id. ibid. art. 4.

3. Luc. I, 38. — 4. Nemo bonus nisi unus Deus. Marc. X, 18.

plétement que l'humble clarté des étoiles ne pâlit et ne disparaît dans la royale clarté du jour, tout ce qui est créé s'efface en la présence du Créateur. Mais dans cette évidence qu'elle a du néant des créatures, rien ne frappe l'âme comme le sien propre. Et tant lui plaît, tant la ravit ce tout des perfections divines, qu'elle ne peut point ne pas confesser ce pur néant qu'elle est. Ce tout qui est Dieu, elle l'adore. C'est ici le seul acte qui la puisse satisfaire, parce que de tous ceux dont elle est capable, c'est le seul qui, par sa nature, convienne tout à fait à Dieu et lui soit réservé. Et en même temps, ce rien qu'elle se voit être elle-même, elle le prosterne, le dépasse, le quitte, et à la fin l'oublie; pour y revenir cependant, car elle a besoin d'y revenir. Son rien à elle lui semble le trône assorti de ce tout qu'elle contemple; et parce que « un abîme appelle un autre abîme[1] », elle goûte de vraies délices à se plonger dans son néant, pour en ressortir plus éprise de ce Dieu qui l'en tire, se replonger encore en Dieu, et admirer avec jubilation que ce qui n'est pas puisse néanmoins se trouver avec l'Etre parfait dans un rapport réel, vivant, libre, cordial; rapport de connaissance, de conversation, d'échange; rapport de disciple à maître, d'ami à ami, d'enfant à père, d'épouse à époux. Cette sorte d'humilité est forte, magnanime et joyeuse. Elle fait bon marché du créé. Elle crie avec l'Église : « Vous seul « êtes saint! vous seul êtes maître! vous seul êtes Très-« Haut, Seigneur Jésus[2] »! Et avec l'Archange : « Qui « est comme Dieu[3]? » Et avec le Roi-Prophète : « Parmi « ceux que l'on nomme des dieux, qui vous ressemble, ô « mon Seigneur[4] »? Oh! oui, qui comparera-t-on à notre Dieu? Il habite dans les hauteurs, et lorsqu'il daigne ac-

1. Psalm. XLI, 8.
2. Tu solus sanctus, tu solus Dominus, tu solus altissimus, Jesu Christe. Hymn. Angel. in Miss. — 3. Quis ut Deus?
4. Quis similis tuî in diis? Psalm. LXXXV, 8.

corder au ciel ou à la terre la faveur d'un de ses regards, il n'y voit et n'y peut voir jamais que « des choses basses [1] ». Je l'ai donc affirmé, ô mon maître, vous êtes vraiment mon Dieu, « parce que vous n'avez nul besoin de mes biens [2] » : et voici que « ma substance tout entière est comme un « néant devant vous [3] ». De même que la tige couverte de fruits monte d'une racine pleine de séve, de même le culte des perfections de Dieu et de son incomparable excellence sort de cette seconde humilité, l'humilité qui adore. Elle donne, plus encore que l'autre, la créature au créateur. La première la lui soumettait : en la ravissant à elle-même, celle-ci la lui livre.

Mais cette passion de s'abaisser et presque de s'anéantir que produit dans l'âme l'évidence de sa disproportion avec Dieu; cette humilité qui, dès qu'elle le regarde, la jette dans la confession joyeuse du rien qu'elle se sent être, comme dans le seul refuge où elle puisse trouver la paix, va-t-elle jusqu'à l'aveugler et à lui cacher, par suite, ce que son Créateur lui a donné d'être, de valoir et de pouvoir ?

Aucune vertu n'aveugle, ou elle cesse d'être une vertu. S'il est vrai que de nous-mêmes nous ne sommes absolument rien, il ne l'est pas moins que Dieu nous a faits ce que nous sommes et dotés de ce que nous avons. Nous sommes des créatures vivantes, intelligentes, ornées de puissances naturelles magnifiques et de dons surnaturels encore plus excellents. Nous sommes des causes, des causes libres et maîtresses d'elles-mêmes, non maîtresses absolues, mais réellement maîtresses. Impossible donc que cette fille de la lumière céleste, qui est la vertu d'humilité, nous em-

1. Quis sicut Deus noster qui in altis habitat et humilia respicit in cœlo et in terra? Psalm. cxii, 6.

2. Dixi Domino : Deus meus es tu quoniam bonorum meorum non eges. Ps. xv, 2.

3. Et substantia mea tanquam nihilum ante te. Ps. xxxviii, 6

pêche de le voir ou nous oblige à ne le regarder point. Je ne prétends pas que d'elle-même elle nous incline à ce regard. Saint Jean Climaque dit justement que « l'humilité est une tutelle divine, et comme un voile enveloppant nos bonnes œuvres pour les dérober à nos yeux[1] ». Mais ce que l'humilité ne fait pas, d'autres vertus le font, qui sont ses sœurs fidèles, ses coadjutrices nécessaires, et par suite ses compléments : de sorte qu'elle-même s'y accorde et trouve bon qu'elles le fassent. Il y a plus : de ce regard qu'elle accepte, encore bien qu'elle ne le commande pas, elle tire précisément son acte le plus élevé et ce qu'on peut nommer son triomphe ; et c'est alors, c'est par là, qu'elle devient l'humilité de glorification.

Qu'est-ce à dire ? Se voyant riche des dons divins, et possédant déjà par la grâce ce Dieu dont elle est l'image, l'âme humble n'est nullement enivrée par la magnificence de sa destinée et de l'état qui la prépare. Sachant et confessant que tout ce qui est en elle vient de Dieu, elle lui en rend avant tout d'immenses actions de grâces. Cette troisième sorte d'humilité est essentiellement reconnaissante. Comme, à ses yeux, tout est don gratuit, tout lui paraît un signe, tout lui devient un gage de l'amour infini qui, dès l'éternité, l'a prévenue. Tout la porte dès lors à remercier, tout la pousse à aimer davantage. Même de ce qui lui manque, elle prend sujet de bénir Dieu, pensant tout droit qu'elle n'en est pas digne, et que, si elle l'avait reçu, elle en aurait sans doute abusé. Puis, de tout ce qu'elle doit à la munificence de son doux Créateur, elle lui fait un hommage absolu, sans rien soustraire, sans rien retenir, sans jamais rien s'attribuer à elle-même. Elle sait bien qu'étant libre, elle est en droit et en fait la coopératrice de Dieu ;

1. Humilitas est tutela divina et velum quo opera nostra teguntur, ne illa videamus. Loc. cit. Grad. xxv.

que la grâce, toute puissante qu'elle est, ne saurait tirer d'elle un acte méritoire quelconque sans le concours de sa volonté. Elle comprend donc que par Dieu, après Dieu et avec Dieu, elle est l'auteur de ses bonnes œuvres et, à la fin, de son salut. Mais elle n'en voit pas moins que, dans le libre emploi de ses puissances naturelles et surnaturelles, elle n'est pas plus indépendante de Dieu que dans le fait radical de sa venue à l'existence; que même après avoir reçu de Dieu la puissance d'agir, elle ne peut néanmoins l'exercer, et surtout la bien exercer que par lui ; et qu'en somme, comme le dit Jésus, sans lui, elle ne pourrait rien faire[1]. S'il arrive que d'une certaine manière elle opère sans lui, c'est-à-dire en dehors de sa volonté, de sa direction et de son influence morale (ce que sa condition ici-bas rend possible, et ce qui, hélas ! n'est que trop fréquent dans sa vie), cet acte, qui est une erreur pratique, une défaillance et un péché, reste quelque chose de négatif, quelque chose qui de soi-même est nul; c'est une soustraction qu'elle fait d'elle-même à Dieu, et comme une tradition de son être ou de sa vie au néant. Dans toute sa vie morale, ce sont là les seuls actes qui lui appartiennent en propre, et qu'elle puisse dès lors justement s'attribuer. Mais si l'action est bonne, si elle est faite dans la vérité, conforme à la loi, si elle vaut, si elle compte, l'âme sait indubitablement qu'elle en est redevable à Dieu, que Dieu en a été le premier moteur, le régulateur, le soutien, le succès; qu'en conséquence, cette œuvre est celle de Dieu incomparablement plus que la sienne; que quand Dieu l'en récompensera, il ne fera autre chose que couronner ses propres dons[2]; et que, partant, elle lui en doit à jamais renvoyer toute la

1. Sine me nihil potestis facere. Joann. xv, 5.
2. Cum hinc exieris, recipieris pro meritis, et resurges ad recipienda quæ gessisti. Tunc Deus coronabit non tam merita tua quam dona sua. S. August. Serm. CLXX, 10.

gloire. C'est ce qu'elle fait avec une fidélité scrupuleuse, restant, pour grandes et saintes que soient ses œuvres, pure de toute vanité, vierge de toute propriété. Ainsi l'humilité tient l'âme immuablement prosternée sur le seuil de cette gloire que Dieu lui-même déclare ne vouloir céder à personne[1]. Avec le besoin et la confiance de baiser ce seuil sacré, elle lui inspire la crainte de le franchir. Que si même cette âme humble sent la louange arriver jusqu'à elle et la gloire humaine l'entourer, si même elle accepte cette gloire (ce qui en soi est légitime lorsque la gloire est méritée), elle ne la prend jamais qu'en Dieu et pour Dieu, et elle finit toujours par la lui rapporter tout entière ; imitant ces vieillards de la Jérusalem céleste que saint Jean nous fait voir couronnés, mais qui jettent leurs couronnes au pied du trône de Dieu[2]. Elle dit donc : « Qu'ai-je en moi « que je n'aie reçu ? et si j'ai tout reçu, de quoi me glori- « fierai-je[3] ? Est-ce que la hache fait la glorieuse devant « celui qui la manie[4] ? O Dieu ! c'est vous qui avez opéré « en nous toutes nos œuvres[5]; et de nous-mêmes, nous ne « sommes pas seulement capables de concevoir une bonne « pensée[6]. A vous donc, Seigneur, appartiennent et la « magnificence et la victoire. Tout ce qui est, est à vous, « et ce que nous vous rendons, c'est toujours ce dont vos « mains nous ont fait la gratuite aumône[7] ».

1. Gloriam meam alteri non dabo. Isaï. XLVIII, 11.
2. Procidebant viginti quatuor seniores ante sedentem in throno.... et mittebant coronas suas ante thronum, dicentes : Dignus es, Domine, accipere gloriam. Apoc. IV, 10.
3. Quid habes quod non accepisti ? Si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis ? I Cor. IV, 7.
4. Numquid gloriabitur securis contra eum qui secat in eâ ? Isaï. X, 15.
5. Omnia opera nostra operatus es nobis. Id. XXVI, 12.
6. Non quod sufficientes simus cogitare aliquid a nobis tanquam ex nobis : sed sufficientia nostra ex Deo est. II Cor. III, 5.
7. Tua est, Domine, magnificentia et potentia et gloria et victoria.... Nunc igitur, Deus noster, confitemur tibi, et laudamus nomen tuum inclytum... Tua sunt omnia, et quæ de manu tuâ accepimus reddimus tibi. I Paralip. XXIX, 14.

Ainsi cette humilité est une essence exquise où entrent, comme éléments, le pur amour de la vérité et la sainte passion de la justice. Elle approprie la créature à Dieu et fait que notre vie, comme elle vient tout entière de lui, retourne aussi à lui tout entière. Elle assure par là le suprême succès de Dieu dans l'œuvre de sa création ; car Dieu n'a rien créé que pour sa gloire, et cette humilité fait de toute âme en qui elle règne un ciel vivant, dont tout l'emploi est de raconter la gloire du Seigneur. Elle sanctifie le nom de Dieu, c'est-à-dire que toujours elle met ce nom à part, que toujours elle lui fait sa part, n'opérant que par sa vertu, et avec l'intention principale de l'honorer et de le manifester : comme l'humble Jésus qui, la veille de sa mort, disait en contemplant l'œuvre entière de sa vie : « Père, je vous ai glorifié « sur la terre, j'ai manifesté votre nom aux hommes [1] ». Elle est en même temps le triomphe de Dieu sur notre faiblesse, et la victoire définitive en nous de Jésus sur Satan. Elle est juste l'opposé de l'orgueil, et par là même elle fixe l'âme aux antipodes de l'enfer. « Dieu n'a besoin de rien, étant le maître de tout, écrivait le Pape saint Clément : aussi ne nous demande-t-il pas autre chose que de confesser ce qu'il est [2]. » Cette confession est l'acte spécial de cette humilité : par où vous pouvez voir que nous lui avons donné son nom propre, en l'appelant humilité de glorification, et aussi comment elle honore en Dieu la plénitude infinie de son être.

Telle est l'humilité en elle-même, tel est son état absolu, tels sont ses actes nécessaires [3]. Son suprême regard est pour

1. Ego te clarificavi super terram... manifestavi nomen tuum hominibus. Joann. XVII, 4, 6.

2. Nullius rei, fratres, indigus est Dominus omnium, nec quidquam desiderat, præterquam ei fiat confessio. S. Clem. Epist. I ad Corinth. cap. 52.

3. Entre tant de définitions qui ont été données de l'humilité, l'une des plus exactes et par là même aussi des plus belles, est celle

Dieu. La triple plénitude de Dieu est sa raison première et sa règle. Ses actes essentiels sont de soumettre la créature à Dieu, de la maintenir dans la confession sincère et pratique de son propre néant, et de faire enfin qu'en toutes choses, mais particulièrement en toutes ses œuvres, elle rende hommage à Dieu et lui renvoie toute gloire. Il y a d'autres actes encore que l'humilité commande ou conseille; nous le dirons bientôt; mais ils sont relatifs à tel ou tel état, et ces états eux-mêmes ne sont qu'accidentels. De plus, là où ces actes sont exigés, ils ont surtout pour fin d'assurer la pleine et parfaite exécution des autres, lesquels sont définitivement les seuls à demeurer. Ainsi, que la créature soit ange ou homme, qu'elle soit juste ou pécheresse, qu'elle marche dans la voie ou soit déjà au terme, par le seul fait qu'elle est une créature elle doit à Dieu cette triple humilité de la soumission, de l'adoration et de la glorification. Entre Dieu et la créature, aucune relation régulière et surtout amie n'est possible sans cette humilité [1]. Cela est fondé sur l'essence même de Dieu d'où dérive celle des choses : et c'est pourquoi dans la proportion exacte où la divinité est mieux connue, c'est une conséquence naturelle que cette humilité soit plus parfaite [2].

La vie des saints contient des prodiges d'humilité. Si éminente pourtant que cette vertu puisse être dans un saint voyageur, elle n'atteint pas ordinairement la perfection de celle

qu'on lit dans les Institutions de Thaulère. « La véritable humilité n'est autre chose, dit-il, qu'un abaissement profond du cœur et de l'esprit, que la justice demande de nous en présence de la majesté de Dieu et auquel nous sollicite l'amour que nous lui portons. » Instit. Chap. IX.

1. C'est pourquoi S. Bernard la nomme : Propria virtus divinæ exhibenda majestati. Serm. IV, in Nativ. Dom.

2. C'est un fait bien remarquable que ni S. Thomas d'Aquin, ni Ste Thérèse, deux saints si merveilleusement éclairés, ne furent jamais tentés d'orgueil ni même de vaine gloire. V. pour S. Thomas, Chronique de Pizzani; et pour Ste Thérèse, sa Vie par le P. de Villefort, Préface.

des bienheureux. La triple humilité dont nous avons parlé est l'état intime et immuable de tous les habitants du ciel. Les actes de leur vie sont magnifiques : les œuvres même héroïques que nous faisons ici-bas n'égalent point, à certains égards, la grandeur, la beauté et la portée des leurs. Tous ces actes supposent ou impliquent cet état humble, soumis, abaissé, prosterné. C'est grâce à cet état que, comme l'écrit saint Paul, Dieu est vraiment tout en eux tous [1]. Cet état est justement en eux la place de Dieu, et il fait que leur être tout entier est devenu cette place. Or, la grande cause de l'humilité des saints dans la gloire, c'est qu'ils voient sans distance et sans voiles ce Dieu que nous n'apercevons ici que de loin, d'une manière indirecte, à travers des symboles et, comme dit saint Paul, en énigme [2].

Mais parce que, dans le ciel, il y a une hiérarchie et dans cette hiérarchie des degrés innombrables, et tout d'abord des degrés dans cette vision béatifique d'où tout le reste découle et dépend ; à mesure que, franchissant ces échelons magnifiques, on se rapproche du trône de Dieu, c'est-à-dire de cette splendeur vivante et tranquille dans laquelle il repose, et qui n'est autre que la Trinité de ses personnes dans l'Unité de son essence, on voit l'humilité grandir en proportion. Qui mesurera celle de saint Michel? Qui racontera celle de saint Joseph ? Il est clair toutefois que Marie les surpasse en ceci comme en tout. Aucune pure créature ne connaît Dieu comme elle ; aucune non plus n'est autant qu'elle convaincue qu'elle n'est rien ; aucune ne le confesse avec autant de bonheur ; aucune ne restitue plus purement à Dieu tout ce qu'elle a reçu de sa miséricordieuse bonté. Et cependant, Marie n'atteint pas encore ici le dernier degré du possible. Cette cime suprême de l'humilité est réservée à l'Humanité sainte. Un mot dit tout ce

1. Ut sit Deus omnia in omnibus. I Cor. xv, 28. — 2. Ibid. XIII, 12.

qui s'en peut dire. L'humilité de Jésus répond de tout point comme vertu, à ce que l'union hypostatique est comme grâce. Autant Jésus est Dieu, autant il est, comme homme, anéanti devant Dieu.

Mais en se découvrant à nous, Dieu nous découvre aussi à nous mêmes. La première de ces révélations implique l'autre; ou plutôt, c'est une même illumination qui éclaire à la fois deux objets, Dieu qui parle et l'homme qui écoute. Un être à qui Dieu se montre ne saurait s'ignorer lui-même. On est en droit de demander lequel de ces deux, que la lumière divine éclaire ici, est naturellement le plus dérobé à nos regards. L'Écriture nous dit bien que le séjour de Dieu est « une lumière inaccessible [1] »; mais elle déclare, avec la même autorité, que « le cœur de l'homme est insondable [2] ». Abîme d'élévation d'une part, abîme de profondeur de l'autre, ténèbres pour nous des deux côtés.

En tous cas, cette lumière où nous nous voyons est à l'humilité une nouvelle raison d'être, un nouveau titre nous obligeant à ce devoir, un nouvel aliment à la vertu qui nous le fait remplir [3]. La plus simple connaissance que nous ayons de Dieu implique déjà pour nous la conscience de notre existence, et l'évidence, par là même, que nous ne sommes pas Dieu, mais bien des créatures de Dieu, c'est-à-dire des êtres que Dieu a tirés du néant. Or, plusieurs choses viennent s'ajouter en nous à cette condition foncière et commune de créatures que nous partageons avec la brute et que les anges partagent avec nous. Nous occupons tel ou tel rang dans la série des êtres; nous avons telle ou telle nature, telles ou telles qualités, et aussi tels ou tels

1. Lucem inhabitat inaccessibilem. I Tim. VI, 16.
2. Pravum est cor omnium et inscrutabile. Jerem. XVII, 9.
3. Humilitas est virtus quâ homo verissimâ sui cognitione sibimetipsi vilescit. S. Bern. De Grad. Humilit. I.

défauts. La connaissance de ces états particuliers ne modifiera évidemment pas l'essence de cette humilité à laquelle nous sommes tous tenus comme créatures; mais elle en pourra singulièrement modifier le caractère et l'exercice. En effet, plus est petit, plus est vil en lui-même l'être qui rend hommage à Dieu, plus il convient que l'hommage réponde à cette bassesse et la traduise. Un prince du sang s'incline moins bas devant le Roi qu'un simple sujet : un sujet admis à une audience salue profondément son souverain ; c'est à genoux qu'un condamné implore de lui sa grâce.

Qu'en est-il donc de nous? N'insistons pas sur notre néant. Cette considération est puissante et usitée : mais c'est précisément parce qu'elle est usitée et qu'on la trouve généralement et parfois surabondamment développée dans la plupart des livres qui traitent de l'humilité, qu'après ce que nous en avons dit à la lumière de la triple plénitude de Dieu, il nous semble permis de nous en taire. C'est donc une chose acquise et d'ailleurs manifeste. Ce néant d'où nous sommes sortis par un acte souverain du divin bon plaisir, il demeure notre fond. Il persiste sous les dons de Dieu, sous la nature, sous la grâce, sous la gloire. Nous y retomberions de nous-mêmes si la toute-puissante volonté de Dieu cessait un seul instant de nous soutenir. Nous ne vivons que d'emprunt, nous ne marchons qu'appuyés, nous n'opérons que par la vertu et sous la volonté d'une cause suprême et étrangère. On ne saurait être plus profondément indigent : à regarder nos origines et nos racines, il faut dire qu'on ne saurait moins être. Qu'on aille donc aussi loin, qu'on reste aussi longtemps que l'on voudra dans la méditation de ce dogme de notre néant et de ses conséquences logiques, on trouvera partout des raisons à l'humilité; mais un motif de s'enorgueillir, de s'enfler, de s'admirer, de se complaire en soi ou de se vanter devant les autres, on ne le trouvera nulle part. L'orgueil est con-

damné à ne vivre que d'aveuglement et à ne se repaître que de mensonges.

Mais ce n'est pas tant encore ce néant qui nous touche, et ce n'est pas non plus de le considérer beaucoup qui, d'ordinaire, nous donne le goût et la force d'être humbles. Outre que ce néant fondamental est la condition de tout ce qui est créé, qu'y pouvons-nous? Ce n'est pas, à tout prendre, un fait qui nous soit imputable. Passons donc outre. Laissons même notre nature, qui, si nous la regardons telle que Dieu l'a faite, nous donnera peut-être sujet d'être fiers autant pour le moins que d'être confus et humiliés.

Allons tout droit à notre histoire. Ici nous quittons l'abstraction : nous n'avons plus à dépasser notre être par la pensée, à sortir du temps et du lieu, à faire enfin de la métaphysique. Nous sommes en pleine réalité; nous nous posons en face de faits vivants, actuels, irrécusables; et, chose considérable, en face de ce qui, en nous, nous appartient le plus. Car dès qu'il est question de notre histoire, du moins au point de vue moral, il s'agit de ce dont nous sommes personnellement les auteurs, de ce dont nous avons par suite l'entière responsabilité. Moralement, l'homme est fils de ses œuvres : l'homme est ce qu'il se fait, et partant ce qu'il fait. Quelle est donc notre histoire, et quel appoint va-t-elle fournir à notre humilité?

Dieu a son histoire avec nous et en nous : elle est d'un bout à l'autre adorable et admirable. Mais nous avons la nôtre avec lui, et toute, hélas! n'est pas écrite en lui, au livre de ses pensées, de ses volontés et de ses complaisances. Cela devait être; cela n'est point, et tout à fait par notre faute : et notre faute est précisément que cela ne soit point. Il y a dans notre vie des pages que Dieu ne regarde pas, lui qui voit tout; des actes que Dieu ignore, lui qui sait toutes choses. Nous avons tous péché, et le péché, Dieu s'en

détourne, il ne le connaît pas. Faut-il approfondir ici ce que le péché est en lui-même? Faut-il surtout compter, mesurer, peser les péchés que nous avons commis?

On juge l'arbre à ses fruits, dit Notre-Seigneur [1]. Et de même on connaît le péché à son salaire. Son salaire, c'est la mort [2]. Et si la mort est son salaire, c'est qu'elle est son fruit naturel. « Quand la convoitise a conçu, dit saint « Jacques, elle enfante le péché; et quand le péché est con- « sommé, il engendre la mort [3] ». La part de la justice de Dieu en ceci, c'est de souscrire à cette génération fatale; mais cette génération elle-même tient à l'ordre essentiel des choses.

Et quelle mort produit le péché? Celle du corps est déjà horrible. Suivez-la dans ses préparations éloignées ou prochaines, dans ses symptômes qui sont ses émissaires, dans son travail latent, dans son progrès inexorable; puis dans le coup qu'elle frappe, dans le divorce violent qu'elle opère, dans la tyrannie qu'elle exerce sur la proie dont elle s'est saisie; dans ses ravages silencieux comme la tombe, secrets comme la nuit, actifs comme le feu, allant du pas dont vont les choses fatales, tranquillement, sans interruption et toujours. Si cette mort est le fruit du péché, et elle l'est très-assurément, quoique non pas son fruit total ni principal, elle est donc aussi son image. Regardez dans la fille les traits d'un père qui reste si souvent pour nous mystérieux et inconnu.

Et quoi encore! Cette première mort n'est rien. Quoiqu'elle vienne du péché, elle n'est point un tel mal que Dieu n'en puisse tirer du bien, et même s'unir à elle, lui qui est le souverain bien. La vérité est qu'il l'a endurée,

1. Matth. XII, 33.
2. Stipendia peccati mors. Rom. VI, 23.
3. Concupiscentia quum conceperit, parit peccatum; peccatum autem quum consummatum fuerit, generat mortem. Jacob. I, 15.

qu'il y a passé; et après lui tous les justes y passent; en sorte que, désormais, elle est pour les enfants de Dieu la porte du paradis. D'ailleurs elle n'a qu'un temps. Elle est tuée en principe; et quand viendra le jour marqué, elle rendra tout ce qu'elle a pris à celui qui, en la subissant, l'a vaincue[1]. Mais la vraie solde du péché, son premier-né, son fruit parfait, sa vive image, c'est cette « seconde mort » dont parle l'Écriture [2], la mort totale, la mort radicale et sans résurrection, la mort qui est le divorce absolu d'un être avec la vie absolue, l'enfer éternel. Le péché est là, déployé, mûr, épanoui, manifeste. On y voit donc quelle est sa séve, ou plutôt son venin, et le mal infini qu'il contient dans son germe. Il sépare du bien infini, et sans retour possible. Il ruine de fond en comble un dessein de la sagesse de Dieu; il triomphe de sa toute-puissance, il fait avorter son amour; il rend vains ses efforts, vaines ses larmes, vaine l'effusion de son sang; et il finit par jeter l'ouvrage de Dieu, la créature de Dieu, l'enfant de Dieu, hors de Dieu, à l'opposé de Dieu, au-dessous de tout ce qui, dans la pensée divine, a une place ou un nom; dans un lieu ténébreux, effroyable et ignoble, le lieu de toutes les scories du monde et des déjections universelles. Tel est le péché, telle est son œuvre.

Or, ce péché, nous l'avons commis. Passons, si vous voulez, sur l'humiliation, pourtant si fondée et déjà si profonde, du péché originel. Mais les péchés actuels, les péchés commis librement, en connaissance de cause, en pleine lumière chrétienne, en pleine grâce, avec pleine advertance, et après mûre délibération! N'y eût-il qu'une seule de ces fautes graves inscrite aux actes de notre vie, nous aurions mérité l'enfer; et, n'était l'infinie miséricorde de Dieu,

1. Absorpta est mors in victoriâ. I Cor. xv, 54.
2. Apocal. xx, 6.

nous y serions à l'heure présente. Mais combien de péchés, et quels péchés ont souillé cette vie? Redemandez-le à ces confessionnaux qui en ont reçu la confidence adoucie et féconde, et qui la gardent dans un secret inviolable pour tous, hormis pour vous. Priez celui qui peut faire crier même les pierres[1] de faire parler les confessionnaux et de vous représenter ainsi votre histoire. Et encore, diront-ils bien tout? Ont-ils vraiment tout reçu? Tout ce que Dieu sait de vous, le savent-ils? J'admets que volontairement vous n'ayez rien caché; mais les péchés inaperçus, les péchés oubliés, les péchés méconnus par suite de nos illusions, de nos étourderies, de nos consciences faussées, de notre aveuglant amour-propre; tous ces péchés dont le Prophète disait à Dieu : « Seigneur, purifiez-moi de mes « péchés secrets[2] »! Plaçons-nous sincèrement en face de notre vie morale, regardons-la jusqu'au fond, et, je ne dis pas : Lèverons-nous la tête, serons-nous fiers de nous-mêmes? mais je dis: Les actes si simples et si saints de l'humilité essentielle, comme aussi les sentiments réguliers et paisibles dont ces actes sont la floraison, vous sembleront-ils suffisants pour vous? Dans l'ordre des abaissements légitimes, comblent-ils pour vous la mesure et vous acquittent-ils envers Dieu? Je vous le demande; l'humilité du paradis, l'humilité des anges, de Marie, de Jésus, est-ce toute l'humilité qui répond à votre condition, et que, par suite, Dieu exige de vous? Après que Dieu a été par nous offensé, outragé, trahi, est-ce assez de lui rendre l'hommage que lui doivent déjà et que lui rendent ses serviteurs les plus fidèles et ses amis les plus dévoués? Votre raison et votre conscience crient : Non. Non, ce n'est plus seulement une humilité de sujétion qui convient au

1. Luc. XIX, 40.
2. Ab occultis meis munda me. Psalm. XVIII, 13.

pécheur, c'est une humilité d'abjection. Le pécheur est un être abject. Il se doit, il doit à Dieu d'être honteux de lui-même. Comprenez donc que se mépriser soi-même et consentir à être méprisé sous cet aspect de pécheur, qui, hélas! est réel en nous tous, c'est encore être dans l'ordre, et qu'une âme cesse d'y être dès qu'elle est vide de ce mépris. Et qui ne sent que pour un pécheur pardonné et redevenu juste, l'humiliation est un soulagement; que l'âme vraiment contrite s'y plonge comme en un bain; que, si elle n'avait pas ce refuge, la vie lui serait insupportable. Si au contraire, et cela n'est pas rare, l'âme, quoiqu'elle ait péché, quelquefois même parce qu'elle a péché, n'a pour elle que de l'estime, si elle s'admire de tout point et prétend aussi qu'on l'admire, elle devient une espèce de monstre : monstre dans l'ordre intellectuel, tant, par là, elle va loin dans l'absurde; monstre dans l'ordre moral, tant, de toutes parts, elle se met hors la loi. Le Saint-Esprit nous dit que Dieu déteste « le pauvre orgueilleux[1] ». Si c'est vrai, même de celui qui est pauvre des biens de ce monde, qu'en est-il de celui qui est pauvre du bien infini? C'est à la notion catholique du péché et à la splendeur où elle arrive dans les âmes éminemment pures, que se doit rattacher une bonne part de ces humiliations dont les saints se sont montrés si avides, et dont le récit, scandalisant les gens du monde, est déjà pour beaucoup de chrétiens un étonnement et un fardeau.

Et ce n'est pas tout que le péché! Le fait du péché commis subsiste évidemment: Dieu lui-même ne saurait faire que ce qui a été n'ait point été. Nous serons des saints en paradis, il restera encore vrai que nous avons été des pécheurs. Dieu en tirera trop de gloire pour que l'âme con-

1. Tres species odivit anima mea : pauperem superbum.... Eccli. xxv, 3.

sommée en lui n'y puise pas beaucoup de joie. Dès ce monde on en peut goûter quelque chose, quoique ce sentiment élevé n'empêche pas le souvenir des fautes passées et pardonnées de nous plonger souvent dans la honte. Toutefois il est sûr que le péché lui-même disparaît sous la grâce. Une larme du cœur et le sang de Jésus, c'est assez pour noyer les fautes de toute une vie. Mais les restes de ces péchés, mais leurs suites, les suites du péché originel, les suites des péchés actuels! Ce n'est plus le néant, ce n'est plus l'iniquité, c'est la misère, et une nouvelle raison de nous tenir abaissés et humbles.

Il serait plus aisé qu'opportun de s'étendre sur ce sujet. S'il y a un lieu commun dans la morale chrétienne, c'est celui-ci. Mais, de grâce, au nom de l'humilité de Jésus, et pour que vous compreniez enfin combien l'humilité est juste et jusqu'où elle doit aller en vous, jetez un regard sur vos misères, un regard de croyant, un regard de chrétien. Forcez votre œil à voir dans leur réalité, et dans leur étendue, et dans leur profondeur, et dans leur inimaginable persistance, les misères de votre esprit, qui est pourtant ce qu'il y a en vous de plus noble et peut-être de moins gâté. Regardez vos ignorances, même si vous êtes savant : oserai-je dire surtout si vous êtes savant? Regardez vos doutes forcés et innombrables, vos distractions, vos oublis, vos variations, vos contradictions, vos impuissances! Et les misères de votre cœur, son étroitesse, souvent sa bassesse, sa pente à se prendre pour centre, son insensibilité, sa froideur, parfois sa dureté, ou bien sa fougue qui trouble tout, et que n'arrête même pas la conscience ! Et les misères de votre volonté si mobile, si inconsistante, si faible, si lâche, et ne trouvant souvent de force que pour s'entêter dans les points où la foi, la raison, la convenance, l'intérêt même lui demandent de céder! Et les misères de votre caractère si inégal, si fantasque, si emporté, si exigeant, si entier, si

tyrannique ! Et cette triple misère des trois concupiscences et son influence néfaste et continuelle, influence de ténèbres, influence de fièvre et de feu, influence d'égarement, de soulèvement, de tempête, de corruption, de dépravation, et, qui pis est, de vaine gloire et d'orgueil : car c'est là peut-être le comble, que nous rendant si misérables, cette puissance du mal qui est en nous ne nous pousse à rien tant qu'à nous enorgueillir. Joignez-y les misères de votre corps, du corps naissant, du corps vivant, du corps mourant, du corps après la mort! Puis enfin, les misères de votre vie telle que la fait la somme de ces misères ou naturelles ou volontaires ; telle que la laissent des grâces sans nombre et presque sans mesure, des grâces de choix, et une opération de Dieu incessante ; telle que la laissent aussi de vraies, d'admirables vertus, un sincère vouloir d'être à Dieu, un effort habituel de le contenter en toutes choses, et une union déjà intime avec Jésus, union avivée et resserrée par des communions très-fréquentes sinon quotidiennes! Oui, les misères de cette vie, où le péché mortel n'apparaît plus jamais, où sa seule pensée fait horreur, mais où le péché véniel se montre si souvent, où l'on rencontre encore tant d'égoïsme, tant d'indélicatesse, tant de petites indignités, tant de mauvais procédés envers la grâce, tant de révoltes ingrates et sottes contre le Saint-Esprit, tant de larcins qu'on lui fait, tant d'obstacles qu'on lui oppose, tant d'injurieux délais auxquels on le condamne ! L'humilité a sa raison partout ici, sa raison impérieuse. Dieu ne serait pas ce qu'il est, nous serions seulement ce que nous sommes, il serait nécessaire d'être humbles, il serait juste d'être humiliés ; le goût, l'amour, l'habitude de l'abaissement seraient un devoir et une vertu.

Enfin voici une troisième source à ce fleuve de l'humilité qui, lui aussi, doit s'écouler comme un torrent dans la cité

de Dieu pour y porter partout l'abondance et la joie, en y portant le Saint-Esprit[1]. Cette source est comme le confluent des deux premières. Vous l'avez nommée, c'est Jésus, Emmanuel, Dieu avec nous, Dieu chez nous, Dieu l'un de nous; la plénitude de la divinité et le néant de la créature devenus un composé vivant, un seul être, une personne unique qui, dans son indivisible unité, est réellement et absolument Dieu et homme; révélation de l'un, révélation de l'autre, révélation de l'un par l'autre. Les deux lumières sont là rayonnant d'un foyer identique, et éclairant du même coup tout ce qui peut être éclairé. L'humilité a donc dans ce mystère sa raison souveraine, sa justification plénière, sa vie inextinguible. Et non-seulement elle y a son principe et son dogme, mais elle y a encore son parfait exemplaire. Et c'est pour cela que Notre-Seigneur nous dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de « cœur[2] »; semblant se réserver ainsi l'enseignement de l'humilité, et se proposant lui-même à nous comme le modèle de cette vertu.

Avant tout, Jésus est Dieu, Dieu vivant dans une humanité, Dieu apparu dans la chair.

Les Docteurs se demandent si Dieu, comme tel, est susceptible d'humilité. Saint Thomas répond que non[3]; et à regarder la chose sous l'aspect où il la considère, elle est

1. Psalm. XLV, 5.

2. Discite à me quia mitis sum et humilis corde. Matth. XI, 29. C'est là-dessus que notre admirable S. Augustin s'écrie : « C'est donc à quoi se réduisent ces trésors de sagesse et de science qui sont enfouis en vous! C'est donc là ce grand secret que nous devons apprendre de vous, à savoir que vous êtes doux et humble de cœur! Est-ce donc une si grande chose d'être petit, que si nous ne voyions d'abord cela réalisé en vous, qui êtes la grandeur même, nul ne le pourrait jamais apprendre? ». De sanctâ Virginitate, cap. 35.

3. Deo secundum naturam divinam non competit humilitas, sed solum secundum naturam assumptam. 2da 2dæ Quæst. CLXI, art. 1, ad 4. — Humilitas in Deum non cadit. Contra Gentes. Lib. IV, cap. 55.

évidente. Pour lui, l'humilité est un frein régulier que la raison vient mettre au besoin naturel que nous avons d'être grands et excellents[1]. Elle empêche qu'on présume de soi et de ses forces, qu'on excède en ses ambitions, et par suite en ses entreprises. Il est clair que le danger de présumer ou d'excéder n'existant pas pour Dieu, ce frein dont on parle ici ne lui est point nécessaire, et ne lui saurait être dès lors convenablement attribué. Peut-être cependant serait-il encore plus vrai de dire qu'en Dieu l'orgueil est impossible, ce que saint Thomas démontre aussi ailleurs[2] : car enfin Dieu étant par son essence même la vérité, la mesure et l'harmonie, il possède ainsi par nature cette exacte modération que nous tâchons d'acquérir par vertu.

Quoi qu'il en soit, si dans l'humilité nous regardons plus spécialement le goût qu'elle inspire et le mouvement qu'elle détermine, c'est-à-dire cette pente louable à l'abaissement, dont l'angélique Docteur parle aussi, qui ne voit que, sans jeter l'ombre d'une ombre sur la majesté de l'Être divin, on peut et l'on doit convenir que de tous les êtres, sans exception, Dieu est celui qui s'abaisse le plus et le plus volontiers. Est-ce que réellement la créature s'abaisse ? N'ayant d'elle-même que le néant, qu'abaisse-t-elle, si elle se fait petite, hormis ce qu'elle a reçu ? Mais s'il arrive que Dieu condescende et surtout qu'il descende, n'est-ce pas un abaissement véritable ? A ce titre, Dieu est humble comme nul ne le sera jamais. Les saints l'ont bien compris. Dieu venait de montrer à sa chère bienheureuse Angèle de Fo-

1. Temperat et refrænat animum ne immoderatè tendat in excelsa. Summ. ubi supra, art. 10.

2. Dans son commentaire sur le troisième Livre des Sentences, où il dit : Quamvis humilitas sit perfecta virtus in homine, non tamen oportet ut in Deo ponatur, si propriè sumatur humilitas. Quod patet ex speciebus superbiæ quæ ei opponuntur : quarum prima est quum bonum quod habet tribuit sibi. Hoc quidem in homine vitium est, quia nihil habet a se; sed in Deo summa perfectio est, quia nihil habet ab extrinseco.

ligno quelque chose de sa toute-puissance. « Maintenant, lui dit-il, regarde mon humilité. Et je vis, raconte-t-elle, un abîme épouvantable de profondeur : c'était le mouvement de Dieu vers l'homme et vers toutes choses[1] ». Cette parole est divine et nous ouvre un grand jour, non-seulement sur l'humilité de Dieu, mais sur l'ensemble de son caractère.

Ce mouvement intime, ardent, spontané de Dieu vers l'homme et vers les créatures le porte avant tout à les créer. Le néant en est donc le premier terme, car c'est sur le néant que Dieu opère ici. Or, Dieu n'est-il pas déjà admirablement humble de s'incliner jusqu'à ce rien ? On dira : Dieu crée par amour; l'amour est le principe de son acte et l'âme de son mouvement. Oui sans doute : mais il reste que, par ce mouvement, Dieu s'abaisse, et s'il n'était pas humble par caractère autant qu'il est bon par nature, comment l'amour obtiendrait-il qu'il s'inclinât ainsi ? On objectera encore : mais Dieu crée pour sa gloire. En effet, cette gloire est la fin suprême et obligée de ses opérations. Mais d'abord cette gloire est purement extérieure ; par suite elle n'est nécessaire à aucun titre; elle n'ajoute absolument rien à celle que Dieu possède déjà. C'est un vêtement possible à Dieu, tout au plus un vêtement convenable ; mais comme il ne le prend pas par indigence, il le prend par condescendance, et dès lors il montre, en le prenant, une vraie humilité.

Oui, mon Dieu ! vous faire raconter au dehors, même par des cieux splendides [2], c'est cependant abréger ce récit substantiel, cet énoncé vivant de votre être qui est votre Verbe éternel. C'est limiter pour nous ce qui, en vous et partant en soi-même, est absolument sans limites. C'est mettre l'incompréhensible en état d'être conçu par des esprits bornés.

1. Sa Vie par le Frère Arnaud. Trad. des Bolland. chap. III, et dans la belle traduction d'Ernest Hello, chap. XXII. — 2. Psalm. XVIII, 1.

Écrire votre nom sur la terre, votre nom qui est la forme infinie de votre infinie substance, même si vous l'écrivez en lettres admirables[1], c'est en voiler la majesté, et, dès lors, c'est vous humilier. Vos pensées sont comme vous; elles ne se peuvent point séparer de votre indivisible essence; elles ne s'en distinguent même pas réellement. Cependant, dès que vous créez, vous liez ces pensées à des signes, vous les mettez dans des symboles, vous les encadrez dans le nombre, dans la mesure et dans le temps. Votre être s'incline donc ici, votre immensité s'apetisse; vous n'êtes plus un Dieu invisible, vous devenez un Dieu accessible et vraiment à notre portée. Amour sans doute, et sagesse, et puissance que tout cela, mais amour qui, comme dit saint Bernard, « fait céder même la majesté[2] »; amour humble, et par là même humilité, humilité profonde.

Encore, si votre création vous rendait immanquablement cette gloire telle quelle que vous lui demandez, en lui accordant la grâce de vous la rendre! Mais vous n'avez pu créer des êtres libres sans faire courir à cette chère gloire des risques infinis. Vous nous la confiez, ô mon Dieu! elle est donc exposée. C'est là un degré d'humilité où le simple fait de tirer des êtres du néant ne vous avait pas obligé à descendre. Car ici, vous vous commettez réellement avec nous, vous acceptez une lutte. Or, qu'est cela pour vous, sinon un abaissement et une sorte d'humiliation; et si vous daignez la subir, n'est-ce pas parce que vous êtes humble?

Vous l'êtes inexprimablement dans tous vos rapports avec nous; rapports de droit, rapports de fait[3]. Que peut-on, par exemple, comparer à votre discrétion dans les lois que

1. Psalm. VIII, I.
2. Vides amori cedere etiam majestatem. Serm. LIX, in Cantic.
3. Le Sage en avait le sentiment quand il donnait à Dieu cette magnifique louange: « Tu autem dominator virtutis, cum tran-« quillitate judicas et cum magnâ reverentiâ disponis nos ». Sap. XII, 18.

vous imposez à l'homme? Une seule loi nous oblige à dire vrai : vous aimer. C'est si doux ! c'est si grand ! ce devrait être si facile ! Tout le reste qui nous est enjoint, ne l'est que pour assurer l'accomplissement de ce précepte unique. Le monde est à nous, notre vie est à nous : sauf un jour réclamé pour votre culte, le temps tout entier nous est livré par vous, le temps, cette créature sublime, qui nous donne le moyen de posséder les autres et qui, par votre grâce, devient un prix suffisant pour acheter la joie de vous posséder sans fin. Et ce culte même que vous réclamez, qu'est-il au fond, sinon la culture de notre âme, l'exercice de nos plus hautes puissances, comme aussi de nos plus nobles droits, le gage de notre destinée divine, et le prélude de cette vie du ciel, qui est la participation à votre vie essentielle et à votre ineffable félicité ?

Et vos services ! Car qui dira en réalité si c'est l'homme qui sert Dieu, ou si ce n'est pas plutôt Dieu qui sert l'homme ! Vos attributs sont comme autant de forces que votre douce Providence dévoue à nos besoins, et jusqu'à nos plaisirs. Jamais, par contrainte ou par amour, un esclave s'est-il dépensé au profit de son maître comme Dieu se dépense à notre profit? Ici encore on dit : Amour. Oh ! oui, amour sans bornes, amour sans pareil et sans nom ; mais avec le même droit disons : humilité. Y a-t-il une apparence de fierté dans notre Dieu ? Il se lève dès la première heure, et va quérir des ouvriers pour les mener cultiver sa vigne : non que cette vigne ait besoin d'eux, mais eux ont un besoin absolu de s'employer à cette culture. Il y va de la fécondité ou de la stérilité de leur vie et, par suite, de leur bonheur ou de leur malheur éternel. Dieu se lève donc et va les chercher. Quelques-uns l'écoutent et le suivent ; d'autres ne sont pas prêts ou refusent de venir [1]. Il revient

1. Dans la parabole à laquelle nous faisons allusion ici, N.-S. ne parle pas du refus de ceux qu'il invite. Mais il en parle suffisamment

à la troisième heure et les appelle encore ; et de même à la sixième, et de même à la neuvième. Il n'y a que douze heures dans la journée; la neuvième écoulée, attendra-t-il la fin, c'est-à-dire la tombée de cette nuit où le travail n'est plus possible [1], et où, dès lors, les comptes sont réglés? Non; son cœur l'emporte ici sur sa sagesse; il ne peut pas se retenir de risquer une tentative extrême; il revient donc en dehors de la série accoutumée de ses démarches. Jusqu'ici, suivant un ordre dont il sait la raison, il ne s'était présenté que de trois en trois heures. Il reparaît cette fois à la onzième, et si même alors, où le jour va déjà déclinant, on cède à son invitation, qui ressemble à une prière bien plus qu'à un ordre; si ceux-là même l'acceptent qui, depuis le matin et par trois fois déjà lui ont répondu non, il les conduit, les met à l'œuvre et, le moment venu, leur donne le denier comme aux autres [2]. Serait-il humble celui d'entre nous qui traiterait ainsi ses serviteurs ou même ses fils ?

Et les pécheurs! Ici plus que partout l'humilité de Dieu éclate : car enfin ces pécheurs mettent positivement sa gloire sous leurs pieds. Si loin vont-ils en ceci et si longtemps réussissent-ils, que la foi à la sainte Providence en est souvent troublée, et il n'y a guère pour les croyants de plus terrible épreuve [3]. Que de fois, en effet, Dieu semble lâcher pied devant ses ennemis! Que de fois il se tait devant leurs blasphèmes, se retire devant leurs audaces, plie sous leur

ailleurs, spécialement dans la parabole des invités aux noces royales; et comme sa conduite envers les hommes ne change point, celle des hommes, hélas! est toujours la même envers lui. Du reste, il paraît assez que nous n'entendons point ici donner le sens direct et littéral de la parabole des vignerons, mais simplement nous en servir comme d'un moyen que Dieu nous donne d'apprécier son caractère et sa manière d'agir avec nous.

1. Joann. IX, 4. — 2. Matth. XX.

3. Mei pene moti sunt pedes, pene effusi sunt gressus mei quia zelavi super iniquos, pacem peccatorum videns. Psalm. LXXII, 2.

volonté, laisse aller leurs desseins, enfin leur donne et leur garde longtemps toutes les apparences d'une victoire. Est-il rare que le pécheur jette à Dieu ce défi : « J'ai péché, et « que s'en est-il suivi pour moi de si triste [1] »? Certes, ce succès du mal n'est qu'apparent, et surtout il ne dure point : Dieu aura le dernier mot, c'est-à-dire le suprême triomphe; mais, enfin, le temps que cela dure, le temps pendant lequel les saints sont forcés de crier : « Jus- « qu'à quand, Seigneur, jusqu'à quand? Nous oubliez- « vous? Dormez-vous? Ah! sortez de ce sommeil, et « prenez vous-même en main cette cause qui est la vôtre, « puisqu'elle est la nôtre [2] » : pendant ce temps, je vous le demande, que devient ici-bas la sainte gloire de Dieu? Trop souvent la risée du monde. Saint Paul parle des trésors de la longanimité et de la patience divines [3] : convenez que ce sont aussi de grands trésors d'humilité.

Que s'il y en a déjà tant dans les rapports naturels du Créateur avec sa créature, bien davantage encore y en a-t-il dans ses relations surnaturelles. Justement parce que Dieu est personnellement beaucoup plus engagé ici, sa gloire y est bien plus compromise. Dans cet ordre, en effet, il s'agit d'une union si intime avec nous, que le divin entre en nous comme l'un des termes de notre être. Nous vous l'avons expliqué dès le début de ce livre. Quelles aventures Dieu court-il donc ici? En quelle compagnie doit-il vivre? De qui et de quoi se rend-il solidaire? Jusqu'où s'étend sa responsabilité, et que souffre-t-il qu'on lui impute? Regardez la vie de Dieu dans les saints, regardez-la dans la masse des fidèles, dans l'Église enfin qui est son temple et son sacrement, son épouse et son corps, son

1. Peccavi et quid mihi accidit triste? Eccl. v, 4.

2. Usquequo oblivisceris me in finem? Ps. xii, 1. Exurge, quare obdormis, Domine? Ibid. xliii, 23. Exurge et judica causam tuam. Ibid. lxxiii, 22. — 3. Rom. ii, 4.

apparition et son action continuées sur la terre. Ne recherchons même pas ce que les meilleurs membres de ce corps mêlent encore de ténèbres aux clartés de cette vie qui est en eux, et ce que, par suite, ils lui infligent le déshonneur ou public ou secret; mais regardons cette vie divine en tant qu'elle est exposée et livrée au monde, exposée à ses regards, livrée à ses jugements, il faut dire à sa haine. Ah ! que cette vie trois fois sainte et toujours inviolable en elle-même est, parmi les enfants des hommes, calomniée, bafouée, méprisée et persécutée sans merci ! Dieu y tient cependant; Dieu la maintient. Il subit depuis l'origine et il subira jusqu'à la fin ces conditions dures et presque infamantes. Son humilité fait face à tout et oblige toutes ses perfections à la laisser maîtresse.

Enfin, remontez des membres au chef et de l'Église à Dieu : remontez au dessein que Dieu forme de sauver le monde, et le monde pécheur, par le saint mystère de Jésus. Ne considérez point encore ce que Jésus est en lui-même en tant que Verbe incarné : mais demandez-vous si Dieu est humble d'avoir éternellement décrété cette incarnation de son Fils, c'est-à-dire un mystère où ce Fils, vrai Dieu comme le Père, se pose personnellement, non pour un jour, non pour trente-trois années, mais pour les siècles des siècles et par delà, dans une nature humaine, animale par conséquent; en somme, dans un état que la langue infaillible de saint Paul nomme un anéantissement [1]. Et c'est loin d'être tout, puisqu'il est nécessaire d'y joindre ce qui s'y joint de toute éternité dans les vouloirs divins, à savoir le mystère de la Rédemption qui fait de ce Dieu-homme ce que vous savez toutes qu'il a été sur la terre, « le dernier des hommes, l'opprobre des hommes [2] », le réceptacle, le répondant et la victime des péchés des

1. Philipp. II. 7. — 2. Isaï. LIII, 3.

hommes. Après cela, vous pouvez vous rendre compte si l'Être qui a conçu, qui a voulu, qui a lui-même accompli ces choses, n'est pas de tous les êtres celui qui s'abaisse le plus et le plus volontiers, et par conséquent le plus humble.

Eh bien ! cette adorable humilité divine est la première qui soit en Jésus-Christ. Elle y est parce qu'il est Dieu, ayant toute la nature, toutes les perfections et tous les caractères de Dieu. Cette même humilité existe encore en lui, quoique d'une manière moins sublime, en tant qu'il est homme-Dieu : car, comme tel, il est, jusque dans son humanité, l'image de Dieu et aussi parfaite qu'une image créée le puisse être : il reflète toutes ses excellences, il les traduit, il les déclare. Il s'ensuit que tout son être humain s'imprègne incessamment de l'humilité de son Père et en devient, dans une sphère inférieure, l'exacte reproduction. Partout en effet, dans la sainte vie de Jésus, vous retrouvez ce mouvement divin vers l'homme et vers les créatures, que Dieu appelle son humilité. Ce mouvement prend l'être tout entier de Jésus, l'emporte et le livre aux abîmes : aux abîmes de la petitesse, de l'infirmité, de la souffrance ; aux abîmes du péché ; aux abîmes de la croix et de la mort sur la croix. Seulement, en passant par son humanité, l'humilité divine y revêt des caractères inexprimablement touchants de compassion, de tendresse, de sollicitude, d'ardeur ; elle s'y exprime par des paroles, des images, des accents, des délicatesses, des industries, des émotions, des larmes, que la nature divine peut bien produire et inspirer, mais qu'elle ne comporte pas par elle-même, et qui, appartenant à la nôtre, nous pénètrent d'autant plus invinciblement, et portent jusqu'en notre fond le plus intime l'impression, l'efficace et la joie du divin. Avant tout, c'est ainsi que notre Jésus est humble.

A cette humilité divine, il unit naturellement celle qui est propre aux créatures. Il possède à lui seul toute celle

qu'elles doivent ou peuvent avoir ; et celle qu'elles ont en fait, du moment qu'elle est vraie et sainte, c'est de la sienne qu'elles l'empruntent.

Après la vision de l'essence divine et celle de l'union hypostatique, je ne crois pas qu'aucun spectacle éblouisse les Esprits célestes et les jette dans le ravissement, comme celui de l'humilité de Jésus envers Dieu. Le Père « cherche « des adorateurs en esprit et en vérité [1] », c'est-à-dire des adorateurs qui lui rendent des devoirs dignes et proportionnés, et qui s'emploient tout entiers à les lui rendre. Or, il n'y eut pas un seul instant de la vie terrestre de Jésus, pas un seul des battements de son cœur, qui ne contînt et ne rendît à Dieu cette adoration excellente. Tout son être, quoi qu'il fît d'ailleurs au dehors ou même au dedans, se tenait devant la face de Dieu dans une révérence ineffable et dans un abaissement comme infini. Et quelles délices il y trouvait ! Après la joie d'être Dieu, il n'en ressentait pas de plus grande. S'il se tenait ainsi devant les perfections divines, jugez s'il vivait soumis aux droits de Dieu ! Ah ! ce seul mot, cette seule pensée des droits de Dieu allumait dans son âme un incendie de zèle, zèle qu'avivait encore le spectacle toujours présent de l'injure faite à ces droits sacrés par les myriades de créatures dont il était le chef et s'était rendu la caution. C'est à ce foyer toujours ardent que s'allumait cet immense désir de sa Passion qui ne cessa de le dévorer depuis le premier moment de son apparition en ce monde [2]. Car, dès qu'il prononça ces mots dans le sein de sa bienheureuse Mère : « Père ! me voici ; je viens pour « faire votre volonté [3] », il fut à l'égard de ce Père dans une sujétion absolue, dans une dépendance totale, universelle, incessante ; ne faisant rien, ne disant pas un mot, ne

1. Joann. IV, 23.
2. Baptismo habeo baptizari, et quomodo coarctor usquedum perficiatur. Luc. XII, 50. — 3. Psalm. XXXIX, 9.

se permettant pas un regard, n'émettant pas même un soupir sans en demander à son Père, sans en recevoir de son Père l'ordre, le congé et le mouvement. C'est là cette merveilleuse et invincible obéissance dont saint Paul parle aux Philippiens, et qu'il rattache à l'humilité comme à son principe. « Il s'est humilié lui-même », dit-il, « se rendant « obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix [1] ».

Quant à l'humilité de glorification, vous savez si Jésus en fit preuve. Que ne pouvait-il pas s'attribuer ? Que ne possédait-il pas, même comme homme, lui, roi de la création, la résumant; la surpassant; dominant et par sa dignité, et par son excellence, non-seulement tout le genre humain, mais encore l'innombrable société des anges ? Tout avait été fait pour lui : il était le principe, le centre, le fondement, la consistance, l'harmonie, la beauté, la paix, la vie, la joie de toutes choses; l'objet légitime et suprême de toute admiration, de tout désir, de tout amour. Que s'est-il attribué ? A-t-il cherché sa propre gloire, a-t-il brigué l'honneur humain ? A-t-il fait éclater au monde les secrets infinis de sa science ? Ce qu'il recevait d'honneur, ce que parfois il en réclamait, le gardait-il pour lui ? Du fond de sa sainte âme, la gloire montait incessamment vers Dieu comme un encens toujours brûlé sur des charbons inextinguibles. Oh ! quelle fidélité ! Oh ! quelle pureté ! Oh ! quelle humilité ! L'homme en lui n'est qu'une transparence. On ne saurait être plus effacé. C'est une merveille, et la plus étonnante de toutes, qu'il se révèle lui-même en se cachant toujours, et qu'il dise tant de choses en en disant si peu. Voyez la place que le silence, la retraite, la vie cachée, occupent dans ces trente-trois années où il fallait tout nous apprendre. Et quand il parle, comme il est humble !

1. Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. Philipp. II, 8.

Comme devant toujours être sublime et ne cessant pas de l'être, il reste, dans son enseignement, simple, naïf et populaire ! Comme il est l'homme de tous, et surtout l'homme des petits !

Il était nécessaire qu'il fît de grands miracles : mais remarquez avec quel soin jaloux il s'humilie en les faisant. Avant d'agir il prie, il lève les yeux au ciel, il soupire ; on dirait qu'il est, comme nous tous, indigent par son propre fond et qu'il n'a que ce que Dieu lui donne. Aussi, après que l'œuvre est faite, il rend grâces à son Père céleste, et enjoint d'ordinaire à tous ceux qui sont là de garder le silence sur ce qu'ils ont vu et entendu. Quel moment attend-il pour rendre à sa divinité le plus solennel témoignage par lequel il l'ait affirmée ? Le moment où trahi, abandonné des siens, garrotté comme un malfaiteur et cité devant le Sanhédrin, il est à ce point méprisé qu'un valet peut le souffleter sans émouvoir ses juges, et qu'une sentence de mort est la réponse prévue à son affirmation. Certes, le monde a été sauvé par la charité de Jésus, mais aussi par son humilité : car sans parler d'autres raisons, s'il ne s'était point ainsi voilé et dérobé, dit saint Paul, « les princes « du siècle, reconnaissant en lui le Seigneur de la gloire, « ne l'auraient jamais crucifié[1] ».

Ce n'est donc pas seulement devant Dieu qu'il est humble, c'est devant nous, c'est devant tous. Il est toujours, il est partout, « non pas comme celui qui est servi, « mais comme celui qui sert[2] ». Ce qu'il fit un jour, quand il ceignit un linge et se mit aux pieds de ses apôtres, aux pieds même de Judas, pour les laver, et peut-être aussi les baiser, il était dans la disposition habituelle de le faire, et de le faire à tous.

1. Quam nemo principum hujus sæculi cognovit : si enim cognovissent, nunquam Dominum gloriæ crucifixissent. I Cor. II, 8.
2. Luc. XXII, 27.

Enfin regardez jusqu'où va dans son âme le goût d'être abaissé, la passion de descendre, en tant qu'il est revêtu de notre iniquité. Regardez l'humilité de l'Agneau portant tous les péchés du monde, comme s'il les avait personnellement commis; portant de plus, en toute réalité, les effroyables états dont le péché est la cause, les effroyables relations qu'il crée entre Dieu et la race d'Adam, et enfin les effroyables châtiments qu'il mérite. Relisez, à ce point de vue, l'histoire évangélique, mais surtout celle de la Passion. On voit alors dans l'âme limpide et toujours calme de Jésus une sorte de fièvre sublime d'humilité. Non-seulement, comme l'enseigne l'Apôtre, il méprise la confusion[1], mais il la recherche, mais il en est avide, il en a faim et soif. Il faut qu'il s'en sature[2], et il n'a de repos que quand, enivré de honte au moins autant que de douleur, il est, aux yeux du monde entier et de la sainte armée des anges, flétri, honni, condamné, rangé parmi les scélérats, l'abjection de la plèbe[3], et moins un homme qu'un ver de terre que chacun peut fouler aux pieds[4].

Là est le terme de ce mouvement qui l'a porté vers nous, pécheurs, excommuniés de Dieu; là est le but de son pèlerinage, le lieu de sa paix, la joie de son cœur; là est le triomphe de son humilité. Et tant s'y plaît-il, qu'il veut encore y demeurer, après qu'un ordre divin l'arrache à cet état et l'enlève dans le ciel à la droite de son Père. Il veut que le crucifix, c'est-à-dire le monument de son humiliation suprême, reste jusqu'à la fin du monde l'image sous laquelle on le reconnaîtra partout. Et pour tout consommer, il entasse dans un seul mystère tous les abaissements de sa vie, toutes les ignominies de sa mort : il invente, il institue, il nous livre l'Eucharistie; un sacrement où,

1. Sustinuit crucem confusione contemptâ. Hebr. XII, 2.
2. Saturabitur opprobriis. Thren. III, 30. — 3. Psalm. XXI, 7.
4. Ibid.

demeurant avec nous jusqu'au dernier des jours, il sera plus disparu que dans le sein de sa mère, plus petit qu'à la crèche, plus pauvre qu'en Égypte, plus anéanti qu'au Calvaire, et exposé, hélas ! à plus d'indignités qu'il n'eut à en subir à l'heure de son immolation sanglante.

Eh bien ! sachant ces choses, vivant de les savoir, et vivant d'autant plus que nous les savons mieux, nous étonnerons-nous que cette passion de l'humilité ait passé du chef dans les membres ; que cette soif d'abaissement et de mépris, qui a dévoré le cœur du maître, se retrouve dans le cœur des disciples ? Ferons-nous le procès aux saints ? le leur laisserons-nous faire par le monde ? Ou plutôt, armés de la croix et prenant l'offensive, ne ferons-nous pas le procès au monde, et à tant de chrétiens médiocres que l'humiliation de la croix épouvante et révolte ? Ah ! la merveille n'est pas que les enfants de Dieu se cachent, fuyant les yeux d'un monde qui, étant tout entier établi et fixé dans le mal [1], n'est vraiment pas digne d'eux [2]. La merveille n'est pas qu'ils se punissent eux-mêmes d'un orgueil dont aucun d'eux n'est pur, et que Dieu déteste au point de le venger si terriblement sur le Fils de ses complaisances. La merveille n'est pas qu'ils veuillent étouffer en eux jusqu'aux plus petits germes de cette passion néfaste, en effacer jusqu'aux derniers vestiges et que, par suite, ils cherchent l'humiliation comme il y en a qui cherchent l'or. La merveille n'est pas qu'un saint Jean de la Croix demande à Dieu, pour tout salaire, de souffrir et d'être méprisé pour lui ; qu'un saint Jean de Dieu ait à cœur de passer pour fou et d'être traité comme tel ; qu'un saint François exige par testament qu'on l'enterre dans le lieu infâme où l'on exécutait les criminels d'Assise. La merveille est que, après Jésus et la croix de Jésus, en face des

1. I Joann. v, 19. — 2. Hebr. xi, 38.

tabernacles de Jésus, il y ait encore de l'orgueil sur la terre; qu'il y en ait dans l'Église de Dieu, qu'il y en ait dans les religieuses, qu'il y en ait dans les religieux, qu'il y en ait dans les prêtres, et qu'en somme, une des grandes raretés de ce monde soit d'y trouver une âme parfaitement douce et humble de cœur.

## II.

Si Dieu a exaucé nos désirs et béni nos efforts, vous possédez la vraie notion de l'humilité. Mais la lumière est donnée pour bien vivre, et toute vérité s'épanouit en vertu. Nous avons donc à vous faire voir comment l'humilité doit inspirer et régler votre conduite, se traduire dans vos œuvres, et vous enrichir de ses fruits. L'obligation va loin ici, surtout pour vous qui, par état, êtes vouées à la vie parfaite. En effet, Dieu ordonne d'abord que l'humilité s'étende à tout votre être, et ensuite qu'elle s'exerce envers tous. Il veut que cette vertu vive dans votre cœur, qu'elle guide et modère votre esprit, qu'elle influe même sur votre corps et paraisse en votre extérieur. Il veut ensuite que, vous possédant ainsi tout entières, elle s'exerce envers lui, envers le prochain et envers vous-mêmes. Nous avons l'expression de cette volonté divine dans ces paroles des Livres saints : « Humiliez-vous en toutes choses, et « vous trouverez grâce devant Dieu; car la puissance « appartient à Dieu seul, et ce sont les humbles qui l'ho- « norent[1] ».

1. Humilia te in omnibus, et coram Deo invenies gratiam; quoniam magna potentia solius Dei est, et ab humilibus honoratur. Eccli. III, 20.

Avant tout, imitant Jésus, soyez humbles de cœur. Le dehors n'est rien par lui-même; tout se forme au dedans, tout y prend sa nature, sa vertu, sa valeur. Toute vie morale en sort. Or, ce dedans en nous, c'est le cœur. Le cœur est notre sanctuaire: c'est là que Dieu regarde; l'Écriture en fait foi[1]. C'est là qu'est son séjour dès qu'il habite en nous; et si nous avons le bonheur qu'il y règne, c'est encore le cœur qui est son trône. Là doit donc principalement siéger l'humilité. Où qu'elle semble être ailleurs, si elle n'est pas là d'abord, elle n'est plus qu'illusion et mensonge. On peut dire de toutes les vertus qu'elles doivent être bien plus que paraître : cela n'est vrai d'aucune autant que de l'humilité, à qui d'ailleurs incombe le soin de cacher discrètement les autres.

Que notre humilité soit donc intérieure, ce qui revient à dire qu'elle soit vraie et sincère. N'en témoignez jamais que ce que vous en avez, ce que du moins vous souhaitez sincèrement d'en avoir : car il importe beaucoup, et ici plus qu'ailleurs, de ne pas confondre le cœur qui sent avec le cœur qui veut. Notre cœur peut sentir une répugnance très-vive pour les œuvres de l'humilité; si néanmoins le seul cœur dont nous disposons librement sous la grâce, si notre cœur volontaire se décide en dépit de l'autre; si l'ayant dominé, il l'entraîne à sa suite, ou même le laisse à ses angoisses et passe outre pour s'humilier, nous sommes humbles de cœur et nous glorifions Dieu.

Affectionnez-vous d'ailleurs à cette vertu. C'est un fort grand travail pour un cœur naturellement orgueilleux et vain comme le nôtre. Il s'agit, en effet, de changer sa direction native, et ses instincts, et ses amours, c'est-à-dire de le retourner de fond en comble. Mais rien n'étant si nécessaire pour nous et si désiré de Dieu, il n'y a

1. Dominus autem intuetur cor. I Reg. XVI, 7.

rien non plus pour quoi il nous assiste avec plus de zèle et d'efficace. Ayez seulement bonne volonté. Salomon demandait l'humilité quand il suppliait Dieu de lui donner « un « cœur docile[1] », un cœur sans résistance, souple à la grâce, maniable au Saint-Esprit. Faites souvent cette prière. Éclairez de la triple lumière que la foi vous fournit chaque occasion qui se présente de vous abaisser, de vous omettre, de vous oublier, et surtout d'être abaissées, omises et oubliées par les autres. Si par un acte de foi énergique vous évoquez alors en vous le souvenir de ce qu'est Dieu, de ce que vous êtes, de ce qu'a été ici-bas Jésus-Christ, votre cœur s'inclinera de lui-même; il ira aux actions humbles comme la pierre va à son centre, ou comme l'eau suit sa pente. Il y pressentira, il y trouvera des trésors de vérité, de justice et de paix. Il finira par y goûter des joies sans pareilles, la joie de la rencontre de Dieu, de l'union avec Dieu et de la libre affluence de Dieu dans l'âme. Vous ne pouvez aimer Jésus que si vous aimez ce qu'il aime : voyez jusqu'où l'humilité doit vous être chère ! Que votre cœur n'en soit donc jamais vide; mais parce que, de toutes les vertus, il n'y en a peut-être aucune qui se perde plus aisément que celle-ci, et à laquelle la vie présente impose une plus grande dépense d'elle-même, ne cessez pas de la faire abonder en vous, et tenez-vous assidûment auprès des sources d'où elle découle.

Si votre cœur est humble, il sera sobre dans ses affections : sobre dans le désir d'en avoir sur la terre, sobre dans l'usage de celles dont il peut plaire à Dieu d'enrichir votre vie; sobre surtout dans sa faim naturelle de voir cette affection témoignée et d'en jouir. Je ne vous dis pas d'immoler en vous tout désir d'être aimées. Dieu peut assurément vous imposer ce sacrifice ou même l'exiger. Mais c'est un

1. Dabis servo tuo cor docile. III Reg. III, 9.

sacrifice réservé, où il n'est pas toujours prudent de s'ingérer de soi-même. Cela fait sortir des voies communes. Or, on peut sortir de ces voies par en haut et sur l'appel de Dieu : alors c'est un profit immense. Mais on en peut sortir aussi par côté, trompé qu'on est par un mirage de perfection, ou par quelque élan passager où la nature agit plus que la grâce; et alors, c'est un vrai égarement et le principe de tentations très-périlleuses. Autre chose est la joie que donne l'amour reçu, autre chose le bien qu'il fait à l'âme et le secours qu'il lui apporte. Je ne parle point ici de l'affection qu'on donne, ni du besoin qu'on a d'en donner. Quoique notre misère puisse tout gâter, et notre égoïsme prendre partout sa pâture, cet amour que l'on donne est moins dangereux que celui qu'on reçoit, et le sacrifice y est moins nécessaire. Mais le cœur le plus humble, et justement parce qu'il est humble, peut désirer l'appui d'un autre cœur; il peut le rechercher; et si Dieu lui accorde la grâce de le trouver, il peut fort légitimement, et par suite très-impunément s'en réjouir dans le Seigneur. S'il est véritablement humble, on le verra bien à la manière dont il usera du don de Dieu : car alors, au lieu d'y prendre une complaisance amollissante, d'y enchaîner tant soit peu sa liberté intérieure, ou d'y affaiblir son activité, il en fera toujours un élément de progrès, il y puisera une force de sanctification et d'ascension; et, loin que sa personnalité en profite pour se retirer davantage en elle-même, l'âme se dilatera dans la charité, elle croîtra en ferveur, en zèle, en expansion, enfin elle vivra beaucoup plus livrée à Dieu et au prochain.

Il faut dire à peu près la même chose du désir de l'approbation. Poussé au delà d'une certaine mesure, et revêtu de certains caractères, il est un signe d'orgueil; et dès que, sans tomber dans cet excès, on cherche l'approbation pour elle-même, on n'est pas pur de vanité. Mais, dans une me-

sure aussi, ce désir est naturel : l'humilité ne le condamne point, et ne défend pas dès lors qu'on lui donne quelque satisfaction[1]. Dieu approuve ce qui est bon ; il le loue dans le ciel à la face de ses anges. C'est donc l'ordre que le bien soit approuvé et loué ; et si une âme, sachant d'ailleurs et confessant d'où lui vient la qualité dont elle se sent ornée, ou l'intention qu'elle a, ou la bonne œuvre qu'elle vient de faire, se réjouit en simplicité de ce que les hommes traduisent par leurs suffrages les complaisances que Dieu y prend, et les félicitations qu'il lui adresse déjà dans sa conscience, on n'y saurait voir aucun mal, et l'humilité la plus délicate n'en est point offusquée. En outre, il y a des âmes naturellement timides et défiantes d'elles-mêmes, qui ont un immense besoin d'encouragement, et qu'une approbation ou même une louange donnée à propos affermit, dilate, pousse en avant et anime à tout bien : loin de leur être un écueil ou une entrave, l'éloge leur est un secours et un aiguillon ; et pour devenir par là plus confiantes, elles n'en sont souvent que plus humbles. Souvenez-vous toutefois qu'il importe de procéder ici avec beaucoup de pré-

1. Voici sur ce sujet des paroles d'or de S. Thomas : « Que quelqu'un connaisse le bien qui est en lui et qu'il l'approuve, il n'y a pas là de péché, car S. Paul dit : « Nous n'avons point reçu l'esprit du « monde, mais l'Esprit qui procède de Dieu, afin que nous connaissions « les dons que Dieu nous a faits. » (I Cor. II, 12.) Il n'y a pas non plus de péché à vouloir que nos œuvres soient approuvées : car l'Évangile dit : « Que votre lumière brille aux yeux de tous les hommes ». (Matth. V, 16.) C'est pourquoi le désir de la gloire n'indique pas, par lui-même, quelque chose de vicieux ; c'est le désir de la vaine gloire qui est un vice ». 2da 2dæ Quæst. CXXXII, art. 10. — Et plus loin : « Il appartient à la perfection de l'homme de se connaître lui-même ; mais d'être connu par les autres n'importe pas à sa perfection : c'est pourquoi d'être connu n'est pas, par soi-même, une chose que l'on doit désirer. On peut seulement le désirer en tant que cela est utile à quelque chose, soit pour que Dieu soit glorifié par les hommes, soit pour que les hommes profitent du bien qu'ils reconnaissent en autrui, soit pour que nous-mêmes, connaissant le bien qui est en nous, par le témoignage élogieux qu'on y donne, nous soyons plus zélés à persévérer dans ce bien et à devenir encore meilleurs ». Ibid. ad 3.

caution, car on y chemine par des sentiers glissants, bordés de pentes, où les faux pas sont faciles et les chutes funestes.

Quant à ce qui regarde l'amour naturel de la primauté et surtout de la domination, la question est plus claire, et l'on doit prendre un parti plus tranché. Il faut franchement et absolument bannir cet amour de votre cœur : sinon, sachez que l'humilité n'y est plus. Que si parfois une certaine évidence intérieure, jointe à une louable magnanimité, peut empêcher quelqu'un de redouter les charges, ou même l'y incliner par un côté de son âme, l'humilité néanmoins ne lui permettra jamais d'y aimer et d'y regarder ce qui s'y trouve d'honneurs, d'y convoiter les prérogatives, d'y jouir de l'autorité pour elle-même, de s'en faire enfin un trône pour s'exalter, en même temps qu'un moyen pour humilier les autres. Tout cela est détestable et défendu par Dieu. Quel que soit donc le sentiment qu'on a des charges, on n'y doit voir jamais que l'occasion d'une plus haute vertu, d'un sacrifice plus complet de soi-même, d'une charité plus ample, d'une vie plus méritante et plus féconde[1]; enfin, selon la doctrine évangélique, on n'acceptera d'être le plus grand et le plus haut placé, que pour avoir le privilége d'être le serviteur de ses frères[2]. Dites-vous bien toutefois que ces magnanimes, dont nous parlons, sont l'exception, la très-rare exception; que dès lors le plus grand

1. « Ce en quoi l'homme excelle lui est donné par Dieu, pour que cela serve aux autres. C'est pourquoi l'homme ne doit se plaire dans le témoignage que les autres rendent à son excellence, qu'en tant que cela lui ouvre la voie pour leur être utile... Le désir de l'honneur peut être déréglé en trois manières... la troisième est quand ce désir s'arrête dans l'honneur considéré en lui-même, sans rapport ultérieur à l'utilité du prochain. » S. Thom. S. 2da 2dæ Quæst. CXXXI, art. I.

2. Scitis quia principes gentium dominantur eorum et qui majores sunt potestatem exercent in eos. Non ita erit inter vos : sed quicumque voluerit inter vos major fieri sit vester minister, et qui voluerit inter vos primus esse, erit vester servus. Matth. XX, 25. Luc. XXII, 25.

nombre, et surtout parmi vous, serait inexprimablement téméraire de se ranger dans une pareille élite, et que la simple prudence conseille ou plutôt exige que, pour rester humble de cœur, et déraciner en vous l'amour de la domination, vous évitiez avec le plus grand soin de désirer les charges et d'y penser pour vous [1].

Ne vous enflez jamais; ne vous surfaites en rien, même en silence et à vos propres yeux. Défiez-vous de vous-mêmes: de quoi, pour peu que vous soyez sincères, vous conviendrez sans peine n'avoir que trop sujet. Ne présumez point de vos forces. Le cœur humble n'affronte pas volontairement les occasions dangereuses : non qu'il manque de courage pour les braver quand il y a lieu, mais il reste prudent, et c'est cette prudence même qui fait sa force, en lui donnant plus de droits à se confier en Dieu. Cette humilité de cœur tient l'âme dans la mesure : elle y modère tout, et par là donne à toute la conduite un caractère divin de réserve, de discrétion et de sagesse. Elle fait si bien l'œuvre de la sagesse que, dans la pratique, elle semble complétement se confondre avec elle. Et c'est pourquoi l'Écriture dit : « Où est l'hu-« milité, là aussi la sagesse existe [2] ».

S'il y a un orgueil de l'esprit, et qui est peut-être le pire de tous, il y a donc aussi une humilité de l'esprit. Sans doute, c'est d'abord dans le cœur que cette humilité a son siége; mais du cœur elle s'étend à l'esprit; elle le tempère, le règle, le modifie et, à certains égards, le transforme. De plus, où doit aller l'amour, là doit aller l'humilité; car l'un ne peut aller sans l'autre : celle-ci est l'air vital de celui-là. Or, il est écrit dans la loi qu'aimant Dieu de tout son cœur,

1. « L'honneur se perd quand on le recherche, principalement en ce qui regarde le désir des charges. Il n'est pas de poison dans le monde qui tue aussi promptement le corps, que ce dangereux orgueil ne tue la perfection dans une âme. Ste Thérèse ». Chemin de la perfection, chap. XIII.

2. Ubi humilitas, ibi et sapientia. Prov. XI, 2.

on l'aimera aussi « de tout son esprit [1] » : c'est donc une nouvelle raison pour que l'esprit de l'homme soit humble.

L'humilité de l'esprit vous rendra avant tout faciles à persuader. Elle détruira en vous cette insupportable manie de contestation et de dispute qui est l'un des fruits les plus vénéneux de l'orgueil, et un défaut incompatible avec ce caractère de disciple et d'enfant qui est le signe propre des chrétiens. Saint Paul, en vingt endroits, flétrit cet esprit disputeur : on peut dire qu'il l'excommunie, ou du moins le signale comme la marque des excommuniés, c'est-à-dire des âmes étrangères à Jésus. « Quant à ceux qui prennent « des airs de contentieux », dit-il aux Corinthiens, « qu'ils « sachent que cela n'entre pas dans nos habitudes, ni dans « celles de l'Église de Dieu [2] ». La vérité est que, s'il y a une note caractéristique de l'hérésie, c'est cet esprit indiscipliné, raisonneur, ergoteur. Toutes les hérésies à peu près en sont nées, et c'est l'esprit dominant que l'hérésie souffle à ses adeptes [3]. Éloignez-vous-en comme du feu, fuyez-le comme une peste. Ce serait un feu pour votre âme, un feu qui la dévasterait, y faisant en même temps la ruine et les ténèbres : ce serait une peste pour votre famille surnaturelle, à commencer par vos supérieurs dont les disputeurs sont le supplice. Cédez volontiers lorsque vous discutez avec autrui. En dehors des points de foi, ne défendez jamais vos pensées à outrance ; et même, si la foi est en jeu, défendez-la comme Dieu entend qu'on la défende, je ne dis pas sans chaleur, mais je dis sans âpreté, sans violence de paroles, sans mépris du contradicteur, et avec le charitable désir de

1. Matth. XXII, 37.

2. Si quis videtur contentiosus esse, nos talem consuetudinem non habemus, neque Ecclesia Dei. I Cor. XI, 16.

3. S. Jean Climaque dit admirablement : « On ne voit point le feu jaillir de la neige. Bien moins encore voit-on l'humilité se produire dans l'âme d'un hérétique ou d'un sectaire. Elle est la vertu propre des fidèles, c'est-à-dire des catholiques parfaits qui sont purgés de tous leurs vices ». Scala. Grad. XXV.

l'éclairer et de le gagner, bien plutôt qu'avec la passion de le réduire et de le vaincre. En dehors des questions de foi, ne veuillez pas toujours avoir raison, ce qui est le plus sûr moyen d'avoir très-souvent tort ; et lorsque vous aurez vraiment raison, tolérez qu'on le méconnaisse et qu'on ne vous cède point. L'humilité n'a aucune peine à terminer par le silence ces tournois de pensées, de sentiments et de paroles qui s'engagent si souvent là où des hommes sont réunis, et qui ne sont pas inconnus dans les monastères. Elle aime bien mieux rompre le combat, et au besoin quitter la lice, que de courir fortune de se blesser elle-même ou de blesser la charité, ce qui ne profite jamais à la vérité. Dieu est sa tente toujours ouverte ; elle s'y retire et y demeure en paix. « Si Dieu est pour nous, disait saint Paul, qui sera « contre nous [1] » ? Soyons d'accord avec lui, c'est assez. Si d'ailleurs quelque chose peut amener le prochain à penser et à vouloir comme vous, ce qui n'est pas toujours, tant s'en faut, nécessaire ni utile, ce sera votre modestie dans la lutte et cette humilité qui vous l'aura fait clore, encore que cela vous donnât l'apparence d'être vaincu.

Du trône factice où il s'assied, l'orgueil se fait aussi très-volontiers un tribunal ; et telle est la joie qu'il trouve à dicter de là des sentences, que, pour les prononcer, il n'attend même pas les procès. Cause évoquée est pour lui cause jugée. Tout autre est l'homme qui a l'esprit humble. Il juge peu, hors qu'il en ait la charge ; et, qu'il l'ait ou ne l'ait pas, il ne juge jamais personne sans se souvenir que le jugement est, de sa nature, un acte divin ; qu'il y faut dépendre de Dieu et n'agir que selon son esprit ; qu'on doit de plus y mettre toute la réserve qui convient à un être que le mandat et l'assistance de Dieu n'empêchent pas d'être faillible ; y mettre aussi toute l'indulgence qui sied à

1. Rom. VIII, 31.

un pécheur, lequel, comme justiciable de Dieu, reste toujours l'égal de celui-là même qu'il juge. Soyez donc sobres à juger, plus sobres à condamner, et très-promptes à excuser. D'inclination et d'habitude, présumez bien de tous, et efforcez-vous de tout prendre en bonne part. Vous vous tromperez sans doute quelquefois en agissant ainsi ; bien moins souvent cependant, soyez-en sûres, que si vous êtes soupçonneuses et défiantes ; et ces erreurs elles-mêmes, quand vous y tomberez, seront sans inconvénients, ou largement compensées par plusieurs avantages.

Il va sans dire que l'humilité de l'esprit modère la vaine curiosité. Je n'ai pas à vous apprendre que la curiosité est une passion très-vive. Nul ne peut oublier la place qu'elle tient dans l'histoire de notre chute. C'est peut-être pour y avoir cédé la première, et si gravement, qu'Ève en a laissé, dans de si grandes proportions, l'héritage à ses filles. La curiosité se rattache sans doute par beaucoup de côtés à la concupiscence des yeux; mais par d'autres non moins nombreux, elle tient à l'orgueil de l'esprit et en sort comme de son principe.

La première de ces curiosités, celle qui est surtout vaine et frivole, est déjà bien funeste, et très-particulièrement dans la vie religieuse. Elle est une cause comme infinie de distractions, de préoccupations, de souvenirs contrariants et dangereux, de fantômes et d'ombres qui obscurcissent l'intérieur de l'âme, et la rendent de moins en moins pénétrable aux rayons de la grâce. Elle développe le sens humain, les goûts terrestres, l'esprit du monde, et, par suite, rend le sens chrétien moins délicat. Elle produit mille tentations contre toutes les vertus, mille imperfections de paroles, mille et mille fautes contre la régularité, spécialement contre le silence, soit celui des lèvres, soit celui de l'âme : elle attise les passions, elle scandalise à tout instant la grâce, et sert à la nature de perpétuels festins. Elle

dessèche le cœur en opprimant l'esprit : elle est le contraire du recueillement, elle détruit l'onction, rend l'oraison à peu près impossible et mine la vie intérieure.

Mais plus maligne encore est la curiosité qui vient de l'orgueil de l'esprit et qui, poussant l'âme aux témérités, la lance dans les systèmes et dans les aventures. Ah ! sans doute, désirez savoir et comprendre ; désirez-le ardemment, désirez-le toujours. C'est le cri des Écritures, des Pères et des Saints. Ce désir est la respiration de l'âme chrétienne, le fruit naturel et indispensable de sa foi, l'exercice même de son espérance, le témoignage de son amour ; car Dieu est vérité, et l'amour vit de lumière. Vous ne comprendriez ni votre principe, ni votre fin, ni la grâce qui vous est donnée, ni la gloire qui vous est promise, si vous n'aviez pas faim et soif de connaître et de voir. Il ne s'agit donc pas, sous prétexte d'humilité, de louer et d'encourager les démissions et les lâchetés intellectuelles ; encore moins prétendons-nous canoniser l'ignorance. Si vous avez jamais pensé qu'il pouvait y avoir quelque mérite à laisser votre esprit inculte et inactif, et que l'ignorance, comme telle, est une condition, un moyen et surtout un gage de sainteté, vous êtes tombée dans une affreuse erreur. Qui agit ainsi ne s'abaisse point, mais se dégrade ; il ne s'humilie point, mais s'abêtit, et, loin d'honorer Dieu, il le méconnaît, le trahit, et risque de le perdre. Votre esprit est comme un fonds confié à votre liberté. Vous pouvez en avoir pour la valeur de cinq talents, pour la valeur de deux, pour la valeur d'un seul : plus vous aurez reçu, en ceci comme en tout le reste, plus il vous sera demandé [1]. Mais si, même n'ayant qu'un talent, vous le représentez à Dieu enveloppé d'un suaire d'incurie et de ténèbres, nul doute que vous ne soyez condamnées et rejetées [2].

1. Cui multum datum est, multum quæretur ab eo. Luc. XII, 48.
2. Matth. XXV, 15, 28.

Méprisez la fausse science : laissez pour ce qu'elles sont les sciences profanes, hormis qu'étant par votre profession obligées d'enseigner, vous y donniez le temps voulu et l'application nécessaire; et alors prenez un soin jaloux de surnaturaliser ces études, en les rapportant toutes à Dieu et au salut des âmes. Mais pour ce qui est de la science des saints, de la science de la religion, de la science de l'âme, de la science de Dieu, estimez-la souverainement, aimez-la passionnément, étudiez-la autant que votre capacité et votre état le comportent. C'est pour cela surtout, saint Paul l'enseigne, que l'Esprit de Dieu vous a été donné [1]. Et qu'est-ce qui rend inappréciables ce débarras à peu près complet où vous vivez des soucis temporels, votre éloignement du monde, votre solitude, vos longs silences, la sobriété de votre régime, la régularité de vos occupations, la tranquillité de votre vie? N'est-ce pas précisément que tout cela vous assure des loisirs intérieurs et extérieurs pour vaquer à l'étude, à la méditation, à la contemplation de « cette douce vérité première », comme disait sainte Catherine de Sienne [2], et des vérités qui en découlent? Car Dieu même est content de révéler ses secrets à ceux qui les recherchent, avec humilité sans doute, mais aussi avec piété, c'est-à-dire avec zèle, courage et persévérance. Vous ne saurez jamais trop bien la chose chrétienne, et avant tout ce livre d'or qu'on nomme le catéchisme. Il est honteux, il est impardonnable pour une religieuse de ne le pas bien posséder, et cela peut lui devenir un vrai péril. Vous ne saurez jamais trop bien le divin Évangile. Vous ne serez jamais assez savantes dans cette science qui

1. Nos autem non spiritum mundi hujus accepimus, sed Spiritum qui ex Deo est, ut sciamus quæ à Deo donata sunt nobis. I Cor. II, 12. C'est de ce même Esprit qu'il dit ailleurs : Spiritus omnia scrutatur, etiam profunda Dei. Ibid. 10.

2. Ses lettres : passim.

faisait toute la gloire et toute la doctrine de saint Paul, la science de Jésus, et de Jésus crucifié[1] : car enfin, Jésus le dit lui-même, « la vie c'est de le connaître, lui et le Père « qui nous l'a envoyé[2] ».

Ne croyez pas au reste que si votre profession vous favorise ici, votre sexe au contraire vous desserve. Vous n'arriverez point sans doute à raisonner comme les hommes instruits : vous n'argumenterez pas, vous ne formulerez pas comme eux : aussi bien n'avez-vous point à le faire; cela ne vous est nullement nécessaire et pourrait être déplacé, ou du moins vous porter à des choses déplacées. Mais à défaut d'observation psychologique, l'histoire de l'Église est là pour témoigner que ce qui vous manque en précision, vous le regagnez souvent en intuition, que la délicatesse compense ordinairement chez vous le défaut de force, et que les conceptions des doctes sont parfois dépassées par vos pressentiments. Il n'y a qu'à voir avec quelle vivacité et quel bonheur vous reconnaissez et embrassez, quand on vous prêche, des vérités qu'assurément vous n'auriez pas su exprimer, mais qui cependant étaient déjà dans votre esprit et vivifiaient votre âme et vos actes. L'instruction proprement dite a manifestement une influence ici. Cependant on se tromperait si on la croyait indispensable : car, quoique l'étude soit un devoir pour quiconque la peut faire, on voit en somme que la disposition du cœur, la ferveur de la charité, la pureté de la vie et l'oraison nous avancent plus ici que le travail[3]. Sainte Thérèse n'était pas à beaucoup près aussi instruite que sainte Gertrude : qui dira cependant laquelle des deux s'est élevée le plus haut dans l'intelligence des vérités surnaturelles, et les a le mieux enseignées ? Et comment oublier que l'admirable Catherine

1. I Cor. II, 2. — 2. Joann. XVII, 3.
3. Saint Paul dit : « Agnitio veritatis quæ secundùm pietatem est ». Tit. I, 1.

de Sienne était humainement fort ignorante? « Mon Père », disait Jésus, « je vous rends gloire, parce que vous avez « caché ces choses aux sages et aux prudents, et que vous « les avez révélées aux petits[1] ». Dieu se plaît, vous le savez, à « converser avec les simples[2] », et qui est savant comme ceux dont David a écrit : « Bienheureux, ô Sei- « gneur, celui que vous enseignez vous-même, et à qui « vous-même apprenez votre loi[3] » ? On peut affirmer qu'en fait de science divine, on ne connaît vraiment, on ne sait du moins parfaitement que ce dont on est instruit par Dieu même. Et n'est-ce pas le témoignage cent fois répété des docteurs, celui de saint Thomas d'Aquin entre autres, que ce qu'ils ont écrit dans leurs incomparables ouvrages, ils l'ont bien moins appris dans les livres et en étudiant, qu'au pied de leur crucifix et en priant? C'est là votre école comme la leur.

Mais loin d'aller contre l'humilité de l'esprit, ce que nous venons de dire la suppose, et même indispensablement. Mettons que, dans vos saintes recherches, l'humilité ne soit pas votre lampe ou du moins la flamme de cette lampe, elle est assurément l'huile qui nourrit cette flamme. En effet, plus vous serez humbles d'esprit, plus vite et mieux vous mériterez de progresser dans la science divine; et plus vous aurez fait de progrès dans cette science, plus aussi vous verrez les raisons de l'humilité de l'esprit, plus vous en aurez le goût, plus vous y serez fidèles. Mais sachez vous borner, tenez compte de vos limites, et subissez patiemment votre condition. Souvenez-vous de ces sages paroles : « Ne cherche pas ce qui est plus haut « que toi, et ne prétends pas résoudre des problèmes qui te

1. Luc. x, 21.
2. Cum simplicibus sermocinatio ejus. Prov., III, 32.
3. Beatus quem tu erudieris, Domine, et de lege tuâ docueris eum. Psalm. XCIII, 12.

« dépassent. Pour ce qui est des préceptes de Dieu, aie-les « toujours dans la pensée, mais il y a bon nombre de ses « ouvrages où ta curiosité ne doit jamais s'étendre. Il ne « t'est aucunement nécessaire de voir de tes yeux ce que « Dieu a voulu garder secret, et beaucoup de choses dont « tu vois l'existence sont néanmoins au delà de la portée « humaine[1] ». Désirez donc voir s'ouvrir à la fin les portes de ces temples que nous nommons les mystères de notre foi, encore un coup c'est louable; mais trouvez simple, honorable, et déjà bien heureux de pouvoir demeurer ici-bas agenouillées sur le seuil. Prétendre voir dès ce monde ce que Dieu défend de regarder, c'est mériter d'être aveuglé, selon qu'il est écrit : « Celui qui voudra scruter la ma- « jesté sera opprimé par la gloire[2] ». L'histoire ecclésiastique est pleine de la chute des curieux. Soyez donc sobres ici, comme saint Paul nous y exhorte, en recommandant pourtant la science et la sagesse[3]. Le cœur gagne singulièrement à ces sacrifices de l'esprit, et la vertu se perfectionne dans ces infirmités patentes de notre intelligence. Croyez simplement aujourd'hui ; demain les voiles tomberont, la grande vision apparaîtra, et le mystère aura disparu pour toujours. Quand Dieu a promis de se découvrir, et que chaque heure approche l'instant où nous verrons sa face, on peut attendre en paix. D'ailleurs « le juste de Dieu « vit de la foi[4] ». Plaisez-vous en ces saintes ténèbres qui, à tant d'égards, sont déjà des clartés. Votre âme s'y purifie[5], votre esprit s'y prépare, votre capacité divine s'y forme.

1. Altiora te ne quæsieris et fortiora te ne scrutatus fueris : sed quæ præcepit Deus, illa cogita semper... et in pluribus operibus ejus non eris curiosus.... Plurima enim super sensum hominis ostensa sunt tibi. Eccli. III, 22, 25.

2. Qui scrutator est majestatis, opprimetur à gloriâ. Prov. XXV, 27.

3. Non plus sapere quam oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem. Rom. XII, 3. — 4. Hebr. X, 38. — 5. Fide purificans corda eorum. Act. XV, 9.

Plus ici-bas vous êtes dociles, plus là-haut vous serez instruites; plus vous êtes d'abord enfants, enfants d'esprit et de cœur, ce qui est la même chose qu'être humbles, plus vous aurez ensuite cette noble et ferme virilité que saint Paul nomme l'âge parfait du Christ [1].

Passant du cœur à l'esprit, l'humilité descend jusqu'au corps. Elle veut tout l'homme et le prend tout entier parce qu'en lui, il n'y a rien que Dieu ne veuille prendre. O Dieu, lui dit le Sage, « vous aimez tout ce qui existe ; et « de ce que vous avez créé, vous ne laissez rien sans « amour [2] ». On peut ramener au devoir de cette humilité extérieure toutes les pénitences corporelles qui sont de tradition parmi les chrétiens et qui entrent régulièrement dans la pratique des monastères. Elles sont, sans doute, des actes de mortification, mais l'humilité n'y trouve pas moins un aliment fort salutaire ; et beaucoup d'âmes sont incomparablement plus affectées, plus sanctifiées aussi, par le côté humiliant de ces actes que par leur côté douloureux. Cela est particulièrement vrai quand il s'agit de tant d'observances familières aux religieuses et qui les abaissent extérieurement sans les faire aucunement souffrir. Telles sont ces inclinations profondes, ces prostrations, ces génuflexions faites devant les autels et les images, devant les supérieurs ou même les simples sœurs, la coutume de baiser les pieds ou la terre, enfin l'accomplissement de tous les bas offices. Plus l'humilité est parfaite dans une âme, plus elle lui fait trouver de saveur à ces pratiques, plus elle l'y pousse et vraiment l'en affame. Tout cela aide en nous l'œuvre de Dieu ; tout cela ruine l'orgueil, fortifie la vertu, dégage l'âme de l'humain, l'élève dans la grâce, et, la rendant plus semblable à Jésus, lui assure d'autant plus les complaisances du Père céleste. Toutefois prenez

1. Ephes. IV, 13. — 2. Sap. XI, 25.

garde (et ceci est pour vous d'une très-grande importance), prenez garde que ces actes ne soient pas seulement des formes vides, et, pour ainsi parler, des corps sans âme. Ne séparez jamais ce que Dieu a uni [1], le dehors et le dedans. Le péché seul et Satan les séparent, et c'est pourquoi Satan est un menteur, et le péché un mensonge. Il serait déplorable qu'un acte d'humilité ne fût pas fait humblement. N'abaissez donc jamais votre corps sans abaisser aussi votre cœur, et plus encore, s'il est possible, puisque le cœur est la part de Dieu, et que ce qui s'y passe est son spectacle.

Mais, même en dehors de ces actes particuliers, il y a une habitude d'humilité extérieure où l'âme sincèrement humble maintient toujours le corps. C'est quelque chose de contenu, de réservé, de calme, qui donne à la physionomie entière et à toutes les démarches cette beauté ineffable, cette harmonie, ce charme qu'exprime le mot de modestie. Modeste est le regard, modeste la voix, modeste le rire, modestes sont tous les mouvements. Sans doute, on ne saurait trop éviter ici tout ce qui sent l'affectation. Rien n'est moins humble que certains airs composés que se donnent parfois les religieuses. Si elles croient se rendre édifiantes en se grimant ainsi, elles doivent savoir qu'elles ne sont qu'exerçantes. Rien n'est plus loin de l'apprêt que la vraie modestie. Saint Paul disait : « Que votre modestie « se montre à tous, car le Seigneur est proche [2] ». Là est, en effet, le secret de cette ravissante et sainte attitude. Dieu est proche de cette âme, et cette âme ne l'oublie jamais : elle vit en sa présence et agit sous ses yeux, en la compagnie des bons anges. Telle était la sainte Vierge, et il est impossible de se l'imaginer autrement. Tel était surtout Jésus-Christ; et dans ce souvenir, saint Paul voyait

1. Matth. XIX, 6.
2. Modestia vestra nota sit omnibus hominibus, Dominus enim prope est. Philipp. IV, 5.

une telle puissance, que quand il voulait tout obtenir des fidèles, il se contentait de l'évoquer, leur disant : « Moi, « Paul, je vous en conjure par la mansuétude et la modes- « tie du Christ[1] ». J'ose donc aussi vous alléguer cette modestie divine, pour vous demander d'être toutes et à tout prix et toujours humbles de cœur, d'esprit et de corps.

Mais cette humilité dont vous serez ainsi tout entières revêtues et pénétrées, vous la devez exercer envers Dieu, envers le prochain et envers vous-mêmes.

Et d'abord envers Dieu, cela va de soi. Rappelez-vous ce mot du Docteur angélique : ce que l'humilité implique principalement, ce qui fait son fond intime et sa vie essentielle, c'est l'assujettissement à Dieu[2].

Prenez ici pour point de départ, c'est-à-dire pour principe et pour règle, ce que nous avons exposé des trois formes de l'humilité, correspondant aux trois aspects de la plénitude divine : humilité de soumission, humilité d'adoration, humilité de glorification. Là est la substance des devoirs que vous avez à remplir, si vous voulez être vraiment humbles envers Dieu. Toutefois, entrant dans l'ordre des applications, nous vous dirons d'abord : soyez humbles dans le culte que vous rendez à votre Créateur et Seigneur qui, par amour, est aussi votre Sauveur et Rédempteur. Soyez humbles dans la prière : humiliez-vous toujours en la commençant, et en la continuant restez humbles. « La prière de celui qui s'humilie pénétrera les « cieux », dit le Sage[3]. Oh ! que d'insuccès dans l'oraison viennent de ce que l'on ne prend pas le temps ou la peine

1. Ipse autem Paulus, obsecro vos per mansuetudinem et modestiam Christi. II Cor. x, 11.
2. Humilitas, secundum quod est virtus specialis, præcipuè respicit subjectionem hominis ad Deum. 2da 2dæ Quæst. CLXI, art. 1.
3. Oratio humiliantis se nubes penetrabit. Eccli. XXV, 21.

de s'humilier quand on s'y livre ! Pensez seulement qui est celui que vous abordez, et qui vous êtes vous-même. La prière, disent les saints, est une élévation de l'âme vers Dieu. Est-ce que l'Évangile ne dit pas que la première condition pour être élevé, c'est de s'abaisser soi-même [1] ? L'oraison est aussi un festin. N'est-ce pas le précepte, ou du moins le conseil de Notre-Seigneur, que si nous sommes invités à un festin, nous allions droit nous asseoir à la dernière place [2] ? « Je parlerai à mon Seigneur, disait « Abraham, encore que je ne sois que poussière et que « cendre [3]. » Voilà comme il convient à l'homme d'aborder Dieu. Oh ! pensez comment les anges lui parlent dans la gloire ! et les anges sont si saints ! et vous, qui que vous soyez, vous êtes si pécheresse ! Au fait, ce n'est point en votre nom propre que vous devez prier, mais au nom de Jésus-Christ [4] : l'Évangile vous l'enseigne, et en même temps vous l'enjoint. C'est par Jésus seulement, par sa médiation, par ses mérites, par son sang versé sur la croix, que vous avez accès auprès du Père. Vous n'avez donc, pour aborder Dieu et le prier comme il convient, qu'un titre extérieur et emprunté. Voulez-vous une excellente pratique d'humilité pour le début de vos prières ? Faites ce que dit David : ne vous présentez à Dieu, n'apparaissez devant Dieu « qu'enveloppée dans la justice [5] », c'est-à-dire, cachée et perdue en Jésus. Niez-vous vous-même et affirmez-le, disant à Dieu : Lui, ô mon Père céleste, et non pas moi ; car je prie, mais ce n'est plus moi qui prie, c'est lui, Jésus, qui prie en moi. « Regardez donc, Seigneur, la face « de votre Christ [6] ». Je suis tout entourée de lui, inondée de son sang, abritée dans son cœur. Ma place,

1. Luc. XIV, 11. — 2. Id. ib. 10. — 3. Loquar ad Dominum meum quum sim pulvis et cinis. Gen. XVIII, 29. — 4. Joann. XV, 16.
5. Ego autem in justitiâ apparebo. Psalm. XVI, 15.
6. Respice in faciem Christi tui. Psalm. LXXXIII, 10.

naturellement, ne serait pas même à vos pieds. Si vous n'aviez égard qu'à mes péchés, je devrais me sauver de vous comme Adam, ou plutôt me jeter en enfer. Mais à cause de Jésus, en la vertu de Jésus, au nom de Jésus, je suis là devant vous et près de vous, je m'y tiens, je vous regarde, je baise vos pieds trois fois saints, et tout à l'heure je ne craindrai pas de monter sur vos genoux et de déposer même un baiser sur votre cœur, en attendant que, élevée par la gloire au niveau de votre visage, je puisse recevoir de vous et vous donner en paradis cette caresse ineffable que votre Saint-Esprit appelle « le baiser de la bouche [1] ». Car vous pouvez, sans doute, parler ainsi à cette Majesté adorable et monter jusqu'à ces hauteurs ; mais à la condition d'être humbles et de vous être d'abord très-profondément abaissées. « L'oraison de celui qui s'humilie pénétrera « les cieux. »

Ce que je vous dis pour l'oraison, je vous le dis aussi pour toutes les formes de la prière, spécialement pour cette forme auguste qu'on nomme l'Office divin et la divine psalmodie. Tenez-vous humbles de corps et d'âme, en chantant ces louanges inspirées qui vous associent à l'un des plus sublimes ministères de l'Église et au concert même des anges. Parlez ou chantez alors comme étant dans le ciel et devant le trône du Dieu vivant. Vous y êtes à meilleur titre encore quand vous assistez à la messe. Ah ! devant cet abaissement inouï de Jésus, devant ce Dieu s'anéantissant et s'immolant pour vous chaque jour, où devez-vous descendre en esprit et vous abaisser par le désir ? Et quand vous communiez, ne faudrait-il pas descendre plus bas encore, s'il est possible ? Tous les actes des vertus sont de mise en ce précieux moment, tous sont requis. Il n'y a pas besoin de précepte ; le cœur ici est sa loi à lui-même ; et son

1. Cant. I, 1.

devoir, c'est son besoin. Cependant la liturgie de l'Église nous fait voir que parmi ce cortége de vertus que l'âme doit alors envoyer au-devant de l'Agneau, l'humilité tient un rang d'honneur, ou plutôt est chargée de conduire et de présenter toutes les autres. Eussiez-vous la pureté des archanges et la ferveur des séraphins, fussiez-vous, par impossible, aussi sainte que la Très-Sainte Vierge, vous devriez encore, avant de communier, vous frapper la poitrine et répéter trois fois : « Seigneur! je ne suis pas digne ». Au fait, l'humilité de Marie au moment où elle reçut le Verbe et le conçut dans son chaste sein, est justement l'humilité qui conviendrait pour recevoir l'Eucharistie.

Selon la doctrine de la foi, la vie entière du chrétien n'est qu'un grand sacrifice, et chacune des actions dont cette vie est remplie, y revêt tous les caractères d'un sacrifice particulier. Même quand celui qui l'offre prend une portion de la victime, ou qu'il en donne une ou plusieurs parts au prochain, la principale est réservée à Dieu comme son dû, qu'il ne cède et ne peut céder à personne. Saint Paul formule pratiquement cette théorie lorsqu'il écrit : « Soit que « vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez « quelque autre chose, faites tout au nom de Jésus-Christ et « pour la gloire de Dieu [1] ». En nous disant de tout faire au nom du Christ, il nous indique le devoir de partir de Dieu en toutes choses, de s'unir au Christ en agissant, d'agir par conséquent dans son esprit, selon sa manière et à ses intentions. En nous disant ensuite de tout faire pour la gloire de Dieu, il nous montre l'obligation de tout dédier et rapporter à Dieu, de tout diriger vers Dieu, et, à la fin, de tout livrer, de tout laisser aux mains de Dieu. C'est là le

1. Sive ergo manducatis, sive bibitis, sive aliud aliquid facitis, omnia in gloriam Dei facite. I Cor. x, 31. — Omnia quodcumque facitis in verbo aut in opere, omnia in nomine Jesu Christi, gratias agentes Deo per ipsum. Coloss. III, 17.

propre de la vertu de religion, et spécialement de l'acte religieux par excellence qui est le sacrifice. Or, si telle doit être déjà la vie des simples chrétiens, combien plus la vie des personnes qui, comme vous, vivent dans un état public de religion et de consécration ?

L'humilité goûte indiciblement cette doctrine. Aussi y tient-elle l'âme absolument fidèle. Comme Dieu n'approuve les sacrifices qu'autant que lui-même les a prescrits ou conseillés et qu'il en a réglé l'ordonnance ; comme il ne les reçoit que si l'on y garde exactement les règles fixées par lui, et si on les offre d'ailleurs dans l'esprit qu'exige une action si divine, l'humilité prend soin avant tout que l'âme n'agisse jamais par une simple impulsion de nature : elle ordonne qu'en toutes choses on laisse à Dieu l'initiative, reconnaissant et honorant par là sa perfection de cause première et son droit de souverain : elle commande que par la prière ou le conseil, et quelquefois par les deux ensemble, on prenne le mouvement de Dieu, qu'on fasse tout dater de la grâce, qu'on opère enfin comme opérait Jésus qui disait : « De moi-même je ne fais rien », mais selon la parole que j'entends au dedans, la recevant de mon Père, je vois, je parle, j'agis [1]. Cette humilité veille encore à ce que l'intention qui nous fait agir soit et demeure très-pure, selon qu'il est écrit : « Tout ce que vous faites, faites-le de cœur, « comme agissant pour Dieu, et non point pour les hom- « mes [2] ». De telle sorte que, choisie d'abord dans le troupeau des œuvres légitimes, le seul où se trouvent les victimes qu'on ait le droit de présenter à Dieu, l'action ou la victime reste sans tache dans l'oblation, comme elle est sans défaut par nature. L'humilité ne souffre donc point qu'on

1. Non possum a meipso facere quidquam ; sicut audio, judico. Joann. v, 30.

2. Quodcumque facitis, ex animo operamini, sicut Deo et non hominibus. Coloss. II.

mêle au sacrifice le moindre élément étranger ou profane, c'est-à-dire qu'on agisse par une vue purement ou principalement humaine. Et lorsque l'œuvre est ainsi faite, quand l'hostie est offerte et immolée, l'humilité, plus attentive et jalouse que jamais, empêche qu'aucun retour égoïste, qu'aucune vaine complaisance, se glissant après coup, fasse un larcin dans l'holocauste. Il en résulte que l'âme ne s'approprie rien, qu'elle ne confisque rien, qu'avant, pendant et après l'action, elle dit et répète : « Non pas à nous, Seigneur, non pas à nous, mais donnez « à votre nom toute la gloire [1] ». Elle pense très-sincèrement, quoi qu'elle ait fait d'ailleurs, qu'elle est une servante inutile et n'a fait que ce qu'elle devait faire [2]. Elle croit, avec saint Paul, qu'encore bien que sa conscience ne lui reproche rien, elle n'est pas pour cela assurée d'être juste [3]. Comme Job, enfin, elle craint toujours un peu ses œuvres [4]. Acceptant avec gratitude l'inévitable profit que, selon l'ordre même de Dieu, chaque sacrifice apporte; profit du mérite et du surcroît de grâce qui y correspond, en attendant le surcroît de la gloire; profit du témoignage rendu par la conscience, et de la paix qu'il donne, et de la joie qui en découle, elle renvoie scrupuleusement à Dieu tout l'honneur, disant avec Jésus : « Ce n'est pas ma gloire que je cherche, mais la gloire de « mon Père [5] ». Vous pouvez voir par là comment et combien l'humilité sert Dieu. Elle est comme un ange préposé à la garde de l'âme, à la garde des trésors sans prix que Dieu a confiés à l'âme. Elle est l'ange de sa gloire, parce qu'elle est celui de votre sainteté. Vous n'avez point d'amie si dévouée ni si utile. Écoutez-la toujours, obéissez-

1. Non nobis, Domine, non nobis, sed nomini tuo da gloriam. Ps. CIX. — 2. Luc. XVII, 10. — 3. I Cor. IV, 4. — 4. Verebar omnia opera mea. Job. IX, 28. — 5. Joann. VIII, 50.

lui en tout; ne la quittez jamais, et ne souffrez jamais qu'elle vous quitte.

Que si l'humilité tient l'âme ainsi sujette à Dieu dans les actions, vous devinez sans peine comme elle la tient paisiblement et amoureusement soumise à tous les événements de Providence, c'est-à-dire à tout ce que Dieu permet qu'il nous arrive. Elle dispose l'âme à trouver en toutes choses le bien qu'abstraction faite de ce qu'y peuvent mettre les causes secondes, Dieu y met toujours pour sa part, à savoir une sagesse infinie, une justice adorable, un amour sans mesure et qui ne cesse pas d'opérer. Cette âme plie donc, elle est souple, elle est douce. Elle ne connaît pas le murmure, et la seule pensée d'une révolte l'affecte comme une horrible absurdité. Elle goûte cette paix que célébrait David : « Elle est grande, ô mon Dieu, elle est abondante la paix « de ceux qui chérissent votre loi, et rien ne leur saurait « être un sujet de scandale [1] ». Où que Dieu la mette, elle se trouve à sa place. De quelque manière qu'il la traite, ou souffre qu'elle soit traitée, elle pense et confesse que c'est juste et ne cesse pas de le bénir. Elle rend grâces de tout; car tout lui étant une marque et comme un sacrement d'amour, tout la nourrit, tout la réjouit, tout la fait aimer davantage et s'unir plus étroitement à celui qu'elle aime uniquement. Elle n'est pourtant jamais plus heureuse que quand elle voit Dieu l'aimer assez, et par suite compter assez sur elle, pour lui donner quelque part aux saintes humiliations de Jésus. Les jours où elle communie ainsi aux opprobres de son Sauveur sont pour elle de vrais jours de fête : elle en jubile dans le secret, sous l'œil toujours ouvert et exclusivement regardé de son doux Père céleste. Elle se pare de ces humiliations comme d'autant de joyaux; et elle

1. Pax multa diligentibus legem tuam, Domine, et non est illis scandalum. Psalm. CXVIII, 165.

qui ne se permet jamais de se glorifier devant les hommes, se glorifie pourtant ici en liberté : comme saint Paul, si profondément humble, qui néanmoins se glorifiait dans le Seigneur de ses infirmités, de ses tribulations [1], de la part enfin qu'il lui était donné de prendre à la croix de Jésus : « A Dieu ne plaise, disait-il, que je me glorifie en autre « chose qu'en la croix de mon Seigneur Jésus-Christ, par « qui le monde m'est crucifié et je suis crucifié au monde [2] ».

Mais ce n'est pas assez, nous l'avons dit, d'être et de rester humble envers Dieu, il faut l'être envers le prochain.

En disant à l'Époux que « son nom est une huile répan- « due [3] », l'Épouse exprime sous un charmant symbole le mystère entier de la grâce qui, en fait, est le mystère même de Jésus. Elle veut dire qu'en réalité, rien n'est aimant comme ce qui est saint, rien n'est communicatif et définitivement communiqué comme ce qui en soi est incommunicable, qu'enfin nul n'est donné et répandu comme Dieu qui, par nature et par état, n'appartient qu'à lui-même, vit absolument en lui-même et ne se peut référer qu'à lui-même. Elle dit là « le don de Dieu [4] » : et par cela seul que, parlant d'une effusion, elle ne lui assigne ni terme ni limites, elle fait assez entendre que ce don est universel.

En effet Jésus est, quant à lui, le bien de tous, le pardon, la justification, la grâce et le salut de tous. Il n'y a pas un seul homme au monde, et il n'y en aura jamais, en qui le divin n'existe dans telle ou telle mesure. Même selon la nature, nous sommes tous à l'image de Dieu. Nous sommes chacun une des pensées qu'il a éternellement conçues, et de plus, capables de savoir cela et de l'en bénir. Chaque homme est un miroir qui reflète Dieu et qui, en le reflétant, le regarde. C'est déjà lui ressembler. Mais la grâce nous monte bien plus haut : par elle, le divin entre

1. II Cor. XII, 9. — 2. Gal. VI, 14. — 3. Oleum effusum nomen tuum. Cant. I, 2. — 4. Joann. IV, 10.

en nous de telle sorte qu'il nous devient comme une seconde nature, et si sublime, vous vous le rappelez, qu'elle est une participation réelle à la nature de Dieu[1]. Dans cet ordre, nous méritons d'être appelés des dieux par l'Esprit-Saint lui-même[2]. Ce partage de la vie divine est l'état de tous les chrétiens, et la vocation, partant l'aptitude au moins radicale de tous les hommes : c'est ce qu'on peut nommer le divin de l'excellence[3]. Il y en a un autre qui, se rapportant sans doute au bien de tous, est cependant réservé à quelques-uns : c'est le divin de l'autorité. Il existe dans les deux ordres ; car il y a les ministères de la nature, comme sont la paternité domestique et la paternité politique ou sociale, laquelle n'est autre que la royauté ; il y a aussi ceux de la grâce, tels que le sacerdoce et toutes les supériorités hiérarchiques consacrées dans l'Église. Or tout cela, c'est encore le divin ; le divin communiqué, participé, dérivé, mais vraiment le divin. Et c'est pourquoi dans la loi, ceux qui commandent, quels qu'ils soient d'ailleurs en eux-mêmes, sont, à raison de leur office et de leur dignité, honorés du nom de dieux : « Tu ne médiras pas des dieux », dit Moïse en parlant au peuple de ses chefs[4].

Or, l'humilité est le sens pratique du divin. Vous avez vu comme elle le reconnaît et l'honore en lui-même : elle sait le reconnaître aussi et l'honorer quand il est répandu. Et comme partout où elle le voit, elle incline l'âme et la soumet, elle l'abaisse par là même devant toute créature en qui Dieu réside[5].

1. Divinæ consortes naturæ. Petr. I, 4.

2. Ego dixi : Dii estis. Psalm. LXXXI, 6.

3. Illud secundum quod homo excellit... est quasi quiddam divinum in eo. S. Thom. Summ. 2da 2dæ Quæst. CXXXI, art. I.

4. Diis non detrahes. Exod. XXII, 28.

5. Humilitas præcipuè respicit subjectionem ad Deum, propter quem etiam hominibus humiliando se subjicit. S. Thom. 2da 2dæ Quæst. CLXI, art. I. — Humilitas propriè respicit reverentiam quâ homo Deo

Avant tout elle nous maintient dans une sujétion parfaite à tous ceux qui sont établis sur nous en puissance [1]. Elle fait que nous leur rendons les hommages et les respects voulus, et vraiment une sorte de culte, parce que la foi dépassant toujours et tout de suite ce qui est visible, humain, particulier, nous met ici en face d'une réalité spirituelle et divine, à savoir la sainte autorité. Et vous comprenez bien qu'en faisant la raison, la mesure et la sainteté de notre abaissement et de notre dépendance envers les créatures, cette certitude de foi en fait du même coup la grandeur et la dignité. Voilà pourquoi les vrais chrétiens qui sont si humbles, sont en même temps si fiers. Soumis à tous et serviteurs de tous, ils n'ont pourtant qu'un maître, et n'obéissent jamais qu'à Dieu.

Mais si même elle n'a devant elle que le divin de l'excellence, et par exemple celui que la grâce confère à tous les baptisés, l'humilité s'incline encore avec un sentiment profond de révérence. Que ce divin soit d'ailleurs dans telle ou telle âme, qu'il y soit plus ou moins abondant et splendide, plus ou moins au contraire entravé et enveloppé, à ses yeux c'est toujours du divin, c'est-à-dire quelque chose envers quoi toute créature est redevable, quelque chose qui lui commande l'estime, l'hommage et une mesure d'abaissement. Elle n'omet donc jamais ce grand devoir, et le divin est immanquablement ce qu'elle cherche et découvre avant tout dans les personnes avec qui elle traite. Ou bien elle ne regarde pas le reste, ce qui arrive toutes les fois qu'elle n'est pas chargée d'y pourvoir, ou bien elle ne le regarde qu'à travers cette clarté suprême. Si même elle rencon-

subjicitur ; et ideo quilibet homo, *secundum quod suum est*, debet se *cuilibet* proximo subjicere, *quantum ad id quod est Dei in ipso*. Id. ibid. art. 3.

1. Omnis potestas à Deo : qui autem potestati resistit, Dei ordinationi resistit. Rom. XIII, 2.

tre une personne qu'elle sache ou puisse présumer n'être plus dans la grâce de Dieu, comme sont les pécheurs manifestes ; ou qui n'y a jamais été, comme il arrive aux infidèles ; s'attachant toujours néanmoins à regarder ce que Dieu laisse encore de lui dans le pécheur, et ce qu'il veut certainement mettre de lui dans l'infidèle ; ayant d'ailleurs la ressource de considérer en tout cas ce divin naturel qui est le fond de la créature et qui dans l'homme est déjà si beau, elle se maintient obstinément sous le charme de sa douce vision. Méprisant le péché, déplorant l'état de celui qui, pouvant être un Dieu, n'est cependant qu'un homme, elle continue d'honorer les personnes, et au dedans par le jugement qu'elle porte d'elles, et au dehors par les égards qu'elle leur témoigne, et selon l'occasion, par les secours dévoués qu'elle leur rend.

Ce n'est pas, nous vous l'avons déjà plus qu'insinué, que l'âme humble s'aveugle elle-même sur les dons qu'elle a reçus, soit dans la nature, soit dans la grâce. Autrement comment Marie aurait-elle jamais pu chanter son cantique ? Certes, elle y fait assez voir qu'elle est humble, et c'est presque par là qu'elle débute ; mais peut-on plus librement déclarer et plus magnifiquement glorifier qu'elle ne le fait, les grâces qu'on a reçues de Dieu, et les sublimes desseins pour lesquels on lui a prêté son concours ? L'âme ne fait donc aucune difficulté de convenir, soit avec elle-même, soit avec les autres, qu'elle a ce que d'autres n'ont point [1] ; qu'à l'heure présente, n'étant pas, autant qu'elle le peut croire, en état de péché, elle est plus agréable à Dieu que celui qu'elle y sait tombé et qu'elle y voit persévérer. Supposé qu'elle pût le dire sans mentir, et que la gloire de Dieu ou l'intérêt des âmes l'obligeât à le confesser,

1. Absque præjudicio humilitatis possunt (illi qui Dei dona participant) dona quæ ipsi acceperunt præferre dona Dei quæ aliis apparent collata. S. Thom. 2da 2dæ Quæst. CLXI, art. 3.

elle dirait naïvement comme saint Paul : « Ils se vantent « d'être hébreux, moi aussi je le suis ; israélites, et moi « aussi ; enfants d'Abraham, et moi aussi ; ministres du « Christ, je le suis comme eux et plus qu'eux ; j'ai enduré « plus de travaux, j'ai passé plus longtemps en prison, j'ai « reçu plus de blessures, j'ai été plus souvent exposé à la « mort[1] ». Tel est cependant le caractère de l'humilité, qu'inclinant l'âme à regarder en autrui ce qui s'y trouve de bon plutôt que le mal qui s'y rencontre, dès qu'au contraire l'âme est en cause, cette vertu lui persuade de considérer ses propres défauts et de ne se point arrêter aux qualités qui les rachètent. Elle n'a donc aucune peine à comprendre et à pratiquer ce grand précepte de saint Paul qui veut que, dans notre commune humilité, nous nous regardions mutuellement « comme supérieurs les uns « aux autres[2] » : appréciation fondée quoique étrange au premier abord, puisque, pour juger ainsi avec vérité et justice, il suffit de considérer ce qu'il y a de Dieu en autrui, et d'y opposer ce qu'il y a en nous de nous-mêmes.

C'est un mode d'abnégation trop crucifiant à notre orgueil pour n'être pas très-souvent un supplice à notre nature. Mais le propre de l'humilité est de rendre cette pratique facile, et Dieu seul sait jusqu'où cette habitude avance la cure de notre pauvre âme malade, quelles racines de péché elle coupe, quelles vertus elle protége et entretient, quels mérites elle fait acquérir. Dieu seul sait comme elle simplifie les rapports, comme elle rend la vie douce et coulante, quel élément de paix et d'union elle est dans les communautés, et l'état bienheureux qu'elle assurerait aux hommes, s'ils consentaient à s'y réduire. En vérité, on ne

1. II Cor. XI.
2. In humilitate superiores sibi invicem esse arbitrantes. Philipp. II, 3.

peut rien concevoir de plus social que cette admirable vertu, pourtant si calomniée et si honnie par nos modernes réformateurs. Elle est un tel principe d'harmonie et d'unité que, pour faire de la terre entière le vestibule du paradis, il suffirait d'en bannir l'orgueil. L'humilité régnant alors partout, partout l'amour serait libre; et la parfaite liberté de l'amour, c'est le royaume de Dieu.

Ne méprisez donc jamais personne. Voyez principalement les bons côtés des hommes, et tâchez qu'ils le sentent. Si vous les devez réduire à l'ordre, ce qui peut être, puisqu'il y a un ordre, et que si votre devoir est de les y maintenir, c'est leur bien d'y être ramenés après qu'ils s'en sont écartés; croyez que le meilleur moyen de leur faire reprendre et conserver leur rang, ce sera le plus souvent de leur faire humblement et suavement entendre que, par bien des côtés, vous qui leur commandez, vous vous savez et confessez leur inférieur. Louez volontiers et cordialement votre prochain, faites-lui honneur, vantez à propos ses bonnes qualités, ses vertus, ses bonnes œuvres, non certes pour le flatter, ce qui est mal et malfaisant, mais pour honorer les dons de Dieu en lui et lui faire du bien à lui-même. Mettez-vous d'ailleurs sincèrement en esprit au-dessous de tous sans exception, vous disant comme les saints, ce qu'il n'est pas besoin d'être saint pour croire et pour avouer, à savoir que, si tel misérable mille fois digne de l'enfer et peut-être ici-bas digne de l'échafaud, avait reçu les grâces que, dans son incompréhensible miséricorde, Dieu vous a départies, il en aurait fait probablement meilleur usage que vous, et occuperait dans la gloire un rang où vos persévérantes misères vous empêcheront peut-être de jamais arriver. Notre-Seigneur n'a-t-il pas dit : « Malheur à toi, Corozaïm ! malheur à toi, Bethsaïda ! car si les miracles que j'ai opérés « en vous avaient été faits dans Tyr et dans Sidon, il y a « longtemps que Tyr et Sidon auraient fait pénitence dans

« le cilice et dans la cendre[1] » ! Saint Paul ne s'est-il pas appelé « le plus petit des apôtres[2], le dernier de tous les « saints[3] », c'est-à-dire des chrétiens, « et un vrai avorton « dans la grâce[4] » ? Et n'est-ce pas le dire unanime des saints sur la terre, qu'ils sont les plus grands des pécheurs ? Peut-on douter de leur sincérité ? Peut-on mettre en question leurs lumières ? Mais les saints étaient humbles ; à la suite de Jésus, ils avaient pénétré jusque dans les profondeurs de l'abaissement chrétien ; c'est là que, voyant Dieu, ils se voyaient aussi eux-mêmes. Ils sont les clairvoyants ; nos, nous sommes les aveugles.

Enfin, nous vous devons un dernier mot sur l'humilité que nous sommes tous tenus d'exercer envers nous-mêmes, c'est-à-dire en définitive sur le soin que nous devons avoir d'acquérir, de conserver et de perfectionner en nous cette vertu. Plusieurs choses dites précédemment reviennent sans doute à cette partie de notre sujet ; mais, vu son importance, il y a lieu d'insister, et, au risque de quelques redites, nous voulons ne rien omettre de ce qui s'y réfère. Il est clair, en effet, qu'ici est le fondement de tous les autres devoirs que le précepte de l'humilité vous impose, et par suite, il n'y a rien dans cette matière qui doive plus préoccuper votre conscience et exciter votre zèle.

Saint Thomas parle de l'humilité comme d'une sorte de premier principe dans l'ordre de la vie morale, et cela est vrai, soit qu'on la considère comme le remède spécifique de l'orgueil qui est le plus radical, le plus grave et le plus obstiné de nos maux ; soit qu'on l'envisage comme condition première de la grâce, qui est elle-même la première

1. Luc. x, 13.
2. Ego autem sum minimus apostolorum. I Cor. xv, 8.
3. Mihi sanctorum omnium minimo. Ephes. III, 8.
4. Tanquam abortivo, visus est mihi. I Cor. xv, 9.

condition des vertus. « Dans l'ordre des vertus, dit le saint Docteur, l'humilité occupe le premier rang, en ce sens qu'elle chasse de nous l'orgueil qui nous met en guerre avec Dieu, et qu'au contraire, elle rend l'homme soumis et tout ouvert aux effusions de la grâce divine[1] ». En ceci, l'humilité est justement appelée le fondement de notre édifice spirituel. Mais c'est un fondement tel que, comme on ne peut rien établir que sur lui, rien non plus ne se peut monter de solide s'il n'y étend son influence et n'y communique sa force ; de sorte qu'elle est le ciment qui affermit les pierres autant que la base qui les soutient. Et c'est pourquoi saint Jean Climaque écrit que : « Comme si le soleil s'éclipse, tout devient ténébreux sur la terre, de même si l'humilité fait défaut, toutes nos œuvres ne sont plus que flétrissure et corruption[2] ».

Que vous dirons-nous donc ? Avant tout, appliquez-vous souvent, sinon habituellement, à ce grave et difficile devoir qui est la considération de vous-même. Regardez-vous attentivement, sérieusement, suppliant Dieu de faire que ce regard soit une irradiation et comme un prolongement de son regard à lui, votre témoin toujours éveillé et votre juge infaillible. Regardez-vous sans timidité, sans faiblesse, sans flatterie, sans illusion, et même, pour ce qui est de l'appréciation proprement dite, sans indulgence. Regardez-vous dans le présent, regardez-vous dans le passé. Si cela vous fait horreur, tant mieux, puisque cette horreur n'est que le cri d'une conscience bien formée, et le signe de la grâce en laquelle vous êtes rétablies. Comme c'est vous qui avez commis ces fautes et non un autre, et que l'arbre se juge à

1. Humilitas primùm venit in quantùm scilicet superbiam expellit cui Deus resistit, et præbet hominem subditum et patulum ad suscipiendum influxum gratiæ divinæ. 2da 2dæ Quæst. CLXI, art. 4, ad 2.

2. Absente sole, omnia tenebris inhorrescunt; absente humilitate, omnia opera nostra marcescent et fœtent. Scala. Grad. XXV.

ses fruits, vous oublieriez trop tôt quel arbre vous êtes, si vous perdiez trop vite le souvenir des œuvres faites par vous autrefois : d'autant que ce passé, tout pardonné et détesté qu'il est, influe sans doute encore sur votre état présent, et que vous n'avez aucune assurance de ne pas retomber de l'état de grâce où vous êtes, dans le déplorable état d'où Dieu vous a tirées. Humiliez-vous donc beaucoup ainsi, et que cette conscience entretenue de votre profonde misère, devienne comme un axiome dominant et réglant toute votre vie intérieure, et comme le sol qui porte toute la moisson de vos bonnes œuvres.

La discrétion est pourtant nécessaire ici comme partout. Nous avons pris soin d'établir que la première source de l'humilité chrétienne, la plus limpide et la plus abondante, ce n'est pas la connaissance de soi, mais bien la connaissance de Dieu, des perfections, des droits et des bontés de Dieu. Ne craignez donc pas de quitter parfois, et je dirais plus volontiers souvent, cette considération de vous-mêmes, pour la considération de Dieu, spécialement de Dieu dans ses relations avec vous[1]. Il faut bien prendre garde, en effet, d'énerver l'âme qu'on veut humilier. Un regard trop fréquent, trop exclusif surtout sur soi, porte aisément à la tristesse, et plus aisément encore la tristesse devient cet odieux et périlleux découragement d'où naissent la défiance, le resserrement, la peur, la pusillanimité

1. « Plusieurs ne veulent ni n'osent penser et considérer les grâces que Dieu leur a faites en particulier, de peur de prendre de la vaine gloire et complaisance : en quoi certes ils se trompent. Car puisque, comme le dit le Docteur angélique, le vrai moyen d'atteindre à l'amour de Dieu, c'est la considération de ses bienfaits (2da 2dæ Quæst. XXVII, art. 3), plus nous les connaîtrons, plus nous l'aimerons; et comme les bénéfices particuliers émeuvent plus puissamment que les communs, aussi doivent-ils être considérés plus attentivement. Certes rien ne nous peut tant humilier devant la miséricorde de Dieu que la multitude de ses bienfaits, ni rien tant humilier devant sa justice que la multitude de nos méfaits ». S. François de Sales, Introd. à la vie dév. Part. III, ch. 5.

spirituelle, la lâcheté, et enfin l'abandon du travail et des devoirs : autant de pestes pour l'âme et d'obstacles à son progrès. Rien n'est pire. Si un sage directeur vous voit dans cet état, plutôt que de vous y laisser, il devra vous interdire de penser volontairement à vous, hors le temps, d'ailleurs très-court, où, en vue de la confession, il vous accordera d'examiner votre conscience. Et au contraire, il vous obligera à compter les gages d'amour que Dieu vous a donnés, à regarder Dieu lui-même lavant vos souillures, pansant vos plaies, vous servant de mille manières, vous enrichissant, vous sauvant et payant joyeusement de son sang chacune des grâces qu'il daigne vous faire. Est-elle moins vraie que vos misères, cette douce miséricorde divine? Contemplons ce qui ne passe point plutôt que ce qui passe.

Après ce devoir discrètement pratiqué de la considération de vous-mêmes, soyez fidèles à profiter de toutes les occasions qui se présentent de pratiquer l'humilité. Soyez humbles, douces, silencieuses, lorsqu'on vous blâme ou vous corrige avec raison. Si même on le fait à tort, vous imputant ce dont vous n'êtes pas coupables, ou interprétant mal vos intentions, tenez-vous plus fermes encore, parce que l'occasion étant infiniment plus précieuse, il y a aussi bien plus de chances que vous la manquiez faute de vertu. Taisez-vous alors comme Jésus[1]. Oh! l'éloquent, le saint silence! Et entre tant d'exemples que Notre-Seigneur nous a donnés, qu'il est bon d'imiter celui-ci! Des saints ont eu le courage de demeurer ainsi des années sans mot dire, sous le coup d'imputations calomnieuses et vraiment infamantes. On le lit de saint Vincent de Paul et de saint François de Sales. Vous ne pécherez point, sans nul doute, en ne vous élevant pas jusque-là. Il peut même arriver

1. Jesus autem tacebat. Matth. XXVI, 63.

que la charité ou la prudence vous obligent à vous justifier; mais par le désir du moins, portez-vous alors au silence, et ne le rompez que dans l'exacte mesure où la gloire de Dieu exige que vous ne le gardiez point.

Aimez tout ce qui est pauvre, petit et simple. Dans l'ordre extérieur et humain, allez de préférence au moindre. Estimez que les corvées sont votre lot, et prenez-les comme de vraies grâces. Ne vous mettez en avant pour rien, hormis pour prendre à votre charge ce qui est pénible aux autres et les rebute.

Parlez peu de vous : je vous dis peu, remarquez-le bien. Le parti-pris de ne jamais parler de soi ne nous semble guère conforme à la simplicité. Il peut même souvent nuire à la charité; il empêche une certaine union qui, toujours utile en communauté, est tout à fait requise entre certaines âmes [1]. Seulement, quand vous parlez de vous, faites-le sobrement, avec précaution, sous l'œil de Dieu, et dans une dépendance étroite de son Esprit. Lorsque dans sa route l'enfant arrive à un passage glissant, il prend et serre plus fortement la main de sa mère. Faites ainsi avec Dieu, quand vous parlez de vous, et n'en parlez jamais qu'à bonne fin, pour glorifier Notre-Seigneur, pour consoler le prochain, l'ouvrir, l'édifier, lui témoigner confiance et affection; ou encore pour votre propre bien spirituel, votre soulagement, votre encouragement, votre confirmation dans vos voies. Et croyez-moi, quand vous parlez de vous, quoique, sans doute, il y ait plus de mal que de bien à en dire, dites plutôt du bien que du mal. Il faut être avancé en vertu pour médire impunément et humblement de soi [2].

1. « Les humilités qui préjudicient à la charité sont indubitablement fausses ». S. François de Sales, Introd. ib. — Il faut dire la même chose de celles qui blessent la simplicité ou diminuent la confiance.

2. « Je ne voudrais pas dire du mal de moi, de crainte de vouloir paraître humble, et je ne le suis pas encore ». P. Faber, Lettre 57, au R. P. Newman. : *Sa vie et ses lettres*. Tom. I.

Les saints l'ont fait souvent, ils le feront toujours. C'est un de leurs plus impérieux besoins et comme un cri qui les soulage ; mais c'est aussi leur privilége de le faire si sincèrement, avec un tel accent et une si grande efficace, que, s'ils ne persuadent pas toujours ceux à qui ils parlent ainsi, ils en reçoivent, du moins, rarement cette correction agréable et cette charmante contradiction qui sortent naturellement d'une âme charitable, ou même courtoise, comme la seule réponse séante à faire à quiconque s'abaisse devant elle. S'il arrive qu'ils la reçoivent, c'est toujours sans l'avoir cherchée soit directement, soit indirectement, et ils n'y prennent aucun plaisir. Or, je ne sais pourquoi ce doux redressement ne manque presque jamais à ceux qui, sans être affermis dans l'humilité, aiment à s'accuser eux-mêmes. L'intérêt que leur amour-propre y touche, dépasse ordinairement de beaucoup le capital que leur humilité avait risqué. Certes, nous ne prétendons pas vous défendre de dire par occasion le mal que vous pensez de vous ; mais que ce soit vraiment la grâce qui vous y pousse, et ne le faites jamais par système [1].

Fuyez les louanges, esquivez-les si elles vous poursuivent et vous atteignent. L'humilité vous persuadera très-aisément qu'elles doivent être surtout attribuées à la charité bienveillante ou à l'humilité de ceux qui vous les donnent. Elles vous feront tout de suite penser que si l'on vous connaissait mieux, on ne vous louerait point ainsi; ou qu'étant peut-être en droit de vous louer dans telle circonstance, si l'on savait votre vie et votre fond, on vous donnerait plus

1. « Nous disons bien souvent que nous ne sommes rien, que nous sommes la misère même et l'ordure du monde; mais nous serions bien marris qu'on nous prît au mot, et que l'on nous publiât tels que nous disons : au contraire nous faisons semblant de fuir et de nous cacher, afin qu'on coure après nous et qu'on nous cherche... La vraie humilité ne fait pas semblant de l'être et ne dit guère de paroles d'humilité ». S. François de Sales. Introd. ib.

de mépris que d'estime. Après cela, l'humilité vous interdira aussi, dans ces rencontres, les dénégations, les protestations, les signes de confusion où plusieurs croient devoir abonder. Elle vous conseillera bien plutôt de n'attacher aucune importance à ces louanges, et de faire voir aux autres que vous n'y en attachez point. Douce et bonne à ce prochain qui vous est favorable, vous demeurerez très-simple dans vos manières, très-dégagée dans vos sentiments, et intérieurement vous passerez outre, bénissant Dieu de ce qu'on a bonne opinion de vous : vous lui demanderez que cela serve et à vous et aux autres : aux autres, par l'édification qu'ils en tirent, et le mérite qu'ils y acquièrent ; à vous, en vous inspirant plus de zèle à vous rendre vraiment digne de cette estime et de ces éloges ; enfin et surtout, vous en renverrez à Dieu toute la gloire.

En somme, aimez à vivre cachées, omises, oubliées. Aimez, comme dit l'*Imitation*, à être ignorées et comptées pour rien [1]. Dieu est caché dans le monde. Jésus-Christ a vécu caché sur la terre. Faites comme lui ; dérobez-vous, disparaissez le plus possible. Ne croyez pas que l'édification y perde : car, outre que les actes de vertu ont leur rayonnement inévitable et dégagent un parfum qui ne se peut pas céler, rien ne saurait plus édifier vos frères que de vous voir vivre uniquement pour Dieu, retirées dans le secret de sa face, avec cette préoccupation exclusive de lui plaire qui, au dire de saint Paul, est la marque propre des vraies vierges [2]. Réserve faite de ce que nous avons dit plus haut pour sauvegarder les droits de la simplicité et de la charité, cachez tout, mais rien tant que votre humilité. Il faudrait réellement pouvoir vous la cacher à vous-mêmes ; et avec

1. Ama nesciri et pro nihilo reputari. De Imit. Christi.
2. Qui sine uxore est, sollicitus est quæ Domini sunt quomodo placeat ei : qui autem cum uxore est, sollicitus est quæ sunt, mundi, quomodo placeat uxori, et divisus est. I Cor. VII, 32.

la grâce on le peut. Perdez-vous dans la foule : faites les actes communs, quoique d'une manière non commune.

Enfin, parce que dans l'œuvre de notre perfection, ce n'est jamais nous qui sommes le premier ni le meilleur ouvrier, mais bien Dieu, notre sauveur unique et notre sanctificateur suprême, à ces actions, à ces efforts, à tout ce travail d'humilité, joignez la patience à subir les humiliations qui viennent du dehors, et que Dieu vous impose ; car c'est de cela qu'il est écrit : « L'œuvre parfaite est celle « de la patience[1] ». Même avec la très-bonne volonté de se maltraiter, on s'épargne presque toujours. Dieu seul connaît en nous les bons endroits; lui seul sait les atteindre, soit par lui-même, soit par les créatures. C'est là une de ces entrées subtiles du Verbe dans les âmes, dont saint Paul dit que, « plus pénétrant qu'un glaive à deux tranchants, « le Verbe va jusqu'à diviser l'âme d'avec l'esprit », c'est-à-dire la partie sensible de l'âme d'avec sa partie spirituelle[2]. C'est cruel, mais inexprimablement salutaire, et rien ne fait si efficacement grandir en nous l'humilité.

Cela est vrai des humiliations accidentelles, cela est vrai des habituelles. Il faut y ranger, et même y mettre au premier rang, ces états d'abjection dont parlent les ascétiques et par lesquels il plaît quelquefois à Dieu de faire passer les âmes. La vie des saints en est remplie.

Ce sont, par exemple, certaines difformités hideuses, certaines maladies repoussantes obligeant à des soins honteux, à toutes sortes de servitudes qui révoltent et qui, inévitablement, sont pénibles au prochain : d'où vient que pour charitable et dévoué que ce prochain se montre, les rapports avec lui deviennent un supplice. On se sent à charge à tout le monde, et on l'est véritablement.

1. Patientia perfectum opus habet. Jacob. I, 4.
2. Hebr. IV, 12.

D'autres fois, tout se passe au dedans. Ce sont des états où l'âme semble s'affaisser, se décomposer, s'en aller en ruines ou s'évanouir en fumée. Ses puissances deviennent inertes ; tous les ressorts de sa vie sont détendus ; c'est comme une paralysie spirituelle. L'âme sent qu'elle manque par les racines, que toute séve est séchée en elle et qu'elle retombe vers son néant. Elle n'a plus qu'un seul sentiment, mais où semble se concentrer toute la vivacité de ceux qui sont disparus, le sentiment d'une annulation totale. C'est ce qui s'appelle mourir en sentant qu'on meurt. Sur tous les points autres que celui de son impuissance, souvent aussi de son indignité, elle demeure insensible. Elle peut croire qu'elle n'a plus de cœur, qu'elle est maintenant et pour jamais incapable de toute affection; et que même autrefois, quand elle a cru en avoir et en a témoigné, elle se trompait elle-même et mentait à ses frères. Ses souvenirs sont effacés, ses notions sont confuses. Elle ne comprend plus ce qu'elle lit, ni ce qu'on lui dit : ses idées lui échappent ; les expressions la fuient, mais jamais plus implacablement que quand elle traite avec les autres. Elle croit cependant son état plus saillant pour autrui qu'il ne l'est en réalité. Mais, fondée ou non, son impression lui reste, et ce n'est qu'une aggravation à l'humiliant fardeau qui l'accable. Faut-il essayer de raconter les tentations de toute espèce qui, le plus souvent, se ruent alors sur elle et auxquelles elle est livrée en proie avec une sorte d'évidence qu'elle y est absolument seule, sans secours divin ni humain, sans sympathie et sans défense? Ajoutez qu'il lui devient presque impossible de discerner si elle y consent, ou même de distinguer la tentation d'avec sa nature, et les suggestions de Satan d'avec ses inclinations personnelles. Puis, qui pourra décrire ce qu'elle se sent devenue au regard de son Dieu? Est-ce bien encore son Dieu à elle? Elle n'ose plus le dire, ni même le penser. C'est là le comble. Elle

affirme très-sincèrement qu'elle n'est plus à Dieu qu'un objet, non pas même de colère, cela l'humilierait et la désolerait beaucoup moins, mais d'indifférence, de fatigue, de mépris, de dégoût. Et tel est l'ignominieux état où elle se voit réduite, telles sont les ténèbres et les fanges qui l'entourent, qu'elle trouve Dieu sage et juste de la traiter ainsi ; ce qui fait que son mal lui paraît sans remède et son malheur sans fin. Quel crible! quel creuset! enfin quelle abjection! car il n'y a pas de mot plus exact pour rendre l'état de cette pauvre créature!

Heureuse pourtant est-elle si, fidèle à la grâce qui abonde alors en elle plus que jamais, elle soutient cette terrible épreuve, si elle « persiste avec Jésus dans toutes ses tribu- « lations [1] », et si en définitive Dieu l'y trouve « digne « de lui [2] ». Une heure de cette agonie patiemment et amoureusement supportée vaut des mois, et parfois des années de travail ordinaire. De même qu'après les opprobres et les douleurs de sa Passion, Jésus meurt et est mis au sépulcre ; de même cette âme divinement foulée et broyée voit mourir et ensevelir, autant que la condition terrestre le comporte, tout ce que sa génération humaine lui avait laissé d'orgueil, de vanité et d'opposition radicale à Dieu. Elle entre, comme Jésus et avec Jésus ressuscité, dans une sorte d'état supérieur qui, terrestre par un côté, est en même temps céleste par l'autre, tant on y est dégagé, libre, tranquille, stable et heureux. La pratique de l'humilité n'a plus alors rien de violent; à peine est-ce un travail. Tout y devient simple, uni, spontané, silencieux. C'est une pure et paisible et suave efflorescence, semblable à celle des tiges que le soleil du printemps est revenu caresser. L'âme est alors bien plus indifférente aux louanges qu'elle n'est avide de mépris. Elle n'est avide que d'aimer Dieu, et parce qu'elle

1. Luc. XXII, 28. — 2. Sap. III.

l'aime, elle ne cherche, elle ne va qu'à s'anéantir devant sa face et à se perdre dans son sein. La vertu vit en elle beaucoup plus qu'elle ne s'y exerce. Cette âme est mûre en fait d'humilité, et comme tous ceux qui sont arrivés, elle s'assied. Elle a fini sa semaine et est entrée dans son sabbat. C'est un état plein de joie : non pas que la joie y soit toujours fervente et jubilante, comme dans le temps de la première jeunesse spirituelle, mais elle y a la plénitude, le calme et la vigueur de la virilité. Cette âme marche toujours comme portant Dieu, la majesté, l'immensité, l'infinie bonté de Dieu ; et c'est le sentiment et l'évidence de cette présence intime de Dieu qui, en pesant suavement sur elle, fait qu'elle s'abaisse et qu'elle déborde ; et ce saint débordement, c'est le don d'elle-même jusqu'à l'oubli. Elle ne pense même plus à ce qu'elle est : elle ne se regarde plus, elle ne se compte plus, et, par suite, ne compte plus jamais ni avec les personnes, ni avec les choses. L'amour est devenu son jour unique, et, partant, son unique mesure. Dieu disait à une sainte âme : Ma fille, saint Vincent de Paul a trouvé l'amour dans l'humilité ; toi, tu trouveras l'humilité dans l'amour[1]. Au fait ici, à cette hauteur, ces deux vertus se confondent et n'en sont plus qu'une seule, qui a deux noms, parce qu'elle a deux aspects. L'âme ne se fait plus jamais centre ; elle est toujours rayon ; ou si elle est centre, elle l'ignore et veut l'ignorer ; elle gravite inviolablement, et fait tout graviter avec elle, vers son centre suprême, ou pour mieux dire son centre unique, vers Jésus pour qui seul elle vit, et à qui elle rapporte tout ce qu'elle a et tout ce qu'elle est. Elle va droit à ce qui a besoin, à ce qui souffre, à ce qui est faible, à ce qui est petit. Elle vit penchée, elle vit ouverte, elle vit donnée, sacrifiée et prise. C'est comme l'Eu-

1, La Mère Marie de Jésus Du Bourg, fondatrice de la Congrégation des Sœurs du Sauveur.

charistie; le comble de l'humilité parce que c'est le comble de l'amour. Tout y est don ; et encore bien que Celui qui s'y donne soit toutes choses, il paraît néanmoins n'être rien, et rien n'y paraît de lui, sinon qu'il s'y donne.

# DE LA MORTIFICATION

# DE LA MORTIFICATION

Les Livres saints nous représentent partout la vie chrétienne comme une vie qui suppose et qui suit une mort. Ils comparent cette vie à l'épi qui sort du grain, mort dans le sol où la main du semeur l'a jeté [1]. Les chrétiens sont, quant à l'âme, de vrais ressuscités; et « la résurrection, dit « saint Paul, se fait d'entre les morts [2] ». Or, cette tombe qui est notre berceau, cette mort d'où naît notre vie, c'est le tombeau et la mort de Jésus.

La mort d'Adam pécheur n'allait pas d'elle-même à la vie. Isolée des promesses, elle était un pur châtiment; et quoiqu'elle fût due à Dieu en justice et payée dès lors comme une dette, elle n'avait pas la valeur suffisante pour solder le créancier et obtenir quittance au débiteur. En droit, elle était moins la peine du péché que le signe et le prélude de cette peine. Le péché commis dans le temps avait porté bien au delà du temps. Il avait atteint Dieu, et bouleversé par suite tous les rapports de la créature avec le

1. Joann. XII, 24. — 2. Philipp. III, 11.

créateur. Retournant l'homme au milieu de sa voie, il en changeait pour lui le terme ; et le sépulcre qui, après des jours plus ou moins prolongés et mauvais, recevait le corps des enfants d'Adam, n'était régulièrement que l'ouverture du gouffre où leur âme devait s'abîmer pour n'en jamais sortir. Si en fait il pouvait n'en être pas ainsi pour eux ; si réellement ce n'était là le sort d'aucun de ceux qui, ayant vécu dans la pénitence, mouraient dans la justice ; si au contraire les reflets du ciel des cieux et la première aurore de la vision béatifique commençaient déjà d'éclairer la couche funèbre des patriarches et de tous leurs fils selon l'esprit, la cause en est qu'aussitôt après la chute, et dans l'acte même qui la punissait, l'amour, se mêlant à la justice, avait promis un rédempteur, et que l'Agneau s'immolant dès lors dans cette sphère sublime qu'il habite et où tous les temps sont présents à la fois [1], son sacrifice avait incontinent laissé le passage libre à la miséricorde. C'est ce qui avait porté la grâce à nos premiers parents et leur avait rouvert les avenues de la gloire, ainsi qu'à toute leur descendance.

Pour eux donc, aussi bien que pour nous et pour le genre humain tout entier, la vie divine à laquelle Dieu nous appelle tous et qu'il donne à toute bonne volonté, suppose la mort de Jésus-Christ, comme le ruisseau qui fertilise un champ suppose la fissure du rocher par où s'échappe la source.

Jésus la vie infinie, Jésus la vie universelle, n'est né chez nous que pour mourir. Sa mort était son grand dessein, son principal ouvrage, et le premier but posé ici-bas devant lui. Elle dominait ses enseignements, ses miracles, et toute la suite des mystères qui remplissent ses années terrestres. Ce que le soleil est à la terre, éclairant tout ce qui la couvre et fécondant tout ce qu'elle contient, la

1. Apoc. XIII, 8.

sainte mort de Jésus l'est à tout le reste de ses œuvres. Elle leur donne leur parfaite beauté, leur confère leur valeur suprême, et, en consommant leur vertu, la rend décidément et universellement efficace. Cette mort d'ailleurs ne devait ressembler à aucune autre. Non-seulement tout ce qui se peut concevoir d'ignominie et de douleur dans un trépas allait s'y trouver ramassé; mais, de plus, elle était prévue par celui qui la devait subir; prévue quant à sa date, prévue quant à ses circonstances et avec une clarté qu'on peut bien appeler effroyable : d'autant que, dans l'âme du Sauveur, cette terrible vision ne souffrait pas d'éclipse; elle était un jour sans déclin, et dès que ce jour était né, il y éclairait toutes choses. De son côté, Jésus ne cessait pas de regarder ce sombre horizon de sa vie; non pas même durant ses sommeils, où, ses yeux étant clos, son cœur veillait encore [1]. Enfin, et c'était là le comble, cette mort était tout à fait volontaire. Quoique ce fût la volonté du Père que Jésus s'y livrât, Jésus s'y livrait librement. Isaïe avait dit de lui : « C'est pour l'avoir voulu qu'il a été offert « en sacrifice [2] ». Et lui-même confirmant ceci : « Nul, dit-« il, n'a le pouvoir de m'enlever la vie, mais je la quitte « spontanément [3] ». De sorte que, dans son long voyage vers la mort, Notre-Seigneur n'était pas, comme nous, poussé de force par l'âge et par le temps : il marchait sous l'unique impulsion de son cœur, et chaque pas qu'il faisait était un acte nouveau et réfléchi de son amour et de sa liberté. Cela finit de rendre cette mort absolument incomparable, et donne aussi à toute la vie de Jésus un caractère inexprimablement touchant.

Or, cette mort de Jésus faisait mourir en droit et en principe le péché de l'humanité dont il avait daigné se constituer

1. Cant. v, 2. — 2. Oblatus est quia ipse voluit. Isai. LIII, 7.
3. Nemo tollit eam (animam) à me, sed ego pono eam à meipso. Joann. x, 18.

le chef. Eût-elle été douce et tranquille, la mort du Saint des Saints était bien plus qu'équivalente, non-seulement à la dette contractée par Adam, mais à celle qu'y ajoutent les péchés de sa race. Une seule goutte du sang de Jésus suffisait à noyer toutes les iniquités du monde; combien plus ce qu'il en a versé en mourant sur la croix ! C'est pourquoi, en paraissant triompher un instant, Satan s'était défait lui-même. Le coup inique dont il frappait cette douce et innocente victime, brisait très-justement et pour jamais le sceptre usurpé par lui depuis la chute d'Adam et à l'aide duquel il régnait tyranniquement, comme prince du péché et de la mort, sur toutes les générations humaines; et pour avoir porté la main sur le seul de cette multitude qui ne lui appartînt à aucun titre, il perdait tout droit sur les autres qui avaient mérité d'être ses sujets et ses esclaves.

Or, la justice de Dieu se trouvant ainsi satisfaite, le péché étant expié, Satan détrôné, la mort vaincue, la vie redevenait maîtresse souveraine. Inattaquée, parce qu'elle y était inattaquable, dans cette haute cime du Christ où son humanité s'unit à la personne du Verbe; restant dès lors intacte, non-seulement dans l'âme de Jésus que Satan et ses ministres n'avaient point le pouvoir d'atteindre, mais même dans ce corps qu'ils avaient criblé, et qui, après avoir reçu, sans les sentir cette fois, les pleurs, les baisers et les soins de Marie, avait été mis au sépulcre, la vie divine allait, après trois jours, réunir cette âme et ce corps. Elle allait ruisseler en flots de lumière, de gloire et de béatitude sur cette humanité tout à l'heure écrasée de honte et de souffrance. Puis, ayant inondé le chef, elle allait commencer d'affluer sur les membres, les vivifiant dans leur âme qu'elle ressuscitait du péché à la justice, et déposant déjà dans leur corps le germe de cette résurrection suprême qui, en finissant de les rendre semblables à Jésus, doit finir de les lui unir et les consommer tous en Dieu avec lui. C'était

là ce grand triomphe célébré dans les deux Testaments : « O mort! je serai ta mort! O enfer! je serai ta morsure[1]! « O mort! où est ta victoire? Qu'est devenu ton aiguillon? « La mort est absorbée dans la victoire du Christ[2] » Et par là même aussi ces eaux commençaient de couler et de courir partout, dont David avait dit : « Un fleuve impé- « tueux réjouira la cité de Dieu[3] »; et Isaïe : « Vous pui- « serez avec joie les eaux aux sources du Sauveur[4] »; et après eux Jésus : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne « à moi et qu'il boive[5]. Qui boit de l'eau que je « donne n'aura plus jamais soif, et cette eau que je lui « donnerai, deviendra en lui une source jaillissante à la « vie éternelle[6] ».

Or, par la grâce de la foi, le sacrifice total du Christ nous est spirituellement appliqué et approprié. Ce sacrifice, ou plutôt, comme l'écrit saint Paul, Jésus-Christ lui-même sacrifié entre en nous et y habite[7]. Il y vient et y demeure dans le mystère et dans la vertu de sa passion et de sa mort; il y vient et y demeure dans le mystère et dans la vertu de sa résurrection. Le baptême, qui est justement nommé le sacrement de la foi, n'est que la communion de tout notre être à la mort et à la vie ressuscitée du Christ. Le rit en reproduit visiblement l'image, puisque le baptisé sort des eaux sous lesquelles on l'a d'abord plongé[8]; mais en même temps la grâce en reproduit en nous l'efficace, puisque ce baptisé quitte vraiment une vie pour en reprendre une

1. Ose. XIII, 14. — 2. I Cor. XV. — 3. Psalm. XLV, 5. — 4. Isai. XII, 3. — 5. Joann. VII, 27. — 6. Id. IV, 13.

7. Christum habitare per fidem in cordibus nostris. Ephes. III, 17.

8. Sicut ille qui sepelitur ponitur sub terrâ, ita ille qui baptizatur immergitur sub aquâ. Unde et in baptismo fit trina immersio, non solùm propter fidem Trinitatis, sed et ad repræsentandum triduum sepulturæ Christi. Et sicut triduum sepulturæ Christi non facit nisi unam sepulturam, ita trina immersio non facit nisi unum baptisma. Et inde est etiam quod in Sabbato Sancto solemnis baptismus in Ecclesiâ celebratur. S. Thom. in Epist. ad Rom. cap. VI, Lect. I.

autre. « Ignorez-vous », dit saint Paul aux Romains, « que « nous tous qui sommes baptisés dans le Christ Jésus, c'est « dans sa mort que nous le sommes? Par le baptême en « effet nous sommes ensevelis avec lui pour mourir; de « telle sorte que, comme le Christ est ressuscité par la « gloire de son Père et pour cette gloire, de même nous « marchions nous aussi dans une vie toute nouvelle [1] ».

Ainsi, solidaires d'Adam par nature, nous péchons tous en lui [2], en ce sens que, prenant de lui notre origine, nous contractons le mal dont il s'est souillé le premier, et par suite nous naissons pécheurs et vendus à la mort; et cette mort qui punit le péché sans le détruire, ne nous laisse par elle-même aucun espoir de ressusciter jamais à la vie véritable. Mais, en revanche, solidaires de Jésus par la grâce, et devenus ses membres par la foi, nous sommes liés à la croix avec lui [3], nous mourons avec lui et en lui, nous payons en lui et par lui notre dette : et comme étant quitte du péché, Jésus ressuscite pour ne plus mourir [4]; libérés, nous aussi, nous ressuscitons à une vie qui doit être éternelle : bien plus vivants par cette résurrection que nous n'étions morts par le péché d'Adam; car « il n'en est pas, dit saint « Paul, du crime de l'homme comme du don de Dieu, et « là où avait abondé la faute, le pardon et la grâce ont « abondé bien davantage [5] ».

Telle est donc la condition des chrétiens en ce monde. Leur vie suppose et une mort et une vie, la mort du Christ et la vie ressuscitée du Christ; toutes deux passant en nous avec leur vertu propre par la grâce et les sacrements; l'une nous arrachant au péché, au mensonge, à la mort, à Satan,

1. Rom. vi, 3, 4. — 2. Rom. v, 12. — 3. Christo confixus sum cruci. Gal. ii, 19. — 4. Rom vi, 9.

5. Non sicut delictum, ita et donum : si enim unius delicto multi mortui sunt, multo magis gratia Dei et donum in gratiâ unius hominis Jesu Christi in plures abundavit.... ubi autem abundavit delictum, superabundavit gratia. Ibid. v, 15, 20.

à l'enfer; l'autre nous posant dans la vérité, nous constituant dans la justice, nous unissant surnaturellement à Dieu, nous consacrant à son service, nous livrant à ses volontés, nous mettant enfin en mesure et en demeure de croître en Jésus-Christ jusqu'à la perfection de son âge, c'est-à-dire jusqu'à ce que nous lui soyons parfaitement semblables : ce qui nous rend capables et dignes de voir la face de Dieu et d'entrer dans sa gloire.

Mais comme cette vie du Christ, qui devient notre vie de grâce, ne nous est donnée qu'en principe et dans sa substance pour être gardée et développée par notre libre volonté, de même aussi cette mort du Christ, devenue notre mort à Satan et à ses œuvres, est déposée en nous comme un germe qu'il faut défendre et cultiver, comme un principe qu'il est nécessaire d'appliquer, et qui doit régler la conduite. Il y a donc pour les chrétiens une culture et une opération de vie, et, en même temps, une culture et une opération de mort. Et comme cette opération de vie est notre sanctification, c'est-à-dire l'action toujours plus libre et plus puissante de ce Saint-Esprit qui est en nous et qui nous vivifie[1]; cette opération de mort est notre mortification, c'est-à-dire l'action de ce même Esprit qui, dominant, excitant et dirigeant le nôtre, nous éloigne de plus en plus du mal, de tout ce qui vient du mal, de tout ce qui y mène et de tout ce qui s'y rattache.

D'où vous voyez que la mortification est dans le christianisme une loi essentielle, étant la conséquence forcée de notre incorporation au Christ, et l'un des rayonnements de notre saint baptême. Elle sort de ce baptême comme un caractère qui nous marque, comme un précepte qui nous oblige, comme un engagement que nous avons souscrit, comme une grâce qui nous est assurée, comme une vertu

1. Spiritum Sanctum Dominum et vivificantem. Symb. Nicæn.

qui nous est infuse. Qu'elle puisse et doive varier dans ses applications, soit quant au degré où elle oblige, soit surtout quant aux actes particuliers qu'elle commande, conseille ou inspire, cela ne saurait faire question ; mais il reste que dans son fond, elle est obligatoire pour tous et ne souffre point de dispense.

Ainsi considérée, la mortification embrasse même l'humilité, laquelle, vous l'avez vu, est pour donner la mort à ce mal affreux et profond qui tient en nous la tête des trois concupiscences et qu'on nomme l'orgueil. Il est visible aussi que, détruisant dans l'homme tout ce que Dieu y réprouve et y nie, elle résume l'œuvre entière de l'abnégation chrétienne : et par le fait qu'elle nous établit dans les rapports où Dieu nous veut avec la nature et avec nous-mêmes, elle finit de régler pratiquement cette grave question de la vie spirituelle que nous avons nommée le point de départ.

Nous devons déterminer d'abord la matière de la mortification, étudier dès lors cette vertu dans son exercice et, la suivant dans tous ses actes, nous rendre un compte précis de son travail. Nous aurons ensuite à vous indiquer ses sources principales : je veux dire les divers points de vue surnaturels où il convient de se placer pour l'exercer en perfection, les vérités particulières sous l'influence desquelles elle revêt tous ses caractères, se déclare sous tous ses aspects, se développe dans tous les sens ; et par conséquent les vertus qui la provoquent, la soutiennent, lui communiquent leur séve, alimentent et dilatent sa vie, rendent son labeur facile, et en assurent tout à la fois la fécondité et la persévérance. C'est ce que nous avons cru pouvoir nommer ses sources.

## I.

La matière de la mortification chrétienne, le domaine qui lui est assigné en nous, le champ de ses opérations qui, le plus souvent, sont des luttes et dont le succès final est toujours un triomphe, c'est ce que l'Écriture nomme indifféremment la chair ou le vieil homme. Mais qu'est-ce que cette chair, et que faut-il entendre par ce vieil homme? c'est ce qu'il est nécessaire d'expliquer avant tout.

« Dieu est esprit », dit Notre-Seigneur [1], c'est-à-dire que tout son être est lumière, intelligence et vie. Il est bien une substance, et d'une solidité infinie, mais tout ensemble d'une simplicité et d'une immatérialité absolues. Enfin il est esprit, tout esprit, esprit pur.

Est-ce à dire qu'entre Dieu et la chair, il n'y a ni union, ni relation possible? Et comme toute chair est d'abord un corps, faut-il croire qu'entre ce pur esprit qui est Dieu et les corps qui sont la matière, il y a incompatibilité? Oui, s'il était question d'admettre que, par essence ou par accident, il y a en Dieu l'ombre d'une matière quelconque; non, s'il s'agit d'une relation. Cette matière en effet, Dieu la crée. Il la connaît donc; elle a son type, son nom, son rang, son but dans cette intelligence divine où tout est vie, dit saint Jean, même ce qui n'a pas la vie en soi [2]. Et non-seulement Dieu connaît la matière, mais il l'aime, et d'un tel amour qu'à la fin il l'épouse : non pour elle-même évidemment, mais pour l'homme dans la nature de qui elle

1. Joann. IV, 24.
2. Quod factum est, in ipso vita erat. Id. I, 3. — Voir les Traités de S. Augustin et le comment. de S. Thomas sur ce passage.

entre. Par le fait de l'Incarnation, la chair devient l'organe immédiat de Dieu, la forme de son apparition personnelle en ce monde, l'instrument de ses plus beaux ouvrages, le canal de ses meilleures grâces, le gage du dernier transport où le pousse son amour pour nous, la victime de son sacrifice, et le foyer de la gloire que lui rend sa chère création. Quel honneur! Quel emploi! Quel destin! Mais aussi et d'abord quelle relation et quelle union!

Toutefois en aimant la chair, et jusqu'à cet excès, Dieu déroge-t-il? Non pas certes. Il l'élève jusqu'à lui : ce n'est pas réellement qu'il descend jusqu'à elle. Leur alliance est bien un mariage, le plus vrai, le plus indissoluble de tous, et en même temps le plus fécond; mais ce mariage est tout virginal. L'union n'y implique ni confusion, ni mélange : Dieu y reste intègre et inviolé. Possédant et pénétrant la chair de son humanité plus que l'âme ne possède et ne pénètre le corps qu'elle anime, néanmoins il ne la touche même pas; non plus que ma pensée ne touche mes lèvres quand elles l'expriment et la transmettent. Ce que Dieu dit de sa parole, il faut le dire de son action : elle est « esprit et vie [1] ». L'action, enseignent les scolastiques, est de la même nature que l'agent. Dieu est esprit, c'est donc spirituellement qu'il opère.

Dieu est jeune aussi, essentiellement et éternellement jeune. Il est jeune, parce qu'il est esprit, esprit simple, inaltérable, immuable. Il est jeune parce qu'il vit tout à fait hors du temps : sa vie ne s'écoule point; elle n'est pas successive; elle est en lui tout entière, toute à la fois et toujours. Il est jeune aussi, parce qu'étant son propre principe et ne sortant pas de lui-même, il ne quitte jamais sa source, et garde ainsi toute la nouveauté et la fraîcheur de ce qui vient d'éclore, avec toute la maturité et la perfection de ce qui

1. Joann. VI. 64.

est parvenu à sa fin : car étant sa fin à lui-même comme il est son principe, il est proche de l'un comme de l'autre, et c'est ce qui lui assure ces autres caractères de la jeunesse qui sont la beauté et la vigueur.

Or, ce Dieu qui est esprit, ce Dieu qui est toujours jeune, a créé l'homme à son image. Non que l'homme dût ou pût être un pur esprit, sa nature s'y refuse ; mais il pouvait et devait être spirituel ; et c'est d'abord ainsi que Dieu l'a fait. Resplendissante des libres irradiations du Verbe, riche des dons du Saint-Esprit, l'âme d'Adam semblait n'être qu'une dépendance et un organe de la divinité. Tout ouverte du côté de Dieu, amoureusement livrée à toutes ses influences, elle était droite, ordonnée, paisible ; elle était libre et maîtresse d'elle-même. Ses puissances étaient si accordées, que leurs actes formaient un concert. Quant à son corps, il n'était que la forme radieuse de cette âme tout illuminée, l'instrument toujours docile d'une volonté toujours raisonnable, l'expression et comme le sacrement d'une vie supérieure et intime dont Dieu était le principe, la loi, l'exemplaire et la fin. Par là, l'homme tout entier était lumière, intelligence et vie, ce qui est sa manière à lui d'être tout spirituel et de reproduire, en l'imitant, la spiritualité de Dieu.

De plus, et par la même raison, l'homme était jeune : jeune d'âme et jeune de corps. Son âme, vivant proche de sa source, en recevait sans cesse les effusions. Une séve d'éternité la pénétrait de toutes parts, et passant dans toutes ses actions, faisait, même des plus humbles et des plus passagères, des réalités célestes et tout à fait impérissables. Dans l'homme et dans les œuvres de l'homme, il n'y avait rien qui ne fût vrai et juste ; et c'est le propre de la justice et de la vérité de ne passer jamais [1]. Aussi, avec quelle

1. Justitia enim perpetua est et immortalis. Sap. I. 15. — Veritas Domini manet in æternum. Psalm. CXVI, 2.

liberté, quelle sûreté, quelle énergie il se portait au noble travail dont Dieu l'avait chargé! Adam était ici-bas, et par mandat divin, un semeur de lumière, un père communiquant la vie, un pontife répandant la sainteté, un artiste revêtant le monde entier de beauté, y faisant abonder la grâce, y mettant partout l'harmonie; enfin une sorte de dieu terrestre, façonnant toutes choses à son image, comme lui-même avait été créé à l'image du Dieu souverain. Son corps soumis à l'âme, comme l'âme l'était à Dieu, ne devait connaître ni l'infirmité, ni la douleur. Ce corps était d'ailleurs ineffablement beau, et la lumière, dont les rayons l'environnaient, était l'unique vêtement dont on eût à le couvrir. Sans doute, après un temps divinement marqué, Adam eût quitté cette terre, mais sans avoir à traverser la mort ou même à subir la vieillesse. Son passage eût été une extase, et c'est une nouvelle et suprême invasion de la vie divine qui, l'enlevant à son premier état, l'eût suavement et soudainement établi dans le ciel.

Hélas! séduit et vaincu par Satan, l'homme a sciemment violé sa loi, délaissé Dieu, trahi son ministère. Des sommets lumineux de sa foi, il s'est précipité sur les pentes de plus en plus obscures et glissantes de sa propre raison, pour s'abîmer ensuite et fatalement dans la nuit épaisse de ses sens. Le visible lui a paru plus vrai que l'invisible; le fruit grossier et périssable qu'il avait sous la main, plus désirable que l'éternelle couronne qu'il voyait Dieu lui tenir au-dessus de la tête. Privé de la lumière qui le devait guider et qui seule pouvait le sauver, son amour s'est nécessairement égaré et perverti. Sa volonté a laissé tomber le sceptre; sa liberté s'est elle-même aliénée et vendue. Le corps, créé pour obéir, a commencé d'intimer des ordres et de tyranniser son maître; enfin, le concitoyen des anges, le frère du Christ, le fils et l'héritier de Dieu s'est ravalé

jusqu'à l'état des bêtes [1]. Comme elles, il a vécu d'instincts et s'est repu de sensations. De sorte que ce fils de l'Esprit, qui, comme l'écrit saint Augustin, « devait être spirituel jusque dans sa chair, est devenu charnel jusque dans son esprit [2] ». Du même coup, et par une conséquence inévitable, son intégrité primitive a disparu, sa jeunesse s'est flétrie, sa beauté altérée, sa vigueur énervée. Chargé de douleurs, de hontes et de soucis, son front s'inclina vers la terre qu'il allait désormais arroser de ses sueurs. Serviteur obligé du temps, il en devint aussi la victime. Mort dans son âme, il commença incontinent de mourir dans son corps ; il commença d'être vieux ; et, s'avançant chaque jour dans cette voie descendante, il dut, en passant par la décrépitude, s'affaisser dans le tombeau, pour y redevenir ce qu'il avait d'abord été, terre et poussière.

C'est là *le vieil homme,* un être ruiné et ruineux, dans lequel ce qui n'est pas déjà corrompu et détruit n'est plus que pour se corrompre et pour mourir; un être qui, gardant, il est vrai, son essence et tout l'indispensable de sa nature, a cependant changé tout son état et s'est bouleversé de fond en comble, mettant dessus ce qui était dessous : d'où vient que l'Écriture, qui nomme les êtres d'après ce qu'il y a effectivement en eux de principal, c'est-à-dire ce qui les domine et les dirige, désigne désormais celui-ci sous le nom d'homme charnel, d'homme animal, ou simplement de chair [3].

Or, « ce qui naît de la chair est chair », dit Notre-Sei-

1. Homo cum in honore esset, non intellexit; comparatus est jumentis insipientibus et similis factus est illis. Psalm. XLVIII, 13.

2. Justa damnatio subsecuta est (peccatum) ut homo qui custodiendo mandatum futurus erat etiam carne spiritualis, fieret etiam mente carnalis, et qui suâ superbiâ sibi placuerat, Dei justitiâ sibi donaretur. S. August. De Civit. Dei. Lib. XIV, cap. 15.

3. Non permanebit Spiritus meus in homine in æternum quia caro est.... Omnis enim caro corruperat viam suam super terram. Genes. VI, 3, 12.

gneur [1]. Nés d'Adam, nous lui sommes semblables ; ce qu'il a, il nous le passe ; ce qu'il est, nous le devenons : de sorte que la vie adamique, la vie que nous tirons d'Adam par la naissance, et qui est la vie naturelle de tout le genre humain, encore bien qu'à raison de l'âme qui en est le principe formel et que chacun tient immédiatement de Dieu, ce soit spécifiquement une vie rationnelle et, partant, spirituelle, néanmoins au point de vue moral, au point de vue de la fin dernière et de l'appréciation de Dieu, c'est une vie terrestre, animale et charnelle.

Il est vrai, notre régénération dans le Christ fait plus que compenser cette génération adamique ; et pour ce qui, dans celle-ci, est proprement péché, celle-là l'annule complétement [2]. Mais pour tout le reste que la première nous transmet, la seconde, le subordonnant sans nul doute et le réduisant dans une mesure, le laisse pourtant subsister. Nous demeurons donc fort loin de la rectitude et de la paix originelles. L'esprit qui reprend sa place en nous, ne la peut désormais conserver, et l'empire avec elle, qu'à la condition de tenir l'épée, de la tenir toujours et de s'en servir souvent. En réalité, être homme, et surtout être chrétien, c'est vivre à l'état de schisme et de guerre intestine. La chair, en chacun de nous, convoite contre l'esprit, et par là même aussi, l'esprit contre la chair [3]. Nous ressemblons tous à Rébecca dans le sein de qui deux enfants se battaient, ou plutôt deux races et deux peuples, comme le dit la Genèse [4]. Nous menons deux vies à la fois, deux vies contradictoires, hostiles, incompatibles. Chacune d'elles est puissante et obstinée ; d'autant que chacune a son titre, la première pouvant alléguer un véritable droit d'aînesse, la seconde y opposant sa supériorité essentielle, son principe tout cé-

1. Quod natum est ex carne, caro est. Joann. III, 6.
2. Nihil nunc damnationis est iis qui sunt in Christo Jesu. Rom. VIII, 1. — 3. Galat. V, 17. — 4. Genes. XXV, 24.

leste et l'expresse volonté de Dieu. Car de notre vieil homme qui vient d'Adam, et de notre homme nouveau, qui est Jésus vivant en nous et nous-mêmes vivant en Jésus, il en est précisément comme d'Ésaü et de Jacob. « Dieu aime « Jacob et déteste Ésaü, et l'aîné, le premier en date, doit « céder le pas au plus jeune [1] ».

C'est à ce point de vue qu'il faut se mettre pour bien connaître le champ de la mortification chrétienne et mesurer son œuvre. Le vieil homme ou la chair qui, comme nous l'avons dit, est l'objet propre de cette vertu, ce n'est ni le corps tout seul, ni l'âme toute seule ; c'est l'homme tout entier tel qu'il naît d'Adam, avec sa double vie morale et physique [2] ; c'est cet homme naturel qui reste toujours tant l'homme, même après que la grâce du Christ nous a relevés, guéris et déifiés. C'est cet homme instinctivement orienté du côté de la terre, affamé de ses biens, avide de ses plaisirs ; cet homme sympathique au monde dont il a le goût et l'esprit ; pour qui dès lors le monde est fatalement un flatteur opiniâtre, un séducteur savant, un tentateur aussi dangereux qu'infatigable. C'est cet homme enfin en qui Satan, même après qu'il en est chassé, trouve encore ses vestiges, et qui garde avec ce démon toutes sortes d'affinités secrètes. C'est contre cet homme-là que l'Esprit-Saint opère et lutte incessamment, lui appliquant la vertu de la sainte mort de Jésus, de concert avec l'âme fidèle qui est ici, comme en toute œuvre vertueuse et méritoire, son ministre responsable et son indispensable instru-

1. Major serviet minori, sicut scriptum est : Jacob dilexi, Esau autem odio habui. Malach. I, 2. — Rom. IX, 13.

2. Homo vetus dicitur tam interior quam exterior, qui subjicitur vetustati quantum ad animam per peccatum, et quantum ad corpus, quia membra corporis sunt arma peccati. Et sic subjectus homo peccato, secundum corpus et animam, dicitur vetus homo, secundum quod illa vetusta sunt quæ sunt in viâ corruptionis, vel in ipso corrumpi. S. Thom. in Epist. ad Ephes. Cap. IV, Lect. 7.

ment. C'est cet homme-là si vivant, si vivace, qu'il faut tout entier et toujours mortifier, le réduisant pratiquement à l'impuissance, à l'inertie et à la stérilité d'un mort, l'empêchant de donner son fruit, qui est le péché, et annulant son action dans toute notre vie morale.

Il suit de là que la mortification, unique dans son principe, a cependant une double forme et s'étend à un double objet. Elle embrasse l'extérieur et l'intérieur de l'homme ; et selon qu'elle s'exerce sur l'un ou sur l'autre, elle est elle-même extérieure ou intérieure, corporelle ou spirituelle. Ne mortifier qu'une partie de soi-même, qu'on le fasse d'ailleurs par système ou seulement par lâcheté, c'est à peu près perdre son temps. En effet, que le vieil homme vive en nous parce que notre âme restant honnête à certains égards, nos appétits sensibles sont déréglés ; ou bien au contraire parce que notre corps demeurant sobre et continent, notre âme est livrée à l'avarice, à l'ambition ou à quelque autre passion semblable, définitivement c'est tout un. Si d'une manière ou de l'autre, cette vie domine en nous, c'est une nécessité que la vie de Jésus y meure. Faisant dans les deux cas les œuvres de la chair, nous devenons chair nous-mêmes, et une sentence divine nous exclut du royaume de Dieu [1]. Ce ne sont pas en effet les seuls actes désordonnés des sens que saint Paul range au nombre des œuvres charnelles, mais encore la haine, la jalousie, l'envie, l'idolâtrie et tout ce qu'inspirent de mauvais les passions mal contenues de l'âme [2]. Et savez-vous à quoi notre clairvoyant Augustin réduit la vie de la chair? Il dit qu'en somme elle consiste à vivre de soi et pour soi [3], c'est-à-dire qu'elle gît toute dans l'indépendance de la volonté et dans l'égoïsme du cœur.

1. Caro et sanguis regnum Dei possidere non possunt, neque corruptio incorruptelam possidebit. I Cor. xv, 50. — 2. Galat. v, 19.
3. Hæc vitia quæ tenent in diabolo principatum, carni tribuit Apos-

Ainsi donc, ils se trompent beaucoup ceux qui font consister l'œuvre totale ou principale de la mortification dans l'affliction des sens et la pénitence corporelle. Mais ils ne se trompent pas moins ceux qui veulent tout réduire à la mortification intérieure, ce qui est une des erreurs les plus communes de notre temps. Erreur fort dangereuse; car soit par le fait d'une vraie hypocrisie, dont le monde est plus coutumier qu'il n'en veut convenir, soit par suite d'une illusion dont les personnes même chrétiennes ne savent pas toujours se garer, la prétention dont nous parlons couvre le plus ordinairement un abandon réel et complet de ce devoir indispensable; et là même où il ne le couvre pas, il y conduit par une pente douce et presque inévitablement.

Sans doute, il y a un ordre ici comme en tout ce que Dieu fait et dispose[1]. La mortification intérieure l'emporte évidemment sur l'extérieure, et non-seulement en dignité, mais aussi en importance. Ce serait bien assez pour cela de la supériorité de l'âme sur le corps. Mais de plus, c'est dans l'âme que toute convoitise a sa racine et que le vieil homme a, par suite, sa substance et sa vie. « Ce n'est pas la chair corruptible, écrit saint Augustin, qui fait l'âme pécheresse; c'est au contraire l'âme pécheresse qui a rendu la chair corruptible[2] ». C'est même dans l'âme exclusivement que siége celle des trois concupiscences qui est la plus opposée à Dieu, la plus diabolique et la plus funeste, à savoir l'orgueil. Enfin la mortification intérieure ne souffre ni dispense, ni exception, tandis que l'extérieure peut et

tolus, quam certum est diabolum non habere... Non habendo carnem quam non habet diabolus, *sed vivendo secundum seipsum* factus est homo similis diabolo : quia et ille secundum se vivere voluit quando in veritate non stetit. S. August. De Civit. Dei. Lib. XIV, cap. 3. Quod ergo est, ambulare secundum hominem, hoc est esse carnalem. Id. ibid. cap. 4.

1. Rom. XIII, 1.

2. Non caro corruptibilis animam facit peccatricem, sed anima peccatrix fecit esse corruptibilem animam. August. loc. cit. cap. 3.

doit parfois être omise, au moins pour ce qui est des mortifications afflictives.

Mais cette réserve faite, il demeure que la mortification chrétienne est essentiellement double, comme l'est naturellement l'homme sur qui elle s'exerce. Il demeure que sans cette double mortification, corporelle et spirituelle, le vieil homme ou la chair ne sont pas suffisamment atteints; qu'ils ne sauraient être dès lors, je ne dis pas détruits comme ils doivent l'être à la fin, mais rangés à l'ordre et tenus en respect. Il demeure en particulier que, sans la mortification corporelle, exercée, je le veux, de telle ou telle manière, mais réellement et habituellement exercée, il n'est pas seulement difficile, mais impossible de parvenir à la sainteté, d'avancer sérieusement en vertu, et par suite d'être un vrai religieux ou même un vrai chrétien. Voilà pourquoi depuis Adam qui, par l'ordre de Dieu, dut porter dans sa chair, et tout le temps de sa vie, la rude pénitence de sa faute, jusqu'à saint Paul qui, agissant dans le Saint-Esprit, châtiait son corps et le réduisait en servitude [1], la mortification du corps a toujours été considérée comme une obligation divine rigoureuse : l'Église en a toujours et partout enseigné la nécessité et imposé la pratique à tous.

Mortifiez donc votre corps, vos sens et toute votre vie [2]. Saint Paul parle de nos membres et de notre corps comme

1. Castigo corpus meum et in servitutem redigo. I Cor. IX, 7.

2. Un pieux et docte auteur, ami de S. Bernard, a très-bien dit : « Certes ce n'est pas au corps mais à l'âme que nos vices doivent être imputés, puisque c'est elle et elle seule qui est le principe des sensations, des mouvements et de la vie corporelle... Mais l'âme se sert du corps comme l'artisan se sert du marteau et de l'enclume ; et de même qu'à l'aide de ces instruments, l'artisan fabrique des statues et des idoles, de même aussi à l'aide du corps, l'âme se forge à elle-même des joies honteuses et de coupables voluptés... La chair est l'officine de l'âme qui, en elle et par elle, accomplit et consomme ses vouloirs.» Arnaldus, abb. Bonævall. De cardinalibus operibus Christi. Migne. Patrolog. Tom. CLXXXIX.

d'autant d'armes et d'instruments dont le péché dispose[1]; et saint Jacques les appelle « la milice de la convoitise[2] ». Tous ces membres peuvent servir au bien; tous peuvent servir au mal. Il n'y a rien dans ce corps merveilleusement multiple, pas un sens, pas une fibre, pas une goutte de sang, pas un trait du visage, pas un sourire des lèvres qui ne puisse entrer pour une part dans l'effroyable conjuration que, du fond de l'âme adamique où elle siége, la triple concupiscence ourdit incessamment contre l'œuvre de Jésus en nous. Il n'y a rien qui, sous l'inspiration de cette force ténébreuse et odieuse, ne tende toujours plus ou moins à ce mal suprême du péché, et qui n'ait même à s'y employer une docilité, une facilité, une promptitude natives. On a dit de l'homme, et spécialement de l'homme physique, qu'il est un trésor de douleur. Le fait est que chacun de nos muscles, chacun de nos innombrables nerfs peut devenir pour nous la cause d'un vrai supplice; et alors comment nier que nous ne soyons prodigieusement organisés pour souffrir? Hélas! si l'homme est un grand trésor de douleur, convenons qu'il est aussi et d'abord un grand arsenal de péché; et non-seulement par la diversité des conceptions et des combinaisons que notre esprit tient au service des innombrables et insatiables passions de notre cœur, mais encore par l'étonnante quantité de moyens que la variété et la force de nos organes fournissent à notre volonté pour exécuter ses desseins. Or, l'œuvre propre de la mortification, c'est de poursuivre le péché partout, d'en arrêter le cours, d'en prévenir les fruits, d'en étouffer les germes, d'en combattre tous les principes, pour enfin l'abolir et l'anéantir.

Mortifiez donc vos sens, tous vos sens. Il ne s'agit pas, vous l'entendez, de vous en interdire l'usage; cela n'est pas

1. Rom. VI, 13. — 2. Jacob. IV, 1.

possible, et il serait absurde de vous l'enjoindre. Mais d'abord, vous devez régler cet usage, et le régler suivant la double loi qui nous régit, la naturelle et la surnaturelle. Cela mène déjà très-loin dans l'ordre de la mortification. Il nous en coûte, hélas! de ne pécher point, et nous n'évitons d'offenser Dieu qu'à la condition de nous violenter et de nous vaincre. Néanmoins il faut faire davantage : nous devons, de notre plein gré, ajouter à la loi et restreindre même la liberté qu'en dehors du péché elle accorde à la vie sensible. Certes la sobriété est déjà mortifiante : qui, cependant, s'il n'est que sobre, osera se prétendre mortifié? Pauvre sobriété d'ailleurs, sobriété exposée et fragile, celle qu'une mortification habituelle ne protégerait pas! Il faut donc se priver ici, et parfois se faire positivement souffrir. Et ces règles doivent être appliquées à la mortification spéciale de chaque sens.

Mortifiez vos yeux, les forçant de ne regarder que dans la mesure exacte où vous le permettra l'esprit de grâce. Fermez-les avant tout et toujours à tout spectacle dangereux, et même, ayez-en le courage, à tout spectacle vain et inutile. Allez jusqu'à vous sevrer quelquefois de ces joies si vives, et partant si aimées, que nous tirons de ce qui brille, de ce qui est nouveau, rare ou curieux; ou encore des formes belles et gracieuses, soit de celles que la nature nous offre, soit de celles que les arts produisent. Sachez à l'occasion, sacrifier quelque chose dans la jouissance de cette lumière solaire dans laquelle nous vivons, et qui, comme l'écrit Augustin, « si bienfaisante pour tous et si pure pour ceux qui sont purs, assaisonne cependant la vie, pour les aveugles enfants du siècle, d'enivrantes et perfides douceurs[1] ». Et par exemple, supportez patiem-

1. Ista lux corporalis.... illecebrosâ et periculosâ dulcedine condit vitam sæculi cæcis amatoribus. Qui autem et de ipsâ laudare te norunt, adsument eam in hymno tuo, non absumuntur ab eâ in somno suo. Sic esse cupio. Confess. Lib. x, cap. 34.

ment ces jours douteux et tristes que vos murailles élevées font quelquefois dans vos monastères; et s'il se trouve que le soleil ne visite jamais votre office ou votre cellule, estimez-le un gain et soyez-en contentes. Quelle racine de péché vous couperez dans le jardin de votre âme, en mortifiant ainsi vos yeux! Quelles clartés vous vaudront au dedans ces cécités volontaires du dehors! Comme elles aideront en vous la modestie, le recueillement, l'oraison, la liberté de l'esprit, le commerce habituel et intime avec Dieu !

Vous aveuglant ainsi pour l'amour du royaume des cieux, rendez-vous sourdes aussi quand il convient. Tenez vos oreilles fermées aux propos flatteurs, aux louanges, aux séductions, aux mauvais conseils, aux vains récits; à tout ce qui dit, vante ou rappelle l'esprit du monde, le charme de la vie présente, les joies de la fausse liberté, les prétendus droits de la nature, enfin la sagesse animale et terrestre. Et parce que nous traitons surtout ici du sensible, prenez garde aux délectations qui vous viennent par l'ouïe. N'écoutez pas les chants qui troublent, qui amollissent, qui font rêver et soupirer. Saint Augustin, évêque, n'entendait plus que la musique sacrée; et cependant, sachant l'exquise sainteté de Dieu et le peu qu'il faut pour souiller l'âme, il s'interrogeait sur ce point; et s'accusant devant ses frères en même temps que devant Dieu, il écrivait : « Le charme sensible me trompe souvent, lorsque la sensation se lasse de marcher après la raison, et qu'étant faite pour lui obéir, elle s'efforce de la prévenir et de la diriger... S'il m'arrive d'être plus touché du chant que du sens des paroles qu'on chante, c'est là, je le confesse, un péché digne de punition, et je voudrais alors n'entendre plus chanter [1] ».

1. Delectatio carnis meæ, cui mentem enervandam non oportet dari, sæpe me fallit, dum rationem sensus non ita comitatur, ut patienter

Que vous dirai-je de l'odorat? Je n'ai pas sans doute à vous recommander de n'user point de parfums, ni de ne rechercher pas pour lui-même le plaisir assez misérable qu'ils vous peuvent causer ; mais je vous exhorterai à mortifier ce sens comme les autres; et si vous avez en ceci quelque chose à souffrir, comme il peut arriver aisément en communauté par suite de certaines infirmités ou maladies du prochain, loin de vous en plaindre jamais, puisez-y une joie sainte. Ah ! pensez à ce qu'a dû endurer ainsi Notre-Seigneur, soit au milieu des foules, soit parmi tant de malades qui l'assiégeaient, soit dans les pauvres réduits où sa vie apostolique l'obligeait souvent à loger! On raconte de saint Philippe de Néri qu'il sentait physiquement les péchés de ceux qui l'abordaient, et surtout leurs péchés honteux [1]. Il est extrêmement probable que Jésus avait ce flair surnaturel, et alors il a dû l'avoir au degré le plus éminent. Je vous laisse dès lors à deviner les soulèvements, les dégoûts et vraiment le supplice que lui infligeait sa conversation terrestre avec nous !

La place que l'abstinence et le jeûne tiennent dans les lois divines et ecclésiastiques, la part beaucoup plus large encore qu'y fait votre règle religieuse, vous disent suffisamment l'obligation où vous êtes de mortifier votre goût. Quoi même ! il y a un genre de démons qui, au dire de Notre-Seigneur, défie toutes les forces spirituelles, si le jeûne ne s'y trouve adjoint [2]. Encore qu'elle soit honteuse et que toute âme honnête la tienne pour telle, la gourman-

sit posterior; sed tantum quia propter illam meruit admitti, etiam præcurrere ac ducere conatur. Ita in his pecco non sentiens, sed postea sentio.... Cum mihi accidit ut me amplius cantus quam res quæ canitur moveat, pœnaliter me peccare confiteor, et tunc mallem non audire cantantem. Confess. Lib. x, cap. 33.

1. Voir sa légende au Bréviaire Romain. On raconte la même chose de sainte Madeleine de Pazzi.

2. Hoc genus (dæmoniorum) in nullo potest exire, nisi in oratione et jejunio. Marc. IX, 28.

dise est l'un des péchés les plus communs de notre pauvre humanité. Est-ce parce que, contraire à tant de lois, le premier péché de l'homme violait aussi celle de la tempérance ? Toujours est-il que cette plaie est générale dans les enfants d'Adam, et si profonde que, la plupart des autres étant déjà fermées, souvent celle-ci suppure encore. Et plût à Dieu qu'au moins ce vice ne se rencontrât jamais chez les personnes que la frugalité et l'austérité des tables conventuelles semblent mettre à l'abri, non-seulement du péché, mais même de l'occasion et de la tentation de le commettre ! Veillez donc continuellement ici, et combattez sans cesse. Car il y a des ennemis qu'on peut fuir et ne plus rencontrer, mais tel est celui-ci, que la lutte avec lui n'est pas évitable : c'est une nécessité pour tous qu'elle recommence chaque jour et plusieurs fois le jour.

Pour ce qui regarde la qualité des aliments, peut-être avez-vous peu à faire. Comme les disciples du Sauveur, vous n'avez d'ordinaire qu'à manger ce qu'on vous présente[1]. Je ne prétends pas toutefois que, même sur ce point, la mortification ne puisse et ne doive s'exercer, soit la passive, soit l'active. Où la sensualité peut se glisser, comment la mortification serait-elle impossible ? Mais, en somme, c'est aux religieux comme aux gens du monde, et plus encore à certains égards, que convient cette sage règle posée par saint François de Sales : « Mieux vaut manger tout indifféremment que de choisir toujours le pire[2] ». Il ne dit pas, vous l'entendez, de ne jamais choisir le pire ; seulement il n'approuve point qu'on le choisisse toujours ; et la raison qu'il en donne est qu'en faisant ainsi, on immole même son choix. Au surplus, quoi qu'il en soit pour vous de la qualité des mets, reste la quantité que vous en devez prendre. La discrétion et l'obéissance ont un grand

1. Luc. x, 8. — 2. Introd. à la vie dévote. Partie III, chap. 23.

rôle à jouer ici, et vraiment le rôle principal : autrement, croyant faire de la pénitence, on risquerait beaucoup de faire de l'imprudence, et Dieu sait jusqu'où cela peut mener. Une santé languissante ou ruinée est toujours une épreuve difficile, particulièrement dans un monastère, où elle oblige à vivre en dehors de la règle et du train commun ; mais quand la cause de cette ruine est une imprudence continuée, ayant, par conséquent, sa source dans la volonté propre, cet état maladif ouvre l'âme à une foule de tentations terribles ; et, la malice du démon aidant, il arrive que le courage manque, que l'espérance s'affaisse, qu'on trouve sa règle exorbitante, son devoir impossible ; et il se peut alors qu'une vie religieuse, commencée dans la ferveur, aboutisse à la rupture des vœux, qui est une sorte d'apostasie. Malgré cela, sous l'obéissance, et dans le champ toujours assez vaste que, même dans les actions qu'elle règle, elle laisse à votre liberté, tenez la bride serrée au besoin de boire et de manger. Priez Dieu souvent, priez Dieu journellement d'empêcher par sa grâce que, franchissant les bornes de la nécessité, vous suiviez l'attrait du plaisir, ce qui n'arrive jamais sans que votre âme se souille. Que j'aime à vous citer ici notre grand Augustin ! Le monde admire son génie : voyez s'il n'y a pas lieu aussi d'admirer sa conscience. « Vous m'avez enseigné, dit-il à Dieu, à ne prendre les aliments que comme des remèdes. Mais quand je passe de l'inquiétude du besoin au repos qui en suit la satisfaction, le piége de la concupiscence m'attend au passage. Il est si difficile de discerner si nous accordons un secours aux réclamations du besoin, ou un excès aux perfides sollicitations de la convoitise ! Notre pauvre âme sourit à cette incertitude, charmée d'y trouver une excuse pour couvrir du prétexte de la santé une complaisance coupable. A ces tentations, ô mon Dieu ! je m'efforce de résister chaque jour : j'appelle

à mon secours votre bras salutaire, et je vous remets toutes mes perplexités. Eh ! Seigneur, qui est celui d'entre nous qui ne passe parfois ici la limite? S'il en est un, je déclare que cet homme est grand et qu'il doit grandement glorifier votre nom. Pour moi, je ne suis pas cet homme, mais bien un homme pécheur. Et cependant je glorifie, moi aussi, votre nom, assuré que celui qui a vaincu le siècle intercède auprès de vous pour mes fautes, et qu'il daigne me compter, malgré tout, parmi les membres infirmes de son corps [1] ». Quelle confusion pour la plupart des gens du monde que cet humble souci du saint docteur, en une matière où la plupart ne pensent pas qu'en dehors d'excès répugnants et honteux, on puisse seulement être coupable, et en même temps, quelle leçon pour vous !

J'arrive au dernier sens, qui est celui du toucher. C'est, à certains égards, le plus grossier; c'est aussi le plus étendu, puisque le corps entier est son organe; et dans les longues annales du péché, qui dira le nombre des pages qu'il a donné sujet d'écrire? C'est donc un lieu considérable ouvert aux saints labeurs de la mortification. Cette vertu doit vous faire ici éviter ou même fuir certaines choses ; il y en a d'autres qu'elle vous fera patiemment supporter ; il

1. Hoc me docuisti ut quemadmodum medicamenta, sic alimenta sumpturus accedam. Sed dum ad quietem satietatis ex indigentiæ molestiâ transeo, in ipso transitu mihi insidiatur laqueus concupiscentiæ. Ipse enim transitus voluptas est, non est aliud quâ transeatur quo transire cogit necessitas... Et sæpe incertum fit utrum adhuc necessaria corporis cura subsidium petat, an voluptaria cupiditatis fallacia ministerium suppetat. Ad hoc incertum hilarescit infelix anima, et in eo præparat excusationis patrocinium, gaudens non adparere quid satis sit moderationi valetudinis ut obtentu salutis obumbret negotium voluptatis. His tentationibus quotidie conor resistere et invoco dexteram tuam ad salutem meam et ad te refero æstus meos.... Et quis est, Domine, qui non rapiatur aliquantum extra metas necessitatis? Quisquis est, magnus est, magnificet nomen tuum. Ego autem non sum quia peccator homo sum. Sed et ego magnifico nomen tuum : et interpellat me pro peccatis meis qui vicit sæculum, numerans me inter infirma membra corporis tui. Confess. Lib. x, cap. 31.

y en a d'autres enfin qu'elle vous fera rechercher et pratiquer avec courage.

Ce qu'il faut fuir d'abord, pour mortifier ce sens dangereux peut-être entre tous, c'est tout ce qui, de près ou de loin, pourrait blesser la sainte et délicate vertu de chasteté, ou même seulement la ternir. C'est tout contact un peu sensuel, c'est toute caresse où l'on mettrait quelque passion, où l'on chercherait, où l'on prendrait une joie principalement sensible. Ce qu'il faut ensuite supporter, c'est tout ce qui afflige naturellement la chair, spécialement le froid de l'hiver, la chaleur de l'été, la pesanteur et la rudesse des vêtements, la dureté du coucher, et toutes les incommodités du même genre. Sans tomber dans la rigueur d'un parti pris absolu et qui, devenant ridicule, serait parfois exerçant pour autrui, ne vous plaignez sérieusement de rien. Faites bon visage à tous les temps, souriez à toutes les températures, vous disant que, quoi qu'il en soit du dehors, c'est toujours le temps d'aimer Dieu et la saison propice pour le servir. Portez silencieusement, portez secrètement les mille et une gênes et privations de la vie religieuse, et paraissez toujours la personne la mieux accommodée du monde. Enfin, ce qu'il faut rechercher et pratiquer, ce sont les pénitences afflictives, gardant, bien entendu, le premier rang à celles que vous impose la Règle, et faisant régler toutes les autres par l'autorité compétente. Le recours à ce contrôle est un devoir d'une grande importance, et je dirai volontiers qu'on ne s'en doit dispenser jamais. Souvenez-vous de ces jeûnes des Juifs que Dieu rejette avec dégoût, parce qu'ils sont l'œuvre de la volonté propre [1]. La patience suffisait pour ce qu'il fallait supporter; ici, je vous l'ai dit, le courage est nécessaire. Il y a une vaillance militaire; il y a de même une vaillance religieuse. Ah! que

1. Isai. LVIII, 3.

les saints y ont excellé! Priez Dieu de la mettre en vous, en vous donnant son Esprit de force, et quand vous l'aurez reçue, gardez-la à tout prix. Cette vaillance vit dans l'âme de ce qu'elle lui fait faire. Elle est un sel exquis pour assaisonner les victimes; et c'est la loi, dit Notre-Seigneur, que « toute victime offerte à Dieu soit salée [1] ». Au fond, cette vaillance n'est que l'énergie de l'amour, le signe de son intensité, la flamme de sa ferveur : voyez donc si elle est désirable!

Ainsi c'est le corps tout entier qu'il faut soumettre et tenir constamment soumis à cette loi de la mortification: comme saint Paul et les premiers chrétiens, qui portaient toujours dans leur corps la mortification du Christ [2]. Ce travail sera très-avancé, si vous prenez un soin assidu de mortifier chacun de vos sens; mais vous l'achèverez certainement, si, dans les habitudes de votre vie, vous faites entrer trois autres pratiques plus générales, et d'abord celle des veilles. Avant tout, réglez votre sommeil, évitant en ceci toute lâcheté, toute paresse, toute mollesse, et surtout le matin. Pas de délai quand la cloche sonne. Le réveil est un des grands moments de la journée, justement parce qu'il y est notre premier acte moral. Vous savez en toutes choses l'importance des principes. « Si la racine est « sainte, écrit saint Paul, saints aussi seront les rameaux [3]. » Et de même, si le réveil est viril, virile aussi sera la journée. Pour ce qui est ensuite des veilles proprement dites, elles sont toujours entrées dans la coutume des saints; et combien de fois lit-on dans l'Évangile que Notre-Seigneur en a donné l'exemple! Que de nuits il passa tout entières à prier! Nous devons l'imiter en ceci comme en tout le reste. Cependant ce que je vous disais touchant la nécessité d'un

1. Omnis victima sale salietur. Marc. IX, 48.
2. II Cor. IV, 10. — 3. Rom. XI, 16.

contrôle, je vous le répète ici et avec plus d'insistance : car pour certains tempéraments, et surtout à un certain âge, il n'est guère de pénitence qui puisse plus que celle-ci avoir sur la santé une influence fâcheuse.

La seconde mortification générale que je dois vous recommander, c'est le travail. Le Saint-Esprit nous dit que l'on ne médite pas, que l'on n'étudie pas fréquemment sans que la chair en souffre[1]. A ce titre, vous toutes qui, par la grâce de Dieu et le fait de votre saint état, consacrez chaque jour tant d'heures à la prière ou aux études sacrées, vous tombez sous cette loi : et c'est un double gain qu'en faisant oraison, vous fassiez déjà pénitence. Toutefois, ce dont je veux surtout vous parler, c'est le travail du corps et ce que les anciennes Constitutions monastiques nomment *le saint travail des mains*. Toutes, vous en faites et êtes obligées d'en faire : sous une forme ou sous l'autre, il n'est pas de religion où ce ne soit un point de règle. Mais je vous dis : livrez-vous-y généreusement, et n'y épargnez pas, n'y plaignez pas votre peine; d'autant que, vous étant bienfaisantes à vous-mêmes, vous rendez du même coup service à votre communauté. Pensez, vous qui êtes pauvres volontaires, à la part de travail qui incombe aux pauvres forcés. Ce que font ceux-ci pour gagner leur pain, faites-le pour plaire à Dieu, sanctifier votre âme et gagner le ciel.

Enfin, recevez docilement, supportez humblement, patiemment, persévéramment, la grande mortification qu'on nomme la maladie. Si les autres sont d'argent, celle-ci est d'or, parce que, tout en venant de nous puisqu'elle vient du péché, cependant par son grand côté, et en tant que tout ce qui arrive dépend de la providence de Dieu, elle est de fabrique divine. Aussi, comme ses coups sont justes! Comme elle est efficace! comme, mieux que le travail et que toutes

1. Frequens meditatio carnis afflictio est. Eccl. XII, 12.

les pénitences volontaires, elle atteint le vif du vieil homme et nous arrache vraiment à nous-mêmes ! J'ose dire que la patience en maladie, surtout dans une maladie longue, est le chef-d'œuvre de la mortification, et partant, le triomphe des âmes mortifiées. Mais pour celles qui ne le sont pas, c'est le tombeau des illusions. Que de prétendues vertus qui s'en vont alors en fumée, et comme le fond se montre à découvert ! On est d'une délicatesse excessive, et, par suite, d'une humeur détestable ; on se plaint de tout et parfois de tout le monde ; on ne souffre rien sans gémir ; on est plein d'exigence ; on ne voit jamais assez souvent le médecin ; on ne fait jamais assez de remèdes ou l'on n'a pas des remèdes assez distingués, lesquels seraient évidemment les bons, et finiraient d'avoir raison du mal. On remuerait ciel et terre pour se procurer le moindre soulagement. Est-ce là être mortifiée ? Est-ce souffrir en religieuse ? On ne peut lire, sans en être touché, le chapitre des Constitutions monastiques où les fondateurs d'Ordre ont réglé le soin des malades. Cela est particulièrement vrai des Constitutions de sainte Thérèse. A côté d'une sagesse toute sainte et de ce sens religieux qu'elle avait si excellemment, on y sent une charité parfaite, une tendre compassion, une bonté exquise. Mais il convient de voir aussi avec quelle verve et quel esprit elle raille, dans son *Chemin de la perfection*, les religieuses douillettes, qui ne supportent pas les moindres maux, qui font du plus petit malaise une raison de dispense, et qui, dit-elle, « semblent n'être entrées au monastère que pour y travailler à ne point mourir [1] ». O vous toutes qui êtes couchées sur cette croix de la maladie, ou seulement touchées par elle, souvenez-vous que, dans ce temps si propice aux vertus et où Notre-Seigneur a l'ambition de faire en vous d'amples récoltes, c'est à

1. Chemin de perfection. Chap. 11 et 12.

celles de vos sœurs dont vous dépendez ou qui vous assistent, qu'est confiée la douce tâche de plaindre, d'alléger et de guérir vos maux; mais que votre part à vous, c'est-à-dire votre devoir et votre grâce, c'est de les subir patiemment, en union avec Celui qui, doux et muet comme un agneau, a véritablement porté toutes nos langueurs [1].

Pour conclure, menez-vous bon train en toutes choses. Le corps est un serviteur ; et nul ne nous démentira si nous disons que, par caractère, ce serviteur est paresseux et revêche. Il ne le faut pas sans doute exténuer, ce dont il pourrait furieusement se venger, le faisant après coup payer fort cher. « Les cerfs courent mal en deux temps, dit saint François de Sales : quand ils sont trop chargés de venaison, et quand ils sont trop maigres. Nous sommes grandement exposés aux tentations quand notre corps est bien nourri, et quand il est trop abattu : car l'un le rend insolent en son aise, et l'autre le rend désespéré en son mésaise : et comme nous ne le pouvons porter quand il est trop gras, aussi il ne peut nous porter quand il est trop maigre. » De sorte qu'en général, conclut ce bon Saint, qu'on pourrait nommer à bon droit le docteur de la discrétion, « mieux vaut garder plus de forces corporelles qu'il n'est requis, que d'en ruiner plus qu'il ne faut, car on peut toujours en abattre quand on veut, mais on ne peut pas toujours les réparer quand on veut [2] ». Mais prenant garde d'exténuer le corps, ce qui, à tout prendre, est assez rare, gardez-vous surtout de le flatter, ce qui est fort commun ; et dès que vous le sentez tant soit peu suivre sa tendance à trancher du maître, incontinent traitez-le en esclave. C'est de cet inévitable serviteur, autant et plus que des autres, que parle le Saint-Esprit quand il nous donne ces sages avis et nous trace ces règles : « Quiconque traite délicatement son ser-

1. Isaï. LIII, 4. — 2. Introduction à la vie dévote. Part. III, chap. 23.

« viteur quand il est jeune, le verra plus tard devenir au-
« dacieux et rebelle [1]. A l'âne la pitance, le bâton et la
« charge; au serviteur le pain, l'assujettissement et le tra-
« vail... Le joug et la courroie courbent le cou qui résiste ;
« un travail assidu tient le serviteur à son rang. Quant à
« celui qui est indiscipliné et méchant, ce qu'on lui doit
« c'est le châtiment et l'entrave [2] ». O sainte et salutaire verdeur de la parole de Dieu! heureux celui qui la comprend! plus heureux celui qui la goûte, sentant l'amour immense et immuable caché sous ces semblants sévères! heureux par-dessus tous les autres, celui qui en fait la règle constante de ses pensées, de ses sentiments et de ses actes!

Maintenant, je vous l'ai dit, quoi qu'on fasse pour mortifier son corps et ses sens, ce serait peu si l'on n'en vient à mortifier aussi son âme. Non pas qu'à raison de l'unité naturelle de l'homme, l'âme ne soit déjà atteinte dès que le corps est chrétiennement affligé : toutefois, comme l'ennemi est au dedans, encore que, pour combattre, il se serve des sens ; comme les desseins qui se déclarent et s'accomplissent par les organes sont d'abord conçus dans le cœur et en naissent, c'est dans l'âme et dans ses puissances qu'il convient d'attaquer principalement le péché et de le poursuivre avec cette croix sur laquelle notre Jésus est mort. « Il y a lieu, dit saint Jean de la Croix, de pleurer l'ignorance de ceux qui, négligents à mortifier leurs passions, croient pouvoir se disposer à l'union divine par une foule de pénitences et d'autres pratiques extraordinaires dont ils se chargent [3] ».

Et pour commencer par ce qui, dans notre âme, touche

1. Qui delicatè à pueritiâ nutrit servum suum, postea sentiet eum contumacem. Prov. XXIX, 21.

2. Cibaria et virga et onus asino.... panis et disciplina et opus servo.... jugum et lorum curvant collum durum, et servum inclinant operationes assiduæ : servo malevolo tortura et compedes. Eccli. XXXIII, 25, 28. — 3. Montée du Carmel, Liv. I, ch. 8.

aux sens de plus près, mortifiez d'abord votre imagination. L'imagination est le trésor des yeux, le lieu où nous serrons et gardons leurs conquêtes. Grâce à elle, nous continuons de voir ce que nous ne voyons plus; nous restons en plein jour quand, depuis bien longtemps, la nuit nous enveloppe; nous évoquons les choses absentes; nous rendons la vie à ce qui est mort, enfin nous recueillons et portons en nous de vrais mondes. Tout ce que je vous ai dit des spectacles extérieurs, appliquez-le donc aux intérieurs. Ah! que cette magnifique puissance de regarder en nous tout ce qui est hors de nous devient aisément, quand elle n'est pas réglée, une source de tentations, d'égarements et de fautes! Quelle provocation incessante à la curiosité! Quelle durée, et quelle force assurée par suite à ces visions dangereuses que la terre et le monde nous obligent à subir, même quand volontairement nous ne les regardons plus jamais! Je n'ai pas à vous prouver la puissance des images. Celles qui sont saintes élèvent les âmes, mais celles qui ne le sont pas, où parfois les font-elles descendre? Mortifiez donc les yeux du dedans. Faites la nuit sur tout ce qui peut obscurcir en vous la divine clarté des vertus. Et parce que les images sont l'aliment des rêves, et que l'imagination déréglée est mère de la rêverie, mortifiez sans pitié ce besoin de rêver, si impérieux dans certaines natures. Une religieuse rêveuse ne sera jamais une religieuse parfaite, et elle sera toujours en péril de devenir plus qu'imparfaite. Entre un esprit rêveur et un esprit réfléchi, il y a toute la distance qui sépare un romancier d'un philosophe. La réflexion, la méditation, la contemplation surtout, nous rapprochent du ciel et nous conduisent à Dieu; la rêverie nous fait glisser sur d'effroyables pentes, et nous jette ensuite aux abîmes.

Ce que l'imagination est aux images, la mémoire l'est à toutes les réalités spirituelles, aux idées, aux événements. Il

faut raisonner ici de l'une comme de l'autre, et régler. mortifier en nous la puissance de ce souvenir comme la puissance d'imaginer. Tout ce que le péché peut prendre de votre mémoire, donnez-le à la vertu : tout ce dont Satan peut se servir, donnez-le à Jésus, et que ce soit son bien exclusif.

Tenez en bride votre sensibilité : ne vous laissez pas dominer par vos impressions ; soyez fermes, soyez raisonnables. Ah ! faut-il que la raison étant le propre de notre nature, nous ne puissions ordinairement l'écouter, la suivre, la laisser régner sur nous et gouverner nos actes, sans un effort, un combat, une victoire ; c'est-à-dire, sans qu'il y ait un vaincu, un blessé, un mort, et que ce mort soit forcément une portion de nous-mêmes ? Si de bonne heure et vaillamment, vous ne modérez pas votre sensibilité, la vie religieuse vous deviendra un supplice, et, ce qui est pire encore, elle sera pour vous pleine de piéges et une occasion sans cesse renaissante de péché. Laissez-moi taire ce que vous ferez par là souffrir aux autres. Certes, je ne vous dis pas d'être insensibles : supposé que ce fût possible, ce ne serait pas bon. Notre-Seigneur n'était pas insensible, ni sa sainte Mère non plus. Mais je vous dis d'être comme eux, en toute rencontre, sages et calmes, et de posséder toujours votre âme comme ils ont possédé la leur. Mortifiez-vous avec le plus grand soin sur le point de l'impatience, de l'irritation et surtout de la colère. Que devenez-vous quand votre âme vous échappe? Qu'est-ce qu'un être raisonnable qui n'a plus sa raison? Qu'est-ce qu'un homme qui n'a plus son âme? Défiez-vous aussi de vos désirs : « ne les « suivez pas », dit l'Écriture[1] : c'est comme si elle vous disait : précédez-les, raisonnez-les, dirigez-les. Qu'ils ne soient pas en vous comme un cheval emporté qui entraîne

1. Post concupiscentias tuas non eas. Eccles. XVIII, 20.

à la fois le char et le conducteur. En somme, que rien d'humain ne dégénère chez vous en passion. Que tout, sans doute, vive et agisse; mais à sa place et dans son ordre, allant à sa vraie fin par l'accomplissement fidèle de sa loi.

Rien n'est naturellement intempérant comme le cœur de l'homme; rien ne répugne davantage à la juste mesure : ou bien il reste au-dessous par la paresse, la pusillanimité, la défiance, l'égoïsme enfin sous telle ou telle forme; ou bien il va au delà par l'enthousiasme, la fougue et l'enivrement. Oh! que la croix mortifiante de Jésus a d'ouvrage à faire en notre cœur! Saint Augustin a dit : « La vertu, c'est l'ordre de l'amour[1] ». Le vice, le péché, le mal, c'est donc le désordre de l'amour, c'est l'amour en désordre. Surveillez tout en vous, mais rien tant que vos amours. C'est de quoi surtout s'entend cette parole du sage : « Bienheureux « l'homme qui vit dans la crainte[2] ». Redoutez vos amours; ce qu'ils sont, c'est ce que vous êtes. « L'amour, dit la bienheureuse Angèle de Foligno, m'est suspect par-dessus tout. Il contient tout bien et tout mal. Je suspecte l'amour de Dieu; je suspecte l'amour du prochain; car ce qui était bon peut devenir mauvais[3] ». Votre sûreté en ceci, c'est une mortification très-exacte, et, en un sens, il n'y en a pas d'autre. Et parce qu'ici le besoin de jouir est plus vif et le danger d'excéder plus grand, il est clair que les sevrages doivent être pratiqués plus qu'ailleurs; je dis plus abondamment et aussi plus courageusement. Ni les occasions ne vous manqueront, ni les armes. Dieu qui sait vos nécessités vous a richement pourvues sur ce point; mais encore faut-il aider son bon vouloir, car il respecte votre liberté, et ne vous dispense jamais d'agir.

1. Mihi videtur, quod definitio brevis et vera virtutis, ordo est amoris. S. August. De Civit. Dei, Lib. xv, cap. 22.
2. Beatus homo qui semper est pavidus. Prov. xxviii, 14.
3. Sa Vie. Chap. 64. Trad. E. Hello.

Vous ai-je dit ou insinué, en écrivant ces lignes, qu'il vous est défendu d'avoir du cœur et d'en montrer ? Ah ! j'en aurais horreur ! Le contraire vous serait bien plutôt ordonné. Et comment se flatter de ressembler à Jésus-Christ, si l'on a le cœur froid, ou resserré ou vide ? Un des principaux traits du signalement que saint Paul nous donne des hommes mauvais qui déshonoreront les derniers temps, des ennemis déclarés de Dieu qui suivront la Bête et feront son œuvre, c'est qu'ils seront « sans affection », ce qui revient à dire sans cœur[1]. Que Dieu vous préserve d'avoir jamais en vous ce signe fatal ! Nous avons dû vous parler comme nous venons de le faire, et, jusqu'à un iota, vous ferez bien d'en tenir compte. Toutefois, quand on traite ce grave sujet et pour y demeurer tout à fait dans la vérité, il importe de n'oublier point la condamnation portée par le Saint-Siége contre cette proposition de Molinos : « Aucune créature ne doit avoir de place en notre cœur..... parce que Dieu veut l'occuper et le posséder tout seul[2] ».

Mortifiez votre esprit, le tenant rigoureusement dans cette humilité et cette sobriété dont nous avons parlé. Prenez garde à votre sens propre, source des opinions particulières, des entêtements, des vains systèmes, de toutes les extravagances intellectuelles et de toutes les singularités dans la conduite. Ce sens propre est par un grand côté l'ennemi mortel de la foi, et le plus ferme allié, dans votre âme, de l'Esprit de ténèbres. Traitez-le en conséquence ; et soyez sûres qu'en lui livrant la guerre, vous combattez les combats du Seigneur[3].

N'est-ce pas précisément ici qu'il convient de vous ex-

1. Sine affectione, sine pace. II Tim. III, 3.
2. Nulla creatura, nec Beata Virgo, nec Sancti, sedere debent in corde nostro; quia solus Deus vult illud occupare et possidere. 36e entre les 68 de Molinos, condamnées par Innocent XI, dans sa Constitution : Cœlestis Pastor, 1687. Ap. Denziger Enchirid.
3. I Reg. XXV, 28.

horter à mortifier l'organe naturel de votre esprit, organe souvent si prompt et si complaisant à traduire ses sottises, ses déréglements et ses vices? Vous devinez qu'il s'agit de la langue. « L'homme verbeux, le bavard, dit l'Écriture, ne « marchera pas droit sur la terre [1] ». Non-seulement il s'éloignera de la voie qui mène au salut, mais dans l'ordre même de la vie temporelle, il fera mille écarts, causera mille dommages et, nuisant à beaucoup de monde, il ne nuira à personne autant qu'à lui-même. C'est qu'en effet, dit encore l'Écriture, « là où il y a beaucoup de paroles, il « ne peut manquer d'y avoir quelque péché [2] ». La bouche du parleur ressemble à un carquois garni de flèches, mais de flèches innombrables et la plupart empoisonnées. Il y en a pour blesser toutes les vertus, toutes les créatures et jusqu'au Créateur. Vous vous rappelez ce que saint Jacques a écrit de la langue : « Elle est un feu, dit-il, un feu « dévorant, et qui s'allume au feu de l'enfer. C'est un « mal indomptable et mortel [3] ». En droit et par institution divine, elle est le témoin de Dieu, l'apôtre de la vérité, le verbe abrégé du Verbe : en fait, elle peut être, elle est trop souvent l'ange de Satan et sa très-puissante ouvrière. Quelles raisons de la mortifier ! La grâce est un parfum ; c'est surtout par la langue immortifiée qu'il s'évapore. La vie intérieure est un trésor : c'est la langue sans frein qui très-ordinairement le dissipe. L'infaillible moyen de faire taire Dieu en soi, c'est de ne pas savoir se taire soi-même. La grande arme ici, l'arme éprouvée et consacrée, c'est donc le silence. Comprenez la nécessité, comprenez le prix du silence; soumettez-vous volontiers à la loi du silence telle

1. Vir linguosus non dirigetur in terrâ. Psalm. CXXXIX, 12.

2. In multiloquio non deerit peccatum. Prov. X, 19.

3. Et lingua ignis est, universitas iniquitatis... inflammat rotam nativitatis nostræ, inflammata a gehennâ... linguam autem nullus hominum domare potest. Jacob. III, 6, 8.

qu'elle est formulée par votre règle ; sachez vous imposer silence, surtout dans ces moments d'effervescence où la fièvre de parler vous saisit ; aimez, goûtez, pratiquez assidûment le silence, et que vos paroles même, par la manière humble, douce, réservée dont vous les dites, fassent connaître qu'habituellement et par choix, vous êtes silencieuses.

Enfin, et par-dessus tout, mortifiez votre volonté. C'est le point décisif. Tout l'homme, je vous l'ai dit, est naturellement la cité du vieil homme ; mais notre volonté est sa demeure et sa citadelle. Qu'il soit débusqué de partout, s'il tient bon là, rien à peu près n'est fait, et il reste le maître : si au contraire il est chassé de là, il peut garder et agiter les débris de son sceptre, mais ce sceptre est brisé. Il peut errer encore ici et là dans cette région qui fut son royaume, mais il y erre en roi détrôné et qui en sera facilement expulsé. Sans votre volonté, ni le démon qui est si audacieux, ni le monde qui est si habile, ni la concupiscence qui est si puissante, ne peuvent rien contre vous. Vous troubler, vous tourmenter, vous tenter, cela est sans doute en leur pouvoir ; mais vous faire commettre une faute, la plus vénielle des fautes, c'est ce que, par eux-mêmes et sans votre libre concours, ils ne feront jamais. Hormis Dieu, qui ne saurait ni la violer ni la violenter, rien n'est plus fort que votre volonté. Ah ! de grâce, livrez-la-lui, cette créature royale ; laissez-la-lui posséder et régir, afin que, puisant sans cesse à la source de sa royauté par une dépendance humble et une religion filiale envers Dieu, elle règne ensuite paisiblement et saintement sur tout votre être. Otez d'elle tout ce qu'elle a en propre, tout ce qui tend à la faire agir seule, hors de Dieu, sans Dieu et surtout malgré Dieu. « Malheur à l'isolé » ! dit l'Écriture [1],

1. Eccles. IV, 20.

cela s'entend surtout de celui qui s'isole de Dieu. Empêchez cette volonté de devenir ravisseuse, ce qu'elle est inévitablement dès qu'elle se rend indépendante : car, par nature et par état, elle tient l'homme moral en ses mains ; et dès qu'elle ne l'administre plus au nom et au profit de Dieu, elle viole le plus sacré des droits, dérobe le bien qui lui a été confié et le dissipe misérablement. En somme, comme ce voleur de brebis dont parle l'Évangile [1], elle tue et perd tout ce qu'elle dérobe. Je vous assure que si toute propriété, je veux dire tout amour, ou du moins toute pratique d'indépendance envers Dieu disparaissait de votre volonté, votre vieil homme serait vaincu, votre chair réduite, Satan désarmé quant à vous, et l'enfer éternellement fermé pour vous [2] ; car vous auriez tari en vous la source de l'orgueil et vraiment la source du péché. Vous ne seriez plus désordonnément attachées à vous-mêmes, ni pour la direction générale de votre vie, ni pour vos œuvres particulières ; vous ne seriez plus jamais ni votre centre, ni votre fin ; vous seriez vraiment libres, délivrées par la vérité, et pleinement filles de Dieu [3] ; enfin l'œuvre de la mortification serait faite, la sainte vie de Jésus abonderait en vous jusqu'à déborder ; et Jésus, complétement maître de vous, vous unirait au Père, ce qui est la fin, parce que c'est la perfection et la félicité absolue. On parle d'union avec Dieu : c'est l'ambition fort légitime de tous ceux que la grâce a touchés, et qui ont goûté le don céleste. Cette union est le but de tous les Traités spirituels, de toute la prédication évangélique, de tout le travail de la sainte Église et de toutes ses souffrances. Jésus n'est venu, n'a vécu ici-bas et n'y est mort que pour nous procurer cette union.

1. Joann. x, 10.

2. On connaît ce mot de S. Bernard : Cesset voluntas propria et infernus non erit. In quem enim ignis ille desæviet, nisi in propriam voluntatem? Serm. III in Temp. Resurrect. — 3. Joann. VIII, 32.

Or, savez-vous ce qu'en dit le docte saint Jean de la Croix, un de ceux qui, incontestablement, ont le plus étudié, le mieux compris, le mieux décrit, et le chemin qui y mène, et les conditions auxquelles on l'obtient ? « L'union avec Dieu, écrit-il, n'est pas autre chose que la conformité de notre volonté avec la volonté divine; mais si entière et si parfaite, que dans aucun de ses mouvements elle ne s'en sépare ». A quoi il ajoute, pour nous montrer que tout se réduit, quant à nous, à la mortification de notre volonté : « Un état aussi parfait exige de l'âme un renoncement entier à toute volonté propre, à tout désir privé, si insignifiant qu'on le suppose [1] ».

A ces considérations déjà si nombreuses, je veux et dois pourtant en ajouter trois autres qui sont plus générales et sans lesquelles cet enseignement sur la mortification chrétienne resterait incomplet.

Et d'abord, prenez garde que ce travail de votre mortification doit durer toute votre vie. C'est ce que dit saint Augustin : « Ce que nous avons à faire dans la vie d'à présent, c'est de mortifier par l'esprit les œuvres de la chair ; c'est de les affliger, de les réduire, de les entraver, de les tuer, et cela tous les jours [2] ». Le vieil homme ne meurt qu'avec nous. C'est un monstre qui a sept têtes et mille membres. On peut enchaîner, paralyser ou même couper plusieurs de ces membres, sans que la vie du monstre soit épuisée, et qu'on l'ait mis hors d'état d'agir, de combattre et de nuire, ce qui est tout un pour lui. Il y a plus, c'est que les membres coupés peuvent toujours renaître, comme les branches qui repoussent d'une racine qu'on n'a point arrachée. Il n'y a pas de vie plus tenace que celle de ce

1. Montée du Carmel. Liv. I, chap. II.

2. Hoc est opus nostrum in hâc vitâ actiones carnis spiritu mortificare, quotidiè affligere, minuere, frenare, interimere. Serm. CLVI, de Verbis Apost. Rom. VIII.

maudit. Notre-Seigneur a refusé de prier pour le monde[1]; pour le monde pris comme tel, c'est-à-dire tel que le fait l'Esprit qui le possède, et qui, lui imprimant son image et son caractère, le rend inconvertissable. Il en va de même du vieil homme : on le tue, on ne le change point. Il est tout entier, lui aussi, établi et fixé dans le mal[2] : le mal est son essence, et il ressemble, par suite, aux damnés qui, éternellement obstinés dans leur vouloir méchant, sont incapables de repentir. Tant que nous sommes voyageurs, et même après que, de concert avec Dieu, nous avons prononcé contre cet être la sentence de mort qu'il mérite, cette sentence n'obtient pas son dernier effet, et quant à nous, demeure révocable. Le vieil homme le sait; et c'est sa nature, sa loi, sa vie, et dès lors c'est une nécessité qu'il essaie de s'y soustraire, d'en appeler de nous-mêmes à nous-mêmes, et de reconquérir tout ce que nous lui avons arraché. Refoulé sur un point, il tâche d'en envahir un autre, et là même où on le refoule, il dispute le terrain pied à pied. Certes, je ne nie pas qu'il vienne un temps et un état où l'âme, à force d'être mortifiée, goûte une paix et une liberté qui sont le salaire terrestre de sa vertu et le premier profit de ses victoires. « Que de choses, dit saint Augustin, qui autrefois nous charmaient, et qui sont maintenant pour nous sans charme et sans saveur! Alors qu'elles nous charmaient, sans ravir toutefois notre consentement, c'était une chose à mortifier en nous : à présent qu'elles ne nous charment plus, c'est une chose morte[3] ». Il est clair que ces morts, en se multipliant, délivrent notre vraie vie, et

1. Pro eis rogo, non pro mundo rogo. Joann. XXVII, 9.
2. Mundus totus in maligno positus est. I Joann. V, 19.
3. Quam multa proficientes non jam delectant quæ anteà delectabant! Quandò ergò delectabat et ei non consentiebatur, mortificabatur; quia jam non delectat, mortificatum est. Calca mortuum, transi ad vivum; calca jacentem, conflige cum resistente. Mortua est enim delectatio una, sed vivit altera. Serm. CLVI de Verb. Apost.

augmentent par suite notre tranquillité intérieure. Ce qui est fait n'est plus à faire, et lorsque, dans une certaine mesure, Dieu nous est devenu toutes choses, le monde ne nous étant plus rien, l'œuvre de la mortification ne saurait plus être considérable. On se tromperait néanmoins si l'on croyait que, même alors, cette œuvre est absolument nulle. Même alors, en effet, il reste souvent à combattre; et si, par bonheur, il n'y a plus à combattre, il y a encore à surveiller, à se défier, à se garer. Donc, sur ce point du temps durant lequel vous devez exercer cette vertu, ne vous faites pas illusion; armez-vous de courage, de longanimité, de patience. Reposez-vous parfois, je le veux, et déposez vos armes; mais ne les brisez jamais, et « ne souffrez pas, « comme dit saint Paul, que la fatigue mène vos âmes à « la défaillance[1] ». Comme une seule fente suffit pour que l'eau entre dans la barque, et finisse par la submerger; comme un seul charbon mal éteint suffit à rallumer un feu qui consumera la maison entière; de même il se peut que la mortification cessant sur un point, c'en soit assez pour que la chair se rouvre un passage, et parvienne à recouvrir de ténèbres tout ce qui naguère était lumineux. « Celui qui « méprise les petites choses, dit le Sage, tombera peu à peu « dans les grandes[2]. » Et si quelqu'un s'endort quand son devoir est de veiller, il sera tôt ou tard surpris par l'ennemi. Ici donc, plus que partout, la persévérance est requise. Le P. Faber, dans son livre *du Progrès spirituel*, a pu écrire tout un chapitre intitulé : *La vraie persévérance est dans la mortification*[3]. Il est très-vrai que ces deux vertus s'appellent l'une l'autre, et sont faites pour s'aider mutuellement. La constance est souvent à elle seule une mortification très-grande : mais, de plus, elle met le

1. Ne fatigemini animis vestris deficientes. Hebr. XII, 3.
2. Qui spernit modica paulatim decidet. Eccli. XIX, 10.
3. Chap. XI.

comble à toutes les autres, et il faut qu'elle l'y mette. Que si ces deux vertus conduisent notre char spirituel, il en sera comme de celui qui, attelé de deux génisses, reporta en Israël l'arche prise par les Philistins. Il n'y a plus de danger que ce char verse, s'écarte ou même s'arrête; il ira tout droit et d'un seul trait à sa destination[1].

Toutefois, et c'est là la seconde observation que je souhaitais vous faire, s'il faut toujours et persévéramment se mortifier, il y a cependant des temps et des états où ce devoir est plus urgent, parce que l'âme est tentée alors avec plus de violence et court plus de dangers. Je vous rappelle que certains démons ne peuvent être chassés que par la pénitence : si donc ces démons vous tourmentent, usez du remède indiqué par Jésus. Une âme troublée ou par certaines frayeurs ou par certaines fascinations, ne retrouvera souvent la paix que par quelques actes énergiques de mortification corporelle. Mais comme cela s'entend à peu près de soi-même, je n'insiste pas, et je me borne à vous signaler, en dehors de ces phases critiques, un état parfois plus durable, et durant lequel la mortification devient d'autant plus nécessaire, que tout en éloigne alors, et qu'on pense même aisément n'en avoir plus besoin. C'est l'état de la prospérité soit extérieure, soit intérieure; l'état où l'âme semble surtout hantée par ce terrible démon que David appelle dans ses psaumes le démon du midi[2]. Ne parlons pas ici de ceux qu'on nomme les heureux de ce monde, des riches qui vivent dans le luxe, et savourent librement toutes les joies de la vie animale. Certes, il n'y a pas d'hommes ici-bas à qui la vertu mortifiante de la Croix soit plus nécessaire : hors d'elle, en vérité, il n'y a pas de salut à espérer

1. Ibant autem in directum vaccæ per viam quæ ducit Bethsames et itinere uno gradiebantur pergentes et mugientes; et non declinabant neque ad dextram neque ad sinistram. I Reg. VI, 12.

2. Psalm. XC, 6.

pour eux. Mais d'ordinaire, hélas! il n'en est pas non plus qui aient moins souci de cette Croix bienfaisante. Heureux encore quand ils ne font que l'oublier, puisqu'il y en a tant qui la blasphèment. Mais même pour vous, qui, par la bonté de Notre-Seigneur, êtes dégagées de ces liens, déprises de ces fantômes et mortes de cœur à ces fausses joies, certaines prospérités humaines restent cependant possibles, et la vie naturelle n'a pas perdu tous ses enchantements.

Ainsi, il arrive qu'on sent en soi une plénitude de vie physique, une abondance de forces, une vigueur de santé, une verve intellectuelle, une présence de mémoire, une vivacité d'imagination, un à-propos de parole, un entrain de caractère, une exubérance de sympathie, un besoin d'expansion, enfin une possession tranquille et assurée de tout son être, avec une joie de sentir tout cela, qui inclinent l'âme presque fatalement à prendre son principal appui en elle-même, et par suite, son principal repos dans la vie de la terre. On est tout près alors d'oublier sa condition de pécheur. On n'a plus le sentiment que ce monde soit un séjour triste, ennuyeux, douloureux, disposé pour la pénitence, un lieu d'exil enfin. On s'y trouve si à l'aise et si pourvu, qu'on se demande de quoi l'on manque, et l'on se dit instinctivement que si les choses duraient ainsi, on aurait là en somme un paradis fort acceptable. Cela devient pire encore en devenant plus doux, si ce jaillissement intérieur de la vie naturelle se trouve correspondre extérieurement à l'une de ces délicieuses saisons où la nature entière s'illumine, s'épanouit et sourit sous les chauds rayons du soleil; la saison des bois qui verdissent, des prairies qui s'émaillent, des fleurs qui brillent dans les jardins, des parfums portés par les brises, des insectes qui jouent et des oiseaux qui chantent; la saison où la vie s'élance de partout et se montre avec tous ses charmes. Ce qui achève parfois de tromper l'âme ici et de lui cacher son propre péril,

c'est que, si d'ailleurs elle est chrétienne, si surtout elle est ou a été tant soit peu spirituelle, elle tire de son état même un surcroît de sentiments tendres qu'elle peut prendre aisément pour des sentiments pieux. Ainsi elle abonde en confiance; elle parle avec bonheur et avec éloquence des ineffables bontés de Dieu et des douceurs de son service. Or, que de fois, sans qu'elle s'en aperçoive, elle parle ainsi sous l'impression d'un égoïsme satisfait, plutôt que sous l'inspiration d'une charité véritable! Que de fois elle est dans son fond, bien plus attachée aux dons de Dieu qu'à Dieu même; et certainement parmi ces dons, ce sont alors les moins élevés qui la touchent le plus. Il n'y a qu'à voir comme les âmes qui ont subi quelque temps l'enchantement de cet état, sans y prendre les précautions requises, reçoivent ensuite ces dons supérieurs de la divine bonté qui sont les humiliations et les souffrances. Parmi les nombreux bénéfices qui nous viennent d'un tempérament délicat, et surtout d'un état habituellement maladif, il faut mettre celui d'échapper à la plupart de ces enivrements de la vie naturelle; l'infirmité ayant cela de propre, qu'elle ôte à ceux qui la subissent presque toute la saveur et le charme des choses extérieures. En réalité, même pour ceux qui n'ont pas cette ressource, peu prisée du grand nombre, les phases dont nous parlons sont ordinairement assez courtes, et il en faut bénir Dieu. De plus, rien n'est parfait sur la terre, et l'on compte au firmament plus de jours sans nuage dans le cours d'une année, qu'on ne compte en notre vie de journées sans chagrin. S'il y a des bleuets dans nos blés, il y a bien plus d'épines encore aux tiges de nos roses. Malgré tout, s'il vous arrive de vous sentir saisies par cette fascination de la prospérité terrestre, souvenez-vous que c'est le temps ou jamais de vous surveiller, de vous redouter vous-mêmes, de contrôler vos dispositions, de contenir vos élans, d'apaiser vos ardeurs, de captiver vos sens sous le

joug de l'esprit, de resserrer même ce joug, de combattre la dissipation, de vous recueillir, d'appliquer votre esprit aux réalités spirituelles, votre cœur aux biens divinement promis, enfin de vous rappeler et d'imiter la vie mortifiée de Jésus, condition de sa vie céleste.

Néanmoins, gardez-vous de tomber dans cet excès de ne plus jamais vouloir mettre le pied sur les échelons merveilleux que Dieu même a disposés devant nous pour nous aider à monter jusqu'à lui, je veux dire les créatures sensibles. C'est la troisième remarque qu'il convient de vous faire. Gardez-vous d'en arriver à tenir toujours et absolument fermé pour vous ce grand livre de la nature où le nom trois fois saint de Dieu est si admirablement écrit[1]. Ce serait priver Dieu d'hommages qui lui sont chers, et vous enlever à vous-mêmes une multitude de ressources précieuses pour connaître et aimer celui qu'on n'a jamais fini de connaître, et que l'on n'aime jamais assez. Et je ne parle pas des désagréments que ces mortifications à outrance apportent souvent aux autres, non plus que du scandale qu'elles leur causent, ce qui est l'effet presque immanquable de toute vertu qui, à force d'être indiscrète, devient fausse et pharisaïque. L'hérésie pousse à ces vertus-là ; le jansénisme surtout en a un bon nombre à son compte. La vraie foi, qui ne les enfante jamais, donne la grâce pour les éviter et le sens pour les reconnaître. Le beau profit qu'eût fait le monde si, pour mieux mortifier ses sens, Augustin s'était interdit de regarder la mer et le ciel par la fenêtre de la maison d'Ostie ! Le beau profit qu'il eût fait lui-même, en ôtant à son âme l'occasion de s'élever du spectacle de cet azur des eaux et de cet azur plus pur des cieux aux visions du monde intérieur, et de là à la contemplation de ce pays « d'inépuisable abondance », comme il

1. Psalm. VIII, 1.

dit, « où Dieu rassasie éternellement ses fils du pain de la vérité, et leur ouvre pour les désaltérer les sources vives de la sagesse[1] » ! L'avantage qu'il y eût eu à ce qu'au lieu de contempler le soleil et d'écouter chanter les oiseaux, pour ensuite leur tenir les saints et ravissants discours qu'on lit dans le livre de ses *Petites fleurs*[2], saint François d'Assise eût mis sa vertu à se faire obstinément aveugle et sourd ! En dehors d'un attrait spécial, éprouvé, approuvé, constituant l'âme d'office dans un état particulier, et qui rarement, s'il est de Dieu, durera toute la vie, comme ce serait mal comprendre l'esprit de l'Évangile que d'aller à ces extrémités, et surtout de s'y fixer ! Souvenez-vous que si l'Écriture nous dit : « Faites pénitence[3], mortifiez la chair « avec ses convoitises[4]; n'aimez pas le monde, ni tout ce « qui est dans le monde, parce que tout ce qui est dans le « monde est orgueil, curiosité ou impureté[5] », elle dit aussi : « Considérez les lis des champs; regardez les oiseaux « du ciel[6] ». Elle dit que « ce qui fait connaître le créa- « teur à la raison de l'homme, c'est la grandeur de tout ce « qui est visible et la beauté des créatures[7] ». Elle dit que « toute créature est bonne et que l'on peut en user, à la « condition d'en user saintement et de remercier Dieu qui « permet cet usage[8] ». Elle dit enfin par la bouche inspirée de David : « O mon Dieu ! vous m'avez délicieusement « ravi par vos ouvrages : les œuvres de vos mains me sont

1. Et adhuc ascendebamus interiùs cogitando et loquendo et mirando opera tua, et venimus in mentes nostras, et transcendimus eas ut adtingeremus ad regionem ubertatis indeficientis, ubi pascis Israel in æternum veritatis pabulo, et ubi vita Sapientia est per quam fiunt ista omnia et quæ fuerunt et quæ futura sunt, et ipsa non fit, sed sic est ut fuit et sic erit semper. Confess. Lib. IX, cap. 10.

2. Fioretti di San Francisco. Cap. 22. — 3. Matth. IV, 17.

4. Gal. V, 25. — 5. I Joann. II, 16. — 6. Matth. VI, 28.

7. A magnitudine speciei et creaturæ cognoscibiliter poterit creator horum videri. Sap. XIII, 5.

8. Omnis creatura Dei bona est et nihil rejiciendum quod cum gratiarum actione percipitur. I Tim. IV, 4.

« une source de jubilation. Elles sont si grandes vos œuvres, « mon Dieu ! elles sont si magnifiques ! Il n'y a que l'homme « sans sagesse à ne les point connaître, et celui à qui elles « ne disent rien montre qu'il est dépourvu de sens [1] ».

Vous dirai-je, pour conclure cette première partie, la pratique royale de la mortification, une pratique qui s'applique à tout, qui est possible à tout le monde, qui vaut pour toutes les circonstances? Assurant dans toutes nos œuvres une part inaliénable et principale à la sainteté, elle s'allie merveilleusement avec l'humilité, que certaines mortifications risquent souvent de compromettre, et surtout avec la simplicité et la liberté qui doivent rester le caractère dominant des vrais enfants de Dieu. Cette pratique, la voici : ne recherchez jamais la joie pour elle-même.

Ce ne sera pas la rechercher ainsi que de la désirer, d'aller même au devant d'elle et de la prendre des mains de Dieu qui, si volontiers, vous la donne; de la prendre, dis-je, quand, sentant votre âme épuisée ou resserrée, vous jugez raisonnablement qu'un peu de joie innocente la délassera et la dilatera. Il en est alors de cette joie comme d'un repas qui sert à réparer les forces, et qui, profitant au travail, profite ensuite à Dieu et aux hommes. Le repos n'est pas la paresse : faire halte dans le chemin n'est pas renoncer au voyage; et si l'on fait cette halte à propos, loin de se retarder, on s'avance. Mais ne recherchez pas la joie uniquement parce qu'elle est la joie, uniquement ou principalement pour en jouir. Et si vous voulez être parfaites, entendez cela de la joie spirituelle aussi bien que de la sensible. Toute joie prise ainsi enchaîne l'âme, et tout ce qui enchaîne notre âme la souille. Si, sans l'avoir cherché ou voulu, vous sentez quelque joie, ce qui est iné-

1. Delectasti me, Domine, in facturâ tuâ, et in operibus manuum tuarum exultabo. Quam magnificata sunt opera tua, Domine!... Vir insipiens non cognoscet, et stultus non intelliget hæc. Psalm. xci, 5.

vitable et dès lors n'est pas mal, ne vous arrêtez point à la savourer d'une manière humaine et égoïste; passez outre, et d'autant plus vite que cette joie est plus vive; montez, et d'autant plus haut qu'elle est de nature à vous attirer plus en bas. Passez à l'action de grâces; montez à la pensée, au désir, à l'espérance des biens meilleurs dont celui qui vous délecte n'est jamais que l'ombre et le gage. Par un acte intérieur à la fois doux et énergique, retirez d'abord votre volonté, puis votre attention, puis toute votre âme, autant qu'il est possible, de la sensation qui l'affecte et réjouit sa partie inférieure. Que votre âme émigre alors dans ses propres hauteurs pour contempler de haut, à distance, et dès lors, chastement et impunément, ce qui se passe en bas d'elle-même. Un corps sans âme est un corps mort. Retirant ainsi volontairement votre âme de vos sens, vous ne présenterez plus aux choses qui font naturellement leur joie que des surfaces inanimées et mortes. C'est ce que saint Paul appelle : « User de ce monde comme n'en usant « pas [1] ». En user, c'est le fait de la simplicité et de la liberté; en user comme n'en usant pas, c'est le fait de la mortification. Oh! que ceci va loin, mais aussi mène loin! Qu'entrant avant dans le mystère de la Passion et de la mort du Christ, les âmes qui marchent dans cette voie communient magnifiquement au mystère de sa vie! Car c'est là qu'il en faut toujours revenir, parce que définitivement tout s'y réduit. Il s'agit d'aimer Dieu et son saint Fils Jésus qui est un avec son Père; mais de les aimer par-dessus toutes choses, à plein cœur, et d'un amour toujours croissant. Or cela, c'est la vie, dit Notre-Seigneur, et la vie éternelle. Il s'agit donc en somme, il s'agit pour nous tous de vivre, de vivre librement, pleinement, immensément, divinement; et pour personne ici-bas il ne s'agit d'autre

1. I Cor. VII, 31.

chose. Nous ne mourons, nous n'avons à mourir qu'à ce qui nous fait mourir en nous empêchant de vivre; et si, par un côté, on ne vit que si l'on est mort, de l'autre on ne meurt tout à fait que si l'on vit tout à fait. C'est le plein qui fait le vide; c'est en s'éprenant du divin qu'on se détache de l'humain. Si tout le sang afflue dans un membre, n'est-ce pas une nécessité que tous les autres se paralysent? Si une passion ardente occupe et remplit le cœur, n'est-il pas vrai que ce cœur devient indifférent à tout le reste, et si l'on regarde, soit le sentiment qu'il en a, soit le souci qu'il y donne, le monde n'est-il pas mort pour lui? Et de même, si Dieu vit dans votre cœur comme il a droit d'y vivre, comme il désire y vivre, et comme votre bonheur serait qu'il y vécût, tout ce qui n'est pas lui, ou de lui, ou à lui, vous sera si peu de chose que vous l'aurez presque infailliblement à dédain et à dégoût. « Quand j'étais « un enfant, dit saint Paul, j'avais les pensées et les goûts « d'un enfant; mais dès que je suis devenu un homme », sans effort, sans travail, « je me suis trouvé dégoûté de « ce qui charmait mon enfance [1] ». C'est ce qui arrive à ces aimants, à ces vivants. Ils disent, ils chantent avec les saints : « Le monde m'est crucifié, et je suis crucifié au « monde [2] ». Tout ce qui m'était un gain jusqu'ici, « maintenant, je l'estime un dommage [3]. Qui me séparera « de la charité de mon Dieu qui est en Jésus-Christ? Rien « ne m'en séparera, j'en ai la certitude [4]; car, hormis « vous, ô mon Maître, qu'y a-t-il pour moi dans le ciel; « et sur la terre, que puis-je vouloir que vous [5] » ? Ma vie est là où est mon cœur; mon cœur est là où est mon trésor [6], et je n'ai qu'un trésor qui est Jésus.

1. I Cor. XIII, 11. — 2. Gal. VI, 24. — 3. Philipp. III, 7.
4. Rom. VIII, 35. — 5. Psalm. LXXII, 25. — 6. Matth. VI, 11.

## II.

Ce qui importe le plus quand on se propose, en enseignant, de sanctifier les âmes, ce n'est pas de leur montrer ce qu'elles doivent faire, quoiqu'il faille évidemment et tout d'abord les en instruire, c'est de les décider à le faire, et de procurer la fermeté et la constance de cette résolution en leur inspirant le goût et l'amour de leur devoir. Car alors, le cœur s'unissant à la volonté et se confondant presque avec elle, ce qu'il y a de plus intime et de plus fort dans l'homme est conquis au profit du bien, et c'est ce qui, achevant de donner la perfection aux vertus, assure, autant que cela est possible en ce monde, leur succès final et éternel. De ceux qui sont ainsi gagnés, l'Esprit-Saint dit : qu'ils ont la loi au milieu de leur cœur[1]. La loi est en effet devenue comme leur lumière centrale et leur foyer; elle est l'âme de leur âme et le principe de leurs actions : et c'est là le prélude ou plutôt la substance de l'état des Bienheureux, qui ne peuvent plus jamais aimer, vouloir, ni faire autre chose que ce qui est bon et saint. Cet attachement de cœur au devoir devient encore plus important s'il s'agit d'une vertu difficile, à laquelle la nature de l'homme répugne essentiellement, et qui ne se peut dès lors fructueusement exercer qu'au prix de luttes et de victoires. Il est clair que parmi ces laborieuses vertus, la mortification occupe l'un des premiers rangs. C'est pourquoi, ayant d'abord exploré avec vous le champ

1. Deus meus, volui, et legem tuam in medio cordis mei. Psalm. XXXIX, 9.

de son travail, nous devons à présent puiser dans les trésors évangéliques tout ce qui pourra servir à vous la faire apprécier et aimer. Nous nous proposions ce but, quand nous vous promettions de vous en découvrir les sources : par où, vous vous le rappelez, nous avons voulu signifier certains points de vue surnaturels, certaines vérités catholiques qui mettent dans tout son jour cette loi de la mortification chrétienne, qui en font voir la sagesse, la profondeur, l'utilité, l'admirable beauté; certaines vertus aussi qui, naissant de ces vérités comme la chaleur naît de la lumière, soutiennent l'âme qui se mortifie, transforment pour elle le devoir en besoin, et font que, même en travaillant, en combattant et en souffrant, elle s'apaise, se nourrit et vraiment se délecte.

Le premier foyer où s'allume le zèle de la mortification, c'est le dogme et la vertu de la justice. Je nomme la justice un dogme en tant qu'elle existe, qu'elle se révèle à nous et s'impose à notre croyance plus encore qu'à notre raison. Je la nomme une vertu en tant que, ne pouvant être connue sans être approuvée et aimée en elle-même, dès que cette approbation et cet amour prennent en nous la solidité, la vigueur et l'influence qu'ils doivent avoir, ils y deviennent une habitude louable, un principe d'actes honnêtes et saints, enfin, ce qu'on nomme une vertu.

Ce mot de justice est sacré parmi les mots dont se composent les langues humaines, car il exprime l'une des choses les plus divines, les plus vitales, les plus indispensables qui soient au monde, et d'abord l'un des attributs essentiels de Dieu. On ne conçoit pas plus Dieu sans justice que sans puissance, sans sagesse, sans liberté et sans bonté. Et qu'est-ce, au reste, que sa justice, sinon l'incompatibilité absolue que l'absolue bonté de son être établit entre lui et le mal; et par suite l'action inévitable, irrésis-

tible, de cette souveraine et immuable bonté sur ceux qui sont mauvais? L'Écriture traduit cette action par cette phrase étrange et énergique : « Avec les pervers, ô Dieu, « vous aussi, vous devenez pervers[1] » ; c'est-à-dire: à qui s'oppose à vous, vous vous trouvez être opposé, hostile, contradictoire.

Dieu en lui-même est un pur océan de vie, de lumière, de beauté, d'amour et de bonheur, et c'est là sa bonté. Lorsque, s'exerçant librement envers nous, cette bonté devient bienfaisance, elle ne change ni de nature, ni de caractère, ni d'état; mais alors, sans cesser d'être cet océan qui demeure, elle devient, quant à nous, un torrent qui s'écoule, torrent de vie, de clarté, de dilection et de béatitude. La rapidité prodigieuse de l'irradiation solaire ne représente que très-imparfaitement l'élan impétueux de l'amour infini vers nous. Si, lorsque cette effusion l'atteint, la créature s'y ouvre, comme Dieu le veut, comme c'est notre loi et notre intérêt de le vouloir; si elle croit, si elle espère, si elle aime, si elle se livre, si enfin elle est bonne envers Dieu de cette première bonté humble et docile que Dieu demande en la créant dans l'âme pour peu que cette âme n'y mette pas d'obstacle, Dieu verse alors ses flots, c'est-à-dire ses dons et ses opérations, et à la fin se verse lui-même en toute liberté. Il pénètre cette âme, il la vivifie, il l'éclaire, il l'emplit, il la sanctifie, il la déifie, dans la mesure qu'il s'est fixée en la prédestinant : car la bonté divine est dans les saints une mer qui se fait elle-même ses rivages. Mais s'il arrive, ce que notre liberté rend toujours possible ici-bas, s'il arrive que ce torrent de bonté trouve l'âme insoumise et fermée, obstinée à contredire, à résister, à lutter, comment ne pas comprendre que cette force comme infinie qui poussait Dieu vers nous, de-

1. Cum perverso perverteris. Psalm. 27.

vient, par le fait de la créature rebelle, une effroyable force de propulsion et d'expulsion qui, après l'avoir ébranlée sans la vaincre, la chasse devant elle, et finit par la précipiter loin de Dieu, dans ces abîmes affreux où l'amour n'entre pas. De sorte que si l'âme est damnée, c'est la bonté de Dieu envers elle, l'amour de Dieu pour elle qui en est la première cause : cause innocente, cause involontaire, cause indirecte, mais enfin cause réelle. Or, c'est là la justice divine : un soleil qui, parce qu'on ne se place pas avec lui dans le rapport voulu, devient une cause d'aveuglement pour ceux qu'il devait réjouir de sa lumière; un foyer d'où rayonnent la vie, la fécondité et le bonheur, et qui, parce qu'on ne veut pas se mettre en communication régulière avec lui, produit la stérilité, l'incendie, la dévastation, le désespoir et la mort. « Dieu n'est que bon par sa nature, dit Tertullien, il devient juste par notre fait [1] ». Voilà la vérité, voilà l'ordre. Les méchants même qui en pâtissent, parce qu'il leur a plu de se fixer dans l'état où l'on en pâtit, ne peuvent parvenir, malgré leur haine, à trouver cet ordre mauvais; et les damnés qui en enfer sont dans la rage et grincent des dents, ne disent pas que Dieu est injuste; ou, s'ils le disent, ils mentent à leur propre pensée. D'autant que, si énergique que soit l'acte qui les châtie, il reste plein de sagesse, de discrétion et de mesure. Il est écrit que Dieu « juge ses créatures avec tran-« quillité [2]; que ses jugements sont un poids et une ba-« lance [3] », c'est-à-dire l'exactitude même. Il y a plus : l'Écriture affirme que jusqu'en ses plus furieuses colères,

1. Accipe... Deum... de suo optimum, de nostro justum. Nisi enim homo deliquisset, optimum solummodo Deum nosset ex proprietate naturæ: at nunc etiam justum cum patitur ex causæ necessitate. Tertull. De resurr. carnis. Cap. XIV.

2. Cum tranquillitate judicas. Sap. XII, 18.

3. Pondus et statera judicia Domini. Prov. XVI, 11.

il ne sait pas retenir les effluves de sa miséricorde[1] ; et c'est l'enseignement certain de la théologie que sur la terre, ni même en enfer, il n'y a pas un pécheur, pas un, qui ne soit moins puni qu'il ne mérite de l'être[2]. Cela n'empêche pas pourtant que les jugements de Dieu sont « profonds comme plusieurs abîmes[3] » ; qu'on ne peut pas plus en appeler qu'y échapper, et que, au dire de saint Paul, « tomber entre les mains du Dieu vivant est quelque « chose d'épouvantable[4] ».

Oh ! comme Notre-Seigneur Jésus-Christ a aimé cette justice ! Il est mort de cet amour, mais parce qu'il en vivait. Rien ne saurait rendre l'impression que fait à l'âme intérieure le spectacle du Verbe jugeant avec une sérénité imperturbable sa propre humanité, et lui appliquant, comme juge suprême et infaillible, toutes les peines dues aux péchés de tous et de chacun, dont elle s'était volontairement chargée. Mais un spectacle non moins touchant, j'oserai dire non moins divin, c'est celui de cette pure et douce et humble humanité appelant sur elle-même ces jugements du Verbe, et se livrant à toutes ses sentences avec un calme, une docilité, une religion, un amour, une plénitude, une joie inénarrables ; encore bien que, par un excès de délicatesse et de bonté envers nous, et pour nous montrer jusqu'à quel point il était l'un des nôtres, Jésus ait voulu comme nous avoir peur, s'ennuyer, sentir la détresse, tomber en agonie, et demander grâce à son Père. Non, Jésus n'a rien tant aimé ici-bas que cette justice de Dieu. Cet amour est l'âme

1. Numquid... obliviscetur misereri Deus, aut continebit in irâ suâ misericordias suas? Psalm. LXXVI, 10.

2. In damnatione reproborum apparet misericordia, non quidem totaliter relaxans, sed aliqualiter allevians, dum punit citra condignum. S. Thom. Summ. 1. p. Quæst. XXXI, art. 4. — V. et Supplem. Quæst. XCIX, art. 2, ad 1.

3. Judicia tua abyssus multa. Ps. XXXV. 7.

4. Horrendum est incidere in manus Dei viventis. Hebr. X, 31.

de sa vie, le fondement de tous ses mystères, et vraiment leur substance. Le premier mot que Jésus dit à Dieu, c'est qu'il vient pour le satisfaire[1]. Le premier mot qu'il dit aux hommes, c'est qu'ils doivent devenir justes en devenant pénitents[2]; et le dernier mot qu'il dit en même temps à Dieu et à ses frères, c'est que par la mort à laquelle il se livre, « tout est consommé[3] », c'est-à-dire que justice est faite. « Bienheureux, dit-il aux siens, ceux qui ont faim « et soif de la justice[4] ». Il n'enseigne cela d'aucune autre vertu. Les autres, il suffit, semble-t-il, qu'on les aime et qu'on les pratique; mais pour celle-ci, une sorte d'excès n'est encore que la mesure, et l'amour n'atteint son niveau que s'il devient une vraie passion. La justice est ce feu que Jésus est venu allumer sur la terre, et qu'il veut voir brûler partout dans son Église[5].

Il est aisé de comprendre que ce sentiment et cet amour de la justice de Dieu deviennent en nous un motif très-puissant de mortification : et comme cette sainte vertu ne saurait guère avoir une raison plus élevée, il n'y a peut-être non plus pour elle ni fondement plus solide, ni source plus abondante. Nous parlions, après Jésus, de la faim et de la soif de la justice : quant à ce qui nous regarde, la mortification est le pain qui apaise l'une et l'eau qui étanche l'autre. La trois fois sainte justice de Dieu a porté contre l'homme pécheur une irrévocable sentence : « Tu « mourras de mort[6] ». Dans l'innombrable postérité d'Adam, nul n'a pu s'y soustraire; mais sur aucun de ceux qu'elle a frappés, cette sentence n'a pesé si lourdement, ne s'est exécutée si rigoureusement que sur Jésus. Si l'on a foi à ce décret, et comment n'y pas croire? si l'on entre

1. Psalm. XXXIX, 9.
2. Exinde Jesus cœpit prædicare et dicere : Pœnitentiam agite, appropinquavit enim regnum cœlorum. Matth. IV, 17.
3. Joann. XIX, 30. — 4. Matth. V, 6. — 5. Luc. XII, 49.
6. Genes. II, 17.

dans cette justice, et comment être chrétien si l'on n'y entre pas ? aura-t-on d'abord beaucoup de peine à accepter la vie telle qu'elle est ? Ne sera-t-on pas plutôt porté à la trouver souvent trop douce ? car il est vrai qu'elle est souvent douce. Dieu nous y laisse mille joies, et lui-même nous en donne. Oui, n'était sa sainte grâce, on serait presque tenté d'en trouver trop pour notre faiblesse, puisque tant d'âmes hélas ! se font un piége de cette divine bonté. Mais ce ne sont pas seulement les ennuis et les peines de la vie présente que le respect et l'amour du décret porté contre Adam nous feront subir avec patience : on acceptera même la mort, ce qui, si on le fait humblement et amoureusement, peut sans doute passer pour le comble de la mortification. On ne l'acceptera pas seulement lorsque Dieu en fera sonner l'heure ; on l'acceptera à l'avance, on y pensera volontiers, fréquemment, paisiblement et avec joie. On s'y préparera, on s'y livrera en esprit, et en y mettant tout son cœur ; aimant cette mort parce qu'elle venge Dieu, parce qu'elle achève de détruire en nous son ennemi ; l'aimant parce qu'elle fait l'ordre, enfin parce qu'elle accomplit et consomme en nous la justice. Comment se défendre de penser qu'une des premières joies de l'âme, et des plus vives, quand on est saintement mort, c'est de contempler son propre corps devenu tout entier la proie de la justice divine, et donnant cette gloire à son juge de subir littéralement et complétement sa sentence : « Tu es pous-« sière et tu retourneras en poussière » ? J'ai ouï dire à une sainte âme fort éclairée de Dieu [1] que l'instant où le corps, venant d'être inhumé, reçoit sur son cercueil la première pelletée de terre, est dans l'ordre de la justice un moment très-considérable : si bien que pour les âmes très-pures et

1. La Mère Marie de Jésus Du Bourg, fondatrice des Sœurs du Sauveur.

dont les dettes sont petites, ce moment où elles soldent dans leur dépouille leur dernier compte à Dieu, est souvent l'instant même où elles sortent du purgatoire et entrent en paradis [1].

Toutefois on ira plus loin encore que cette mortification passive. Pressé par cette justice qui, tant que nous sommes en ce monde, n'est que la jalousie du saint amour, l'âme épousera contre elle-même les intérêts de la gloire de Dieu. Elle se fera l'exécutrice de ses hautes œuvres, et ne sentant que trop dans son fond les restes et le germe de ce péché que Dieu punit, elle vengera sur elle l'honneur outragé de son maître. Le chrétien monte ainsi jusqu'au tribunal de Jésus ; il s'assied à côté de son juge, il communie à son esprit, participe à sa fonction, coopère à son œuvre, et accusant tout ce que ce juge accuse, condamnant tout ce qu'il condamne, il prononce invariablement les mêmes arrêts que lui. Saint Paul ne dit-il pas que « le spirituel juge toutes choses [2] » ? Or, comme on s'est jugé, on se traite ; et de même qu'on a été la bouche de Dieu pour se déclarer coupable, on devient la main de Dieu pour se châtier. Heureuse substitution, d'où il résulte qu'en satisfaisant, on mérite, et qu'en payant une dette ici-bas, on amasse là-haut des trésors ! « Il est temps, dit saint « Pierre, que le jugement commence par la maison de « Dieu [3] ». Or, « cette maison, c'est nous-mêmes [4] ». Certes, « si nous nous jugions nous-mêmes, écrit saint Paul, Dieu

1. Le lendemain du jour où mourut le P. de la Colombière, la bienheureuse Marguerite-Marie écrivait à la Mère Greyfié : « Il n'a plus besoin de prières ; il est lui-même en état de prier Dieu pour nous, étant bien placé dans le ciel par la bonté et la miséricorde du Sacré-Cœur de N.-S. J.-C. ; seulement, pour satisfaire à quelques négligences qui lui étaient restées en l'exercice du divin Amour, son âme a été privée de voir Dieu dès la sortie de son corps jusqu'au moment où il fut déposé dans le tombeau ». Vie et Œuvres de la bienh. Marg. Marie. T. I, p. 156.

2. I Cor. II, 15. — 3. I Petr. IV, 17. — 4. Hebr. III, 6.

« n'aurait plus à nous juger ensuite [1] », mais bien à nous récompenser. C'était la confiance de David, qui disait : « J'ai fait le jugement et la justice, ô Dieu ! je me suis « condamné et puni : ne me livrez donc pas à ceux qui « me calomnient pour me perdre [2] ».

Une autre source vive de la mortification, c'est la haine de soi-même. Cette seconde source est proche de la première ; et dans leur cours, les deux mêlent souvent leurs eaux. Que la mortification, d'ailleurs, vienne de l'une ou de l'autre, elle prend surtout le caractère d'une satisfaction payée à Dieu, et se confond dès lors avec la pénitence. Mortifier, c'est faire mourir. Or, la haine est essentiellement homicide. S'il est dit de Satan que « dès l'origine il est homicide [3] », c'est que dès l'origine il est haineux. Pour tuer, il faut haïr ; le suprême besoin, la dernière œuvre de la haine, et par suite son apaisement, c'est de tuer. Vous savez que l'Évangile parle souvent de la haine de soi : il en fait un devoir, et d'une nécessité absolue [4]. Le mépris de soi-même, qui est aussi commandé, peut suffire à l'humilité ; mais pour la mortification, il faut la haine.

Est-il si difficile de se haïr ? Oui, si l'on n'a pas la foi. Oui encore, quoiqu'à un degré moindre, si l'on n'a qu'une foi médiocre ; si, comme tant de chrétiens du monde, on vit dans l'inattention, dans l'irréflexion, dans la dissipation. Mais pour un vrai chrétien, et surtout pour une vraie religieuse, cette haine naît sans effort : elle est la conséquence toute simple de notre histoire considérée aux clartés de la foi. Pour quiconque a sérieusement médité ce que c'est que le péché, et partant, ce que c'est en nous que le vieil homme qui en est le père trop fécond, cette haine de soi devient inévitable. Et savez-vous quelle en est en

1. I Cor. XI, 31. — 2. Psalm. CXVIII, 12. — 3. Joann. XIII, 44.
4. Joann. XII, 25.

droit la mesure? Celle de l'amour que nous devons à Dieu. Elle est l'envers de cet amour.

Je vous l'ai dit, mais il faut le redire : le péché, le pécheur, le vieil homme, c'est l'ennemi de Dieu. Il détruit les ouvrages de Dieu : son instinct, sa volonté expresse, sa passion obstinée, son travail incessant, et, dans la mesure où il réussit, son œuvre trop réelle, c'est de les détruire. Et qui peut dire ce que contient déjà de mal et de malheur la destruction d'une chose que Dieu a faite? Si un homme, pour un but quelconque, détruit certaines œuvres de l'homme, et, par exemple, le chef-d'œuvre d'un grand artiste, il soulève l'indignation des foules. Si quelqu'un brûle une ville, l'indignation devient de la fureur. Érostrate reste un nom exécré. De quelle haine pensez-vous que le genre humain poursuivît celui qui, par impossible, éteindrait le soleil? De tels maux sont très-grands, et très-grands par là même les crimes qui les produisent. Mais alors, quel crime est-ce de souiller, de ruiner, d'effacer la sainte image de Dieu, son image vivante et aimée, fabriquée de sa main, refaite avec son sang? C'est un point dogmatique hors de doute, que, comme le plus petit bien appartenant à l'ordre de la grâce est supérieur à tous les biens réunis de la nature [1], le moindre détriment surnaturel d'une âme est un mal qui, considéré en lui-même, surpasse tous les maux temporels possibles. Et qu'en est-il alors de la perte éternelle d'une âme? Or, qui les perd, ces âmes ineffablement chères à Dieu? Certes, Satan et le monde contribuent à cette perte; mais au fond le grand artisan de la damnation, c'est la convoitise, c'est-à-dire la chair ou le vieil homme.

Oserai-je dire que cette force exécrable fait pire encore

1. Minimum bonum gratiæ majus est omni bono naturæ totius universi. S. Thom. 1a 2dæ Quæst. CXIII, art. 9.

que de perdre les âmes ? Oui, en un sens ; car là où elle est tout à fait maîtresse et mène son œuvre au dernier bout, elle produit dans les créatures un sentiment monstrueux, et qui semblerait devoir être impossible, la haine de Dieu. Et n'êtes-vous pas de mon avis que perdre Dieu est moins affreux que le haïr ? Or, la concupiscence contient en germe la haine formelle de Dieu. Quels amours, ô Jésus ! que ceux qui, à la fin, forcent à haïr l'amour ! Vous ne le croyez pas, âmes étourdies et insouciantes qui, même en voulant servir Dieu, et peut-être le servant dans une mesure, lâchez cependant la bride à vos passions grandes ou petites. Vous n'avez pas assez compris le mystère de l'amour pour comprendre tout à fait le mystère de la haine. Cette haine est pourtant l'abîme où se terminent ces pentes sur lesquelles c'est un jeu pour vous de vous aventurer. Ne vous trompez pas, ne vous flattez pas vous-mêmes, parce que présentement la seule pensée de haïr Dieu vous fait horreur. « Celui qui fait le péché, dit Jésus, devient « l'esclave du péché [1] » ; et l'esclave, tant qu'il reste esclave, va, qu'il le veuille ou non, où son maître l'emmène. C'est une chose manifeste que le monde hait Dieu, et d'une haine implacable. Sans cette haine, il ne serait pas le monde ; sans les actes que cette haine lui a fait faire depuis six mille ans, il n'aurait pas d'histoire. Vous n'avez qu'à suivre cela dans l'histoire de l'Église ; et vous le pouvez lire écrit en caractères de feu dans l'histoire de Jésus. La Passion regardée, non du côté de Jésus qui la subit, mais du côté de ceux qui la lui infligent, du côté des pharisiens, des princes des prêtres, des juges, des bourreaux et du peuple, cette Passion, dans son ensemble et dans ses circonstances, est la révélation complète de l'esprit du monde, parce qu'elle est le plus grand congé

1. Joann. VIII, 34.

que Dieu lui ait jamais donné pour pousser son dessein et réussir dans son entreprise. Or, il n'y a rien là que de la haine; la haine y inspire tout, y décide tout, y fait tout, une haine stupide, farouche, inexorable. Eh bien ! que dit saint Jean, enseignant dans le Saint-Esprit ? « Que tout ce « qui est dans le monde et le monde lui-même, n'est que « convoitise de la chair, convoitise des yeux, et orgueil de « la vie [1] » ; ce que nous avons dit précisément constituer le vieil homme. De quels sentiments, dès lors, est-il juste que tout chrétien soit animé contre un tel être ? N'y a-t-il pas lieu de lui appliquer sans merci la loi du talion, et de le haïr autant qu'il hait, et parce qu'il hait ce qui est souverainement adorable et aimable ? N'y a-t-il pas lieu de retourner contre lui ce jugement inique qu'il a porté contre Jésus : « Il est digne de mort [2] », et de crier ce qu'il a crié : « Crucifiez-le, crucifiez-le [3] » ? Et parce que cet être digne de toutes les malédictions du ciel et de la terre est en nous, vit en nous et dépend de nous, n'est-il pas bon, nécessaire et urgent de le clouer nous-mêmes à la croix, et de l'y laisser jusqu'à ce que mort s'ensuive ? Toute âme sérieusement chrétienne tirera cette conclusion. Elle sentira, elle nourrira contre le péché, et contre la portion d'elle-même où elle sait qu'il habite encore, « cette haine « parfaite » dont parle David [4] : et sa haine devenant active, et s'embrasant toujours davantage sous le souffle toujours croissant du saint amour de Dieu, elle traitera son vieil homme comme le saint roi traitait ses ennemis, lesquels étaient d'abord les ennemis de son Seigneur. « Je les pour- « suivrai, disait-il, je ne retournerai pas en arrière jusqu'à « ce que c'en soit fini d'eux ; je les mettrai en pièces, « et les coucherai par terre, et les réduirai sous mes « pieds [5] ».

1. Joann. II, 16. — 2. Matth. XXVI, 66. — 3. Luc. XXIII, 21.
4. Psalm. CXXXVIII, 22. — 5. Psalm. XVII, 38.

Un troisième principe de mortification, c'est la prudence. Il y a une prudence de la chair qui consiste à pourvoir soigneusement cette chair de tout ce qu'elle réclame, à mettre son esprit, son zèle, son temps et ses ressources au service de ses désirs et de ses plaisirs. « Cette prudence, dit saint « Paul, va à la mort, ou plutôt elle-même est une mort[1] », en ce sens que celui en qui elle domine ne peut plus être en grâce avec Dieu. Elle est « cette sagesse de ce monde, « que saint Jacques appelle animale, terrestre et diaboli- « que ». Elle dévoue l'âme au corps; elle fait de l'homme le dieu de l'homme; elle est la religion et le culte de soi-même. Mais il y a aussi une prudence de l'esprit que saint Paul oppose précisément à celle de la chair, et dont il dit qu'elle est une « source de vie et de paix » à ceux qui la possèdent et s'en inspirent[2]. C'est la louable habitude de discerner et de faire ce qui va à notre vrai progrès, à la perfection et au bonheur divin de notre être, au triomphe et au règne de Jésus-Christ en nous. Tandis que l'égoïsme est l'âme de la prudence qui tue, la charité envers soi est l'âme de la prudence qui sauve. Satan est le principe de la première, l'Esprit-Saint le père de la seconde.

Aux yeux et dans les mains de cette vertu, la mortification chrétienne change d'aspect. Elle prend le caractère d'un traitement moral, d'une hygiène spirituelle, et d'un système d'éducation divine. La grâce n'y apparaît plus, comme tout à l'heure, sous les traits d'un juge qui condamne et punit; elle y revêt la douce physionomie d'une mère qui, ayant à son foyer un enfant souvent malade et toujours maladif, le suit avec sollicitude, l'entoure de précautions, et, sans faiblesse et avec suite, mais aussi avec une tendre et toute compatissante bonté, lui fait prendre au

1. Prudentia carnis mors est. Rom. VIII, 6.
2. Prudentia autem spiritûs vita et pax. Id. ibid

temps opportun les remèdes nécessaires. Bien des âmes seront plus touchées de ce point de vue que des autres. Au fond il vaut les autres, puisqu'il est vrai comme eux ; et pour les âmes dont nous parlons, il vaut même mieux que les autres, puisqu'ici c'est le succès qui importe, et qu'il s'agit surtout de décider la volonté. Qui resserrera les voies de Dieu ? Qui voudra diminuer le nombre de ces entrées de la Sagesse que le Saint-Esprit déclare multiples[1] ? entrées de la Sagesse dans l'âme, entrées de l'âme dans la Sagesse. Qui restreindra la liberté dont Jésus nous a gratifiés[2] ?

La mortification devient donc ici un moyen indiqué et béni par Dieu, un moyen dès lors infaillible de délivrer l'âme du mensonge et du mal, de l'arracher aux mains tyranniques de « cet homme injuste et rusé » dont se plaignait le Roi-Prophète[3]. Elle sert à purifier notre être, à le guérir ; elle l'ouvre aux influences célestes, elle assure l'ordre de ses puissances, et par là même sa paix, sa dignité, son honneur, son salut, sa félicité ? Cette bonne prudence a un idéal, et elle n'en détache pas les yeux, même quand elle les abaisse pour considérer son malade. Cet idéal est l'état céleste, l'état où tout est saint, épanoui, stable et pleinement heureux. Elle sait bien que cet état ne sera consommé qu'au ciel : cependant elle le voit en partie réalisable sur la terre, et déjà réalisé dans la vie ressuscitée de Jésus, vie qui est le fruit direct et la suite immédiate de sa Passion et de sa mort. Jésus sorti du tombeau était bien encore sur la terre ; il y resta quarante jours. Il y était visible et s'y rendait palpable ; il parlait, il marchait ; tout en n'étant plus sujet à la faim, il pouvait prendre de la nourriture ; enfin il était parmi nous, mais il y était d'une manière toute céleste, n'y pouvant plus mourir, ni souffrir,

1. Multiplicationem ingressûs illius quis intellexit? Eccli. I, 7.
2. Galat. IV, 31. — 3. Psalm. LXII, 1.

et jouissant jusque dans son corps de toutes les qualités qui découlent de la gloire de l'âme.

C'est l'espoir de conduire peu à peu à cet état sublime celui dont, pour l'amour de Dieu, elle a entrepris la cure, qui soutient cette prudence et l'anime au travail. Sa foi fait son courage. Elle croit, elle sait que dans ce mystère comme dans les autres, le Christ est notre exemplaire, et que lui-même daignant s'y proposer à nous, comme il y est « plein de vérité », il y est aussi « plein de grâce[1] » ; c'est-à-dire que, nous donnant lumière pour comprendre et admirer, il nous donne en même temps force pour imiter. Mais parce que la résurrection suppose et suit la mort, la prudence n'a garde de prétendre changer cet ordre, et elle nous mortifie d'autant plus humainement, qu'elle désire avec plus d'ardeur nous voir vivre divinement. Le fait est qu'à force de combattre et de mortifier en nous l'homme terrestre, elle en vient, Dieu aidant, à constituer l'homme intérieur dans une sorte de splendeur, d'impassibilité, d'agilité et de subtilité, qui sont les quatre principaux caractères de la vie glorieuse : splendeur, parce que vide alors d'elle-même et remplie de Jésus, l'âme en rayonne tout autour d'elle : impassibilité, parce que, par sa cime, elle domine vraiment toutes choses et mérite qu'on lui dise ce que saint Denys l'aréopagite écrivait à saint Jean, martyr pour la foi dans l'île de Patmos : « Quant à vos douleurs, vous les sentez, mais vous n'en souffrez pas[2] » : agilité aussi, par la liberté, la facilité, la promptitude et la ferveur que la sainte insouciance du monde et le complet oubli de soi donnent à l'âme pour agir : subtilité enfin, parce que la vie d'une âme mortifiée jusque-là devient vraiment une vie

1. Joann. I, 14.

2. Equidem haud ità demens sum ut arbitrer te quidquam pati; imo verò passiones corporis hâc ex parte tantùm sentire credo ut easdem sensu tenus, percipies. Epist. x.

plus angélique qu'humaine. Sans doute dans cette conformité morale à la vie ressuscitée de Jésus, il y a du plus et du moins, et nulle copie n'égale le modèle; mais enfin on approche. Et tel est le prix du moindre degré d'une pareille ressemblance, que la confiance d'en gagner un seul suffit à inspirer le dessein de se mortifier complétement, et à faire même qu'on y persévère.

Au reste, la sainte prudence peut voir ici et rechercher le bien du corps comme celui de l'âme; le bien éternel promis au corps ressuscité, cela va de soi; mais même son bien temporel et actuel. Pour dire le nombre des maladies que la mortification nous épargne, il faudrait compter celles qu'enfante le déréglement des passions. Il n'est pas de médecin tant soit peu expérimenté qui ne déclare que, non-seulement la sobriété, mais encore une mesure discrète d'austérité est, selon le cours ordinaire des choses, une condition très-favorable à la santé. Il n'en est pas non plus qui n'affirme qu'un travail un peu énergique et une vie sans mollesse conservent et développent nos forces, soit celles de l'âme, soit celles du corps. Ne vous arrêtez pas, si vous voulez, à ce bénéfice de la santé, quoique ce ne soit pas un bien médiocre; mais pensez à la liberté que cette santé vous donne, à l'observation complète et continuelle de votre Règle qu'elle vous rend possible et facile, aux services qu'elle vous met en état de procurer, et enfin à la longévité qui en est la suite naturelle : car pour quiconque vit chrétiennement et surtout saintement, la longue vie est un bien immense, étendant devant nous cette carrière de mérites que la mort clôt fatalement. Qui ne voit que toutes ces pensées, tous ces espoirs sont des encouragements très-légitimes et très-puissants à pratiquer la mortification? Cela ne contredit en rien ce que nous vous disions tout à l'heure d'un certain mépris que toute bonne religieuse doit faire de sa santé, et de la générosité avec

laquelle il convient qu'elle dépense ses forces. C'est un autre point de vue qui complète le premier, loin de le détruire et de l'exclure; et en vous exposant celui-ci, nous sommes d'accord avec les saints, comme quand nous vous montrions celui-là. Au fait, comme le vieil homme captive et souille l'homme tout entier, c'est également l'homme tout entier que la mortification délivre et sauve. « Ce n'est pas la chair elle-même », écrit saint Augustin (et par la chair ici il entend notre corps), ce n'est pas la chair qui est notre ennemie; et quand nous résistons aux vices qui la déshonorent, nous la guérissons, ce qui est la preuve que nous l'aimons [1] ». Vous ne pouvez ignorer la loi formulée par saint Paul : « Nul ne hait sa propre chair, mais chacun « nourrit la sienne et en prend soin ». A quoi il ajoute ceci qui relève étrangement ce souci et cet amour : « Ainsi fait « le Christ pour son Église [2] ». C'est qu'en effet, c'est là le type. Ce que l'Église est à Jésus, ce que l'épouse est à l'époux, le corps l'est justement à l'âme : même rapport, même subordination même union, même communauté de vie, d'état, de destinée. Le même Dieu les a créés, et il les a créés pour les unir. Ces vues sont particulièrement chères à la sainte prudence de l'esprit, et, en enflammant son zèle, elles font sa sûreté. Car comment voulez-vous que cette prudence s'égare en prenant sa forme et sa loi en Jésus? C'est dans son Cœur sacré qu'elle va puiser cette compassion, dont elle est constamment remplie pour le malade qu'elle traite, et qui, sans épargner à ce malade une seule des opérations nécessaires ou utiles, a le secret de tout lui adoucir, et en adoucissant tout, de tout lui faire accepter, de tout lui faire supporter, de tout lui faire aimer. « Or sus, mon pauvre cœur, disait saint François de Sales, se parlant

1. Non ipsa caro est inimica nostra; et quando ejus vitiis resistitur, ipsa amatur, quia ipsa curatur. Lib. de continentiâ.
2. Ephes. v, 29.

dans l'esprit de cette douce et miséricordieuse prudence, nous voilà tombés dans la fosse que nous avions tant résolu d'échapper. Ah ! relevons-nous... Réclamons la miséricorde de Dieu, et espérons en elle, qu'elle nous assistera pour être désormais plus fermes, et remettons-nous au chemin de l'humilité. Courage ! soyons sur nos gardes : Dieu nous aidera, nous ferons prou [1] ». Il n'y a donc pas à se défier d'une pareille pitié qui est plutôt piété que pitié, et qui reste bonne sans être lâche. La pensée de la maternité de la grâce à l'égard de notre humanité infirme, la pensée de Jésus médecin, sachant lui-même ce que c'est que de souffrir et mieux que ne le sauront jamais ceux qu'il soigne pour les guérir ; la pensée de ce suave et bon Saint-Esprit dont le propre, dit l'Écriture, est de rendre toutes choses coulantes [2], et qui n'est la sainteté que parce qu'il est l'amour, ce sont comme autant d'anges que Dieu met au service de votre prudence surnaturelle, pour l'aider dans l'œuvre de votre mortification ; autant d'anges qui descendront fidèlement du ciel aux heures de vos pénitences, de vos humiliations et de vos agonies; et non pas même comme l'Ange vint à Jésus dans la grotte de Gethsémani; car il lui apporta bien la force, mais non pas la consolation, dont le Père ne voulait pas alors que ce fût l'heure; tandis que vos anges à vous, vous apporteront à la fois l'une et l'autre.

Après cela, quand la justice se tairait ici, quand nous n'aurions pas tant de raisons de nous haïr, et par suite de nous maltraiter; quand la prudence n'aurait pour nous sur ce point ni prescription, ni conseil, il suffirait que l'amour nous parlât comme il fait, pour nous obliger à une vie mortifiée, pour nous en inspirer le goût et la passion,

1. Introd. à la Vie dévote. Part. III, ch. 10.
2. Flabit Spiritus tuus et fluent aquæ. Psalm. CXLVII.

pour nous en faire enfin contracter l'habitude. Bénissons-en Notre-Seigneur, il y aura toujours dans l'Église des âmes pour qui ce motif sera décisif entre tous les autres, et qui, blessées de ce seul trait, se mortifieront toute leur vie. Assurément l'amour se trouvait déjà dans la justice, il en était l'âme et l'ardeur : il était dans cette haine de soi que nous avons montrée si légitime et lui-même l'avait allumée : il n'était point absent de cette prudence que nous avons fait voir si active dans sa bienfaisance et si ferme dans sa compassion ; il éclairait son œil et conduisait sa main. C'est une loi, sur la terre comme au ciel, que partout où il y a quelque chose de bon, il y ait aussi de l'amour ; car, amour et bonté sont vraiment une même chose, et au dernier fond de tout, cette chose unique est Dieu. Mais l'amour que nous signalons ici comme une fontaine nouvelle et abondante de mortification, c'est l'amour spécial de Jésus, de Jésus sauveur et rédempteur. Oui, Dieu ne nous aurait pas fait un commandement exprès de la mortification ; nos péchés, et ce qui reste encore de mal en nous, ne la réclameraient pas avec urgence ; elle ne serait pas le remède naturel et indispensable de nos infirmités, ce serait bien assez que Dieu eût demandé à Jésus de mortifier sa vie comme il l'a fait, pour nous pousser et décider à mortifier la nôtre. Or, vous savez si Dieu a demandé cela à Jésus. Je vous l'ai dit : Dieu ne nous l'a envoyé et donné, Dieu ne l'a fait naître chez nous que pour l'y faire mourir, et l'y faire mourir toute sa vie, par la prévision infaillible, évidente et toujours actuelle de son épouvantable mort, et par l'état mortifié où il a ordonné qu'il vécût. Et ce que le Père a demandé, nul n'ignore que Jésus l'a donné. Il l'a donné cordialement, il l'a donné surabondamment, il l'a donné toujours. Il l'a donné cordialement. Ah ! vous pensez si son cœur était dans ses œuvres, dans toutes ses œuvres, jusqu'aux plus humbles. Toutes, en effet, étaient

des sacrifices et des bienfaits, des actes de religion et de charité, des actes qui glorifiaient le Père et rachetaient le monde. Cependant, comme son amour était son poids, plus ses œuvres allaient puissamment et directement à cette gloire et à ce rachat, plus son cœur y était entraîné, ou plutôt, plus lui-même l'y mettait, l'y versait, l'y précipitait. Or, rien n'allait si efficacement et si droit à cette double fin que l'état de mort où il se tint trente-trois ans sur la terre, comme une victime dévouée au sacrifice, prête au sacrifice et déjà sacrifiée. Ce que le Père demandait, Jésus l'a donné surabondamment : il n'a jamais compté; il n'a rien donné, il ne s'est pas donné lui-même avec mesure; mais il s'est volontairement réduit à une telle vie, une vie si éteinte, si humiliée, si ensevelie, si mortifiée enfin, qu'il faut la foi, c'est-à-dire une opération directe de la toute-puissance de Dieu sur notre esprit, pour nous y faire reconnaître une vie divine. Et ce que Jésus a donné ainsi d'un cœur immense, il l'a toujours donné, depuis la crèche jusqu'à la croix où tout finit de mourir, depuis la croix jusqu'à l'Eucharistie où tout achève de disparaître. C'est ainsi qu'il nous a aimés et nous a prouvé son amour. Or, si tel est le caractère, le gage et la portée du sien, ne sera-ce pas la portée, le gage et le caractère du nôtre? Que toute autre raison s'évanouisse, celle-ci suffit. Jésus a été mortifié, donc je dois l'être; et si je ne le suis pas, si je ne cherche pas du moins à l'être, je puis dire que je l'aime et peut-être le penser; mais je me fais illusion, et vraiment je ne l'aime point. On n'aime pas quand on n'aspire pas à s'unir; on ne s'unit qu'en se ressemblant; on ne se ressemble qu'en imitant.

Et le comble ici est que Jésus n'a pas choisi ni subi cette vie mortifiée pour elle-même, il l'a subie pour nous : pour nous, en ce que, dans sa sagesse, il a jugé qu'il n'y avait pas de plus sûr moyen de nous toucher, de nous persuader,

de nous attirer, de nous gagner et à la fin de nous sauver; heureux si, même à ce prix, il avait gagné et sauvé tout le monde; pour nous encore, en ce qu'il se faisait là notre vicaire, se substituant personnellement à nous, revêtant notre état de pécheur, s'imputant toutes nos dettes, et portant, pour les acquitter, les effroyables châtiments que nos crimes avaient mérités. Il est dit de la jalousie qu'elle est « dure « comme l'enfer[1] ». L'amour que Jésus nous porte et qui le crucifie, doit allumer un feu jaloux; et ce feu, devenant l'ardeur divine de l'homme nouveau, doit tourner en supplice et en fournaise au vieil homme. Il n'est pas tolérable de voir Jésus porter nos fardeaux et de marcher constamment près de lui la tête droite et les épaules libres; de le sentir noyé dans la peine et dénué de tout, et de ne vouloir manquer de rien, ni rien souffrir. On ne saurait accepter que sa vie d'Agneau immaculé, sa vie toute sainte, sa vie d'homme-Dieu soit contredite, affligée, méprisée, immolée, et que notre vie de pécheur soit dégagée, tranquille, joyeuse, honorée, triomphante. « Ce n'est pas pour rire que je t'ai aimée, dit-il un jour à sa servante Angèle. Cette parole, écrit la chère sainte, me porta dans l'âme un coup mortel, et je ne sais comment je ne mourus pas : car mes yeux s'ouvrirent, et je vis dans la lumière, de quelle vérité cette parole était vraie. Je voyais les actes, les effets réels de cet amour, et jusqu'où, en vérité, il avait conduit le Fils de Dieu. Je vis ce qu'il supporta dans sa vie et dans sa mort pour l'amour de moi, par la vertu réelle de cet amour indicible qui lui brûlait les entrailles. Non, non, il ne m'avait pas aimée pour rire, mais d'un amour épouvantablement sérieux, vrai, profond, parfait, et qui était dans ses entrailles. Et alors, mon amour à moi, mon amour pour lui m'apparut comme une mauvaise plaisanterie, comme un men-

1. Cantic. VIII, 6.

songe abominable. Ici ma douleur devint intolérable, et je m'attendais à mourir sur place. Et d'autres paroles vinrent qui augmentèrent encore mes souffrances : Ce n'est pas pour rire que je t'ai aimée; ce n'est pas par grimace que je me suis fait ton serviteur; ce n'est pas de loin que je t'ai touchée.... Eh bien! moi, m'écriai-je, c'est tout le contraire. Mon amour n'a été que plaisanterie, mensonge et affectation. Je n'ai jamais voulu approcher de vous en vérité pour partager les travaux que vous avez endurés pour moi, et que vous avez voulu endurer : je ne vous ai jamais servi dans la vérité et dans la perfection, mais dans la négligence et dans la duplicité[1] ».

C'est ainsi que l'amour de Jésus jette les saints dans la confusion et les brûle, et les pousse comme de force à ne vivre plus que pour lui et comme lui; ce qui est la vie mortifiée et la mort totale à soi-même. Cette mortification qui vient de l'amour est sans contredit la plus douce, quoiqu'elle puisse causer en même temps des tourments infinis, comme on le voit non-seulement dans notre bienheureuse Angèle, mais dans sainte Catherine de Gênes, dans sainte Thérèse et dans sainte Madeleine de Pazzi, sans parler des autres. D'ordinaire aussi, elle est la plus généreuse et devient aisément la plus constante.

Le foyer de cet amour divinement mortifiant est la sainte Passion de Jésus assidûment contemplée. C'est encore ce que Notre-Seigneur disait à la grande Franciscaine de Foligno : « Ceux dont l'œil intérieur est fixé sur ma Passion et sur ma mort, sur ma mort, vie et salut du monde, sur ma mort et non pas ailleurs, ceux-là sont mes enfants légitimes, et les autres ne le sont pas[2] ». C'est là, à ce foyer de la Passion du Christ, que les premiers chrétiens pui-

1. Le Livre des visions et instructions de la bienheureuse Angèle de Foligno, ch. 33. Trad. d'Ern. Hello. — 2. Ibid.

saient cette admirable ardeur et cette facilité joyeuse à mourir qui éclatent à toutes les pages des Actes de leur martyre. C'est là que l'incomparable Ignace d'Antioche nourrissait cette passion étrange qui le poussait à dire aux Romains : « Épargnez-moi ; ne me veuillez pas un autre bien que ce bien suprême qui m'attend d'être immolé... Il m'est bon d'avoir mon couchant en ce monde, pour avoir en Dieu mon aurore... Faites-moi cette grâce de me laisser imiter mon Dieu dans sa Passion... Mon amour est mort sur la croix : c'est pourquoi ce feu n'est plus en moi qui brûle d'amour pour la matière ; mais ce qui est en moi, c'est l'eau vive et parlante de la grâce qui me crie au dedans : Viens au Père !.. J'ai faim du pain de Dieu, du pain qui donne la vie, du pain qui est la chair de Jésus Fils de Dieu, né, dans les derniers temps, de la race d'Abraham et de David ; j'ai soif du breuvage de Dieu, c'est-à-dire de son sang qui est la charité incorruptible et la vie éternelle[1] » ; traduisant l'une et la mettant en nous, méritant l'autre et nous l'ouvrant. L'école qui a fait de tels martyrs fera toujours de vrais pénitents.

Il nous reste pourtant à indiquer une cinquième et dernière source à la mortification chrétienne. C'est l'esprit de religion, dont l'acte propre est le culte s'épanouissant dans l'adoration et se consommant dans le sacrifice. Ce point de vue frappera aussi quelques âmes, et ce ne seront ni les moins bonnes ni les moins éclairées.

Je n'arrive à cette source qu'après celle de l'amour. Est-

1. Nolite mihi præbere plus quàm immoler Deo... Bonum est à mundo occidere ad Deum ut in ipso oriar... Concedite mihi imitatorem esse passionis Dei mei... Amor meus crucifixus est, nec est in me ignis materiæ amans, sed vivens et loquens aqua in me est, mihi interiùs dicens : Veni ad Patrem... Panem Dei volo, panem cœlestem, panem vitæ qui est caro Jesu Christi, Filii Dei, qui posteriori tempore ex semine David et Abraham factus est ; et potum Dei volo, sanguinem ipsius, qui est charitas incorruptibilis et vita æterna. Epist. ad Rom.

ce à dire qu'elle lui est supérieure, et vraiment y a-t-il quelque chose de supérieur à l'amour? Non, si l'on embrasse l'amour dans son ensemble, avec tous ses degrés et tous ses actes. Oui, si on ne le regarde que dans son acte premier, essentiel et universel, qui est la dilection. Si donc on restreint l'amour à cet acte, il faut convenir que le culte et l'adoration le surpassent. D'abord, supposé même que l'amour proprement dit ne fût pas un rapport possible ou permis entre la créature et Dieu, l'adoration de la créature pour Dieu serait encore requise. Quand je parle d'amour ici, j'entends manifestement l'amour de charité ou d'amitié que produit la grâce sanctifiante, et par là même aussi cette participation à la nature divine qui, dans la créature, est le fond de l'état surnaturel. Si en effet cet ordre supérieur n'existait pas pour nous, et si, la seule raison nous faisant connaître Dieu, nous n'avions avec lui que les rapports fondés sur cette connaissance naturelle, l'homme devrait sans doute encore à Dieu une affection sincère et la première de ses affections; mais Dieu étant alors beaucoup plus maître que père, et dominant sa créature de toute la hauteur infinie de sa divinité, où il resterait comme enfermé et dont il serait à jamais seul à jouir, le culte et l'adoration lui seraient dus plus encore que l'amour. Mais en outre, et c'est ce qui fait surtout la supériorité de l'adoration sur l'amour, l'un est, dans la créature du moins, le terme suprême, le terme inévitablement voulu de l'autre, et partant son repos. L'amour n'est jamais satisfait que si, pouvant adorer ce qu'il aime, il devient une religion et un culte. On le voit aux sentiments que, même dans l'ordre humain, il inspire à ceux qu'il possède, et aux mots qu'il emploie, et qu'il est comme forcé d'employer, pour exprimer ces sentiments. Fait définitivement pour Dieu, parce qu'il est lui-même ce qu'il y a de plus divin dans l'âme, il a, même s'il se porte ailleurs, un irrésistible besoin d'adorer

son objet. Seulement quand cet objet n'est pas réellement divin, quand, par suite, l'adorer n'est pas une chose licite, ce culte de l'amour devient idolâtrique, et alors l'adoration tue infailliblement l'amour, parce qu'elle le jette hors de la vérité qui est la condition première de sa vie. Si, au contraire, la vérité permet à l'amour d'adorer son objet, si surtout elle le lui commande, l'adoration fait vivre l'amour, elle est sa perfection, sa joie, son paradis. Vous comprenez par là en quel sens et pour quelle raison l'adoration surpasse l'amour. Elle est encore l'amour, mais l'amour élevé à sa plus haute puissance, et dans son acte le plus excellent.

Or, cette adoration, qui est le terme de l'amour, elle a un terme, elle aussi, et ce terme, c'est le sacrifice. Que si maintenant vous voulez bien considérer les choses de près, vous verrez aisément que la mortification chrétienne a tous les caractères d'un sacrifice. Elle l'a d'abord en Jésus-Christ. Jésus-Christ est le juge de son humanité, il en est l'ami divin et le sauveur, mais de plus il en est le prêtre; cette humanité est son hostie. Or, comme il est le prêtre de son humanité, nous devenons, par sa grâce et dans sa vertu, les prêtres de la nôtre. Quand, dans le mystère de notre justification, nous recevons spirituellement le Christ, participant à toutes ses qualités divines, nous participons du même coup à ses divines fonctions. Parce qu'il est roi, nous sommes rois; parce qu'il est juge, nous sommes juges, et parce qu'il est prêtre, nous sommes prêtres. Saint Pierre nous nomme « race choisie, race royale et sacer-« dotale [1] ». Non que tous les chrétiens soient rois pour s'asseoir sur des trônes terrestres; non qu'ils soient prêtres pour monter à l'autel et y offrir d'office le sacrifice institué par Dieu; mais ils ont qualité et puissance pour offrir en

1. I Petr. II, 9

particulier des victimes secrètes, et surtout pour s'offrir eux-mêmes. Saint Thomas enseigne que le caractère imprimé dans l'âme par le sacrement du baptême, est une participation réelle au sacerdoce de Jésus-Christ[1]. L'âme baptisée est donc régulièrement le prêtre de son propre corps; l'homme régénéré dans le Christ, le prêtre de l'homme déchu et vieilli en Adam. Le vieil homme, considéré en lui-même, est ce que le Rituel juif nomme une hostie pour le péché; les boucs et les béliers, victimes usitées de ces sacrifices, figuraient cet homme flétri et pécheur. Mais comme c'est l'homme entier qui souffre dans cette immolation, même après que nous bénéficions de la Rédemption, et que nous pouvons nous approprier les mérites de notre Rédempteur; ce sacrifice, qui mortifie notre chair, n'est pas seulement satisfactoire (ce qu'il ne serait même pas s'il n'était uni par la foi au sacrifice du Christ); il a encore, comme celui du Sauveur, la vertu de reconnaître les grâces reçues, celle d'en obtenir de nouvelles, et enfin la vertu plus sublime de rendre à Dieu le culte de lâtrie et l'honneur de l'adoration.

Envisagée sous cet aspect, la mortification revêt tous les caractères des œuvres qui s'accomplissent dans le sanctuaire et ne doivent s'accomplir que là. Elle est plus grave, plus tranquille et plus sainte. Elle est aussi très-intérieure; et même, quand l'acte qui mortifie ne l'est pas, l'esprit qui le fait faire le demeure. Elle unit très-profondément, et par suite très-intimement à Jésus. Vous faites plus alors que le suivre et l'imiter; vous pénétrez dans le cœur de son mystère, et vous coopérez à son œuvre la plus éminente, la plus sacrée, la plus divine, qui est l'œuvre de son

1. Totus ritus Christianæ religionis derivatur à sacerdotio Christi, cujus sacerdotio configurantur fideles secundùm sacramentales characteres, qui nihil aliud sunt quàm quædam participationes sacerdotii Christi ab ipso derivatæ. Summ. 3a pars. Quæst. LXIII, art. 3.

sacerdoce. La justice vous purifiait en vous arrachant à vous-mêmes, ce que faisaient aussi, chacune à leur manière, et la sainte haine de vous et la sage prudence. L'amour vous transformait, en vous conformant à Jésus. La religion, le sacrifice, la mortification faite en esprit de religion et de sacrifice, finit de vous consommer en Jésus, en vous livrant tout entières avec lui et comme lui à son Père, à ses volontés, à ses droits, à ses perfections. Ces certitudes contiennent excellemment les attraits merveilleux dont parlait Notre-Seigneur, quand il disait : « Lorsque « je serai élevé de terre », c'est-à-dire crucifié et sacrifié, « j'attirerai tout à moi [1] ». Elles ouvrent de plus à l'âme chrétienne l'espérance sans prix de la fécondité spirituelle : car Notre-Seigneur a dit : « Si le grain de froment, qui « est semé dans la terre, n'y meurt pas, il reste seul ; mais « s'il y meurt, il produit beaucoup de fruit [2] ». Lui, Jésus, notre pain vivant, mais d'abord le froment céleste jeté ici-bas par la main du Père, s'il n'avait pas consenti à mourir, il serait sans doute resté ce qu'il est, Verbe incarné, vrai Fils de Dieu fait homme, héritier de son Père, beau de toutes les beautés, riche de tous les trésors, infiniment comblé, infiniment heureux ; en fait, il aurait gardé tout cela pour lui seul ; il ne serait pas devenu l'aîné de la famille humaine, il ne nous aurait rien communiqué de sa toute divine plénitude, et aucune grâce n'aurait découlé sur nous de sa grâce d'union hypostatique [3]. Mais il est mort, mort immolé ; et alors, comme le baume de Marie-Madeleine découla tout entier sur lui et l'inonda, quand

1. Joann. XII, 32. — 2. id. Ibid. 24.

3. Il va sans dire qu'ici nous parlons, non de ce qui eût pu arriver dans l'hypothèse d'une autre *économie* assurément possible ; mais de ce qui eût été si Dieu, ayant décrété, comme il l'a fait, de ne sanctifier et de ne sauver le monde que par *la mort* du Verbe incarné, cette mort, que Jésus a subie librement, n'avait réellement pas eu lieu.

elle eut brisé le vase où elle l'avait apporté; de même tout ce qu'il avait plu à Dieu d'amasser en lui s'écoula sur nous tous, et fit de sa vie notre vie, de son sort notre sort, de son Père notre père, et de son Dieu notre Dieu. Ce sont là ces parfums sans pareil qui décident tout à fait l'Épouse à courir sur les pas de l'Époux[1], et à le joindre pour épouser ses actes, après avoir épousé sa personne. A cette âme subjuguée et ravie, l'autel devient comme une patrie, ou mieux encore comme la demeure nuptiale. On ne vit plus que de mourir, parce que cette mort, unie à celle du Christ, apaise, attire, réjouit, glorifie Dieu, et arrachant les âmes au mal et aux ténèbres, les enfante à la vraie lumière et à la vie éternelle. Alors on ne regarde plus, pour ainsi dire, à rien d'humain. Comme le prêtre, quand il dit la messe, on se tient isolé en haut. Dieu est le maître, Dieu est trois fois saint, et Jésus prêtre lui offre en nous et par nous ce que l'Église appelle l'*action*, c'est-à-dire le Saint Sacrifice. L'activité et l'énergie de notre âme s'emploient alors à tenir tout notre être entre les mains de ce pontife divin à qui notre volonté prête les siennes, et à subir saintement la très-sainte action de Jésus. Parce que tout est livré par nous, rien n'est plus épargné par lui. Il mortifie, il sacrifie jusqu'aux moindres mouvements de la vie purement naturelle; comme il mortifia Madeleine lorsque la voyant empressée, humaine encore dans son amour, et ne tenant pas assez compte de l'état nouveau et supérieur où il venait d'entrer par sa résurrection, il lui dit : « Ne « me touche point[2] ». Et ce n'est pas seulement la vivacité indiscrète de la vie naturelle que Jésus mortifie, c'est même la nature bonne et déjà sanctifiée qu'il immole comme une victime plus pure, et plus digne par suite d'être offerte à Dieu. Ainsi fit-il pour Marie, la sainte et

1. Cant. 1, 2. — 2. Joann. xx, 17.

immaculée Vierge, quand, du haut de sa croix, il lui dit en désignant Jean : « Femme, voilà votre fils[1] ». Enfin, c'est jusque dans ce qu'il y a en nous de plus élevé et de plus pur, dans ce qui relève et purifie tout le reste, je veux dire dans nos rapports intimes avec Dieu, qu'il fait pénétrer le glaive de la mortification devenu ici le couteau du sacrificateur. Reproduisant dans son membre chéri ce mystère d'ineffable douleur où lui-même a voulu passer, et qui couronna tous les autres, il ôte à l'âme tout le sensible, tout l'apparent, tout l'humain de ces rapports divins, et la force à pousser ce cri, échappé d'abord des lèvres de son humanité mourante : « Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-« vous délaissé[2] ? » Là est l'immolation suprême. Mais prenez garde : dans les fonctions sacerdotales, il y en a qui sont exclusivement réservées à l'évêque, et par suite, interdites aux prêtres ; de même, pour ce qui est de ces immolations dernières et véritablement divines, laissez, croyez-moi, laissez Jésus, « l'Évêque de vos âmes[3] », les procurer en vous, si bon lui semble ; et s'il daigne vous les demander, livrez-vous-y avec amour ; mais pour vous, prêtres du second ordre, ne montez pas si haut de vous-mêmes.

Un seul de ces cinq points de vue sérieusement médité et tenu habituellement présent dans l'âme par une foi vive, suffit à établir une âme dans la pratique de la mortification. Mais si on les joint ensemble, soit en se servant successivement de chacun d'eux, soit en s'inspirant de tous à la fois, nous doutons que l'on puisse résister à leur influence. Or, si l'on a cette grâce insigne d'être ainsi vaincu par la vérité, par la justice et par l'amour, on peut être assuré de voir venir en soi la plénitude du règne de Dieu.

1. Joann. XIX, 26.
2. Matth. XXVII, 47. — 3. I Petr. II. 25.

La dévotion à la mort de Jésus est universelle dans l'Église : en vérité, nous devons tout à cette mort bénie. J'oserai dire qu'en conséquence, toutes les vertus chrétiennes doivent être spécialement dévotes à la mortification; car ce que la mort de Jésus a été et a fait dans le monde, la mortification l'est et l'opère dans l'ordre des vertus. Toutes lui doivent leur naissance et leur développement, leur essor et leur paix. Elle maintient la pureté de l'atmosphère où elles vivent; elle empêche que le moindre brouillard l'attiédisse. Grâce à elle, pas une goutte de rosée céleste ne se sèche ou ne s'égare, avant d'avoir imbibé ce sol où elles sont toutes plantées. Il ne serait pas exact de dire qu'elle les nourrit elle-même; mais elle assure à Dieu la liberté dont il a besoin pour les nourrir. Elle est la barrière des pâturages divins, tenant les brebis du bon Pasteur à l'abri des larrons et des loups. Elle fait la garde autour du lieu secret où Dieu et l'âme commencent les conversations éternelles, et empêche l'entretien d'être troublé. L'Écriture dit : « Bienheureux les morts qui « meurent dans le Seigneur [1] ». Cela s'entend d'abord de cette mort volontaire et morale qui est la sainte mortification. Bienheureux donc les mortifiés ! nul n'éprouvera comme eux, même dès ce monde, que « Dieu n'est pas le « Dieu des morts, mais le Dieu des vivants [2] ».

1. Apoc. XIV, 14. — 2. Matth. XXII, 32.

# DE LA TENTATION

# DE LA TENTATION

C'est l'enseignement de l'Écriture commenté par l'histoire, l'expérience et la plainte universelle des hommes, que « la vie est une tentation[1] ». Elle l'est en elle-même, elle l'est à tout instant, elle l'est jusqu'à la fin, elle l'est pour tous. Il y a là un fait général, constant, impérieux, qui a par conséquent tous les caractères d'une loi. Aucune condition n'y soustrait, aucun degré de vertu n'en dispense; mais cette loi semble étrange.

On comprend la loi du travail. Tant et de si belles puissances que Dieu nous donne en nous créant, ne sont pas pour rester oisives ni stériles. L'homme d'ailleurs est une activité. Vivre pour lui, vivre moralement surtout, c'est agir. Il a une fin. Si sa vie n'avait pas de but, elle ne serait point explicable; on peut se demander si elle serait supportable. Mais l'homme a l'instinct, l'idée, le désir d'une perfection et d'un bonheur pour lesquels il sent qu'il existe, et

1. Numquid non tentatio est vita hominis super terram? Job. VII, 1. Selon les Sept.

qui seuls lui donneront la paix. Son besoin comme son devoir est de parvenir à ce terme, et par là même d'y tendre, ce qu'il ne saurait faire sans agir et sans travailler. Si, trahissant ce besoin, il répudie ce devoir, il est immédiatement contraint de se moins estimer, et c'est là son premier châtiment. On comprend donc le travail. On comprend même que, parfois, ce travail implique un effort. C'est assez pour cela que la fin soit si haute et si magnifique. Il y a plus; on admet jusqu'à un certain point la nécessité de la lutte; on l'accepte sans difficulté dans l'ordre très-inférieur de nos rapports avec la nature, et l'on trouve communément que la joie glorieuse d'avoir fait plier les de cette nature, parfois si résistante, sous l'empire de l'intelligence et de la volonté humaines, fait plus que compenser les peines au prix desquelles on a coutume d'acheter ce triomphe.

Mais la tentation, c'est-à-dire l'invitation au mal, l'impulsion vers le mal; la séduction, l'artifice, la violence, mille forces enfin, enrôlées contre nous au service du mal, nous circonvenant, nous persécutant pour nous faire mal penser, mal vouloir, mal agir, mal vivre, hélas! et mal mourir, voilà ce qui, étant l'histoire humaine de tous les jours, l'histoire de chacun, l'histoire de tous, est beaucoup plus encore qu'un mystère à l'esprit; voilà ce qui cause au cœur une émotion voisine du scandale, et ce dont l'âme est épouvantée. Les peines, si lourdes pourtant, deviennent un fardeau léger, comparées à la tentation. Ce n'est pas le jugement qu'en portent les enfants du monde. La douleur est pour eux le mal suprême, sinon le mal unique. Au jugement des enfants de Dieu, la douleur n'est pas le grand problème; elle n'est pas même la grande souffrance. Le principal sujet de leur étonnement comme de leur angoisse, c'est que le péché soit ici-bas si proche de nous, si actif, si hardi, si puissant contre nous; et que déjà si faibles par nature, et

apparemment si désarmés, nous nous sentions si entraînés, si sympathiques, si ouverts et par là si aisément gagnés, presque gagnés d'avance, à ce mal qui s'appelle *légion,* et qui, de toutes parts, nous assiége et nous sollicite.

Encore, si par certains efforts très-généreux, si au moyen de certaines victoires assez éclatantes pour qu'on semblât avoir le droit de les regarder comme décisives, on s'assurait définitivement et contre ces ennemis du dehors, et contre ces complicités du dedans; si, par exemple, en renonçant à tout pour Jésus-Christ, en quittant le monde pour le cloître, en se consacrant par état à la contemplation et à l'amour des réalités éternelles, on passait dans une sphère où il y aurait sans doute à travailler (et d'autant plus qu'on y est plus libre), mais où, du moins, on vivrait à l'abri de ces mirages odieux, de ces fascinations détestables, de ces ténèbres, de ces questions, de ces contradictions, dirai-je de ces hésitations plus terribles que tout le reste, on trouverait peut-être que la délivrance de si grands maux n'est pas trop chèrement payée. Mais ni les partis pris héroïques, ni les états parfaits auxquels ils nous engagent, n'ont cette vertu de nous empêcher d'être tentés. Celui-là même qui, à l'heure de son baptême ou de sa conversion, a reçu cet avis du Saint-Esprit : « Mon enfant, dès que tu entres au service « de Dieu, prépare ton âme à la tentation[1] » ; si, ravi par une grâce pont le perpétuel accroissement l'a constamment trouvé fidèle, il entre résolûment dans la voie des parfaits, il entend la même voix lui dire : « Parce que désormais tu « m'es plus agréable, c'est une nécessité que la tentation « t'éprouve encore[2] », et je vais commencer à t'apprendre ce qu'une créature doit souffrir pour être digne de porter mon nom[3].

Le fait est, et nul ne l'ignore, que l'austère solitude de

1. Eccli. II, 1. — 2. Tob. XII, 13. — 3. Act. IX, 16.

Bethléem n'empêchait point Jérôme d'être hanté et tourmenté par les souvenirs de Rome païenne; que, retiré dans le désert, Antoine y trouvait des ennemis nombreux et y subissait d'affreuses luttes; qu'étendu sur sa couche d'agonie, après quatre-vingts ans passés dans la pénitence la plus rigoureuse et le service de Dieu le plus dévoué, Hilarion y était encore visité et importuné par Satan; qu'assez en crédit auprès de Dieu pour arracher trois morts à la tombe, Martin avait pourtant sans cesse à se défendre des Esprits mauvais; et qu'enfin Paul lui-même, l'illuminé du Christ, le vainqueur de l'idolâtrie et le docteur du monde, Paul en était réduit, par la violence et la ténacité de ses tentations intimes, à demander grâce et merci à Dieu qui, lui promettant le secours, refusait formellement de le soustraire à cette honte[1].

Il n'y a donc point ici d'illusion à se faire. Qui que nous soyons, où que nous allions, quoi que nous fassions, la tentation nous suit un peu plus que notre ombre. Elle sort de nos adversités; elle fond sur nous d'en haut, elle monte de dessous terre et germe sous nos pas; elle est dans l'air que nous respirons, dans le rayon de soleil qui nous éclaire la route, dans le caillou qui s'y rencontre, dans la fleur épanouie sur la haie qui la borde; elle est dans la couche où nous sommeillons, dans le livre où nous étudions, dans l'oratoire où nous prions; elle est dans nos parents, dans nos amis, dans nos compagnons de voyage; elle est dans ce qu'il y a de plus sacré, comme dans ce qu'il y a de plus profane; elle peut s'échapper de l'autel et venir même du tabernacle; enfin et surtout, elle est en nous et jaillit de notre fond comme d'une source intarissable, et il en ira ainsi jusqu'à notre dernier soupir.

Nous ne pouvions omettre de traiter ce sujet. Éclairés sur

1. II Cor. XII, 8.

la fin dernière, et possédant par la science de notre vocation le mot propre de Dieu sur notre vie; ayant la foi pour contempler toujours, à travers cette sainte vocation, notre forme céleste et éternelle qui est notre conformité parfaite avec Jésus; voyant dans cette lumière divine le chemin qui mène à ce but, et préparés à y marcher comme il convient par l'action sagement combinée de la crainte et de l'espérance ; sachant enfin qu'avant toutes choses et dès le premier pas, nous devons puiser dans notre foi l'énergie nécessaire pour renoncer décidément au monde et à nous-mêmes, c'est-à-dire pour nous tenir humbles et vivre mortifiés, nous avions encore et forcément à nous préoccuper des accidents de la route. Il fallait vous montrer d'avance, et les pentes glissantes qui s'y trouvent, et les barrières qui souvent la traversent, et les faux sentiers qui s'y amorcent, et les piéges qui y sont tendus. En somme, sous peine de ne vous donner qu'un enseignement incomplet, nous devions vous expliquer ce fait si considérable, et à tant d'égards si mystérieux de la tentation, pour en venir à vous donner le secret de faire servir ces obstacles à votre progrès, ces scandales à votre perfection, ces combats à votre gloire, ce mal enfin (car par beaucoup de côtés c'en est un), ce mal temporel à votre bien éternel.

Nous pensons que notre tâche sera suffisamment remplie si, vous exposant d'abord le fait même de la tentation, de manière à ce que vous en compreniez exactement la nature, nous vous montrons en second lieu les conditions dans lesquelles Dieu a réglé que ce fait singulier se produirait pour nous; après quoi nous n'aurons plus qu'à vous indiquer sommairement les moyens à l'aide desquels vous deviendrez capables de surmonter vos tentations et les ferez profiter à votre âme.

## I.

Nous ne croyons pouvoir rien faire de mieux, pour vous donner de la tentation une idée exacte et complète, que de vous en rappeler l'origine, et d'en étudier avec vous les agents.

Partons d'un grand principe qui domine tout en cette matière, et que nous vous prions de garder toujours présent à votre esprit, comme un flambeau précieux dans les sentiers divers, et parfois difficiles, où nous devons cheminer ensemble. Dieu n'a pas fait la vie de ses créatures pour être une tentation. Comme il n'a pas créé les êtres irraisonnables pour nous induire à mal, il n'a pas non plus créé les raisonnables pour y être induits. La tentation que nous avons nommée une loi, et qui en est une à certains égards, n'est cependant ni une loi ni un fait d'institution primitive et divine. C'est un fait secondaire, inférieur, anormal, et par là même accidentel. C'est une mesure d'ivraie jetée par les libertés créées dans ce vaste champ du monde, où le Père de famille n'avait semé que de bon grain, et devait ne récolter que le froment le plus pur. Il n'importe aucunement que ce mal, en se produisant, ne prenne point Dieu au dépourvu; qu'après coup Dieu en tire du bien, et fasse précisément concourir à ses fins ce qui, de soi-même, en devait empêcher le succès. Il reste qu'en principe la tentation n'est pas de Dieu; pas plus de Dieu que le péché qui en est souvent la suite; pas plus de Dieu que la douleur qui est le fruit régulier du péché; pas plus de Dieu que la mort qui en est la fin et le salaire [1]. L'Écriture nous l'enseigne d'une manière

1. Rom. VI, 23.

absolue : « Dieu ne tente personne [1] ». La vie des créatures, telle que Dieu l'institue et la veut, ce n'est donc point une tentation, c'est une pure tentative [2]; et qu'elle soit une tentative, ce n'est rien de moins qu'une nécessité.

Dès que Dieu crée des êtres libres, des êtres qu'il aime et entend honorer à ce point, qu'eux-mêmes, qui ne se sont pas faits, sont mis en demeure de se parfaire, et que, n'étant pour rien dans leur principe, ils doivent être, quant à ce bonheur glorieux qui est leur fin, leurs vrais et indispensables auteurs, il faut bien qu'il « les laisse dans la main « de leur propre conseil », et qu'il leur donne le temps et l'occasion du choix, sans lequel il n'y a ni acte moral, ni mérite [3]. Or, faire cela, c'est faire une entreprise et tenter un essai.

Éternellement sans doute, Dieu en connaît l'issue; mais cette science n'est qu'en lui seul et pour lui seul; en tant que science, elle n'influe pas sur nous. Que du haut d'une montagne, un homme me voie marcher en plaine, et qu'embrassant, grâce à sa position, un plus vaste horizon que moi, il aperçoive d'avance ou un obstacle auquel je vais tout à l'heure me heurter, ou même le terme, encore caché pour moi, de mon voyage, je reste toujours le maître de choisir mon chemin, d'y ralentir ou d'y hâter le pas, de m'y arrêter si bon me semble, de m'y asseoir, de m'y endormir. Or, tel est le rapport de tout homme voyageur avec ce sublime et inévitable témoin dans le regard de qui toute

1. Nemo, cum tentatur, dicat quoniam à Deo tentatur : ipse autem neminem tentat. Jacob. I, 13.

2. C'est dans ce sens que le même Esprit-Saint, qui nous dit par saint Jacques que Dieu ne tente personne, nous dit par Moïse que Dieu tenta Abraham; et plus explicitement au Livre du Deutéronome (XIII, 3) : « Dieu vous tente pour qu'on voie clairement si vous « l'aimez ou non, de tout votre cœur et de toute votre âme ».

3. Hoc requirebat conditio naturæ hominis, ut propriæ voluntati relinqueretur. S. Thom. 2da 2dæ. Quæst. CLXV, art. I, ad 2.

notre vie s'écoule. Dieu sait, mais nous ne savons pas ; Dieu prévoit ce que nous deviendrons, mais ce que nous avons à devenir, nous ne le sommes point encore ; et nous ne le deviendrons jamais qu'aux conditions et par les moyens que Dieu même a établis, c'est-à-dire avec le temps, et par un exercice continu de notre libre arbitre. Car, de par la volonté de Dieu, nous sommes libres. Loin d'absorber les causes secondes ou de fausser et de gêner leur action, c'est au contraire la cause première qui les fait vraies, actives et efficaces. Rien n'est donc plus réel que notre liberté, je veux dire cette puissance qui nous est divinement donnée d'être nous-mêmes le principe de nos actes moraux, d'en produire ou de n'en produire point, et de les diriger dans tel ou tel sens. Mais si nos actes dépendent ainsi de nous, il s'ensuit que notre sort final dépendant de nos actes, ce sort demeure en lui-même et pour nous incertain, et que, comme nous le disions, notre vie est une tentative.

N'est-ce pas d'ailleurs la condition essentielle de toute vie voyagère ? Est-ce que ce qui est créé est jamais posé d'abord autrement qu'en principe, en substance et dans ses éléments ? Est-ce que la nature la mieux douée est autre chose qu'un point de départ ? Est-ce que ce qui naît, naît mûr et achevé ? On existe, c'est beaucoup ; mais il faut opérer, et c'est pour opérer qu'on existe ; comme aussi l'on n'opère que pour en venir à cette perfection d'existence qui est le plein épanouissement de l'être, sa paix par conséquent, sa gloire et sa félicité. L'épreuve n'est donc, en somme, que le passage normal de cette existence élémentaire à cette vie consommée : elle est le travail même et la crise de la formation des êtres, le moyen et tout ensemble l'acte de leur progrès, la voie droite et unique qui les mène à leur fin dernière [1].

1. Saint Paul formule cette loi quand il dit : Deus.... faciet cum tentatione proventum. I Cor. x, 13.

Aussi la retrouve-t-on partout dans la nature et dans la société. C'est une épreuve que la germination des semences et leur croissance jusqu'à la moisson ; c'en est une que l'éducation ; c'en est une que ces examens, ces noviciats, ces stages qui, chez les peuples civilisés, sont le préambule obligé des carrières et la porte de tous les emplois. En somme, « celui qui n'est pas tenté », c'est-à-dire éprouvé, dit l'Esprit-Saint, « que sait-il », et que sait-on de lui [1] ? Dieu essaie donc ses créatures; et si l'on veut y bien regarder, c'est à quoi revient pratiquement toute son action sur elles en ce monde. Rien ne ressemble moins à ce qu'on nomme une tentation.

C'est ainsi que dans l'origine Dieu a essayé les anges. Plein de respect pour l'opinion des autres théologiens touchant la nature de l'épreuve qu'ont dû subir ces magnifiques Esprits avant d'être admis à voir Dieu face à face, nous avons toujours partagé le sentiment de Suarez, qui est d'ailleurs celui d'un grand nombre [2]. Selon Suarez, leur épreuve a consisté en ceci que, par suite de la révélation qui leur en a été faite, ils ont dû croire, aimer et adorer ce mystère du Verbe incarné, dont il a plu à Dieu, dit saint Paul, de faire le centre, le fondement et le couronnement de toutes choses [3]. Ils ont dû accepter que Dieu, voulant s'unir personnellement à l'une de ses créatures, pour ensuite s'unir par elle à tout le reste de sa création, choisit pour ce dessein, non leur nature à eux, mais la nôtre ; de telle sorte qu'éternellement, un homme fût la tête et le roi des anges ; et qu'eux-mêmes qui avaient reçu immédiatement leur être de la divinité, eussent à en recevoir le complément et la perfection, par le moyen et l'influence d'une humanité, en laquelle, sans doute, Dieu vivait en personne, mais qui restait néan-

1. Eccli. XXXIV, 9.
2. Vid. Suarez. De Angelis. Lib. VII, cap. XIII. Num. 13 et seq.
3. Ephes. I, 10. Coloss. I, 16.

moins une vraie humanité. On comprend qu'à certains égards, cette épreuve ait été difficile aux anges. Mais ce que nous savons du caractère de Dieu, nous persuade invinciblement que, vu les lumières et les forces dont ils étaient pourvus [1], elle dut leur être, en définitive, très-aisée et très-douce. Certes, le seul orgueil, naissant en eux de l'accouplement de leur volonté libre avec cette possibilité de défaillir qui est au fond de toute créature, a pu les pousser à la révolte contre un dessein où toutes les perfections divines brillent d'un si vif éclat, et qui est le chef-d'œuvre de son amour. Toujours est-il, vous le voyez, que c'est un pur essai : la tentation proprement dite n'apparaît ici nulle part ; et si l'on veut admettre qu'en s'insurgeant contre le Christ, le premier des rebelles a pu tenter les autres, ce qui est possible, mais pas du tout certain [2], cette tentation est purement son fait ; lui-même, incontestablement, n'a pas été tenté, et Dieu reste hors de cause [3].

Adam créé après les anges, et seulement un peu au-dessous d'eux [4], ne devait être comme eux qu'essayé sans être tenté. L'épreuve pour lui, c'était d'avoir à s'abstenir du seul fruit que Dieu lui eût interdit, en lui accordant spontanément le libre usage de tous les autres. A regarder simplement le dessein primitif de Dieu, tout se bornait pour l'homme à cet acte d'obéissance. Non pas qu'il n'eût d'autres devoirs, et avant tout comme les anges, celui de croire, d'espérer et d'aimer ; mais cet acte extérieur de sujétion paraît avoir été le signe officiel et sacramentel des hommages

1. Vid. S. Thom. 1a pars. Quæst. LXII, art. 3, et Suarez, ubi supra. Lib. V, cap. 4 et seq.

2. Vid Suarez, ibid. Lib. VII, cap. 17.

3. Tentare inducendo ad malum non est nisi jam depravati per culpam... Angelus a suo superiori, id est Deo, in bono perfici potuit, non ad peccatum induci. « Deus enim intentator malorum est ». (Jacob.) S. Thom. 2da 2dæ. Quæst. CLXV, art. 1.

4. Psalm. VIII, 6.

intérieurs auxquels il était obligé. Assurément s'il avait plu à Dieu de ne point créer les anges, ou si, créés par lui, ces anges, sans exception, lui étaient restés fidèles, aucune puissance n'eût induit l'homme à mal, et Adam n'eût pas subi l'ombre d'une tentation.

Or, ce que Dieu ne voulait pas d'abord, ce que Dieu n'aurait jamais fait, l'ange déchu a pu le faire, et Dieu a permis qu'il le fît. A-t-on le droit de s'en étonner et surtout de s'en plaindre ? Mystères des permissions de Dieu ou mystères de ses œuvres, c'est tout un pour la foi ; et en face des uns comme des autres, l'adoration a plutôt fait de s'échapper du cœur, qu'une interrogation de se formuler dans l'esprit. Tout néanmoins n'est pas mystère ici.

L'homme n'est point isolé en ce monde, où d'ailleurs rien n'est isolé. L'univers est une harmonie : chaque être s'y trouve lié à d'autres êtres, subissant l'influence de ceux-ci, exerçant son action sur ceux-là. Tout ce qui vit, reçoit et donne, obéit et commande : chacun suivant sa nature, son degré, sa fonction. C'est un ordre universellement établi par la sainte Providence, dit admirablement saint Thomas, que comme dans la sphère du raisonnement les principes, qui sont immobiles, dominent et règlent les conclusions ; de même dans la sphère des réalités physiques, les êtres qui se rapprochent le plus de Dieu par la sublimité, la fixité et l'énergie de leur nature, dominent et gouvernent les êtres moins parfaits[1]. Outre que cet ordre est si divinement beau qu'il constitue à lui seul une preuve irrécusable de l'existence de Dieu et une révélation de sa

1. Secundum ordinem divinæ Providentiæ hoc in rebus omnibus invenitur, quod mobilia et variabilia per immobilia et invariabilia moventur et regulantur. Sicut omnia corporalia per substantias spirituales et immobiles, corpora inferiora per superiora quæ sunt invariabilia secundum substantiam : sed nos ipsi regulamur circa conclusiones per principia quæ invariabiliter tenemus. I. p. Quæst. CXIII, art. 1.

nature, il est pour toutes les créatures un bienfait sans pareil. C'est un ordre d'amour, de communication, d'union, où la puissance sert la bonté, où le droit de primer implique le devoir de servir, où ce qui est grand s'incline vers ce qui est petit, où ce qui est fort aide et protége ce qui est faible, où la propriété devient le principe du partage, où chaque chose demeurant distincte, aucune n'est pourtant séparée ; où tout enfin représente à l'esprit charmé du croyant, l'image affaiblie, mais ressemblante, de cette vie première et ineffable où tout aussi est don, communication, union et unité ; où trois personnes, restant éternellement elles-mêmes et gardant l'ordre de leurs rapports, n'ont cependant qu'un être, qu'un état, qu'un bonheur, et sont toutes trois indivisiblement une seule et même divinité.

Or, nous sommes créés dans cet ordre, et nous en occupons le milieu. Comme le monde inférieur nous est naturellement soumis, nous sommes aussi soumis naturellement aux anges; et l'Écriture fait foi que s'ils sont appelés de ce nom, qui désigne surtout leur office, c'est que, dès l'origine, ils ont eu pour destination de servir les intérêts de Dieu dans la famille humaine, c'est-à-dire d'assister les hommes dans l'œuvre capitale de leur sanctification et de leur salut. Sans parler de cette grâce qui perfectionne leur être, ni de cette gloire où les bons sont entrés et qui met le comble à leur grâce, leur nature était déjà tout assortie à ce doux ministère, en ce sens qu'elle les constituait sur nous en puissance et leur donnait le moyen d'exercer sur nous leur action. Le péché de ceux qui ont failli a changé, il est vrai, tout leur état moral ; il a retourné et perverti la direction native de leurs pensées et de leurs volontés; mais il n'a détruit ni leur substance, ni les principes de leurs opérations. Car c'est aussi un ordre divin que le mal ayant ce pouvoir déjà grand, de troubler les rapports et d'altérer les qualités, ne puisse cependant point corrompre ce premier

fond des créatures intelligentes qui les fait être ce qu'elles sont et les constitue à la fois dans leur nature et dans leur personne. Ce qui est sorti du néant n'y rentre plus jamais. Il plaît à Dieu de continuer, par cette conservation, à honorer ses propres dons en ceux-là même qui en abusent, et de faire encore ce qui se peut de bien à des êtres qui, quant à eux, ne tendent plus qu'à lui faire du mal.

Que l'ange déchu pût tourner contre nous cette puissance naturelle que Dieu voulait qu'il employât pour nous; qu'au lieu de nous aider à nous sauver, il pût nous tenter pour nous perdre, cela résultait donc de cet ordre excellent que Dieu lui-même a établi parmi les créatures, pour les relier les unes aux autres et n'en faire qu'une grande société.

Dira-t-on : Mais laissant à Satan sa nature, Dieu ne pouvait-il pas empêcher son action? Car, c'est ce que nous ne manquons jamais de faire chez nous à l'égard de tout malfaiteur. Si l'homme que son crime a montré malfaisant, n'est pas toujours puni de mort, on l'enferme du moins; ce qui est tout à la fois justice et charité; justice envers lui qui a mérité d'être châtié : charité envers les autres à qui sa méchanceté pourrait nuire. Sans nul doute, Dieu pouvait cela, et croyez qu'il l'a fait dans une large mesure. Tel était d'ailleurs l'homme au paradis terrestre, que, si même le démon avait pu déployer contre lui toutes ses forces, c'eût été bien plus encore un insensé à mépriser qu'un ennemi à vaincre [1]. Et à le voir attaquer si obliquement et si timidement celui qu'il s'était donné pour adver-

1. Impugnatio cui cum difficultate resistitur pœnalis est. Sed homo in statu innocentiæ poterat absque omni difficultate tentationi resistere. S. Thom. 2da 2dæ. Quæst. CLXV, art. 1, ad 3. — Saint Augustin dit à ce propos : « Princeps vitiorum vincit Adam de luto terræ ad imaginem Dei factum, pudicitiâ armatum, temperantiâ compositum, claritate splendidum. Concio ad Catechum. contr. Jud. et Pagan. c. 2.

saire, on comprend que, dans la mesure compatible avec son orgueil, il sentait sa faiblesse. Cependant il faut en convenir, même cette attaque rampante, indirecte, craintive, et si peu redoutable, Dieu pouvait l'empêcher. Il a trouvé meilleur de la permettre. Il lui a paru sage et bon que cet être déjà si grand, et qu'il avait d'emblée couronné roi du monde, eût cette occasion d'acheter, en repoussant une suggestion absurde et cent fois misérable, l'honneur et le profit d'abattre à tout jamais ce géant qui avait troublé le ciel, et d'arracher ainsi d'un seul coup la suite du genre humain aux assauts, sinon à la haine, de l'enfer. Car c'est l'enseignement des docteurs catholiques que si Adam avait remporté cet unique et facile triomphe, il assurait par là sa persévérance dans la grâce, et que dès lors, au lieu de naître « fils de colère » parce qu'ils naissent souillés de péché, ses descendants, conçus dans la sainteté, seraient tous nés dans la justice, c'est-à-dire en grâce avec Dieu et héritiers des priviléges dont il avait doté leur père[1]. Et croyez bien que, comme Adam savait les châtiments terribles qui puniraient jusqu'à la fin des temps sa prévarication, il n'ignorait pas non plus les splendides récompenses attachées par Dieu même à sa fidélité. Certes, n'eût-il pas eu d'autre bouclier, cette double et infaillible lumière le devait rendre invulnérable.

Dieu a donc définitivement accepté que ce souffle de l'Esprit impur traversât un moment l'atmosphère lumineuse et limpide où notre premier père vivait et respirait. Il a souffert que cette courte et infirme tentation entrât après coup pour une part, et sous son tout-puissant contrôle, dans l'épreuve qu'il faisait forcément de sa créature bien-aimée. En dehors du secours qu'il donne ici et de la surveillance qu'il y exerce, vous voyez qu'il y demeure abso-

1. Vid. S. Thom. I p. Quæst. c, art. 1.

lument passif; et même ce mal extérieur, inférieur et vraiment, j'ose le dire, plus apparent que réel, il ne le permet qu'en vue d'un bien immense qu'il voulait procurer à l'homme, et par lui, à l'humanité tout entière : comme aussi, il n'a permis cette faute inexcusable et cette épouvantable chute d'Adam, que parce qu'il avait résolu d'en tirer finalement ce bien sans prix, cette grâce sans mesure, cette gloire suprême et infinie de la rédemption du monde par le Christ. Par où vous pouvez voir que le mal n'a le congé de se produire que parce qu'il est vaincu en principe, et d'avance réparé ; non-seulement réparé, mais compensé, mais dépassé, mais infiniment surpassé par le bien dont il devient la cause indirecte.

Il y a plus : et avant d'aller outre, je tiens à bien établir ce point; sans doute, après ce péché dont Dieu seul a la mesure, Adam vit soudainement sa condition changée, et, par suite, celle de toute sa race. Même après que, par une application anticipée des mérites du Sauveur promis, il eut reçu, avec la grâce de se repentir, la grâce meilleure d'être pardonné, il n'a pas été rétabli dans son état originel. Ses rapports avec Dieu, avec lui-même, avec Satan, avec le monde, étaient profondément troublés : l'épreuve se compliquait pour lui ; la tentation y jouait un rôle beaucoup plus étendu ; elle commençait d'être plus hardie, plus pénible et plus périlleuse ; du dehors où elle se tenait, elle pénétrait jusqu'au dedans, et nous sommes tous réduits à cet état misérable. Tout cela n'est que trop certain. Malgré tout, si ces accidents survenus par le double péché des anges et de l'homme ont terriblement modifié le plan divin, ils n'en ont pu changer la substance. Il reste que la volonté de Dieu étant et demeurant la première cause des choses, elle y garde invariablement l'honneur de sa principauté, elle y conserve l'empire suprême, et y exerce dès lors une influence incomparablement plus grande que toutes les

causes secondes réunies. En conséquence, même aujourd'hui, avec nos luttes et nos angoisses, nos défaillances et nos péchés, la vie de l'homme, si nous la regardons sous son vrai jour, demeure une tentative divine, bien plus encore qu'une tentation ; une épreuve à laquelle nous soumet pour notre bien le plus sage et le meilleur des pères, beaucoup plus qu'un combat que nous livre méchamment un impitoyable ennemi.

Aux clartés de ces principes si certains et si consolants, nous pouvons désormais considérer d'un œil plus ferme et d'un cœur moins inquiet ce fait de la tentation, tel qu'il nous saisit tous depuis la chute de notre premier père : fait aggravé, vous venez de le voir ; fait compliqué aussi, je vous l'ai dit, puisqu'il se produit à présent sous trois aspects, et devient l'œuvre commune de trois agents distincts. Ces agents, vous les connaissez, c'est le démon, le monde et la concupiscence. Rien ne pousse à mal un fils d'Adam, qui ne se rattache à l'un de ces trois comme à son principe ; et, le plus souvent, les trois conjurent ensemble pour nous séduire et nous entraîner. Il faut successivement vous parler de chacun.

Nous nommons d'abord le démon : il tient naturellement la tête ici. Nous disons le démon, parce qu'il y en a un principal qui est le chef de ces révoltés ; mais la vérité est qu'ils sont une foule, et nul de nous n'en sait le nombre. On ne peut, en restant chrétien, douter ni de leur existence, ni de leur état, ni de leur action sur les hommes. C'est là un dogme catholique, au même titre que le mystère de l'adorable Trinité, ou de l'incarnation du Verbe. La foi de plusieurs a baissé sur ce point, et plût à Dieu que ce ne fût vrai que parmi les chrétiens du monde ! Il y a des temps où Satan ne semble viser qu'à se produire,

afin de se faire passer pour Dieu et servir comme tel. C'est toujours son désir, son espérance et son besoin ; mais comme il est aussi dénué de fierté que pourvu de superbe, il y a des temps aussi, et le nôtre en est un, où, pour mieux réussir, il s'efface, et paraît ne plus travailler qu'à faire croire aux hommes qu'il n'est rien. C'est la nuit qu'il lui faut, et, s'il se peut, la nuit complète ; et comme croire qu'il existe, c'est croire ce qui est vrai, c'est encore une lumière dans l'âme. Dès que cette lumière l'entrave, il fait tout pour l'éteindre.

Au reste, tout mal lui plaît, et rien ne lui plaît que le mal : plaisir sans joie vous l'entendez, car le malheureux n'a pas de joie et n'en aura jamais : la vraie joie est trop sainte. Si le mal pouvait être quelqu'un, cet Esprit serait le mal. Il hait tout ce qui est vrai et tout ce qui est bon, Dieu, Jésus-Christ, Marie, l'Église ; il hait tout ce que Dieu aime et tout ce qui peut faire aimer Dieu ; tout ce qui dit son nom, traduit ses perfections, transmet sa lumière et sa grâce, tout ce qui porte son image ou même son vestige. Il hait toute créature, mais les hommes par-dessus tout à cause de Jésus-Christ ; et c'est pourquoi l'Écriture dit que, « dès l'origine, il est homicide [1] ». Tuer est sa grande passion, une passion spirituelle, et telle que nous ne sommes capables ni d'en ressentir ni d'en concevoir. C'est « un « voleur, dit l'Évangile, qui ne vient que pour tuer et « pour perdre [2] ». Il est le prince et comme le dieu de la mort ; la mort vivante, la mort armée, militante, conquérante. Obscurcir, flétrir, dégrader, déformer, désorganiser, désagréger, c'est son désir insatiable et son effort constant. Rien d'ailleurs ne l'apaise : éternellement il aura faim. L'enfer, peuplé de ses victimes, semblerait lui devoir être un festin suffisant, car ses victimes sont sa pâture ; mais,

1. Joann. VIII, 44. — 2. Ibid. X, 10.

loin de le rassasier, cela ne fait qu'irriter sa rage et, par suite, aggraver son tourment. Ils sont divers et inégaux, mais tous ont le même état et le même caractère.

Or, cette haine qu'ils nous portent, et l'ambition qu'ils ont de nous arracher à Dieu, se traduit régulièrement par la guerre qu'ils nous livrent et les tentations de toutes sortes dont ils nous obsèdent. C'est leur occupation d'état : d'où vient que, pour désigner Satan, saint Paul dit simplement : « Celui qui tente [1] ». Ce n'est d'ailleurs pas de loin qu'ils le font. L'air que nous respirons en est plein et ils couvrent la terre qui nous porte. « Nous n'avons pas à « lutter, dit l'Apôtre, contre des ennemis visibles composés « de chair et de sang, mais bien contre des princes et des « puissances imperceptibles, contre les possesseurs et les « recteurs du monde des ténèbres, contre les esprits de « malice répandus dans notre atmosphère [2] ». Probablement il y en a un que celui qui s'est fait leur maître députe à chacun de nous, et qui le suit d'office en toutes ses voies, depuis la naissance jusqu'à la mort, hélas ! et par delà, si l'on ne meurt pas dans le Seigneur [3]. Satan agit ainsi pour singer Dieu, et contredire, en la parodiant, l'action de notre bon ange.

Mais il n'en faudrait pas conclure qu'il n'y en a jamais qu'un qui nous tente. Et combien souvent arrive-t-il que, vaincu par notre résistance, notre démon va quérir sept esprits plus méchants que lui, et revient, en cette compagnie, faire le siége de notre âme [4] ! Jésus n'en chassa pas moins de sept du cœur de Madeleine [5] ; et quand, abordant le possédé de Gérasa, il dit : « Quel est ton nom, esprit immonde ? « Je m'appelle légion, répondirent-ils, car nous sommes « un grand nombre ici [6] ».

1. I Thess. III, 5. — 2. Ephes. VI, 12.
3. Vid. Suarez. De Angelis. Lib. VIII, cap. 21. N° 30 et seq.
4. Matth. XII, 43. — 5. Marc. XVI, 9. — 6. Marc. V, 9.

A les considérer en eux-mêmes, ils sont incontestablement très-redoutables. L'Écriture les représente partout sous des figures évidemment choisies pour inspirer l'effroi. C'est un serpent qui rampe et se glisse, un aspic plein de venin, un dragon qui a des ailes, un crocodile hideux, un lion qui rôde cherchant des proies, un monstre terrestre « qui a les reins forts, dont la queue se serre et « s'élève comme un cèdre, dont les os ressemblent à des « tuyaux d'airain, dont le corps entier est revêtu de car- « tilages épais qu'on prendrait pour des barres de fer. Il « se repose à l'ombre, dans des abris de roseaux, et se tient « dans les marécages; il boit une rivière d'une gorgée, et « se flatte même d'engloutir à la fin ces fleuves dont « il a plu à Dieu de sanctifier les ondes. C'est encore « un monstre marin qu'on ne saurait prendre avec l'ha- « meçon et qu'on ne lie point avec des cordes pour l'ame- « ner sur le rivage [1] ». Enfin, c'est une bête épouvantable, « ayant sept têtes avec dix cornes, et des diadèmes « sur chaque tête [2] ».

Leur intelligence naturelle est très-grande, et leur puissance aussi. Ils savent mille secrets que les hommes ignorent, et influent sans difficulté sur tous les éléments. Ils peuvent par suite déchaîner les vents, amasser les orages, faire gronder et éclater la foudre. Ils peuvent opérer mille prestiges, les uns séduisants, les autres terribles : l'histoire de Moïse en fait foi. Ils peuvent se rendre visibles et revêtir mille formes, comme ils l'ont fait pour tenter saint Antoine; « se transfigurer « même, dit saint Paul, en anges de lumière [3] ». Quoi de plus? nous le voyons dans la vie de saint Martin, il ne leur est point interdit de s'essayer à prendre la ressemblance du Christ [4]. Leurs mouvements sont si ra-

1. Job. cap. XL et XLI. — 2. Apoc. XIII, 1. — 3. II Cor. XI, 14.
4. Vid. Sulpit. Sever. De Vitâ beati Martini Lib. Cap. 24.

pides qu'en un clin d'œil ils franchissent des distances prodigieuses. Il est à croire qu'ils ne se fatiguent jamais; certainement rien ne les use, et les siècles en s'amoncelant ne leur apportent ni appesantissement, ni vieillesse. Il n'y a pour eux non plus ni jour ni nuit; le sommeil leur est inconnu; il leur est inutile. Ici-bas, si l'on a un homme méchant pour ennemi, sa présence est locale, son action forcément limitée : il y a toujours aussi en lui un reste de conscience et, à certains moments du moins, il peut rougir, être ému, s'arrêter. Tel n'est pas le démon; il veut le mal implacablement et toujours, et le plus grand mal possible. C'est un esprit sans cœur, sans entrailles, et incapable de toute pitié. Rien n'égale son audace : accessible à la peur, il ne l'est point au respect; hormis l'action du bras divin qu'il subit comme le galérien porte sa chaîne, rien ne l'arrête : ni les lieux consacrés, ni les occupations les plus saintes. Il n'y a pas d'être plus effronté, plus impudent, plus cynique.

Vous devinez aussi ce que l'expérience d'une guerre universelle, et qui dure depuis six mille ans, ajoute d'assurance à leurs entreprises et donne de chance à leur succès. Vous devinez s'ils connaissent à fond notre nature. « Le démon, dit ingénieusement le P. Faber, a réduit les possibilités et les probabilités de notre ruine à une science dont il fait l'application avec une énergie infatigable, une intelligence supérieure, une puissance presque irrésistible, et une variété de moyens qui effraie [1] ». Le catéchisme du concile de Trente, toujours si grave et si exact, résume l'enseignement de l'Église et le sentiment de tous les saints quand il dit que, « sans aucun doute, si le secours de Dieu nous

1. Progrès de la vie spirituelle. Tom. II, ch. 24.

faisait défaut dans cette lutte, nul de nous ne serait de force contre de tels ennemis, et que, vaincus par Satan, nous deviendrions ses esclaves[1].

Tout cela est incontestable. Il est nécessaire de le savoir et utile de se le rappeler, afin que, dans cette guerre où la vie nous engage, et dont l'enjeu n'est rien de moins que le salut de notre âme, nous restions humbles avant tout, nous défiant toujours de nous-mêmes et ne prenant d'appui qu'en Dieu, en qui seul et par qui nous pouvons devenir forts et rester maîtres du terrain. Car tels sont ces combats, que le moindre ferment d'orgueil nous y cause plus de dommage et nous y fait courir plus de danger que toutes les industries combinées et toutes les rages de l'enfer. Mais ce côté des choses ainsi éclairé, il importe de mettre immédiatement l'autre en lumière, et de vous dire que si, considéré en lui-même, notre adversaire est redoutable, en fait nous pouvons et nous devons ne le redouter point.

Les chefs israélites envoyés par Moïse pour explorer la terre promise ne mentaient pas quand ils disaient : « Nous y avons vu de vrais monstres, nés de la race « gigantesque d'Énac, et auprès desquels nous ne parais- « sions plus que des sauterelles ». Mais ils disaient une vérité plus haute et plus décisive, Josué, fils de Nun, et Caleb, fils de Zéphoné, lorsque, jugeant des choses à la lumière supérieure de la foi, ils rassuraient leurs frères par ces paroles : « Ne craignez point le peuple de « cette terre; nous pouvons le dévorer comme on mange « un morceau de pain; car ils sont destitués de tout

1. Quotidie nos Deo commendemus ejusque patriam curam et præsidium imploremus, minime dubitantes fore ut, si deseramur divino patrocinio, vaferrimi hostis laqueis irretiti teneamur. Catech. Rom. Pars IV, cap. 15.

« secours, étant abandonnés de Dieu, qui au contraire « est avec nous et combattra pour nous : n'ayez donc « aucune peur [1] ». Il en va de même ici.

Sans regarder encore les conditions hors desquelles Dieu a réglé que nous ne serions jamais tentés, non plus que les armes dont il nous a tous munis pour cette guerre, il suffit de vous souvenir que Dieu surveille et domine tout, et que cette force des démons, si terrible quand on l'oppose à notre faiblesse, n'a pas devant Dieu la solidité d'un atome : de sorte que, s'il n'en a reçu de Dieu le congé explicite, ce colosse n'est pas même en état d'agiter un de vos cheveux. C'est là un ordre absolu, auquel éternellement il ne peut se soustraire. Il y reste fatalement soumis lors même que, dans un dessein de justice, Dieu le lâche, pour ainsi parler, et l'emploie à ces basses œuvres que nos tristes péchés rendent souvent nécessaires. Qu'il punisse ou qu'il tente, il est lié dans ses actes ; et sa malice, menée en laisse par la suprême bonté, ne sert en définitive que les volontés de l'amour. En outre, dans tous les cas, et abstraction faite de cette divine contrainte, il ne peut rien sur nous que dans une mesure déterminée. Il a sa nature ; mais nous avons la nôtre aussi ; et si, depuis le péché, une portion de notre être lui semble presque livrée, une autre, tant que nous le voulons, lui demeure inaccessible. Le démon, en effet, peut affliger nos corps, nous causer de vraies maladies, troubler notre organisme ; il a une grande action sur notre système nerveux, sur nos humeurs, nos sens et nos appétits inférieurs ; notre imagination est un champ qu'il exploite assez librement ; mais quant à lui, c'est la limite extrême : il ne saurait agir directement sur notre intelligence, et encore moins sur notre volonté [2]. S'il

1. Num. XIII, XIV. — 2. Voir, pour toute cette question de la puissance naturelle des anges, S. Thom. I p. Quæst. CXI.

gagne là quelque chose, nous en sommes seuls la cause décisive : c'est le fait de notre abdication bien plutôt que de sa conquête : il nous a persuadé de descendre, mais n'est point monté jusqu'à nous, et en somme, il ne met jamais le pied que sur ceux qui d'abord se sont jetés par terre.

Du reste, s'il est habile à nous deviner, il ne lit pas pourtant dans nos âmes. Une âme est un sanctuaire que Dieu seul peut ouvrir sans elle [1]. Il s'ensuit que même naturellement, et malgré la supériorité de son intelligence, le démon se trompe souvent sur notre compte. Le Père Faber en fait la consolante remarque [2], et l'expérience le montre à quiconque réfléchit. Que de fois, par exemple, le tentateur vise à faux, choisit mal son moment, nous propose le mal à dose ou trop forte ou trop faible, et, par suite, joue son jeu de travers et se prend dans ses propres lacets. C'est une certitude pacifiante ; mais nous avons des titres à une paix plus haute et plus assurée.

Vous n'avez sans doute pas oublié ce que nous avons dit, dans notre entretien sur la foi, de ce *saint des saints* de la création, que la langue catholique nomme le surnaturel. Or, même en son état premier, terrestre, élémentaire, qui est la grâce, ce saint des saints, bien plus encore que le sanctuaire naturel des âmes libres, est divinement interdit à Satan ; et non-seulement Satan n'y entre point, mais il n'en saurait rien voir tout à fait, et l'on peut dire qu'il n'y comprend rien. Certes, il sait bien que le surnaturel existe. Depuis que dans le ciel il a protesté contre, il en a vu la longue et triomphante histoire se dérouler ici-bas sous ses yeux désolés, et, tout le long des siècles, il en a subi les effets, qui tous ont été pour lui des blessures. Il y croit

1. Interiorem conditionem hominis Deus solus novit, qui est spirituum moderator... Diabolus tentat explorando interiorem conditionem hominis. S. Thom. I pars. Quæst. CXIV. art. 2.

2. Progrès. T. II, c. 24.

donc, non de cette foi filiale qui fait qu'on aime et qu'on adore, mais d'une foi d'esclave qui oblige à trembler[1]. Néanmoins il demeure étranger à cet ordre, relégué qu'il est pour jamais dans cette sphère de sa préférence et de son châtiment que Notre-Seigneur appelle « les ténèbres du « dehors[2] ». Toute cette sagesse surnaturelle de Dieu lui est impénétrable : la hauteur de ces voies fait qu'elles échappent à sa bassesse ; leur simplicité déjoue complétement son esprit serpentant et retors ; leur humilité le renverse, leur pureté l'aveugle ; il y a là surtout pour lui plus de bonté, plus de longanimité, plus d'amour qu'il n'est capable d'en porter ou même d'en concevoir. Je le répète, il n'y comprend rien. Pour intelligent qu'il puisse être dans tous les autres ordres, il est inepte dans celui-ci[3] : comme tant d'hommes, hélas ! ses imitateurs et ses fils, qui, merveilleusement doués dans l'ordre naturel, deviennent inintelligents jusqu'à sembler stupides, dès qu'il s'agit de Jésus-Christ, de l'Église, de la grâce, de l'ordre surnaturel enfin. Vous voyez bien, par l'Évangile, à quel point le fond du mystère de Jésus est resté une énigme au démon. Satan a étudié Jésus toute sa vie ; il l'a suivi d'aussi près qu'il l'a pu ; il l'a tenté et par lui-même et par les autres. Certes, pour un esprit si pénétrant et qui ne savait que trop le dessein de l'Incarnation, il semble qu'il fût aisé de reconnaître Jésus comme étant Dieu vivant dans la chair : d'autant que Satan n'ignorait pas les Écritures, et que les caractères, les états et tous les faits saillants de la vie humaine du Messie

1. Credunt et contremiscunt. Jacob. VIII, 12. — 2. Matth. VIII, 12.

3. C'est sans doute en ce sens qu'il faut entendre ce que saint Martin, si expert en cette science, disait de la particulière ineptie du démon, qu'on avait adoré sous le nom de Jupiter. Il est d'ailleurs curieux que ce Dieu suprême des païens ait été précisément un des esprits les plus obtus de la cour de Satan. Voici le passage de Sulpice Sévère : Jam verò dæmones, prout ad eum quisque venisset, suis nominibus increpabat. Mercurium maxime patiebatur infensum : Jovem brutum atque hebetem esse dicebat. Dialog. II, c. 13.

y sont d'avance et manifestement déclarés. Malgré cela, il n'a rien su y voir de clair ni saisir de certain. Il n'a jamais pu en ceci monter plus haut que le soupçon, ni sortir de son doute; croyant une heure que la divinité habitait vraiment en cet homme, mais ne le croyant plus l'heure d'après; ébloui par ces miracles, et davantage encore par ces vertus, mais toujours désespérément confondu par cette pauvreté, cette petitesse, cette douceur, cette facilité à céder, cet amour du silence, de l'obscurité et de l'opprobre, cette soif de la pénitence, cette recherche de la douleur, enfin ce culte ardent et constant de la croix, qui lui semblaient absolument inconciliables avec l'idée obstinée que, dans son orgueil, il s'est faite de la grandeur, de la puissance et de la souveraineté. En somme, saint Paul l'affirme : Satan n'a pas connu le Christ; et s'il l'avait connu, « il n'aurait jamais « crucifié ce Seigneur de la gloire[1] ». Vous voyez donc qu'il est aveugle.

Or, comme il l'est à l'égard du Christ, il l'est aussi à votre égard, dans la mesure exacte où vous êtes formées dans le Christ et où le Christ est formé en vous. Un baptisé lui est infiniment plus caché qu'un infidèle, un juste plus qu'un pécheur, un saint plus qu'un juste ordinaire. Il ne sait pas, il ne peut pas savoir ce que Dieu fait en vous, et en-

1. I Cor. II, 8. — On ne serait point en droit d'objecter à la doctrine que nous établissons ici, les passages du saint Évangile où le démon affirme qu'il sait qui est Jésus, et le nomme le « Saint de Dieu », ou même « le Fils de Dieu ». (Matth. VIII, 29; et surtout Marc. I, 24, et III, 12.) Outre que le démon est « menteur et père du mensonge », commentateurs et docteurs s'accordent à déclarer qu'ici ces méchants esprits paient d'audace, plaident le faux pour savoir le vrai, et que si, par suite des manifestations de Jésus dans sa vie publique, on peut encore leur concéder une certaine connaissance de lui, il demeure pourtant hors de doute que cette connaissance n'était ni pleine, ni claire, ni ferme dans leur intelligence. On peut consulter sur les passages cités plus haut, le commentaire du grave Corneille de la Pierre, aussi bon théologien, comme on sait, que savant interprète et rapporteur fidèle de la pensée des anciens.

core moins ce qu'il y veut faire. Il peut, à la rigueur, former là-dessus des conjectures; mais, réellement, il va au hasard, il combat des lumières qui lui sont de vraies ténèbres, et, donnant l'assaut au rempart, il ne se rend aucun compte des moyens de défense dont dispose la ville qu'il veut prendre.

N'eussions-nous que cette garantie, et vous voyez, vous verrez mieux encore s'il y en a d'autres, il serait déjà manifeste que, comme nous le disions d'après nos saints docteurs, notre ennemi étant si redoutable en lui-même et nous pouvant si fort tourmenter, est, par le fait, impuissant à nous nuire, et que dès lors nous avons beaucoup plus à le mépriser qu'à le craindre[1].

Venons au second agent de la tentation, qui est le monde. Qu'est-ce que le monde, au point de vue de ce concours prêté au premier tentateur? Ce ne peut être assurément cet univers visible dont saint Jean a écrit, en racontant les gloires du Verbe, que « le monde a été fait par lui[2] ». En soi, rien n'est plus innocent. Ce n'est pas assez dire : tout est bon dans ce monde-là; tout y est ordonné au bien, bienfaisant par là même; tout y traduit les pensées de Dieu et y sert de gage à son amour.

Ce n'est pas non plus la société humaine, prise en elle-même. Cette société vient de Dieu; elle est son œuvre, son image et sa mandataire, l'organe de sa paternité, l'instrument de sa Providence. C'est d'elle que Dieu forme son Église, celle de la terre d'abord, puis celle du ciel. Elle est

1. Ligatus est à Domino tanquam passer ut illudatur à nobis. Positi autem sunt cum ipso socii dæmones, quasi scorpiones et serpentes ut conculcentur à nobis christianis.... Quare nec eâ illi ratione sunt extimescendi : vana quippe per gratiam Christi sunt eorum molimina... Neque timendi sunt etiam si invadere videantur, etiam si minitentur mortem : imbecilli namque cum sint, comminari solùm possunt et nihil præterea. Verba S. Antonii ap. S. Athanasium. Vita S. Anton. num. 24 et 26. — 2. Joann. 1. 10.

bien le monde, elle aussi, mais ce monde que « Dieu a tant « aimé qu'il lui a donné son Fils unique[1] ».

Qu'est-ce donc, encore un coup, que le monde qui nous tente? C'est la foule malheureusement innombrable de ceux qui, s'égarant dans leur amour, ont décidément fixé ici-bas leur cœur et leur espoir; qui, dégoûtés du ciel, ou même n'y croyant plus, se sont très-décidément résolus à ne demander plus qu'à la terre et à la vie présente tout le bonheur dont ils ont besoin[2]. Cette foule, cette société, cette race (car c'en est une et qui, née dès le commencement, se perpétuera jusqu'à la fin), c'est ce que l'Écriture appelle *le monde*, et dont elle dit qu'il est « tout entier établi dans le « mal[3] »; à ce point que l'aimer, c'est cesser d'aimer Dieu[4]. C'est le monde qui n'a pas connu Dieu[5], pour qui Jésus-Christ n'a pas voulu prier[6], à qui il arrache tous ceux qu'il sauve[7], qu'il est venu combattre enfin, et qu'il déclare avoir vaincu[8]. C'est ce monde-là qui nous tente.

L'âme de cette société malheureuse et maudite, le principe de ses mouvements, le foyer de ses ardeurs, la loi qui régit tous ses actes, le Saint-Esprit l'a dit par saint Jean, c'est la triple concupiscence : celle de la chair, c'est-à-dire la luxure; celle des yeux, c'est-à-dire la curiosité vaine, l'ostentation et toutes les sortes d'avarice; et enfin l'orgueil de la vie[9]. Sous le domaine et l'action capitale de Satan, qui est son prince[10] et son père, cette société, répandue partout, agissant partout, mêlée à tout, devient ici-bas une effroyable puissance de tentation, de perversion et de ruine. Elle est la grande ressource du démon, son arsenal, son armée, et le maître-moyen de ses victoires. Elle lui prête des yeux pour regarder, des lèvres pour parler et aussi pour sourire,

1. Joann. III, 16.
2. Oculos suos statuerunt declinare in terram. Psalm. XVI, 11.
3. I Joann. V, 19. — 4. Ibid. II, 15; Jacob. IV, 4. — 5. Joann. I. 10.
6. Ibid. XVII, 9.— 7. Ibid. XV, 19. — 8. Ibid. XVI, 33.
9. I Joann. II, 16. — 10. Joann. XII, 31.

des mains pour travailler, écrire et caresser; elle le met dans nos chemins, l'assied à nos foyers, et lui livre tout ce qui nous touche et peut influer sur notre vie. Un mot dit tout, elle l'*humanise*. De même que l'Église est comme l'incarnation continuée de Jésus, son corps mystique étendu au lieu et au temps; de même le monde est comme l'incarnation de Satan, et véritablement l'Église du diable. Tout ce que la sainte Église du Christ est et fait sur la terre dans l'ordre de la sanctification et du salut, le monde l'est et le fait dans l'ordre de la séduction et de la perte éternelle des hommes. Suivez pas à pas, dans leurs voies, ces deux Églises contradictoires, celle d'en haut, celle d'en bas : vous verrez que celle-ci n'est jamais que la perverse et détestable contrefaçon de celle-là. L'Église a ses principes, ses dogmes, ses lois, ses sacrements, ses temples, ses fêtes, sa hiérarchie, ses apôtres, ses docteurs, ses saints; le monde a ses maximes, ses sophismes, ses préjugés, ses obligations tyranniques, ses signes consacrés et efficaces, parmi lesquels l'or tient le premier rang; il a ses lieux de plaisir, ses assemblées, ses fêtes vaines et impures; il a ses sages, ses savants, ses artistes, ses poëtes, ses grands hommes; il a ses princes, il a ses émissaires qui, sous mille formes et par mille moyens, servent sa cause, augmentent son crédit, propagent enfin sa néfaste et mortelle influence. L'Église a sa grâce et ses promesses; le monde a son charme et ses leurres. L'Église éclaire toute créature d'un jour supérieur et divin; il n'y en a pas une seule sur laquelle elle ne fasse lire aux hommes le nom de Dieu écrit, et de laquelle elle ne tire, avec une raison d'aimer Dieu davantage, une invitation à le bénir et à le servir plus parfaitement. Le monde jette des ombres sur tout, ou, ce qui est pire encore, éclaire tout d'un jour faux qui fait qu'on se méprend et sur la grandeur des objets, et sur leur valeur propre, et sur les vrais rapports que ces objets ont avec nous. En même

temps, tout ce qui se trouve de divin dans les choses, il le cache avec soin ; et tout ce qui peut au contraire y cacher Dieu, ou le faire oublier, ou soulever à son endroit dans un esprit tel que le nôtre une difficulté, un doute, une défiance, et, par suite, une froideur de cœur et un éloignement, il le met en saillie et en fatigue nos regards. De tout ce dont l'Église nous fait un marchepied pour monter, le monde nous fait une pierre d'achoppement pour tomber et descendre. Il retourne contre l'amour tous les dons de l'amour, et fait de la création comme une conjuration armée contre le Créateur. Répandant partout ici-bas le mensonge, l'illusion, la fascination, il y sème l'apostasie et exploite ainsi le bien au profit du mal, la vie au profit de la mort, l'univers tout entier au profit de l'enfer. En somme, l'Église n'est qu'un système immense et universel de divine édification; le monde, un système immense et universel de scandale. C'est là sa malice propre et son caractère spécifique, et c'est pourquoi Jésus a dit : « Malheur au monde à cause de ses « scandales [1] ».

Voilà donc sa nature, ses œuvres, ses procédés, et comment il nous tente. Il brille, il s'insinue, il flatte. Si l'on résiste, et, Dieu merci, il y en a toujours qui résistent, il commence à railler, autre forme de tentation, et plus redoutable que la première. Combien en effet lâchent pied devant elle, que tout le reste n'avait point ébranlés ! Que si, même en raillant, il échoue, alors il persécute, toujours avec habileté, souvent avec violence. Supposé que son propre esprit ne le poussât pas jusque-là, ce qui est plus que contestable, Satan, son maître, sait bien l'y contraindre, et la miséricordieuse justice de Dieu s'en mêle aussi. Car, outre que laisser ce beau diseur, ce sage, ce modéré, cet acharné prôneur de liberté, ce faux ami des hommes, en

1. Matth. XVIII, 17.

venir à cet excès d'agir en despote, et à cette basse lâcheté, non-seulement d'employer la force, mais de se faire lui-même bourreau, c'est le livrer à un déshonneur tel qu'on y peut voir un châtiment; et de plus, c'est lui ôter le masque, le découvrir en son dernier fond, et multiplier dès lors, pour toutes les âmes qu'il trompe, les chances de le reconnaître, de le méprise et d'échapper à sa tyrannie.

Ainsi, vous le voyez, séduire et menacer, faire miroiter devant nos yeux des biens vains ou petits, des joies fausses ou médiocres, souvent honteuses, toujours éphémères ; ou bien effrayer notre imagination et tourmenter nos sens par la perspective ou la réalité de maux qui ne sauraient jamais affecter que notre homme extérieur, et qui d'ailleurs sont passagers, voilà ce que peut le monde, et Satan par le monde [1]. Leur pouvoir ne va pas au delà, mais il va jusque-là; et, sur ce point encore, comment nier qu'à regarder ce que nous sommes, il n'en résulte dans notre vie une grave complication et un sérieux danger pour notre âme ?

Enfin, comme dans cette œuvre de la tentation le monde est l'appui principal de Satan, la grande force du monde est cette concupiscence dont nous avons dit déjà qu'elle est toute son âme : la concupiscence, c'est-à-dire cette inclination déréglée qui, depuis le péché d'Adam, est au fond de toute âme humaine et la porte à agir contrairement à l'ordre, à la raison, et à la loi de Dieu. C'est là, en troisième lieu, ce qui tente les enfants des hommes. En effet, dit saint Jacques, « si quelqu'un est tenté, qu'il ne dise pas « que Dieu le tente, car Dieu est incapable d'induire

1. Duplicem aciem producit mundus contra milites Christi : blanditur enim ut decipiat; terret ut frangat. Non nos teneat voluptas propria; non nos terreat crudelitas aliena, et victus est mundus. Ad utrosque aditus occurrit Christus et non vincitur Christianus. S. August. de S. Vincent. sermo.

« qui que ce soit au mal ; mais chacun est tenté par sa pro-
« pre concupiscence qui l'entraîne et l'enlace [1] ».

Qu'on répande à pleines mains une semence mauvaise, quelle moisson lèvera, si le sol fait défaut ? Qu'on jette du bois dans un foyer et qu'on souffle dessus avec force, s'il n'y a pas de feu dans ce foyer, comment le bois y pourra-t-il brûler ? Et de même, dans l'état présent, quelles que fussent contre nous les entreprises du monde et de l'enfer, s'il n'y avait rien en nous qui fût ouvert à leur influence et sympathique à leur action, leur peine ne serait-elle pas la plupart du temps inutile ? Mais, il faut le redire, nous avons la honte de porter tous en notre cœur cette sympathie malsaine : et même lorsque Dieu vit en nous par la grâce et que nous l'aimons souverainement, nous demeurons néanmoins, par une grande partie de notre être, affectionnés au monde et de connivence avec Satan. Encore une fois, c'est là leur force.

Adam ne connaissait pas ce mal à l'origine, et le nouvel Adam ne l'a jamais connu. Tenté par le dehors et de bien des manières [2], Jésus ne l'a jamais été par le dedans. Son état d'homme-Dieu rendait cela impossible : et sa grâce toute-puissante en a complétement exempté la sainte Vierge. Mais à part lui et elle, nul enfant, né d'une femme, n'a été soustrait à cette ignominie ; non pas même ceux qui ont été sanctifiés dans le sein de leur mère, ou confirmés en grâce dans le cours de leur vie.

Toutefois, il faut le dire, réel en tous, ce mal n'existe pas en tous au même degré. Oh ! qu'il est vrai que « la « génération des justes est divinement bénie [3] », et quelle grâce, quelle avance, quel fondement que les saintes naissances ! Par suite de la grande et adorable loi qui fait l'unité naturelle du genre humain, chaque homme venant

1. Jacob. I, 13. — 2. Hebr. IV, 15. — 3. Psalm. CXI, 2.

au monde porte régulièrement en lui toutes les conséquences organiques des vertus, mais aussi des péchés de sa race; elles y sont comme additionnées, et lui-même en est le total. Qui ne comprend en effet, qui ne voit chaque jour de ses yeux, à quel point les âmes font ou défont les corps; et qui ne sent en soi dans quelle mesure aussi le corps influe sur l'âme? Cela ne va pas sans doute à sanctifier d'emblée, et moins encore à sauver infailliblement, ceux qui naissent d'une famille sainte; non plus qu'à enchaîner dans le mal et à perdre sans espérance ceux qu'enfantent des familles impies. Tout ce qui est fatal ici reste dans les basses régions de notre être, et la liberté morale de chacun demeure sauve. S'il arrive qu'elle ne le soit plus, comme dans le cas de folie ou d'autres maladies analogues, qui trop souvent aussi viennent de la naissance, rien n'est plus imputé alors, rien n'est plus imputable. Ce qui est dit dans l'Écriture, et d'ailleurs éclatant dans l'histoire, que Dieu poursuit dans les enfants l'iniquité des pères jusqu'à la troisième et quatrième génération[1], doit s'entendre exclusivement de ces maux temporels qui, loin de nuire à l'âme par eux-mêmes, lui deviennent si souvent des gloires et des profits. En définitive, chacun est son maître, et nul ne sera jugé, récompensé, puni surtout, que selon ses œuvres personnelles. Mais cela dit, quelle place demeure à ces allégements ou à ces aggravations possibles des convoitises originelles, et que ces conditions diverses où nous naissons, par suite de ce qu'ont été moralement nos ancêtres, ont d'influence sur notre vie! Certes, beaucoup d'entre nous se lèveront au dernier jour pour bénir leur père et leur mère : combien se lèveront aussi pour les maudire!

Toujours est-il que, plus ou moins prédisposés au mal, nous y naissons tous inclinés. Quoique venant du péché et

1. Exod. xx, 5.

pouvant y conduire, cette inclination en elle-même ne constitue point un péché ; l'enseignement catholique est formel là-dessus. On ne peut nier cependant que ce ne soit une souillure et le stigmate vivant de notre dégradation. Or, c'est cela même, je vous l'ai dit, qui, donnant prise sur nous au démon et au monde, nous expose à mille tentations, et achève de faire de notre vie une lutte pénible et périlleuse.

Je vous donnais tout à l'heure cette précieuse assurance que Satan ne connaît pas votre homme intérieur, et que votre grâce lui demeure profondément cachée : hélas ! il en va autrement de cette portion de vous qui est le siége de la concupiscence : le démon se trouve ici en pays de connaissance, et l'on peut dire qu'il y est chez lui. Comme le hibou commence de voir dès qu'il fait nuit, ainsi Satan, dès qu'il y a des ténèbres. Il s'ensuit que, même amoindries par nos vertus et refoulées dans nos bas-fonds, ces ombres de nos convoitises restent pour lui une région familière : ce sont comme des avenues, situées, il est vrai, hors de l'enceinte de notre liberté, mais qui étant ouvertes au démon, lui permettent toujours de s'avancer jusqu'à nos portes. Ces portes lui sont fermées sans doute tant que nous sommes en grâce et fidèles à la grâce, mais il ne perd jamais l'espoir de nous amener à les rouvrir. Vous comprenez dès lors combien c'est chose facile pour lui de connaître nos côtés faibles et de nous tenter dans le sens de nos goûts, de nos passions, de nos habitudes et de notre caractère. C'est là sa tactique ordinaire. Et vous pouvez juger aussi à quel point cette infirmité rend nos rapports avec le monde délicats, laborieux, scabreux : car, d'elles-mêmes et incessamment, nos convoitises nous poussent à l'amour, à la poursuite, à la possession avare, passionnée, abusive, de tous ces biens que le monde nous propose, nous en exagérant le prix et le charme, et nous pressant d'en jouir.

Tel est donc dans sa nature, dans son histoire et dans sa réalité actuelle, ce mal de la tentation dont nous demandons chaque jour à Dieu de nous garder d'abord, et à la fin de nous délivrer : ce mal que Dieu n'a pas fait, que Dieu n'a voulu primitivement pour aucune de ses créatures, qu'il n'a permis ensuite que pour les plus sages raisons, en vue d'un bien incomparable qu'il avait la puissance et la volonté d'en tirer pour nous tous, et qu'il en tire vraiment pour tous ceux d'entre nous qui l'écoutent, le croient, lui obéissent et se confient en lui. Justice facile en vérité : ce que nous avons dit en serait une preuve suffisante ; mais ce que nous devons maintenant vous exposer des conditions particulières dans lesquelles ce fait se produit et hors desquelles il ne saurait se produire, va le mettre pour vos esprits dans une pleine évidence.

## II.

La première condition que Dieu a faite à la tentation est de ne pouvoir s'attaquer jamais qu'à des êtres libres, et dont la responsabilité finirait au moment même où cesserait leur liberté. Quelle que soit en effet sa cause, sa nature ou son degré, la tentation ne peut nous nuire que si nous y consentons, ce que nous sommes toujours en mesure de faire ou de ne pas faire. « Voyez, dit saint Bernard, la faiblesse de notre ennemi, qui n'est jamais vainqueur que de ceux qui veulent bien être vaincus ! Il a certainement le pouvoir de vous tenter ; mais vous pouvez toujours, à votre gré, lui donner ou refuser ce consentement qu'il sollicite et sans lequel rien n'aboutit [1]. » Notre volonté, nous l'avons dit,

1. Videte quàm debilis est hostis noster qui non vincit nisi volentem. Potest inimicus excitare tentationis motum ; sed in te est an velis

peut être influencée, mais elle n'est prise que si elle se livre. On le sait, mais on a toujours besoin de le rapprendre, et par suite, c'est, pour ceux qui enseignent, un devoir de le répéter. Beaucoup d'âmes qui en théorie le croient très-fermement, l'oublient néanmoins en pratique. La notion de leur inviolabilité intérieure se voile aisément pour elles sous les nuages dont la tentation les enveloppe : de là un trouble, une défiance et trop souvent une peur qui ne vont qu'à les affaiblir, et à fortifier d'autant l'adversaire.

Sans doute, pour être coupable ici, il n'est pas du tout nécessaire de faire, de vouloir, ou même de désirer formellement le mal que la tentation nous suggère. Si l'on va jusque-là, la chute est complète. On est pécheur à moins. Il suffit, pour être souillé, de se complaire avec advertance et malgré la conscience, dans la pensée du mal suggéré. Mais encore est-il nécessaire que la volonté y intervienne. Si elle y était restée tout à fait étrangère, si le regard de la pensée, ou même le sentiment qui l'a naturellement suivie, n'avait été qu'une surprise, un acte dérobé par la force de l'assaut, un mouvement passif et comme un coup reçu, auquel sont venus fatalement se joindre l'ébranlement et la stupeur qu'un coup produit toujours, il n'y aurait pas ombre de faute[1]. S'il y a faute, c'est que, malgré la lumière qui éclairait l'esprit et l'avertissement donné par la conscience, la volonté s'est laissé gagner, et a librement posé un acte qu'elle sentait lui être interdit. Cette volonté était donc sa maîtresse, la résistance lui était possible, et c'est pourquoi elle lui était divinement commandée.

dare vel negare consensum ; in tuâ facultate est, si volueris, inimicum tuum facere servum tuum, ut omnia tua cooperentur in bonum. S. Bernard. Sermo. v, in Quadrages.

1. Mentem nequaquam cogitatio immunda inquinat cùm pulsat, sed cùm hanc sibi per delectationem subjugat. S. Greg. Magnus, Moral. Lib. XXI, cap. 3. — S. François de Sales traite admirablement cette matière dans son Introduction à la vie dévote. Partie IV, chap. 3 et suiv.

Cette première attention de l'esprit à l'objet qui nous tente, ce repos complaisant que le cœur y prend d'instinct, sont, à certains égards, plus difficiles à éviter que le consentement explicite à des suggestions plus mauvaises. Justement parce que les insinuations qui provoquent ces faiblesses sont moins grossières et moins hardies, elles répugnent beaucoup moins, et c'est à peine parfois si elles éveillent en nous la défiance. On ne sera pas, dit-on, si coupable : est-il même sûr qu'on le sera ? Pour regarder d'ailleurs quelques instants ce qui nous frappe et nous attire, les prétextes ne manquent point. La convoitise en souffle : soit celle qui rend curieux, soit celle qui pousse à être téméraire; la sagesse humaine en fournit, quelquefois aussi la conscience; et par exemple, lorsque, pour être mal éclairée, ou faible, ou scrupuleuse, elle porte l'âme, soit à des craintes exagérées, soit à des examens trop subtils, soit à des retours sur soi trop fréquents. Par d'autres côtés cependant, il est bien plus aisé de repousser les premiers essais de l'ennemi que des attaques plus décidées. A ce degré, la tentation n'atteint ordinairement qu'une petite et infime portion de notre être, et elle ne l'atteint que timidement : de plus, elle reste presque tout extérieure, et dès lors elle nous laisse, sinon toujours dans un calme parfait, du moins dans une pleine possession de nous-mêmes. En tout cas, si grande est l'importance de l'attitude à prendre en ces premiers moments, que, la résistance nous coûtât-elle un effort énergique ou même une douloureuse violence, nous devrions nous y résoudre et n'y manquer jamais. En effet, ne l'oubliez pas, tout ce que nous venons de dire de notre inviolabilité morale et de la souveraineté de notre volonté libre, devient plus ou moins vrai, selon que nous cédons ou résistons plus ou moins à cette puissance hostile qui la jalouse, et prétend la détruire. Notre empire sur nous-mêmes ne nous appartient pratiquement, qu'à la condition

de le conserver, et partant de le défendre; et dans la mesure exacte où nous l'abandonnons, inévitablement nous le perdons. Que si, au contraire, nous nous tenons dans « la vérité qui délivre[1] », dans la justice qui fait rester debout, en haut où sont les choses durables, proches de Dieu source de toute dignité, de toute autorité, de toute force, nous portons alors « notre âme dans nos mains », comme dit le roi-prophète [2], et nulle puissance au monde n'est capable de nous la ravir.

Ne vous affligez donc pas, ne vous effrayez pas surtout, si la tentation se prolonge et s'obstine; mais voyant là plutôt un signe heureux, dites avec le Psalmiste: « Puisque l'en-« nemi se lève ainsi pour me livrer bataille, c'est une nou-« velle raison pour moi d'espérer[3] » : et alors, assurées plus que jamais de vaincre, soyez plus que jamais intrépides au combat. Car que prouve cet acharnement, sinon que votre adversaire n'a rien gagné encore? On n'assiége point une ville prise: toute défaite met fin à la lutte, et la paix est acquise aux vaincus; paix honteuse, paix d'esclave, mais qui, à l'extérieur, est pourtant une paix. C'est seulement du côté de Dieu que la paix fait défaut aux impies [4]: du côté de la tentation, il est de foi qu'ils sont paisibles : « Ce que le fort armé possède est en paix », dit Jésus[5]. Si donc vous êtes en guerre, réjouissez-vous et rendez grâces : et, dût cette guerre durer toujours, et devenir furieuse, et vous coûter la vie, ce qui est une extrémité plus que rare, préférez-la mille fois à cette paix lâche et détestable.

Ce domaine que nous avons naturellement sur nos actes moraux est donc ici notre première sûreté. Elle a son prix. Néanmoins, s'il n'y en avait pas d'autres, je n'aurais pas osé, je l'avoue, vanter comme je l'ai fait, les conditions dans les-

1. Joann. VIII, 32. — 2. Psalm. CXVIII, 109. — 3. Psalm. XXVI, 3.
4. Non est pax impiis. Isaï. XLVIII, 22. — 5. S. Luc. XI, 21.

quelles nous subissons ces luttes : car pouvant résister toujours, en fait nous ne résisterions ni toujours ni souvent. Vous savez la doctrine du concile de Trente sur le péché véniel. Il déclare que « pour justes et saints que les enfants de Dieu soient ici-bas, tous tombent pourtant quelquefois, sinon dans des fautes graves, du moins dans ces manquements légers et journaliers que l'on nomme les péchés véniels : si bien que, sans un privilége spécial, comme il a plu à Dieu d'en accorder à la bienheureuse Vierge, il est impossible à l'homme de les éviter tout à fait[1] ». Or, tout péché vient d'une tentation, selon qu'il est écrit : La tentation donne le germe à la concupiscence et, ainsi fécondée, la concupiscence a pour fruit le péché[2].

Mais la vérité est que nous ne sommes pas seuls dans cette guerre, ni seuls à être attaqués, ni seuls à nous défendre ; et c'est là par-dessus tout, ce qui, rendant le triomphe aisé à tous, l'assure immanquablement à tout homme de bonne volonté.

D'abord, chose très-considérable, ce n'est jamais nous seuls que l'ennemi attaque, par cette raison souveraine que ce n'est pas nous seuls qu'il hait. Il y a plus, ce n'est pas nous surtout qu'il hait et persécute, c'est Jésus-Christ en nous. N'étaient les prodigieux desseins de Dieu sur notre race, et l'amour inouï qu'il lui porte, et l'honneur sans nom qu'il lui fait d'y prendre rang par sa naissance humaine et de s'en constituer le chef pour toute l'éternité, nous pourrions, tels que nous sommes, inspirer du mépris à Satan ; on ne voit guère à quel titre nous lui inspirerions de la haine. Mais nous sommes les images de Dieu, ses images ressemblantes, les vrais enfants du Père, les frères et les cohéritiers du Fils, les temples du Saint-Esprit : nous som-

1. Trident. Sess. VI, cap. II et canon 23.
2. Concupiscentia, cùm conceperit, parit peccatum. Jacob. I, 15.

mes « la nation sainte, le sacerdoce royal [1] », le corps vivant du Christ [2] : en donnant à Dieu de l'amour, chose facile à qui en reçoit tant, nous lui pouvons donner de la joie et de la gloire : voilà ce qui allume dans cet esprit méchant ce triple et inextinguible incendie de jalousie, de haine et de colère qui est le foyer d'où sortent tous les traits enflammés qu'il nous lance. On a vu de tout temps les hérétiques, et de nos jours les révolutionnaires, sous l'empire d'une vraie frénésie, profaner les choses sacrées, souiller les saintes images et mettre en pièces les crucifix. Ce qui fait que Satan les pousse à cette fureur, le pousse lui-même à nous corrompre et à nous maltraiter ; et davantage encore, car nous sommes des signes de Dieu beaucoup plus expressifs, et surtout plus aimés, que ces images de bois ou de pierre. Et il en va du monde comme du démon ; car « si le « monde vous hait, dit Jésus » (et tous les mondains vous haïssent), « c'est qu'il me hait le premier [3] ». Qu'est l'histoire entière des martyrs et des saints, sinon la preuve et le commentaire de cette divine parole ?

Certes, il y a là de quoi être fiers. « Si pour le nom du « Christ vous êtes injuriés et flétris, dit saint Pierre, vous « êtes bienheureux ; car alors, ce qu'il y a en Dien d'hon- « neur, de gloire et de puissance, et son très-saint Esprit « reposent sur vous [4] ». L'Apôtre énumère là sans doute les fruits de la tentation surmontée : mais parce que tous ces biens divins sont déjà en nous par la grâce, et que si nous ne les possédons pas aujourd'hui, nous pouvons les avoir demain et ne vivons que pour en jouir, ils sont aussi et avant tout la raison pour laquelle Satan nous poursuit.

Mais si c'est là pour nous un motif d'être fiers, n'en est-ce pas un d'être rassurés ? Car enfin, si, grâce à Jésus-

1. I Petr. II, 9. — 2. I Cor. XV, 27. — 3. Joann. XV, 18.
4. I Petr. IV, 14.

Christ, il y a entre les hommes et Dieu une solidarité si parfaite ; si la tête ressent tout ce qu'on fait aux membres de son corps, si à travers nous c'est toujours elle qu'on vise, comment Dieu se désintéressera-t-il d'une cause qui est devenue sa cause? Il n'est pas même ici nécessaire qu'il nous aime, c'est assez qu'il s'aime lui-même et ait à cœur l'honneur de son nom. Aussi déclare-t-il en vingt endroits de l'Écriture que, comme c'est lui qu'on attaque en nous, on le trouvera en nous pour se défendre. « Oui, je te sau-« verai, ô Israël, dit-il par Isaïe, je le ferai à cause de moi, « et pour empêcher qu'on me blasphème. J'apaiserai mes « propres colères trop justement soulevées par tes péchés, « et je me servirai de ma gloire comme d'un frein pour te « retenir sur ces pentes où, cédant à tes ennemis, tu cour-« rais à ta perte[1] ». Convenez que d'être entrés jusque-là dans l'honneur personnel de Dieu, nous vaut d'être abrités dans une citadelle imprenable, et que si, vivant dans de telles clartés et nantis de pareilles promesses, nous avions la foi qui convient, nous ne serions jamais vaincus, ni troublés, ni inquiets.

C'est donc pour lui d'abord que Dieu intervient dans nos luttes ; mais c'est aussi pour nous et par l'amour infini qu'il nous porte. Satan ne saurait prendre un homme à partie, fût-ce le dernier de tous, qu'il ne trouve Dieu debout à son côté, et en armes pour le défendre. L'arme de Dieu c'est son action, et son action c'est sa Providence. Providence de préservation, providence d'assistance, providence de coopération ; trois aspects, trois énergies, trois bienfaits d'une action unique et souveraine ; trois trésors tout ouverts, trois sources inépuisables de paternité vigilante, d'amour dévoué, de sagesse merveilleuse et d'irrésistible puissance.

1. Isaï. XLVIII, 9, 11.

Providence de préservation, disons-nous. Saint Augustin remerciait Dieu de tous les péchés qu'il n'avait pas commis, trop éclairé pour ne pas voir que, de lui-même, il eût pu les commettre, et que sans une providence spéciale, il y fût naturellement tombé. Il n'y a personne au monde qui ne soit redevable à Dieu de cette sorte d'action de grâces, une des plus douces assurément qu'on puisse lui rendre, mais en réalité une des plus rares qu'on pense à lui payer. Supposé différentes et moins divinement favorables les circonstances marquantes de votre vie, au point de vue particulier de votre préservation du mal, qu'auriez-vous pu devenir, étant ce que vous êtes, et que seriez-vous devenues ? Vous n'y réfléchirez pas sans confusion, vous ne le calculerez pas sans effroi ; vous ne comparerez pas surtout la vie qui serait sortie pour vous de cette hypothèse si plausible, avec l'histoire réelle de votre existence ici-bas, sans être pénétrées envers Dieu d'une gratitude immense. « N'était « que le Seigneur est venu à mon secours, s'écriait le « Psalmiste, peu s'en fallait que mon âme descendît en « enfer et y prît son séjour[1]. » C'est le témoignage et le cri de tout le genre humain.

Quelle prévenance, par exemple, et quelle préservation que ce baptême qui, sans que vous l'ayez ni mérité, ni demandé, est venu comme spontanément vous soustraire dès votre naissance à l'empire des ténèbres, et « vous trans- « férer, dit saint Paul, dans le royaume du Fils qui a toutes « les complaisances du Père[2] » ! Peut-être vos parents n'étaient-ils pas chrétiens, du moins de cœur et de conduite ; peut-être ne vous ont-ils présentée aux Fonts que pour obéir à une coutume trop générale pour qu'ils osassent y déroger ; n'importe : ces ombres qui vous entouraient n'ont point empêché la lumière de descendre, et,

1. Psal m. XCIII, 17. — 2. Coloss. I, 13.

quoique tenue par des mains froides, sinon souillées, vous avez reçu en vous l'Esprit de sainteté et d'amour. Le prêtre vous a marquée du signe sacré de la croix, commandant à l'esprit immonde de sortir de votre âme et de n'y rentrer plus jamais [1]. Ce n'était pas une grâce seulement, c'était toute grâce dans son principe; c'était en Dieu une porte ouverte aux effusions de sa vie; c'était en vous, avec le droit de tout recevoir, la capacité de tout contenir. Quelle avance pour le bien, mais aussi et d'abord quel rempart contre le mal! Que ce baptême soit de moins dans votre vie, qu'au lieu de naître en pays catholique, vous soyez, comme il y en a tant, née chez les infidèles, ou chez les hérétiques, dont le baptême, quand ils le confèrent, peut encore être valide, mais chez qui il devient semblable à une plante transportée hors de son climat, privée de toute culture régulière et, par suite, en péril continuel de demeurer stérile et de mourir : qu'en fût-il résulté pour vous, et où en seriez-vous à l'heure présente?

Et votre vocation à la vie religieuse! Certes, au jour à jamais béni de votre sainte profession, vous avez dû chanter : « Voici que mon âme échappe aux filets des chasseurs; « le filet s'est rompu, et j'ai recouvré ma liberté [2] ». Regardez ce que vous étiez alors et même ce que vous êtes depuis; et dites ce que, sans cette préservation, hors de ce sûr abri, loin de ces bons exemples, de cette sage direction et de cette influence constamment sanctifiante, vous auriez fait sur terre et seriez aujourd'hui devant Dieu!

En vérité, c'est tout un monde que cet ensemble d'actes et d'arrangements divins par lesquels vous avez été continuellement défendue, sans le savoir, sans le vouloir, et parfois malgré vous. Reculez ou avancez seulement d'une

1. Rituale Rom. de sacrament. Bapt.
2. Psalm. CXXIII, 7.

année la date de votre naissance, modifiez tant soit peu le milieu domestique où votre enfance s'est écoulée; ôtez de votre vie telle rencontre, telle parole entendue, telle lecture faite, telle relation, telle amitié, ou bien encore telle séparation obligée ou tel mécompte de votre cœur; ôtez-en telle épreuve, telle maladie, j'oserai dire telle faute, dont la miséricorde de Dieu a su faire pour votre âme un trésor d'humiliation salutaire, de sainte frayeur et d'amendement généreux : où seraient votre piété, votre vertu, votre foi, votre innocence et votre honneur peut-être? Que de fois vous étiez prête pour l'oiseleur, et l'oiseleur n'est pas venu; et quand il est venu, c'est vous-même qui n'étiez plus prête. O secret des heures et des temps! O merveille des coïncidences! O prodige des rapports qui lient les moindres événements de notre vie avec le salut de nos âmes! O bonté divine se cachant dans ces mille riens dont nos journées sont pleines, comme la vie des fleurs et des herbes dans les gouttes de la rosée! O Providence empressée, savante, ingénieuse!

Rien n'est touchant comme de suivre de près une jeune mère dans les dernières semaines qui précèdent sa délivrance. Elle contemple en esprit cet enfant qui va naître : elle le voit dans ses bras, sous ses yeux, sur son cœur. Elle fait mille rêves à son sujet; elle forme des projets, invente des combinaisons, dresse des plans de toutes sortes. Elle prépare avec soin, et Dieu sait avec quelles délices, le berceau où il dormira, les langes dont elle l'enveloppera, les vêtements qui le devront couvrir. Elle assure son service, et fait d'avance la leçon aux serviteurs. Elle garnit d'objets précieux la chambre où il verra le jour; elle l'orne de fleurs, et de tout ce qu'elle peut imaginer de plus charmant, comme si cet enfant allait naître tout raisonnable et en état d'apprécier ces choses. Si elle avait la puissance de Dieu, elle en userait comme lui pour transformer

en paradis terrestre l'humble séjour où va demeurer cet être chéri. Du moins, tout y sera prévu quand il viendra; tout y sera disposé pour l'accueillir, pour lui sourire et lui faire fête; de sorte qu'en s'ouvrant pour la première fois, ses lèvres n'aspireront qu'un air imprégné de tendresse, et qu'avant même d'avoir vu la lumière, il aura pu sentir l'amour.

Ce n'est là pourtant qu'une image imparfaite de cette suave et plus que maternelle Providence du bon Dieu qui, de toute éternité, emploie ses perfections à préparer notre humble existence; qui en marque l'origine, la direction, le but; qui en dispose le lieu, les rapports, les conjonctures et jusqu'aux plus minimes détails; calculant tout, réglant tout, bénissant tout; y semant la grâce à pleines mains, y dispensant la joie dans toute la mesure où elle n'est pas nuisible, et ne laissant, quant à lui, de place à la douleur et à la tentation, qu'autant que l'exigent et notre formation morale et notre sanctification surnaturelle, c'est-à-dire sa bonté toute sage et notre propre félicité. Les anciens ont rêvé que nous naissons sous l'influence d'un astre, et que cette influence décide fatalement la destinée de chacun. La vérité est que nous naissons tous sous l'empire souverain de ce soleil vivant qu'on nomme la Providence, et que nous subissons par suite cette douce fatalité d'être d'avance et ineffablement aimés. Nous ne saurons qu'en paradis tout ce que nous devons à cette action préservatrice de notre adoré Créateur; et l'intuition soudaine que la lumière de gloire nous donnera des prodigieux secrets de la mécanique céleste, ne nous jettera pas à beaucoup près dans des transports aussi ravissants, que la révélation de ces innombrables ressorts que Dieu fait sans cesse jouer autour de nous pour nous protéger contre le mal et nous faire échapper aux périls de ce monde.

Quant à la providence qui nous assiste, les effets en

sont généralement moins cachés. Certes, nous ne savons pas tout. Par leur nombre qui est comme infini, par leur valeur qui est sans mesure, mais surtout par les trésors d'amour que le moindre suppose et contient, ces secours d'en haut nous dépassent. Mais il suffit de considérer ceux qui sont manifestes. « Il y a beaucoup plus de monde avec « nous qu'avec eux », disait Élisée à son serviteur, épouvanté de voir une armée tout entière à la poursuite de son seul maître : « regarde, et tu ne craindras plus ». Et la prière du saint illuminant les yeux de son disciple, celui-ci voyait soudain la montagne où tous deux demeuraient, couverte de cavaliers célestes et de chariots de feu[1]. Tous les chrétiens vivent ainsi, invisiblement, mais réellement entourés. Le ciel entier est à leur service; Dieu l'y dévoue et l'y emploie.

Avant tout, nous avons Jésus-Christ. Il n'y a rien qui, nous étant plus divinement donné, nous soit un trésor plus ouvert et une possession plus assurée. Nous avons Jésus pour toutes choses, et tout bien est en lui. Mais sur ce point de nos tentations, quel abri nous est-il, quel secours, quelle défense, quelle vertu invincible! « Nous demeurons dans une ville forte », chantaient déjà les Juifs: « le Sauveur », c'est-à-dire nommément Jésus, « en est lui-même la muraille et le boulevard[2] ». Comme en lui tout est sainteté, vérité, beauté, lumière, bonté, amour et grâce; de même tout y est opposition au mal, guerre ouverte à l'enfer, force armée contre le péché, victoire enfin sur le monde et sur le prince du monde. De la crèche où il naît, à la croix où il meurt; du sein de sa mère où il commence de s'immoler, au sein de son Père où il triomphe, il nous est un principe de

1. IV Reg. VI, 15, 17.
2. Urbs fortitudinis nostræ Sion Salvator (Heb. Jescuah-Jesus); ponetur in eâ murus et antemurale. Isaï. XXVI, 1.

résistance au mal et par suite à la tentation ; principe vivant, actif, infaillible et inépuisable. Il l'est par ses mystères et par tous ses états; il l'est par ses exemples, menant avec une sincérité de Dieu la vie que nous menons nous-mêmes , mais y faisant le jour partout en chassant de partout les ténèbres. Il l'est par ses enseignements qui contiennent toute vérité et une doctrine absolument sainte; pleine d'attraits pour ce qu'il y a en nous de droit et d'élevé, et capable en même temps, grâce aux sanctions terribles dont la miséricorde de Dieu l'a munie, d'enlever par la crainte jusqu'à cette portion de nous qui résiste à l'attrait, parce qu'elle est moins noble et moins pure. Il l'est encore par ses promesses si formelles, par ses gages si nombreux, qui nous donnent l'espoir et déjà l'avant-goût de biens tels, que ceux de la terre, si on les y compare, n'apparaissent plus que comme de la poussière ou de l'ordure. Et que dire de ces tentations qu'il a daigné subir, semblable à un capitaine si dévoué à ses soldats qu'il ne saurait souffrir de les voir engagés dans des luttes où lui-même n'aurait pas donné le premier? Certes, sa science divine l'empêchait de rien ignorer : il a voulu pourtant y joindre l'expérience, afin, écrit saint Paul, d'apprendre à ses dépens ce qu'il en coûte à l'homme déchu pour résister au mal et devenir un saint, comme aussi la compatissante indulgence que réclame l'état misérable où nous sommes[1]. Enfin, vous le savez, par sa Passion qui couronne sa vie et par son sacrifice qui consomme son œuvre, de même qu'il finit d'abattre Satan et de ruiner l'empire du péché, il achève de nous faire voir comment on dompte l'un et com-

1. Et quidem quum esset Filius Dei, didicit ex iis quæ passus est obedientiam. Hebr. v, 8. Non habemus Pontificem qui non possit compati infirmitatibus nostris, tentatum autem per omnia pro similitudine absque peccato. Ibid. iv, 15.

ment on échappe à l'autre, nous méritant en outre la grâce de réussir en cette double entreprise. Et tout cela demeure, je veux dire cette sainte vie et aussi cette sainte mort, ou du moins sa vertu : tout cela entre dans l'éternité, et y opère à notre profit d'une manière incessante ; car le Christ vit toujours, dit l'Apôtre, et l'emploi qu'il fait désormais de sa vie, c'est d'interpeller pour les hommes, c'est-à-dire de faire parler en leur faveur son sang versé pour leur salut, et de se présenter lui-même à son Père comme leur avocat, leur victime et leur titre [1]. « Quiconque, écrit David, habite dans le se-« cours du Très-Haut demeurera dans la sauvegarde du « Dieu du ciel [2] ». Ce secours du Très-Haut, cette assistance sublime, où l'action de la Providence semble toute ramassée, c'est Jésus. Nous sommes là depuis notre baptême; et même auparavant par notre prédestination. Depuis l'origine du monde, tout homme a pu et dû y venir, tout homme a pu et dû s'y tenir. Or, pour quiconque y est venu en effet, pour quiconque y étant entré par la foi, s'y tient par l'espérance et y demeure par la charité, dites-moi, non-seulement ce qu'une tentation quelconque conserve encore d'insurmontable ou même d'effrayant, mais ce qu'une épreuve, quelle qu'elle soit, peut avoir d'excessif.

Quoi pourtant ! Dieu semble trouver que ce n'est point assez ! Ce Jésus s'épanouit, cette assistance unique rayonne, ce secours se diversifie et devient innombrable, tant Dieu nous veut comme accabler des preuves de sa sollicitude et nous réduire presque de force à cet amour parfait qui donne la paix complète en bannissant toute crainte [3]. Le cœur de

1. Hebr. VII, 25.
2. Qui habitat in adjutorio Altissimi, in protectione Dei Cœli commorabitur. Psalm. XC, 1.
3. I Joann. IV, 18.

Jésus passe en Marie, et sa puissance avec son cœur. Elle aussi entre en lice et s'engage dans tous nos combats. Elle a mille titres pour y intervenir : son titre de Mère de Dieu, insatiablement passionnée pour la gloire de celui qu'elle a le droit d'appeler son Fils; son titre d'Épouse du Christ, associée à son œuvre et partageant tous ses travaux; son titre de Mère des hommes, qui fait que tout ce qui les regarde l'émeut jusqu'aux entrailles et la presse de les secourir; son titre d'Immaculée, qui, lui inspirant d'abord une horreur sans pareille pour tout ce qui est du péché, l'institue, pour ainsi parler, l'ennemie personnelle de Satan, et déclare le mandat qu'elle a de lui écraser la tête [1]; enfin, son titre de Reine des anges, d'où vient que non-seulement elle leur commande de nous aider, mais qu'en ceci comme en toutes choses, elle tient à honneur de leur donner l'exemple. Aussi, est-ce d'elle, et justement à ce propos, qu'il est écrit qu'à elle seule « elle est terrible « comme une armée rangée en bataille [2] ». Méditez ces doctrines, entrez successivement, sous la conduite du Saint-Esprit, dans chacun de ces sentiers, dont je ne fais que vous montrer, en passant, l'accès et l'ouverture; suivez-les jusqu'au bout, et vous verrez qu'envisagé dans ses rapports avec nos tentations, le seul dogme de la très-sainte Vierge suffirait à nous établir sur ce point dans une assurance inviolable.

Joignez-y cependant le dogme des bons anges, vous rappelant que nul de nous ne vient au monde, sans que Dieu le confie à la garde particulière d'un de ces bienfaisants Esprits « qui voient toujours la face du Père [3] »; et que, de plus, les anges de toutes les hiérarchies s'intéressent à notre salut et y travaillent avec autant d'efficacité que de zèle : ce qui veut dire qu'avant tout ils nous défendent

1. Genes. III, 15. — 2. Cant. VI, 3. — 3. Matth. XXVIII, 10.

contre nos ennemis [1]. Ils connaissent les démons de vieille date; ils savent d'avance et leurs odieux desseins, et leurs ruses misérables, et leur profonde faiblesse. Ils tiennent encore en main le glaive qui les a défaits, mais si complétement défaits, qu'il n'y a plus moyen, dit saint Jean, de trouver dans le ciel une trace de leur présence [2]. Il y a lieu de penser que la force d'un seul bon ange dépasse celle de tous les démons ensemble : votre ange est donc plus qu'équivalent à sa tâche; mais si les intérêts de Dieu en vous le rendaient expédient, croyez que plus de douze légions viendraient d'en haut pour vous secourir [3]. Tout cela, je veux dire toute la cour céleste, avec nos frères déjà glorieux qui, pour nous protéger, conjurent avec les anges, tout cela fait partie du système régulier de l'assistance divine et de l'ordre providentiel dans lequel nous sommes tous posés.

Et l'Église de la terre, fille, sœur, organe, émule de celle du ciel! l'Église avec sa hiérarchie, son Pontificat suprême, immortel, infaillible, son Épiscopat présent partout, son sacerdoce innombrable, son perpétuel et universel apostolat! l'Église avec son Sacrifice dont la vertu n'a pas de bornes et dont l'oblation ne cesse jamais; avec sa louange chantée le jour et la nuit par tant de lèvres consacrées et de voix virginales; avec sa prière aussi dont l'Esprit-Saint est l'âme et qui, de tous les coins du monde, crie en toute langue et à tout instant : « Dieu! venez à « notre aide, hâtez-vous de nous secourir! Notre Père qui « êtes aux cieux, ne nous induisez pas en tentation! » Joignez-y les sacrements qui, embrassant la vie entière de l'homme, et pourvoyant à tous ses besoins, font face à tous les périls qui le peuvent menacer : le baptême, qui arrache d'abord à Satan chaque proie humaine qu'il vient

1. Nonne omnes sunt administratorii spiritus in ministerium missi propter eos qui hæreditatem capiunt salutis. Hebr. I, 14.
2. Apoc. XII, 8. — 3. Matth. XXVI, 53.

de faire [1]; la pénitence, qui le chasse honteusement des âmes où il est rentré par surprise; la confirmation, instituée tout exprès pour nous rendre forts et vaillants contre lui; l'Eucharistie surtout, qui est Jésus lui-même, le mystère tout entier de Jésus, abîme de rédemption, océan de sainteté, substance de vérité, plénitude d'amour, contradiction absolue du mensonge et du mal, et puissance infinie pour nous y soustraire; Jésus enfin, je le répète, Jésus donné, donné à nous, donné chaque jour et à chacun de nous, et donné en nourriture! Car vous tenez table ouverte, ô mon Dieu! et cette table où vous m'invitez, où vous voulez que je m'asseoie toutes les fois que la faim me presse, vous l'avez dressée tout exprès pour m'être un refuge et une vigueur contre ceux qui me persécutent [2]. Encore un coup, quelle assistance, et jusqu'où s'accomplit pour nous cette antique promesse : « De ses épaules Dieu te fera un abri, « et tu espéreras à l'ombre de ses ailes [3] » !

Mais c'est même ce qu'il y a dans l'Église de plus faible et apparemment de plus méprisable qui, dans nos combats spirituels, devient une arme pour nous. Cette vertu de sanctification qui, de Jésus, a passé en elle, comme du chef dans le corps qui lui est indissolublement uni, la faisant à son tour passer dans les personnes, l'Église l'étend aux choses, à tout ce qu'elle consacre, à tout ce qu'elle bénit, à tout ce qu'elle emploie. Or, dans ces choses comme dans l'Église, comme en Jésus, cette vertu sainte devient contre le mal une force d'excommunication et d'expulsion, selon

1. Voici avec quelles fières paroles saint Grégoire de Nazianze voulait que tout baptisé répondît au démon : « Fort du signe de la croix qui t'a marqué, dis-lui : moi aussi, je suis l'image de Dieu, et il ne m'est pas arrivé comme à toi d'être précipité du ciel à cause de mon orgueil. Je suis revêtu du Christ; par le baptême, le Christ est devenu mon bien : c'est à toi de plier le genou devant moi. » S. Greg. Nazianz. Orat. XL, in sanctum baptisma, cap. 10.

2. Parasti in conspectu meo mensam adversùs eos qui tribulant me. Psalm. XXII, 5. — 3. Ibid. XL, 4.

cette sentence solennelle prononcée par le Maître, et dont l'exécution n'a pas depuis cessé un seul instant : « Voici « que s'ouvre maintenant le jugement du monde, et le « prince de ce monde va commencer d'être jeté dehors [1] ». Tout cela est donc aussi pour nous une forme de l'assistance divine; et il n'y a pas jusqu'aux petits enfants qui n'aient à leur usage et sous la main ces boucliers solides et ces glaives puissants qu'on nomme un crucifix, une relique, un *Agnus Dei*, une médaille, un rosaire, un scapulaire, une goutte d'eau bénite; ce qui est assez, si l'on en use avec confiance, pour repousser l'assaut et chasser celui qui nous le livre. Les filles de sainte Thérèse savent ce qu'en pensait leur mère, et ce qu'elle en a écrit pour l'avoir éprouvé [2]. Mais s'il en est ainsi, qui n'en viendra à trouver que, subie dans de telles conditions, une guerre n'est plus qu'un exercice et presque un jeu ?

D'autant que si Dieu emploie sa création entière à notre service, ce n'est pas pour se dispenser d'y contribuer. Outre que ce que font pour nous ces créatures, elles le font sur son ordre et par son mouvement, et qu'il en reste toujours la cause première et volontaire, il y a dans cet ouvrage une part qu'il se réserve exclusivement, et il va de soi que c'est la plus excellente. Or, cette part est justement l'objet de la troisième espèce de sollicitude divine que nous avons appelée providence de coopération. Dieu, qui gouverne toutes choses autour de nous, est personnellement présent en nous, au fond de nos âmes, au centre de notre être, au plus in-

1. Joann. XII, 31.

2. « Je l'ai éprouvé bien des fois : rien n'égale le pouvoir de l'eau bénite pour chasser les démons et les empêcher de revenir. La vertu de cette eau doit donc être bien grande. Pour moi, je goûte une consolation toute particulière et fort sensible lorsque j'en prends : d'ordinaire elle me fait sentir comme un renouvellement de tout mon être et un plaisir intérieur qui fortifie toute mon âme. Ceci n'est point une illusion, je l'ai éprouvé un très-grand nombre de fois et j'y ai fait une attention très-sérieuse. Sa Vie écrite par elle-même, ch. 31.

time de notre essence. Il n'y est pas seulement par sa présence d'immensité, comme il est dans l'arbuste qui nous ombrage ou dans le sol qui nous soutient; il y est par une présence de choix et de libre complaisance; il y est dans des relations avec nous que son seul titre de Créateur n'implique aucunement; dans une union si étroite et si profonde, qu'elle dépasse toutes celles dont la nature nous peut donner l'expérience ou l'idée. Il y est en somme comme il n'est nulle part excepté en lui-même, et pour une fin si supérieure que, comme lui seul était assez bon pour nous y destiner, lui seul aussi a la puissance de nous y faire atteindre. Il est là, principe actif, source toujours coulante, foyer toujours ardent de notre vie surnaturelle; éclairant, sanctifiant, déifiant par sa grâce l'essence même de notre âme, et étendant à toutes nos puissances, par ces émanations de sa grâce que nous appelons les vertus, cette lumière et cette sainteté toutes divines. Ainsi c'est Lui et non un autre, Lui, l'infinie bonté, Lui, l'infinie fidélité, Lui, l'infinie puissance qui, sans intermédiaire aucun, est notre sécurité foncière et notre force. Et prenez garde que cette présence active de Dieu en nous ne suppose ni une vocation éminente, ni une vertu héroïque, ni même l'absence de toute souillure ou de toute volonté déréglée. Non, elle suit régulièrement, elle suit inévitablement cet état commun des chrétiens qu'on nomme l'état de grâce; état, vous le savez, qui reste compatible dans l'âme avec une foule de péchés véniels, non-seulement commis, mais actuels, mais actuellement aimés et conservés. Certes, cet état reste toujours sublime en lui-même : si réduit néanmoins et si abaissé peut-il être en nous, qu'en descendant d'un seul degré, l'homme deviendrait mortellement pécheur et serait séparé de Dieu. Eh bien! même en ces conditions si humbles, hélas! et si peu rares, Dieu vit et opère surnaturellement dans l'âme : il nous surveille de là, comme le témoin

le plus intéressé, comme le guide le plus dévoué et le plus attentif, comme la mère la plus tendre et la plus vigilante : il considère nos moindres actes, nos moindres impressions et les moindres circonstances où le cours de la vie nous engage, et nous envoie à propos toutes les grâces actuelles nécessaires pour nous faire résister aux suggestions mauvaises, éviter le péché et sauver nos œuvres en sauvant nos personnes.

Et de là vient que, selon saint Thomas, suivi en ceci par tous les théologiens [1], la grâce sanctifiante, même au niveau le plus infime, et par suite la charité dans son moindre degré, est cependant plus forte par elle-même que toutes les tentations : de sorte que si l'âme le croit et s'y appuie, par la vertu de Dieu et malgré sa propre faiblesse, elle demeure en effet victorieuse. Trouvez-vous que ce soit assez et que tout en nous livrant, pour les adorables raisons et dans les conditions que je vous ai marquées, aux tourbillons et aux courants malsains de l'atmosphère humaine, Dieu ne puisse pas dire à notre âme comme à la vigne de la première alliance : « Qu'ai-je dû faire pour toi que je n'aie fait [2] » ? Oui, dit saint Jean, « vous êtes de Dieu, mes enfants « bien-aimés ; vous avez son esprit, vous constituez sa « race, et vous avez vaincu l'Antechrist », c'est-à-dire cette puissance séculaire, opiniâtre, multiple, qui s'oppose au règne de Jésus et qu'on appelle le démon, le monde et la chair : vous l'avez vaincu dans votre chef et en principe, et vous finirez de le vaincre vous-mêmes si vous le voulez bien, car « Celui qui est en vous » et opère avec vous « est plus grand, sans comparaison, que celui qui est dans « le monde [3] ».

1. Regit autem Dominus hominem ne inducatur in tentationem per fervorem charitatis ; quia charitas, quantumcumque parva, potest resistere cuilibet peccato. S. Thom. Opusc. x, de Orat. Domin.

2. Isaï. v, 4. — 3. I Joann. iv, 4.

## III.

Il serait douloureux de penser que vous avez pu lire ces pages, et voir successivement passer dans votre esprit les douces vérités qu'elles contiennent, sans qu'un vif sentiment de la bonté de Dieu vous ait plus d'une fois émues et pénétrées. Vous avez dit avec David : « Qu'il est bon le Dieu « d'Israël, et qui lui peut-on comparer [1] » ? Vous avez dit avec saint Jean : « Ses lois ne sont ni lourdes, ni rigou- « reuses [2] ». Vous avez répété ce que disait Jésus : « Son joug « est doux et son fardeau léger [3] ». Votre âme apaisée, dilatée, fortifiée, s'est trouvée tout heureuse d'être au service d'un pareil maître, si favorable, si fidèle, si puissant, si dévoué, si donné, bien plutôt père que maître, pour ne pas dire plus mère encore que père. Néanmoins, vienne la tentation, la certitude du secours ne diminuera point en vous la sensation de l'attaque ; et pour savoir avec évidence qu'il vous est aisé de vaincre, vous n'en verrez pas moins, dans une clarté inexorable, qu'il vous est facile d'être vaincues. Le ciel est avec vous, mais vous êtes sur la terre. Dieu vous a adoptées, mais c'est Adam qui vous a mises au monde. La grâce vous investit, mais votre nature demeure ; et d'être de fait et volontairement soumis au saint empire de Dieu, n'empêche aucunement l'homme d'être son propre maître. Enfin, on a beau être armé, pourvu, entouré de compagnons robustes, guidé par un chef infaillible ; on a beau savoir qu'on combat pour la plus sainte des causes et qui ne peut manquer de triompher ; que d'ailleurs il y va pour

1. Psalm. LXXII, 1. — 2. I Joann. V, 3. — 3. Matth. XI, 30.

chacun du ciel ou de l'enfer, il en faut venir à faire son métier de soldat; il faut endurer le travail et affronter la lutte, la lutte pénible, la lutte violente. Nous sommes nés sur un champ de bataille, et nul n'en sort qu'après l'agonie. Il servirait donc de peu d'avoir affermi votre courage en fondant votre confiance, si nous ne vous indiquions encore les secrets de ces saints combats, les règles qu'il y faut tenir, les procédés qu'on y doit employer, enfin toute cette stratégie spirituelle qui se tire de la science sacrée, et sans laquelle la vaillance elle-même ne garantirait point le succès.

Dieu l'entend bien ainsi; et comme lui-même vous assiste, c'est encore lui qui vous enseigne. « Le Seigneur « est ma force, chante le roi-prophète, il est mon refuge, « mon libérateur, mon protecteur, mon soutien et la vertu « qui me sauve. » Vous voyez jusqu'où ce saint roi compte sur Dieu et ce qu'il déclare lui devoir : cependant Dieu fait-il tout ici, et l'homme n'a-t-il plus qu'à demeurer passif? Non pas certes. « Le Seigneur, continue David, « m'a fait des pieds agiles pour courir comme le cerf et « gagner les hauteurs; il a dressé mes mains à la lutte et « façonné mes bras comme un arc d'airain ». Il m'a tracé des règles et appris toute une discipline. Aussi (c'est la conclusion qu'il en tire) « je poursuivrai mes ennemis et « je les saisirai; et je ne quitterai le combat qu'après les « avoir terrassés, mis en pièces et réduits à une entière im- « puissance[1] ».

La stratégie chrétienne en matière de tentation peut être ramenée à ces trois mots que l'Esprit-Saint nous dit dans l'Écriture : veiller, prier, résister.

Il faut veiller; c'est la première des recommandations que nous fait Notre-Seigneur. « Veillez », dit-il aux trois

1. Psalm. XVII, 3.

qu'il emmène à Gethsémani ; « veillez, de peur que vous « n'entriez en tentation[1] ». Mais parce que la leçon est capitale, ce que je dis à vous, mes apôtres, à vous, peuple qui m'écoutez, « je le dis à tous » sans exception jusqu'à la fin du monde, « veillez[2] ». Et pourquoi ? Veillez, dit-il, parce que « vous ne savez ni le jour, ni l'heure, ni le moment[3] ». Cela s'entend d'abord de son avénement à lui, soit de celui qui doit tout finir, soit de celui qui termine la vie d'un chacun. Mais cela doit s'entendre aussi des assauts que le démon nous livre ; car de Satan qui nous tente, comme du Christ qui nous doit juger, l'Évangile dit pareillement qu'ils ressemblent à un voleur de nuit, lequel fond à l'improviste sans que rien ait donné l'éveil et fait soupçonner son approche. Il est donc nécessaire de veiller pour nous garer de l'un, comme pour être en mesure de répondre à l'appel de l'autre : d'autant que si celui-ci peut venir à toute heure, nous sommes néanmoins assurés qu'il ne viendra qu'une fois; tandis que le premier nous attaque à peu près sans cesse et nous tend des embûches à chaque pas. Le grand talent dans une guerre est de savoir surprendre l'ennemi : d'où il suit que la grande faute et le malheur suprême est de se laisser surprendre. C'est pourquoi si, après une journée de bataille, on permet à la troupe harassée de dormir, ce n'est jamais qu'en l'entourant de sentinelles qui veillent. En somme, il est manifeste que, dans ces continuels combats au milieu desquels nous vivons, la vigilance étant notre première sûreté, est aussi notre premier devoir.

Dieu l'a rendu facile : car s'il peut sembler malaisé de ne pas dormir quand il fait nuit, il ne l'est pas ordinairement de veiller lorsqu'il fait jour. Or, il fait jour pour les chrétiens. Le Christ est leur soleil, et ce soleil ne se couche

1. Matth. XXVI, 41. — 2. Marc. XIII, 37. — 3. Matth. XXIV, 42.

point. Disparu pour les sens, il reste présent et radieux à la foi; et comme elle plonge, pour l'y adorer, jusque dans le sein du Père où il a son orient éternel, elle l'y trouve encore, et se plaît à l'y contempler, quand il y rentre, selon la chair, pour y prendre à la tête des saints son éternel repos. Quiconque a reçu le témoignage du Christ en croyant sa parole, « a passé des ténèbres dans l'admirable « lumière de Dieu [1] »; lumière matinale, il est vrai, mais telle, dès son aurore, que, comparée à elle, la plus vive illumination naturelle ne paraît plus qu'une nuit, et que celui qui la possède devient « lumière dans le Seigneur [2] ». « Vous n'êtes plus, dit saint Paul, les enfants des ténèbres, « vous êtes les fils du jour [3] ». Et il en tire cette conséquence : « Marchez donc comme il sied à des gens que le « soleil éclaire [4] », c'est-à-dire, avant tout, ayez les yeux ouverts, regardez devant vous, veillez.

Ils ne veillent point quoiqu'il fasse jour, ceux qui, malgré leur foi, trop faible pour les retenir, transgressent volontairement la loi divine et tombent dans le déplorable état du péché. Le Christ ne se retire pas d'eux, mais eux-mêmes se retirent du Christ : le soleil les enveloppe encore de sa clarté, mais comme celui qui brille au firmament éclaire quelquefois un cadavre. Car l'âme pécheresse est bien plus qu'endormie, elle est morte. Et alors qui ne voit qu'elle devient une proie livrée à toutes les volontés méchantes du tentateur? Elle a salué Satan comme roi, elle l'a choisi pour tête. Quelle tête ne meut à son gré les membres qu'elle domine? « Quiconque commet le péché, dit Jésus, « devient l'esclave du péché [5]. » C'est une loi que cette servitude, une loi inévitable. Sans doute la toute-puissante miséricorde de Dieu n'abdique point; et la foi, qui survit à

1. I Petr. II, 9. — 2. Ephes. v, 8. — 3. Thessal. v, 5.
4. Rom. XIII, 13. — 5. Joann. VIII, 34.

la charité, empêche que la mort de cette âme soit complète et désespérée. On ne peut donc pas dire que Satan soit le maître absolu du pécheur; mais qu'il est puissant néanmoins, quelles impulsions il donne, quels desseins il inspire, quelles ardeurs il allume, quelles ruines il fait, que d'ombres il amasse! « Mes péchés m'ont enlacé et comme « emprisonné, dit le roi pénitent, à ce point que je suis « impuissant à rien voir[1] ». Et si cela est vrai du pécheur qui reste croyant, qu'en est-il du pécheur incrédule? On ne peut s'étonner que d'une chose, quand une âme a cessé d'être en grâce avec Dieu, c'est que toute tentation ne lui vienne pas, et qu'elle ne cède point à toutes celles qui lui viennent.

Voilà donc la première vigilance à opposer à la tentation, la vigilance de l'état de grâce, le retour de l'âme au jour chrétien, l'œil intérieur maintenu capable de voir la vraie lumière.

Mais de plus il est nécessaire que ce vivant, qui peut ouvrir les yeux, les tienne effectivement ouverts, et que, s'interdisant le sommeil, il se défende même de la somnolence. Quelle résistance oppose un endormi? et celui qui s'endort, quels combats peut-il soutenir? Or, elle dort et demeure par suite exposée aux coups de l'ennemi, l'âme paresseuse, l'âme molle, lâche, pusillanime, que tout sacrifice épouvante, que tout travail sérieux surmonte, qui, riche peut-être de désirs, reste pauvre de résolutions, et plus encore d'opérations; qui se ménage en tout, suit à peu près toujours ses pentes et se laisse aller aux courants. Elle est toute somnolente et déjà ne veille plus, l'âme tiède à qui le souvenir de ses péchés, ni l'expérience des grâces de Dieu, ni la pensée des joies éternelles, ni les saints mystères de Jésus, ni ses doux sacrements n'apportent qu'une émotion super-

1. Psalm. XXXIX, 13.

ficielle, passagère, stérile. Elle va dormir aussi l'âme rêveuse qui, dégoûtée de la vie réelle et de ses austères obligations, s'amuse aux vains mirages et subit volontairement le charme des fantômes. Faire ainsi, vivre surtout ainsi, c'est ne plus se tenir en garde, mais provoquer le démon, lui tendre la main et lui entr'ouvrir son cœur. On peut ne pas s'en rendre compte, et se croire à cent lieues de le vouloir : on le fait cependant, et l'on agit trop comme si on le voulait, pour que le germe au moins de cette volonté ne soit pas déjà vivant dans l'âme. Si l'on s'induit soi-même en tentation, quelle apparence qu'on y échappe et surtout que l'on y résiste? Il en faut dire autant des âmes qui ont coutume d'agir par entraînement et par passion. C'est même les épargner que de les mettre au rang des endormis, quand si souvent leur place serait parmi les aveugles. En tout cas, elles aussi manquent au devoir de la vigilance, et dès lors n'ont plus le droit d'espérer un triomphe fréquent.

Défiez-vous, à ce point de vue, de tous les plaisirs un peu vifs, surtout s'ils viennent des sens; comme aussi des ivresses naturelles que causent parfois certains succès, et des excès de sensibilité que la raison réprouve. Défiez-vous de la quiétude où nous met d'ordinaire une prospérité tant soit peu durable ; mais ne vous défiez pas moins de l'ennui, de la mélancolie, du découragement sous toutes ses formes, de l'oisiveté et de tout gaspillage du temps. Tout cela trouble l'œil intérieur, l'obscurcit, l'énerve, et, diminuant en nous la vigilance, augmente d'autant les chances du tentateur. Raisonnez pareillement de l'étourderie habituelle, de la dissipation, de la curiosité, enfin de toutes les intempérances soit de l'esprit, soit du cœur. La *mesure* est un camp, hors duquel nul ne met le pied, sans se trouver immédiatement sur un terrain ennemi.

Un autre obstacle à la sainte clairvoyance et à la vigilance chrétienne, c'est cette sagesse mondaine et charnelle

que saint Jacques ne craint pas d'appeler « diabolique[1] », et qui mérite ce nom parce que, retirant les âmes de la sphère lumineuse où la foi les maintient, elle les mène peu à peu, à travers les nuages de plus en plus épais des désirs, des amours et des calculs terrestres, à ces ténèbres mortelles dont Satan est tout ensemble le prince et le foyer. Vous ne serez suffisamment éclairées et gardées que si vous vous appliquez à être surnaturellement sages.

Mais travaillant ainsi pour tenir vos yeux ouverts, tâchez en même temps de conserver l'atmosphère de votre âme toute libre et toute pure. Vous le savez, rien ne porte au sommeil comme un air chargé de miasmes et de vapeurs grossières. Or, toute faute, fût-elle légère, épaissit plus ou moins l'air que notre âme respire; et si les fautes se multiplient, si surtout le cœur s'y affectionne, cet air intérieur devient si lourd, que l'âme en est appesantie et ne peut guère, par suite, échapper longtemps au sommeil. Voulez-vous donc veiller toujours, que votre conscience reste sans tache.

Simplifiez-vous aussi ; simplifiez vos pensées, vos affections, vos intentions, vos voies, vos œuvres, votre âme et votre vie tout entière. Regarder tant de choses équivaut en pratique à n'en regarder aucune. Éparpiller son cœur, c'est l'exténuer; et l'exténuer, c'est plus que l'exposer. Ne laissez rien de louche ni d'incertain dans vos conduites. « Qui chemine avec simplicité, dit l'Esprit-Saint, chemine « avec sûreté[2] ». Une seule fin ; Dieu, sa volonté et son service, sa gloire et sa joie, qui, par leur rayonnement sur nous, deviennent notre joie et notre gloire; un seul moyen; Jésus, sa parole, sa grâce, son Saint-Esprit; une seule direction par là même et une seule intention. Presque tout le secret de la vigilance chrétienne, et partant de la douce et sainte paix qu'elle produit, consiste dans cette simplification

1. Jacob. III, 15. — 2. Prov. X, 9.

du regard intérieur. « Si ton œil est simple, dit Jésus, tout « ton corps sera lumineux[1] » : tout ton corps, c'est-à-dire l'ensemble de tes pensées, la somme de tes œuvres, la totalité de ta vie. Et alors, quelle société possible entre les ténèbres de la tentation et cette lumière de grâce dont vous êtes pleines ? Des ombres qui, en s'approchant d'elle, la relèveront d'un éclat nouveau et la rendront plus admirable, oui, cela reste possible ; mais des ténèbres qui s'y mêleront pour en obscurcir la clarté, jamais. Oh ! si, ayant deux yeux, nous n'avions qu'un regard ! si, comme nous n'avons qu'un cœur, nous n'avions aussi qu'un amour, dans quel jour s'écouleraient nos jours ! et comme, marchant ici-bas libres, tranquilles, invaincus, invincibles, nous blesserions, nous réjouirions, nous ravirions le cœur du céleste Époux[2] ! Veillez donc ainsi et soyez attentives : veillez sur vous, veillez autour de vous.

Veillez sur vous. Évitez la multiplicité des examens de conscience, qui, si on en abuse, troublent plutôt la vue qu'ils n'éclairent : et lorsque vous vous considérez vous-mêmes, faites-le sans angoisse, sans minutie, sans contention. Dieu ne veut pas qu'un acte qu'il nous demande, et dont le but est de nous mener à lui, dégénère pour nous en supplice. Au reste, pour éviter ceci, il suffira le plus souvent de faire cet examen devant Notre-Seigneur, à ses pieds, sous ses yeux, près de son cœur, au lieu de s'examiner uniquement devant soi. Mais cette réserve faite et cette indication donnée, regardez et jugez l'esprit qui vous pousse, les motifs qui vous déterminent, les intentions qui dirigent vos actes. Rendez-vous compte, non-seulement de vos fautes, mais de ces racines méchantes ou imparfaites dont elles sont le fruit régulier. Voyez l'état général de

1. Matth. VI, 21. — 2. Vulnerasti cor meum... in uno oculorum tuorum. Cant. IV, 9.

votre cœur ; cherchez-en spécialement les côtés faibles et défectueux, sachant que l'ennemi les connaît tous et les observe, et que c'est par là surtout qu'il essaiera d'entrer. Même lorsque vous aurez la grâce et la vertu de vous dépasser habituellement vous-même jusqu'à vous oublier, pour ne penser qu'à Dieu et à ses perfections, à Jésus et à ses mystères, ne vous dispensez pas tout à fait de ce devoir de l'examen. Si rapide qu'il puisse être alors, ce regard est encore nécessaire : et du reste, n'étant plus en réalité que l'application faite à votre âme de la lumière supérieure en laquelle vous vivez, ou, si vous l'aimez mieux, le passage volontaire et aperçu de votre âme dans cette lumière, vous en aurez le profit sans en avoir l'inconvénient, et vous ne devrez même pas payer d'une distraction la précieuse sûreté qui vous en reviendra.

Enfin, veillez autour de vous. Considérez le milieu où votre vie se passe, vos relations, vos habitudes, vos difficultés, les occasions de tentation ou de péché dans lesquelles vous vous rencontrez ; celles qui naissent de votre état, de vos fonctions, et sont dès lors pour vous dans l'ordre de la Providence ; les autres aussi qui sont plus rares et ne s'offrent qu'accidentellement, celles surtout dont vous êtes personnellement la cause et qui dépendent par conséquent de votre liberté. Priez Dieu de vous préserver de toute illusion et de toute faiblesse dans cette recherche délicate. Il faut être particulièrement assisté d'en haut pour savoir toujours discerner pratiquement ce qui est vrai et sage ; mais le meilleur moyen d'obtenir cette grâce, c'est d'être sincèrement disposé à lui obéir, coûte que coûte, aussitôt qu'on l'aura reçue. Vous comprenez que, sur ce point, la vigilance n'est que le premier aspect ou plutôt le premier acte de la prudence. Ne vous exposez donc point, sans raison suffisante, au péril, je ne dis pas de pécher, mais même d'être tenté. Il faut ici un mélange de liberté et de crainte,

de confiance en Dieu et de défiance de soi, de courage et de retenue, dont il n'y a que le Saint-Esprit qui puisse faire la proportion juste. En tout cas, la sagesse la plus vulgaire, je veux dire la plus accessible et la plus répandue, commande qu'en dehors d'une volonté certaine de Dieu ou raisonnablement présumée telle, on ne s'aventure jamais dans une région malsaine, et surtout qu'on ne s'y fixe point. « Ne reste pas dans le pays qui avoisine Sodome », disent les anges de Dieu à Loth, « de peur que tu ne sois « enveloppé, toi aussi, dans la ruine de cette ville coupa- « ble [1]. » Faites grand état de ce conseil, vous souvenant aussi de ces sentences divines : « Quiconque touche de la « poix, aura la main souillée [2] », et, « si quelqu'un aime le « danger, il ne manquera pas d'y périr [3] ». En somme, je redis ce grand mot dont vous comprendrez mieux désormais la portée : veillez.

Mais Notre-Seigneur, qui nous dit de veiller, nous enjoint aussi de prier. Ces deux recommandations vont partout de pair dans l'Évangile, et la leçon y est souvent répétée.

Quoiqu'on ne fasse aucune veille salutaire si Dieu n'éclaire et ne soutient, il semble que la vigilance soit surtout une pratique humaine ; la prière en est une divine. L'une peut nous donner quelque sécurité terrestre, l'autre nous vaut le secours du ciel. La première aussi paraît tendre davantage à nous faire éviter le combat ; l'effet propre de la seconde est de nous y donner du courage et de nous faire à la fin remporter la victoire. Au demeurant, les deux sont nécessaires, et, si vous les joignez ensemble, vous comprendrez jusqu'où sont vraies ces douces paroles du

1. Genes. XIX, 17. — 2. Eccli. XIII, 1.
3. Ibid. III, 27.

Sage : « C'est en vain qu'on tend un filet devant les yeux « de ceux qui ont des ailes [1] ».

Ce qui est dit ici de la prière comme secours dans la tentation, s'entend évidemment de la prière sous toutes ses formes. Qu'elle soit vocale ou mentale; qu'on l'emprunte ou qu'on la compose; qu'elle sorte comme un cri de l'inspiration ou de l'angoisse de l'âme; qu'elle exprime ou la crainte, ou la confiance, ou l'amour, ou l'adoration; qu'elle jette le cœur en Dieu ou appelle Dieu dans le cœur; qu'elle soit même un pur souvenir, une sainte pensée évoquée ou conçue, une image pieuse volontairement arrêtée devant l'œil intérieur, quoi que ce soit enfin de vrai, de bon, d'édifiant, de chrétien; qu'en outre il s'ensuive dans l'âme un mouvement en haut, un rapprochement de Dieu, un regard jeté sur sa bonté, un recours à sa Providence, cela vaut contre l'ennemi, dissipe les ombres, apaise les troubles, abat les forces mauvaises et chasse le démon. Soyez très-libres ici, et que chacune suive sans scrupule ses attraits personnels, où elle aura, la plupart du temps, l'indice sûr de ses vrais besoins.

Toutefois nous ne pouvons omettre de mentionner à part et de vous recommander très-spécialement les prières de la sainte Écriture. Dieu déclare que tout ce que contient ce livre à jamais béni « a été écrit pour nous « instruire », mais certainement aussi pour nous soutenir et nous protéger. D'abord, chaque parole du texte sacré est une vérité divine énoncée en langue humaine, un rayon créé du soleil éternel, un fragment du Verbe fait chair. A ce titre déjà, toute phrase de la Bible est une sorte de sacramental et devient par là même un exorcisme contre Satan [2]. Vous voyez par l'histoire

1. Prov. I, 17.
2. Il en va de même du symbole de la foi. C'est pourquoi lorsque, selon l'ancienne discipline de l'Église, on livrait solennellement cette

de la tentation de Jésus au désert, comme on peut, dans ces saints combats, employer l'Écriture. Se la rappeler, la citer, s'y appuyer surtout avec foi, c'est comme se revêtir du Christ. Or, ce vêtement est une armure, et cette armure est impénétrable. Mais si telle est déjà la vertu d'une parole quelconque de ce livre inspiré, quelle sera l'efficacité des prières qu'il a plu à Dieu d'y faire écrire? Une prière composée par Dieu pour les usages de l'homme et pieusement récitée par l'homme, que ne vaudra-t-elle pas devant Dieu? Saint Paul dit que « Dieu ne se peut nier lui-même [1] ». Peut-il se refuser? peut-il se résister? Ne trouvons-nous pas dans ces prières divines, la formule authentique de ces inénarrables gémissements, que le Saint-Esprit pousse sans cesse du fond des âmes saintes exilées sur la terre [2]? N'est-ce pas là, varié à l'infini, ce cri puissant et universel dont il est le principe en nos cœurs, et qui, pénétrant jusqu'à l'intime du cœur de Dieu, le force à se souvenir qu'il est vraiment notre Père [3]? N'est-ce pas là enfin la prière personnelle du Christ, le Fils bien-aimé de ce Père, vivant en notre nature, cheminant dans nos voies, portant nos péchés, subissant nos épreuves, nos ennuis, nos assauts, nos douleurs, et demandant, comme l'un de nous, secours et protection à Dieu?

Cela est principalement vrai du psautier. Le psautier

formule sacrée aux catéchumènes, ce qui avait lieu le mercredi de la quatrième semaine de Carême, le prêtre leur disait entre autres choses : « Vous devez retenir dans vos cœurs cette courte formule, de manière à user en tout temps, comme d'un secours, de la confession qu'elle contient. Le pouvoir de cette arme est invincible contre toutes les embûches de l'ennemi; elle doit être familière aux vrais soldats du Christ. Que le diable, qui ne cesse jamais de tenter l'homme, vous trouve donc toujours armés de ce symbole ». Traduction de Dom Guéranger. Année liturgique. Temps du Carême. — On peut dire, proportion gardée, la même chose du texte des Règles et Constitutions religieuses approuvées par la sainte Église.

1. II Tim. II, 13. — 2. Rom. VIII, 26. — 3. Rom. VIII, 15.

est par excellence le livre de la prière du Christ militant et patient. Dans les jours de sa vie mortelle, Notre-Seigneur a certainement récité les psaumes, y puisant, au profit de son humanité infirme, les forces que sa divinité y avait tout exprès déposées; et, que ces saints cantiques aient été dits par lui, qu'ils aient traduit son cœur et passé par ses lèvres, comme cela nous les rend plus chers, cela augmente aussi leur vertu. La lumière y est éblouissante, l'onction y abonde, la grâce en ruisselle. Vous le savez, Jésus les a récités en son nom et au nôtre : beaucoup même ne pouvaient lui convenir qu'autant qu'il tenait notre place et s'appropriait nos états. Or, comme alors on eût pu dire que nous les récitions déjà en lui, maintenant il faut dire qu'il les récite en nous. C'est l'un des effets prodigieux de cette communion vivante où la grâce nous met avec lui. Devinez donc si, entendant Jésus quand nous prions, le Père nous exauce !

Étudiez ce livre incomparable. Autrefois, les chrétiens l'apprenaient par cœur; qu'il nous soit du moins familier. Il peut servir à mille fins; mais usez-en surtout dans vos luttes. Je défie qu'on imagine un état pénible de l'âme, une forme, une nuance ou un degré de tentation, une épreuve divine ou humaine, qui n'ait dans quelque psaume son expression exacte et complète, avec la prière propre qui y correspond. Quelle ressource et quelle force ! Oui, pauvres âmes troublées, inquiétées, affaiblies, divisées en vous-mêmes; âmes tentées de moins croire ou de ne plus espérer, presque séduites peut-être et déjà à demi entraînées; âmes accablées d'ennuis, de dégoût, de tristesse, suivez le conseil de saint Jacques, qui est d'abord celui de Jésus, priez [1]. Mais, croyez-moi, prenez souvent, pre-

1. Jacob. v, 13.

nez habituellement votre prière dans ces pages toutes divines ; lisez un psaume ou quelques versets de psaume, et, si vous le pouvez, chantez-le. Comme la harpe du jeune psalmiste calmait les fureurs de Saül et éloignait de lui l'esprit malin [1], ces cantiques vous soustrairont aux influences malsaines, et, remettant tout en ordre, vous rendront la sérénité.

Oh ! que n'avons-nous plus de foi à la prière ? Jamais nous ne serions vaincus. Au fond de toute tentation il y a l'enfer, mais à la cime de toute prière il y a Dieu. Une âme ne prie jamais sans que Dieu se rende activement présent en elle, c'est-à-dire sans qu'il y fasse quelque nouvelle et plus efficace opération. Or, toute présence active de Dieu brûle Satan et l'extermine. Dans le rapport où ce malheureux s'est lui-même établi avec Dieu, c'est une nécessité que toute action divine le contredise, le torture, l'écrase et le précipite.

Priez donc. Sans doute Dieu, étant tout amour, est toujours, quant à lui, incliné à nous faire du bien ; et cette inclination, qui lui est naturelle, la grâce la met dans tous les êtres qu'il s'unit par son Saint-Esprit. De plus, ni en lui, ni en eux, cette inclination n'est jamais inactive. Dieu et ses saints nous font du bien comme le soleil nous chauffe et comme la source épanche ses eaux. S'il arrive, chose fréquente ou plutôt journalière, qu'une peine afflige notre cœur, il est de foi que par le fait même de notre chagrin, Dieu se tient plus proche de nous [2]. Cependant il lui plaît d'être régulièrement déterminé par nous à exercer envers nous sa bonté dans telle ou telle mesure. Il veut être prié ; et quoique son cœur soit si ouvert, il nous en donne la clef, nous enjoignant de nous en servir : ce qui

1. I Reg. XVI, 33.
2. Juxtà est Dominus iis qui tribulato sunt corde. Psalm. XXXIII, 19.

est bien moins l'acte d'un maître exerçant un droit, que l'industrie d'un médecin trop dévoué à son malade pour ne lui vouloir point enlever jusqu'aux racines du mal ; et plus encore peut-être le procédé exquis d'un ami qui n'apprécie rien tant dans les rapports que la délicatesse, et qui, même en nous obligeant, tient à nous honorer. Jésus a dit : « Venez à moi, vous tous qui travaillez et pliez sous « la charge[1] ». Ne laissez donc jamais la tentation faire un si grand bruit dans votre âme que vous n'entendiez plus cette ravissante invitation. Allez à celui qui vous appelle, et jamais si impérieusement, jamais si tendrement qu'à l'heure où vous avez besoin de lui. Et que de fois il ne permet votre peine que pour vous faire deviner le besoin qu'il a lui-même de vous voir de plus près, et vous contraindre suavement à venir !

Priez le Père céleste, votre vrai père ; priez le Fils, votre vrai frère; priez le Saint-Esprit, l'amour vivant de ce Père et de ce frère, l'amour infini qu'ils vous donnent et qui vous les donne. Dites au Père de regarder en vous la face de son Christ[2] : c'est une prière pleine d'efficace ; et fussiez-vous extérieurement dans les mains de Satan à l'heure où vous la dites, ce n'est pas cela qui empêcherait Dieu de reconnaître Jésus en vous, puisque, dans son amour pour nous, Jésus a daigné se laisser toucher et emporter une fois par ces mains haïssables[3]. Priez la douloureuse, la compatissante, la toute-puissante humanité de Jésus : priez son Sacré Cœur d'où toute grâce coule à torrents ; priez-le dans l'Eucharistie où il est si absolument nôtre qu'il n'y vient que pour passer en nous. Priez la Très-Sainte Vierge, bonne de toutes les bontés, et qui semble n'avoir été constituée Mère de Dieu que pour devenir aux hommes une

1. Matth. XI, 28.
2. Respice in faciem Christi tui. Psalm. LXXXIII, 10.
3. Matth. IV, 5.

meilleure mère. « Est-ce qu'une mère abandonne jamais « son enfant[1] » ? Est-ce qu'elle est jamais sourde à sa voix, ou distraite quand il lui parle, ou indifférente à ses intérêts, sans émotion devant ses périls, sans compassion pour ses douleurs? Et quand cela serait vrai des autres, serait-ce possible de celle-ci? Recourez donc à elle. Une tentation exposée, apportée, confiée à Marie, est une tentation disparue; ou plutôt elle est transformée, car de ce germe de péché qui était contenu, cette sainte Vierge fait immanquablement éclore une vertu et une gloire.

Priez les bons anges, et avant tout le vôtre, qui vous surveille toujours et vous est tout dévoué, mais qui, ne l'oubliez pas, vous assistera d'autant plus que vous l'invoquerez davantage, avec plus d'humilité, de piété et de confiance. Comme vous pouvez entraver son action, vous pouvez la favoriser. Le prier, c'est l'aider dans son œuvre. Priez saint Michel, le premier souteneur de la grande cause du Christ, l'antagoniste de Satan, l'Ange gardien de l'Église, « établi, dit la sainte Liturgie, comme l'intendant « de toutes les âmes que Dieu veut accueillir[2] ». Priez saint Gabriel, l'Ange de l'Incarnation, plein de zèle pour procurer et pour défendre les fruits de ce mystère. Priez saint Raphaël, « un des sept qui se tiennent devant le trône de « Dieu[3] » et en même temps si donné à nos intérêts, si divinement mêlé à nos affaires, sachant tant de secrets pour conjurer le démon, possédant tant de baumes pour guérir nos infirmités! Priez chacun des Ordres des trois Hiérarchies, selon que le caractère spécial de sa gloire et de sa fonction semble avoir plus d'analogie avec la tentation qui vous tourmente. Ainsi, contre les défaillances du saint amour ou les sollicitations de l'amour insensé et impur, priez les Séraphins. Si vous êtes assaillies de doutes contre

1. Isaï. XLIX, 15.—2. Off. S. Michael. Antiph. Laud.— 3. Tob. XII, 15.

la foi, troublées par des sophismes, séduites par la fausse science, recourez aux Chérubins. Implorez le secours des Trônes pour vous défendre de l'inconstance, de l'irrésolution, de la mobilité de l'esprit, de la fragilité du cœur, enfin de toute inégalité dans le service de Dieu. Quand la tentation fond sur vous comme la foudre, et que vous endurez quelqu'une de ces affreuses violences qui semblent révéler la présence et l'action ou de démons plus nombreux ou d'un démon plus redoutable, appelez à votre aide les Principautés, les Dominations, les Puissances. Dans vos langueurs, dans vos découragements, dans tous ces dangereux dégoûts que trop souvent le devoir inspire, invoquez les Vertus.

Et ce que je vous ai dit des anges, appliquez-le aux saints. Vous avez vos patrons, patrons de religion ou patrons de baptême qui, dans l'ordre de l'intercession, sont à peu près pour vous ce que sont vos anges gardiens dans l'ordre de l'assistance. Vous avez vos saints de dévotion et d'affection ; enfin la multitude des bienheureux qui, étant tous les amis de Jésus, sont naturellement les vôtres, et dont vous ne réclamerez jamais vainement le secours.

Je le répète, c'est là une force incalculable et qui, eussions-nous à soutenir les tentations du saint homme Job, feraient plus que suffire à nos nécessités.

Mais comme l'ennemi le sait, un de ses premiers et principaux efforts est de faire justement porter la tentation sur la prière. Au moment même où il voit que vous en avez le plus besoin, il travaille à vous en détourner, et à vous la rendre comme impossible. Ou il vous encombre l'esprit de distractions, ou il tâche d'énerver votre espérance, de resserrer votre cœur, d'appesantir votre activité et de vous enchaîner dans l'impuissance. Dire un Pater, formuler une invocation, pousser même vers Dieu un soupir filial, cela fait l'effet d'une mer à franchir ou d'une montagne à soulever. L'âme est engourdie et glacée : on croit n'avoir plus

de foi, on est dans les ténèbres, et sans doute déjà dans le péché. C'est par respect pour Dieu qu'on ne le veut point aborder dans un état pareil : bien loin de le fléchir, on l'offenserait davantage ; le cœur démentirait ce que diraient les lèvres ; et d'ailleurs à quoi bon ? On a déjà tant prié d'autres fois ; on n'en est pas plus avancé : c'est à recommencer toujours, et après tant d'années et d'efforts, on se retrouve juste au point de départ. Ce sont là les tromperies et les lacets de cet imposteur. Comprenez sa tactique et à tout prix déjouez-la. Défendez, sauvez votre prière, bien assurées par là de sauver tout le reste. « Béni soit le Sei-« gneur, disait David, qui n'a éloigné de moi ni ma prière « ni sa miséricorde [1] ». Priez quand même, priez de force, je veux dire forcez-vous à prier ; et s'il arrive, ce qui se voit, que Dieu, par un secret dessein, semble de connivence ici avec Satan en vous faisant attendre, apparemment du moins, le succès de votre demande, redoublez alors d'énergie et de confiance ; faites comme Jésus qui, étant tombé en agonie, prolongea sa prière [2] ; insistez, persévérez ; infailliblement vous vaincrez. Je ne puis pas vous promettre que vous ne souffrirez pas beaucoup dans ces rencontres ; mais tenez pour certain que chaque victoire ainsi remportée en vaut mille.

Il faut veiller, il faut prier ; mais enfin il faut résister. La prière obtient le secours ; mais ce secours veut être employé, et cet emploi fait la résistance. Encore qu'il soit divinement aidé, et justement parce que Dieu l'aide, l'homme doit agir aussi. Quand saint Paul parle des combats de la foi et nous nomme les soldats du Christ, c'est de la théologie morale qu'il fait, non de la poésie, ni de la

1. Psalm. LXV, 20.
2. Factus in agoniâ prolixiùs orabat. Luc. XXII, 23.

rhétorique. Ce devoir de la résistance est du reste mentionné plusieurs fois dans les Épîtres apostoliques; il semble même que tout cet armement surnaturel dont nous lisons la description dans la lettre aux Éphésiens, ait pour première vertu de rendre cette résistance facile. En effet, se maintenir, rester ferme, tenir bon, c'est de quoi il s'agit avant tout. « Résistez seulement au démon, dit saint Jacques, et « vous le verrez s'enfuir [1] ». Ne sortez donc pas de vous, quoi qu'il se passe autour de vous. Gardez votre âme, fermez ses yeux, bouchez ses oreilles. L'ennemi ne vous demandera qu'une seconde d'attention; il prétendra n'avoir qu'un seul mot à vous dire, et ce pourra bien être vrai; mais sachez que ce mot serait en vous ce qu'est l'étincelle dans un bûcher, peut-être dans une poudrière. Soyez donc intraitables, refusez tout et tout de suite. C'est, en cette matière, une sorte de premier principe qu'il ne faut jamais discuter avec la tentation. Plût à Dieu que notre première mère ne l'eût pas oublié au paradis terrestre!

Parfois un seul acte intérieur de mépris, soit pour l'objet de la tentation, soit pour le tentateur lui-même, suffira à vous délivrer. D'autres fois cet acte serait un luxe; ce sera assez de passer outre, de vous distraire, de vous occuper sérieusement, fût-ce d'un travail manuel. Beaucoup de tentations ne prennent de l'importance et ne deviennent périlleuses pour nous, que parce que nous y prenons trop garde. Il y a mille pensées, mille images qui nous peuvent traverser l'esprit, mille sentiments irréfléchis qui émeuvent notre cœur ou nos sens, dont il faut faire l'état que le voyageur fait des insectes qui bourdonnent autour de sa tête, ou des grains de poussière que son pied soulève en marchant. Les âmes simples simplifient tout; et au contraire il n'y a personne pour être souvent, cruellement, dangereuse-

1. Jacob. IV, 7.

ment tenté comme les âmes embrouillées, perplexes, scrupuleuses, et, plus encore que celles-ci, les âmes qui manquent habituellement de droiture en elles-mêmes et de sincérité avec Dieu.

Malgré tout, il y a des temps où il ne sera plus possible de vous en tirer à si peu de frais. Plus moyen de se distraire alors ; on est obsédé : le mépris même n'est plus de mise ; telles sont les forces déployées par l'ennemi, qu'on est bien obligé de compter avec elles. On est envahi, enlacé, enveloppé de ténèbres et comme submergé sous les flots. De tous les mauvais instincts du cœur et du corps, il n'y en a pas un seul qui ne soit sous le charme, caressé, content et apparemment gagné. Ce sont ces états honteux et douloureux dont parle si souvent le Prophète : « Les eaux », dit-il, ces eaux glaciales qui éteignent la charité, « ont pénétré jusqu'à « mon âme ; je suis comme enfoncé dans un abîme de « boue [1] ». Toute l'animalité humaine s'épanouit comme d'elle-même sous les touches secrètes et perfides du séducteur qui nous harcèle. La volonté a beau se retirer et protester, elle n'empêche ni la vivacité des tentations, ni leur douceur. On est ivre, on est presque fou [2]. A d'autres heures, c'est une fièvre d'incrédulité, de révolte et d'indépendance qui s'empare soudainement de l'âme et semble du premier coup, non-seulement la soustraire à Dieu, mais la lui opposer comme une puissance rivale, alléguant des droits, réclamant un dû, formulant des plaintes. Ou bien encore

1. Psalm. LXVIII, 1.

2. Il n'est personne ayant tant soit peu lu la Vie des Saints, qui ignore que ces paroxysmes de la tentation ne leur ont point été ménagés. En plus des faits si connus de saint Benoît et de saint François d'Assise, il y en a dans l'histoire de sainte Catherine de Sienne, un célèbre et consolant exemple. (V. sa Vie par le Bienheureux Raymond de Capoue, ch. II.) Celui de la Bienheureuse Angèle de Foligno n'est pas moins remarquable. (Le livre de ses visions, trad. Hello, ch. 19.) Nous rappelons ceci pour l'encouragement des bonnes âmes, et spécialement des vierges consacrées à Dieu.

ce sont des sentiments violents de colère et de haine contre le prochain. Au fait, il n'y a point de passion qui n'ait ainsi son démon et ne puisse, avec son concours, soulever en nous des tempêtes. Que faire alors ? Prier, prier toujours, prier ardemment ; mais aussi résister, se tenir, contredire ; dire non, quand tout dit oui ; dire le devoir, quand tout dit la jouissance ; dire Dieu, quand tout dit nous. Si vous faites cela, vous résistez et vraiment tout est sauf. Comme tout le genre humain était dans l'arche lorsque, conduite par Dieu, elle flottait sur les eaux du déluge ; ainsi toute votre vie morale est dans cet acte de volonté, dans ce refus, dans cette parole qu'il n'est pas même besoin d'articuler. Et non-seulement votre vie morale, mais encore cette grâce sanctifiante, qui en est la vigueur et la valeur divines, et avec cette grâce toutes les vertus qui en sont le déploiement[1]. Car s'il y a de ces vertus dont votre volonté ne soit pas le siége immédiat, comme elle l'est de la charité qui prime et vivifie les autres, celles-là même elle les a en dépôt ; et comme elle a le devoir de les défendre, elle a aussi le pouvoir de les garder. Or, ici elle les garde. Il n'y a parfois, ce semble, que l'extrême cime de l'âme, et comme un point, qui dépasse un océan de fange : n'importe ; votre liberté est dans ce point ; cette cime a la saillie voulue pour que le soleil divin la dore ; elle a l'étendue suffisante pour que Jésus y pose les pieds. C'est l'effet de la résistance.

Sans parler de la grâce qui toujours et partout en demeure le premier principe, cette force de la résistance nous vient

1. « Avez-vous jamais vu, Philothée, un grand brasier de feu couvert de cendres ? Quand on vient dix ou douze heures après pour y chercher du feu, on n'en trouve qu'un peu au milieu du foyer, et encore on a peine à le trouver. Il y était néanmoins, puisqu'on l'y trouve ; et avec icelui, on peut rallumer tous les autres charbons déjà éteints. C'en est de même de la charité, qui est notre vie spirituelle parmi les grandes et violentes tentations. » Saint François de Sales. Introd. à la vie dévote. Part. IV, chap. 3.

de plusieurs causes ; et la première de toutes, c'est la foi. La foi est notre arme royale : celui qui la manie bien, nul ne le dompte, nul ne l'abat, nul ne l'entraîne, nul ne l'ébranle. Elle est bien plus qu'une arme, elle est le fond même et l'énergie de notre tempérament spirituel. C'est par elle que nous sommes divinement robustes et, par suite, aisément victorieux. Les Livres saints, en mille endroits, déclarent qu'elle est par excellence la vertu qui triomphe. Relisez le onzième chapitre de l'Épître aux Hébreux : vous verrez de quoi la foi rend l'homme capable. Saint Jean dit formellement qu'elle est le grand secret de notre victoire sur le monde[1] ; et saint Pierre, qu'elle suffit pour tenir tête à Satan[2]. Le fait est que, quand les disciples demandent à Notre-Seigneur pourquoi ils n'ont pas pu chasser le démon : « A cause de votre incrédulité », répond-il; et il ajoute : « En vérité, je vous le dis, si vous aviez de la foi « gros comme un grain de sénevé, vous diriez à cette mon- « tagne : Passe de ce côté, et elle y passerait, et rien ne « vous serait impossible[3] ». Et quand est-ce que l'enfer aura tant de crédit ici-bas que Satan y semblera devenu le maître de toutes choses ? A cette époque néfaste dont Jésus-Christ a dit : « Quand le Fils de l'homme reviendra, pen- « sez-vous qu'il trouve encore de la foi sur la terre[4] » ? Ce jour divin qui est Jésus, c'est la foi, je vous l'ai dit, qui le fait luire dans l'âme. Or, quand il y a toute sa clarté (et cette clarté grandit à mesure que notre foi est plus vive), toute ombre s'évanouit et toute tentation cesse. Cest aussi en ce sens que « la vérité nous délivre[5] ».

Repassez, sinon l'histoire de vos tentations, du moins celle de vos chutes, vous verrez que pas une seule fois vous n'avez cédé au tentateur, que parce qu'en ce moment-là même où vous cédiez, vous aviez perdu de vue une ou plu-

1. Joann. v, 4. — 2. I Petr. v, 9. — 3. Matth. XVII, 19.
4. Luc. XVIII, 8. — 5. Joann. VIII, 32.

sieurs des vérités dont la foi vous rend possesseurs. Dieu vous a paru moins présent, ou moins fidèle, ou moins soucieux de vos intérêts ; vous n'avez plus compté sur lui comme de coutume; vous avez douté de la grâce, douté peut-être de la prière : le ciel avec ses beautés s'est voilé à vos yeux ; le péché a commencé de vous faire moins horreur, et les jugements de Dieu vous ont moins effrayées. Enfin, de manière ou d'autre, votre foi a subi une éclipse, et c'est pourquoi votre cœur a failli. Voulez-vous donc sûrement et toujours éviter ce malheur ? Oh! d'abord, cultivez en vous cette vertu capitale de la foi, travaillez à la faire grandir[1]. Mais de plus, quand l'adversaire est là et que l'heure est critique, faites des actes de foi, des actes formels, des actes nombreux, dirai-je des actes obstinés.

Un second principe de résistance est l'humilité. Si la foi frappe Satan à la tête, l'humilité le blesse au cœur; et quant à ces autres tentatrices qui sont nos convoitises, l'humilité renversant la première des trois qui est l'orgueil, a facilement raison des deux autres. Donc, si vous êtes tentées, humiliez-vous. Je ne vous dirai pas de vous humilier devant Satan, quoique, d'une certaine manière, on puisse le faire; mais c'est ordinairement trop peu convenable pour pouvoir être souvent fructueux. A la condition de le faire humblement, il semble plus à propos de l'humilier lui-même; et en tout cas, il importe de n'abaisser jamais devant lui notre caractère de chrétien. Mais quand la tentation vous presse, faites des actes d'humilité intérieurs, actes qui sont alors aussi aisés qu'opportuns; car, sans parler de la

1. « Je tiens pour certain que Dieu ne permettra jamais au démon de tromper une personne qui, se défiant d'elle-même en tout, est si ferme dans la foi, que pour la moindre des vérités révélées, elle serait prompte à affronter mille morts ». Sainte Thérèse. Sa Vie écrite par elle-même. Chap. 25.

honte qu'il y a pour nous à ce que le mal nous puisse être ainsi proposé, quand sentons-nous mieux notre faiblesse ? Si l'occasion le comporte et que la prudence le permette, humiliez-vous devant autrui. C'est généralement plus sûr que de s'abaisser devant soi-même : cela va plus avant dans l'ordre de la vertu, et dès lors, est plus efficace dans l'ordre de la résistance. Du moins toutes les fois que vous le jugerez possible et sage, faites cet acte excellent d'humilité qui consiste à s'ouvrir à qui de droit sur ce point de la tentation. L'amour-propre y trouvera souvent son supplice ; c'est pourquoi il est si empressé à vous conseiller le silence ; mais le supplice n'est point de trop pour qui mérite la mort, et le travail agité de ce démon domestique vous dit assez le gain que vous ferez en ne l'écoutant point. Ouvrez-vous donc, déclarez votre peine, confessez le démon, et quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, vous serez incontinent délivrées et paisibles. Enfin, tant que vous êtes tentées, restez humbles sous la main de Dieu. Au fond, ne l'oubliez jamais, mais moins que jamais dans vos luttes, c'est à Dieu seul que vous avez affaire. « Le feu, la grêle, les frimas, « l'esprit des tempêtes », que sont-ils en définitive, sinon les instruments de Dieu, et que font-ils que lui obéir ? David le dit : « Ils font son Verbe [1] », c'est-à-dire, sans nul doute, qu'ils exécutent ses ordres, sans pouvoir les outrepasser d'une seule ligne; mais c'est-à-dire aussi qu'à leur façon et pour leur part, ils font l'œuvre que Dieu poursuit dans toutes ses créatures, et à laquelle il travaille spécialement en vous lorsque la tentation vous éprouve : ils vous impriment la forme de votre prédestination, votre forme éternelle et divine; ils font en vous l'image de Dieu, ils y font le Verbe incarné, Jésus-Christ. Or, voyant par la foi qu'en ce moment Dieu fait précisément cette œuvre, et se

1. Psalm. CXLVIII, 8.

sert, pour vous sanctifier, des conséquences, des fruits et des restes de vos péchés, humiliez-vous par pénitence, humiliez-vous par religion, humiliez-vous par admiration, par gratitude et par amour. Ce sera trop une justice pour ne pas être aussi une sagesse et une force[1].

Vous avez vu les liens qui unissent ensemble l'humilité et la mortification. Ai-je besoin de vous dire que dans nos luttes contre le mal, celle-ci prête les mains à celle-là, et que la vie qu'elles défendent de concert est une vie abritée et sauvée ? La mortification habituelle, et l'actuelle aux moments voulus, vous seront donc ici un secours puissant et parfois nécessaire. Au contraire, l'âme immortifiée est à elle-même son monde et son démon. Satan peut se coucher aux pieds d'une telle âme et y dormir, assuré que son œuvre s'y fera toute seule. Il est vrai qu'il ne dort pas, mais il peut se reposer et rire.

Après cela, quelle est la grande force, la force suprême, décisive, invincible ? Vous l'avez toutes nommée, c'est l'amour. Le Saint-Esprit le déclare : « l'amour est fort « comme la mort » ; et quand il est jaloux, c'est-à-dire quand il a sa mesure, sa vérité, sa vie, son ardeur essentielle, si ferme et si dur devient-il, que, loin de l'entamer, l'enfer s'y brise[2]. L'amour est le terme de la foi, son dernier acte et sa couronne ; il est la fleur de l'espérance, le fruit, le déploiement et la gloire de la grâce. Il nous unit à Dieu, nous le livrant et nous livrant à lui, selon cette parole du Cantique : « Mon bien-aimé est à moi, et je suis à mon « bien-aimé, et cela doit durer tant que durera le jour »,

1. « J'ai coutume, dans ces moments d'intolérables souffrances, de me recommander à Dieu du fond de l'âme et de faire des actes intérieurs de résignation. Je demande au Seigneur la grâce de la patience, et j'accepte ensuite, s'il y va de sa gloire, de rester dans cet état jusqu'à la fin du monde. » Sainte Thérèse. Sa Vie par elle-même. Ch. 31.

2. Fortis est ut mors dilectio, dura sicut infernus æmulatio. Cantic. VIII, 6.

c'est-à-dire toujours [1]; car de lui-même, vous le savez, le lien de cet amour est indissoluble.

Aimez Jésus, non comme il le mérite, la créature en est incapable; mais, du moins, selon toute l'étendue et l'énergie du cœur que Dieu vous a donné. Quelle puissance une tentation quelconque gardera-t-elle encore contre vous? Est-ce que, par le seul fait de cet amour, vous n'êtes pas devenues le contraire de Satan? Est-ce que cet amour n'est pas en vous la négation radicale de son règne? Est-ce qu'il ne vous établit pas plus haut que vos sens, bien au-dessus du monde et comme aux antipodes de l'enfer? S'il est vrai que, même alors, on peut tenter de vous séduire, quelle chance a-ton de vous gagner? « Retire-toi de moi, pâture de mort, disait la vierge Agnès à je ne sais quel poursuivant; mon cœur est pris déjà, et je ne suis plus libre [2] ». Quel espoir fondé aura-t-on d'obtenir d'une épouse qu'elle trahisse un époux passionnément aimé? ou d'une mère, qu'elle trompe, qu'elle dépouille ou qu'elle blesse le fils de sa préférence?

Imaginez qu'à l'heure où Madeleine revenait du Calvaire, outrée de douleur, mais surtout ivre d'amour pour celui que l'amour venait d'y crucifier, un de ses complices d'autrefois fût venu l'aborder et lui offrir quelque consolation perfide : se fût-elle indignée? Non : elle eût pris cet homme pour un fou, et lui eût répondu comme un cadavre répond à une caresse.

On est loin du péché dans le ciel; si loin, que la tentation ou même l'idée du mal n'y saurait plus entrer. Pourquoi? Parce qu'enfin on y aime parfaitement ce Dieu qu'on voit intuitivement. L'amour fait donc cette innocence, cette

1. Dilectus meus mihi et ego illi... donec aspiret dies et inclinentur umbræ. Ibid. II, 16.
2. Offic. Sæ Agnetis in Brev. Rom. Antiph. I Noct.

sainteté, cette sécurité. Sans doute, tant que nous cheminons loin du Seigneur, ne le voyant qu'en énigme et à travers des miroirs, nous ne le pouvons tout à fait aimer comme en paradis : cependant « cette charité qui par le « Saint-Esprit est maintenant répandue dans nos âmes », est identique à celle du ciel : elle n'en diffère que par le degré; et même, quant au degré, si l'âme se livre totalement au Saint-Esprit, où ne peut-elle pas dès ce monde s'élever dans l'amour ? Oh ! oui, c'est l'honneur de l'Église qu'on y ait tant aimé, qu'on y puisse toujours tant aimer Jésus-Christ ! Et n'est-ce pas du sein de nos ombres que sont sortis ces cris et ces défis : « Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel, « et sur la terre qu'est-ce que je veux, hormis vous, le « Dieu de mon cœur et mon partage éternel [1] ? Et qui me « séparera de la charité du Christ ? La tribulation, l'an- « goisse, la faim, la nudité, le péril, la persécution, le « glaive ? Mais nous sommes plus forts que tout cela, à « cause de celui qui nous a aimés le premier. C'est pourquoi « je suis certain que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni « les principautés, ni les puissances, ni le présent, ni l'a- « venir, ni ce qui est en haut, ni ce qui est en bas, ni au- « cune créature, ne pourra nous séparer de la charité de « Dieu qui est en Jésus-Christ Notre-Seigneur [2] ». Voulez-vous donc prendre séjour dans une région, non pas sans orage, il n'y en a pas de telle ici-bas, mais si haute et si pure que les orages qui s'y formeront, resteront toujours sous vos pieds, faites-vous un grand, un fort, un généreux amour.

Et enfin, c'est mon dernier mot; non, je vous l'ai dit déjà, que rien dépasse l'amour, mais ce mot exprimant l'état le plus pur et le plus parfait de l'amour, dit par là même ce qui monte nos forces au comble et nous assure la plénitude

1. Psalm. LXII, 25. — 2. Rom. VIII, 35, 39.

de paix que comporte la vie présente : pour achever d'être libres, fortes et indomptables, demandez à Dieu la grâce de la sainte joie et pratiquez-en la vertu [1].

En principe, c'est pour la vie spirituelle une condition très-favorable, et vraiment une avance énorme, qu'un caractère joyeux. Les tristes, je ne dis pas les sérieux, mais les tristes sont de tristes lutteurs. Ce que la tristesse habituelle donne d'ouverture et de prise aux tentations de tout genre est chose absolument incalculable : et si, quelles que soient d'ailleurs sa cause ou ses raisons, cette tristesse n'est pas combattue, si au contraire elle est entretenue, cultivée, savourée, l'âme ne finira pas de compter ses défaites. Mais comme pour ce qui est du caractère, la nature fait à peu près les frais toute seule, il n'y a qu'à féliciter ceux qui sont nés avec des dispositions si heureuses. Qui n'a pas eu cette chance, doit y suppléer par vertu ; et quoique cette vertu soit sublime, peut-être même parce qu'elle est sublime, il n'y en a pas à laquelle la grâce nous pousse si volontiers et nous aide davantage. C'est bien assez pour cela qu'elle soit la grâce, c'est-à-dire quelque chose qui n'est fort que parce qu'il est charmant ; quelque chose qui vient de l'amour ; quelque chose qui, né un jour d'un sourire du bon Dieu, s'épanouit pour toujours en gloire et en béatitude. A vrai dire, tout est joie dans la grâce. Qu'est l'Évangile, sinon l'annonce faite à l'humanité entière d'une joie divine et infinie ? « Voici, dit l'Ange de Bethléem, que je vous an-« nonce une grande joie qui sera celle de tout le peuple [2]. » Qu'est le baptême, sinon la joie de Dieu commençant de

1. C'était la recommandation de saint Antoine à ses disciples. (V. sa Vie par saint Athanase, passim, et spécial. n° 42.) Tous les saints la répètent, et, avec eux, tous les maîtres de la vie spirituelle. Le P. Faber écrit : « Comment pourrons-nous triompher des tentations ? Il faut pour cela de la bonne humeur, encore de la bonne humeur, et toujours de la bonne humeur. » Progrès de la vie spirituelle. T. II, chap. 15. — 2. Luc. II, 10.

poindre en nos cœurs ? Qu'est la Pénitence, sinon la joie du Père céleste retrouvant son prodigue, et l'obligeant, en le rendant pur, à redevenir joyeux ? Et l'Eucharistie, qu'est-ce, sinon la joie des joies, une joie que nous pourraient envier nos bons anges ? Au fond, Jésus n'est que joie ; sa religion n'est que joie, mais une joie telle, qu'elle fait jouir de pleurer et rend heureux de souffrir. Qui en est là, de quoi et de qui dépend-il, hormis de Dieu ? Qui en est là, que ne domine-t-il pas sur la terre ? Qui en est là, qu'a-t-il à redouter ? « Bienheureux ceux qui pleurent. » Bienheureux ceux qui vivent dépouillés ? « Bienheureux ceux qui ont faim et soif ! » Bienheureux plus que tous autres « ceux « qui souffrent persécution pour la justice [1] » ! Et c'est assurément souffrir persécution pour la justice que d'être tenté par le monde ou par le démon. Telles sont les sentences divines. Faites-en l'appui de votre cœur, la lumière de vos voies, la loi de votre vie. Traitez par la joie ce mal de la tentation, y regardant toujours et d'abord le côté qui doit vous réjouir ; prenez tout joyeusement, selon ce mot de saint Jacques : « Lorsque vous êtes tenté, estimez que « c'est toute joie [2] ». Forcez le démon, qui ne veut que vous faire souffrir, à voir que l'unique et immanquable effet de sa malice est de vous rendre de plus en plus contentes : alors vous goûterez cette paix de Dieu dont saint Paul a écrit qu'elle surpasse tout sentiment [3] ; et continuant de vivre, pour un peu de temps encore, exilées selon la chair, j'ose dire que, selon l'esprit, vous aurez commencé d'habiter la patrie éternelle.

1. Matth. v, 2 et seq.
2. Omne gaudium existimate quùm in tentationes varias incideritis. Jacob. I, 2.
3. Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum. Philipp. IV, 7.

# TABLE ANALYTIQUE

# TABLE ANALYTIQUE

## I.


## DE LA VIE CHRÉTIENNE. 3

### *INTRODUCTION.*

Sentiments de crainte qu'inspire l'œuvre entreprise, à cause : 1° du sujet qu'on y traite; 2° des personnes à qui l'on s'adresse d'une manière plus spéciale. — Raisons qui font surmonter cette crainte.— Conditions pour que l'ouvrage profite à ceux qui le liront.

Unité de la vie de l'Église. — Vie chrétienne, fondement de la vie religieuse. — Nécessité de donner avant tout l'idée vraie et complète de la vie chrétienne.

Division du traité. — I. De la vie chrétienne en elle-même. — II. De la vie chrétienne en nous.

### *PREMIÈRE PARTIE.* 10

#### *De la vie chrétienne en elle-même.*

En définissant la grâce, saint Paul définit la vie chrétienne. — Nature de l'homme. — Une et multiple. — Grandeur de la vie dont cette nature est le principe. — Portée qu'elle a; relations qu'elle fonde; progrès dont elle est susceptible. — Ses limites infranchissables. — Connaissance naturelle que nous pouvons avoir de Dieu. — Distance que cette connaissance laisse encore entre Dieu et nous. — Comparaison.

Dieu a une vie propre, intime, essentielle. — Profond mystère de cette vie, qui, par rapport à toute créature, est *le surnaturel absolu.*

Une révélation divine peut seule nous en donner la notion. — Cette révélation est possible. — Dieu la veut, la décrète et la fait. — Il dit son Verbe à la créature et lui communique son Esprit. — Infiniment libre dans ses choix, Dieu décide de se dire et de se communiquer premièrement à l'homme, qui est comme le centre de sa création. — De plus, il décide de se dire et de se donner d'abord autant qu'il le peut faire. — S'unissant, en la personne du Verbe, à la nature humaine, il constitue l'Homme-Dieu.

Là est *le don de Dieu.* — Là est *la grâce* considérée sous tous ses aspects. — Là est, dans son fondement, *l'état surnaturel.* — *La vie chrétienne* a là sa substance et sa source. — Le Christ est ainsi l'œuvre *capitale* de Dieu. — Merveilleuses convenances de cette incarnation du Verbe. — Le succès de la création est mis par là hors de cause. — Dieu y donne tout ce qu'il peut donner, et reçoit, en échange, tout ce qu'il peut recevoir.

Mais le Christ est prédestiné comme chef universel. — Il a la plénitude du don divin : tous recevront de sa plénitude. — En lui et par lui, Dieu déifie toute la création en principe, et prétend définitivement la déifier en fait.

Obstacle du péché. — Possible d'abord, ce péché devient réel. — Ses conséquences terribles. — Dieu s'arrête-t-il devant l'obstacle ? — Ce que Dieu fait pour résoudre la difficulté. — Le Christ, chef de l'humanité, prend sur lui toute la faute et toute la dette humaine. — Médiateur et pontife, il est de plus rédempteur et victime. — Son sacrifice rétablit l'ordre et par là sauve tout. — Le dessein de Dieu subsiste. — La vie divine continue de s'écouler dans le monde. — Résumé. — Exhortation à rendre grâces à Dieu pour l'ineffable don qu'il nous fait.

*DEUXIÈME PARTIE.* 32

*De la vie chrétienne en nous.*

Jésus frappant à la porte des âmes : préambule de la justification. — L'entrée de Jésus dans l'âme est ce qui la rend juste.

Comment Jésus entrait dans l'âme des anciens justes. — Une relation avec Jésus était alors possible. — Elle était nécessaire.

Jésus présent dans le don qu'il vient faire. — Multiplicité des moyens qu'il emploie pour entrer en nous. — Son entrée dans l'enfant qu'on baptise. — Son entrée dans l'adulte. — Ce qu'implique cet avénement du Christ dans l'âme humaine : avénement qui n'a jamais lieu que par la vertu de la Croix. — Union qui en résulte.

Jésus n'entre pas seul dans l'âme. — Le Père et l'Esprit-Saint y entrent avec lui. — De là naissent des relations nouvelles et éminentes avec les trois personnes de l'adorable Trinité. — Dignité de

l'âme ainsi habitée et possédée. — Dons qu'apportent ces hôtes divins et œuvre qu'ils commencent. — Essence de l'âme déifiée par la grâce sanctifiante. — Puissances déifiées par les vertus infuses. — Misères que, par un dessein de sagesse et de miséricorde, plus encore que de justice, Dieu laisse ici-bas dans les âmes justifiées. — Concupiscence. — Jusqu'où elle est réduite et à quoi elle nous doit servir. — Conséquences que la déification de l'âme a dans le corps.

La grâce et les vertus infuses sont des principes.— Sous peine de périr, il faut que la grâce agisse et fructifie. — Progrès chrétien : progrès de Dieu dans la créature et de la créature en Dieu. — Les œuvres, condition de ce double progrès. — Comment la grâce peut s'assortir à tous les actes de la vie humaine, les surnaturaliser et par là les rendre dignes de Dieu.

L'homme, enfant divin sur la terre, n'aura que dans le ciel la pleine virilité qui est le terme de cette enfance. — Le trésor qu'il porte en lui reste caché en ce monde, pour n'apparaître que quand le Christ lui-même apparaîtra.

II.

DE L'ÉTAT RELIGIEUX. 57

*INTRODUCTION.*

Grandeur et importance de la religion. — Estime dont elle jouit et place qu'elle tient dans le monde. — Elle a deux aspects, selon qu'on l'envisage hors de l'homme ou dans l'homme. — Ce qu'elle est en elle-même ou objectivement.— Ce qu'elle est en nous ou subjectivement. — Jésus, substance de religion objective, devient en nous, par son esprit, le principe surnaturel de notre religion subjective.

Tous les chrétiens sont religieux, comme tous sont rois, prêtres et saints. — Dons communs dans l'Église. — Dons réservés. — Comme il y a des rois et des prêtres officiels, il y a aussi des religieux de profession.

Division du traité. — I. Origine et raison des divers états qui sont dans l'Église. Exposé de la doctrine catholique touchant la vocation. — II. Nature et caractère de l'état religieux : devoirs auxquels il oblige. — III. Fruits qu'il rapporte et trésors qu'on y trouve.

*PREMIÈRE PARTIE.* 64

*Origine et raison des divers états qui sont dans l'Église. Doctrine de la vocation.*

Le Christ est, dans la pensée de Dieu, le concert universel des choses. — Comme homme uni au Verbe, il est l'être *capital* : il résume

tout et tout lui est subordonné. — Sa grandeur, qui ne saurait être augmentée, peut cependant se déployer, et se déploie en effet dans la création tout entière.— Mystère de l'Église.— Comme le Christ manifeste Dieu, l'Église manifeste le Christ.— De là, en elle, une grande diversité de grâces, de fonctions et d'états.— Beauté et force que cette diversité lui donne.— Cependant, même en se diversifiant ainsi, l'Église n'équivaut point au Christ; non plus que l'humanité du Christ n'équivaut à Dieu. — Le Christ est *le principe*, et tout en lui est principe. — Aucun emprunt ne le peut épuiser; aucune imitation achever de le reproduire. Malgré cela, l'Église déclare le Christ dans des proportions magnifiques, et continue ici-bas l'essentiel de son œuvre. — Les réalités fondamentales qui sont en Jésus-Christ, deviennent le type et la source de tous les états chrétiens.

Il y a trois états principaux qui sont l'épanouissement de l'état chrétien général, et qui servent à manifester et à continuer Jésus en ce monde.

Dieu prédestine les hommes à tel ou tel état et, par suite, il les y appelle.

Trois sortes de vocations.— L'une regarde l'état chrétien commun. — La seconde, le degré de sainteté où chaque chrétien doit parvenir. — La troisième, l'état spécial qui, fondé sur l'état commun, contribue pour une très-grande part à élever l'âme au degré de sainteté où Dieu veut qu'elle parvienne.— Peu de foi que l'on a au fait de la vocation divine. — Importance qu'il y a pour tous d'y croire très-fermement et pour chacun de chercher à reconnaître l'état où Dieu l'appelle. — Biens inappréciables que renferme la vocation, quel que soit d'ailleurs l'état qu'elle nous assigne.

Vocation à l'état religieux : son excellence et réponse qu'il convient d'y faire.— Réponse que les hommes y font trop souvent. — Comment Dieu a dû défendre contre le monde son droit de choisir et la liberté de nos âmes. — Lois de l'Église à ce sujet : anathème qui les sanctionne.

Cependant la vocation à la pratique des saints conseils évangéliques n'oblige pas par elle-même à la manière d'un commandement. — Justes et miséricordieuses reprises de Dieu à l'égard de certaines âmes qui ont méconnu ou même trahi leur vocation.— Rareté relative de ces compensations divines. — Conséquences ordinaires des vocations manquées.

Conduite à tenir quand on croit être appelé à l'état religieux. — Qui sont souvent ceux que Dieu y appelle de préférence. — Quels motifs nous peuvent porter à entrer en religion. — A quels signes peut-on reconnaître cette vocation? — A quelles épreuves convient-il de se soumettre, et que faire enfin lorsque la décision est prise?

Discrétion de l'Église et sagesse de ses voies. — Combien l'esprit du monde est différent du sien.

*DEUXIÈME PARTIE.* 88

*Nature, caractères et devoirs de l'état religieux.*

L'état religieux est avant tout un état de consécration, de donation de soi-même et d'appartenance à Dieu. — Tout le reste qui s'y peut trouver n'y est jamais que par manière de conséquence et d'accessoire. — Comparaison avec l'hostie Eucharistique.

Jésus-Christ premier religieux, en qui seul et par qui tous les autres le deviennent. — Notre-Seigneur contemplé dans sa religion intérieure envers son Père. — Type, dans la vie divine, de cette religion de Jésus.

Jésus naît consacré à Dieu : il lui appartient d'office, totalement et exclusivement. — Il a sa règle tracée d'avance. — L'acceptation complète qu'il en fait équivaut à un vœu. — Toute sa vie intérieure et extérieure sort de cet état originel de consécration à Dieu et le suppose, comme les branches supposent la racine. — Cet état, qui est radical en lui, est par là même immuable.

Mais cet état tout divin le sépare de tout ce qui n'est pas Dieu ou relatif à Dieu.— Parce qu'il est le grand *consacré*, Jésus est le grand *séparé*.

Séparé de fait et nécessairement de tout le reste des créatures par sa transcendante excellence. — Séparé de fait et volontairement du péché. — Séparé du monde et de tout ce qui plaît au monde : des honneurs, des richesses, des plaisirs. — Séparé des affaires et des intérêts temporels.— Enfin séparé de lui-même : Jésus vit dépouillé de soi comme du reste.

Mais, loin de l'éloigner de nous et de le confisquer, cette séparation nous le donne, et la sainte unité de sa vie en fonde l'universalité.

Exemplaire des âmes religieuses. — Mais à l'encontre de Jésus, dont la consécration précède et fait la séparation, elles ne peuvent être consacrées qu'en étant d'abord séparées : — et, comme Jésus, séparées du péché, — du monde, — des servitudes de la famille— et enfin d'elles-mêmes. — Le triple vœu religieux fait ces séparations : et en même temps il pose le fondement de la consécration à Dieu.— Sublimité morale des vœux. — Grâce de la profession. — Tout est consacré à Dieu dans la religieuse. — Elle devient le domaine de Dieu. — Elle lui est un vrai holocauste. — De sa personne, la consécration passe à ses actes. — Tous ces actes peuvent et doivent être religieux et revêtir la forme du culte. — Les créatures n'y perdent rien : au contraire. — En s'élevant par la sainteté, on s'étend par l'amour.

C'est là la substance de l'état religieux. — Il s'y faut attacher, et comprendre que le reste n'en est que la préparation, la condition, la

défense, la culture. — La substance seule de cet état demeure dans le ciel.

*TROISIÈME PARTIE.* 103

*Fruits de l'état religieux.*

Le premier fruit de l'état religieux est la gloire particulière et excellente que donne à Dieu toute âme qui s'y engage. — Ce que c'est que la gloire de Dieu. — L'être tout entier de la religieuse devient un hymne à la divinité. — Honneur spécial qu'elle rend à chacune des perfections divines.

Le second fruit de cet état est l'union merveilleuse qu'il établit entre l'âme et Jésus-Christ. — Rêves des âmes qui aiment Jésus. — La réalité dépasse ici ces rêves. — L'union de la religieuse avec Jésus est un vrai mariage. — Ce qu'en dit saint Bernard. — Services qui naissent de cette union et qui n'appartiennent qu'à l'épouse. — Servant d'abord la personne de l'Époux céleste, elle sert ensuite tous ses desseins. — Elle est *son aide.* — Témoignage qu'elle rend à la foi, et coopération qu'elle apporte à l'Église par le seul fait de son état. — Elle convainc; elle exhorte; elle juge. — Réponse à ce que dit le monde de l'inutilité de ces âmes. — Fécondité de la vie religieuse : œuvres qu'elle met en demeure ou en mesure de faire. — Fécondité des vierges dans l'ordre de la génération spirituelle.

Fruits personnels qu'on trouve en religion. — A qui se donne ainsi, Dieu rend le centuple. — La religieuse jouit de la vraie liberté. — Fardeaux dont elle est déchargée. — Facilités qu'elle a pour avancer et pour courir dans les voies parfaites. — Cet état est une source inépuisable de grâces et un principe actif de progrès. — En religion toutes les pentes vont au bien : le difficile est d'y faire le mal. — On donne plus et l'on donne mieux. — Sécurité divine de l'état religieux. — Comme on y est abrité et défendu. — Paix dans laquelle on y vit. — Bonheur que l'on y goûte.

Conclusion. — Admirable tableau de la vie religieuse tracé par saint Grégoire de Nazianze.

III.

DE LA FOI. 127

*INTRODUCTION.*

La foi fondement et principe de tous les rapports surnaturels avec Dieu. — Elle est indispensable. — La grande œuvre de Dieu, dans toute la suite des siècles, est d'établir la foi. — C'est aussi le premier

but de la vie de Jésus sur la terre.— La vie chrétienne, qui est la vie éternelle dans son germe, sort de la foi comme de sa racine.— La foi sert à nous nommer *spécifiquement* dans l'ordre de la grâce, comme la raison dans l'ordre de la nature. — Importance de ce sujet. — La foi est le jour qui éclaire tout le chemin où nous commençons de marcher. — Étant notre lumière, elle est aussi notre force.

Division du traité.— I. Raison, nécessité, nature et portée de la foi. — II. Usage que nous devons en faire.

## *PREMIÈRE PARTIE.* 133

### *Raison, nécessité, nature et portée de la foi.*

Tabernacle de Moïse et temple de Jérusalem. — Division du temple en trois parties : parvis, sanctuaire et saint des saints.— Ce temple est l'image de la création tout entière, telle qu'il a plu à Dieu de l'établir et de l'ordonner.— La création a aussi trois enceintes.— Son parvis, monde des corps. — Son sanctuaire, monde des esprits, tels qu'ils sont d'abord constitués dans leur nature et dans leurs rapports naturels. — Saint des saints, monde du surnaturel, dont le centre est le mystère de Jésus-Christ. — Comment la seule présence de ce saint des saints dans la création sacre le monde entier et fait de l'univers un temple.

Selon ce plan, Dieu donne à l'homme trois sortes ou ordres de puissances correspondant à ces trois ordres d'êtres avec lesquels l'humanité se trouve en relation. — Les sens nous font percevoir le monde des corps. — La raison nous ouvre le monde naturel des esprits. — La foi, et la foi seule, nous permet de pénétrer dans l'ordre des êtres et des faits surnaturels.

L'ordre surnaturel se traduit nécessairement pour nous par des formes naturelles. — De plus, Dieu revêt ces manifestations naturelles de caractères où la saine raison nous oblige à voir l'œuvre d'une puissance supérieure et définitivement divine.— Cependant, pour en venir à entrer dans le dernier sanctuaire des choses, c'est-à-dire à percevoir le divin surnaturel, soit sous les enveloppes dont il se couvre, soit dans les faits qui le signifient, la foi est nécessaire. — Il faut donc qu'une grâce surnaturelle éclaire ici l'esprit de l'homme et décide sa volonté. — Et pour faire un vrai croyant, il faut autre chose encore que des grâces actuelles, il faut une grâce habituelle produisant dans l'âme une vertu permanente. — Telle est la vertu de foi.

Comment ces trois enceintes existent dans l'Homme-Dieu.— Comment le récit évangélique de la confession de saint Pierre nous montre la supériorité de la foi sur la double lumière des sens et de la raison, et en même temps sa nécessité pour percevoir le mystère de Jésus et y adhérer de cœur.

Résumé de ce qu'est la foi.

Comment la foi est une et multiple, contenant suréminemment, dans sa simplicité transcendante, les divers modes de perception que Dieu nous a naturellement départis. — Elle est une oreille. — Elle est un œil aussi.— Le monde de la foi, tout en étant obscur d'un côté, est lumineux de l'autre.—La raison n'est pas du tout l'aube de la foi. — La foi est l'aube de la vision intuitive. — La foi est encore une main qui saisit et un pied qui s'avance.— Réalité et magnificence des domaines que la foi nous découvre et dont elle nous met déjà en possession.— Nous pouvons et devons y avancer toujours. — Beaux textes de saint Augustin et de saint Bernard. — La foi est de plus une vraie bouche, nous faisant parler, respirer et manger. — L'acte de foi est une manducation. — Par l'acte de foi nous communions au Verbe, et cette communion accidentelle fonde une union qui ne l'est pas. — L'âme *fidèle* devient l'épouse du Verbe incarné. — Et c'est l'âme tout entière qui, étant le sujet unique de cette unique vertu de foi, possède par elle, et simplement, toutes ces diverses puissances de percevoir le surnaturel.

Effets sanctifiants de la foi. — Elle est le principe de l'ascension des âmes et la source de leurs meilleures joies.

C'est parce qu'elle est un si grand don, que Dieu a voulu l'insérer dans nos âmes à une plus grande profondeur que les autres vertus, comme sont en particulier l'espérance et la charité.

Sentiments que ces doctrines doivent nous inspirer à l'égard de ceux qui n'ont pas la foi, ou qui, l'ayant eue, l'ont perdue par leur faute.

## *DEUXIÈME PARTIE.* 156

### *Usage que nous devons faire de la foi.*

Il y a trois mondes que nous devons regarder aux clartés de la foi. 1° Les personnes. 2° Les choses. 3° Les événements.— Selon le plan universel de Dieu, chacun de ces mondes a trois enceintes, et la foi seule nous fait atteindre la dernière.

Importance du point de vue de l'esprit pour la direction de la conduite.— Notre sagesse se résout dans la foi.—Nous devons, en tout, aller au fond des choses.— Le propre de la foi est de nous le découvrir.— De même que si nous opérons en dehors du point de vue de la raison, nous n'agissons pas *humainement*; de même quiconque opère en dehors du point de vue de la foi, n'agit pas *chrétiennement*.

La première de toutes les personnes que nous devons considérer à la clarté de la foi, c'est Dieu. —Combien de fois, sans s'en douter, on manque à ce devoir.— En quoi, et comment l'on y manque. — Importance, pour la vie spirituelle, d'avoir sur Dieu des idées vraies, et de

n'en avoir que de telles. — Sur ce point, la foi seule nous garantit tout à fait de l'erreur.— Beauté et utilité des données de la théologie naturelle.— Le chrétien qui s'en sert d'abord, doit pourtant en venir à entendre les affirmations de Dieu sur lui-même et à faire de ces affirmations divines la forme suprême de ses conceptions. — Application pratique de cette règle aux deux grands attributs moraux de Dieu, la justice d'une part et sa bonté de l'autre.— Exercice de la foi sur l'adorable mystère de la sainte Trinité.—Doctrine de saint Denys l'Aréopagite, de saint Léon le Grand et de saint Jean de la Croix.— Communier spirituellement par la foi à la science béatifique de Jésus. — Fruits de cette communion.

Regarder de même avec l'œil de la foi la personne de Notre-Seigneur; unissant la contemplation de sa divinité à celle de son humanité, et les complétant l'une par l'autre.— Regarder de même la très-sainte Vierge. — Puis les personnes ecclésiastiques; spécialement le Pape, grand objet de foi. — Puis les supérieurs. — Puis toute personne, et enfin soi-même. — Ne s'arrêter point aux surfaces, au sensible, à l'humain : aller toujours jusqu'au divin et s'y tenir.

Les choses ont aussi trois enceintes.—Il peut y avoir une présence surnaturelle de Dieu dans les corps.— L'incarnation du Verbe déifie tout en principe et en droit. — Les obstacles à cette déification sont bien plus dans les personnes que dans les choses.— L'asservissement où notre volonté libre réduit et tient les créatures insensibles, quand elle en abuse pour pécher, fait que *ces créatures gémissent*; mais cela ne les souille point dans leur nature.—Un jour viendra d'ailleurs où elles seront affranchies.— En attendant, Dieu les sanctifie par les bénédictions et les consécrations de l'Église. — Mystère caché, mais réalité très-certaine.— Se conduire d'après ces principes.— Regarder surnaturellement et traiter saintement les choses saintes.— Les saintes Écritures, les lieux sacrés, les objets du culte. — Regarder et traiter ainsi, même les objets qui sont dans la nature.— Tous ont avec Jésus-Christ des rapports naturels ou surnaturels.— Idéal des artistes. — Combien celui des chrétiens le dépasse.

Même doctrine pour les événements.—Là aussi se trouve un parvis, qui est le fait lui-même et sa forme terrestre. — Un sanctuaire, qui est la cause immédiate et humaine de ce fait.— Un saint des saints, qui est la sage et souveraine volonté de Dieu gouvernant toutes choses et se servant de tout pour nous mener à notre fin.— Exemple de David répondant à l'injure que lui fait Semeï.

Marie n'a jamais rien regardé ici-bas qu'à cette grande clarté de la foi.

Vertu difficile qui, s'obtenant par la prière, demande pour vivre et croître en nous, un laborieux et constant exercice.— D'autant que les voies de Dieu sont profondes et cachées comme son être. — La foi seule fait la paix ici, parce que seule elle fait la lumière.

## IV.

DE LA CRAINTE DE DIEU. 177

### *INTRODUCTION.*

Ce que Dieu veut surtout, c'est moins ce qui existe que la fin pour laquelle il le fait exister.— Souveraineté de cette volonté divine qui regarde la fin dernière. — C'est d'elle que sort tout le mystère du Christ. — Quoique, à beaucoup d'égards, ce mystère soit une fin, il sert aussi de moyen à l'accomplissement des desseins de Dieu sur le monde.

Nous naissons tous en face de cette volonté qu'a Dieu de sauver tous les hommes.— Cette volonté se montre d'abord à nous sous la forme de la loi. — Dieu oblige à la fin dernière et sous la plus terrible des sanctions.—Identité foncière de la loi extérieure avec la loi intérieure que Dieu même a gravée naturellement en nous. — La foi nous révèle et la fin et la loi, et l'identité de cette loi avec notre besoin le plus essentiel, qui est de parvenir à notre fin.

Double sentiment de l'âme quand elle réfléchit sur sa fin. — La crainte et l'espérance: l'une qui retient, l'autre qui porte en avant. — La grâce s'empare de ces deux sentiments naturels. — Les perfectionnant l'un et l'autre, et même l'un par l'autre, elle en forme le mouvement régulier des âmes vers Dieu, leur fin dernière.

Relations de ces deux vertus.—Leur ordre mutuel varie selon les divers aspects sous lesquels on les considère. — Nous traitons d'abord de la crainte.

Division du traité. — Trois craintes légitimes, mais d'une valeur morale inégale. — I Crainte du châtiment que Dieu inflige au pécheur. II Crainte du péché qui offense Dieu. III Crainte enfin de Dieu lui-même, la plus parfaite des trois et la seule qui demeure en paradis.

### *PREMIÈRE PARTIE.* 187

#### *Crainte du châtiment.*

Il y a une crainte indigne.— En quoi elle consiste. — Il est meilleur pourtant d'avoir celle-là que de n'en avoir aucune. — Etat dans lequel elle laisse l'âme, malgré les effets relativement bons qu'elle y produit.— Ce qui rend cette sorte de crainte plus lâche encore et plus indigne.

Comment la crainte commence de devenir chrétienne. — Description de cette crainte qui n'est plus celle de l'esclave, mais celle du servi-

teur.— Elle est bonne, sanctifiante et commandée par Dieu. — Beaucoup d'âmes ne montent point plus haut, ou n'y montent que par élans.— Il convient d'estimer grandement cette crainte. — Dieu s'en contente.—Doctrine de l'Église sur l'attrition.— Ne point dédaigner cette crainte en autrui. — Ne la point dédaigner pour soi-même et n'en abandonner pas aisément la culture. — Conseils pratiques. — Secours qu'en certains moments l'âme trouve dans cette crainte inférieure. — Comment, Dieu le permettant ou même le voulant, cette crainte envahit parfois des âmes très-pures et avancées en sainteté.— Ce qu'il convient de faire en ces sortes d'épreuves.—La grande force qu'y donne le mystère de la crainte ressentie par Jésus à l'heure de son agonie dans le jardin des oliviers.

*SECONDE PARTIE.* 196

*Crainte du péché.*

Seconde espèce de crainte, meilleure que la première. — Le péché bien plus terrible que le châtiment qu'il mérite. — Moralité du châtiment et beauté de la justice.— Le grand mal, c'est l'offense de Dieu. — Ce que ces mots contiennent et quel désordre ils signifient. — Doctrine de l'Église sur le péché véniel. — La foi nous découvre quelque chose du mystère du péché, et, par là, elle devient la mère de la sainte crainte.—Née de la doctrine et par là même de la lumière, cette crainte est comme une communion pratique de notre âme au jugement que Dieu porte du mal et à la haine dont il le poursuit. — Aussi, cette crainte est louée partout dans l'Écriture comme une sagesse. — Elle est la marque des enfants de Dieu, et sert à les discerner des fils du monde.

Nécessité de cette crainte, spécialement dans l'état religieux.— Elle renferme des biens sans nombre et sans prix.— Elle produit la délicatesse de conscience. — L'esprit de vigilance. — La prudence chrétienne.— Elle détruit les scrupules.—Elle favorise l'humilité, donne l'amour des voies communes et fait qu'en toutes choses on prend ses sûretés.—Elle porte à la mortification, soit intérieure, soit extérieure. —Comme le saint Précurseur, elle prépare les voies à Jésus.—Aussi est-elle le premier des dons du Saint-Esprit. — Elle aide toutes les vertus, particulièrement l'espérance et le zèle. — Elle procure la liberté de l'esprit, la sécurité de l'âme et enfin la joie spirituelle. — L'Écriture la nomme *un paradis de bénédiction.*

Conditions requises pour obtenir, conserver et perfectionner cette sainte crainte. — La prière. — La docilité intérieure et la correspondance fidèle aux grâces reçues. — Le travail. — La réception des divins sacrements. — La méditation du péché, de sa malice, de ses suites.— Par-dessus tout, la méditation de la sainte Passion de Jésus.

— Invoquer la sainte Vierge que le Saint-Esprit nomme la mère de la crainte aussi bien que de l'amour.

*TROISIÈME PARTIE.* 207

*Crainte de Dieu.*

Troisième espèce de crainte qui ne regarde plus le châtiment du péché, ni le péché, mais Dieu lui-même.

Comment Dieu inspire la crainte et quelle est cette crainte.— Cette crainte de Dieu est essentielle. — Elle subsiste dans la gloire, et c'est là seulement qu'elle a sa perfection. — Quelle place elle doit tenir dans la vie religieuse, étant par elle-même un sentiment et un acte de religion. — Elle est bien plus rare qu'il ne semble.

Combien la familiarité avec Dieu est naturelle aux chrétiens. — Quel titre particulier y ont les épouses du Christ.— C'est le fruit de l'Incarnation et un signe des enfants de Dieu. — Distance qui sépare la familiarité du sans-façon. — Combien le sans-façon avec Dieu est choquant et horrible. — L'éviter dans le discours : respect de Dieu et de son nom. — Dans la prière, dans les sacrements, dans la conduite. — Combien tout cela intéresse le succès de l'oraison et le progrès de la vie intérieure. — Importance de cette crainte et sainte influence qu'elle a sur toute la vie. — Elle se termine à l'adoration, et rend cette adoration habituelle autant que profonde.— Comment elle sert l'amour.— Comment elle donne la paix et rend l'âme divinement indépendante des créatures. — Jésus a constamment vécu dans cette sainte crainte de Dieu. — Lui-même, comme Dieu fait homme, en devient l'objet pour nous, et notre piété envers lui ne serait pas complète si cette crainte ne s'y joignait point. — Si elle s'y joint, notre tendresse envers lui n'en devient que plus vive.

V.

DE L'ESPÉRANCE CHRÉTIENNE. 217

*INTRODUCTION.*

Nécessité de l'espérance. — Elle est l'âme de la vie humaine. — Place qu'elle tient dans le christianisme.— Dieu lui-même est l'objet de l'espérance chrétienne et s'en établit le garant.— Il nous fait une loi d'espérer.—Sa bonté y trouve son compte plus encore que sa dignité. — Importance de la loi et en même temps son insuffisance.— La grâce la complète et la rend efficace. — Dieu met en nous la vertu d'espérance en nous donnant la grâce sanctifiante. — L'espé-

rance surnaturelle devient l'âme de la vie chrétienne. — Grandeur et difficulté de cette vertu. — L'état religieux est l'un de ses champs les plus vastes. — Nécessité de traiter à fond ce sujet.

Division du traité. I Appuis de l'espérance chrétienne. II Qualités qu'elle doit avoir en nous.

## *PREMIÈRE PARTIE.* 225

### *Appuis de l'espérance chrétienne.*

Préciser la question en déterminant exactement l'objet de l'espérance.— Elle a pour objet principal et suprême cette participation à la vie essentielle de Dieu qui se nomme la béatitude. — Elle a pour objet secondaire et relatif les moyens nécessaires et utiles pour parvenir à cette bienheureuse fin. — C'est de Dieu que nous devons espérer, soit ces moyens, soit cette fin.

L'espérance chrétienne a trois appuis : 1° la nature de Dieu, 2° ses promesses, 3° ses gages.

1° Notre vie est une entreprise que Dieu fait de concert avec nous. — Conditions requises pour inspirer confiance à quiconque entreprend une œuvre. — Ces conditions se rencontrent-elles en Dieu ? — Identité en Dieu de la nature, du caractère et des ressources.— Quel est le mot de la raison séparée, touchant la confiance due par l'homme au Dieu qu'elle lui propose. — Tristes aveux. — Combien est différent le mot de la révélation.— Dieu n'est plus secret pour les hommes. — Jésus, son confident éternel, devient son témoin parmi nous. — Doctrine de Jésus-Christ sur la nature divine. — Dieu est la puissance souveraine.— La bonté infinie.— L'amour même.

Conséquences de ces certitudes. — Objection qui naît du péché.— Réponse qu'y fait la foi. — Au reste, pour connaître Dieu, il suffit de regarder Jésus. — Traits généraux du caractère de Dieu contemplés dans le Christ. — Jésus est plus que la traduction de Dieu : il est sa personnelle apparition sur la terre. — Quel fondement c'est là à l'espérance chrétienne.

2° Le second appui de cette vertu, c'est la parole que Dieu nous donne. — Ce que c'est, même ici-bas, que de donner sa parole à quelqu'un. — Qu'est dès lors la parole par laquelle Dieu s'engage envers nous. — Fermeté essentielle de la parole divine. — En tant qu'elle est un dogme, elle fonde la foi : en devenant une promesse, elle fonde l'espérance.— Ce que contiennent les promesses de Dieu.— Nombre et touchante particularité de ces promesses divines. — Elles n'ont jamais cessé d'éclairer le monde et de soutenir ceux qui y marchaient. — Garanties dont Dieu a daigné entourer pour nous les promesses qu'il nous a faites. — L'Écriture, la synagogue, l'Église. — Justification des doctrines précédentes par les textes des Livres saints.

3° Après les promesses, les gages : troisième appui de l'espérance. —

Surabondance de la bonté de Dieu. — Gages innombrables contenus dans ce seul gage qui est Jésus-Christ.— Ce que nous est Jésus par rapport à la fin que Dieu nous destine, et aux moyens qui nous y font régulièrement arriver. Ce qu'il y a en lui de titres pour obtenir notre salut. — Ce salut est la fin voulue de sa vie entière, de sa passion et de sa mort. — Quel gage est pour nous cette perpétuelle continuation et cette extension universelle de son sacrifice qui est la sainte messe. — Quel gage est encore le sacrement qui naît de ce sacrifice et auquel tous les chrétiens peuvent et doivent participer.— L'Esprit-Saint lui-même nous étant personnellement donné, demeure avec nous et en nous comme gage et arrhes de notre déification éternelle.

Ainsi Dieu, réellement présent en nous, y opère lui-même notre salut. — Il emploie de plus à cette œuvre tout ce qui est en dehors de nous, au ciel et sur la terre. — Marie. — L'Église, soit triomphante, soit militante. — Tout cela forme comme une conjuration universelle divinement ourdie pour procurer notre salut.

Gages de Dieu dans l'ordre privé. — Histoire de chacun selon la grâce. — Gage particulier de salut contenu dans la vocation aux états éminents de l'Église, qui sont le sacerdoce et l'état religieux.

*DEUXIÈME PARTIE.* 251

*Qualités que doit avoir notre espérance.*

Ce qu'est en somme l'espérance chrétienne. — Son excellence, sa grandeur, sa beauté.

Elle doit être en nous : 1° éclairée, 2° laborieuse, 3° invincible.

I. Les chrétiens *fils de lumière.* — Vérité, principe des vertus. — Pour que notre espérance soit éclairée, il faut savoir : 1° ce que nous avons à espérer, 2° en qui nous devons espérer, 3° à quelles conditions cette espérance est légitime.

1° Le premier objet de l'espérance chrétienne est la béatitude céleste. — Prendre garde de rabaisser le niveau de notre espérance. — N'espérer pas moins que Dieu. — Se tenir, en toute rencontre, au point de vue de la fin dernière, qui est celui de Dieu même et qui explique seul les conduites de la sainte Providence avec nous. — Réduire en pratique les conséquences de cette destinée toute divine en traversant spirituellement toutes les joies de ce monde. — La jouissance est ici-bas la grande ennemie de l'espérance. — Monter toujours plus haut que la joie présente, cherchant constamment la *cité future* et *la meilleure substance.* — Penser au ciel et le désirer. — Rareté déplorable de ce désir du ciel parmi les chrétiens.

Nous devons espérer, en second lieu, tous les moyens d'arriver à notre fin : la grâce sous toutes ses formes et avec toutes ses vertus.

— Non-seulement l'indispensable de la grâce, mais encore son abondance et sa surabondance. — Comment et dans quelle mesure les biens temporels sont aussi l'objet de l'espérance chrétienne.

2° C'est en Dieu seul que nous devons espérer. — Comment entendre qu'on ne doit, ni s'appuyer sur soi, ni compter sur les créatures. — Explications et réserves. — Doctrine de saint Thomas. — Maximes du saint Évangile. — Importance de demeurer dans la vérité sur ce point.

3° La principale condition que Dieu impose à notre espérance, c'est qu'elle se fonde sur Jésus-Christ. — Comment Jésus-Christ est la grande raison de l'espérance chrétienne. — Demander *en son nom.* — Ce que cela veut dire. — Même lorsque la prière s'adresse à lui personnellement, c'est en son nom qu'elle doit être faite.

II. L'espérance doit être laborieuse. — Condition terrestre de l'amour et de toutes les vertus : spécialement de l'espérance, qui n'est que pour la terre et finit pour nous à la mort.

Il faut travailler pour espérer. — Travailler aussi pour gagner les biens qu'on espère.

Comment on doit cultiver en soi la vertu d'espérance et l'exercer dans le cours de la vie.

Quel travail il faut faire pour gagner les biens espérés. — Ce que fait la grâce en nous et ce qu'elle nous laisse à faire. — Application à ce point de la vie chrétienne de la loi formulée par saint Paul : *Dans le Seigneur, ni l'homme n'est sans la femme, ni la femme sans l'homme.* — Double aspect sous lequel le royaume de Dieu et le ciel nous sont constamment représentés dans l'Écriture. — Le travail indispensable ici revient pour nous à deux opérations. — L'une consiste à enlever les obstacles. — L'autre à employer les moyens. — Quels sont les principaux obstacles aux grâces que l'on demande. — Tous sont en nous. — Il faut surtout tenir son cœur pur et libre. — Des choses fort petites en empêchent parfois de très-grandes. — Dieu a coutume de parler bas : aisément on se met hors d'état de l'entendre.

Moyens à employer.

III. L'espérance doit être invincible. — La vie de la terre est militante. — L'espérance est le champ où les attaques sont le plus acharnées, parce que défaites et victoires y sont plus décisives qu'ailleurs. — Raisons de ceci. — Tactique habituelle du démon. — Comment s'y soustraire et le vaincre.

Le monde extérieur et la vie de la terre sont ici les complices de Satan. — Comment la tentation sort pour nous de partout. — *Êtes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre?* C'est la question que nous faisons tous instinctivement à toutes les joies qui se présentent. — La grâce répond comme Jean-Baptiste.

Comment le démon exploite la nature contre nous. — Dangers de certaines tentations. — Secrets infaillibles pour y rester vainqueur.

— La patience est indispensable dans cette lutte pour nous y faire garder l'espérance. — D'autant que Dieu travaille lui-même ici et nous éprouve pour achever d'épurer et de perfectionner nos âmes.— Creusets par lesquels il les fait quelquefois passer. — Quelle conduite tenir avec lui quand c'est lui-même qui nous éprouve.

Si l'âme tient bon et s'est d'ailleurs rendue fidèle à suivre les voies indiquées, son espérance s'épanouit en confiance.— Ce que c'est que la confiance en Dieu. — Comme elle transforme la vie quand elle est établie dans l'âme. — Bonheur et sainteté de l'état qu'elle produit.

VI.

DE L'HUMILITÉ. 289

*INTRODUCTION.*

La fin dernière étant connue, une question se présente : celle du point de départ.— Ce point de départ, c'est notre nature.— Non pas telle que Dieu l'a faite à l'origine, mais telle qu'elle est depuis la chute. — Quelle est, dans l'ordre de la moralité, la relation doctrinale et pratique que nous devons régulièrement avoir avec nous-mêmes ?— Comment nous juger; comment nous traiter ?— L'Évangile nous vient en aide pour résoudre le problème. — La solution qu'il y donne est dans le précepte de l'abnégation.— Pourquoi et en quel sens l'homme doit-il se nier lui-même ? — Ce qu'il faut nier en nous. — Ce qu'il y faut affirmer.— Deux vertus donnent à l'homme la lumière et la force pour se juger dans la vérité et se traiter suivant la justice, condition indispensable du succès final de sa vie. — La première de ces vertus est l'humilité; la mortification est la seconde.

Division du traité de l'humilité. — I. Principes et explications. — II. Directions et conseils.

*PREMIÈRE PARTIE.* 300

*Principes et explications.*

Définition de l'humilité. — Difficulté. — Solution. — Vision de saint Jean Climaque.— Parenté de l'humilité et de la lumière.— La lumière divine, où l'humilité prend sa source, nous éclaire à la fois trois mondes : Dieu, l'homme et Jésus-Christ. — De là trois ordres de considérations touchant cette vertu.

I. Dieu contemplé nous apparaît comme une infinie plénitude. Il est spécialement : 1° une plénitude d'être, 2° une plénitude de perfection, 3° une plénitude de droit. — Explication de cette triple plénitude divine.— Trois formes d'humilité qui y sont corrélatives. — L'humilité de *soumission* répond à la plénitude de droit.— L'humilité

d'*adoration* à la plénitude de perfection. — L'humilité de *confession* ou de *glorification* à la plénitude d'être.— Exposition de cette triple humilité. — Elle constitue l'humilité absolue, sans laquelle aucune relation régulière n'est possible entre une créature et Dieu. — Elle subsiste dans le ciel.— Le degré de perfection qu'elle y a se mesure au degré de la vision béatifique. : d'où vient que le plus humble des bienheureux est l'Homme-Dieu.— L'humilité est en lui, comme vertu, ce que l'union hypostatique y est comme grâce.

II. En se découvrant à nous, Dieu nous révèle aussi à nous-mêmes. — L'état d'un être à l'égard de Dieu modifie nécessairement le caractère et l'exercice de son humilité. — Passant vite sur notre néant et même sur notre nature, il faut aller à notre histoire.— Étant formée de nos œuvres, elle est ce qui de nous nous appartient le plus et montre le mieux ce que nous sommes. — Dieu a son histoire avec l'homme : elle est admirable.— En retour, nous avons la nôtre avec lui. — Quelle elle est. — Nos péchés et leurs suites. — L'humilité essentielle, qui est celle des justes et des saints, ne suffit plus ici.— La simple justice demande, non plus seulement la sujétion, mais l'abjection. — Après nos péchés, nos misères.— Misères de l'esprit, du cœur, de la volonté, du caractère, du corps.— Autant de raisons tirées de notre fond pour que nous soyons humbles et même humiliés.

III. Troisième principe d'humilité, Jésus-Christ, Dieu fait homme. — Avant tout Jésus-Christ est Dieu.— Si Dieu, comme tel, est humble.— Doctrine de saint Thomas.— Sublime parole dite intérieurement à la bienheureuse Angèle de Foligno.— Jour que cette parole nous ouvre sur le caractère de Dieu, et en quel sens elle nous donne à entendre qu'il est humble. — Recherche de cette humilité divine dans l'acte même de la création : dans la création des êtres libres : — dans les rapports, soit naturels, soit surnaturels, de Dieu avec ces êtres.

Humilité de Jésus en tant qu'homme. — En quelle perfection se trouve d'abord en lui la triple humilité essentielle de soumission, d'adoration et de glorification.— Il est humble devant son Père ; — humble devant ses frères. — Son humilité, en tant qu'il a revêtu la ressemblance et l'état des pécheurs. — Opprobre de sa passion. — Comme il fixe et universalise cette humiliation dans l'image autorisée du crucifix, quant à la représentation extérieure : — dans l'Eucharistie, quant à la représentation mystique et à la continuation réelle en tous les lieux du monde jusqu'à la fin des temps. — Conclusion pratique.

## *DEUXIÈME PARTIE.*

*Directions et conseils.* 339

Dieu ordonne que l'humilité : 1° s'étende à tout notre être ; 2° qu'elle s'exerce envers tous.

I. L'humilité doit s'étendre à tout l'être de l'homme.

1° Humilité du cœur. — Sa nécessité. — Sa nature. — Sa pratique. — Humilité dans les affections. — Dans le désir de l'approbation. — Dans l'amour de l'élévation.

2° Humilité de l'esprit.— Sa nature et ses caractères.— Ses signes et ses effets dans l'âme et dans la vie. — Des contestations et des disputes.— Des jugements.— De la curiosité.— De celle qui est vaine et frivole. — De celle qui naît de l'orgueil proprement dit. — Combien le désir de savoir et de comprendre est légitime. — Surtout dans l'ordre des choses divines. — Que penser de l'ignorance. — Conditions favorables où l'état religieux met les âmes par rapport à la science sacrée. — De l'aptitude des femmes à cette science. — Rôle de l'humilité dans la culture de l'esprit. — Limites où il faut s'arrêter et sentiments dont on ne se doit jamais départir.

3° Humilité du corps. — Pratiques d'humilité extérieure usitées parmi les chrétiens et surtout parmi les religieux. — Leur raison. — Règle importante. — Humilité habituelle du corps. — De la modestie.

II. Cette humilité, qui embrasse l'homme tout entier, doit s'exercer : 1° envers Dieu, 2° envers le prochain, 3° envers soi-même.

1° De l'humilité envers Dieu. — Avoir avant tout et toujours la triple humilité essentielle dont il a été parlé. — Être humble dans le culte, à savoir dans la prière : — dans la divine psalmodie : — dans l'audition de la sainte messe : — dans la réception des sacrements. — Comment tous les actes du chrétien revêtent le caractère d'un sacrifice particulier.— Soin exact et jaloux que l'humilité nous fait prendre de chacun de ces actes pour qu'ils soient dignes de Dieu à qui ils sont offerts.— Effets de l'humilité sur l'âme par rapport aux conduites de la sainte Providence.

2° De l'humilité envers le prochain.— Le nom de l'Époux est *une huile répandue*.— Comment le divin, dont Jésus est rempli, découle sur les hommes. — Divin de l'excellence. — Divin de l'autorité. — L'humilité est le sens pratique du divin : elle le reconnait et l'honore partout où il se trouve et selon le degré où il s'y trouve. — Comment l'humilité et la fierté vont de pair chez les enfants de Dieu. — Sans aveugler sur les défauts d'autrui, l'humilité fait qu'on honore le prochain et qu'on se regarde comme inférieur à lui. — Comment cela est possible, et en quel sens cela est toujours vrai. — Conséquences de la vertu d'humilité dans les relations sociales.

3° De l'humilité envers soi-même. — Humilité, condition de la grâce ; premier principe et fondement de la vie spirituelle.— Considération de soi-même.— Discrétion qu'il convient d'y garder.— Profiter des occasions qui se présentent d'exercer l'humilité. — Se taire sous le blâme.— Aimer ce qui est petit.— Parler peu de soi.— Fuir les louanges, ou passer outre en s'en dégageant.— Prendre garde de

manquer, sous prétexte d'humilité, au devoir très-important de la simplicité. — Aimer à vivre caché.

Humiliations par lesquelles il plaît parfois à Dieu de faire passer certaines âmes. — États d'abjection soit extérieurs, soit intérieurs.— Comment s'y conduire. — Perfection où ces épreuves patiemment supportées établissent les âmes. — Comment l'humilité finit par s'identifier avec l'amour.

VII.

DE LA MORTIFICATION. 381

*INTRODUCTION.*

La vie chrétienne suppose et suit une mort; la mort de Jésus-Christ.— Jésus n'est né chez nous que pour mourir. — Sa mort, en faisant mourir le péché, rouvre le passage à la vie, qui, de lui, s'échappe comme un torrent et inonde la création entière.— Le baptême est notre participation personnelle à la mort et à la vie ressuscitée de Jésus. — Mourant dans le Christ, nous ressuscitons aussi dans le Christ.— Cette vie et cette mort du Christ deviennent en nous *des principes.* — Sa vie est le principe de notre sanctification; sa mort, le principe de notre mortification. — La mortification tient à l'essence du christianisme et oblige dès lors indispensablement tous les chrétiens. — Elle tend à détruire en nous tout ce qui doit y être nié. — Donnant ainsi la forme à l'abnégation, elle achève l'œuvre de l'humilité et finit de régler pratiquement la question du point de départ.

Division du traité. — I. Matière et exercice de la mortification. — II. Sources d'où elle découle et qui l'alimentent.

*PREMIÈRE PARTIE.* 391

*Matière et exercice de la mortification.*

Ce que l'Écriture nomme *la chair* ou *le vieil homme* est la matière de la mortification. — Que devons-nous entendre par la chair ou le vieil homme? — Dieu est esprit pur. — Il aime néanmoins la matière.— L'ayant faite par la création, il se l'unit par l'incarnation, et de la manière la plus étroite. — De plus, Dieu est essentiellement jeune.—En faisant l'homme à son image et à sa ressemblance, il l'a fait *spirituel* et *jeune.* — État originel d'Adam. — Son péché et sa chute.— Comment, étant spirituel, il est devenu chair, et comment, étant jeune, il a commencé d'être vieux. — Condition actuelle du genre humain.—Il faut partir de là pour comprendre la loi et l'œuvre de la mortification chrétienne.— La chair ou le vieil homme n'est

ni le corps tout seul, ni l'âme toute seule, mais l'homme tout entier, en tant que la vie Adamique subsiste en lui, même après qu'il est redevenu juste et saint par la grâce.— De là deux sortes de mortification également nécessaires. — L'une extérieure, qui s'exerce sur les sens. — L'autre intérieure, s'exerçant sur les puissances de l'âme.— Erreur de ceux qui séparent l'une de l'autre.

Il faut mortifier le corps et les sens. — La mortification va bien plus loin que la tempérance.—Mortification de la vue.—De l'ouïe.— De l'odorat.— Du goût.— Du toucher.— Trois pratiques importantes achevant l'œuvre de la mortification corporelle.— Les veilles. — Le travail. — L'acceptation patiente et courageuse des maux physiques. — Comme il faut unir ensemble la vigueur et la discrétion dans la pratique de la mortification extérieure.

Mortification intérieure plus importante encore que la première.— Mortifier l'imagination.— La mémoire.— La sensibilité.— Le cœur. — L'esprit.— Enfin et surtout la volonté.

Trois considérations qui finissent de nous éclairer cette matière de la mortification. — Le travail de la mortification doit durer toute la vie.— Doctrine de saint Augustin et du P. Faber.—Il y a cependant des temps et des états où le devoir de se mortifier devient particulièrement urgent. — Description de ces états. — Il ne faut pas que l'esprit de mortification nous pousse à cet excès de tenir toujours fermé pour nous le livre de la nature. — Saint Augustin et saint François d'Assise.— User de ce monde comme n'en usant pas.

La vie, et non la mort, est le dernier mot des choses. — La mortification ne doit jamais être regardée que comme la condition et le moyen de la vie.— La mortification suprême est dans l'amour, qui est la vie suprême.

*DEUXIÈME PARTIE.* 432

*Des sources de la mortification chrétienne.*

Nécessité d'attacher le cœur de l'homme aux vertus, surtout à celles qui lui semblent plus difficiles parce que sa nature y répugne davantage.— Cinq sources principales de la mortification.

1° Le dogme et la vertu de la justice.—Ce que c'est en Dieu que la justice.—Comment il l'exerce à l'égard de ses créatures.— Amour de Jésus-Christ pour la justice divine. — La mortification apaise dans l'âme la faim et la soif de la justice que la grâce y entretient après les y avoir fait naître. — Comme cet amour de la justice fait accepter la mort.— Il pousse, en outre, à la mortification active, nous faisant entrer intérieurement et pratiquement dans le jugement de Dieu sur nous.

2° La haine de soi. — Le propre de la haine est d'être homicide. — Le mépris de soi peut suffire à l'humilité : la mortification

demande qu'on se haïsse. — Si cette haine de soi est difficile. — Raisons sur lesquelles elle se fonde. — Ses effets en nous.

3° La prudence chrétienne. — Différence entre la *prudence de la chair* et la prudence chrétienne.—Caractère que prend la mortification quand on la considère comme une des œuvres de la prudence. — L'idéal que cette prudence a devant les yeux, pour y conduire les âmes, est la vie ressuscitée de Jésus. — État de l'homme vraiment mortifié. — Influence de la mortification sur le corps.— Ce que ces vues ont à la fois de consolant et d'efficace.

4° L'amour, spécialement l'amour de Jésus sauveur et rédempteur. — État de mort où s'est tenu Jésus-Christ tout le temps de sa vie mortelle. — C'est pour nous et pour notre amour qu'il a vécu ainsi. — Paroles qu'il daigna dire sur ce sujet à la bienheureuse Angèle. — Douceur et profondeur de la mortification dont l'amour est l'âme. — Le foyer de cette mortification est la Passion de Jésus méditée.— Saint Ignace d'Antioche.

5° L'esprit de religion s'épanouissant dans l'adoration et se consommant dans le sacrifice. — S'il y a quelque chose de supérieur à l'amour. — En quel sens l'adoration le surpasse. — L'adoration est le terme de l'amour; et le sacrifice, le terme de l'adoration.—La mortification chrétienne a tous les caractères d'un sacrifice.—Jésus, prêtre de sa propre humanité qu'il immole, est aussi le prêtre de la nôtre quand nous souffrons. — Caractère de la mortification chrétienne envisagée sous cet aspect. — Saint et bienheureux état des âmes ainsi mortifiées par l'action sacerdotale du Christ.— Jusqu'où va leur immolation.

Puissance de ces vues sur les âmes qui ont la foi. — Ce que la mortification est et donne aux autres vertus chrétiennes.

## VIII.

## DE LA TENTATION. 463

### *INTRODUCTION.*

La tentation est un fait général qui a tous les caractères d'une loi. — Étrangeté de cette loi.— On comprend le travail : la lutte même. — Comment expliquer que nous soyons *induits à mal.* — Problème plus grand que la douleur. — Rien ne soustrait l'homme ici-bas à cette nécessité d'être tenté. — La tentation sort pour lui de toutes choses.

Combien il est important de traiter ce sujet.— Résumé des traités précédents. —Traçant aux âmes la route qui mène à Dieu, il fallait nécessairement parler des accidents qui surviennent dans cette route, et des obstacles qu'on y rencontre.

Division du traité. — I. Fait, nature et histoire de la tentation. —

II. — Conditions dans lesquelles Dieu a réglé que nous serions tentés. — III. Moyens de vaincre la tentation et d'en tirer profit.

## *PREMIÈRE PARTIE.* 470

### *Fait, nature et histoire de la tentation.*

Pour donner l'idée vraie et complète de la tentation, il faut : 1° en rappeler l'origine, 2° en étudier les agents.

I. Le principe qu'il convient de poser ici avant tout, c'est que Dieu n'a point fait la vie de ses créatures pour être une tentation. — *Dieu ne tente personne.* — La vie des créatures, telle qu'il la veut et l'institue, ce n'est point une tentation, mais une pure tentative. — Et qu'elle soit une tentative, c'est chose qui semble inévitable.

Faire des créatures libres, c'est faire une entreprise et tenter un esssai. — Dieu, sans doute, en connaît éternellement l'issue. — Mais cette science, comme telle, n'influe aucunement sur nous. — La cause première n'absorbe pas les causes secondes, mais les fait précisément être ce qu'elles doivent être, et opérer comme elles doivent opérer, c'est-à-dire selon le mode qui leur est propre. — Nous restons libres sous le regard et dans la main de Dieu. — Notre *sort* final dépend de nos actes moraux. — Ces actes dépendent de nous : notre sort reste donc pour nous incertain. — L'épreuve est la condition normale de toute vie voyagère. — Explication et preuves. — Mais un essai n'est pas par lui-même une tentation.

Comment Dieu a essayé les anges. — Doctrine de Suarez sur leur épreuve. — Les anges n'ont point été tentés.

Adam ne devait pas l'être plus qu'eux. — Comment il est arrivé qu'il le fût. — Ordre divin des choses, selon lequel les natures inférieures sont régulièrement placées sous la puissance et l'influence des supérieures. — Raison, beauté et bonté de cet ordre. — Relation naturelle de l'homme avec les anges. — La chute des anges modifie ce rapport, mais ne le détruit pas. — Objection. — Réponse et éclaircissement. — Ce que Dieu ne fait point et ne peut faire lui-même, il a permis que l'ange déchu le fît : et cela pour des motifs tout à fait adorables. — Ce qui reste néanmoins du premier dessein de Dieu sur notre vie, fait que, même dans l'état actuel, elle est moins une tentation qu'une épreuve.

II. La tentation, née d'abord du péché de l'ange, puis du péché de l'homme, s'exerce désormais par le moyen de trois agents : 1° le démon, 2° le monde, 3° la chair.

1° Le démon. — L'existence et l'état des démons sont des dogmes de foi. — Différentes tactiques de Satan relativement à la foi dont il est l'objet parmi les hommes. — Caractère des démons. — Leur dessein. — Leur œuvre. — Leur nombre. — Leur haine contre l'humanité. — Leurs attaques. — Probablement chaque homme a son dé-

mon comme il a son bon ange. — En eux-mêmes les démons sont certainement très-redoutables. — Leur intelligence. — Leur puissance. — Leur expérience. — Cependant nous pouvons et devons ne les redouter point.— La puissance de Dieu lie les démons.— En dehors même de ce contrôle et de cette sujétion, leur action naturelle est limitée par notre nature. — Ils ne lisent pas dans nos âmes. — Ils n'agissent pas directement sur notre liberté. — Quoiqu'ils connaissent l'existence de l'ordre surnaturel, cet ordre en lui-même leur est profondément caché. — Ils y sont littéralement *ineptes*. — Comme Satan s'est trompé sur le Christ, il se trompe sur les chrétiens.— Cette ignorance et cette inintelligence de la grâce diminuent ses forces, embarrassent son action et nous sont une raison de ne le point craindre.

2° Le monde, second agent de la tentation.— Ce que l'Écriture appelle *le monde*. — Quelle est l'âme de cette société méchante et maudite dont Satan est le chef.— Le monde est la grande ressource de Satan pour tenter et perdre les hommes. — Le monde *humanise* le diable. — Contraste de l'Église, corps mystique de Jésus, et du monde, corps mystique de Satan. — Église de l'édification et église du scandale.—Esprit du monde.— Ses procédés.— Jusqu'où va son pouvoir.— Limites où ce pouvoir s'arrête.

3° La chair ou la triple concupiscence, troisième agent de la tentation.— Elle est la ressource du monde et sa complice en nous. — La convoitise n'est point égale dans tous les hommes. — Influence physique et morale des parents sur les enfants. — Jusqu'où s'étend la solidarité qui en résulte. — La concupiscence, source de péché, n'est point un péché en elle-même.— Prise qu'elle donne sur nous au tentateur. — Résumé et conclusion.

*DEUXIÈME PARTIE.* 498

*Conditions exclusives dans lesquelles Dieu permet que nous soyons tentés.*

La tentation ne peut s'attaquer qu'à des êtres libres. — Où commence la faute lorsque la tentation nous induit à pécher.— Nous devons protéger et défendre notre inviolabilité intérieure.

Nous ne sommes jamais seuls dans la lutte. — Ce n'est pas nous surtout que le tentateur attaque en nous, mais Jésus-Christ, objet capital et maintenant éternel de sa haine. — Cela est pour nous rendre fiers, mais surtout pour nous rassurer. — C'est de la cause de Dieu qu'il s'agit dans ces luttes. — Dieu y intervient, d'abord à raison du soin qu'il prend de son propre honneur.—Puis par suite de l'amour infini qu'il nous porte.

Triple aspect de l'action providentielle de Dieu par rapport à la tentation. — Providence : 1° de préservation, 2° d'assistance, 3° de coopération.— Étude de cette triple providence divine.

1° Merveilleuses conduites de Dieu pour nous préserver du danger et du mal. — La naissance. — Le baptême. — La vocation. — Tout l'ordre et le détail de notre vie. — Sollicitude de la jeune mère, image de celle de Dieu. — Nous ne saurons que dans le ciel tout ce que Dieu a fait ainsi pour nous.

2° Assistances dont Dieu nous entoure. — Don qu'il nous fait de Jésus. — Quel secours est Jésus. — La sainte Vierge. — Les anges. — Les saints. — L'Église enfin avec sa hiérarchie, sa doctrine, son sacrifice, ses sacrements, ses bénédictions qui sanctifient toutes choses et font de chaque chose une arme contre le démon.

3° Coopération personnelle de Dieu à toutes nos œuvres. — Dieu est en nous comme en lui-même et pour nous rendre parfaitement semblables à lui, ce qui est nous sanctifier et nous sauver. — Conséquences pratiques de ces doctrines.

*TROISIÈME PARTIE.* 518

*Moyens de vaincre la tentation et d'en tirer profit.*

Pour grands que soient les secours que Dieu nous donne ils ne nous dispensent pas du combat. — La stratégie chrétienne, en matière de tentation, peut être ramenée à ces trois mots : 1° veiller, 2° prier, 3° résister.

1° Veiller. — Recommandations que nous fait Notre-Seigneur. — Veille facile quand il fait jour, et il fait jour ici-bas pour les chrétiens. — Quels sont ceux qui ne veillent point. — Les pécheurs : ils refont la nuit dans leur âme. — Les endormis. — Les paresseux. — Les tièdes. — Ceux qui rêvent. — La sagesse mondaine est un obstacle à la clairvoyance intérieure et à la vigilance chrétienne. — Il faut que l'atmosphère de l'âme soit toujours maintenue libre et pure. — Se simplifier en toutes choses. — Veiller sur soi. — Veiller autour de soi.

2° Prier. — Ce que la prière ajoute à la vigilance. — Diverses formes de la prière. — Prières empruntées à la sainte Écriture. — Leur vertu contre la tentation. — Les Psaumes. — Raisons et pratique de la prière. — Prier la Trinité adorable, Jésus, Marie, les anges, demandant plus spécialement à chaque Ordre les grâces qui correspondent à son caractère propre ; les saints. — Efforts ordinaires du démon pour empêcher et entraver la prière.

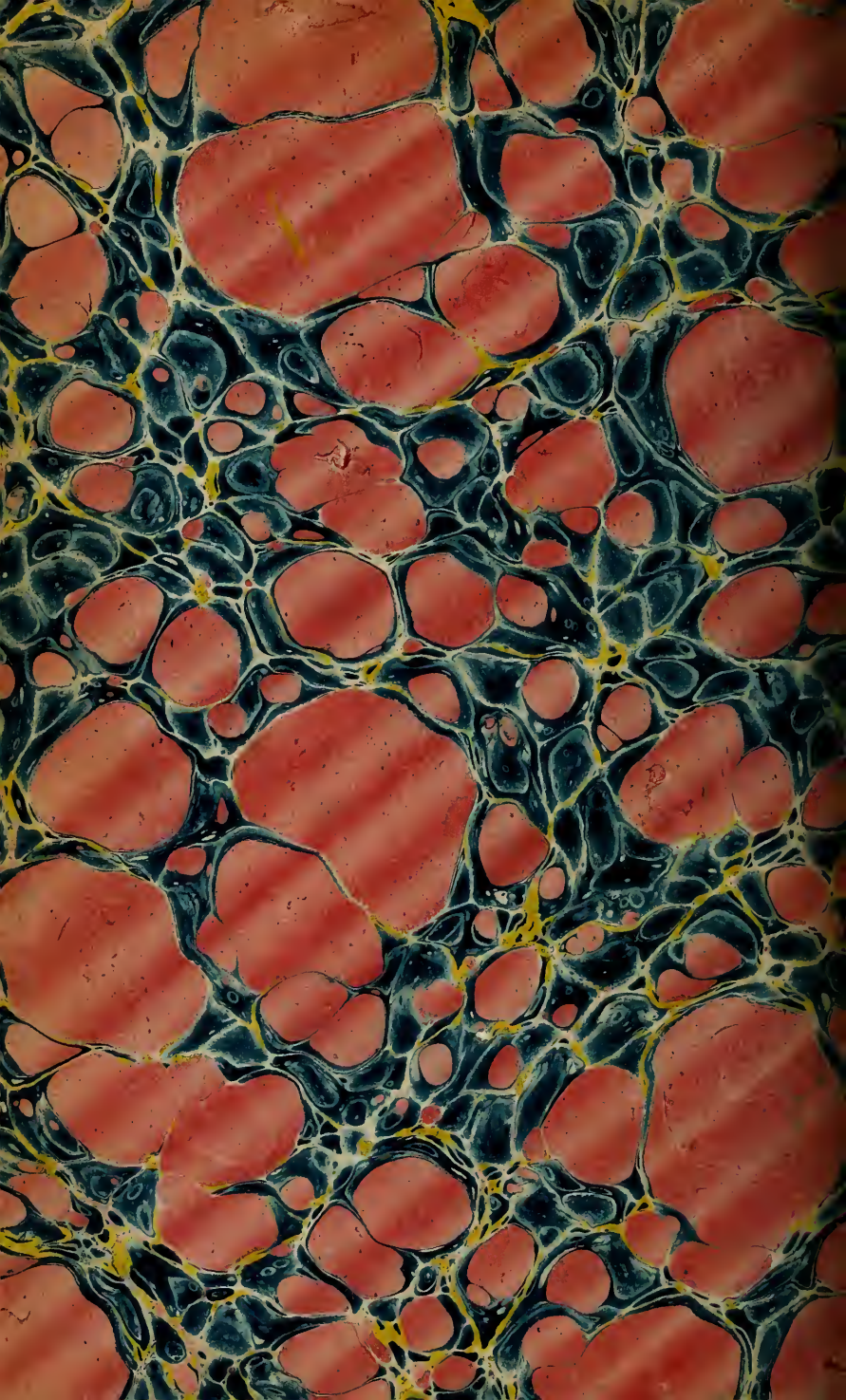
3° Résister, et cela dès le début. — Un acte peut suffire. — Tentations prolongées et critiques. — Que faire en ces rencontres. — Les armes spéciales contre la tentation sont : la foi, — l'humilité, — la mortification, — l'amour, — et enfin la joie spirituelle.

# TABLE DES TRAITÉS.


Approbation de Mgr l'Évêque de Poitiers . . . . . v
Lettres Épiscopales. . . . . vii
Avant-Propos de la seconde édition. . . . . xxi
Préface. . . . . xxvii
I. — De la vie chrétienne. . . . . 3
II. — De l'état religieux. . . . . 57
III. — De la foi. . . . . 127
IV. — De la crainte de Dieu. . . . . 177
V. — De l'espérance chrétienne. . . . . 217
VI. — De l'humilité. . . . . 289
VII. — De la mortification. . . . . 381
VIII. — De la tentation. . . . . 463
Table analytique. . . . . 547

# ERRATA.

—

| Au lieu de | Lire. |
| --- | --- |
| P. 74. Avant-dernière ligne. Nous dit tout en disant... | Nous dit tout, en disant. |
| P. 369. Ligne 11. Nos, nous sommes. | Nous, nous sommes. |
| P. 386. Ligne 19. Où son humanité. | Où l'humanité sainte. |
| P. 466. Ligne 13. les ois de cette nature. | les lois de cette nature. |
| P. 467. Ligne. 25. par une grâce pont le perpétuel accroissement. | par une grâce dont. |

POITIERS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI OUDIN.